

LUCINDA RILEY

auteur de *La Maison de L'Orchidée*

La Rose de Minuit



LE DESTIN D'UNE FEMME
BOULEVERSÉ PAR LES SECRETS DU PASSÉ

La Rose *de Minuit*

LUCINDA RILEY

Traduit de l'anglais
par Jocelyne Barsse

City
Roman

À Leonora.

© City Editions 2014 pour la traduction française

© Lucinda Riley 2013

Publié en Grande-Bretagne par Macmillan

sous le titre *The Midnight Rose*

Couverture : Macmillan

ISBN : 9782824641386

Code Hachette : 59 0006 6

Rayon : Roman

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud.

Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : novembre 2014

Imprimé en France

Sommaire

DARJEELING, INDE - FÉVRIER 2000

Prologue

Un an plus tard

LONDRES - JUILLET 2011

1

2

3

4

5

JAIPUR, INDE - 1911

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

ASTBURY HALL - 2011

16

17

18

19

20

ANGLETERRE - 1917

21
22
23
24
25
26

ASTBURY HALL - JUILLET 2011

27
28
29

DONALD - FÉVRIER 1919

30
31
32
33
34

ASTBURY HALL - JUILLET 2011

35

ANAHITA - 1920

36
37
38
39
40
41

ASTBURY HALL - JUILLET 2011

42

43

COTTAGE AU BORD DU RUISSEAU - AOÛT 1922

44

ASTBURY HALL - JUILLET 2011

45

46

47

48

49

ÉPILOGUE - INDE 1957

Anahita

REMERCIEMENTS

BIBLIOGRAPHIE

*Que mes pensées viennent vers toi, quand je serai parti, comme
les dernières lueurs du soleil couchant à la lisière du silence
étoilé.*

RABINDRANATH TAGORE

Darjeeling, Inde - Février 2000

Prologue

ANAHITA

J'ai cent ans aujourd'hui. Non seulement, j'ai réussi à survivre à un siècle entier, mais j'ai aussi vu le début d'un nouveau millénaire.

Allongée dans mon lit, bien calée contre mes oreillers, je regarde le soleil se lever au-dessus du mont Kangchenjunga derrière ma fenêtre et je ne peux m'empêcher de sourire face au ridicule de cette pensée.

Si j'étais un meuble, un fauteuil élégant par exemple, on me considérerait comme une antiquité. Je serais ciré, restauré et exposé fièrement pour qu'on puisse m'admirer.

Malheureusement, mon enveloppe humaine ne s'est pas patinée avec le temps comme un beau meuble en acajou. Mon corps s'est au contraire détérioré et ressemble désormais à un sac en toile flasque contenant un ensemble d'os.

Toute beauté en moi, qui pourrait avoir une certaine valeur aux yeux d'autrui, est enfouie au plus profond de mon être. C'est la sagesse que j'ai acquise pendant cent ans, c'est mon cœur qui a battu au rythme de toutes les émotions, de tous les comportements humains.

Il y a cent ans, jour pour jour, mes parents, à l'instar de tous les Indiens, ont consulté un astrologue, l'interrogeant sur l'avenir de leur petite fille qui venait de naître. Je crois que j'ai encore les prédictions du devin parmi les quelques affaires de ma mère que j'ai conservées. Je me souviens qu'ils disaient que j'aurais une longue vie, mais je réalise qu'en 1900, mes parents pensaient sans doute qu'avec la grâce des dieux, je vivrais jusqu'à cinquante ans.

J'entends un léger coup frappé à la porte. C'est Keva, ma fidèle domestique, qui m'apporte un plateau avec une tasse de thé English Breakfast et un petit pichet de lait froid. Je bois le thé à l'anglaise ; c'est

une habitude à laquelle je n'ai jamais pu déroger malgré le fait que j'ai passé les soixante-dix-huit dernières années de ma vie en Inde, dans la région de Darjeeling, en plus.

Je ne réponds pas à Keva, préférant, en ce matin spécial, rester seule un peu plus longtemps avec mes pensées. Keva voudra sans aucun doute parler du déroulement de la journée avec moi. Elle sera impatiente de m'aider à me lever, à me laver et à m'habiller avant que les membres de ma famille ne commencent à arriver.

Alors que le soleil ronge les nuages au-dessus des montagnes aux sommets couverts de neige, je regarde le ciel bleu en quête de la réponse que j'attends depuis soixante-dix-huit ans. Tous les matins, j'implore les cieux.

Aujourd'hui, s'il vous plaît. Je supplie les dieux, car chaque heure écoulée, depuis le jour où j'ai vu mon enfant pour la dernière fois, m'a convaincue qu'il respire encore quelque part sur cette planète. S'il était mort, je l'aurais su à l'instant même où il aurait quitté ce monde, comme je l'ai su pour tous ceux que j'ai aimés dans ma vie, quand ils ont rendu l'âme.

Les larmes me montent aux yeux, et je tourne la tête vers ma table de nuit pour regarder la seule photo que j'ai de lui, un enfant de deux ans, souriant et angélique, assis sur mes genoux. C'est mon amie Indira qui me l'a donnée avec son acte de décès quelques semaines après qu'on m'avait informée de la mort de mon fils.

Il y a une éternité, me dis-je. La vérité, c'est que mon fils est un vieil homme lui aussi, aujourd'hui. Il fêtera son quatre-vingt-unième anniversaire en octobre de cette année. Pourtant, même avec le pouvoir de mon imagination, je n'arrive pas à le voir en vieillard.

Je détourne la tête de la photo de mon fils avec détermination, car je sais qu'aujourd'hui je mérite la fête que ma famille a préparée pour moi. Pourtant, à chaque grande occasion, quand je vois ma fille et ses enfants, ainsi que les enfants de ses enfants, l'absence de mon fils ne fait que raviver la douleur dans mon cœur, me rappelant qu'il n'a jamais été là avec nous.

Bien sûr, ils pensent tous, et l'ont toujours cru, que mon fils est mort il y a soixante-dix-huit ans.

— Maaji, tu as même son acte de décès ! Laisse-le reposer en paix, disait toujours Muna, ma fille. Profite de ta famille, ta fille, tes petits-enfants et arrière-petits-enfants, ils sont bien vivants, eux !

Après toutes ces années, je comprends que Muna ressente une certaine frustration quand j'aborde le sujet. Et, bien sûr, elle a raison. Elle veut me *suffire*. Mais un enfant disparu ne peut jamais être remplacé dans le cœur d'une mère.

Aujourd'hui, pourtant, ma fille parviendra à ses fins. Assise dans mon fauteuil, je vais contempler avec plaisir la dynastie que j'ai engendrée. Je ne les ennuierais pas avec mes histoires sur le passé de l'Inde. Quand ils arriveront au volant de leurs jeeps occidentales rapides avec leurs enfants et leurs gadgets à piles, je ne leur raconterai pas comment Indira et moi grimpons à dos de cheval sur les collines aux pentes raides autour de Darjeeling, je ne leur dirai pas qu'à l'époque l'électricité et l'eau courante étaient encore un luxe inaccessible dans la plupart des foyers. Je ne leur parlerai pas non plus de mon insatiable envie de lire tous les livres, si abîmés fussent-ils, que je trouvais. Les jeunes sont irrités par les histoires du passé. Ils veulent vivre au présent, exactement comme moi quand j'avais leur âge.

J'imagine que la plupart des membres de ma famille ne se réjouissent pas vraiment à l'idée de traverser toute l'Inde en avion pour rendre visite à leur arrière-grand-mère le jour de son centième anniversaire. Mais peut-être suis-je dure avec eux.

J'ai beaucoup réfléchi au cours des derniers jours, me demandant pourquoi les jeunes semblent si mal à l'aise quand ils sont contraints de côtoyer les vieux. Ils pourraient pourtant apprendre tellement de nous. J'en suis arrivée à la conclusion que notre présence physique si fragile leur faisait prendre conscience de ce que leur réservait leur avenir. Alors qu'ils sont eux-mêmes à l'apogée de leur force et de leur beauté, ils ne voient qu'une chose : combien un jour ils seront diminués, eux aussi. Ils ne savent pas ce qu'ils vont gagner. Comment pourraient-ils voir en nous ? Comment pourraient-ils comprendre que, par l'expérience acquise au fil des ans, leur âme va grandir, que leur impétuosité va être domptée, et leurs pensées égoïstes, repoussées ?

Mais je sais que la nature est ainsi faite et je l'accepte dans toute sa splendeur et sa complexité. Je n'essaie plus de changer les choses.

Quand Keva frappe à la porte pour la deuxième fois, je la laisse entrer. Pendant qu'elle me parle en hindi à toute vitesse, je bois mon thé et révise les prénoms de mes quatre petits-enfants et de mes onze arrière-petits-

enfants. À cent ans, je veux prouver que mon esprit, au moins, fonctionne encore parfaitement.

Les quatre petits-enfants que ma fille m'a donnés ont tous mené une brillante carrière et sont devenus des parents aimants. Ils se sont épanouis dans le nouveau monde né avec l'indépendance de l'Inde, et leurs enfants ont repris le flambeau, avec plus d'audace encore. Si mes souvenirs sont bons, six d'entre eux, au moins, ont créé une entreprise ou font partie d'une corporation professionnelle. Égoïstement, j'aurais aimé qu'un de mes descendants suive ma voie et se consacre à la médecine, mais je réalise que je ne peux pas tout avoir.

Tandis que Keva me conduit à la salle de bains pour m'aider à faire ma toilette, je me dis que, si ma famille a si bien réussi, c'est grâce à la chance qui lui a souri, à ses capacités intellectuelles, mais aussi à un réseau familial efficace.

Je pense aussi que mon cher pays, l'Inde, devra attendre encore un siècle pour que les millions de personnes qui continuent à mourir de faim dans les rues voient enfin leurs besoins essentiels satisfaits. J'ai fait de mon mieux pour apporter mon aide au fil des ans, mais je sais que mes efforts ne sont qu'une petite goutte d'eau dans l'océan de la pauvreté et des privations.

Je m'assois et laisse patiemment Keva me vêtir de mon nouveau sari, un cadeau d'anniversaire de Muna, ma fille, et je décide que je ne vais pas broyer du noir aujourd'hui. J'ai fait ce que j'ai pu pour améliorer la vie de ceux qui ont croisé mon chemin et je dois me satisfaire de cela.

— Vous êtes superbe, madame Chavan.

En me regardant dans le miroir, je suis bien obligée de constater qu'elle ment, mais c'est pour ça que je l'aime. Mes doigts effleurent le collier de perles qui orne mon cou depuis près de quatre-vingts ans. Il reviendra à Muna après ma mort.

— Votre fille arrive à onze heures, et le reste de votre famille suivra une heure plus tard. Où dois-je vous installer en attendant ?

Je souris. J'ai vraiment l'impression d'être un fauteuil en acajou.

— Vous pourriez m'installer près de la fenêtre. J'aimerais regarder mes chères montagnes, dis-je.

Elle m'aide à me lever, me conduit doucement vers le fauteuil et me fait asseoir.

— Vous avez besoin de quelque chose, madame ?

— Non, vous pouvez aller à la cuisine, à présent. Assurez-vous que notre cuisinier a le menu bien en tête.

— Oui, madame.

Elle va chercher la clochette sur mon chevet, la dépose sur la table à côté de moi et quitte la pièce en silence.

Je tourne mon visage vers le soleil, qui commence à entrer à flots par la grande fenêtre panoramique de mon bungalow en haut de la colline. Tout en me prélassant comme un chat, je pense à tous les amis qui ont déjà quitté cette terre et qui ne pourront pas assister à la fête de mon anniversaire aujourd'hui. Indira, mon amie la plus chère, est morte il y a quinze ans.

J'avoue que c'est l'un des rares moments de ma vie où je me suis complètement effondrée. Je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer. Ma fille, si dévouée soit-elle, ne pourra me donner l'amour et l'amitié que j'ai reçus d'Indira. Égocentrique et frivole jusqu'à ses derniers instants, Indira a pourtant été là pour moi au moment où j'avais le plus besoin d'elle.

Je regarde le secrétaire dans l'alcôve en face de moi et ne peux m'empêcher de penser à ce qui est caché dans le tiroir fermé à clé. C'est une lettre, une lettre de trois cents pages. Elle est adressée à mon cher fils et raconte l'histoire de ma vie depuis ma naissance. Les années passant, j'ai eu peur d'oublier certains détails, qu'ils deviennent flous et granuleux comme la bobine d'un film muet en noir et blanc.

Si, comme je le crois encore aujourd'hui, mon fils est en vie et s'il me revenait un jour, je voulais pouvoir lui présenter l'histoire de sa mère et de son amour infailible pour lui. Et lui expliquer aussi les raisons pour lesquelles elle a dû le laisser...

J'ai commencé à écrire à cinquante ans environ, consciente que je pouvais mourir à tout instant. Cette lettre est restée ainsi près de cinquante ans ; personne ne l'a touchée, personne ne l'a lue, car mon fils n'est jamais venu et je ne l'ai toujours pas retrouvé.

Pas même ma fille ne connaît l'histoire de ma vie avant sa venue au monde. Parfois, je me sens coupable de ne pas lui avoir révélé la vérité. Mais je me dis qu'elle a eu au moins la chance de profiter de mon amour quand son frère en a été privé.

Je regarde le bureau tout en visualisant dans ma tête le tas de feuilles jaunies à l'intérieur. Et je demande aux dieux de me guider. Je n'aimerais pas du tout qu'après ma mort, qui est sans doute imminente, mon histoire

tombe en de mauvaises mains. Je me demande, pendant quelques secondes, si je ne devrais pas allumer un feu et demander à Keva d'y jeter le manuscrit. Mais non, je secoue la tête instinctivement. Je ne peux jamais me résoudre à le faire, juste au cas où je retrouverais finalement mon fils. Il y a encore de l'espoir. Après tout, j'ai vécu jusqu'à cent ans. Pourquoi ne vivrais-je pas jusqu'à cent dix ans ?

Mais à qui confier mon histoire en attendant, juste au cas où ?...

Je passe mentalement en revue les membres de ma famille, génération par génération. À chaque nom, j'écoute et j'attends une réponse. Et c'est sur le nom d'un de mes arrière-petits-fils que je m'arrête.

Ari Malik, l'aîné de mon petit-fils le plus âgé, Vivek. Je ris doucement tandis qu'un frisson me parcourt le dos : le signal qui m'a été donné par ceux d'en haut qui en savent beaucoup plus que moi. Ari, le seul membre de ma famille à avoir des yeux bleus. Le seul... avec mon fils adoré.

Je me concentre pour me rappeler tout ce que je sais de lui. Je me console en me disant qu'avec onze arrière-petits-enfants, il n'est pas surprenant que j'aie du mal à me souvenir du parcours de chacun. Ce serait un défi, même, pour une personne deux fois plus jeune que moi. De plus, ils vivent aux quatre coins du pays, et je les vois rarement.

Vivek, le père d'Ari, est celui qui a le mieux réussi parmi mes petits-enfants. Il a toujours été intelligent quoiqu'un peu ennuyeux. Il est ingénieur et il a très bien gagné sa vie, ce qui lui a permis d'offrir une existence très confortable à sa femme et à ses trois enfants. Si mes souvenirs sont bons, Ari a fait ses études en Angleterre. Il a toujours été brillant, même si j'ignore ce qu'il fait depuis qu'il a quitté l'école. Je vais m'employer à le découvrir aujourd'hui. Je vais l'observer. Et je suis sûre que je saurai alors si mon intuition ne m'a pas trompée.

Ma décision prise, je me sens plus calme maintenant que j'ai peut-être trouvé une solution à mon dilemme. Je ferme les yeux et m'assoupis.

*

— Où est-il ? demanda à voix basse Samina Malik à son mari. Il m'avait promis qu'il ne serait pas en retard pour cette occasion, ajouta-t-elle tout en observant les autres membres de la famille d'Anahita, qui étaient déjà tous présents.

Ils étaient réunis autour de la vieille dame dans l'élégant salon de son bungalow et la couvraient de présents et de compliments.

— Ne panique pas, Samina, dit Vivek pour réconforter sa femme. Notre fils va bientôt arriver.

— Ari a dit qu'il nous retrouverait à la gare pour que nous puissions monter sur la colline ensemble et arriver au complet à dix heures... Je t'assure, Vivek, ce garçon n'a aucun respect pour sa famille, je...

— Chut, *pyari*, c'est un jeune homme très occupé et un bon garçon aussi.

— Tu trouves ? demanda Samina. Je n'en suis pas si sûre. Chaque fois que j'appelle chez lui, j'entends une voix féminine différente à l'autre bout du fil. Tu sais comment ça se passe à Bombay. La ville est pleine de dévergondées de Bollywood et de requins, murmura-t-elle. Pas question que les autres membres de la famille n'entendent leur conversation.

— Écoute, notre fils a vingt-cinq ans et il a monté sa propre entreprise. Il est parfaitement capable de se débrouiller, répondit Vivek.

— Le personnel attend son arrivée pour apporter le champagne et pour que nous puissions trinquer. Keva craint que ta grand-mère ne soit trop fatiguée si nous attendons plus longtemps, dit Samina en soupirant. Si dans dix minutes Ari n'est toujours pas arrivé, je leur dirai de commencer sans lui.

— Ça ne sera pas nécessaire, j'en étais sûr, répondit Vivek en affichant un grand sourire quand Ari, son fils préféré, entra dans la pièce. Ta mère était déjà en train de paniquer comme d'habitude, dit-il à Ari tout en le serrant affectueusement dans ses bras.

— Tu avais promis de nous retrouver à la gare. On t'a attendu une heure ! Où étais-tu ?

Samina regarda son fils en fronçant les sourcils, mais, comme toujours, elle savait qu'elle livrait une bataille perdue d'avance contre son charme irrésistible.

— Excuse-moi, Ma.

Ari adressa un sourire charmeur à sa mère et prit ses mains dans les siennes.

— J'ai été retardé et j'ai essayé de t'appeler sur ton téléphone portable, mais comme d'habitude il était éteint.

Ari et son père échangèrent un sourire narquois. L'incapacité de Samina à utiliser son téléphone portable faisait l'objet de nombreuses plaisanteries

dans la famille.

— Eh bien, je suis là à présent, dit-il en regardant le reste de son clan. J'ai loupé quelque chose ?

— Non, et ton arrière-grand-mère a été très occupée à saluer le reste de sa famille. Espérons qu'elle n'aura pas remarqué ton arrivée tardive, répondit Vivek.

Ari se retourna et regarda la matriarche, entourée des membres de sa famille, dont les gènes avaient tissé des liens invisibles à travers les générations. Il constata que les yeux vifs et inquisiteurs de son arrière-grand-mère étaient fixés sur lui.

— Ari, tu t'es enfin décidé à nous rejoindre ! dit-elle en souriant. Viens embrasser ton arrière-grand-mère.

— Elle a peut-être cent ans aujourd'hui, mais rien n'échappe à ta grand-mère, murmura Samina à Vivek.

Quand Anahita ouvrit ses bras frêles pour accueillir Ari, la foule de parents s'ouvrit, et tous les regards dans la pièce se tournèrent vers lui. Ari s'avança vers son arrière-grand-mère et s'inclina devant elle en joignant les mains paume contre paume devant son cœur, lui témoignant son respect par un *pranam*.

— Nani, salua-t-il sa grand-mère avec le surnom que tous ses petits-enfants et arrière-petits-enfants utilisaient pour s'adresser à elle. Excuse-moi pour mon retard. La route est longue depuis Bombay, expliqua-t-il.

Quand il leva la tête, il vit les yeux de son arrière-grand-mère fixés sur les siens. Elle avait une façon si particulière de le regarder. On aurait dit qu'elle cherchait à sonder son âme.

— Ce n'est pas grave, dit-elle en tendant ses doigts ratatinés pour effleurer sa joue comme l'aile d'un papillon. Même si, ajouta-t-elle en baissant la voix pour que seul Ari puisse l'entendre, je vérifie toujours que j'ai réglé mon réveil à la bonne heure avant de m'endormir. C'est très utile.

Elle lui fit un petit clin d'œil, puis lui indiqua qu'il pouvait se lever.

— Nous parlerons plus tard, toi et moi. Je vois que Keva est impatiente de commencer à servir.

— Oui, Nani, bien sûr, dit Ari qui se sentit rougir à l'instant où il se leva. Bon anniversaire.

Tandis qu'il retournait vers ses parents, Ari se demanda comment son arrière-grand-mère avait pu deviner la raison exacte de son retard

aujourd'hui.

La journée se déroula comme prévu. Vivek, le plus âgé des petits-enfants d'Anahita, prit la parole et fit un discours émouvant sur la vie remarquable de sa grand-mère. Le champagne coulant à flots, les langues finirent par se délier, et la tension particulière qui régnait entre les membres d'une famille séparés depuis trop longtemps finit par s'atténuer. La concurrence naturelle entre frères et sœurs s'estompa tandis que chacun retrouvait sa place dans la hiérarchie familiale, et les jeunes cousins finirent par oublier leur timidité et trouver un terrain d'entente.

— Regarde ton fils, dit Muna, la fille d'Anahita, à Vivek. Ses cousines sont toutes en admiration devant lui. Il va falloir qu'il songe à se marier, ajouta-t-elle.

— Je doute que cela fasse partie de ses priorités, marmonna Samina. De nos jours, les jeunes hommes papillonnent jusqu'à trente ans.

— Vous n'allez pas arranger un mariage pour lui ? demanda Muna.

— Si, bien sûr, mais je doute qu'il soit d'accord, répondit Vivek en soupirant. Ari fait partie de la nouvelle génération : il est bien décidé à prendre son destin en main. Il a monté une société et voyage dans le monde entier. Les temps ont changé, maman, et Samina et moi devons laisser à nos enfants un peu de liberté dans le choix de leurs partenaires.

— Vraiment ? dit Muna en haussant les sourcils. C'est très moderne de ta part, Vivek. Après tout, vous vous êtes bien entendus, tous les deux.

— Oui, maman, admit Vivek en prenant la main de sa femme. Tu as fait un bon choix pour moi, dit-il en souriant.

— Mais nous ne pouvons pas nager à contre-courant, fit remarquer Samina. Les jeunes font comme ils veulent aujourd'hui et prennent leurs décisions sans nous demander notre avis.

Voulant à tout prix changer de sujet, elle regarda Anahita. — Votre mère semble profiter de sa journée, fit-elle remarquer à Muna. C'est vraiment une force de la nature, un miracle.

— Oui, acquiesça Muna en soupirant. Mais je m'inquiète pour elle. Je n'aime pas la savoir en haut de ces collines avec Keva pour seule compagnie. Il fait si froid l'hiver ; ça ne peut pas être bon pour ses vieux os. Je lui ai demandé maintes fois de venir vivre avec nous à Guhagar pour que nous puissions nous occuper d'elle. Mais, bien sûr, elle refuse. Elle dit qu'elle se sent plus proche de ses esprits ici et bien sûr de son passé.

— Son *mystérieux* passé, dit Vivek en haussant les sourcils. Maman, tu crois que tu pourras la persuader un jour de te révéler l'identité de ton père ? Je sais qu'il est mort avant ta naissance, mais les circonstances de sa disparition m'ont toujours paru floues.

— C'était important pour moi quand j'étais enfant et adolescente, et je me souviens que je l'assaillais de questions, mais maintenant, si elle veut garder ses secrets pour elle, je n'y vois pas d'inconvénient, dit Muna. Je n'aurais pas pu souhaiter une mère plus aimante et je ne veux pas la blesser.

Tandis que Muna considérait sa mère avec tendresse, Anahita surprit son regard et fit signe à sa fille de s'approcher.

— Oui, Maaji, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Muna une fois qu'elle eut rejoint sa mère.

— Je suis fatiguée, dit Anahita en réprimant un bâillement. J'aimerais me reposer un peu et je veux que dans une heure tu m'amènes mon arrière-petit-fils, Ari.

— Bien sûr.

Muna aida sa mère à se lever et à se frayer un chemin parmi les convives. Keva, qui comme toujours n'était jamais loin de sa maîtresse, s'approcha.

— Ma mère aimerait se reposer un peu. Pouvez-vous l'emmener dans sa chambre et l'installer dans son lit ?

— Bien sûr, la journée a été longue.

Muna les regarda quitter la pièce et retourna auprès de Vivek et de sa femme.

— Elle va faire une sieste, mais elle m'a demandé si Ari pouvait aller la voir dans une heure.

— Vraiment ?

Vivek fronça les sourcils.

— Je me demande bien pourquoi.

— Qui sait ce qui se passe dans la tête de ma mère, dit Muna en soupirant.

— Je ferais mieux d'aller le prévenir. Je sais qu'il avait l'intention de partir bientôt. Il a un rendez-vous d'affaires demain matin à Bombay.

— Pour une fois, sa famille devra passer en premier, dit Samina avec fermeté. Je vais aller le chercher.

Quand Ari apprit par sa mère que son arrière-grand-mère souhaitait s'entretenir seule à seul avec lui et qu'il devait la retrouver dans une heure, il fut, comme son père s'y attendait, franchement contrarié.

— Je ne peux pas rater mon avion, maman, essaie de comprendre. J'ai une entreprise à faire tourner.

— Dans ce cas, je vais demander à ton père d'aller dire à sa grand-mère que, le jour de son centième anniversaire, l'aîné de ses arrière-petits-enfants n'a pas voulu lui accorder un peu de son temps.

— Mais, maman !

Ari vit l'expression sévère de sa mère et soupira.

— Bon, d'accord, dit-il en hochant la tête, je vais rester. Excuse-moi, je vais partir à la recherche d'un endroit où je pourrai téléphoner afin de différer mon rendez-vous. Je n'ai pas de réseau ici.

Samina regarda son fils s'éloigner. Il avait les yeux rivés sur son téléphone portable. Ari avait toujours été un enfant très déterminé, et, comme toutes les mères, elle avait cédé à beaucoup des caprices de son aîné. Il avait quelque chose de spécial, et elle l'avait su dès l'instant où il avait ouvert les yeux. Quel choc elle avait eu en découvrant qu'ils étaient bleus ! Vivek n'avait cessé de la taquiner à ce sujet, mettant en doute sa fidélité. Puis, un jour, alors qu'ils rendaient visite à Anahita, elle leur avait appris que le père défunt de Muna avait les yeux de la même couleur. Ari avait la peau plus claire que ses frères et sœurs, et sa beauté avait toujours attiré l'attention. Une attention constante depuis vingt-cinq ans qui l'avait forcément rendu un peu arrogant. Heureusement, la douceur de son caractère le sauvait. De tous ses enfants, Ari était le plus affectueux et il accourait au moindre problème pour venir en aide à sa mère. Jusqu'au jour où il était parti pour Bombay et avait annoncé qu'il allait monter une entreprise.

Aujourd'hui, quand il rendait visite à sa famille, il paraissait plus dur, plus égocentrique, et Samina savait au fond d'elle-même qu'elle l'appréciait de moins en moins. En retournant vers son mari, elle se dit que ce n'était peut-être qu'une mauvaise passe qui prendrait bientôt fin, du moins l'espérait-elle.

— Mon arrière-petit-fils peut venir, dit Anahita pendant que Keva l'asseyait dans son lit et qu'elle faisait bouffer les oreillers derrière sa tête.

— Oui, madame, je vais aller le chercher.

— Et veillez à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Oui, madame.

— Me voilà, Nani, dit Ari en entrant dans la pièce à grandes enjambées. J'espère que tu t'es bien reposée.

— Oui.

Anahita lui indiqua le fauteuil.

— Assieds-toi, Ari, s'il te plaît, et pardonne-moi si j'ai bouleversé tes projets professionnels pour demain.

— Ce n'est pas grave, Nani, vraiment pas grave, dit Ari qui se sentit rougir pour la deuxième fois de la journée.

Il l'observa. Elle le dévisageait elle aussi de ses yeux pénétrants, et il se demanda comment elle pouvait lire dans ses pensées.

— Ton père m'a dit que tu vivais à Bombay et que les affaires marchaient bien pour toi. Tu es à la tête d'une entreprise florissante.

— Je n'irais pas jusque-là, mais je travaille très dur pour qu'un jour ça soit le cas.

— Je vois que tu es un jeune homme ambitieux et je suis sûre qu'un jour tu récolteras le fruit de tes efforts.

— Merci, Nani.

Ari vit son arrière-grand-mère esquisser un sourire.

— Bien sûr, ta réussite ne t'apportera peut-être pas la satisfaction que tu espères. La vie a bien plus à offrir que le travail et l'argent. Mais c'est à toi de le découvrir, ajouta-t-elle. À présent, Ari, j'aimerais te donner quelque chose. Ouvre le secrétaire avec cette clé, tu veux bien ? Et prends la pile de feuilles que tu trouveras à l'intérieur.

Ari prit la clé dans la main de son arrière-grand-mère, la fit tourner dans la serrure du tiroir et prit le vieux manuscrit qui s'y trouvait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est le récit de la vie de ton arrière-grand-mère. Je l'ai écrit pour que mon fils disparu ait la possibilité de connaître un jour mon histoire. Malheureusement, je ne l'ai jamais retrouvé.

Ari vit les yeux de son arrière-grand-mère se remplir de larmes. Il avait entendu parler son père, il y a très longtemps, du fils qui était mort en bas âge en Angleterre, où avait vécu son arrière-grand-mère pendant la Grande Guerre.

S'il se souvenait bien, elle avait dû le laisser quand elle était retournée en Inde. Apparemment, Anahita avait refusé de croire que son fils était mort.

— Mais je pensais...

— Oui, je suis sûre qu'on t'a dit que j'ai son acte de décès. Et que je suis simplement une mère triste et peut-être un peu folle qui est incapable d'accepter la mort de son fils adoré.

Mal à l'aise, Ari se mit à remuer sur son siège.

— J'ai entendu cette histoire, reconnut-il.

— Je sais ce que pense ma famille et ce que tu penses certainement, toi aussi, dit Anahita avec fermeté. Mais, crois-moi, il y a des choses dans le ciel et sur terre qui ne peuvent pas être expliquées dans un document écrit de la main de l'homme. Il y a le cœur d'une mère et son âme qui lui disent des choses qu'elle ne peut pas ignorer. Et je vais t'expliquer pourquoi mon fils n'est pas mort.

— Je te crois, Nani.

— Je pense au contraire que tu ne me crois pas, mais je comprends, dit Anahita en haussant les épaules. Ça ne me fait rien. C'est en partie ma faute si ma famille ne me croit pas. Je n'ai jamais raconté à ma fille ni à mes petits-enfants ce qui s'est passé il y a si longtemps.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Anahita regarda ses chères montagnes par la fenêtre. Elle secoua légèrement la tête.

— Je ne peux pas te le dire maintenant. Tout est là.

Elle montra du doigt le tas de feuilles dans les mains d'Ari.

— Quand ce sera le bon moment pour toi – et tu le sauras alors –, tu liras peut-être mon histoire. Et ce sera à toi de décider si tu veux en découvrir davantage.

— Je vois, mentit Ari.

— Tout ce que je te demande, c'est de ne pas dévoiler le contenu de ces pages aux autres membres de notre famille, pas avant ma mort. C'est ma vie que je te confie, Ari. Comme tu le sais...

Anahita marqua une pause.

— ... il ne me reste malheureusement plus beaucoup de temps sur cette terre.

Ari la dévisagea, ne comprenant pas vraiment ce que son arrière-grand-mère attendait de lui.

— Tu veux que je lise ces pages et que j’entreprenne des recherches pour retrouver ton fils ? demanda-t-il.

— Oui.

— Mais où devrai-je commencer ?

— En Angleterre, bien sûr.

Anahita le fixa.

— Il te suffirait de retourner aux endroits où j’ai vécu. Tout ce qu’il te faut savoir se trouve dans les pages que tu tiens dans tes mains. De plus, ton père m’a dit que tu avais une société d’informatique. Tu as donc le *webbing* à ta disposition.

— Tu veux dire le web ?

Ari réprima son envie de rire.

— Oui, donc, je suis sûre qu’il ne te faudrait que quelques secondes pour retrouver l’endroit où tout a commencé, conclut Anahita.

Ari suivit le regard de son arrière-grand-mère et contempla les montagnes derrière sa fenêtre.

— Tu as une vue magnifique d’ici, dit-il, à court d’idées.

— Oui, et c’est pourquoi je reste dans cette maison, même si ça contrarie ma fille. Un jour, bientôt, je partirai là-haut, bien au-delà de ces sommets, et j’en serai heureuse. Je verrai beaucoup d’êtres chers dont j’ai pleuré la mort. Mais bien sûr...

Anahita posa les yeux sur son arrière-petit-fils.

— ... pas celui que je veux voir par-dessus tout.

— Comment sais-tu qu’il est encore en vie ?

Anahita se remit à regarder l’horizon, puis elle ferma les yeux avec lassitude.

— Comme je l’ai dit, tout est dans ces pages.

— Bien sûr.

Ari comprit qu’il était temps pour lui de partir.

— Je vais te laisser te reposer, Nani.

Anahita hocha la tête. Ari se leva, fit un *pranam*, puis embrassa son arrière-grand-mère sur les deux joues.

— Au revoir et à très bientôt, je suis sûr, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Peut-être, répondit-elle.

Sur le point de quitter la pièce, il se retourna tout à coup.

— Nani, pourquoi moi ? Pourquoi n'as-tu pas confié cette histoire à ta fille ou à mon père ?

Anahita le dévisagea.

— Parce que, mon cher Ari, l'histoire que tu tiens dans tes mains raconte peut-être mon passé, mais elle pourrait bien être aussi la clé de ton avenir.

Ari quitta la pièce, se sentant soudain épuisé. Il traversa le bungalow et se dirigea vers le portemanteau à côté de la porte d'entrée, au-dessous duquel il avait posé sa mallette. Il fourra les pages jaunies à l'intérieur tout en entrant dans la salle à manger. Sa grand-mère, Muna, vint immédiatement à sa rencontre.

— Pourquoi voulait-elle te voir ? lui demanda-t-elle.

— Oh ! répondit Ari avec désinvolture. Elle est persuadée que son fils n'est pas mort et veut que je parte en Angleterre pour le retrouver.

Il leva les yeux au ciel pour bien faire comprendre ce qu'il en pensait.

— Ne me dis pas qu'elle recommence ! s'exclama Muna, qui leva les yeux au ciel à son tour et tout aussi théâtralement. Écoute, je peux te montrer son acte de décès. Son fils est mort à l'âge de trois ans environ. S'il te plaît, Ari, dit Muna en posant la main sur l'épaule de son petit-fils. Elle en parle depuis des années et des années. Malheureusement, c'est une obsession de vieille femme, et ça n'est vraiment pas la peine que tu perdes ton temps avec cette histoire. Crois-moi. J'en entends parler depuis beaucoup plus longtemps que toi. Allez, viens boire un dernier verre de champagne avec ta famille, ajouta-t-elle en souriant.

*

Une fois à bord du dernier avion effectuant la liaison entre Bagdogra et Bombay, Ari essaya de se concentrer sur les chiffres devant lui, mais le visage d'Anahita hantait son esprit. Sa grand-mère avait certainement dit vrai quand elle avait affirmé qu'Anahita se berçait d'illusions.

Pourtant, alors qu'ils étaient seuls dans sa chambre, son arrière-grand-mère avait parlé de choses le concernant que personne n'avait pu lui apprendre, et Ari ne savait plus quoi penser. Il trouverait sans doute

certaines explications dans le récit de sa vie. Peut-être prendrait-il le temps de feuilleter le manuscrit quand il serait arrivé chez lui.

À l'aéroport de Bombay, sa petite amie du moment, Bambi, l'attendait aux arrivées malgré l'heure tardive : il était plus de minuit. Il passa une nuit agréable dans son appartement qui donnait sur la mer d'Oman, profitant du corps jeune et mince de sa compagne.

Le lendemain matin, il était déjà en retard pour son rendez-vous quand il prépara sa mallette avec les documents dont il avait besoin. Il enleva alors les feuillets qu'Anahita lui avait donnés.

Un jour, j'aurai le temps de le lire, pensa-t-il pendant qu'il rangeait le manuscrit dans le dernier tiroir de son bureau avant de quitter en hâte son appartement.

Un an plus tard

Je me souviens... Dans le silence de la nuit, la moindre caresse de brise, si légère fût-elle, était un véritable soulagement dans l'interminable chaleur sèche qui régnait sur Jaipur. Souvent, je montais sur les toits du palais de la Lune avec les autres femmes et enfants du zenana, et nous nous y installions pour la nuit.

Allongée sur ma couche, les yeux levés vers les étoiles, j'entends le son pur et doux du chant. Et je sais que quelqu'un que j'aime est en train de quitter cette terre et qu'il est emmené doucement vers les cieux...

Je me réveille en sursaut et me retrouve dans ma chambre à Darjeeling. Je ne suis pas sur les toits du palais de Jaipur. Ce n'était qu'un rêve, me dis-je pour me rassurer, encore un peu désorientée. Mais le chant emplit toujours mes oreilles. Pourtant, je suis certaine d'être consciente. J'essaie de recouvrer mes esprits et je comprends ce que ce chant signifie : si je suis bien dans le présent, quelqu'un que j'aime est en train de mourir. Mon cœur se met à battre plus vite. Je ferme les yeux et passe en revue tous les membres de ma famille, car je sais que mon don va me dire de qui il s'agit. Pour une fois, je n'obtiens pas de réponse. C'est étrange, me dis-je, car les dieux ne se sont jamais trompés jusqu'à présent.

Mais qui ?...

Je ferme les yeux, respire fort mais calmement et écoute avec la plus grande attention.

Et je comprends, je comprends tout à coup ce qu'on m'annonce.

Mon fils..., mon fils adoré. Je sais que c'est lui, finalement, qui va rejoindre les cieux.

Mes yeux se remplissent de larmes et je regarde par la fenêtre, scrutant le ciel dans l'espoir de trouver un peu de réconfort. Mais c'est la nuit, et tout est noir derrière ma fenêtre.

J'entends un petit coup frappé à ma porte, puis Keva entre, l'air inquiet.

— Madame, je vous ai entendue pleurer. Vous êtes malade ? demande-t-elle en traversant la pièce. Elle me regarde tout en prenant mon pouls.

Je secoue silencieusement la tête tandis qu'elle sèche à l'aide d'un mouchoir les larmes qui ont coulé sur mon visage.

— Non, dis-je pour la rassurer, je ne suis pas malade.

— Alors, que se passe-t-il ? Vous avez fait un cauchemar ?

— Non.

Je lève les yeux vers elle tout en sachant parfaitement qu'elle ne comprendra pas.

— Mon enfant vient de mourir.

Keva me dévisage, horrifiée.

— Mais comment avez-vous découvert que madame Muna était morte ?

— Ce n'est pas ma fille, Keva, mais mon fils. Celui que j'ai laissé en Angleterre il y a longtemps. Il avait quatre-vingt-un ans. Au moins aura-t-il vécu longtemps, dis-je dans un murmure.

Keva me regarde, déconcertée, et pose la main sur mon front pour vérifier si j'ai de la fièvre.

— Mais, madame, votre fils est mort il y a très longtemps. Je crois que vous avez dû rêver, dit-elle, cherchant aussi à se convaincre elle-même.

— Peut-être, dis-je gentiment, car je ne veux pas l'alarmer. Néanmoins, j'aimerais que vous notiez l'heure et la date. C'est un moment que je ne veux pas oublier, car, vous voyez, mon attente est arrivée à son terme.

Je lui souris faiblement.

Elle fait ce que je lui ai demandé : elle note l'heure, puis le jour et la date sur un bout de papier qu'elle me tend ensuite.

— Ça va aller maintenant. Vous pouvez retourner vous coucher.

— Oui, madame, répond Keva d'un ton mal assuré. Vous êtes sûre que vous n'êtes pas malade ?

— Certaine ! Bonne nuit, Keva.

Une fois qu'elle a quitté la pièce, je prends un stylo sur ma table de nuit et écris une courte lettre pour accompagner l'heure et la date de la mort de mon fils. Je sors aussi l'acte de décès écorné du tiroir du chevet. Demain, je demanderai à Keva de mettre l'ensemble dans une enveloppe et de l'adresser au notaire chargé d'organiser ma succession. Je vais lui demander de me téléphoner, car je veux lui donner des instructions concernant le destinataire de cette lettre qu'il devra envoyer après ma mort.

Je ferme les yeux, impatiente de m'endormir, car je me sens désormais affreusement seule sur cette terre. Je réalise que j'attendais cet instant.

Maintenant que mon fils m'a quittée, c'est à mon tour de le suivre.

Trois jours plus tard, Keva frappa à l'heure habituelle à la porte de sa maîtresse. Elle n'eut pas de réponse, mais il n'y avait là rien d'inhabituel. Madame Chavan se réveillait plus tard ces derniers jours. Keva fit un peu de rangement et de ménage dans la maison pendant une demi-heure avant de revenir frapper à la porte de la chambre. De nouveau, elle n'entendit pas le moindre bruit de l'autre côté. Et, cette fois, c'était inhabituel. Keva ouvrit la porte en toute hâte et constata que sa maîtresse dormait toujours à poings fermés. Ce n'est qu'après avoir ouvert les rideaux, tout en parlant de choses et d'autres comme elle en avait l'habitude, qu'elle réalisa que madame Chavan ne réagissait pas.

*

Le téléphone portable d'Ari sonna alors qu'il conduisait dans Bombay, où la circulation était particulièrement chaotique. Voyant que c'était son père, à qui il n'avait pas parlé depuis des semaines, il appuya sur le bouton de son téléphone pour activer le haut-parleur.

— Papa, dit-il avec entrain. Comment vas-tu ?

— Bonjour, Ari, je vais bien, mais...

Ari entendit la tristesse qui perçait dans la voix de son père.

— Oui ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est ton arrière-grand-mère Anahita. Je dois t'annoncer qu'elle est morte aux premières heures du matin.

— Oh ! papa, je suis vraiment désolé !

— Oui, nous sommes tous très tristes. C'était une femme merveilleuse et elle va nous manquer.

— Oui. Au moins, elle aura eu une longue vie, dit Ari pour le reconforter tout en contournant habilement un taxi qui s'était arrêté brusquement devant lui.

— C'est vrai. Les funérailles auront lieu dans quatre jours afin de laisser le temps à tous les membres de la famille de se déplacer. Ton frère et ta sœur seront présents, tout le monde sera là. Toi aussi, j'espère, ajouta Vivek.

— Tu veux dire ce vendredi ? demanda Ari.

— Oui, à midi. Elle sera incinérée au *ghaat*, à Darjeeling, en présence de la famille uniquement. Nous organiserons une cérémonie d'adieux plus tard, car nombreux sont ceux qui voudront lui rendre un dernier hommage.

— Papa, marmonna Ari. Franchement, vendredi, c'est impossible pour moi. J'ai un client potentiel qui vient exprès des États-Unis pour me rencontrer. Il envisage de signer un contrat de maintenance de logiciel avec ma société, qui pourrait enfin engranger de sérieux bénéfices. Avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai pas être à Darjeeling vendredi.

Il y eut quelques secondes de silence à l'autre bout de la ligne.

— Ari, dit enfin son père, même moi, je sais qu'il faut parfois faire passer les affaires après la famille. Ta mère ne te le pardonnerait jamais, d'autant plus qu'Anahita nous a bien fait comprendre l'année dernière, pour son centième anniversaire, que tu occupais une place particulière dans son cœur.

— Je suis désolé, papa, dit Ari d'un ton catégorique, mais je ne peux vraiment rien faire.

— Tu ne reviendras pas sur ta décision ?

— Non.

Ari entendit son père raccrocher brusquement le combiné.

Ari était euphorique quand il arriva chez lui le vendredi soir suivant. La rencontre avec les Américains s'était si bien passée qu'ils avaient déjà signé un contrat.

Il emmenait Bambi dîner pour fêter la bonne nouvelle et était juste repassé dans son appartement pour prendre une douche et se changer. Il sortit une lettre de son casier dans le hall d'entrée et prit l'ascenseur jusqu'au seizième étage. Une fois dans l'appartement, il déchira l'enveloppe au moment où il entra dans sa chambre et lut le contenu de la lettre.

Étude notariale Khan et Chauhan

Chowrasta Square

Darjeeling

Bengale-Occidentale

Inde

2 mars 2001

Cher monsieur,

Conformément aux instructions de ma cliente, Anahita Chavan, je vous fais suivre cette enveloppe. Comme vous le savez déjà, madame Chavan est décédée il y a quelques jours.

Veillez agréer mes condoléances.

Devak Khan

Associé

Ari s'assit sur son lit, réalisant que les funérailles de son arrière-grand-mère lui étaient complètement sorties de l'esprit tant il avait été absorbé par cette rencontre avec les Américains et la préparation de son équipe. Il poussa un long soupir en ouvrant l'enveloppe que le notaire avait jointe et se dit que ses parents ne lui pardonneraient certainement jamais de n'avoir même pas pris la peine de leur téléphoner en ce jour si particulier.

— Allons-y, se dit Ari sombrement tout en dépliant le morceau de papier dans l'enveloppe.

Puis, il lut la lettre.

Mon cher Ari,

Quand tu liras cette lettre, je ne serai plus de ce monde. Tu trouveras ci-joints les détails concernant la mort de mon fils Moh. La date exacte et l'heure de son décès. Et aussi, son acte de décès original. Tu constateras que les dates ne correspondent pas. Ça ne veut certainement rien dire pour toi en cet instant, mais si tu décides à l'avenir de chercher des éléments sur sa vie, ces deux documents pourraient t'être utiles.

En attendant que nous nous revoyions dans un autre lieu, je t'embrasse. N'oublie pas que nous ne sommes jamais vraiment les maîtres de notre destin. Sers-toi de tes oreilles pour écouter, de tes yeux pour voir, et je sais que tu trouveras la réponse à tes questions.

Ton arrière-grand-mère qui t'aime,

Anahita

Ari soupira. Il n'était pas d'humeur à réfléchir aux formules énigmatiques de son arrière-grand-mère et n'avait aucune envie de penser à la colère de ses parents contre lui. Rien ne devait venir gâcher sa joie ce soir.

Il fit couler l'eau dans la douche, puis sortit de la salle de bains pour mettre un CD dans la chaîne hi-fi à côté de son lit et se doucha tout en

écoutant une musique assourdissante.

Après avoir enfilé un costume taillé sur mesure et une chemise, il arrêta la musique et s'apprêtait à quitter la pièce quand la lettre d'Anahita attira son attention. Instinctivement, il remit les feuilles dans l'enveloppe qu'il rangea dans le tiroir avec le vieux manuscrit. Puis il éteignit et quitta l'appartement.

Londres - Juillet 2011

1

Rebecca Bradley appuya sa tête contre le hublot tandis que l'avion amorçait sa descente sur Londres. Le patchwork formé par le dégradé de vert au-dessous d'elle miroitait comme si les prairies et les champs étaient couverts de rosée en cette magnifique journée d'été. Lorsque la ville apparut, elle se dit, en voyant Big Ben et le palais de Westminster, qu'ils semblaient sortis de Toy Town à côté des immenses gratte-ciel de New York.

— Madame Bradley, nous allons vous faire sortir de l'avion en premier, l'informa l'hôtesse de l'air.

— Merci, dit Rebecca en s'efforçant de sourire.

Elle fouilla dans son sac à bandoulière et en sortit une paire de grosses lunettes de soleil noires, qui, espérait-elle, cacheraient les signes de fatigue sur son visage, même s'il était peu probable que des photographes l'attendent à la descente de l'avion. Désireuse de quitter New York au plus vite, elle avait contacté la compagnie aérienne et avait demandé à changer de vol pour partir plus tôt.

Elle ressentait une certaine satisfaction à l'idée que personne, pas même son agent ou Jack, ne savait où elle était. Jack avait quitté son appartement dans l'après-midi pour prendre un avion à destination de Los Angeles, où il habitait. Elle avait été incapable de lui donner la réponse qu'il souhaitait. Elle lui avait dit qu'elle avait besoin de temps pour réfléchir.

Rebecca continua à fouiller dans son sac, à la recherche de l'écrin en velours rouge contenant la bague qu'il lui avait offerte. Elle contempla le bijou : il était incontestablement gros et précieux, quoiqu'un peu trop voyant à son goût.

Mais Jack aimait faire les choses en grand, comme le voulait son statut de star internationale du cinéma, l'une des plus célèbres et des mieux payées du moment. Il ne pouvait pas vraiment lui offrir une bague plus

discrète, car, si elle acceptait de l'épouser, le bijou apparaîtrait dans tous les journaux et magazines du monde. Jack Heyward et Rebecca Bradley formaient le couple le plus glamour d'Hollywood, et les médias se délectaient de leur histoire d'amour. Rebecca referma l'écrin et regarda distraitement par le hublot tandis que l'avion se préparait à atterrir.

Depuis que Jack et elle s'étaient rencontrés un an auparavant sur le tournage d'une comédie romantique, elle avait l'impression d'avoir été prise en otage par ceux qui voulaient vivre par procuration non seulement à travers les films qu'elle tournait, mais aussi à travers sa vie privée. En réalité – Rebecca se mordit la lèvre alors que l'avion amorçait sa descente –, la relation idyllique qu'on leur attribuait était tout aussi illusoire que ses films.

Même Victor, son agent, l'encourageait à s'engager avec Jack. Il n'avait cessé de lui répéter que cette relation aurait forcément un effet bénéfique sur sa carrière en pleine ascension.

— Le public raffole des vrais couples hollywoodiens, ma chérie, avait-il dit. Même si tes apparitions au cinéma devaient se raréfier, les médias continueraient à prendre tes enfants en photo au parc.

Rebecca pensa au temps que Jack et elle avaient passé ensemble au cours de l'année écoulée. Il vivait à Hollywood, elle, à New York, et, en raison de leur emploi du temps très chargé, il arrivait qu'ils ne se voient pas pendant plusieurs semaines.

Et, quand ils étaient bel et bien ensemble, ils étaient harcelés partout où ils allaient. Même quand ils avaient déjeuné la veille dans un petit restaurant italien, ils avaient été assaillis par des clients qui voulaient des autographes et des photos. Jack avait fini par l'emmener à Central Park pour la demander en mariage dans un endroit plus calme. Il ne lui restait plus qu'à espérer que personne ne les avait vus ou reconnus.

Lorsqu'ils avaient pris un taxi pour retourner dans son appartement à SoHo, elle avait eu le sentiment d'étouffer, aggravé par l'insistance de Jack qui voulait absolument une réponse. C'est ce qui avait motivé sa décision subite de partir plus tôt pour Londres. Rebecca trouvait cette situation de plus en plus intenable : ses moindres gestes étaient épiés et commentés, elle était harcelée quotidiennement par des étrangers qui avaient le sentiment de posséder une petite partie d'elle. Le manque d'intimité inhérent aux relations entre célébrités commençait sérieusement à lui coûter, elle ne

pouvait plus aller prendre un café et un bagel dans le coffee shop du coin sans être assaillie par une horde de curieux.

Son médecin lui avait prescrit du valium quelques semaines auparavant lorsqu'elle avait été poursuivie jusque devant la porte de son bâtiment. Elle avait fini par s'enfermer dans sa salle de bains, où, accroupie sur le sol, elle avait pleuré toutes les larmes de son corps. Le valium avait été efficace, mais Rebecca savait que ce n'était pas une solution à long terme pour supporter la pression à laquelle elle était soumise. Elle avait conscience que c'était un terrain glissant qui conduisait tout droit à la dépendance : Jack avait déjà suivi cette route.

Il lui avait assuré lors des premiers jours grisants de leur relation qu'il ne prenait de la cocaïne que de temps à autre. Il était tout à fait capable de s'en passer, affirmait-il. Il en consommait simplement quand il avait envie de se détendre un peu. Pourtant, quand elle avait appris à mieux le connaître, Rebecca avait constaté qu'il n'avait pas tout à fait dit la vérité. Chaque fois qu'elle abordait le sujet, soulignant sa consommation élevée de drogue et d'alcool, il était sur la défensive et devenait rapidement agressif. Rebecca, qui ne s'était jamais droguée et qui buvait rarement, détestait voir Jack sous l'emprise des stupéfiants ou de l'alcool.

Au début de leur relation, elle avait pensé que sa vie ne pouvait pas être plus parfaite : une carrière brillante et un partenaire beau et talentueux. Pourtant, entre la drogue, les absences et la découverte progressive de la véritable personnalité de Jack, dont le manque de confiance avait des conséquences inattendues, comme cet accès de rage contre elle quand elle avait été, contrairement à lui, nominée pour un Golden Globe sept mois auparavant, la vie ne lui paraissait désormais plus aussi rose.

Lorsqu'on lui avait proposé un rôle très intéressant dans un film britannique, *Le Silence de la nuit*, dont l'intrigue se déroulait dans les années 1920 au sein d'une famille aristocratique anglaise, elle avait immédiatement accepté. Le moment n'aurait pas pu être mieux choisi. Non seulement ce rôle, loin des comédies romantiques auxquelles elle était souvent cantonnée, lui permettrait de changer de registre, mais c'était aussi un immense honneur d'avoir été choisie par Robert Hope, le réalisateur britannique universellement reconnu. Jack avait même réussi à gâcher son plaisir en affirmant qu'ils avaient besoin d'une star hollywoodienne au générique pour satisfaire les producteurs. Il avait ensuite ajouté que ses

attributs féminins seraient superbes dans les costumes d'époque qu'elle porterait et qu'elle ne devrait surtout pas se faire d'idées : ce n'était pas grâce à son talent qu'elle avait décroché le rôle.

— Tu es beaucoup trop belle pour qu'on te prenne au sérieux, ma chérie, avait-il conclu tout en se resservant un verre de vodka.

Une fois que l'avion eut atterri et se fut arrêté sur la piste, Rebecca défit sa ceinture.

— Vous êtes prête, madame Bradley ? demanda l'hôtesse.

— Oui, merci.

— Ça ne devrait pas durer plus d'une ou deux minutes.

Rebecca peigna à la hâte ses longs cheveux qu'elle rassembla en chignon à la base de sa nuque, son « look à la Audrey Hepburn » comme disait Jack, et il est vrai que les médias la comparaient constamment à la grande star. Il était même question de tourner un remake de *Petit Déjeuner chez Tiffany* l'année suivante.

Elle ne devait pas l'écouter, elle ne devait pas le laisser saper sa confiance en elle, ni minimiser ses talents d'actrice : les deux derniers films de Jack avaient été des flops, et son étoile ne brillait plus autant qu'avant. Il était jaloux de son succès, c'était la triste vérité. Elle prit une profonde inspiration pour se calmer. Peu importe ce que lui disait Jack, elle était déterminée à prouver qu'elle était beaucoup plus qu'un joli visage, et le rôle qu'on venait de lui proposer allait lui permettre de le faire.

De plus, elle allait tourner en extérieur dans une zone rurale de la campagne anglaise ; elle espérait ainsi profiter de ce cadre calme et apaisant pour réfléchir. Elle savait au fond d'elle-même que, derrière tous ses problèmes, il y avait un Jack qu'elle aimait. Pourtant, s'il ne faisait rien pour lutter contre sa dépendance de plus en plus forte à la drogue et à l'alcool, elle ne pourrait pas accepter sa demande en mariage.

— Nous allons vous faire sortir de l'avion maintenant, mademoiselle Bradley, dit l'agent de sécurité en costume sombre qui venait d'apparaître à côté d'elle.

Rebecca mit ses lunettes de soleil et quitta la cabine de première classe. Assise dans le salon VIP pendant qu'on récupérait ses bagages, elle se dit qu'elle n'avait aucun avenir avec Jack s'il n'admettait pas ses problèmes. Et peut-être, pensa-t-elle en sortant son téléphone portable de son sac et en fixant l'écran, devrait-elle le lui dire.

— Mademoiselle Bradley, vos bagages ont été récupérés et sont transportés jusqu'à la voiture, lui dit l'agent de sécurité. Mais j'ai bien peur qu'il y ait un barrage de photographes pour vous accueillir.

— Non !

Elle leva les yeux vers lui, consternée.

— Combien ?

— Beaucoup, confirma-t-il. Ne vous inquiétez pas. Je veillerai à ce que vous rejoigniez au plus vite la voiture.

Il lui fit comprendre qu'il était temps de partir, et Rebecca se leva.

— Je ne m'attendais pas du tout à ça, fit-elle remarquer pendant qu'ils se dirigeaient vers le terminal des arrivées. Je n'ai pas pris le vol que j'avais réservé à l'origine ; je suis partie plus tôt.

— En fait, vous êtes arrivée à Londres le matin où une grande nouvelle vous concernant a été annoncée. Puis-je me permettre de vous féliciter ?

Rebecca s'arrêta net.

— Quelle « nouvelle » ? demanda-t-elle sans détour.

— La nouvelle de vos fiançailles avec Jack Heyward, mademoiselle Bradley.

— Je... Oh mon Dieu ! marmonna-t-elle.

— Il y a une jolie photo de vous à Central Park ! On y voit monsieur Heyward passer une bague à votre doigt. La photo figure en première page de la plupart de nos journaux ce matin. Bon, vous êtes prête ? demanda-t-il en s'arrêtant devant les portes coulissantes.

Derrière ses lunettes de soleil, Rebecca sentit les larmes lui monter aux yeux, et elle hocha la tête avec colère.

— Essayons de franchir le barrage le plus rapidement possible.

Un quart d'heure plus tard, tandis que la voiture se faufilait entre les autres véhicules à la sortie de l'aéroport de Heathrow, Rebecca regarda la photo d'elle et Jack, figurant en bonne place sur la première page du *Daily Mail* sous le titre suivant :

JACK ET BECKS – C'EST OFFICIEL !

Sur la photo granuleuse, on pouvait voir Jack en train de lui passer la bague au doigt à Central Park. Elle levait les yeux vers lui, affichant une expression qui, elle le savait, trahissait sa panique. Le journaliste y avait vu

tout autre chose : il parlait d'un visage à la fois surpris et ravi. Pire, il y avait un commentaire de Jack, fait apparemment après qu'il eut quitté son appartement la veille dans l'après-midi. Il avait visiblement confirmé qu'il avait demandé Rebecca en mariage, mais avait indiqué qu'ils n'avaient pas encore fixé de date.

Les mains tremblantes, elle fouilla dans son sac et en sortit son téléphone portable. Après avoir constaté qu'elle avait de nombreux messages de Jack, de son agent et de quelques journalistes, elle l'éteignit et le remit dans son sac. Elle n'avait pas l'énergie pour y répondre pour l'instant. Elle était furieuse contre Jack qui s'était permis de dévoiler ce qui s'était passé dans le parc.

Dès le lendemain, les médias du monde entier avanceraient des hypothèses sur le créateur chargé de concevoir la robe de mariée, le lieu où se tiendrait la cérémonie, et se demanderaient aussi si elle était enceinte.

Rebecca ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Elle avait vingt-neuf ans et, jusqu'à la veille au soir, le mariage, la maternité ne faisaient nullement partie de ses priorités. Elle envisageait certes de se marier et de fonder une famille un jour, mais dans un avenir plutôt lointain.

Jack, en revanche, frisait la quarantaine et avait couché avec la plupart des actrices qui avaient tourné avec lui. Comme il le lui avait dit la veille, il sentait qu'il était temps de se fixer. De son côté, elle n'avait eu qu'une relation vraiment sérieuse avec son ami d'enfance avant de rencontrer Jack. Sa carrière en plein essor et sa célébrité avaient eu raison de cette première histoire d'amour.

— Le Devon est à quelques heures de route de Londres, mademoiselle Bradley, dit son sympathique chauffeur. Je m'appelle Graham, au fait. Et si vous avez envie de vous arrêter en cours de route, n'hésitez pas à me le faire savoir.

— Je n'y manquerai pas, répondit Rebecca, qui en cet instant aurait aimé se retrouver au milieu d'un grand désert africain, où il n'y aurait ni photographes, ni journaux, ni antennes-relais.

— C'est plutôt isolé où nous allons, mademoiselle Bradley, fit remarquer Graham, comme s'il avait lu dans ses pensées. Il n'y a pas de grandes villes avec beaucoup de magasins dans le Dartmoor, ajouta-t-il. Le lieu de votre tournage est magnifique. Une vieille demeure qui nous plonge dans une autre époque. Je ne savais pas que des gens vivaient encore dans de tels

châteaux. En tout cas, je suis ravi d'aller un peu à la campagne. C'est un changement bienvenu. D'habitude, j'emmène les acteurs de leur hôtel aux studios de tournage et je me coltine chaque fois les embouteillages dans Londres.

Ses paroles réconfortèrent un peu Rebecca. Les journalistes la laisseraient peut-être tranquille si elle était au milieu de nulle part.

— On dirait qu'une moto est à nos trousses, mademoiselle Bradley, dit Graham en regardant dans le rétroviseur, brisant brutalement les espoirs de Rebecca. Ne vous inquiétez pas, nous le sèmerons dès que nous serons sur l'autoroute.

— Merci, dit Rebecca, les nerfs à vif.

Elle se cala dans son siège, ferma les yeux et tenta de se calmer dans l'espoir de s'endormir.

— Nous sommes pratiquement arrivés, mademoiselle Bradley.

Après avoir passé quatre heures et demie dans la voiture, dormant par intermittence, Rebecca, désorientée par le décalage horaire, ne savait plus vraiment où elle était.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle en regardant par la vitre la lande sauvage et déserte qui les entourait.

— Dans le Dartmoor. C'est joli aujourd'hui avec le soleil, mais je parie qu'en hiver, c'est plutôt morne. Excusez-moi, dit Graham quand son téléphone sonna, c'est le directeur de production. Je vais m'arrêter sur le bas-côté pour prendre l'appel.

Pendant que le chauffeur s'entretenait avec le directeur de production, Rebecca ouvrit la portière et fit quelques pas sur l'herbe rêche le long de la route étroite. Elle prit une profonde inspiration et sentit la fraîcheur douce de l'air. Une légère brise soufflait sur la lande, et elle vit des groupes de roches au contour déchiqueté qui se détachaient à l'horizon. Il n'y avait personne, absolument personne.

— Le paradis ! murmura-t-elle tandis que Graham remettait le moteur en route et qu'elle remontait dans la voiture. C'est tellement paisible ici, fit-elle remarquer.

— Oui. Mais malheureusement, mademoiselle Bradley, le directeur de production m'a appelé pour me dire qu'il y avait déjà un certain nombre de photographes postés devant l'hôtel où logent les acteurs. Ils attendent votre

arrivée. Il a donc proposé que je vous emmène directement à Astbury Hall, où se déroulera le tournage.

— D'accord.

Rebecca se mordit la lèvre, de plus en plus désespérée.

— Désolé, mademoiselle Bradley, dit-il avec compassion. Je dis toujours à mes enfants qu'il n'y a pas que des avantages à être riche et célèbre. Ça doit être dur pour vous, surtout dans de telles circonstances.

En l'écoutant, Rebecca sentit sa gorge se serrer.

— Oui, c'est vrai, reconnut-elle.

— La bonne nouvelle, c'est que personne ne pourra vous épier pendant que vous tournerez. La maison est entourée de terres sur plusieurs hectares, et il y a environ huit cents mètres de distance entre l'entrée de la propriété et la demeure elle-même.

Rebecca vit qu'ils étaient arrivés devant deux grandes portes en fer forgé. Un agent de sécurité montait la garde à côté d'elles. Graham lui fit signe, et le garde ouvrit les portes. Rebecca regarda autour d'elle, émerveillée. Ils traversèrent un parc magnifique. De vieux chênes, des marronniers et des hêtres bordaient la route.

Devant eux se dressait une grande maison, ou plutôt un château, le genre de demeures qu'elle n'avait vues que dans des livres ou des émissions historiques à la télévision. Un ensemble baroque de pierres sculptées et de colonnes cannelées.

— Waouh ! murmura-t-elle.

— Spectaculaire, n'est-ce pas ? J'aime mieux ne pas penser à leur facture de chauffage, dit Graham en plaisantant.

Quand Rebecca vit la grande fontaine en marbre devant la maison, elle regretta de ne pas avoir suffisamment de connaissances en matière d'architecture pour décrire la beauté qui se dressait devant elle. La symétrie gracieuse de la demeure, dotée de deux ailes élégantes de part et d'autre d'un dôme couronnant le corps central, lui coupa le souffle. Les fenêtres parfaitement proportionnées renvoyaient la lumière du soleil et ornaient tels des bijoux la façade décorée çà et là d'urnes et de chérubins. Elle aperçut sous le portique central imposant, supporté par quatre énormes colonnes, une magnifique porte en chêne.

— Digne d'une reine, vous ne trouvez pas ? dit Graham en contournant la maison pour se garer dans une cour latérale, remplie de fourgonnettes et

de camions.

Un grand nombre de personnes s'affairaient dans la cour, transportant des caméras, des projecteurs et des câbles à l'intérieur de la demeure.

— On m'a dit qu'ils espéraient commencer à tourner demain. Il faut que tout soit prêt, expliqua Graham en arrêtant la voiture.

— Merci, dit Rebecca en descendant du véhicule, pendant que Graham ouvrait le coffre pour récupérer sa valise.

— C'est tout ce que vous avez apporté, mademoiselle Bradley ? Les stars de cinéma ont un container plein de bagages, d'habitude, la taquina-t-il gentiment.

— J'ai fait mes valises à la hâte, reconnut Rebecca qui se dirigea avec lui vers la maison.

— Eh bien, n'oubliez pas, mademoiselle Bradley, je suis à votre disposition pour toute la durée du tournage. Alors, si vous avez besoin d'aller quelque part, n'hésitez pas à m'appeler, d'accord ? J'ai été ravi de faire votre connaissance.

— Ah ! vous êtes arrivés !

Un jeune homme svelte s'avança vers eux à grandes enjambées. Il tendit la main à Rebecca.

— Bienvenue en Angleterre, mademoiselle Bradley. Je suis Steve Champion, le directeur de production. J'ai été désolé d'apprendre que vous aviez été la cible de notre horrible presse à scandale ce matin. Ici, au moins, vous ne craignez rien.

— Merci. Vous savez quand je pourrai rejoindre mon hôtel ? J'aurais besoin d'une bonne douche et de quelques heures de sommeil, dit Rebecca, qui se sentait débraillée et fatiguée par le voyage.

— Bien sûr. Nous avons préféré vous épargner une autre confrontation avec la presse après l'épreuve de ce matin à l'aéroport, dit Steve. Lord Astbury a très gentiment mis une chambre à votre disposition dans la maison jusqu'à ce que nous vous trouvions un autre logement. Comme vous l'avez sans doute remarqué...

Steve montra l'immense château en souriant.

— ... il a de la place. Robert, le réalisateur, aimerait vraiment commencer le tournage demain et il ne voulait pas que la présence des journalistes vous empêche de vous concentrer, vous et les autres acteurs qui séjournent à l'hôtel.

— Je suis désolée d'être la cause de tout ce remue-ménage, hasarda Rebecca, qui, en proie à un sentiment soudain de culpabilité, se mit à rougir.

— Ce n'est pas grave ! C'est le prix à payer pour avoir une jeune actrice célèbre sur le tournage. Bon, la gouvernante a dit que vous veniez la trouver à votre arrivée pour qu'elle puisse vous conduire dans votre chambre. Tous les acteurs sont invités à se rassembler dans le grand salon, à dix-sept heures. Vous avez quelques heures devant vous pour vous reposer.

— Merci, répéta Rebecca.

Le ton un peu ironique de Steve ne lui avait pas échappé. Elle savait qu'elle avait déjà été cataloguée dans la catégorie « problématique » et elle était certaine que les acteurs britanniques talentueux (aucun n'était aussi célèbre ni aussi demandé qu'elle) seraient d'accord avec lui.

— Attendez là, je vais aller chercher madame Trevathan, dit Steve, laissant Rebecca en plan dans la cour au milieu des cameramen qui transportaient leur équipement.

Une minute plus tard, une femme d'une cinquantaine d'années, bien en chair, aux cheveux grisonnants et bouclés et au teint rose, sortit de la maison et se dirigea vers elle.

— Mademoiselle Rebecca Bradley ?

— Oui.

— Bien sûr que c'est vous !

La femme lui adressa un grand sourire.

— Je vous ai reconnue immédiatement. Et laissez-moi vous dire que vous êtes encore plus belle en personne. J'ai vu tous vos films, et c'est un plaisir de vous rencontrer. Je suis madame Trevathan, la gouvernante. Suivez-moi, je vais vous montrer votre chambre. Il va falloir marcher un peu, j'en ai bien peur. Graham montera votre valise plus tard, dit-elle en voyant Rebecca se pencher pour la prendre. Vous n'imaginez même pas le nombre de kilomètres que je fais par jour.

— En effet, dit Rebecca, qui avait quelque difficulté à comprendre l'accent prononcé du Devon de la femme. Cette demeure est incroyable.

— Beaucoup moins incroyable depuis qu'il n'y a plus que moi et une femme de ménage pour s'en occuper. Je suis épuisée. Bien sûr, il y a très longtemps, nous étions trente à travailler à plein temps ici, mais les temps ont changé.

— Oui, j’imagine, dit Rebecca tandis que madame Trevathan, après lui avoir fait franchir une série de portes, entra dans une immense cuisine, où une femme en blouse d’infirmière était assise à la table en train de boire du café.

— L’escalier des domestiques est le chemin le plus court pour rejoindre votre chambre depuis la cuisine, indiqua madame Trevathan, qui s’engagea dans un escalier étroit et raide. Je vous ai installée dans une jolie chambre à l’arrière de la maison. Il y a une belle vue sur les jardins et la lande au-delà. Vous avez de la chance que lord Astbury ait bien voulu mettre une chambre à votre disposition. Il n’aime pas recevoir des invités. C’est triste : cette maison pouvait accueillir jusqu’à quarante personnes autrefois, mais ce temps-là est révolu.

Après avoir franchi une autre porte, elles arrivèrent enfin sur un grand palier en mezzanine. Rebecca regarda, émerveillée, la magnifique coupole au-dessus d’elle, puis suivit madame Trevathan dans un couloir large et sombre.

— Nous y voilà, dit la gouvernante en ouvrant une porte.

Elles pénétrèrent dans une chambre spacieuse, dotée de hauts plafonds et d’un immense lit.

— J’ai ouvert les fenêtres pour l’aérer tout à l’heure, c’est pourquoi il fait un peu frais. Mais mieux vaut ça que l’odeur d’humidité. Il y a un radiateur électrique si vous avez froid.

— Merci. Où est la salle d’eau ?

— La salle de bains, vous voulez dire ? rectifia madame Trevathan en souriant. La troisième porte à gauche, de l’autre côté du couloir. Nous n’avons pas encore aménagé de suites dans cette demeure... Et maintenant, je vais vous laisser vous reposer.

— Est-ce que je pourrais avoir un verre d’eau ? demanda timidement Rebecca.

Madame Trevathan s’arrêta, puis se retourna vers elle, le visage plein de compassion.

— Bien sûr, vous devez être assoiffée. Vous avez mangé quelque chose au moins ?

— Non, je n’ai pas pu prendre le petit-déjeuner dans l’avion.

— Et si je vous apportais un bon thé et quelques tartines ? Vous avez vraiment mauvaise mine.

— Ça serait merveilleux, dit Rebecca avec gratitude.

Elle fut soudain prise de vertiges et se laissa tomber dans le fauteuil à côté de l'âtre vide.

— Je vais aller vous chercher ça, dit madame Trevathan en la regardant, l'air pensif. Vous êtes une jeune femme fluette derrière tout ce glamour. Bon, je vous laisse vous installer. Je reviens dans un moment.

Elle lui sourit gentiment et quitta la pièce.

Peu de temps après, Rebecca s'aventura dans le couloir et, après avoir ouvert les portes d'un placard pour le linge et d'une autre chambre, elle trouva enfin l'immense salle de bains dotée d'une vieille baignoire en fonte en plein milieu. Une chaîne en métal rouillée se balançait sous le réservoir de la chasse d'eau au-dessus des toilettes. Après avoir bu un peu d'eau du robinet, elle retourna dans sa chambre. Elle se dirigea vers les grandes fenêtres et admira la vue. Le jardin qui s'étendait derrière la terrasse à l'arrière de la maison semblait bien entretenu. Des plantes en fleurs et des arbustes poussaient en abondance le long des bordures. Les fleurs multicolores égayaient et adoucissaient les pelouses vertes au centre. Derrière la grande haie d'ifs qui entourait les jardins à la française, il y avait la lande, dont l'aspect sauvage contrastait avec le gazon plat et immaculé au-dessous d'elle. Après avoir enlevé ses chaussures, elle s'allongea sur le lit et constata que le matelas, amolli par des années d'utilisation, était très confortable.

Quand madame Trevathan frappa doucement à la porte dix minutes plus tard, puis entra dans la pièce, elle vit que Rebecca dormait à poings fermés. Elle posa le plateau sur la table près de la cheminée, puis couvrit la jeune femme avec le dessus de lit avant de quitter la chambre en silence.

2

— Mesdames et messieurs, bienvenue à Astbury Hall qui, vous en conviendrez, est le cadre parfait pour tourner *Le Silence de la nuit*. Je suis très honoré d’avoir le privilège de filmer dans l’un des plus beaux châteaux d’Angleterre et j’espère que le temps que nous passerons ici ensemble sera à la fois agréable et productif.

Robert Hope, le réalisateur, sourit avec bienveillance à ses acteurs réunis dans la pièce.

— Je suis certain que ces vieux murs tremblent littéralement devant ce parterre de comédiens talentueux et expérimentés qu’ils accueillent. La plupart d’entre vous se connaissent déjà, mais j’aimerais souhaiter la bienvenue à Rebecca Bradley, qui est venue d’Amérique pour apporter un soupçon de fraîcheur et de glamour hollywoodiens aux Britanniques poussiéreux que nous sommes.

Tous les yeux dans la pièce se tournèrent vers Rebecca, qui se cachait dans un coin, intimidée par la présence de tous ces acteurs britanniques célèbres.

— Salut, dit-elle en rougissant et en adressant un sourire à l’assemblée.

— Je vous confie maintenant à Hugo Manners, dont l’excellent scénario va vous permettre de donner le meilleur de vous-mêmes, poursuivit Robert. Nous vous distribuerons plus tard la version définitive, qui vient d’être tirée. Steve, le directeur de production, vous donnera aussi vos emplois du temps. Je souhaite, comme vous tous, que le tournage du *Silence de la nuit* soit un véritable succès. Je laisse la parole à Hugo.

Hugo Manners, le scénariste récompensé par un Oscar, fut accueilli par une salve d’applaudissements quand il monta sur l’estrade. Se demandant soudain dans quoi elle s’était lancée, Rebecca écouta distraitement son discours. Ce qui l’inquiétait le plus, c’était son accent anglais. Elle avait suivi des cours de diction et de prononciation à New York et avait fait de son mieux, durant les deux derniers mois, pour parler comme une Anglaise dans sa vie quotidienne. Pourtant, elle savait bien qu’en acceptant ce rôle, elle avait pris de gros risques et qu’elle pourrait se faire descendre en

flammes. Les médias britanniques n'aimaient rien tant que fustiger les acteurs américains et critiquer leurs performances quand ils incarnaient un personnage anglais. Ils ne seraient certainement pas tendres avec une actrice comme elle, qui avait remporté un tel succès commercial.

Le fait qu'elle ait obtenu une bourse pour étudier à la Julliard School de New York et qu'elle ait remporté le prix de meilleure actrice de sa promotion pour son rôle de Beatrice dans la pièce de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*, semblait ne pas compter pour ses détracteurs. Toutes les actrices d'Hollywood se considéraient comme de véritables comédiennes, même si elles étaient arrivées au cinéma par la voie du mannequinat. Rebecca, quant à elle, avait eu un parcours complètement différent. Elle savait que c'était l'occasion pour elle de prouver qu'elle était une actrice capable d'incarner les grands rôles du répertoire classique et d'être enfin reconnue par les critiques. Il y eut une autre salve d'applaudissements quand Hugo termina son discours, et Steve, le directeur de production, se mit à distribuer les nouveaux scénarios accompagnés d'un emploi du temps personnel à chacun d'eux.

— Tu seras sans doute ravie d'apprendre que ta présence n'est pas requise sur le plateau demain. Tu as rendez-vous demain matin avec la costumière et son équipe pour les essayages. Les équipes « coiffure et maquillage » veulent également te voir. Robert a suggéré que tu passes une heure avec le répétiteur d'élocution pour revoir ton texte avec lui avant ton premier jour de tournage.

— Très bien. Est-ce que tu as une idée de l'heure à laquelle je pourrais me rendre à l'hôtel ? J'aimerais défaire mes valises et m'installer.

— Apparemment, il y a encore des photographes en faction devant l'hôtel. Alors, pour ce soir, lord Astbury a accepté de mettre une chambre à ta disposition en attendant que nous trouvions un endroit discret pour te loger. Tu as de la chance, ajouta Steve en souriant. C'est un peu plus luxueux que le placard au-dessus du pub local qu'on m'a attribué. Et comme ça tu pourras t'imprégner de l'atmosphère.

Un homme d'une grande beauté, aux traits finement ciselés, s'approcha d'elle et lui tendit la main.

— Mademoiselle Bradley, je présume. Je suis James Waugh. Je joue le rôle de Lawrence et je crois que nous avons un certain nombre de scènes – comment dirais-je ? – « intimes » ensemble.

Il lui fit un clin d'œil, et Rebecca apprécia son charme et ses yeux bleus expressifs qui l'avaient indubitablement aidé à devenir l'un des acteurs britanniques les plus demandés de la jeune génération.

— Je suis ravie de faire votre connaissance, James, dit-elle en se levant pour lui serrer la main.

— Ma pauvre, dit-il avec compassion, vous devez vraiment être en état de choc. Vous arrivez tout juste des États-Unis et vous êtes déjà poursuivie par la presse. L'annonce de vos fiançailles avec Jack Heyward a suscité un véritable enthousiasme.

— Eh bien...

Rebecca ne savait que répondre.

— C'est vrai que je ne m'y attendais pas vraiment...

— Félicitations, au fait, dit James qui lui tenait toujours la main. Il a beaucoup de chance.

— Merci, répondit-elle avec raideur.

— Et, si à un moment ou un autre, tu veux que nous répétions les scènes que nous jouons ensemble avant de tourner, n'hésite pas à me le faire savoir. Pour ma part, je suis terrifié, avoua-t-il. C'est vraiment intimidant de travailler avec toutes ces sommités du cinéma et du théâtre.

— Je sais, approuva Rebecca qui commençait à se prendre de sympathie pour lui.

— Je suis sûr que tu seras merveilleuse, et, si tu veux un peu de compagnie pendant que nous sommes ici, coincés au milieu de nulle part, fais-moi signe.

— D'accord.

Après lui avoir lancé un regard éloquent, James lâcha sa main et s'éloigna. Trop timide pour aller se mêler aux autres acteurs, Rebecca se rassit et étudia son emploi du temps. Elle réalisa que James l'avait félicitée tout en laissant entendre quelques secondes plus tard qu'il aimerait vraiment faire plus ample connaissance avec elle.

— Rebecca, les acteurs et toute l'équipe de tournage retournent à l'hôtel pour dîner dans quelques minutes, dit Steve qui apparut soudain à ses côtés. Les traiteurs qui nous accompagneront pendant toute la durée du tournage n'arrivent que demain matin. Mais je vais demander à ta nouvelle amie, madame Trevathan, de préparer quelque chose pour toi. Elle s'est vraiment entichée de toi et elle a dit que tu avais besoin de grossir un peu.

— C'est très gentil à elle. Et je veux lire le nouveau scénario de toute façon, répondit-elle.

— Tout va bien, Rebecca ? demanda Steve, l'air inquiet.

— Oui, je ressens juste les effets du décalage horaire et, pour être honnête, je suis un peu intimidée par tous ces acteurs incroyables. J'ai peur de ne pas être à la hauteur, avoua-t-elle.

— Je comprends. Si ça peut te rassurer, je travaille avec Robert depuis de nombreuses années, et il ne s'est jamais trompé dans le choix de ses acteurs. Je sais qu'il pense le plus grand bien de tes talents d'actrice. Si ce n'était pas le cas, tu ne serais pas là, célèbre ou pas, d'accord ?

— Merci, Steve, répondit-elle avec gratitude.

— À demain, alors ? Et savoure ta nuit dans ton palace. Personne ne te trouvera ici, c'est sûr.

Steve s'éloigna et invita les acteurs à sortir du grand salon. Quand tout le monde fut parti, Rebecca se leva et eut enfin l'occasion de s'imprégner de l'atmosphère de la pièce. Le soleil de juillet entraînait à flots par les immenses fenêtres, illuminant de ses rayons les meubles en acajou austères qui remplissaient le salon. Des canapés et des fauteuils rembourrés étaient installés çà et là, et une immense cheminée en marbre constituait la pièce maîtresse de l'ensemble. Rebecca frissonna dans la fraîcheur soudaine de la fin d'après-midi, et elle aurait bien aimé qu'un feu brûle dans l'âtre.

— Vous voilà, ma chère.

Madame Trevathan apparut dans l'encadrement de la porte et traversa la pièce pour la rejoindre.

— Steve m'a dit que vous dîniez ici. Il me reste une tranche de tourte au bœuf et aux rognons et quelques parmentières du repas de monsieur à midi.

— Parmentières ? demanda Rebecca.

— Des pommes de terre, si vous préférez, expliqua madame Trevathan en souriant.

— Je n'ai pas très faim. Je pense qu'une salade me suffirait.

— Je vois.

Madame Trevathan l'examina avec ses yeux perçants.

— À en juger par votre silhouette, vous êtes constamment au régime. Ne m'en voulez pas, mademoiselle Rebecca, mais le moindre souffle de vent pourrait vous renverser.

— Je suis obligée de faire un peu attention, reconnut Rebecca, embarrassée par le regard scrutateur, mais bien intentionné de la femme.

— Comme vous voudrez, mais vous travaillerez beaucoup mieux avec un repas digne de ce nom dans le ventre. Dois-je apporter le souper dans votre chambre ?

— Ça serait très gentil à vous, merci.

Une fois la gouvernante partie, Rebecca fit la moue en repensant au regard inquisiteur de madame Trevathan, qui avait immédiatement deviné quelles étaient ses habitudes alimentaires. Elle était bien obligée de reconnaître qu'elle faisait très attention à tout ce qu'elle mangeait, mais avait-elle vraiment le choix ? Sa carrière dépendait de sa silhouette mince. Elle quitta le grand salon et entra dans le vestibule pour emprunter le grand escalier qui lui permettrait de rejoindre sa chambre. Elle s'arrêta quelques secondes pour admirer la magnifique coupole au-dessus d'elle, dont les petites ouvertures garnies de verre placées sur le pourtour projetaient des éclats de lumière sur le sol en marbre.

— Bonsoir.

Rebecca sursauta au son d'une voix masculine grave qui retentit soudain derrière elle. Elle se retourna. Elle regarda l'homme qui se tenait devant la porte d'entrée. Il était vêtu d'une vieille veste en tweed, d'un pantalon en velours usé, et chaussé d'une paire de bottes en caoutchouc. Ses cheveux rêches et mal coiffés grisonnaient et auraient eu besoin d'une bonne coupe. Elle estima qu'il devait avoir entre cinquante et soixante ans.

— Bonsoir, répondit-elle d'une voix hésitante.

— Je m'appelle Anthony et vous êtes... ?

— Rebecca, Rebecca Bradley.

— Oh !

Elle vit à son regard que son nom évoquait quelque chose pour lui.

— La star américaine. Ils m'ont dit que vous étiez très connue, mais je n'avais jamais entendu parler de vous auparavant, j'en ai bien peur. Le cinéma, ce n'est vraiment pas mon truc, je suis désolé, dit-il en haussant les épaules.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Je ne vois pas pourquoi vous devriez absolument me connaître.

— Non. En tout cas, il faut que j'y aille.

L'homme se balançait d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

— J'ai du travail à faire avant que la nuit tombe.

Il lui fit un bref signe de tête avant de disparaître par la porte d'entrée. Rebecca traversa le vestibule et monta l'escalier tout en admirant les tableaux représentant les différentes générations de la famille Astbury qui couvraient les murs. Madame Trevathan apparut à l'étage chargée d'un plateau et suivit Rebecca dans sa chambre.

— Voilà, ma chère ! J'ai trouvé de la soupe, du pain frais et du beurre. Oh ! et je vous ai mis une part de ma tarte Bakewell avec de la crème anglaise, ajouta-t-elle en enlevant la coupe qui protégeait la tarte d'un geste théâtral.

— Merci.

— Vous avez besoin d'autre chose ?

— Non, merci. C'est vraiment une maison magnifique, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Et vous n'avez pas idée des sacrifices qui ont été faits pour la garder, répondit madame Trevathan en poussant un petit soupir.

— J'imagine, en effet. Au fait, j'ai rencontré le jardinier en bas.

— Le jardinier ? répéta madame Trevathan en haussant les sourcils. En bas, vous voulez dire dans la maison ?

— Oui.

— Eh bien, il y a un type qui vient tondre le gazon une fois par semaine. Il cherchait peut-être monsieur. Bon, je vais vous laisser manger en paix. À quelle heure souhaitez-vous que je vous apporte le petit-déjeuner demain matin ?

— Je ne mange pas grand-chose le matin, mais un jus de fruits et un yaourt seraient parfaits.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Tout en se dirigeant vers la porte, madame Trevathan renifla bruyamment pour manifester sa désapprobation. Pourtant, elle se retourna vers la jeune femme avant de sortir.

— Bonne nuit, dormez bien.

— Bonne nuit.

Rebecca mangea la savoureuse soupe aux poireaux et aux pommes de terre, et toutes les tranches de pain croustillantes tartinées généreusement de beurre. Malgré elle, elle avait toujours faim ; alors, elle goûta une petite cuillère de l'étrange gâteau que madame Trevathan avait laissé pour elle. Elle le trouva délicieux et finit par le manger en entier. Elle se jeta ensuite

sur son lit et ne put s'empêcher de se sentir coupable en repensant à ce qu'elle venait d'avalier. Elle ne devait surtout pas s'habituer à dévorer les plats anglais bourratifs, si délicieux soient-ils. Une fois qu'elle eut un peu digéré, elle se leva et alla chercher son sac. Un peu hésitante, elle sortit son téléphone portable et l'alluma. Elle appuya sur le bouton lui permettant de récupérer ses messages et appliqua le téléphone contre son oreille. Pourtant, elle ne parvint pas à accéder à sa boîte vocale et, quand elle regarda l'écran, elle constata qu'elle n'avait pas de réseau. Elle prit alors son iPad, mais réalisa qu'il n'y avait pas de réseau disponible là non plus.

Un petit sourire se dessina sur ses lèvres. Ce matin, elle avait souhaité se retrouver dans un lieu où personne ne pourrait la trouver ni la contacter. Et il semblait que, pour ce soir au moins, c'était bel et bien le cas. Elle se rallongea sur le lit et regarda par la fenêtre le crépuscule qui approchait tandis que le soleil disparaissait doucement à l'horizon au-dessus de la lande derrière les jardins. Elle réalisa alors qu'elle n'entendait aucun bruit. Un silence total régnait dans la pièce. Après avoir pris le scénario sur la table basse, Rebecca commença à le lire. Elle interprétait le rôle de lady Elizabeth Sayers, la jeune fille de la maison, d'une grande beauté. L'histoire se déroulait en 1922, en plein essor du jazz. Son père était déterminé à la marier à un propriétaire terrien du voisinage, mais Elizabeth ne concevait pas du tout son avenir de la même façon. Le film se concentrait sur l'aristocratie britannique dans un monde en pleine évolution, alors que les femmes cherchaient timidement à s'émanciper et que le prolétariat n'acceptait plus sa subordination à l'aristocratie. Elizabeth était tombée amoureuse d'un poète peu recommandable qu'elle avait rencontré à Londres par l'intermédiaire d'une bande de jeunes noceurs. Le dilemme auquel elle était confrontée était un grand classique : soit elle obéissait à ses parents et épousait un homme qu'elle n'aimait pas, soit elle les déshonorait et suivait son cœur. Pourtant, Hugo Manners avait réussi à tirer de cette trame classique un scénario à la fois plein d'esprit et émouvant. Un vrai bijou !

Comme toujours, le tournage ne commençait pas au début de l'histoire, et Rebecca devait tourner sa première scène avec James Waugh, qui interprétait son poète inconvenant. Elle devait être filmée dans le jardin et comprenait un baiser passionné. Rebecca soupira. Elle avait beau être une actrice très professionnelle et avoir souvent été séduite devant la caméra,

elle redoutait toujours d'interpréter des scènes d'amour avec des acteurs qu'elle connaissait à peine. Du coin de l'œil, elle perçut un mouvement dans le jardin au-dessous. Elle s'approcha de la fenêtre et vit le jardinier s'asseoir sur un banc. Même à cette distance, elle sentit la solitude et la tristesse qui émanaient de lui. Elle l'observa, complètement immobile sur son banc, regardant droit devant lui la nuit qui tombait.

Après avoir pris un bain, Rebecca se glissa sous les draps blancs et rêches. Allongée dans son lit, elle répéta son texte en s'entraînant à parler avec l'accent britannique saccadé des années 1920 et eut presque l'impression, en cet instant, de vivre dans le monde du scénario du film. Rien ou presque ne semblait avoir changé dans cette maison depuis les années 1920 ; c'était troublant. Elle vit qu'il était plus de vingt-deux heures passées et, quoique convaincue qu'elle ne pourrait pas s'endormir à cause du décalage horaire, Rebecca éteignit. À sa grande surprise, elle dormit profondément et ne se réveilla que lorsque madame Trevathan vint déposer le plateau du petit-déjeuner à huit heures le lendemain matin.

À dix heures, elle descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers la garde-robe pour procéder aux essayages. Jean, la costumière écossaise, la mesura du regard et dit :

— Ma chère, vous êtes parfaite pour cette époque. Vous avez même un visage d'autrefois. Et... j'ai une surprise pour vous.

— Vraiment ?

— Oui. J'ai discuté avec la gouvernante hier, et elle m'a dit qu'il y avait une importante collection de robes des années 1920 à l'étage dans une des chambres. Apparemment, elles appartenaient à une parente, morte depuis longtemps, de l'actuel lord Astbury, et personne ne les a touchées depuis des années. J'ai demandé si je pouvais les voir, par pur intérêt personnel, mais naturellement j'avais une petite idée derrière la tête.

Elle fit un clin d'œil à Rebecca.

— Je me suis dit que je trouverais peut-être une ou deux robes qui pourraient vous aller. Ça serait merveilleux de pouvoir les utiliser sur le tournage.

— En effet, approuva Rebecca.

Avec un grand geste, Jean tira un drap de soie qui recouvrait un portant de vêtements.

— Regardez-moi ça.

Rebecca resta bouche bée lorsqu'elle vit la rangée de robes, toutes plus belles les unes que les autres.

— Waouh ! murmura-t-elle. Elles sont incroyables !

— Et parfaitement conservées. On ne dirait vraiment pas qu'elles ont quatre-vingt-dix ans. Elles ont été réalisées par les grands couturiers français de l'époque : Lanvin, Vionnet et Patou. Une vraie mine d'or ! dit Jean tandis qu'elles passaient toutes deux entre les portants, choisissant de temps à autre une robe magnifique pour l'admirer. Elles partiraient pour une fortune lors d'une vente aux enchères. Je suis impatiente de vous les faire essayer pour voir si elles vous vont. D'après vos mensurations, ça devrait être le cas. Il semble que la propriétaire de ces robes avait à peu près la même taille et la même silhouette que vous.

— Mais aurai-je l'autorisation de les porter, même si elles me vont ? demanda Rebecca.

— Qui sait ? La gouvernante paraissait en douter. Elle a dit qu'elle demanderait à lord Astbury. La première chose à faire, c'est de les essayer, et je m'occuperai du reste.

Jean sélectionna une robe sur le portant.

— Que pensez-vous de celle-ci pour votre première scène avec James Waugh demain ?

Dix minutes plus tard, Rebecca se regardait dans le miroir. Elle n'avait pas porté de tenue d'époque depuis son passage à la Julliard School. À Hollywood, elle avait toujours interprété des rôles de jeunes femmes modernes vêtues la plupart du temps de jeans et de tee-shirts. La robe Lanvin qu'elle venait de passer était en soie, recouverte d'une mousseline de soie, et brodée de perles très fines cousues à la main. L'ourlet mouchoir flottait doucement autour de ses chevilles quand elle bougeait.

— Bon, même si je dois me mettre à genoux et le supplier, je vais persuader lord Astbury de me laisser emprunter certaines de ces robes, dit Jean d'un ton déterminé. Essayons la suivante.

Quand Rebecca eut paradé dans plusieurs robes, chacune lui allant parfaitement, Jean la regarda en souriant.

— Je crois que vous êtes fatiguée. Vous en avez assez essayé pour aujourd'hui. Je parlerai à la gouvernante dès que possible. Vous allez être divine, ma chère, dit-elle en aidant Rebecca à enlever la dernière robe. Une

fois que la coiffeuse et la maquilleuse se seront occupées de vous, vous serez une vraie beauté des années 1920 !

Elle lança un regard facétieux à Rebecca.

— Vous les trouverez en bas du couloir à droite.

— Je crois que je vais avoir besoin d'un GPS pour me repérer dans cette maison, dit Rebecca en souriant tandis qu'elle se dirigeait vers la porte. Je n'arrête pas de me perdre.

Elle quitta la pièce et descendit le couloir. Elle trouva enfin le salon « coiffure et maquillage ». Quelques instants plus tard, elle était assise devant un miroir, et l'une des coiffeuses prit une de ses bouclettes brillantes, épaisses et sombres dans sa main.

— Quel effet ça fait d'avoir à les couper et à les teindre demain ? demanda-t-elle.

Cette clause du contrat avait été une pomme de discorde avec son agent Victor quand elle avait accepté le rôle. Elle stipulait que les cheveux de Rebecca devaient être coupés au carré à la mode des années 1920 et teints en blond pour être assortis à la couleur des cheveux de l'actrice qui incarnait sa mère.

— Ce n'est pas si dramatique, dit Rebecca en haussant les épaules. Ils repousseront de toute façon.

— Bien sûr. Et, une fois le tournage terminé, nous pourrons facilement les teindre pour retrouver votre couleur d'origine. C'est réconfortant de voir que vous n'en faites pas un drame, dit la coiffeuse, l'air approuvateur. Beaucoup d'actrices se mettent dans tous leurs états. En plus, vous aimerez peut-être le style. La coupe au carré mettra vos traits délicats en valeur.

— Peut-être que personne ne me reconnaîtra une fois que je serai blonde, dit Rebecca, l'air pensif.

— Malheureusement, je ne pense pas que ça vous aide, fit remarquer la maquilleuse en venant s'asseoir en face de Rebecca. Votre visage vous trahira toujours. Mais dites-nous : comment est Jack Heyward en personne ? C'est un vrai dieu sur les écrans. Est-ce qu'il est aussi beau le matin quand il se réveille ? demanda-t-elle d'un ton taquin.

Rebecca réfléchit quelques secondes.

— Il est plutôt mignon au réveil.

— Je n'en doute pas une seconde, dit la maquilleuse en souriant. Je parie que vous n'arrivez toujours pas à croire que vous allez réellement l'épouser.

— Vous voulez que je vous dise ? Vous avez tout à fait raison. Je n'arrive pas à le croire. Je vous retrouve demain matin au saut du lit pour passer à la tondeuse.

Tout en souriant pour masquer l'ironie de ses paroles, Rebecca se leva et leur fit signe à toutes deux avant de quitter la pièce. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et constata qu'il n'était que trois heures. Il lui restait encore deux heures avant son rendez-vous avec le répétiteur de diction.

L'une des habilleuses lui avait dit qu'il était apparemment possible de capter un signal de réception quand on se dirigeait vers la lande. Elle monta les marches quatre à quatre pour aller chercher son téléphone. Le tournage avait déjà commencé dans le grand salon et, quand elle se glissa par les portes-fenêtres de la salle à manger qui conduisaient sur la terrasse, elle sentit son estomac se nouer à l'idée que, le lendemain, ce serait à son tour de passer devant la caméra.

Rebecca descendit les marches en pierre usées et traversa le jardin d'un bon pas. Elle s'assit sur le banc où elle avait vu le jardinier la veille et essaya son téléphone portable qui oscillait entre une barre réseau et aucune.

— Merde ! dit-elle quand elle se rendit compte qu'elle ne pouvait toujours pas accéder à sa boîte vocale.

— Tout va bien ?

Rebecca tressaillit au son de la voix et regarda vers le parterre de roses, où elle vit le jardinier qu'elle avait rencontré la veille, muni d'un sécateur.

— Oui, je vais bien, merci. C'est juste que je n'arrive pas à capter un signal ici et que je ne peux donc pas utiliser mon téléphone portable.

— Désolé. La zone est en effet très mal couverte. Il n'y a pas beaucoup d'antennes-relais dans le coin.

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise chose d'être coupé du monde. Je dois dire que j'apprécie ce calme, avoua-t-elle. Vous aimez travailler ici ? lui demanda-t-elle poliment.

Il la regarda bizarrement, puis finit par hocher la tête.

— Je ne l'avais jamais envisagé sous cet angle, mais oui, j'aime bien. Je n' imagine pas être ailleurs de toute façon.

— Ça doit être le paradis pour un jardinier ici. Les roses sont magnifiques. Elles ont de si belles couleurs. En particulier, celles du rosier que vous êtes en train de tailler. C'est un violet si profond, si velouteux. On dirait presque du noir.

— Oui, on l'appelle « rose de minuit » et c'est une plante plutôt mystérieuse. Elle est là depuis aussi longtemps que moi et aurait dû mourir il y a des années. Pourtant, chaque année, elle fleurit immanquablement comme si elle venait d'être plantée.

— Je n'ai que des plantes vertes dans mon appartement, dit Rebecca.

— Mais vous aimez jardiner, n'est-ce pas ?

— Quand j'étais petite, j'avais mon petit carré dans le jardin de mes parents. Je trouvais que c'était un endroit réconfortant.

— Le travail de la terre pour maîtriser son environnement aide certainement à évacuer certaines frustrations, dit le jardinier en hochant la tête. Comment vous sentez-vous ici ? Je suppose que c'est très différent des États-Unis ?

— C'est complètement différent de tout ce que j'ai vu jusqu'ici et ça faisait des années que je n'avais pas aussi bien dormi. C'est si paisible ici. Mais ils m'ont trouvé un hôtel, et je vais m'installer en fin d'après-midi. Je crois que lord Astbury n'aime pas beaucoup avoir des invités. Pour être honnête, j'aurais bien aimé rester, avoua Rebecca. Je me sens en sécurité ici.

— Eh bien, on ne sait jamais. Lord Astbury changera peut-être d'avis. Au fait, dit-il en montrant le téléphone portable de Rebecca, si vous demandez à madame Trevathan, vous pourrez peut-être utiliser le téléphone fixe dans son bureau.

— D'accord, dit Rebecca en se levant. C'est ce que je vais faire. À plus tard.

— Tenez.

Le jardinier coupa une rose de minuit dont la fleur était parfaitement dessinée.

— Quelque chose de joli pour orner votre chambre. Le parfum est délicieux.

— Merci, dit Rebecca, touchée par le présent. Je vais tout de suite la mettre dans l'eau.

Quand elle eut enfin trouvé madame Trevathan dans la cuisine, elle lui expliqua qu'elle avait besoin d'un vase pour sa rose et que le jardinier lui avait dit qu'il y avait un téléphone dans le bureau. Madame Trevathan la conduisit dans une petite pièce sombre, dont les murs étaient tapissés de livres. Le bureau était recouvert de piles de papier de hauteur inégale.

— Voilà ! Mais ne soyez pas trop longue si vous téléphonez en Amérique. Monsieur va faire une attaque si la facture de téléphone est trop importante.

Quand madame Trevathan quitta la pièce, Rebecca se dit que « monsieur » avait vraiment l'air d'être un ogre. Après s'être assise, elle chercha le numéro dans le répertoire de son téléphone portable et prit le combiné du vieux téléphone doté d'un cadran circulaire avec des chiffres inscrits dessus. Quand elle eut enfin compris ce qu'elle devait faire, elle inséra le doigt dans les trous, un par un, et fit tourner le cadran pour appeler Jack. Non sans un certain sentiment de culpabilité, elle fut soulagée de tomber directement sur la boîte vocale.

— Salut, c'est moi. Je me trouve dans un endroit où il n'y a ni Internet ni réseau pour les portables. Comme je vais m'installer dans un hôtel un peu plus tard dans la journée, je te recontacterai à ce moment-là. Je vais bien, au fait, je...

Rebecca marqua une pause, réfléchissant à ce qu'elle pouvait lui dire, mais le sujet était si complexe qu'aucun mot ne lui vint précisément à l'esprit.

— Je te rappelle bientôt. Salut.

Quelques secondes plus tard, elle reprit le combiné, composa le numéro de Victor et laissa un message similaire sur sa boîte vocale.

Après avoir quitté le bureau, elle partit à la recherche de Steve, bien décidée à le coincer pour qu'il lui dise enfin où elle allait séjourner pendant la durée du tournage. Elle le trouva près de la camionnette du traiteur garée dans la cour sur le côté de la maison.

— Je sais, je sais, Rebecca. Tu veux savoir où tu vas être logée, dit Steve, visiblement stressé. En fait, je voulais te voir justement pour t'annoncer une bonne nouvelle, du moins, je l'espère. Lord Astbury est venu me trouver il y a cinq minutes pour me dire que tu pouvais rester ici pendant toute la durée du tournage, si tu le désirais. Je suis un peu surpris, car au départ il n'était pas du tout favorable à cette idée, fit-il remarquer. Nous t'avions trouvé un *bed & breakfast* discret dans un village voisin, mais, pour être franc, le confort et les prestations proposées ne sont certainement pas à la hauteur des hôtels que tu dois avoir l'habitude de fréquenter. De plus, je ne peux pas garantir que les paparazzis ne finiront pas par te trouver là-bas. C'est à toi de décider.

— D'accord, je peux y réfléchir ?

Bien qu'elle appréciât la sécurité et la tranquillité de l'endroit, elle n'était pas certaine de vouloir loger sous le même toit que lord Astbury, invisible jusqu'à présent.

— Oui, dit Steve quand son talkie-walkie se mit à grésiller. Excuse-moi, Rebecca, ils ont besoin de moi sur le plateau.

De retour dans sa chambre, Rebecca répéta son texte, pour préparer son entrevue avec le répétiteur d'élocution une demi-heure plus tard. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Elle se sentait vraiment en sécurité ici et, plus que tout, elle avait besoin de calme et de tranquillité pour se concentrer pleinement sur sa performance. Ce rôle allait faire décoller ou briser sa carrière future.

Après sa séance avec le répétiteur d'élocution, Rebecca retrouva Steve sur la terrasse et lui dit qu'elle serait ravie de rester à Astbury Hall.

— Dans ta situation, je pense que c'est ce qu'il y a de plus raisonnable à faire, répondit Steve, soulagé d'avoir enfin résolu le problème. Et madame Trevathan a dit qu'elle serait ravie de te préparer à manger le soir. On dirait qu'elle t'a prise sous son aile, ajouta-t-il en souriant.

— Oh ! je ne mange pas grand-chose le soir, alors...

— Bonjour, dit une voix derrière eux.

Rebecca vit le jardinier gravir les marches de la terrasse pour les rejoindre.

— Bonjour, lord Astbury, Rebecca vient de me dire qu'elle aimerait rester, annonça Steve. C'est vraiment très gentil à vous de faire une exception pour elle.

— Appelez-moi Anthony, rectifia l'homme.

Choquée, Rebecca regarda d'abord Steve, puis Anthony.

— Peut-être que le soir, mademoiselle Bradley, une fois que tout le monde sera parti, vous pourrez venir m'aider à jardiner, dit-il, une lueur ironique dans les yeux.

— Je... *Vous* êtes lord Astbury ? bafouilla-t-elle.

— Oui, même si, comme je viens de le dire à Steve, tout le monde m'appelle Anthony.

Rebecca se sentit rougir.

— Je suis affreusement embarrassée. Je n'avais pas réalisé qui vous étiez.

— Non. Eh bien, je ne correspondais peut-être pas vraiment à l'image que vous aviez dans votre esprit, répondit calmement Anthony. Malheureusement, de nos jours, les pauvres aristocrates doivent faire le sale boulot eux-mêmes, faute de moyens. Les nœuds papillon noirs et les queues-de-pie font partie du passé. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je dois m'occuper de mes cytises.

Il tourna les talons et se dirigea vers le côté de la maison.

— Oh ! Rebecca.

Steve rejeta la tête en arrière et rit.

— Classique ! Je ne sais pas comment ça se passe aux États-Unis, mais l'aristocratie moderne en Angleterre est sans doute la classe la plus miteuse de la société. C'est un peu devenu leur marque de fabrique : ils s'enorgueillissent de déambuler dans des vêtements usés et de conduire des vieux tacots. Aucun pair du royaume ne penserait à se mettre sur son trente-et-un chez lui. Ça ne se fait pas.

— Je vois, dit Rebecca qui se sentait stupide et vraiment étrangère.

— En tout cas, ton ignorance ne semble pas t'avoir fait du tort, poursuivit Steve, voyant qu'elle restait silencieuse. Bien au contraire. Il vient de t'inviter à rester ici aussi longtemps qu'il te plaira.

James Waugh apparut à cet instant et avança vers eux d'un pas nonchalant.

— Rebecca, j'allais te demander si tu avais quelque chose de prévu ce soir. Je me suis dit que nous pourrions peut-être manger ensemble et apprendre à mieux nous connaître. Nous tournons notre première scène demain matin et elle est plutôt – comment dirais-je ? – intime.

Il lui adressa un sourire insolent.

— En fait, j'avais prévu de me coucher tôt, répondit-elle.

— L'un n'empêche pas l'autre. Je suis sûr que Graham pourra venir te chercher dès la fin du repas et te ramener.

— Non, je..., je préfère rester ici... La presse...

— Ils sont tous partis ce matin, confirma James. Et tu ne peux quand même pas laisser les inconvénients de la célébrité compromettre ta performance.

— Non. Bon, d'accord, finit par concéder Rebecca qui ne voulait pas paraître distante.

— Parfait, dit James en souriant. Je t'attends à huit heures à l'hôtel. Et, ne t'inquiète pas, je leur dirai de nous trouver une table à l'abri des regards.

Une fois James parti, Steve regarda Rebecca les yeux pétillants :

— On dirait que tu as fait une touche, là encore. Méfie-toi de lui : il a la réputation d'être un véritable don Juan.

— Je ferai attention, merci, Steve.

Elle partit, la tête haute.

À peine fut-elle arrivée dans sa chambre qu'elle entendit un coup frappé à la porte.

— Entrez.

C'était madame Trevathan.

— Désolée de vous déranger, Rebecca, mais j'ai entendu que vous aviez fait la connaissance de monsieur.

— Oui, murmura Rebecca tout en continuant à pendre les quelques vêtements qu'elle avait apportés dans la vieille armoire en acajou.

— Attendez, laissez-moi faire, dit madame Trevathan.

— Non, ça va, je...

— Asseyez-vous, que nous puissions parler pendant que je me charge de ranger vos vêtements.

Rebecca hocha la tête et s'assit au bout du lit tandis que madame Trevathan finissait de vider sa valise.

— Vous n'avez vraiment pas apporté grand-chose, fit-elle remarquer. Au fait, je suis venue vous dire que monsieur vous invitait à dîner avec lui ce soir. Il mange toujours à huit heures pile.

— Je suis désolée, j'ai déjà quelque chose de prévu.

— Je vois. Monsieur va être déçu, je ne vous le cache pas. Lui qui a eu la gentillesse de vous offrir une chambre ici.

La désapprobation qui perçait dans la voix de madame Trevathan n'échappa pas à Rebecca.

— Dites-lui que je m'excuse pour ce soir, mais que je serai ravie de dîner une autre fois avec lui, dit-elle d'un ton apaisant.

— D'accord. Il n'aime vraiment pas avoir toutes ces personnes qui grouillent dans sa maison. Monsieur a besoin de beaucoup de calme. Mais je suppose que nécessité fait loi.

— Pardon ?

— Je veux dire qu'il a besoin de l'argent du film pour l'entretien du château, expliqua madame Trevathan.

— Ah ! je comprends ! Lord Anthony a-t-il une famille ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

— Non.

— Alors, il vit seul ici ?

— Oui. Bon, à demain matin alors. De bonne heure, d'après ce que j'ai entendu. Ne rentrez pas trop tard ce soir, n'est-ce pas ? Il faut que vous soyez en forme demain.

— Non, promis, j'ai l'intention de me coucher tôt. Merci, madame Trevathan.

Rebecca savait que la gouvernante la maternait, et c'était une sensation réconfortante. Rebecca n'aimait guère repenser à sa petite enfance. Rares étaient ceux qui connaissaient la vérité sur son passé. Même son agent ignorait ce qu'elle avait vécu petite. Pourtant, un soir d'automne, alors que Jack et elle avaient pris quelques jours de vacances sur l'île de Nantucket balayée par les vents, elle lui avait dit la vérité. Il l'avait serrée contre lui pendant qu'elle pleurait et avait essayé tendrement ses larmes.

Rebecca secoua la tête et soupira. Elle s'était vraiment sentie aimée en cet instant. Elle se leva et se mit à arpenter la pièce, les lattes du plancher grinçant sous ses pas. Ce souvenir ne cadrerait pas du tout avec ce qu'elle avait vécu avec lui ces derniers temps quand il était sous l'emprise de la drogue et de l'alcool, incohérent et agressif. Elle souhaita de toutes ses forces, et ce n'était pas la première fois, qu'ils puissent être monsieur et madame Tout-le-monde, comme ils l'avaient été durant ce week-end, emmitouflés contre le froid et protégés des regards indiscrets. Juste un gars et une fille amoureux. Mais c'était impossible, et elle savait que c'était inutile d'espérer autre chose. Chassant ces pensées de son esprit, Rebecca constata qu'il ne lui restait plus qu'une heure avant de retrouver son partenaire à l'écran pour le dîner.

3

— Bonsoir, dit James quand Rebecca entra dans le petit salon de sa suite, où une table avait été dressée pour le dîner.

Il l’embrassa sur les deux joues et l’invita à s’asseoir à la table.

— J’ai pensé que tu préférerais manger ici, compte tenu des circonstances.

— Oui, merci, admit Rebecca, soulagée d’échapper aux regards curieux des clients, même si elle craignait la réaction et les cancans du personnel de l’hôtel. Il était sans doute bien pire d’être vue en train d’entrer dans la suite de son séduisant partenaire à l’écran la nuit que de s’afficher avec lui dans le restaurant de l’hôtel.

— Et ne t’inquiète pas pour le personnel, il ne dira rien, précisa James qui semblait avoir lu dans ses pensées.

Il tira la chaise pour qu’elle puisse s’asseoir.

— Robert m’a dit que l’hôtel avait signé une clause de confidentialité pour toute la durée de notre séjour. Si le personnel ébruie la moindre information concernant les faits et gestes des acteurs, les avocats de la société de production engageront immédiatement des poursuites.

— D’accord, dit Rebecca.

— C’est fou, non ? dit James en souriant tandis qu’il s’asseyait en face d’elle. En tout cas, la soupe est servie, alors, mange avant qu’elle ne refroidisse. Tu veux du vin ?

Il lui présenta une bouteille.

— Non, merci, dit Rebecca. Je veux être fraîche demain.

— Alors, comment as-tu été « découverte » ? demanda James en versant une bonne quantité de vin dans son verre.

Rebecca remua la soupe fluide et quelconque dans son bol tout en réfléchissant à sa réponse et en se disant que la cuisine de madame Trevathan était bien supérieure à ce breuvage.

— Je n’ai pas vraiment l’impression d’avoir été découverte. J’ai juste décroché un petit rôle dans une série télévisée quand j’avais vingt ans, à la suite de quoi, on m’a proposé de plus en plus de projets.

Elle haussa les sourcils.

— Je n'ai encore jamais tourné à Hollywood, dit James. Au Royaume-Uni, l'attention portée par les médias aux célébrités peut vite être pesante, mais, d'après ce que j'ai entendu, c'est un véritable cauchemar à Los Angeles.

— Oh oui ! approuva Rebecca. C'est pourquoi je ne vis pas là-bas. J'ai un appartement à New York.

— Tant mieux pour toi. Je pense que tu as pris là une sage décision. J'ai un ami qui est allé tourner un film, il y a un ou deux ans, à Los Angeles. Il m'a dit que la plupart des stars ne sortent pratiquement jamais. Elles se barricadent dans leur maison dans la colline derrière leurs murs immenses protégés par des rangées de caméras de surveillance. Ça ne me conviendrait pas du tout, ajouta-t-il en souriant.

— Ton ami a raison, et ça ne me convient pas non plus. On peut vivre beaucoup plus normalement à New York.

— Sauf dans ta situation actuelle, où ils viennent te harceler jusque dans le Devon, dit James en haussant les sourcils.

— Oui, c'est l'enfer en ce moment.

Rebecca finit par renoncer à sa soupe et posa la cuillère à côté de son assiette.

— Les jeunes acteurs recherchent tous cette célébrité, ça m'a toujours étonné, dit James, l'air pensif. Je trouve que le prix à payer est particulièrement élevé. Je ne joue vraiment pas dans la même cour que toi, et, pourtant, même mes frasques finissent toujours dans les journaux.

— Je crois qu'on finit par s'y habituer, dit Rebecca en soupirant. Ça devient presque normal. Ce qui m'affecte le plus, ce sont les mensonges qu'ils peuvent raconter.

— Mais ces fiançailles, c'est vrai, n'est-ce pas, Rebecca ?

Rebecca réfléchit quelques secondes à sa réponse pendant que James finissait sa soupe. Puis il prit deux assiettes sur le chauffe-plat que le service de chambre avait fourni.

— Je dirais que l'annonce est un peu... prématurée. Mais, oui, Jack m'a demandée en mariage.

— Et tu as dit oui ?

— En quelque sorte. Mais parlons plutôt du film, tu veux bien ? dit-elle abruptement.

— Bien sûr.

James n'insista pas.

— Donc, mademoiselle Bradley, demain, je vais embrasser l'une des plus belles femmes du monde. Pauvre de moi !

Il leva les yeux au ciel et poussa un soupir exagéré.

— Le métier d'acteur est vraiment un job pourri ! Et je dois dire, Rebecca, que tu es magnifique.

James se pencha pour étudier ses traits.

— Je ne vois pas la moindre trace de maquillage sur ton visage. Pas même du rouge à lèvres.

— Tu ne vas pas me reconnaître demain. Ils vont me mettre une sacrée couche de maquillage. Je suis sûre que je vais ressembler à une poupée peinte.

— C'est l'époque qui voulait ça. Dis-moi, es-tu déjà tombée amoureuse d'un de tes partenaires à l'écran, à part Jack ?

— Non, répondit Rebecca honnêtement. Et toi ?

James but une gorgée de vin.

— Je ne peux pas dire que ma réputation soit sans tache dans ce domaine, avoua-t-il, une lueur malicieuse dans les yeux. J'admets que ça m'a un peu tourné la tête de travailler avec d'aussi belles femmes. Pour être honnête, je ne pense pas avoir été pire que n'importe quel jeune homme de vingt ans un peu vigoureux. La seule différence, c'est que mes aventures faisaient l'objet d'articles dans certains journaux. Mais changeons vite de sujet, dit-il en souriant. Comment trouves-tu l'Angleterre ?

Au fil de leur conversation, Rebecca constata qu'elle appréciait vraiment James. Pour un acteur connu, il n'avait vraiment pas la grosse tête et possédait un vrai sens de l'humour. Il ne se prenait pas au sérieux, ni lui ni sa carrière, d'ailleurs. Il considérait son travail d'acteur comme un simple job. L'attitude de James était une véritable bouffée d'air frais pour Rebecca, habituée à la position de Jack qui se vantait toujours de son talent et se plaignait de ne pas avoir eu assez l'occasion de le montrer.

— Il ne faut pas se voiler la face, dit-il tandis qu'ils sirotaient, elle un thé, lui un café et un brandy. Si on était des cageots, toi et moi, on n'aurait certainement pas décroché le rôle d'Elizabeth et de Lawrence. C'est comme ça.

Rebecca sourit.

— Il faut vraiment que j’y aille, dit-elle en voyant qu’il était déjà dix heures.

— Bien sûr. Je vais me retirer à côté dans le placard à balais qui me sert de chambre pendant que tu seras emmenée, telle une princesse, dans ta tour. Je vais te souhaiter bonne nuit ici, dit-il en souriant. Je ne veux pas que d’éventuels photographes cachés dehors se fassent des idées.

— Oui, merci, dit Rebecca en se levant. On se retrouve demain sur le plateau.

James l’embrassa sur les deux joues.

— Et n’hésite pas, Rebecca. Si tu as besoin de parler, je serai toujours là pour toi.

— Merci, bonne nuit, dit Rebecca en quittant la suite.

Elle prit l’escalier pour descendre plutôt que de prendre le risque d’être vue à la sortie de l’ascenseur, puis elle franchit rapidement la porte de l’hôtel. Ayant aperçu Graham qui l’attendait au volant de la Mercedes, elle s’approcha et s’installa rapidement à l’arrière. Un quart d’heure plus tard, Rebecca ouvrait la porte de sa chambre qu’elle referma immédiatement derrière elle. Madame Trevathan avait allumé la lampe de chevet et avait tiré les couvertures. Tout en se déshabillant et en se glissant sous les draps, Rebecca se dit qu’elle se sentait vraiment comme la princesse que James avait décrite. Au cours de la nuit, Rebecca se réveilla en sursaut, persuadée qu’elle avait entendu un bruit dans la pièce. Après avoir allumé, elle constata que sa chambre était vide. Elle huma l’air autour d’elle : il flottait un parfum floral capiteux. L’odeur n’était pas désagréable, juste bizarrement forte. Rebecca haussa les épaules, éteignit la lampe et finit par se rendormir.

— Vous devez être sur le plateau dans cinq minutes, mademoiselle Bradley, dit le coursier en entrant dans la pièce, où l’équipe du maquillage s’était installée.

— Et elle est prête, dit Chrissie, la maquilleuse, en appliquant une dernière touche de poudre sur le front de Rebecca. Voilà, dit-elle en enlevant le tablier de protection des épaules de Rebecca.

— Waouh ! dit le coursier quand Rebecca se leva et se retourna. Vous êtes superbe, mademoiselle Bradley, ajouta-t-il d’un ton admiratif.

— N’est-ce pas ? approuva Chrissie.

— Merci, dit Rebecca, qui avait du mal à s’habituer à ses cheveux teints en blond et coupés au carré, à ses yeux très maquillés, à sa peau blanche comme l’albâtre et à son rouge à lèvres sombre.

C’est à peine si elle se reconnaissait. Elle suivit le coursier dans le couloir et, quand ils débouchèrent dans le hall, elle vit Anthony qui descendait le grand escalier en marbre blanc.

Elle leva les yeux vers lui en souriant :

— Bonjour.

Quand Anthony l’aperçut, il s’arrêta au milieu des marches, ses traits trahissant sa surprise.

— Mon Dieu, murmura-t-il.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

Anthony ne répondit pas, mais continua à la fixer.

— Nous ferions mieux d’y aller, mademoiselle Bradley, insista le coursier.

— Au revoir, dit Rebecca, un peu gênée, à la silhouette immobile dans l’escalier.

Puis elle quitta le vestibule à la suite du coursier.

James attendait dans le grand salon pendant que l’équipe technique positionnait les caméras sur la terrasse.

— Tes cheveux sont magnifiques, Rebecca. La coupe et la couleur te vont à merveille, dit James avec un grand sourire. Mais c’est bien toi sous tout ce maquillage ?

— Quelque part, oui, répondit-elle.

Juste à cet instant, ils furent appelés sur le plateau.

— Eh bien, je suis sûr que tout le monde te l’a dit : tu es absolument ravissante, mais personnellement je te préfère comme la nature t’a faite... Je voulais parler de ton visage, naturellement, murmura James avec insolence tout en lui tendant la main quand ils sortirent sur la terrasse.

Robert Hope, le réalisateur, s’approcha d’eux et passa le bras autour des épaules de Rebecca, l’air approbateur.

— Tu es parfaite, Rebecca ! Prête ?

— Autant que possible, répondit-elle nerveusement.

— Tu vas être merveilleuse, je n’en doute pas une seconde, dit-il d’un ton rassurant. Bon, venez avec moi, tous les deux, nous allons revoir ensemble votre texte depuis le début de la scène.

Deux heures plus tard, Rebecca retourna dans le grand salon avec James. Épuisée par toute la tension accumulée, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je suis contente que ça soit fini.

— Tu as été excellente, vraiment, commenta James en allumant une cigarette près de la porte ouverte. Ton accent était parfait, ajouta-t-il en souriant.

— Merci, dit Rebecca avec reconnaissance. Tu m’as vraiment aidée à me sentir à l’aise.

— Je crois que nous formons une belle équipe, tous les deux. Et j’ai vraiment apprécié notre baiser, dit-il en lui faisant un clin d’œil.

Rebecca rougit et se leva.

— Je vais aller me chercher une boisson fraîche. À plus tard.

Elle quitta la pièce, ne lui laissant aucune chance de la suivre. Elle ne voulait surtout pas qu’il s’imagine que leur relation à l’écran avait une chance d’être transposée à la ville. Elle avait déjà vu ce regard chez un grand nombre de ses partenaires à l’écran. James était un type adorable, mais elle cherchait en lui un ami, pas un amant.

— Rebecca.

Steve l’aborda alors qu’elle se dirigeait vers le camion traiteur.

— Le bureau de la production vient de recevoir un appel courroucé de ton agent. Il a dit que ton fiancé l’avait contacté. Ils veulent tous les deux savoir où tu es. Tu peux les contacter ?

— Je leur ai déjà laissé un message pour leur dire que tout allait bien, répliqua Rebecca. Mais je n’ai pas de réseau ici, je ne peux pas utiliser mon portable.

— Je sais. C’est un problème pour tout le monde ici. C’est pourquoi nous avons demandé à lord Astbury l’autorisation d’utiliser sa ligne fixe. Nous paierons sa facture, naturellement. Alors, je t’en prie, utilise son téléphone. Nous ne voulons pas que les médias fassent courir le bruit que tu as été enlevée, n’est-ce pas ? ajouta-t-il avant de s’éloigner rapidement.

Rebecca soupira et se mit à gravir les marches pour aller récupérer dans sa chambre son téléphone portable, où elle avait enregistré tous ses numéros.

— Rebecca ?

Elle se retourna et regarda au-dessous d'elle. Anthony se tenait dans le vestibule.

— Bonjour, dit-elle d'un ton mal assuré.

Il la fixait de nouveau, et elle se sentit particulièrement mal à l'aise sous son regard perçant.

— Vous avez quelques minutes ? demanda-t-il. J'aimerais vous montrer quelque chose.

— Bien sûr, répondit-elle. Elle ne pouvait pas vraiment dire non.

Anthony tendit la main en lui faisant signe de descendre les marches pour venir le rejoindre. Il lui sourit quand elle arriva près de lui. Il ne l'avait pas quittée des yeux une seconde depuis qu'il l'avait appelée.

— Suivez-moi.

Il la conduisit dans un couloir qui permettait d'accéder aux pièces d'apparat. Elles donnaient sur le jardin à l'arrière de la maison. S'arrêtant devant l'une d'elles, il se tourna vers Rebecca.

— Préparez-vous à une surprise.

— D'accord, répondit Rebecca tandis qu'il ouvrait la porte. Ils entrèrent tous deux dans une grande bibliothèque. L'entraînant au milieu de la pièce, Anthony posa la main sur ses épaules et la fit tourner jusqu'à ce qu'elle soit face à la cheminée.

— Regardez le tableau au-dessus.

Rebecca observa le portrait d'une jeune femme blonde, habillée d'une façon similaire à la sienne et portant un bandeau orné de pierreries sur le front. Pourtant, Rebecca fut frappée par le visage de la femme, bien plus que par ses vêtements.

— Elle...

Rebecca en avait presque perdu l'usage de la parole.

— Elle me ressemble.

— Je sais, dit Anthony. La ressemblance est...

Anthony marqua une pause.

— ... extraordinaire. Quand je vous ai croisée ce matin, avec vos cheveux teints en blond et vêtue comme vous l'êtes, j'ai cru voir un fantôme.

Rebecca contemplait les grands yeux marron, le visage en forme de cœur, aussi pâle que le sien, le petit nez retroussé et les lèvres charnues.

— Qui est-ce ?

— Ma grand-mère Violet. Et le plus étrange, dans l’histoire, c’est qu’elle était américaine. Elle a épousé mon grand-père, Donald, en 1920, et est venue vivre avec lui à Astbury. Elle était considérée aussi bien en Amérique qu’en Angleterre comme l’une des plus grandes beautés de son époque. Malheureusement, elle est morte très jeune, je ne l’ai pas connue. Et mon grand-père l’a suivie un mois après.

Anthony se tut, puis poussa un long soupir.

— C’était pour ainsi dire le début de la fin pour la famille Astbury.

— De quoi est morte Violet ? demanda doucement Rebecca.

— Elle a connu le sort de beaucoup de femmes à son époque. Elle est morte en couches...

La voix d’Anthony s’éteignit dans un murmure tragique.

— Je suis désolée, dit Rebecca, faute d’inspiration.

Anthony se ressaisit et poursuivit :

— Ma pauvre mère, Daisy, une vraie sainte, s’est donc retrouvée orpheline. Elle a été élevée par sa grand-mère. Tenez, c’est ma mère ici.

Il montra un autre portrait, celui d’une femme aux lèvres pincées d’une cinquantaine d’années.

— Je ne voudrais pas verser dans le mélodrame, mais il est étrange de constater que, depuis la mort de Violet, les Astbury sont ruinés, anéantis.

Il reporta soudain son attention sur Rebecca.

— Vous ne seriez pas par hasard apparentée à la famille Drumner de New York ? C’était un clan très riche et très puissant au début du vingtième siècle. En fait, c’est la dot de Violet qui a sauvé le domaine de la ruine.

Anthony la regarda dans l’attente de sa réponse. Rebecca n’avait aucune intention de révéler son passé à qui que ce soit, encore moins à un étranger.

— Non, ma famille est originaire de Chicago, et je n’ai jamais entendu ce nom... « Drumner ». La ressemblance doit être une simple coïncidence.

— C’est étrange, tout de même, de vous avoir ici à Astbury, alors que vous interprétez un personnage de l’époque où vivait Violet. Et vous lui ressemblez tellement !

— Oui, c’est vrai, mais je peux vous assurer qu’il n’y a aucun lien de parenté, répéta Rebecca d’un ton catégorique.

— Très bien. Mais, comme vous pouvez l’imaginer, ç’a été un véritable choc de vous voir dans le vestibule ce matin. Pardonnez-moi, s’il vous plaît.

— Bien sûr.

— Eh bien, je ne vais pas vous retenir plus longtemps, mais je voulais absolument vous montrer le portrait de Violet. Et peut-être me ferez-vous l'honneur de dîner avec moi ce soir, ajouta-t-il.

— Merci, avec plaisir. Et maintenant, je dois vraiment y aller. Je dois retourner sur le plateau dans une heure.

— Bien sûr.

Anthony se dirigea vers la porte, l'ouvrit et laissa Rebecca passer devant lui. Ils retournèrent en silence dans le vestibule. Rebecca prit congé en lui adressant un sourire, puis elle emprunta de nouveau l'escalier pour aller récupérer son téléphone portable. Une fois à l'abri dans sa chambre, elle ferma la porte et sentit soudain ses jambes se dérober sous elle. Elle s'empressa de s'asseoir dans le fauteuil près du radiateur, prit sa tête dans ses mains et respira profondément à plusieurs reprises.

Elle lui avait menti. La seule chose qu'elle connaissait de ses parents, c'était le nom de sa mère : Jenny Bradley. Elle savait aussi que Jenny avait placé sa fille dans un foyer quand Rebecca avait cinq ans. Elle avait ensuite été confiée à une famille d'accueil, chez un couple très gentil, Bob et Margaret, qu'elle considérait comme ses parents. Elle avait six ans alors. Au fil des ans, ils avaient essayé d'adopter Rebecca, mais sa mère avait toujours refusé de signer les papiers, espérant qu'un jour, elle serait en situation de s'occuper elle-même de sa fille.

D'un point de vue émotionnel, la situation avait été très difficile à supporter pour Rebecca. Elle qui avait tant besoin d'un environnement sûr et stable vivait dans la crainte permanente de le perdre. Quand elle était adolescente, elle sentait souvent la peur s'emparer d'elle au milieu de la nuit, redoutant que sa mère vienne la reprendre pour la ramener là où elle avait vécu avant son placement en foyer. Une vie dont elle se souvenait vaguement.

Puis, alors qu'elle avait dix-neuf ans, Bob et Margaret lui avaient annoncé doucement que sa mère était morte d'une overdose.

Elle n'avait jamais su qui était son père. Elle ignorait d'ailleurs si Jenny le savait elle-même. Elle supposait qu'elle avait sans doute été conçue quand sa mère faisait des passes pour s'acheter de l'alcool et de la drogue.

Rebecca regarda tristement la pièce. Qui sait si son père était un parent de Violet Drumner ? Ce n'était pas impossible, après tout. Pourtant, comme

son nom ne figurait pas sur son acte de naissance, elle ne serait jamais en mesure de le vérifier.

Pour la première fois depuis son arrivée, Rebecca eut un pincement au cœur en pensant à Jack. Combien elle aurait aimé se blottir dans ses bras en cet instant, sentir le réconfort de sa présence. Elle prit son portable, dans lequel elle avait enregistré son numéro, puis descendit dans le bureau d'Anthony pour l'appeler sur la ligne fixe.

Une fois encore, elle tomba directement sur sa boîte vocale, mais elle savait que Jack ne décrochait jamais quand le numéro qui apparaissait sur l'écran de son portable lui était inconnu. Tout simplement pour des raisons de sécurité.

— Salut, chéri, c'est moi. Il n'y a pas de réseau ici, alors, j'utilise la ligne fixe. J'essaierai de te joindre plus tard. Il me reste une heure avant la prochaine prise. J'espère que tu vas bien, bises.

Après avoir raccroché, elle composa le numéro de Victor ; cette fois, il répondit.

— Comment ça va, ma chérie ? J'étais sur le point d'envoyer la CIA à ta recherche.

— Je vais bien. Nous tournons dans une maison magnifique et, compte tenu de la situation avec les médias, le propriétaire, lord Astbury, a mis une chambre à ma disposition. Ne t'inquiète pas, Victor, je suis en parfaite sécurité ici, dit-elle pour le rassurer.

— Tant mieux. Mais dis-moi donc : qu'est-ce que c'est que cette histoire de fiançailles avec Jack ? Tu aurais pu m'en parler avant de dire oui !

— Vraiment ? Je pense que c'est à moi de décider qui je veux épouser, tu ne crois pas, Victor ?

Irritée, Rebecca se mit à pianoter sur la table.

— Tu sais parfaitement que ce n'est pas ce que je voulais dire, tempéra Victor. Mais reconnais que la situation aurait été plus facile à gérer si tu m'avais informé que tu allais annoncer ton mariage. Nous aurions pu prendre des mesures pour éviter ce débordement médiatique.

— En fait, répliqua-t-elle, entre toi et moi, je ne lui ai même pas encore dit oui.

Il y eut un silence de quelques secondes à l'autre bout du fil.

— Quoi ? Tu te moques de moi, Rebecca ?

— Non, pas du tout.

Rebecca entendit la panique qui perçait dans la voix de Victor et réprima son envie de rire.

— J'ai dit à Jack que j'avais besoin de temps pour réfléchir. Et c'est ce que je fais, souligna-t-elle. Ce n'est pas ma faute s'il a décidé de prendre les devants et d'annoncer notre mariage avant d'avoir eu ma réponse.

— Mon Dieu, Rebecca, le monde entier me harcèle pour recueillir tes premières réactions et tes commentaires. Tu ne peux pas te rétracter maintenant ; les fans de Jack les plus extrémistes t'enverraient des messages de haine et boycotteraient tes films.

Rebecca sentit la moutarde lui monter au nez.

— Victor, j'ai besoin de temps pour réfléchir, d'accord ? dit-elle avec fermeté.

— Eh bien, cette fois, j'aimerais bien être le deuxième type à qui tu fais part de ta décision. Et j'espère que la réponse sera affirmative. Eh ! ma fille, dit-il en baissant la voix. Tu pourras toujours divorcer si ça ne colle pas entre vous. Tu es arrivée à un moment crucial de ta carrière, et je ne veux pas que tu la compromettes avec une mauvaise publicité.

Il y eut un autre silence au bout du fil, puis Victor demanda :

— Il n'y a pas quelqu'un d'autre, au moins ?

— Allons, Victor ! Bien sûr que non !

Rebecca sentit que sa patience était à bout.

— Bon, c'est toujours ça ! Et ne traîne pas trop avec ce jeune Britannique qui interprète ton amant à l'écran. Il a une drôle de réputation avec les femmes !

— Le sermon est terminé ? demanda Rebecca. Tu ne veux pas savoir comment s'est passé le tournage aujourd'hui ?

— On peut en parler une autre fois, ma chérie ? Il faut que je m'active. J'ai un petit-déjeuner d'affaires.

— Bien sûr.

— Parfait. Tu m'appelles plus tard, d'accord ?

— Oui. Salut, Victor.

Rebecca raccrocha et regarda, dans son abattement, les jolies chaussures en satin qu'elle portait. Elle savait que Victor voulait bien faire. C'était un très bon agent et il avait parfaitement su gérer sa carrière. Pourtant, en cherchant à la protéger, il allait parfois beaucoup trop loin. Elle ne lui appartenait pas. Il n'était pas son père.

Rebecca promena son regard sur les vieilles photos dans des cadres en argent sur le bureau d'Anthony. Elle l'envia tout à coup, pour sa famille et la stabilité qu'elle avait dû lui offrir, une famille dont il connaissait les ancêtres sur plusieurs générations.

Toutes les photos avaient été prises en noir et blanc, et Rebecca reconnut immédiatement la mère d'Anthony, dont elle avait vu le portrait. Elle tenait la main d'une jolie petite fille avec des boucles blondes. La ressemblance avec Anthony était frappante, et Rebecca en conclut que la fillette était sa sœur. Rebecca se leva du bureau et jeta un coup d'œil au vieux réveil de voyage. Elle réalisa qu'il ne lui restait plus que vingt minutes pour manger un bout avant le tournage de l'après-midi.

4

À dix-neuf heures quarante-cinq, Rebecca entendit un léger coup frappé à la porte de sa chambre.

— Entrez ! dit-elle, regrettant d'avoir accepté l'invitation à dîner d'Anthony.

Elle était épuisée après son premier jour de tournage.

— Vous êtes prête, Rebecca ? demanda madame Trevathan en passant la tête dans l'embrasure de la porte.

— Je descends dans cinq minutes, répondit Rebecca en regardant le visage jovial de la gouvernante.

Elle ôta son peignoir, passa un jean et une chemise, et sécha à la main ses cheveux, dont la nouvelle coupe au carré lui paraissait toujours aussi étrange. Elle inspecta son visage dans le miroir. Elle se dit que, sans maquillage, sa nouvelle couleur de cheveux lui donnait le teint cireux. Elle ne se reconnaissait plus. Elle quitta sa chambre et descendit l'escalier principal tout en pensant au dévouement de madame Trevathan pour lord Anthony. Comme tout le reste, leur relation maître-domestique datait d'une autre époque. C'était comme si le temps avait oublié Astbury Hall et ses résidents. Elle s'arrêta devant la porte de la salle à manger et frappa.

— Entrez.

Rebecca ouvrit la porte et trouva Anthony assis au bout d'une longue table en acajou élégante. En le voyant seul dans cette grande pièce d'apparat, installé à une table destinée à accueillir de nombreux convives, Rebecca sentit tout le poids de la solitude d'Anthony.

— Bonsoir, dit-il en lui souriant.

Il montra l'assiette et les couverts à sa gauche. Quand elle s'approcha de la chaise, il se leva et la tira pour elle.

— Merci, murmura-t-elle tandis qu'il retournait s'asseoir.

— Vous désirez du vin ? demanda-t-il en prenant une carafe, remplie d'un liquide rouge rubis, sur un plateau en argent. Nous mangeons du bœuf ce soir, et ce bordeaux accompagne parfaitement ce type de viande.

— Un petit verre alors, dit Rebecca qui ne voulait pas paraître impolie, mais elle buvait rarement.

D'ailleurs, quand elle prenait un verre, son choix ne se portait pas sur le vin rouge. Le bœuf ne faisait pas non plus partie de ses plats préférés.

— Bien sûr, ma chère mère avait un majordome qui se chargeait de faire décanter le vin et de le servir, dit Anthony tout en versant du vin dans le verre de Rebecca. Malheureusement, quand il a pris sa retraite, il n'y avait plus assez d'argent pour le remplacer.

— Je n'ose pas penser à la somme que représente l'entretien d'une telle demeure, fit remarquer Rebecca.

— Non, en effet, dit Anthony en soupirant au moment où madame Trevathan entra avec un plateau.

Elle déposa un bol de soupe devant chacun d'eux.

— Mais nous nous débrouillons tant bien que mal, n'est-ce pas, madame Trevathan ?

Il regarda sa gouvernante et lui adressa un sourire chaleureux.

— Oui, monsieur, nous faisons de notre mieux, approuva madame Trevathan en quittant la pièce.

— Madame Trevathan fait tourner cette maison à elle toute seule pratiquement. Si elle décidait de partir un jour, je ne sais vraiment pas comment je ferais. Mais mangeons, dit-il en montrant la soupe.

— Elle a travaillé ici toute sa vie ?

— Oui, comme ses ancêtres avant elle. En fait, Mabel, sa mère, s'est occupée de moi quand j'étais petit.

— Ça doit être merveilleux d'appartenir à une vieille famille comme la vôtre, de savoir vraiment d'où on vient, fit remarquer Rebecca en prenant une gorgée de soupe.

— Sans doute, oui, dit Anthony en soupirant. Mais, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le malheur s'est abattu sur cette maison à la mort de Violet. Savez-vous, ma chère, que la robe que vous portiez quand je vous ai vue dans l'escalier lui appartenait ?

Rebecca le dévisagea et fut soudain parcourue d'un frisson qui remonta le long de sa colonne vertébrale.

— Vraiment ?

— Oui. Et sa fille, Daisy – ma mère, donc –, a conservé toutes ses robes après sa mort et a toujours veillé à ce qu'elles ne se détériorent pas.

— Daisy n’a jamais connu sa mère, si Violet est morte en couches ?

— Non, mais elle vénérât Violet ou du moins l’idée qu’elle se faisait de sa mère. Tout comme moi, je la vénérâis, dit tristement Anthony.

— Votre mère est-elle morte il y a longtemps ? demanda doucement Rebecca.

— Il y a vingt-cinq ans. Elle me manque toujours autant, à vrai dire. Nous étions très proches.

— Il n’y a rien de pire que de perdre sa mère, dit Rebecca.

— Nous n’étions que tous les deux, vous voyez. Elle était tout pour moi.

— Et votre père ?

Le visage buriné d’Anthony s’assombrit.

— Ce n’était pas un homme bien. Ma pauvre mère a terriblement souffert avec lui. Il n’a jamais aimé Astbury, pour commencer, et passait la plus grande partie de son temps à Londres, expliqua-t-il. Ma mère n’a pas vraiment été peinée quand il est mort dans un bordel sordide de l’East End. Apparemment, il avait tellement bu qu’il est tombé et s’est brisé la nuque.

Rebecca vit Anthony frémir. Elle comprenait parfaitement ce qu’il ressentait. Instinctivement, elle aurait aimé lui dire qu’elle aussi connaissait cette souffrance, mais elle n’était pas prête à partager son secret avec un étranger.

— Je suis désolée. Cela a dû être difficile pour vous, dit-elle.

— Heureusement, je n’avais que trois ans à l’époque. Je me souviens à peine de lui. Sa présence ne m’a pas du tout manqué pendant mon enfance et mon adolescence. Mais ne parlons plus du passé.

Anthony posa sa cuillère à soupe à côté de son bol vide.

— Parlez-moi plutôt de vous, dit-il tandis que madame Trevathan ramassait les bols.

Elle posa ensuite une grande tranche de bœuf devant chacun d’eux.

— Oh ! je suis juste une citoyenne américaine lambda, originaire de Chicago, répondit-elle.

— Je ne vous crois pas une seconde, dit-il d’un ton désapprobateur. D’après ce que tout le monde m’a dit, je suis en train de dîner avec l’une des femmes les plus célèbres et les plus belles du monde. C’est exactement ainsi qu’on décrivait ma grand-mère Violet à l’apogée de sa gloire.

Rebecca rougit, embarrassée par son compliment sur sa beauté.

— J'ai eu beaucoup de chance, en fait, et j'ai réussi à percer. Il y a tellement de jeunes actrices qui n'ont pas cette opportunité.

— Je suis certain que votre talent y est pour quelque chose, poursuivit Anthony, même si, comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai vu aucun de vos films. J'ajouterai cependant que beaucoup de femmes sont très belles, mais rares sont celles qui ont ce magnétisme qui les distingue de toutes les autres. Vous l'avez, tout comme Violet l'avait apparemment. Elle était la coqueluche de la société londonienne et new-yorkaise, et recevait l'élite des deux nations à Astbury Hall. C'était le bon vieux temps, ajouta-t-il avec mélancolie. Je me dis parfois que je suis né à la mauvaise époque. Mais n'en parlons plus.

Le silence s'installa entre eux tandis qu'Anthony vidait son assiette. Rebecca se contenta de picorer dans la sienne. Au bout de quelques instants, Anthony demanda :

— Vous avez assez mangé, ma chère ?

— Oui.

Rebecca regarda son assiette à moitié pleine, l'air coupable.

— Je suis désolée, je n'ai pas un gros appétit.

— En effet. Vous ne voulez pas vous laisser tenter par un peu de crumble aux pommes et aux mûres de madame Trevathan ?

— Non, merci, je n'ai vraiment plus faim.

Rebecca réprima un bâillement, et Anthony posa sa main (étonnamment douce) sur la sienne.

— Vous êtes fatiguée.

— Un peu. Je me suis vraiment levée tôt ce matin pour me faire coiffer et maquiller.

— Bien sûr. Et je suis certain que vous n'avez aucune envie de vous ennuyer à mourir à côté d'un vieil homme bourru comme moi. Pourquoi n'iriez-vous pas dans votre chambre pendant que je vais trouver madame Trevathan pour lui demander de vous apporter du lait chaud ? C'est peut-être un truc de grand-mère, mais je crois vraiment en ses qualités soporifiques.

— Si vous êtes certain que ça ne vous fait rien.

— Bien sûr que non. Même si j'aimerais profiter encore du plaisir de votre compagnie une autre fois. Bien que je préfère en général la solitude, j'ai beaucoup apprécié cette soirée. Ah ! Madame Trevathan...

Anthony leva les yeux.

— Rebecca se retire dans sa chambre, et je lui ai dit que vous lui apporteriez du lait chaud.

— Bien sûr, monsieur.

— Très bien.

Anthony se leva en même temps que Rebecca, prit sa main dans la sienne et déposa un baiser dessus.

— J'ai été ravi de dîner avec vous. Dormez bien.

— Oui, et merci beaucoup pour le dîner.

Allongée dans son lit, avec un verre de lait chaud posé sur sa table de nuit, Rebecca regardait l'épais crépuscule qui semblait répugner à céder sa place à la nuit. Elle repensa à sa conversation avec Anthony. Avec ses manières exquises et son parler désuet, il était, tout autant que la maison, une relique du passé. Il est vrai qu'en vivant ici, au milieu de cette splendide propriété, désormais vide, il était facile d'imaginer la vie qu'on y menait il y a cent ans. Une fois les acteurs et l'équipe de tournage partis, la maison retrouvait son rythme habituel, et Rebecca sentait s'éloigner la réalité de la vie moderne. Rebecca sortit de sa rêverie. Demain, elle devrait se forcer à penser au présent, celui qui existait en dehors du monde enchanté d'Astbury, et chercher à tout prix à contacter Jack. Elle éteignit et se rallongea pour dormir. Une fois encore, durant les longues heures qui précédaient l'aube, Rebecca sentit un fort parfum de fleurs emplir ses narines. Il la fit rêver d'endroits exotiques qu'elle avait toujours voulu visiter sans en avoir eu l'occasion jusqu'à présent. Puis, elle crut entendre quelqu'un chanter, un son aigu, qui la tira de son sommeil. Elle se leva et, désorientée, le bruit résonnant encore dans ses oreilles, elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Le couloir était plongé dans l'obscurité, et le bruit s'arrêta subitement. C'était un rêve, se dit Rebecca pour se convaincre en retournant dans son lit. Le silence était revenu dans la pièce, mais le son de la voix aiguë et douce continuait à la hanter. Il la berça dans son sommeil.

5

Bombay, Inde

Ari était heureux d'être enfin arrivé à la maison. La journée au bureau avait été particulièrement longue, et ce, au terme d'une semaine difficile. Il ouvrit la porte de son duplex et alla tout droit dans la cuisine pour se servir un grand verre de gin-tonic dans l'espoir que l'alcool calmerait ses nerfs mis à rude épreuve ces derniers temps. Il espérait aussi que Lali ne commencerait pas à lui reprocher de trop boire. À côté de certains de ses associés occidentaux, il ne consommait presque rien. Il alla dans le séjour, et, le voyant désert, il supposa que Lali était en train de prendre une douche à l'étage au-dessous. Il se jeta de tout son long sur le canapé et but une gorgée de gin.

Il se demanda pourquoi il était si stressé en ce moment alors que sa société ne cessait de se développer. Surtout depuis que la crise financière mondiale avait contraint l'Amérique et les pays européens à se tourner vers l'Inde avec ses prestations et ses produits moins chers.

Ils avaient désormais tellement de travail qu'ils ne savaient plus où donner de la tête, et c'était une partie du problème, pensa Ari en soupirant. Il avait le plus grand mal à trouver des managers qualifiés et dignes de confiance pour l'aider à gérer l'afflux de commandes. Du coup, il faisait le travail de dix employés : un vrai cauchemar !

Lali ne cessait de lui répéter qu'il devrait prendre des vacances et lui tendait des brochures où l'on proposait des séjours dans des stations balnéaires paisibles. Elle ne semblait pas comprendre que ce n'était tout simplement pas envisageable en ce moment.

— Quand j'aurai trouvé du personnel digne de confiance, nous irons, promis.

— Ari, mon chéri, ça fait trois ans que tu me dis ça, disait-elle en soupirant tristement et en lui prenant les brochures des mains pour les jeter dans la corbeille à papier.

De telles discussions éveillèrent chez Ari un sentiment de culpabilité. À la suite de ces disputes, il revenait à la maison avec un bijou que sa secrétaire avait choisi ou parfois une robe achetée dans la boutique d'un de ses créateurs préférés.

Il s'excusait alors de la négliger et faisait un effort pour rentrer plus tôt et l'emmener dîner. Les jours suivants, ils faisaient mine de chercher des solutions pour passer plus de temps ensemble, mais il ne fallait pas plus d'une semaine pour qu'Ari recommence à travailler dix-huit heures par jour.

Tout en vidant son gin-tonic et en se levant pour aller se resservir, Ari admit qu'il lui arrivait de crier après Lali par pure frustration.

— Et comment veux-tu que nous trouvions l'argent pour rembourser notre emprunt immobilier ou pour t'acheter tous les beaux vêtements qui remplissent ta garde-robe ?

La réponse de Lali était toujours la même :

— Peu importe où je vis, peu importent mes vêtements. C'est toi qui te préoccupes de ces choses, Ari, pas moi.

Ce n'était pas vrai, bien sûr, se dit-il en sortant sur la terrasse de son duplex et en regardant la mer d'Oman derrière la plage. Elle aurait aimé croire que tout ce confort ne lui manquerait pas, mais ce n'était pas le cas.

Ari savait que ses horaires de travail n'étaient pas le seul problème à empoisonner leur relation. Il y en avait un beaucoup plus gros encore : Lali avait près de trente ans et elle était impatiente de se marier. Il ne pouvait pas lui en vouloir.

Elle avait fait beaucoup de compromis, surtout quand elle était venue s'installer avec lui quatre ans auparavant contre la volonté de sa famille. Elle espérait alors qu'il la demanderait bientôt en mariage.

Pourtant, Ari avait beau essayer, il ne pouvait se résoudre à prononcer les mots qu'elle avait besoin d'entendre. Il ignorait lui-même pourquoi. Il aimait Lali, il n'y avait aucun doute là-dessus. Elle était très belle, et sa nature douce et gentille, son tempérament calme contrebalançaient sa personnalité plus instable. Comme ses amis le lui avaient souvent dit : elle était parfaite pour lui.

Alors, qu'attendait-il ? Il avait trente-six ans et avait accumulé les aventures avec des femmes magnifiques avant de se fixer avec Lali.

Pourtant, au plus profond de lui-même, une sorte d'instinct lui interdisait de franchir le pas.

Il avait remarqué, au cours des dernières semaines, qu'elle s'était éloignée de lui. Souvent, il ne la trouvait pas à la maison le soir quand il rentrait du bureau. Elle n'était pas là pour le réconforter et lui faire à manger après sa longue journée de travail. Elle disait qu'elle passait plus de temps au club de sport ou qu'elle sortait avec ses copines. Et qui pouvait lui en vouloir ? La plupart du temps, quand il travaillait chez lui, il ne faisait même pas attention à sa présence.

Ari retourna à l'intérieur et traversa l'immense appartement à la recherche de Lali. Ce soir, elle lui manquait et apparemment elle ne lui avait pas laissé de mot, ni même envoyé un texto pour lui dire où elle était. Il se doucha, puis ouvrit le frigo pour trouver quelque chose à manger. Il réchauffa les restes de la veille dans le micro-ondes, se versa un verre de vin et alla dans le salon.

Il alluma l'énorme télévision, zappa et finit par porter son choix sur un match de foot opposant deux équipes d'Angleterre. Comme d'habitude, il avait emporté du travail à la maison, mais il était trop fatigué ce soir.

La seule bonne nouvelle à l'horizon, c'était ce jeune vendeur, qu'il avait recruté deux ans auparavant, et qui surpassait tous ses collègues. Ari lui avait refait passer un entretien deux semaines auparavant et lui avait offert une promotion. Il lui avait proposé de s'occuper des relations commerciales avec l'ensemble de leurs clients en Inde, dont le nombre croissait à mesure que le pays se développait. Si Dhiren faisait ses preuves dans les six mois, Ari pourrait certainement le nommer à un poste de directeur.

Dans trois semaines, Ari allait se rendre à Londres pour rencontrer des clients potentiels. Il avait besoin de quelqu'un pour mener la barque pendant son absence, et ce serait un bon test.

Peut-être devrait-il demander à Lali de l'accompagner, songea-t-il. Même s'il aurait peu de temps à lui consacrer, elle pourrait visiter la ville, dont elle apprécierait peut-être les monuments et les attractions. Oui, se dit-il, il lui en parlerait quand elle reviendrait.

À vingt-trois heures trente, Ari éteignit les lumières du salon et descendit à l'étage inférieur pour aller dans sa chambre. Ce n'était vraiment pas dans les habitudes de Lali de sortir si tard, surtout sans l'informer de l'endroit où elle était. Ari sentit des pulsations au niveau de sa tempe. Il essaya de la

joindre sur son téléphone portable, mais tomba directement sur sa boîte vocale.

Elle doit boudier, se dit-il, repensant aux nombreuses fois où elle avait menacé de le quitter. Grâce à son incroyable pouvoir de persuasion, il avait toujours réussi à lui faire changer d'avis. Et ce serait encore le cas, cette fois.

À huit heures le lendemain matin, tandis qu'il buvait son café avant de partir au bureau, Ari entendit la clé tourner dans la serrure. Lali entra dans la cuisine, le visage pâle et les traits tirés. Sans son maquillage toujours parfait d'ordinaire, elle ressemblait à une petite fille lasse. Elle se tenait dans l'entrée de la cuisine, et Ari réalisa qu'elle était nerveuse.

— Et où étais-tu si je peux me permettre de te le demander ?

— J'ai dormi chez mes parents.

— Vraiment ? Je croyais que tu ne leur parlais plus ? dit-il, surpris.

— En effet. Je savais que tu ne les aimais pas.

— Excuse-moi, répliqua Ari. Si je me souviens bien, quand tu leur as dit que tu emménageais avec moi, ils t'ont conseillé de ne plus jamais remettre les pieds chez eux. Je pensais que tu ne les appréciais pas trop, toi non plus.

Elle le dévisagea, et ses immenses yeux noirs se remplirent de larmes.

— Ce sont mes parents, Ari. Ils m'ont manqué, et tous les jours je me sentais coupable de les avoir déçus.

— Tu les as déçus ? demanda Ari en la fixant. Qu'est-ce que tu entends par là ? Tu as pris une décision qui ne leur a pas plu, c'est tout.

— Je...

Elle soupira et secoua la tête.

— Ari, je crois que tu es très différent de moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, dit-elle en haussant tristement les épaules. Je n'ai pas l'intention de me disputer avec toi.

— Lali, dis-moi ce qui se passe. Vas-y, vide ton sac.

Elle marqua une pause, puis respira profondément.

— Je retourne vivre chez mes parents, Ari. Je suis juste venue chercher mes affaires.

— Très bien. Et pour combien de temps ? Une nuit, un mois ? Toujours ?

— Pour toujours. Je suis désolée.

— Donc, tu es en train de me dire que tu me quittes, c'est bien ça ? clarifia Ari qui venait de comprendre.

— Oui. Je ne veux aucune dispute, aucune discussion. Je veux uniquement prendre mes affaires et m'en aller.

Ari vit qu'elle tremblait d'émotion. Il hocha doucement la tête.

— D'accord. Tu es sûre que tu ne veux pas en parler ?

— Il n'y a plus rien à dire. Je vais faire mes bagages.

Il la regarda s'éloigner de lui et quitter la pièce. Il n'était pas trop inquiet. Ils avaient déjà vécu cette situation. Néanmoins, il ne se réjouissait pas à l'idée qu'elle retourne chez ses parents, qui ne l'avaient jamais aimé. Il se leva et la suivit en bas, dans la chambre.

— Lali, *pyari*, je vois que tu es bouleversée, mais nous devrions peut-être parler. En fait, j'allais te proposer de m'accompagner en Europe. Tu as raison : nous avons besoin de faire une pause, de passer un peu de temps ensemble.

— Tu n'auras pas de temps à me consacrer, Ari, comme d'habitude. Tu passeras tes journées dans des réunions, et je t'attendrai à l'hôtel. Et, quand tu rentreras, tu seras trop fatigué pour faire quoi que ce soit et tu iras dormir.

Lali tira une valise rangée sous l'armoire, la souleva pour la poser sur le lit et se dirigea vers la commode. Elle commença à jeter le contenu des tiroirs dans la valise.

— Lali.

Ari s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras.

— Je...

— Ne me touche pas ! s'écria-t-elle en se dégageant de son étreinte.

Elle retourna vers l'armoire pour enlever les vêtements qui étaient pendus sur des cintres.

— Lali, dis-moi ce qui te contrarie, s'il te plaît ! Je t'aime, tu le sais, *pyari*. Je ne veux pas que tu partes.

— Non.

Elle leva les yeux vers lui, le regard empreint de tristesse.

— Je te crois. Mais il faut que je parte, pour moi.

Lali baissa la tête, les yeux embués de larmes.

— Mais pourquoi ? Je pensais que tout allait bien entre nous. Je...

— Je sais que tu penses que tout allait bien, dit-elle en fermant la fermeture éclair de la valise.

Elle prit en plus un sac fourre-tout et y rangea les affaires de toilette qu'elle trouva sur sa coiffeuse.

— Ari, ce n'est pas ta faute, c'est comme ça, c'est tout.

— Tu parles par énigmes, ma chérie, et je ne comprends pas ce que tu essaies de dire. Si ce n'est pas ma faute, alors, qui est responsable ?

Lali ne dit rien et poussa un long soupir, le regard perdu dans le vague.

— Nous n'avons pas la même conception de la vie, c'est tout. Moi, je veux me marier, avoir des enfants et un mari capable de trouver un peu de temps dans la journée pour être avec moi.

Elle posa son regard sur lui et esquissa un sourire.

— Toi, tu veux réussir dans ta vie professionnelle et gagner de l'argent. J'espère que ça t'apportera la satisfaction que tu attends, dit Lali en fermant son sac et en tirant sa valise sur le lit. Mon père m'attend en bas. Je dois y aller.

Elle mit la main dans la poche de son jean et en sortit un porte-clés.

— Voilà les clés de l'appartement et de la voiture.

Elle les posa sur la coiffeuse, puis regarda Ari.

— Au revoir, Ari. Je t'aimerai toujours et je te souhaite beaucoup de bonheur.

Ari resta immobile, comme hypnotisé, tandis que Lali traînait ses bagages sur roulettes hors de la chambre et dans l'escalier. Il entendit la porte d'entrée se fermer derrière elle et, à cet instant, il sortit de sa torpeur. Il se précipita hors de son appartement et vit les portes de l'ascenseur se fermer derrière elle.

— Lali !

Il tapa du poing sur le bouton pour les rouvrir, mais l'ascenseur avait déjà commencé sa descente. Ari retourna lentement dans son appartement, ferma la porte derrière lui et s'appuya contre elle. Lali ne le pensait pas vraiment, n'est-ce pas ? C'était peut-être tout simplement une ruse pour le pousser à l'épouser. Eh bien, elle pouvait toujours courir, se dit-il, il ne céderait certainement pas à son chantage.

De plus, elle ne tiendrait pas deux minutes dans la cabane de ses parents. Ils n'avaient même pas l'eau courante, bon sang ! Et elle devrait dormir dans la même chambre que ses quatre plus jeunes frères et sœurs. Après la vie qu'elle avait menée ici, ça n'allait pas lui plaire.

La colère faisait place au choc, désormais, tandis qu'il repensait à tout ce qu'il avait fait pour elle. Elle avait toujours dit qu'elle se moquait du luxe et des possessions matérielles. Que s'il avait campé illégalement sur une plage dans une vieille cabane et avait vendu du fenugrec pour quelques roupies par jour, ça n'aurait eu aucune importance, car c'était *lui* qu'elle aimait.

— Eh bien, dit-il à voix haute dans l'appartement silencieux, une fois qu'elle sera restée quelques jours chez ses parents, on verra bien si c'est vrai.

Bien décidé à camper sur ses positions et réalisant qu'il était en retard, Ari prit ses clés de voiture et partit au bureau.

Une semaine plus tard, Ari ne se sentait plus aussi combatif. Lali ne l'avait pas contacté depuis qu'elle était partie, et, s'il avait certes apprécié le fait de pouvoir travailler à son ordinateur sans être interrompu, ce qui lui avait permis de rattraper pas mal de retard, il avait passé beaucoup de temps à regarder par les immenses fenêtres de son appartement donnant sur la plage bondée, où des familles poussaient des cris joyeux en entrant dans l'eau clapoteuse.

En réalité, elle lui manquait. Elle lui manquait beaucoup plus qu'il n'aurait pu l'imaginer. Combien de fois avait-il pris son téléphone portable, composé le numéro de Lali avant de se raviser (sa fierté reprenant le dessus) et de raccrocher immédiatement ? C'était *elle* qui l'avait quitté, lui disait son amour-propre.

Et c'était à Lali de faire le premier pas et de le contacter. Il ne lui en ferait pas voir. Il écouterait ses excuses, la reprendrait sans un mot, puis, quand il l'aurait décidé, il la demanderait en mariage. Il la laisserait gagner.

Pourtant, les jours passant, sa résolution avait commencé à faiblir. Combien il aurait aimé cette nuit-là, assis dans son grand appartement vide, pouvoir parler à quelqu'un, lui expliquer son dilemme, lui demander son avis. Mais il avait beau se creuser la tête, aucun nom ne lui venait à l'esprit.

La vérité, c'était que personne n'était assez proche de lui pour vouloir l'écouter. Il avait été trop occupé ces dernières années pour faire l'effort de rester en contact avec ses amis d'enfance et, depuis qu'il avait refusé d'assister aux funérailles d'Anahita, dix ans auparavant, sa relation avec ses parents et ses frères et sœurs s'était détériorée. Il n'appelait ses parents qu'une fois par mois tout au plus, parlait uniquement à celui qui décrochait, s'enquérant de la santé des uns et des autres et demandant s'il y avait des

nouvelles particulières. Même sa mère, quand c'était elle qui répondait, semblait froide et distante. Et aucun membre de sa famille ne l'appelait spontanément.

Ils ne croient plus en moi, pensa-t-il en soupirant et en descendant l'escalier pour aller se coucher dans son grand lit vide. Il se glissa sous les draps, croisa les mains derrière sa tête et resta immobile, se demandant comment il se faisait qu'avant que Lali ne le quitte, le temps semblait constamment manquer.

Pourtant, maintenant qu'elle n'était plus là, les heures qu'il passait le soir dans son appartement s'écoulaient doucement comme des nappes de brouillard dérivant lentement.

Le lendemain matin, alors qu'un long week-end ennuyeux se profilait, Ari prit une décision : il allait ravalier sa fierté et faire le premier pas. Se préparant à agir, il composa le numéro de portable de Lali et attendit la connexion sans mettre fin à l'appel.

Mais il n'entendit pas la voix gaie de Lali l'invitant à laisser un message. Un bourdonnement monotone lui indiqua que le numéro n'était plus attribué.

Pour la première fois depuis que Lali était partie, Ari sentit un vague sentiment de peur sourdre dans son cœur. Jusqu'à présent, il était convaincu qu'il était impliqué dans un affrontement entre deux volontés, une bataille qu'il voulait bien perdre. Il n'avait pas pensé une seconde que Lali puisse envisager sérieusement de mettre un terme à leur relation.

Ari refit un essai pour la joindre, mais il entendit le même bourdonnement au bout du fil. Sentant la panique s'emparer de lui, il réfléchit à un moyen de la retrouver. Il savait que ses parents vivaient quelque part dans les rues labyrinthiques de Dharavi.

Il y était allé une fois, mais aurait été incapable de retrouver l'endroit. Ari se creusa la tête, cherchant à se remémorer le nom des amies qu'elle fréquentait et qu'il connaissait. Lali sortait en général seule avec ses copines, car la plupart des filles avec qui elle avait grandi venaient de familles pauvres comme la sienne. Elle avait très vite compris qu'elles n'étaient pas assez sophistiquées pour venir dîner avec eux à l'Indigo Café. Ari ne voyait vraiment pas comment il pourrait les retrouver.

Il se demanda comment il avait pu vivre quatre ans sous le même toit que Lali sans s'intéresser à sa vie en dehors de leur cocon. C'est ma faute ?

se demanda-t-il brutalement tout en arpentant la terrasse baignée de soleil.

Bien sûr que c'était sa faute, finit-il par reconnaître. Pour ce qui était de ses parents, par exemple, il lui avait bien fait comprendre qu'il n'avait aucune intention de les fréquenter. Il n'avait pas fait l'effort d'apprendre à les connaître, pas même pour faire plaisir à Lali. Ils n'étaient pas méchants pourtant... Ils étaient pauvres, oui, mais ils travaillaient dur.

C'étaient des hindous très pieux qui avaient élevé leurs enfants en leur inculquant des valeurs morales très fortes et qui avaient fait de leur mieux, avec leurs maigres moyens, pour leur offrir une éducation convenable.

Épuisé, Ari se laissa tomber dans un fauteuil et se pencha en avant, prenant sa tête dans ses mains. Il réalisa qu'il les avait traités avec condescendance, pas seulement eux, mais ce qu'ils représentaient : une foi aveugle en leurs dieux, l'humilité et l'acceptation de leur sort, tout ce qu'il méprisait en fait. Ils appartenaient à l'Inde d'autrefois, comme ses parents, dont la servilité avait été forgée par plus de quatre cents ans de domination britannique.

La vieille génération ne semblait pas comprendre que le pouvoir avait changé de mains, qu'il n'était plus nécessaire d'être servile. Sa race était désormais maîtresse de son destin ; plus rien ne pouvait la retenir, tout était possible.

Il avait voulu s'affranchir de toutes ces anciennes valeurs qui, avait-il le sentiment, imposaient des limites à ceux qui y croyaient. Assis au milieu de son appartement, le regard perdu dans le vide, Ari réalisa qu'il était en colère. Mais pourquoi ?

Soudain, il fit quelque chose qu'il s'était interdit de faire pendant des années : il cacha sa tête dans ses mains et pleura.

Ari n'était pas près d'oublier les longues heures sombres de ce week-end alors qu'il prenait conscience de ce qu'il était devenu et pourquoi. Il ne savait pas s'il pleurait parce qu'il avait perdu Lali ou parce qu'il était désormais un homme solitaire, égocentrique et furieux. Tandis qu'il évacuait la douleur massée en lui, il se demanda s'il n'était pas en train de s'effondrer complètement après quinze ans d'efforts constants sans s'accorder le moindre répit.

Oui, se dit-il, il avait développé une entreprise florissante et profitait des avantages financiers qui en découlaient. Mais, en même temps, il s'était perdu.

Il tenta de trouver les raisons de sa colère, et, plus inquiétant encore, du rejet de toutes les émotions et de la compassion qui autrefois étaient en lui. Il repensa à l'époque où il était au pensionnat en Angleterre et à la façon dont les autres garçons le méprisaient tout simplement parce qu'il était indien. L'Inde était peut-être devenue indépendante plus de soixante ans auparavant, mais, à l'époque, les Britanniques de la classe supérieure n'avaient pas renoncé à leurs prérogatives impériales de jadis.

Le pire dans l'histoire, c'est que ses parents étaient très fiers de lui. Quand il pensait à son pays, il voyait les conséquences terribles de la domination britannique sur la race indienne ; pourtant, il était bien obligé de constater que la culture et les traditions des colons britanniques avaient laissé des traces indélébiles dans l'âme indienne. Lorsqu'un enfant indien était envoyé dans une école publique anglaise pour y étudier, les parents en retiraient une grande fierté.

Pourtant, Ari était conscient que, même si ses cinq années passées en Angleterre l'avaient poussé à prouver qu'il était aussi intelligent et méritant que les élèves anglais, son envie de réussir venait du plus profond de lui-même.

Il comprit aussi qu'en reniant toutes les qualités qui rendaient sa race unique, il était devenu tout aussi impérialiste que ceux qui avaient dominé leur pays. Il avait perdu son âme indienne.

Le dimanche soir, Ari sortit de son immeuble et demanda à la première personne qu'il rencontra dans Juhu Tara Road l'adresse du temple le plus proche. Un peu embarrassé, il expliqua qu'il n'habitait pas à Bombay.

Une fois à l'intérieur du temple, il enleva ses chaussures et répéta les gestes qui, autrefois, étaient si naturels et qui lui paraissaient aujourd'hui si étranges. Ari se plia au rituel de la *pûjâ*, fit des offrandes qui, cette fois-ci, n'étaient pas destinées à Lakshmi, la déesse de la Fortune et de la Prospérité, mais à Parvati, déesse de l'Amour, et à Vishnou, le sauveur et le protecteur tout-puissant. Il implora leur pardon, surtout pour s'être éloigné de ses parents. Et il pria pour que Lali lui revienne.

De retour chez lui, Ari, qui se sentait plus calme, appela immédiatement ses parents. Sa mère décrocha.

— Salut, Ma, je...

— Qu'est-ce qu'il y a *beta* ?

Il avait suffi à sa mère d'entendre le son de sa voix pour comprendre que quelque chose ne tournait pas rond. Ari sentit les larmes lui monter aux yeux et il se mit à pleurer pour de bon. Il implora le pardon de sa mère, de son père, de ses frères et sœurs.

— Je suis vraiment désolé, maman, dit-il entre deux sanglots.

— Chéri, ça me brise le cœur de t'entendre pleurer ainsi. C'est Lali qui a brisé le tien ?

Ari marqua une pause.

— Comment le sais-tu, Ma ?

— Elle ne t'a pas dit qu'elle était venue nous voir il y a deux semaines ?

— Non.

— Je vois.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Ari.

— Elle a dit...

Ari entendit Samina soupirer.

— ... qu'elle ne pouvait pas attendre plus longtemps que tu te décides à officialiser votre relation. Qu'elle était certaine que c'était parce que tu ne l'aimais pas assez et qu'il était préférable de te rendre ta liberté. Tu sais combien elle avait envie de fonder une famille, *pyara*.

— Oui, oui, bien sûr, je sais. S'il te plaît, Ma, crois-moi. Je l'aime. Elle me manque... Je veux qu'elle revienne. Si tu sais où elle est, dis-le-lui de ma part. Je...

Ari ne put parler davantage.

— Oh ! mon fils, je suis désolée, mais elle ne reviendra pas auprès de toi.

— Pourquoi ?

Ari eut l'impression d'être un petit garçon de trois ans trop gâté demandant pourquoi il ne pouvait pas jouer avec son jouet préféré.

— Je suis désolée d'être celle à qui revient la responsabilité de te le dire, mais il est sans doute préférable que tu saches. Tu te souviens probablement que ses parents avaient arrangé un mariage pour elle, qu'elle a refusé d'accepter quand elle a fait ta connaissance.

— Oui.

Ari s'en souvenait vaguement.

— Un de ses cousins près de Calcutta, il me semble. C'était un fermier et il était beaucoup plus vieux qu'elle. Lali m'avait dit qu'elle l'avait détesté

au premier coup d'œil.

— Eh bien, peut-être ou peut-être pas, dit Samina usant de faux-fuyants. En tout cas, elle l'a épousé hier.

Ari était trop choqué pour parler.

— Ari, tu es toujours là ?

— Oui.

Ari parvint à retrouver sa voix.

— Pourquoi ? Je ne comprends...

— Moi, si, répondit sa mère calmement. Lali a presque trente ans, Ari. Elle n'a pas de commerce, ni de profession, aucun moyen de gagner sa vie, et ses parents sont trop pauvres pour lui offrir une dot. Elle a dit qu'au moins avec cet homme, elle serait en sécurité et à l'abri du besoin jusqu'à la fin de sa vie.

— Quoi ?

Ari n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais, Ma, elle était en sécurité et ne manquait de rien avec moi ! Je ne lui ai peut-être pas consacré assez de temps, mais je lui ai donné tout ce que j'ai pu financièrement.

— Oui, mais tu as négligé de lui donner ce dont elle avait le plus besoin. Ce que souhaite n'importe quelle femme, en particulier en Inde.

— Le mariage, tu veux dire ?

— Bien sûr. Comme l'a dit Lali, si tu t'étais lassé d'elle, tu aurais pu la mettre à la porte sans rien lui donner. Elle n'avait aucun droit en tant que concubine, aucun statut, aucune possession. Ce sont des choses très importantes, tu dois comprendre.

— Si seulement elle m'en avait parlé ! dit Ari en se mordant les lèvres.

— Je crois qu'elle l'a fait souvent, puis elle a fini par renoncer, expliqua Samina en soupirant. Elle a dit que tu ne l'entendais pas. Elle n'avait que sa jeunesse et sa beauté pour elle. Et le temps passait...

— Je n'ai pas compris, tu dois me croire, Ma.

— Bien sûr, elle était trop fière pour te supplier.

— Ma, qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

— Refaire ta vie peut-être. En tirant les leçons de ce qui vient de t'arriver. En tout cas, Lali est partie pour toujours.

— Il..., il faut que j'y aille maintenant. J'ai... du travail.

— Donne-nous de tes nouvelles, entendit-il sa mère dire, quand, incapable de poursuivre la conversation, il appuya sur la touche pour mettre fin à l'appel.

Pour la première fois de sa vie, Ari n'alla pas au bureau, le lendemain. Il appela Dhiren, son nouveau directeur commercial, et lui dit qu'il était malade et qu'il avait de la fièvre. Il passa les jours suivants à dormir, comme un animal en hibernation. Il ne quittait son lit que pour manger, boire et aller aux toilettes.

Son énergie légendaire semblait l'avoir quitté et, quand il se regardait dans le miroir, il paraissait plus petit et plus pâle, comme si on lui avait retiré une part de lui-même. C'est ce qui s'est passé d'une certaine façon, pensa-t-il avec tristesse.

Durant les rares moments où il était éveillé, il restait allongé sur son lit, les yeux fixés sur le plafond, et se demandait comment sa détermination qui l'avait fait avancer pendant les quinze dernières années pouvait avoir disparu. Quand ses collaborateurs cherchaient à le joindre, il ne répondait pas. Il n'en avait pas la force.

Un mardi soir, alors qu'il était sorti sur la terrasse, encore bien éclairée, il s'appuya sur le garde-fou et regarda la vie qui continuait au-dessous de lui et sans lui, s'interrogeant sur son avenir. Il vit un grand trou noir se dessiner devant lui. Il posa sa tête sur ses mains.

— Lali, je suis vraiment, vraiment désolé, dit-il en soupirant.

Il entendit alors la sonnerie de son interphone à l'intérieur. Se précipitant vers l'entrée et priant pour que ce soit elle, il décrocha le combiné.

— Allo ?

— *Beta*, c'est moi, ta mère.

— Monte, dit-il, déçu malgré lui que ce ne soit pas Lali.

Il était surpris aussi. Ses parents vivaient à cinq heures de Bombay en voiture.

— Mon fils, dit Samina en tendant les bras vers lui quand Ari ouvrit pour la faire entrer.

En cet instant, toute la tension et l'amertume des dix dernières années disparurent, et Ari se blottit dans les bras de sa mère et se mit à sangloter comme un enfant.

— Je suis désolé, Ma, vraiment désolé.

— Ari.

Samina repoussa les mèches de cheveux qui tombaient devant les yeux de son fils et lui sourit.

— Tu es de retour parmi nous, ta famille, et c'est tout ce qui compte. À présent, si tu faisais un thé à ta vieille mère ? La route a été longue.

Ce soir-là, Ari parla à sa mère, lui faisant part des pensées qui le hantaient ces derniers jours et lui confiant qu'il ne voyait pas l'avenir en rose.

— Au moins, maintenant, tu me parles avec ton cœur et non avec ta tête dure, dit Samina en tentant de le réconforter. Je me suis demandé où était mon fils et s'il allait me revenir un jour. Alors, c'est un bon début. Tu viens d'apprendre quelque chose de très important, Ari. Le bonheur vient de beaucoup de choses différentes et pas uniquement d'une seule. L'argent et le succès ne te rendront jamais heureux si tu fermes ton cœur.

— Anahita m'a dit pratiquement la même chose la dernière fois que je l'ai vue, dit Ari, l'air songeur. Et elle a dit qu'un jour je le comprendrais.

— Ton arrière-grand-mère était une femme très sage.

— Oui, et j'ai honte de ne pas avoir été là pour lui dire au revoir.

— Eh bien, si tu crois, comme elle, aux esprits, je suis sûre qu'elle est là avec nous et qu'elle accepte tes excuses. Maintenant, dit-elle en bâillant, je suis fatiguée de mon voyage et j'ai besoin de sommeil.

— Bien sûr, répondit Ari en la conduisant à l'étage inférieur dans l'une des chambres magnifiquement meublées.

— Toute cette place, juste pour toi, dit Samina quand Ari posa son petit sac de voyage. Je vais enfin passer une nuit sans entendre ton père me ronfler dans les oreilles. Méfie-toi, je ne vais plus vouloir partir.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites, Ma, dit Ari, surpris de le penser sincèrement et honteux de ne jamais l'avoir invitée auparavant chez lui. Et merci d'être venue, ajouta-t-il en l'embrassant pour lui souhaiter bonne nuit.

— Tu es mon fils. Je me faisais du souci pour toi. Peu importe la grandeur de ton appartement ou ta fortune, pour moi, tu es toujours mon aîné adoré.

Samina caressa la joue de son fils avec tendresse.

Quand Ari se coucha une demi-heure plus tard, il se sentit bizarrement soulagé de savoir sa mère tout près de lui. Il était impressionné par sa réaction : elle ne lui avait fait aucun reproche concernant son comportement

passé et elle avait accouru auprès de lui à l'instant où elle avait su qu'il n'allait pas bien. Il pensa ensuite à Anahita, elle qui avait refusé de croire à la mort de son fils aîné jusqu'à la fin de ses jours.

Une mère avait-elle une sorte de sixième sens pour ses enfants ?

Les yeux d'Ari se posèrent sur la commode. Il y avait dans l'un des tiroirs l'histoire de sa grand-mère, qu'il n'avait pas feuilletée une seule fois en onze ans. Même s'il était seul, Ari se sentit rougir, comme la dernière fois qu'il avait été en présence de son arrière-grand-mère.

Si elle était avec lui, il espérait qu'elle entendrait combien il était désolé d'avoir ignoré ce qu'elle lui avait confié. Il se leva, ouvrit le tiroir et sortit les pages jaunies. En regardant son écriture parfaite, il constata qu'elle avait écrit en petits caractères soignés et qu'elle avait choisi l'anglais comme langue d'expression.

Ari sentit ses paupières s'alourdir. Ce n'était pas le moment d'essayer de déchiffrer les mots, mais il se promit de commencer la lecture du manuscrit le lendemain.

Le lendemain matin, Ari emmena sa mère prendre le petit-déjeuner en ville avant qu'elle ne reprenne la route pour rentrer chez elle.

— Tu vas retourner au travail demain ? lui demanda Samina. Tu devrais, ça t'évitera de te morfondre tout seul dans ton appartement sans âme.

— Franchement, Ma, dit Ari en riant. Un jour, tu me reproches de travailler trop ; le lendemain, tu me pousses à retourner au bureau !

— Il faut toujours veiller à garder un certain équilibre dans la vie, et tu dois essayer de le trouver. Ensuite, le bonheur que tu cherches viendra tout naturellement. Oh ! avant que j'oublie...

Samina fouilla dans son sac et en sortit un recueil de poèmes usé, *Rewards and Fairies*, de Rudyard Kipling et le tendit à Ari.

— Ton père m'a dit de te donner ça. Tu dois lire le poème « Si ». C'est l'un de ses préférés.

— Oui.

Ari sourit.

— Je sais, mais je ne l'ai pas lu depuis l'école.

Après le départ de sa mère, qui lui avait fait promettre de rendre visite à sa famille dès qu'il serait de retour de Londres, Ari alla au bureau.

Il convoqua Dhiren et lui dit qu'il lui confiait les rênes de l'entreprise pendant qu'il serait à Londres, car il risquait de rester en Angleterre plus

longtemps que prévu.

Vingt-quatre heures plus tard, il prit le vol de nuit à destination de Heathrow. Renonçant à regarder un film, Ari relut le poème de Rudyard Kipling que son père lui avait fait parvenir et sourit ironiquement. Il avait compris le message. Puis, après avoir demandé un verre de vin, il prit la pile de pages jaunies écrites par sa grand-mère dans son porte-documents.

Jaipur, Inde - 1911

6

Anahita

Mon enfant, je me souviens. Dans le silence de la nuit, la moindre caresse de brise, si légère fût-elle, était ressentie comme un véritable soulagement dans l'interminable chaleur sèche qui régnait sur Jaipur. Souvent, je montais sur les toits du palais de la Lune avec les autres femmes et enfants du zenana, et nous nous y installions pour la nuit.

La ville de Jaipur est située dans une plaine entourée de collines brunes désertiques. Quand j'étais enfant, je pensais vivre dans le plus bel endroit du monde, car la cité ressemblait à celles décrites dans les contes de fées. Les bâtiments étaient recouverts d'un bel enduit rose. Des maisons à coupole, avec leurs claires-voies ciselées et leurs vérandas supportées par des colonnes bordaient les rues larges et animées. Le palais de la Lune, bien sûr, se dressait dans un cadre magnifique. C'était une ville en soi, entourée de jardins luxuriants. L'intérieur ressemblait à un labyrinthe, les passages voûtés débouchaient sur des cours intérieures qui, à leur tour, révélaient leurs secrets.

Les habitants de Jaipur étaient tout aussi colorés : les hommes portaient des rubans jaunes, magentas, rouge vif. Parfois, perchée sur une des terrasses du palais donnant sur la ville, je les regardais ; ils me faisaient penser à des centaines de fourmis qui s'affairaient sans jamais s'arrêter.

Dans mon palais, au centre de la cité magique, où je vivais parmi la haute société du pays, il était facile d'imaginer que j'étais une princesse comme la plupart de mes camarades de jeu.

Mais, bien sûr, ce n'était pas le cas.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, j'avais vécu parmi les gens dans la rue au-dessous de moi.

Ma mère, Tira, était issue d'une longue lignée de *baidh*, le terme indien pour désigner une guérisseuse. Dès mon plus jeune âge, elle me fit asseoir à côté d'elle quand des gens de la ville venaient la consulter.

Dans notre petit jardin à l'arrière de la maison, elle faisait pousser des herbes odoriférantes avec lesquelles elle préparait ses potions ayurvédiques, et je la regardais souvent moudre du *guggul*, du *manjishta* ou du *gokhru* dans son *shil noda* pour préparer un remède. Les clients semblaient apaisés et repartaient plus heureux dans leur cœur, car ils avaient reçu l'assurance que la personne aimée allait leur revenir, que leur mauvaise tumeur allait disparaître ou qu'ils allaient concevoir un enfant dans le mois à venir.

Parfois, quand une femme venait à la maison, ma mère demandait à notre domestique de m'emmener faire une promenade de quelques heures. J'avais remarqué que, quand elle m'éloignait de la maison, les femmes qu'elle recevait avaient toutes les traits tirés et semblaient terrifiées.

Bien sûr, j'ignorais alors quel genre d'aide ma mère apportait à ces femmes, mais je le sais maintenant. Elle les aidait à mettre un terme à une grossesse non désirée.

Mon enfant, tu penseras peut-être qu'un tel acte est un péché contre les dieux. C'était en général parce qu'une femme avait déjà une demi-douzaine d'enfants ou plus (il n'y avait aucune méthode de contraception efficace à l'époque en Inde), et la famille était si pauvre qu'elle ne pouvait pas nourrir une bouche de plus. Inversement, elle aidait aussi les mères quand un enfant voulait venir au monde. Quand je fus assez grande pour assister à ces accouchements, elle me permit de rester avec elle et sollicitait souvent mon aide. La première fois, je dus fermer les yeux à plusieurs reprises, mais, comme pour tout le reste, surtout quand il s'agit de quelque chose de parfaitement naturel, je finis par m'habituer et par voir le miracle que représente la venue au monde d'un enfant.

Parfois, ma mère et moi prenions le poney que mon père gardait dans une écurie en dehors de la ville et nous nous rendions dans les villages autour de Jaipur. Durant ces visites, je pris conscience que tout le monde n'avait pas la chance comme moi de vivre dans une ville rose de contes de fées, avec des parents aimants, qui veillaient à ce que j'aie à manger tous les soirs. Je vis des choses terribles : la pauvreté, la maladie, la malnutrition, et toute la souffrance que peuvent connaître les êtres humains. J'ai appris

très jeune que la vie n'est pas juste. C'est une leçon que j'ai retenue jusqu'à aujourd'hui.

Ma mère, comme tous les hindous, était très superstitieuse, et mon père la taquinait souvent à ce sujet, lui disant que personne ne pouvait l'égaliser en la matière. Un jour, j'avais six ans à l'époque, nous avions prévu d'aller rendre visite à des parents, qui vivaient à plus de trois cents kilomètres de chez nous, pour célébrer *Holi*, une fête joyeuse durant laquelle on jette des pigments de couleur sur chaque personne qu'on croise. À la fin de la journée, tout le monde est couvert de pigments de la tête au pied, dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce jour-là, nous quittâmes la maison et prîmes la route qui menait à la gare pour entreprendre la première partie de notre voyage. Soudain, une chouette blanche vola devant nous, et ma mère s'arrêta net. Elle semblait atterrée.

— Nous ne pouvons pas y aller, dit-elle. Rentrons à la maison.

Mon père, habitué aux superstitions de ma mère, et bien décidé à rendre visite à ses parents pour la fête des couleurs, sourit et secoua la tête.

— Non, ma *pyari*, c'était juste une magnifique créature qui a volé devant nous. Ça ne veut rien dire.

Mais ma mère avait déjà tourné les talons et repris le chemin de la maison. Malgré les protestations de mon père, elle ne voulut rien entendre. Mon père et moi passâmes le week-end à bouder en pensant à tous nos cousins, nos oncles et nos tantes, qui s'amusaient à trois cents kilomètres de là.

Le lendemain cependant, nous entendîmes qu'il y avait eu des inondations dans la région. Et le train que nous aurions dû prendre avait traversé un pont qui s'était écroulé sous son poids. Les voitures et leurs occupants s'étaient écrasés dans les eaux boueuses et tourbillonnantes. Cent habitants de notre cité ne revinrent jamais chez eux.

Par la suite, mon père prit les intuitions de ma mère beaucoup plus au sérieux. Plus tard, ma mère commença à m'apprendre à élaborer quelques remèdes simples contre la toux, les rhumes et les cœurs brisés. Elle me dit de regarder le calendrier lunaire, car il y avait des périodes dans le mois auxquelles il était conseillé de préparer les remèdes. En fonction des phases de la lune, ils étaient plus ou moins puissants. Ma mère m'expliqua également que c'était la lune qui donnait aux femmes leur pouvoir féminin.

Elle m’enseigna que la nature, que les dieux avaient créée pour les humains afin de leur fournir tout ce dont ils avaient besoin, était la force la plus puissante sur cette terre.

— Un jour, Anni, tu entendras les esprits chanter à ton oreille, me disait-elle en me bordant dans mon lit. Alors, tu sauras que le don dont j’ai hérité t’a été transmis, à toi aussi.

À cette époque, je ne comprenais pas ce qu’elle voulait dire, mais je hochais néanmoins la tête.

— Oui, Maaji, disais-je quand elle déposait un baiser sur mon front pour me souhaiter bonne nuit.

Je savais que, dans ma famille maternelle, on considérait que ma mère avait fait une mésalliance en épousant mon père. Ma mère était de haute caste. C’était une petite-cousine de la maharani de Jaipur, même si, à vrai dire, j’avais l’impression que tous les Indiens de ma connaissance étaient des cousins à nous ou à quelqu’un que nous connaissions. Elle avait été promise dès l’âge de deux ans à un cousin riche du Bengale qui avait malencontreusement contracté la malaria, dont il était mort à l’âge de seize ans.

Pendant que les parents de ma mère cherchaient un autre parti convenable, elle fit la connaissance de mon père durant la fête de *Navratri* et ils entamèrent une relation secrète entièrement basée sur des lettres échangées en cachette.

Quand mes grands-parents lui annoncèrent qu’ils avaient trouvé un mari de haute lignée, mais plus âgé qu’elle (il avait cinquante ans) et qui souhaitait faire de ma mère sa troisième femme, elle menaça de s’enfuir s’ils ne la laissaient pas épouser mon père, qui était jeune et beau. J’ignore jusqu’où mes parents étaient allés pour arriver à se voir – ces histoires s’étaient déjà parées d’un certain folklore à ma naissance –, mais mes grands-parents finirent par accepter à contrecœur leur union.

— J’ai dit à tes grands-parents que je ne pouvais offrir ni rubis, ni perles, ni palais à ta mère, mais que je lui donnerais un toit et que je l’aimerais toute ma vie, m’avait dit mon père. N’oublie jamais, ma *beti*, que l’amour, qu’on donne et qu’on reçoit, vaut tous les trésors dans le royaume d’un maharajah.

Mon père, Kamalesh, était aux antipodes de ma mère. C’était un philosophe, un poète et un écrivain dont l’idéologie était très influencée par

Rabindranath Tagore, le célèbre poète et activiste brahmane. Il gagnait un maigre revenu en écrivant un pamphlet tous les mois dans lequel il exposait ses idées radicales, surtout lorsqu'il s'agissait de dénoncer l'occupation britannique de l'Inde. Il avait appris l'anglais tout seul et le maîtrisait parfaitement.

Ironiquement, au vu de ses opinions politiques, il finançait ses articles en enseignant l'anglais à des Indiens bien nés, qui souhaitaient apprendre la langue pour communiquer avec leurs homologues britanniques.

Il ne se contenta pas de m'enseigner uniquement l'anglais, il voulait que sa fille s'intéresse à tous les sujets, de l'histoire à la science. Ainsi, pendant que les autres petites Indiennes apprenaient l'art de la broderie et toutes les prières nécessaires pour implorer Shiva afin qu'elle leur trouve un bon mari, je lisais *De l'Origine des espèces* de Charles Darwin et j'étudiais les mathématiques. Dès l'âge de huit ans, je savais monter à cheval à cru et galopais en compagnie de mon père dans les plaines plates du désert qui entouraient la ville. Il m'encourageait toujours à aller plus vite, car il voulait que je sois capable de le rattraper. J'adorais mon père, comme toutes les petites filles, et je faisais tout mon possible pour lui plaire et être à la hauteur de ses attentes.

Entre mon père, le radical, qui envisageait toute chose sous l'angle de la logique, et ma mère, qui, après avoir vu un jour une chauve-souris dans la chambre qu'elle partageait avec mon père, fit venir une *Ojha* pour débarrasser la maison des mauvais esprits, je grandis dans un environnement m'offrant une vision incroyablement variée du monde. Il y avait beaucoup de mon père et de ma mère en moi, mais aussi quelque chose qui n'appartenait qu'à moi.

Un jour, alors que mon père m'avait prise sur ses genoux pour me consoler après que j'avais vu un groupe de jeunes garçons battre un chien à demi mort de faim dans la rue, il souleva mon menton pour me regarder dans les yeux pendant qu'il essuyait mes larmes.

— Ma chère Anni, ton cœur est très sensible et bat plus fort que cent *tabla*. Tout comme ton père, tu détestes l'injustice et tu recherches l'équité. Mais fais attention, Anni, car les humains sont des êtres complexes, et leur âme est souvent grise, ni toute noire ni toute blanche. Là où tu penseras trouver la bonté, tu verras peut-être le mal aussi. Et là où tu ne percevras que le mal, il y aura peut-être aussi un peu de bien.

J'avais neuf ans quand mon père mourut subitement de la fièvre typhoïde lors d'une épidémie qui avait frappé la ville pendant la mousson. Les innombrables potions de ma mère ne purent pas le sauver.

— C'était son heure, *pyari*, et je le savais, me dit ma mère.

Je ne comprenais pas comment elle pouvait accepter la mort de mon père si calmement. Tandis que je hurlais, penchée sur son corps sans vie, elle restait assise à côté de lui, calme, immobile, sans verser une larme.

— Anni, quand c'est ton heure et qu'on t'appelle, tu dois partir, dit-elle pour me consoler. Il n'y a rien à faire.

Sa réponse ne me convenait pas du tout. Je me débattis dans tous les sens, hurlai, refusant de quitter mon père, tandis que son corps était hissé sur le bûcher funéraire. Je me souviens qu'on m'avait éloignée de force alors que le *pandit* commençait à psalmodier et qu'ils allumaient les ballots de paille au-dessous de lui. Lorsqu'une fumée âcre s'éleva dans les airs, je me détournai et cachai mon visage dans les jupes de ma mère.

Après la mort de mon père, nous n'avions pas beaucoup d'argent pour vivre. La maharani de Jaipur, qui était une cousine de ma mère, nous proposa de venir nous installer au palais. Ainsi, nous quittâmes notre jolie petite maison en plein cœur de la ville pour emménager au palais de la Lune, dans le zenana.

Le zenana était l'endroit où toutes les femmes du palais vivaient ensemble, séparées des hommes. Bien sûr, à l'époque, toutes les femmes se conformaient, dès qu'elles avaient atteint la puberté, au *pardah*. Aucun homme, à part les maris ou les proches parents masculins, ne pouvait regarder nos visages.

Même lorsque l'une de nous était malade, le médecin devait poser son diagnostic à travers un rideau. Et quand nous sortions, nous cachions notre corps et notre visage sous des voiles. Aujourd'hui, j'ai du mal à croire que nous vivions ainsi, mais à l'époque nous ne connaissions rien d'autre, et le *pardah* faisait tout simplement partie de notre vie quotidienne.

Au départ, j'eus beaucoup de mal à m'habituer au bruit et à l'agitation du zenana. Dans notre maison, nous avions une domestique et un garçon qui s'occupait du jardin. Pourtant, quand ils rentraient chez eux à la fin de la journée, il ne restait que nous trois, et nous pouvions fermer notre porte d'entrée si nous souhaitions nous couper entièrement du monde. La vie au palais était complètement différente. Nous vivions, mangions et dormions

en communauté. Parfois, le calme et l'intimité de mon ancienne maison me manquaient. Là, je pouvais fermer la porte de ma chambre et me plonger dans un livre sans être dérangée.

Toutefois, la vie en communauté avait aussi ses avantages. J'avais toujours une camarade de jeu, car il y avait beaucoup de filles de mon âge dans le zenana. Je trouvais toujours une volontaire pour une partie de backgammon ou pour jouer du *veena*, un instrument à cordes, pendant que je chantais.

Mes camarades de jeu étaient toutes des jeunes filles issues de la noblesse locale, polies et bien élevées. Pourtant, une chose me manquait par-dessus tout : mes cours particuliers avec mon père. Ce n'est qu'après avoir vécu dans le zenana, que je compris combien mon père était en avance sur son temps, lui qui avait pris le parti d'éduquer sa fille.

C'est lui qui m'avait surnommée « Anni » ; mon prénom, *Anahita*, signifie « pleine de grâce ». J'ai toujours eu le sentiment qu'il ne me convenait pas. J'avais peut-être un esprit savant (et aucune de mes camarades ne pouvait me suivre à cheval), mais je me sentais complètement dépourvue de grâces féminines. Je regardais souvent les autres femmes du zenana se pomponner devant le miroir, passant des heures à choisir le chemisier dont la couleur irait le mieux avec leur jupe. On ne portait pas les saris traditionnels dans la province du Rajasthan.

Toutes les princesses et la plupart de leurs cousines issues de la noblesse avaient déjà été fiancées à un garçon ou un homme jugé convenable par leurs parents. Pour ma part, je venais certes d'une famille de haute caste, mais pauvre. Mon père ne nous avait pas laissé grand-chose en termes de possessions matérielles, et j'étais consciente que ma mère n'avait aucune dot à m'offrir. Je n'avais pas la moindre chance d'intéresser un beau parti, et ma mère n'avait encore trouvé personne dans notre arbre généalogique susceptible de vouloir m'épouser. Je n'étais ni déçue ni inquiète. Je repensais simplement aux paroles de mon père quand il était allé demander la main de ma mère à ses parents.

Je voulais trouver l'amour.

À onze ans, alors que je vivais dans le zenana depuis plus d'un an, l'éducation que j'avais reçue et mes talents de cavalière commencèrent à porter leurs fruits. La maharani me choisit pour devenir demoiselle de compagnie de sa fille aînée, la princesse Jameera.

Bien que mon nouveau statut de demoiselle de compagnie fût accompagné d'une série de privilèges et me donnât accès à toutes sortes de nouvelles activités excitantes (accompagner Jameera aux chasses au gibier, par exemple) ou à des parties du palais qui m'étaient interdites jusqu'alors, je ne garde pas de bons souvenirs de cette époque.

Jameera était une enfant gâtée et difficile. Quand nous jouions à un jeu et qu'elle perdait, elle fondait en larmes et se précipitait vers sa mère, m'accusant d'avoir triché. Quand je lui parlais en anglais, comme sa mère me l'avait demandé, elle se bouchait les oreilles et refusait d'écouter. Et malheur à moi si j'osais la distancer lors de nos promenades à cheval le matin : elle se mettait à hurler de rage et m'ignorait pour le reste de la journée.

Nous connaissions toutes deux la cause du problème : bien que ce fût elle la princesse, je possédais certains talents et aptitudes naturels dont elle était dépourvue. Pire encore, malgré le fait que je ne me pomponnais jamais, tout le monde me complimentait pour ma silhouette fine et ma belle ossature. Jameera n'avait aucune de ces qualités.

— Maaji, Jameera me déteste, disais-je en pleurant dans les bras de ma mère tandis qu'elle essuyait mes larmes.

— C'est vrai, Jameera est une enfant difficile. Mais que pouvons-nous faire, *pyari* ? Nous ne pouvons quand même pas dire à sa mère, la maharani, que tu n'aimes pas sa fille aînée. Tu dois faire de ton mieux, me supplia ma mère. Tu as l'honneur d'avoir été choisie comme demoiselle de compagnie, et je suis sûre qu'un jour tu en récolteras les bénéfices.

Comme d'habitude, ma mère avait raison. En 1911, tous les États princiers d'Inde étaient en pleine effervescence. Édouard VII, empereur des Indes, était mort l'année précédente. Son fils George V lui avait succédé et devait être couronné en juin en Grande-Bretagne. Ensuite, en décembre aurait lieu le *darbar* du couronnement à Delhi, auquel tous les princes de l'Inde avaient été conviés. En tant que demoiselle de compagnie de Jameera, je faisais partie de la suite du maharajah de Jaipur, son père, et serais donc du voyage.

Ma mère était tout excitée.

— Anni, dit-elle en prenant mon visage dans ses mains et en me regardant. Quand tu es née, comme le veut la tradition, je suis allée voir un astrologue pour préparer ton chemin de vie. Et tu sais ce qu'il a dit ?

Je secouai la tête.

— Non, Maaji, je ne sais pas.

— Quelque chose d'extraordinaire va t'arriver l'année de tes onze ans.

Tu vas rencontrer quelqu'un qui va changer le cours de ta vie.

— C'est incroyable, répondis-je avec respect.

C'est seulement maintenant, en repensant à cette époque et en écrivant ces mots, que je me rends compte combien l'astrologue avait raison.

7

Il est impossible de décrire avec de simples mots la beauté et la magnificence du *durbar* du couronnement. Alors que nous approchions des plaines où le parc du Couronnement (le village de tentes à la périphérie de Delhi) avait été érigé, nous savions que toute l'Inde faisait route vers la même destination.

Jameera, ses sœurs cadettes et moi, étions assises dans notre *purdah howda* sur l'un des grands éléphants de l'équipage de la maharani et nous tentions de regarder à travers les rideaux ce qui se passait à l'extérieur.

Les routes poussiéreuses étaient encombrées de bicyclettes, de charrettes chargées d'affaires tirées par des bœufs luisant de sueur, d'automobiles et d'éléphants. Tous se disputaient le peu d'espace disponible. Pauvres et riches se rendaient ensemble au parc du Couronnement. Chaque maharajah avait son propre camp : un village de tentes avec l'eau et l'électricité. Lorsque nous arrivâmes à notre campement, je regardai bouche bée les quartiers des femmes richement meublés.

— Il y a même une baignoire, dis-je à Jameera, m'émerveillant devant ces miracles modernes qui pouvaient nous fournir tout ce dont nous avons besoin pour nous installer définitivement si nous le désirions.

Jameera était beaucoup moins enthousiaste. Le voyage avait été long et elle ne l'avait pas bien supporté.

— Où est ma boîte de *pujâ* ? demanda-t-elle d'un ton brusque aux servantes déballant les innombrables malles qu'elles avaient emportées pour les femmes de la famille princière.

— Ces draps sont rêches, dit-elle, l'air boudeur, en touchant l'étoffe avec ses petits doigts potelés. Changez-les-moi !

Je n'allais certainement pas laisser Jameera et sa mauvaise humeur gâcher mon plaisir. Une fois que j'eus aidé les domestiques à défaire les bagages et que Jameera fut prise en charge dans la salle de bains, je partis explorer mon nouvel environnement. Dehors, dans les magnifiques jardins qui entouraient notre campement, les lumières de l'énorme parc illuminaient la nuit. Au loin, je vis une soudaine explosion de feux

d'artifice, des tourbillons de couleurs s'élevèrent dans le ciel. La fumée âcre se mêla au parfum d'encens qui flottait dans l'air. J'entendis des éléphants barrir à quelque distance et le doux son des sitars.

J'éprouvai un sentiment de joie pure. Tous les États princiers de l'Inde étaient réunis sur ces quelques kilomètres carrés.

Parmi les milliers de personnes installées dans le parc se trouvaient les êtres les plus vénérés, les plus puissants, les plus savants du pays. Et moi, Anahita Chavan, je participais à cet événement sans précédent.

Tout en scrutant le ciel, je parlai à mon père :

— Je suis là, papa, je suis là, lui dis-je en jubilant.

Il va sans dire qu'un rassemblement d'une telle ampleur, où les princes les plus puissants du pays étaient réunis dans un espace relativement limité, faisait naître un certain esprit de compétition. Chaque maharajah souhaitait avoir le campement le plus somptueusement meublé, la plus grande escorte, le plus grand nombre d'éléphants.

Les fêtes et les dîners organisés par les princes se devaient d'être plus grandioses et plantureux que les précédents. Les rubis, les diamants, les émeraudes qui ornaient les corps des grands princes et de leurs épouses auraient certainement pu acheter le reste du monde. Telles étaient mes réflexions tandis que je me dépêchais de regagner la tente, car je devais aider Jameera à s'habiller pour le premier banquet organisé par sa mère et son père dans notre campement. Tout le monde était en pleine effervescence.

— Il y aura dix-huit princes et leurs maharanis ce soir ! s'exclama Jameera qui peinait à faire passer un épais bracelet en or sur ses doigts potelés et ses articulations épaisses jusqu'à son poignet. Maaji m'a dit que le père du prince à qui j'ai été promise serait présent. Tu dois m'aider à me faire belle.

— Bien sûr, répondis-je.

Enfin, les quatre épouses du maharajah et leurs dames de compagnie partirent s'asseoir derrière un écran *purdah* pour observer leurs maris et les convives masculins pendant la grande réception avant le banquet. Nous poussâmes un soupir de soulagement en constatant que tout le monde était parti de bonne humeur, puis nous nous préparâmes pour l'arrivée imminente dans nos quartiers du zenana, des femmes et des enfants qui dîneraient avec nous, à l'écart des hommes.

Plus tard dans la soirée, la zone de réception installée dans nos quartiers grouillait de femmes et d'enfants. Émerveillée, je regardais nos maharanis saluer les épouses des maharajahs invités au banquet. Pour une petite fille de onze ans, ces femmes semblaient sorties d'un conte de fées : elles avaient la peau huilée, parfumée et délicatement tatouée avec du henné, le cou orné de perles de la taille d'un œuf d'oiseau ; elles portaient des diadèmes scintillants, incrustés d'émeraudes et de rubis et des bijoux de nez en diamant d'une valeur inestimable. Leurs enfants étaient tout aussi magnifiques. Les garçons et les filles avaient les chevilles et le cou parés de bijoux en or massif au dessin complexe qui témoignaient d'un grand savoir-faire.

Ce spectacle ne manqua pas de m'impressionner, même si je me demandais comment toute cette richesse pouvait être réunie dans une seule pièce, allant de soi pour tous ceux qui étaient présents, alors qu'il y avait d'autre part tellement de pauvres et d'enfants malnutris dans notre pays.

Pourtant, je ne pouvais que m'émerveiller devant une telle splendeur.

Et ce fut lors de ce banquet que la prédiction de mon astrologue se réalisa. Ce moment crucial, qui allait changer le cours de ma vie, ne m'apparut pas du tout comme tel à l'instant où je le vécus.

J'étais assise calmement dans un coin du zenana et regardais toutes les splendeurs autour de moi. Comme j'avais chaud et que je commençais à m'ennuyer, je me levai et me dirigeai discrètement vers une ouverture dans la tente pour respirer un peu d'air. Je soulevai le rabat et jetai un coup d'œil dehors, sentant une brise douce caresser mon visage. J'observai le ciel et les myriades d'étoiles quand j'entendis une voix derrière moi.

— Tu t'ennuies ?

Je me retournai et vis une jeune fille qui se tenait près de moi. Les rangs de perles autour de son cou et le minuscule diadème brillant ornant ses cheveux épais et ondulés m'indiquèrent tout de suite que cette enfant était issue d'une famille riche et influente.

— Non, bien sûr que non, m'empressai-je de répondre.

— Si, tu t'ennuies ! Je le vois parce que moi aussi je m'ennuie.

Je levai timidement les yeux vers elle et croisai son regard. Nous nous dévisageâmes pendant quelques secondes comme si nous tentions d'identifier le plan intérieur de l'autre.

— Et si nous sortions un peu pour visiter les alentours ?

— C'est impossible ! m'exclamai-je, horrifiée.

— Pourquoi ? Il y a tellement de femmes ici, personne ne remarquera notre absence.

Ses yeux marron clair, dont l'iris était moucheté d'ambre, me défiaient.

Je pris une profonde inspiration, consciente que je risquais d'avoir de gros ennuis si quelqu'un s'apercevait de mon absence. Puis je hochai la tête malgré moi.

— Nous devons rester dans l'obscurité, sinon quelqu'un risque de nous voir, murmura-t-elle. Viens.

Elle me prit la main.

Je revois encore ses doigts longs et fins se tendre vers moi. Je la regardai dans les yeux et vis la lueur malicieuse qui y brillait. Mes doigts se refermèrent autour des siens, et nos paumes se touchèrent.

Une fois que nous fûmes dehors, ma nouvelle amie montra le campement en face de nous.

— Tu vois ? C'est là que tous les maharajahs sont en train de dîner.

Les alentours de la grande tente centrale étaient éclairés par des milliers de bougies dans des bougeoirs en verre, illuminant les ombres sombres des arbres et des plantes dans les jardins exotiques.

Je fus tout à coup entraînée vers la tente et je sentis l'herbe douce chatouiller la plante de mes pieds nus. Mon amie semblait savoir exactement où aller, et bientôt nous arrivâmes à proximité de l'énorme tente.

Elle la longea à toute vitesse, veillant à rester dans l'obscurité, où personne ne pouvait nous voir. Puis elle se mit à genoux et souleva un peu la lourde toile. Elle se pencha et jeta un coup d'œil à l'intérieur par la minuscule ouverture.

— Fais attention, s'il te plaît. Quelqu'un pourrait nous voir, la suppliai-je.

— Personne ne regarde par terre, dit la jeune fille en riant et en relevant un peu plus la toile. Viens, je vais te montrer mon père. Je trouve que c'est le plus beau de tous les maharajahs.

Elle s'écarta pour me laisser m'installer à sa place. Je pris la toile épaisse dans ma main et regardai par le petit trou.

À l'intérieur, je ne vis rien d'autre que de gros pieds masculins parés de bijoux. Mais je ne voulais surtout pas décevoir ma nouvelle amie.

— Oui, dis-je. C'est vraiment impressionnant !
— Si tu regardes à gauche, tu verras mon père.
— Oui, oui, dis-je en lorgnant la rangée de chevilles. Je le vois.
— Je trouve qu'il est plus beau que ton père, dit-elle en me regardant avec ses yeux pétillants.

Je compris alors que cette fille me prenait pour une princesse et pensait que le maharajah de Jaipur était mon père. Je secouai tristement la tête.

— Mon père est mort, il n'est pas là.

Une main chaude et brune se posa sur la mienne.

— Je suis désolée.

— Merci.

— Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-elle.

— Je m'appelle Anahita, mais tout le monde me surnomme Anni.

— Et moi, c'est Indira, mais ma famille m'appelle Indy.

Elle sourit. Elle était allongée sur le ventre, la tête appuyée sur les mains.

— Qui es-tu alors ?

Ses yeux pétillants m'observaient avec attention comme ceux d'une tigresse.

— Tu es beaucoup plus jolie que les autres princesses de Jaipur.

— Oh non, je ne suis pas une princesse, rectifiai-je. Ma mère est une petite-cousine de la maharani de Jaipur. Comme mon père est mort il y a deux ans, nous vivons au palais de la Lune dans le zenana.

— Malheureusement pour moi, dit-elle en haussant les sourcils, je *suis* une princesse. La benjamine du maharajah de Cooch Behar.

— Tu n'aimes pas être une princesse ?

— Non, vraiment pas.

Soudain, Indira roula gracieusement sur le dos, passa les mains sous sa tête et regarda les étoiles.

— J'aimerais mieux être dompteuse de tigres dans un cirque, je pense.

Je pouffai.

— Ne ris pas, me gronda-t-elle. Je suis sérieuse. Ma dit que je suis une très mauvaise princesse. Je me salis toujours et je n'arrête pas de faire des bêtises. Ma envisage de m'envoyer dans une école anglaise pour m'apprendre les bonnes manières. Je lui ai dit que, si elle faisait ça, je m'enfuirais.

— Pourquoi ? J'aimerais beaucoup voir l'Angleterre. Je ne vais jamais nulle part, dis-je avec mélancolie.

— Tu as bien de la chance. Nous n'arrêtons pas de voyager. Ma est très sociable, tu vois, et elle nous traîne partout pour la Saison ici et en Europe. Je préférerais rester tout le temps à la maison, dans notre beau palais, et m'occuper de nos animaux. Si je ne peux pas devenir dompteuse de tigres, alors j'aimerais devenir *mahout* et vivre avec un éléphant. En tout cas, tu détesterais l'Angleterre. Il fait gris, il fait froid et il y a du brouillard. Tous les membres de ma famille finissent par attraper un rhume, en particulier Pa.

Indira soupira.

— Je m'inquiète pour sa santé, vraiment. Tu parles anglais ? me demanda-t-elle.

Je commençai à réaliser que son cerveau, tel un papillon, voletait sans cesse d'une idée à une autre.

— Oui, répondis-je.

Indira se redressa immédiatement, à genoux, les fesses posées sur les talons, et me tendit la main.

— Enchantée, dit-elle dans une parodie parfaite de l'accent anglais heurté. Je suis vraiment ravie de faire votre connaissance.

Je tendis la main à mon tour, et nos paumes se joignirent de nouveau.

— Tout le plaisir est pour moi, répondis-je tout en la regardant dans les yeux pendant que nous continuions à nous serrer la main.

Puis nous nous couchâmes toutes deux sur l'herbe, tordues de rire. Une fois que nous nous fûmes calmées, je réalisai que nous devions retourner dans le zenana avant que notre absence ne soit découverte. Je me levai.

— Où vas-tu ? me demanda-t-elle.

— Je retourne dans notre tente. Nous risquons d'avoir des problèmes s'ils découvrent que nous nous sommes échappées.

— Oh ! répondit Indira d'un ton désinvolte. J'ai tout le temps des problèmes. En fait, je crois qu'ils ont l'habitude maintenant.

J'avais envie de dire que je n'étais pour ma part que demoiselle de compagnie, nourrie et logée par la famille de la princesse, et qu'on ne me pardonnerait pas si facilement mon écart de conduite.

— Encore cinq minutes, supplia-t-elle. Il fait si chaud dans cette tente, et on s'ennuie tellement ! Bon, poursuivit-elle, à qui vas-tu être mariée ?

— Ça n’a pas encore été arrangé, répondis-je stoïquement.

— Quelle chance tu as, encore une fois ! J’ai rencontré mon futur mari il y a quelques jours. Il est vieux et moche, c’est affreux !

— Et tu vas l’épouser ? Même s’il est vieux et moche ?

— Jamais de la vie ! Je veux trouver un beau prince qui m’aimera *et* qui me laissera avoir des tigres, dit-elle avec un sourire.

— Moi aussi, je veux trouver mon prince, approuvai-je.

Allongées dans l’herbe, les yeux levés vers les étoiles, nous n’étions encore que deux petites filles rêvant de leurs beaux princes. Qui n’a pas souhaité un jour savoir ce que lui réserve l’avenir ? Pourtant, quand je repense à cet instant de pure innocence, alors qu’Indira et moi avions la vie devant nous, je me dis qu’il valait mieux ignorer tout de cet avenir.

8

Durant les trois semaines qui suivirent, tandis que les festivités se poursuivaient au parc du Couronnement, en attendant la grande cérémonie célébrant l'accession au trône de George V et au cours de laquelle tous les princes viendraient s'incliner devant lui, Indira et moi devînmes inséparables. Je ne savais pas comment elle faisait pour s'échapper si souvent, mais elle arrivait toujours à l'heure à notre lieu de rendez-vous, et nous partions ensemble explorer les alentours. Le parc était devenu notre terrain de jeux, un jardin des délices pour deux petites filles curieuses. Des étals vendaient une multitude de préparations culinaires à l'odeur alléchante, telles que des *panipuris* et des *samosas* farcis aux légumes épicés et d'une belle couleur brun doré après la friture. Il y avait aussi des boutiques de babioles, où on trouvait toutes sortes de figurines en argile et en bois. Indira, qui semblait toujours avoir plein de roupies sur elle, m'acheta un tigre en argile que j'avais tout particulièrement admiré et me le donna.

— Quand nous ne serons pas ensemble, dit-elle, il te suffira de regarder les yeux du tigre pour savoir que je pense à toi.

Heureusement, la princesse Jameera était souvent occupée. Elle accompagnait ses parents en visite officielle dans les campements des différents maharajahs, et ma présence n'était pas requise pour ces occasions. Je demandai à Indira pourquoi elle semblait si rarement remplir de telles obligations avec sa famille.

— Oh ! répondit-elle d'un ton désinvolte, c'est parce que je suis la plus jeune. Personne ne s'intéresse à moi.

Je savais que ce n'était pas tout à fait vrai. À plusieurs occasions, Indira ne put pas venir me retrouver et se plaignit par la suite d'avoir dû rester assise dans des tentes où la chaleur était insoutenable pendant que ses parents discutaient. Pourtant, la plupart du temps, nous parvenions à nous voir tous les jours.

Un matin, alors que notre séjour touchait à sa fin et que j'appréhendais déjà mon retour dans l'enceinte étouffante du palais de la Lune à Jaipur, elle

arriva les yeux pétillants.

— Viens, dit-elle en m'entraînant avec elle et en se faufilant habilement entre les tentes.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Tu verras, répondit-elle d'un ton mystérieux.

Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes au campement du maharajah de Cooch Behar. Je le reconnus, car Indira me l'avait déjà montré auparavant.

— Avant tout, je vais t'emmener voir mon éléphante préférée, dit Indira. Ce n'est encore qu'un bébé ; elle n'a que deux ans. Elle ne devrait pas être là parce qu'elle n'a pas encore appris à marcher en procession, mais j'ai insisté pour qu'elle vienne quand même. Elle aurait dépéri sans sa mère et moi.

Quand nous entrâmes dans le *pilkhana*, mes narines furent assaillies par l'odeur nauséabonde d'excréments. Il devait y avoir au moins quarante éléphants dans l'écurie de toile, et Indira les salua tous par leur prénom en passant. Nous nous dirigeâmes vers le fond de l'écurie. C'était dans la toute dernière stalle que se trouvait le bébé éléphant. Le jeune animal entendit nos pas et se mit à barrir en reconnaissant Indira.

— Comment vas-tu, ma jolie Preema ? demanda Indira tout en blottissant son visage contre la tête de l'éléphante. J'ai assisté à ta naissance, pas vrai, ma chérie ?

L'éléphante enroula sa trompe autour de la taille de mon amie. Indira se tourna vers moi et prit deux régimes de bananes sur un tas.

— Ditti, ton *mahout*, m'a laissée choisir ton nom, dit-elle tout en nourrissant le bébé éléphant. J'ai décidé de l'appeler *Preema*, qui s'écrit *P-R-I-M-A* en latin, naturellement, ce qui signifie « premier ». Parce que c'était le premier éléphant que j'ai vu naître.

Indira me regarda, les yeux pétillants.

— Maintenant, je l'appelle juste Pretty. Elle est si mignonne, tu ne trouves pas ?

Je fixai les yeux doux et confiants de l'éléphante et ne pus m'empêcher de ressentir une jalousie ridicule en constatant combien Indira l'aimait.

— Oui, elle est très belle, répondis-je.

Un Indien minuscule à la peau très brune surgit tout à coup.

— Ditti, est-ce que ma Pretty se tient bien ?

— Oui, Votre Altesse, mais je pense qu'elle sera contente de rentrer à la maison.

— Comme nous tous, fit remarquer Indira.

Le vieux *mahout* inclina la tête en signe de respect lorsque nous quittâmes l'écurie. C'était la première fois que je voyais quelqu'un traiter mon amie comme la princesse qu'elle était.

Un sentiment de désespoir m'envahit soudain quand je suivis Indira hors du *pilkhana*. La fille avec qui j'avais ri, joué, parlé comme si elle était ma sœur appartenait à un monde différent, quelque part à l'autre bout du pays. Bientôt, on me l'enlèverait pour la ramener à l'endroit d'où elle venait.

Au bord des larmes, je me mis à cligner des yeux le plus rapidement possible pour les refouler. Indira était devenue le centre de mon univers, mais j'étais consciente de n'être qu'à la périphérie du sien. Au mieux, je l'avais amusée pendant quelques semaines. Mais, en bon papillon qu'elle était, elle s'envolerait certainement plus loin et trouverait de quoi s'amuser ailleurs. Je tentai de repousser ces pensées et d'être au moins reconnaissante pour le peu de temps que nous avions passé ensemble. Ma mère m'avait reproché toute mon enfance mes soudaines humeurs noires, me disant que j'avais tendance à me laisser engloutir par le malheur. « Tu as un don pour le bonheur, mais tu es aussi capable de sombrer tout à coup dans le désespoir », m'avait-elle dit une fois.

— Viens, dépêche-toi. Je vais te présenter quelqu'un d'autre, me dit Indira.

Je m'arrachai vaillamment à ma rêverie, puisant au plus profond de mon être pour lui adresser un sourire.

— Qu'est-ce que c'est ? Un animal, un minéral ou un humain ?

C'était un jeu auquel nous jouions souvent, et Indira sourit en comprenant l'allusion.

— Un humain, il n'y a pas de doute sur la question. Je vais te présenter ma mère.

Mon cœur se mit à battre la chamade. Dans le zenana de Jaipur, j'avais beaucoup entendu parler de la belle Ayesha, maharani de Cooch Behar. J'avais entendu Jameera et sa mère dire méchamment qu'Ayesha se sentait supérieure aux autres maharanis juste parce qu'elle avait rencontré l'impératrice des Indes, la reine Victoria en personne, au palais de Buckingham.

— Elle parle anglais et porte des vêtements occidentaux en Europe ! s'était exclamée la mère de Jameera. Mais ce n'est pas parce qu'elle porte des robes de grands couturiers français et qu'elle est couverte des bijoux que son mari ne cesse de lui offrir qu'elle est une meilleure épouse que les autres Indiennes ni que c'est une reine !

Je savais bien qu'au fond ce n'était pas pour ces raisons que Jameera et sa mère cherchaient à dénigrer la mère d'Indira. Le père de Jameera avait participé à une rencontre informelle au campement de Cooch Behar quatre jours auparavant et il était rentré en annonçant que la maharani de Cooch Behar était la plus belle femme qu'il ait jamais vue.

Mon fils, j'ai compris depuis que la jalousie entre femmes est rarement inspirée par l'intelligence supérieure de l'une d'elles, sa position dans le monde ou le nombre de bijoux qu'elle conserve dans un coffre-fort. Une femme éveille surtout la jalousie des autres par sa capacité à charmer les hommes.

— Ma, appela Indira quand nous arrivâmes au quartier des femmes du campement de Cooch Behar. Où es-tu ?

— Là, ma chérie, répondit une voix douce.

Indira me fit traverser une série de tentes, puis nous débouchâmes sur une jolie véranda protégée du soleil par des jacarandas, dont les branches se balançaient légèrement sous la brise. Une petite fontaine coulait au milieu de la cour.

— Je t'ai amené mon amie Anni pour te la présenter. On peut te rejoindre ?

— Bien sûr, je viens de terminer mon petit-déjeuner.

La mère d'Indira était allongée sur un empilement de coussins de soie, un plateau posé sur ses genoux. Elle le poussa immédiatement, se leva et se dirigea vers nous en ouvrant grand les bras pour accueillir sa fille.

C'était en soi un geste inhabituel. Chaque fois que j'entrais dans une pièce du zenana où se trouvait l'une de mes maharanis, je devais marcher devant, joindre les mains et incliner la tête jusqu'à ce qu'on me donne l'autorisation de me redresser.

— Et où étais-tu, vilaine fille ? demanda la maharani en souriant et en prenant Indira dans ses bras.

Je profitai de ces quelques secondes pour étudier les traits et la silhouette de cette femme qui faisait l'objet de tant de commentaires dans le

campement. La mère d'Indira ne portait ni bijoux ni maquillage.

Son corps mince était vêtu d'une simple robe en soie, et ses longs cheveux noirs et ondulés tombaient sur ses épaules. Je sentis tout à coup ses grands yeux intelligents aux reflets ambrés (presque comme ceux de sa fille) se poser sur moi et me dévisager. J'étais d'accord avec le père de Jameera : elle était, sans aucun doute, la plus belle femme que j'aie jamais vue.

— J'ai montré à Anni mon bébé éléphant, c'est tout, Ma.

La maharani sourit et déposa un baiser sur la tête de sa fille.

— Eh bien, si tu me présentais ta nouvelle amie, justement.

— Oui, bien sûr. Anni, je te présente ma mère, Ayesha. Ma, je te présente Anahita Chavan.

— Bonjour, Anahita.

La maharani m'adressa un sourire chaleureux. Ses lèvres rouges parfaitement dessinées s'ouvrirent pour laisser apparaître de belles dents blanches. Je me tenais devant elle, incapable de prononcer un mot tant j'étais intimidée. Sa simplicité si inhabituelle chez une personne de son rang, aussi bien avec moi qu'avec sa fille, ne faisait qu'ajouter à son charme. Finalement, je joignis les mains et inclinai la tête.

— C'est un honneur pour moi de vous rencontrer, dis-je tout en me sentant rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Venez, asseyez-vous, toutes les deux, et buvez un peu de thé.

Ayesha nous conduisit gracieusement vers les coussins et nous fit signe de nous asseoir près d'elle, chacune d'un côté. Je ne savais pas quoi faire, car une maharani ne devait jamais se trouver à la même hauteur que ses sujets. Dans notre zenana, nous étions assises par terre, et nos maharanis, dans des fauteuils.

Quand Indira s'agenouilla à côté de sa mère sur les coussins, je l'imitai tout en essayant de me faire toute petite. Ayesha tapa dans ses mains, et une domestique sortit immédiatement de la tente.

— *Chai*, ordonna-t-elle. La domestique s'inclina avant de retourner dans la tente. Sais-tu, Anahita, dit Ayesha en reportant son attention sur moi, qu'Indira ne parle plus que de sa nouvelle amie depuis qu'elle t'a rencontrée ? Elle me dit que tu parles très bien anglais. Où as-tu appris cette langue ?

— C'est mon père qui me l'a enseignée, Votre Altesse. C'était un intellectuel et un professeur, dis-je d'une voix entrecoupée.

— Alors, tu as eu beaucoup de chance de recevoir une telle éducation. Malheureusement, nombre de pères croient encore qu'il n'est pas utile de remplir de savoir la tête de leurs filles. Peut-être pourras-tu inculquer un peu plus de discipline à ma fille, car elle n'est pas très attentive quand il s'agit de ses leçons, dit-elle en ébouriffant affectueusement les cheveux d'Indira. C'est une fille intelligente, sans doute beaucoup plus intelligente que ses frères, mais, pour le moment, elle n'a pas la patience d'étudier.

— Ma, tu sais parfaitement que je veux devenir dompteuse de tigres, pas professeur ! répliqua Indira en faisant la moue.

Elles parlaient toutes deux de manière très ouverte et décontractée, ce qui ne manqua pas de me surprendre une fois encore, car je n'étais pas habituée à des relations aussi détendues entre une mère et sa fille de la haute société.

— Indira m'a dit que tu vivais au palais de la Lune à Jaipur, poursuivit la maharani.

— Oui, en effet.

— Jaipur est une très belle ville, dit-elle en souriant.

Le thé arriva et, une fois qu'il fut servi, je bus quelques gorgées. Je n'arrivais pas à croire que j'étais en train de prendre le thé *avec* la célèbre et splendide maharani de Cooch Behar, assise *à côté* d'elle sur une pile de coussins de soie.

— Ma, je ne peux plus me séparer de ma nouvelle amie, déclara soudain Indira. Je veux qu'elle vienne vivre avec nous au palais à Cooch Behar.

Je me sentis rougir de nouveau et baissai la tête pour fixer mes pieds.

La maharani haussa un sourcil parfaitement dessiné.

— Je vois.

Son regard languissant se posa sur moi.

— Et Indira en a-t-elle parlé avec toi, Anahita ?

— Je..., euh..., non, Votre Altesse, bégayai-je.

— Indira, je ne crois pas qu'Anahita veuille quitter sa famille, sa maison et ses amies pour venir vivre avec nous. Tu es égoïste, une fois encore. Je m'excuse pour ma fille, Anahita. Elle parle sans réfléchir parfois.

— Mais, Ma, je me sens si seule maintenant que mes frères et ma sœur sont partis étudier. Et tu viens de dire qu'Anni pourrait m'encourager à

ouvrir mes livres et m'aider à améliorer mon anglais, dit Indira d'un ton suppliant. Elle est en ce moment demoiselle de compagnie de la princesse Jameera et fait exactement la même chose pour elle.

— Raison de plus pour Anahita de rester à Jaipur. Je suis sûre qu'elle manquerait beaucoup à la princesse Jameera si elle partait. Tu ne peux tout simplement pas voler les gens, Indira, quel que soit ton désir de les avoir à tes côtés.

J'ouvris la bouche à cet instant, brûlant de dire que je ne souhaitais rien de plus au monde que d'être « volée » par ma merveilleuse nouvelle amie. Mais ma langue se refusa à former les mots, et je restai immobile, silencieuse et malheureuse, pendant que la maharani continuait à réprimander sa fille.

— Mais, Ma, tu ne comprends pas : nous sommes inséparables ! Si Anni ne vient pas, je vais dépérir sans elle ! insista Indira.

— Dans ce cas, je suis sûre que nous pouvons demander à Anni de nous rendre visite, dit la maharani pour la réconforter. Je peux t'appeler Anni, moi aussi ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, Votre Altesse, répondis-je. Et, oui, j'aimerais beaucoup vous rendre visite.

— Eh bien, voilà qui est décidé, mes chères filles. À présent, je dois me dépêcher de m'habiller. Nous déjeunons avec le vice-roi.

La maharani se leva, et je m'empressai de l'imiter. Elle me sourit.

— J'ai été ravie de faire ta connaissance, Anni. J'espère que tu viendras très vite nous voir à Cooch Behar.

La présence d'Indira au déjeuner avec le vice-roi étant requise, je rentrai seule dans mon campement tout en me maudissant de ne pas avoir parlé franchement quand j'en avais eu l'occasion. J'aurais dû leur dire que je pourrais aller m'installer sur la Lune si elles me le demandaient, tant que je pouvais rester avec ma nouvelle amie.

Alors que les festivités du *durbar* du couronnement touchaient à leur fin, je vis moins souvent Indira. Tout le monde s'affairait à démonter notre campement et à faire les bagages en vue du long retour.

— Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ? demanda Jameera. On dirait un chat à qui on a marché sur la queue. Tu n'as donc pas passé un merveilleux séjour ici ?

— Si, bien sûr.

— Alors, tu devrais t'estimer heureuse que je t'aie emmenée.

— Je t'en suis très reconnaissante, Jameera.

Je la vis pincer les lèvres et se détourner. Je savais que je ne lui avais pas témoigné le respect et la reconnaissance qu'elle attendait, mais je m'en fichais. Avec Indira et sa mère, je m'étais sentie appréciée et estimée. C'était une sensation nouvelle et merveilleuse.

Lors de notre dernière nuit à Delhi, clignant des yeux pour chasser mes larmes, je me glissai dans le lit sous la tente que je partageais avec Jameera et qui nous servait de chambre. Je savais que nous partirions très tôt le lendemain matin et que je n'aurais pas l'occasion de dire au revoir à Indira.

Les larmes me piquaient les yeux. Incapable de les refouler plus longtemps, je les laissai couler sur mes joues. Nous n'avions même pas échangé nos adresses et je me demandais si, en écrivant *Princesse Indira, palais de Cooch Behar* au dos de l'enveloppe, j'aurais une chance de lui faire parvenir ma lettre.

De plus, pensai-je, désespérée, elle allait retrouver sa vie merveilleuse de princesse et ne tarderait pas à m'oublier complètement. Je finis par m'endormir au son des ronflements de Jameera, mais mon sommeil fut très agité.

Je crus que j'étais en train de rêver quand j'entendis la voix d'Indira murmurer mon nom.

— Anni, réveille-toi, réveille-toi !

J'ouvris les yeux et la vis en train de me regarder. Je me redressai, parfaitement éveillée tout à coup.

— Comment as-tu fait pour venir jusqu'ici ? lui demandai-je, stupéfaite. Jameera remua dans le lit, à côté de moi.

Indira porta un doigt à ses lèvres et tendit la main pour m'aider à sortir du lit. Comme deux spectres dans nos chemises de nuit blanches, nous filâmes à toute allure de la tente et traversâmes le quartier des chambres. Puis, quand nous trouvâmes un rabat de tente ouvert, nous nous glissâmes dehors. Indira m'entraîna entre deux tentes à l'abri des regards.

— Je suis venue te dire au revoir, dit-elle.

Toutes les mauvaises pensées, toutes les craintes que j'avais eues s'évanouirent tout à coup. Indira s'était levée au milieu de la nuit pour me voir une dernière fois avant de partir, et je m'en voulais d'avoir douté d'elle et d'avoir pensé qu'elle m'oublierait. Spontanément, je tendis les bras vers

elle, et elle vint se blottir contre moi, enroulant les siens à son tour autour de moi et me serrant fort contre elle.

— Tu vas tellement me manquer, dis-je en pleurant, la tête contre son épaule.

— Toi aussi, dit-elle d'une voix tout aussi larmoyante. Mais ne t'inquiète pas, ma chère Anni, je trouverai un moyen, et tu viendras vivre avec moi à Cooch Behar et nous serons toujours ensemble.

— Indy, je ne vois pas comment...

— Fais-moi confiance, murmura-t-elle. Il y a toujours un moyen. À présent, je dois rentrer avant qu'on découvre mon absence, mais...

Elle enleva la petite amulette de Ganesh autour de son cou et la passa autour du mien.

— C'est pour que tu ne m'oublies pas. Au revoir, ma sœur, je t'aime. Et je te promets que nous serons bientôt ensemble, tu verras.

Indira me regarda une dernière fois avec une lueur malicieuse dans les yeux, puis s'enfuit dans la nuit comme un petit fantôme.

Durant le long retour, je ne cessai de toucher le col de mon corsage. Le collier qu'Indira m'avait donné était caché dessous. Je n'osais pas le laisser à la vue de Jameera. Elle aurait immédiatement pensé que je l'avais volé ; il était si délicat.

Quelques jours après notre arrivée au palais de la Lune, tout le monde avait repris ses habitudes et le cours normal de sa vie. Pour ma part, malgré tous mes efforts, je n'arrivais plus à vivre comme avant. J'attendais de voir quel plan Indira allait ourdir. Elle avait juré qu'elle ne me laisserait pas tomber.

Pourtant, au début de l'année 1912, plusieurs semaines s'écoulèrent sans aucune nouvelle de sa part. J'avais beau fixer mon tigre en argile droit dans les yeux et supplier Indira de ne pas m'oublier, rien n'y fit.

Fin janvier, alors que je commençais à perdre espoir, je fus soudain convoquée par la mère de Jameera dans ses quartiers.

— Viens, dit ma mère en me lavant rapidement le visage avec un linge et en me brossant les cheveux. La maharani veut te voir, et tu dois être présentable.

On me conduisit dans ses quartiers, et je la saluai avec un *pranaam* pour lui témoigner mon respect.

— Assieds-toi, mon enfant ; toi aussi, Tira, indiqua la maharani.

Nous nous assîmes en tailleur, par terre, devant elle.

— J'ai reçu une lettre ce matin d'Ayesha, la maharani de Cooch Behar. Elle me dit que sa fille Indira et toi êtes devenues très proches quand vous étiez ensemble au *darbar* du couronnement. C'est vrai ?

Je réfléchis à la façon dont je pouvais répondre à sa question. Peut-être considérerait-elle mon amitié avec une autre princesse comme un affront vis-à-vis de sa propre fille. Je scrutai son visage, mais, comme toujours, il était impassible et ne trahissait aucune émotion. Je décidai alors de dire la vérité :

— Oui, Votre Altesse, nous sommes très proches.

— Si proches, en fait, que la maharani m'écrit dans sa lettre que la princesse Indira refuse apparemment de manger et menace de ne pas se nourrir tant que tu n'auras pas eu l'autorisation de venir la voir. D'après sa mère, elle est vraiment souffrante.

Il était difficile de savoir si la maharani croyait ou non à cette histoire.

— Est-elle très malade ? demandai-je anxieusement.

— Suffisamment en tout cas pour que sa mère me demande personnellement de te laisser partir à Cooch Behar. Elle veut que tu te rendes au plus vite auprès de la princesse Indira.

Je me tournai pour regarder ma mère, dont le visage était également impassible.

— Qu'en penses-tu, mon enfant ? demanda la maharani.

Je fis de mon mieux pour paraître inquiète et sombre, décidant qu'il serait mal venu de lui dire que la flamme qui s'éteignait peu à peu dans mon âme s'était soudain ravivée comme un millier de feux d'artifice.

— Bien sûr, je serai honorée d'aider la princesse Indira si elle a besoin de moi, dis-je, la tête baissée pour cacher la joie qui brillait immanquablement dans mes yeux.

— Et toi, Tira ? demanda la maharani. Es-tu prête à laisser partir ta fille si loin et si longtemps ?

Ma mère, en bonne mère qu'elle était, savait parfaitement de quel côté mon cœur balançait. Elle hocha la tête.

— Tout comme Anahita, je suis honorée d'accéder à la demande de Son Altesse.

— J'ai déjà parlé à la princesse Jameera, et elle est d'accord elle aussi pour qu'Anahita parte, ajouta la maharani.

Je réprimai mon envie de lever les yeux vers le ciel pour remercier les dieux. Je n'étais guère surprise que Jameera n'ait opposé aucune résistance à mon départ et n'ait pas cherché à me retenir. Elle avait besoin d'une demoiselle de compagnie beaucoup plus malléable que moi.

— Eh bien, puisque nous sommes toutes d'accord, Anahita, la maharani de Cooch Behar va prendre des dispositions pour ton voyage.

— Merci, Votre Altesse, dis-je en baissant de nouveau la tête. Quand partirai-je ? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Dès que la maharani de Cooch Behar aura pu organiser ton voyage.

Ma mère et moi sortîmes de la pièce à reculons. Dès que nous fûmes hors de vue, elle passa les bras autour de mes épaules. Elle leva mon menton et me regarda droit dans les yeux.

— C'est vraiment ce que tu veux ? me demanda-t-elle.

— Plus que tout au monde, Maaji.

9

Et c'est ainsi, mon cher fils, que j'entamai un nouveau chapitre de ma vie, exactement comme l'avait prédit l'astrologue. Un aide de camp avait été envoyé pour m'accompagner de Jaipur à Cooch Behar. Quand je descendis du train qui roulait sur une voie unique, construite pour faciliter l'accès à Cooch Behar, la province la plus au nord et la plus à l'est de l'Inde, je levai les yeux et je vis les immenses montagnes de la chaîne de l'Himalaya se découper dans le ciel à l'horizon. Tandis qu'un porteur se chargeait de ma valise usée, qui avait autrefois appartenu à mon père, je m'approchai d'un *tonga* tiré par des chevaux qui devait m'emmener au palais.

Avant de quitter Jaipur, j'avais lu tout ce que j'avais pu trouver sur la province lointaine où vivait Indira. Pour quelqu'un qui n'est jamais venu en Inde, il est difficile d'imaginer un pays englobant des paysages et des climats si différents.

L'Inde est un pays de contrastes ; chaque État abrite en son sein une myriade de cultures, de langues et de personnes différentes. Même si on considère notre pays comme une entité, tout est varié et spectaculaire dans notre grande nation.

Tandis que le charretier m'aidait à m'installer, je sentis immédiatement mes vêtements coller sur ma peau moite. Le climat était chaud et humide ici, complètement différent de la chaleur sèche et suffocante de Jaipur.

Quand nous traversâmes la ville, je constatai que les maisons étaient rudimentaires, construites en bambou et couvertes de chaume. De grands plumets d'hibiscus camouflaient les toits. Elles étaient perchées sur des pilotis pour les protéger des inondations pendant la mousson.

Personne ne gaspillait son argent à construire des maisons en pierre, comme à Jaipur, où elles pouvaient tenir deux ou trois cents ans. À Cooch Behar, leurs propriétaires savaient trop bien qu'elles pouvaient être emportées et détruites à n'importe quel moment par une inondation ou un tremblement de terre.

Pendant que le cheval avançait en faisant claquer ses sabots sur la route rouge et poussiéreuse, je regardais par la vitre, impatiente de voir le palais. Nous avions quitté la ville depuis quelque temps déjà quand je l'aperçus. Il était immense avec ses deux ailes latérales encadrant une partie centrale surmontée d'un dôme. Nous traversâmes le parc, dont les pelouses parfaitement soignées s'étendaient de chaque côté. J'entendis des éléphants barrir dans le *pilkhana* et vis un lac qui s'étendait sur toute la longueur du palais.

Même pour un œil non averti comme le mien, le palais ne semblait pas très indien, et j'appris plus tard que l'extérieur était inspiré d'un château anglais. La façade en briques massives et l'absence de treillis typiquement indiens au niveau des fenêtres rendait le palais plutôt austère à côté de la beauté du palais de la Lune, à Jaipur.

Le contraste entre l'extérieur et l'intérieur d'un palais indien m'a toujours paru curieux. Pour les passants ou les visiteurs d'un jour, il semblait désert parce que la plupart des activités avaient lieu dans les nombreuses cours intérieures ombragées, spécialement conçues pour protéger leurs occupants du soleil de plomb indien. En écrivant ces mots, je réalise que c'est une métaphore pertinente du comportement humain. Souvent, leur enveloppe extérieure, sereine et silencieuse, ne trahit pas la vivacité de l'esprit qui l'habite.

Et ce fut certainement le cas quand j'arrivai au palais de Cooch Behar. Lorsque mon *tonga* s'arrêta et que l'on vint m'ouvrir la porte pour que je puisse descendre, je réalisai que je n'avais pas vu âme qui vive depuis que nous étions entrés dans le parc.

Tandis que le charretier déchargeait ma petite malle, j'entendis une voix derrière moi :

— Surprise !

Indira bondit comme un singe sur mon dos, enroulant ses bras fins et mats autour de mon cou.

— Aïe ! m'écriai-je quand elle coinça une mèche de mes cheveux dans son bracelet.

Elle descendit immédiatement et me fit pivoter vers elle.

— Tu es là. Je t'avais dit que j'arriverais à te faire venir !

— Oui, je suis là, dis-je, épuisée après ce long voyage et soudain intimidée et embarrassée après avoir été séparée d'elle si longtemps.

Je cherchai immédiatement des signes de la maladie que sa mère avait décrite de façon si frappante dans sa lettre. Mais ses yeux pétillaient, ses cheveux noirs et épais avaient des reflets bleus au soleil, et son corps mince et nerveux ne me paraissait néanmoins pas plus maigre.

— Je croyais que tu étais malade ! la réprimandai-je. Je me suis fait tellement de souci pour toi que j'en ai presque perdu le sommeil !

Elle posa les mains sur ses hanches fines et leva les yeux au ciel.

— J'ai été malade, dit-elle. J'ai même été tellement malade que je n'ai pas pu manger pendant des semaines. Ma a fait venir des tas de médecins pour trouver enfin ce que j'avais. Les docteurs ont tous conclu que quelque chose devait me manquer. Ou quelqu'un. Et, dès que maman a admis que tu devais absolument venir, j'ai quitté mon lit. J'avais faim tout à coup et je me sentais beaucoup mieux. N'est-ce pas un miracle ? s'exclama Indira tout en agitant les bras vers le ciel. Depuis, je mange comme un ogre.

Elle posa les yeux sur moi et redevint sérieuse.

— Tu m'as tellement manqué, Anni. J'ai cru que j'allais mourir si tu ne venais pas.

J'étais bouleversée par la ruse qu'elle avait employée pour me faire venir auprès d'elle. J'étais plutôt méfiante de nature, surtout vis-à-vis des familles royales et des princesses. Indira dut lire dans mes pensées en cet instant.

— Anni, tu as douté de moi, n'est-ce pas ?

Je baissai la tête en silence, puis levai les yeux vers elle et pris ses mains dans les miennes.

— Oui, c'est vrai, je suis désolée. Mais, ma chère amie, je ne douterai plus jamais de toi.

Mes premières semaines avec Indira au palais de Cooch Behar furent pleines d'expériences nouvelles et merveilleuses. La vie au palais et mes occupations quotidiennes n'auraient pas pu être plus différentes que l'existence que je menais à Jaipur. Les femmes de mon ancien zenana n'avaient cessé de me mettre en garde contre la maharani de Cooch Behar qui, selon elles, ne tenait pas sa cour d'une manière convenable pour une hindoue. Non seulement Ayesha ne se conformait pas au *pardah* à l'intérieur des murs du palais, mais en plus elle avait souvent quitté l'Inde en « traversant l'océan » avec sa famille, ce qui, dans l'interprétation la plus stricte de l'hindouisme, signifiait que la famille royale s'était déclassée.

Les femmes de Jaipur m'avaient dit, en affichant un air grave, que la maharani semblait plus occidentale qu'indienne. Et qu'elle recevait constamment des hôtes étrangers dans son palais, des aristocrates européens et des acteurs américains. J'avais hoché la tête tout aussi gravement en écoutant leur litanie. Elles ne se doutaient pas que leurs mises en garde ne faisaient qu'attiser mon enthousiasme.

Comme je le découvris par la suite, presque tout ce qu'elles avaient dit était vrai. La maharani avait une conception très moderne de la vie au palais et de la famille. Tous les matins, Indira et moi nous levions à l'aube et nous rendions à l'écurie, où deux chevaux pansés et sellés nous attendaient.

Au départ, j'eus quelque difficulté à suivre Indira, qui était une excellente écuyère. Tandis que je traversais le parc au galop, riant et criant de plaisir sous la caresse du vent, je me sentais libre, vivante et plus heureuse que jamais.

Il me fallut très longtemps, plusieurs semaines, pour arriver une fois à galoper plus vite qu'elle. Quand enfin je la dépassai, Indira cria de plaisir en me voyant triompher.

Après le petit-déjeuner, les jours de semaine, nous entrions dans une grande pièce, où nous suivions des cours avec un précepteur. Indira était incapable de se concentrer plus de cinq minutes, et il me fallut user de tout mon pouvoir de persuasion pour la convaincre de faire des efforts. Je la voyais regarder langoureusement dehors, attendant avec impatience le moment où elle serait enfin libérée et pourrait rendre visite à son éléphante adorée, Pretty, puis faire une promenade sur son dos, ou jouer au tennis sur le court magnifiquement aménagé.

Quant à moi, j'étais trop heureuse d'avoir enfin l'occasion de continuer à m'instruire. Notre précepteur britannique était professeur d'anglais et il m'encouragea à lire. Avec le recul, je me rends compte qu'il était tout aussi heureux de m'avoir dans sa classe que j'étais ravie d'être là. J'acquis énormément de vocabulaire anglais et fis de mon mieux pour parler dans cette langue avec Indira, comme me l'avait demandé la maharani.

La mère d'Indira avait également embauché une gouvernante anglaise qui s'occupait exclusivement de sa benjamine. Mademoiselle Reid était une femme d'un naturel très doux qui désespérait de faire de sa protégée une vraie dame.

Indira ne cessait de lui désobéir quand elle lui demandait d'arriver à l'heure pour le déjeuner ou de s'installer dans la classe avec un livre après le repas. Dès que mademoiselle Reid avait le dos tourné, Indira me faisait un clin d'œil, et nous partions dehors pour une nouvelle aventure.

Moi qui avais toujours aimé les livres, la bibliothèque était l'un de mes endroits préférés au palais. Elle contenait des premières éditions d'une valeur inestimable écrites par de célèbres romanciers du monde entier. Les vitrines en verre dans lesquelles étaient rangés les livres semblaient toujours fermées à clé.

Ce n'était qu'un ornement impressionnant, une décoration de plus, et je doute qu'un de ces titres ait été sorti de la bibliothèque et lu depuis le temps qu'ils étaient exposés ici. Je regardais souvent les rayonnages, l'envie me démangeait de prendre l'une de ces premières éditions et de la tenir dans mes mains. Mais je dus me contenter des exemplaires abîmés des *Hauts de Hurlevent*, d'*Oliver Twist* et du *Hamlet* de Shakespeare que mon précepteur avait apportés d'Angleterre. Durant les longs après-midi paisibles, je les lus et les relus maintes fois.

Il arrivait souvent que nous nous reposions, l'après-midi, dans la magnifique chambre claire et spacieuse que je partageais avec Indira. Allongée sur mon lit, je contemplais les murs bleu azur ornés de marguerites peintes à la main et remerciais les dieux avec effusion de m'avoir amenée ici. Indira, qui dépensait tellement d'énergie nerveuse quand elle était éveillée, s'endormait presque immédiatement tandis que je repensais au déroulement de la journée jusqu'ici.

Quand le crépuscule approchait, le palais reprenait vie. C'était le moment de la journée que je préférais. Nous étions tous envahis par un sentiment d'impatience en attendant le dîner. Il y avait toujours de nombreux invités exotiques venus du monde entier. Indira et moi regardions les servantes mettre la table dans l'immense salle à manger avec des couverts en or massif, des couteaux particulièrement lourds et des fourchettes incrustées de pierres précieuses. Des vases immenses remplis de fleurs magnifiques ornaient la pièce. Une odeur d'encens flottait dans l'air tandis qu'un domestique traversait les pièces du rez-de-chaussée en balançant une urne d'argent, le *dhuan*.

Quelle ne fut pas ma surprise, le soir de mon arrivée au palais, quand, après le dîner que j'avais pris avec Indira, mon amie m'entraîna dans les

appartements privés de sa mère pour un rituel que je trouvais étrange.

— Nous allons regarder ta mère s’habiller et se préparer pour la soirée ? Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Elle aime qu’on se réunisse toutes là-bas, avait répondu Indira en haussant les épaules.

Tandis que nous traversions l’immense vestibule surmonté d’une coupole, pièce centrale du palais et dont l’entrée était suffisamment haute pour laisser passer un éléphant de taille adulte transportant un maharajah dans un *howda*, je me dis que je n’aurais pas du tout aimé m’habiller en public.

Lorsque nous entrâmes dans les appartements privés de la maharani, je fus stupéfaite de voir le nombre de personnes qui se pressaient dans son boudoir. Des femmes de chambre, des parentes, des amies en visite et les enfants emplissaient la pièce. Au milieu de ce tohu-bohu, j’aperçus la maharani assise devant sa coiffeuse en nacre délicatement sculptée.

Indira se faufila à travers la foule et m’entraîna vers sa mère.

— Anni est arrivée, Ma, elle est là ! s’exclama-t-elle aux anges.

— Je vois.

La maharani nous avait regardées en souriant tendrement.

— J’espère qu’à présent, ma chère Indira, tu retrouveras l’appétit et la santé.

Elle leva alors les yeux vers moi, et nous échangeâmes un regard entendu et amusé.

— Bienvenue, Anni. J’espère que tu seras très heureuse au palais avec nous.

— Merci, répondis-je, j’en suis certaine.

Ce soir-là, j’écoutais d’une oreille distraite ce qu’elle me dit, trop fascinée que j’étais par son visage, dont les yeux étaient soulignés d’un trait de khôl et la bouche délicatement peinte en rouge avec du pigment contenu dans une petite boîte. L’odeur du parfum français préféré de la maharani flottait dans l’air tandis qu’elle se préparait tout en s’entretenant avec son entourage. Elle passait avec aisance de l’hindi à l’anglais et au bengali selon la personne à qui elle s’adressait.

— Viens, dit Indira. Je vais te montrer le reste des appartements de Ma.

Elle m’entraîna dans sa salle de bains dotée d’une baignoire de style occidental (nous nous lavions assises sur des bancs en bois rugueux pendant

qu'on nous versait de l'eau sur le corps venant de grands bassins d'argent), puis dans sa chambre à haut plafond, décorée en blanc et or et dont l'énorme lit en marbre trônait au centre. Elle s'ouvrait sur une véranda ombragée donnant sur une cour remplie de jacarandas, d'hibiscus et de jasmin.

Mon fils, je dois te dire qu'Ayesha, la maharani de Cooch Behar, était une vraie reine de conte de fées : elle était jeune, belle, gentille et vivait dans un somptueux palais. J'étais sous le charme de cette femme comme tous ceux qui avaient la chance de la côtoyer.

Plus tard, quand la maharani, d'une beauté à couper le souffle dans son sari vert émeraude délicatement brodé, fut prête pour accueillir ses invités, Indira et moi retournâmes dans notre chambre, où mademoiselle Reid eut le plus grand mal à nous faire enfiler nos chemises de nuit et à nous mettre au lit.

— Tu ne trouves pas que Ma est la plus belle femme du monde ? me demanda Indira.

— Si, c'est la plus belle, répondis-je sans hésiter.

— Et le mieux, dans l'histoire, dit-elle en bâillant, c'est que mes parents sont vraiment amoureux. Mon père l'adore. C'est le plus bel homme du monde. Et je suis impatiente que tu fasses sa connaissance.

Une main se glissa vers moi dans l'obscurité, et je tendis la mienne à mon tour.

— Bonne nuit, ma chère Anni, dit-elle dans un soupir. Je suis tellement heureuse que tu sois là.

Je réalisai un matin, en lisant une lettre de ma mère, que j'étais à Cooch Behar depuis près de deux mois. Bien sûr, au départ, je devais rester auprès d'Indira quelques semaines tout au plus. J'ai honte de l'avouer, mais je savourais tellement ma nouvelle vie que j'avais perdu toute notion du temps. Dans sa lettre, ma mère me demandait à quelle date j'allais rentrer. Je pris soudain conscience que ma vie ici n'était que provisoire, et ce retour à la réalité me fit l'effet d'une douche froide.

Indira et moi étions unies comme les deux doigts de la main, à l'époque, et elle remarqua immédiatement que mon expression avait changé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je levai les yeux de ma lettre.

— Ma mère me demande quand je rentre.

— Où ? demanda Indira, déconcertée.

— À Jaipur, bien sûr.

— Mais tu ne peux pas partir, voyons ! répondit-elle. Tu vis avec moi, désormais. Nous pourrons peut-être prendre des dispositions pour que ta mère vienne te voir.

— Ça m'étonnerait qu'elle veuille faire le voyage.

— Je vais en parler à Ma. Elle aura peut-être une idée.

Mon cœur battait la chamade quand Indira partit à toute vitesse dans les appartements de sa mère. Et si la maharani, trop occupée par les obligations de son rang, n'avait pas remarqué que je n'étais toujours pas rentrée à la maison ? Et si (je frémis d'horreur) je devais rentrer au zenana de Jaipur pour toujours ?

Indira revint une demi-heure plus tard et me regarda en hochant la tête, visiblement satisfaite.

— Ne t'inquiète pas, Anni. Ma va trouver une solution. Elle trouve toujours une solution.

Ce soir-là, lorsque nous retrouvâmes la maharani dans ses appartements comme à l'accoutumée, elle me fit signe de venir la rejoindre devant sa coiffeuse.

— Indira m’a dit que ta mère se languissait de toi et qu’elle souhaitait te voir.

— Oui, c’est ce qu’elle m’a écrit dans sa lettre, répondis-je nerveusement.

— Je comprends parfaitement. Aucune mère ne souhaite être privée de la compagnie de son enfant. Il faut donc que nous nous organisions pour qu’elle puisse te rendre visite.

— Merci, Votre Altesse.

Je m’inclinai en signe de respect. En réalité, ma gratitude était telle que j’aurais voulu couvrir son visage exquis de baisers.

— Je vais immédiatement envoyer une lettre à ta mère. J’avais l’intention de lui écrire de toute façon, car je voulais m’entretenir avec elle d’un autre sujet.

Mon cœur bondit de joie et de soulagement : elle ne me renverrait pas nécessairement à la maison.

Quelques jours plus tard, la maharani entra dans la chambre qu’Indira et moi partagions. Ce n’était pas à sa fille qu’elle souhaitait parler, mais à moi.

— Viens avec moi, Anni, dit-elle en montrant les portes qui conduisaient à la véranda.

— Je peux venir, moi aussi, Ma ? demanda Indira d’une voix plaintive.

— Non, répondit sa mère avec fermeté. Je veux parler seule à seule avec Anni.

Je suivis la maharani dans la cour. Nous nous assîmes sur un banc à l’ombre. Même dans sa tenue décontractée, un pantalon et une tunique, qu’elle portait quand il n’y avait pas d’invités au palais, elle était radieuse.

— Anni, si j’ai souhaité te parler seule à seule, sans que ma fille soit présente, c’est pour une raison bien précise.

— Oui, Votre Altesse ?

— Je veux savoir si ta vie ici te plaît.

— Oh oui, Votre Altesse ! répondis-je avec ardeur.

— Tu veux rester avec nous plus longtemps ?

— Oh oui, s’il vous plaît ! J’adore vivre ici ! L’enthousiasme qui perçait dans ma voix ne laissait aucune place au doute.

La maharani détourna les yeux, le regard perdu dans le vague. Puis elle soupira :

— Je voulais entendre ces mots de ta propre bouche. Je suis parfaitement consciente qu'Indira est une enfant impétueuse, gâtée par la vie que lui offre sa condition. Je sais aussi qu'étant la plus jeune, elle a été chouchoutée par ses frères et sœurs et a bénéficié d'une trop grande liberté, sans doute. J'assume ma part de responsabilités. Je sais aussi que ses frères et sœurs lui manquent et qu'elle se sentait très seule avant ton arrivée. Pourtant, elle ne peut pas exiger qu'on accède à toutes ses demandes, surtout si elles impliquent une autre personne.

— Je l'aime, dis-je.

C'étaient les mots les plus simples et les plus sincères que je connaissais. La maharani se tourna de nouveau vers moi. Elle sourit.

— Je sais, Anni. Je le vois sur ton visage. Et la vraie amitié, fondée sur l'amour, la loyauté et la confiance, est un cadeau très rare et précieux. J'espère aussi bien pour ma fille que pour toi que cette amitié vous accompagnera à l'avenir. Cependant, tu as des pensées et des désirs qui n'appartiennent qu'à toi, dit-elle en prenant mes mains dans les siennes et en me regardant avec le plus grand sérieux. Promets-moi que tu n'auras pas peur de les exprimer. Indira a un fort tempérament.

La maharani se tut quelques secondes, puis sourit à nouveau.

— Malheureusement, elle a hérité de nombreux traits de mon caractère. Ne la laisse pas te commander. Ce n'est bon ni pour elle ni pour toi.

— Oui, Votre Altesse, répondis-je, touchée par la considération qu'elle me témoignait en me prodiguant des conseils.

En cet instant, je compris pourquoi Ayesha, la célèbre maharani de Cooch Behar, suscitait un tel enthousiasme. Si tous ceux qui avaient la chance de la côtoyer l'adoraient, c'était parce qu'elle comprenait parfaitement la nature humaine.

— Ta mère devrait arriver dans une semaine. Je lui parlerai.

— Merci, Votre Altesse.

— C'est à moi de te remercier, Anni.

Elle lâcha mes mains et les tapota doucement avec ses longs doigts froids avant de se lever.

— Je pense que ma fille a beaucoup de chance de t'avoir pour amie.

Quinze jours plus tard, ma mère arriva au palais de Cooch Behar.

— Anni, comme tu as grandi ! s'exclama-t-elle quand je vins à sa rencontre pour l'accueillir et lui faire visiter le palais.

Je vis qu'elle était un peu intimidée par les innombrables pièces ornées de meubles et d'objets d'une valeur inestimable, que la maharani avait rapportés du monde entier. Je m'étais habituée au luxe dans lequel je vivais désormais.

— Où est le zenana ? me demanda-t-elle nerveusement.

— Oh ! dis-je en indiquant nonchalamment l'endroit où il se trouvait.

— Mais la maharani vit avec les autres femmes dans le zenana, n'est-ce pas ?

— Non, Maaji, elle a ses appartements privés.

Je sentis le malaise de ma mère tandis que je traversais avec elle les parties communes du palais. Plusieurs aides de camp et serviteurs se déplaçaient avec légèreté dans les pièces sans prêter attention à nous. Grâce à sa vie de guérisseuse et aux convictions de mon père, fervent défenseur du droit à l'éducation pour les femmes, ma mère était beaucoup mieux préparée que les autres Indiennes de son âge à l'ambiance moins stricte qui régnait ici. Pourtant, je compris qu'elle était très gênée. Aucun homme, à part mon père, ne l'avait vue sans son voile.

— La princesse Indira et toi allez bientôt devenir des femmes. Vous conformerez-vous au *pardah* ? Vivrez-vous dans le zenana ?

— Je ne sais pas, Maaji, répondis-je honnêtement tandis que nous prenions le thé dans une petite cour devant notre chambre. Il faudrait que je demande. Tu pourras poser la question à la maharani. Je sais que le maharajah et la maharani sont de grands amis de Rabindranath Tagore, que papa admirait tant, comme tu le sais. Il n'approuve pas du tout le *pardah*, dis-je en invoquant son mari adoré pour rendre la situation plus acceptable à ses yeux.

Je vois encore le visage angoissé de ma mère partagée entre le respect de la tradition et l'attrait du progrès.

— J'aimerais me reposer un peu, dit-elle enfin. Le voyage a été long.

Je savais que, plus tard dans la soirée, ma mère serait conduite dans les appartements de la maharani pour lui être présentée. Mon cœur se mit à battre la chamade quand je songeai à ce qu'elle allait voir là-bas. C'était un temple à la gloire de la modernité, dont la grande prêtresse avec son parfum français et ses vêtements occidentaux ne ferait qu'accroître la consternation de ma mère.

Et si ma mère pensait que je ne recevais pas une éducation correcte pour une hindoue ? Elle aurait tout à fait le droit de me ramener immédiatement à Jaipur. En fait, je n'aurais pas dû m'inquiéter. Quand Indira et moi entrâmes dans le boudoir avec ma mère, Ayesha se leva et s'avança vers elle, obligeant les femmes rassemblées autour d'elle à s'écarter. Elle avait déjà revêtu sa tenue pour le soir, un sari doré étincelant. Son cou était paré de diamants, et un énorme rubis ornait une de ses narines, scintillant à la lumière du lustre en cristal de Baccarat au-dessus d'elle.

— C'est un honneur pour moi de vous rencontrer, Votre Altesse, dit ma mère qui s'inclina profondément en signe de respect.

En regardant les deux femmes, je réalisai qu'elles n'auraient pas pu être plus différentes l'une de l'autre. L'une était d'une beauté à couper le souffle, riche et indépendante, l'autre ployait sous le poids des épreuves qu'elle avait traversées depuis la mort de mon père.

— Non, répondit doucement la maharani. C'est moi qui suis honorée de vous rencontrer enfin. Vous avez donné naissance à une fille très spéciale, et nous avons beaucoup de chance de l'avoir parmi nous. Venez voir ma salle de prières, et nous allons remercier Brahmâ de nous avoir donné des filles aussi extraordinaires.

Elle entraîna ma mère, se frayant un chemin parmi l'assemblée stupéfaite, et disparut dans la pièce d'à côté en fermant la porte derrière elle.

Un quart d'heure plus tard, lorsque les deux femmes revinrent parmi nous, elles discutaient comme de vieilles amies. Ma mère n'était plus du tout nerveuse, et je remerciai à mon tour les dieux, car la maharani avait su la mettre à l'aise.

Ce soir-là, ma mère, comme tous les autres avant elle, tomba sous le charme de la maharani. Elle n'en finissait plus de vanter les goûts de sa nouvelle amie en matière d'ameublement et de vêtements, et elle était très impressionnée par sa connaissance de la philosophie, de la poésie et du vaste monde. Elles échangèrent également leurs vues sur la médecine ayurvédique, et la maharani fut fascinée d'apprendre que ma mère avait le don de voir l'avenir.

— Tu as vu quelque chose pour elle, Maaji ? demandai-je avec empressement quand elle sortit de la chambre de la maharani un après-midi.

— Tu sais bien, Anni, que cela ne regarde que la maharani et moi, répondit ma mère.

À la fin de la première semaine, elle était suffisamment détendue pour se promener dans les jardins avec moi, à la vue de tous les résidents masculins du palais. Elle refusait malgré tout d'enlever son *ghoonghat* de son visage, et je respectais son choix. Sinon, elle était tout aussi séduite que moi par le palais de Cooch Behar et ses résidents. La veille du retour de ma mère à Jaipur, la maharani la fit venir dans ses appartements pour une audience privée. Je savais de quoi elles allaient parler, et Indira et moi attendîmes nerveusement à l'extérieur.

— Et si ma mère veut que je rentre avec elle ? Je crois que je ne pourrais plus vivre à Jaipur, murmurai-je avec anxiété.

Indira était assise à mes côtés et serrait ma main dans la sienne.

— Elle ne te demandera pas de rentrer avec elle, Anni, je te le promets, dit-elle calmement.

Bien sûr, Indira avait raison. Ma mère sortit en souriant des appartements de la maharani, et nous allâmes dans ma chambre pour parler toutes les deux.

— La maharani m'a demandé si j'étais prête à te laisser vivre ici, avec sa famille, définitivement. Elle a également proposé de t'offrir la même éducation qu'à Indira. C'est exactement ce que ton père aurait souhaité pour toi.

— Oui, Maaji, marmonnai-je.

— Elle a dit aussi qu'elle comprenait parfaitement combien cela devait être difficile pour moi d'être séparée de toi. Elle a donc proposé que je passe une partie de l'année ici avec toi, quand la famille réside au palais. Alors, ma fille, veux-tu rester ici quand je retournerai à Jaipur ?

— Oh ! Maaji, je...

Une larme perla au coin de mes yeux.

— Je crois que c'est ce que je veux, oui. Même si je serai séparée de toi une partie de l'année et je sais que tu vas beaucoup me manquer. Je sais aussi que papa aurait été très heureux de me voir poursuivre mes études et je n'aurais jamais eu cette opportunité dans le zenana à Jaipur.

— Je suis d'accord : tu as beaucoup plus de perspectives ici. Et tu as toujours été spéciale, ma *pyari*.

Elle sourit et toucha ma joue avec sa main.

— Tu m’éciras toutes les semaines quand je ne serai pas auprès de toi ?
— Bien sûr, Maaji. Tous les jours si tu veux.
— Une fois par semaine, ça ira, ma fille. Et je reviendrai après la mousson, dans quatre mois. Je te promets que ça passera vite.
— Tu vas me manquer.
— Toi aussi.
Elle ouvrit les bras.
— N’oublie pas : je serai toujours avec toi.
— Je sais, Maaji, dis-je en la serrant fort dans mes bras.
Je me souviens qu’elle me regarda avec une telle tristesse en cet instant qu’instinctivement je lui dis :
— Je devrais peut-être rentrer avec toi à Jaipur, après tout.
— Non, Anni.
Elle leva les yeux vers le ciel.
— Je sais que ta vie est ici désormais. C’est ton destin.
C’est ainsi que ma mère rentra seule à Jaipur, chargée de présents offerts par la maharani. Et, même si mon vœu le plus cher s’était réalisé et que je pouvais désormais considérer le palais de Cooch Behar comme ma maison, je ne pus m’empêcher de me sentir un peu mal à l’aise en pensant que ma mère, si sage et si intelligente, s’était laissé persuader très subtilement de céder sa précieuse fille.

*

Cet été-là, quand vint la saison de la mousson et que la terre brûlante piquait comme des milliers d’abeilles la plante de nos pieds, pourtant dure et épaisse, la suite royale partit, à l’instar de tous les Indiens privilégiés, s’installer à la montagne pour respirer l’air frais et pur. Nous nous rendîmes à Darjeeling, une magnifique station de montagne à plus de deux mille mètres d’altitude, célèbre pour ses plantations de thé qui s’étendaient à perte de vue sur les flancs de collines verdoyantes.

C’est cet été-là que commença ma longue histoire d’amour avec Darjeeling. Quand je voyais au loin les sommets époustouflants de l’Himalaya se découper dans le ciel, je ressentais un immense bonheur. Les Britanniques avaient vite imité les Indiens et avaient fait de Darjeeling leur lieu de villégiature. Ils s’étaient approprié la ville. Des rangées de

bungalows blancs portant le nom d'endroits en Angleterre bordaient les flancs de collines, et la ville était parfaitement organisée et dessinée, contrairement à nos villages indiens chaotiques. Je rêvais de visiter un jour la *vraie* Angleterre.

Ce fut à Darjeeling que je fis la connaissance des frères et de la sœur d'Indira. Ils avaient tous trois terminé leur année scolaire dans un pensionnat en Angleterre et venaient passer leurs vacances d'été ici avec le reste de la famille. Âgés de dix-sept, seize et quinze ans, ils chouchoutaient leur petite sœur, mais, comme ils étaient beaucoup plus mûrs qu'elle, je compris pourquoi Indira avait eu le sentiment d'être fille unique. Minty, sa sœur de quinze ans, était très élégante et ressemblait déjà à une vraie femme. Pendant le dîner, je les écoutais, fascinée, parler de leur vie en Angleterre. J'appris à jouer au croquet sur les pelouses immaculées, et Abivanth, le plus jeune frère d'Indira, au tempérament très sociable, me montra une multitude de tours de cartes. J'étais très intimidée par Raj, le frère aîné d'Indira, le prince héritier. Sa beauté et son charme me rendaient littéralement muette.

La maison que nous habitions était minuscule à côté du palais de Cooch Behar, et nous passions beaucoup plus de temps tous ensemble, comme une famille ordinaire. Situé dans les collines, accessible uniquement à cheval ou en rickshaw, c'était un endroit tranquille et intime. Souvent, le beau maharajah, que j'avais vu très rarement à Cooch Behar, en raison des nombreuses obligations liées à sa fonction, se joignait à nous pour un pique-nique simple dans le jardin. En les voyant évoluer dans un cadre plus informel à Darjeeling, j'imaginai ma vie future à cette image : un amour vrai et éternel entre mari et femme. Je sentais cet amour aux regards qu'ils échangeaient pendant le dîner, suivis d'un sourire discret, et aussi à la façon dont la main du maharadjah se posait subrepticement sur la taille de la maharani. C'était le genre d'affection sincère que j'avais vue chez mes parents.

Même s'ils étaient tous deux à la tête d'un royaume et qu'ils étaient très pris par leurs obligations, ils puisaient leur force dans l'admiration qu'ils avaient l'un pour l'autre et dans la confiance qu'ils se faisaient.

Indira et moi aimions nous lever très tôt le matin et parcourir à cheval les sentiers en pente raide qui menaient à Tiger Hill, d'où nous pouvions admirer le lever de soleil sur l'Everest. Nous aimions toutes deux nous

rendre sur la place du marché, au centre de Darjeeling, où les vendeurs tibétains et bhoutanais coiffés d'énormes chapeaux de fourrure proposaient leurs marchandises. Je n'avais jamais été aussi heureuse et me sentais parfaitement accueillie et acceptée par la famille d'Indira. Pourtant, j'étais trop jeune, malgré les épreuves que j'avais déjà connues, pour avoir conscience que la vie pouvait basculer à tout instant. Le bonheur absolu d'un jour n'est pas garanti le lendemain.

Les Indiens moins privilégiés que nous, coincés sous notre paradis dans les montagnes, n'eurent pas autant de chance cette saison. Les tempêtes de sable faisaient rage dans les plaines, recouvrant quotidiennement les maisons, les routes et le paysage d'une fine couche de poussière. Le sable s'infiltrait par les moindres fentes dans les volets clos et sous les fenêtres, et salissait l'intérieur des maisons. Les pluies de la mousson firent enfler les rivières, et des torrents de boue rouge déferlèrent des collines, détruisant tout sur leur passage. C'était aussi la saison des épidémies en Inde, la période de l'année que toutes les mères redoutaient pour leurs enfants. En parcourant les allées du cimetière de Darjeeling, je constatai avec surprise qu'un grand nombre de bébés britanniques étaient morts ici. La typhoïde, la malaria, la fièvre jaune frappaient la population toutes les années. Cet été-là fut particulièrement meurtrier, et nous entendîmes que des épidémies s'étaient déclenchées dans toutes les régions du pays.

Une nuit de la fin août, je fis une série de rêves étranges et me réveillai, trempée de sueur, avec un sentiment d'effroi que je fus incapable de dissiper. Une semaine plus tard, mon cœur se mit à battre la chamade quand la maharani me convoqua dans son salon. Je ne croyais pas ma mère quand elle me disait que j'avais hérité de son don. Pourtant, tandis que j'allais rejoindre la maharani dans le salon, un terrible pressentiment m'oppressait. Je savais déjà ce qu'elle avait à m'annoncer.

La maharani tenait une lettre dans ses mains. Elle tapota l'espace à côté d'elle sur la méridienne et me fit signe de la rejoindre.

— Oh ! ma *pyari*, je suis désolée de te dire que j'ai une très mauvaise nouvelle à t'annoncer.

— Comment ma mère est-elle morte ?

Ce fut la première et la dernière fois que je vis la maharani perdre contenance.

— Je... Quelqu'un te l'a dit ? Je viens de recevoir la lettre.

— Non, je... savais, c'est tout, dis-je en refoulant mes larmes.

— Certains disent que nous sommes capables de sentir nos proches partir pour l'au-delà, dit-elle. Et tu es à l'évidence très sensible à ce genre de choses, Anni. Tu as raison, et je suis très triste de devoir confirmer cette nouvelle. Ta mère s'était installée dans les collines avec ta tante et ton oncle pour fuir la chaleur de Jaipur. Malheureusement, des pluies torrentielles se sont abattues sur la région pendant la mousson et ont provoqué un glissement de terrain dans la montagne. Personne n'a survécu au village. Je suis profondément désolée, ma chère Anni. Non seulement tu as perdu ta mère, mais aussi ta tante, ton oncle et tes cinq cousins.

J'étais assise à côté d'elle, sentant sa paume douce sur ma petite main froide. Je pensai à ma mère, sa sœur, son beau-frère et mes cousins, dont certains étaient encore bébés, et je ne pus me résoudre à accepter l'idée qu'ils n'étaient plus sur cette terre.

— Si nous pouvons faire quoi que ce soit pour toi, n'hésite pas à nous le demander, Anni.

Je secouai la tête, trop accablée de douleur et trop en état de choc pour parler.

— C'est arrivé il y a plus d'une semaine. Les recherches ont été vaines jusqu'à présent, dit la maharani, dont les yeux se remplirent de larmes. S'ils finissent par retrouver les corps, tu retourneras naturellement à Jaipur pour les funérailles.

— Oui, répondis-je.

Mais nous savions pertinemment que les corps ne seraient jamais retrouvés. Ma pauvre mère resterait dans la terre rouge, sèche, durcie par le soleil pour l'éternité.

— Je suis sûre que tu souhaites aller au temple pour prier. J'ai aussi trouvé ça pour toi.

Elle me tendit une tunique blanche en soie douce.

— Je trouve que c'est une vraie consolation que nous, les Indiens, portions du blanc plutôt que du noir pour pleurer la disparition de nos proches. Inutile d'en rajouter dans la tristesse que nous ressentons déjà. Et, ma chère Anni, n'aie surtout aucune crainte pour ton avenir. C'est moi qui t'ai enlevée à ta famille et c'est moi qui t'élèverai désormais et subviendrai à tes besoins. Tu comprends ?

En cet instant, je ne comprenais rien du tout, mais je hochai néanmoins la tête.

— N’oublie pas : même si nous ne pouvons pas les voir, ceux que nous aimons sont toujours auprès de nous, ajouta-t-elle doucement.

Je me levai, incapable de trouver le moindre réconfort dans ses paroles.

Lorsque j’eus revêtu la tunique blanche, un aide de camp me conduisit dans un rickshaw jusqu’au petit temple hindou de la ville. Une fois seule à l’intérieur, j’accomplis le rituel de la *pûjâ*, offrant de la nourriture et des fleurs aux divinités et récitant des mantras pour accompagner les morts sur leur chemin.

Ensuite, je m’assis devant les dieux, la tête penchée sur mes genoux. Bien sûr, je voulais croire, *sentir*, que ma mère était toujours à mes côtés, mais, alors que la dure réalité s’imposait à moi, je réfléchis à mon avenir. J’étais orpheline, désormais, sans argent, sans possessions, dépendant entièrement de la magnanimité de la famille royale. Il était fort peu probable que je me marie un jour : sans famille, sans dot, je n’intéresserais aucun homme. Même si la maharani avait promis de s’occuper de mon éducation, je ne pourrais certainement pas mener la vie que je désirais.

Non seulement je pleurai mes proches disparus ce jour-là, mais aussi l’avenir que mon père avait rêvé pour moi et que je ne connaîtrais jamais : une vie dans laquelle je pourrais utiliser cet esprit curieux et intelligent qu’il avait nourri et éveillé si assidûment. Cette vie qui avait été si cruellement écourtée. Je sentis une main se poser sur mon épaule, mais restai immobile.

— Anni, maman m’a dit, et je suis vraiment, vraiment désolée.

La voix d’Indira s’insinua dans mes pensées.

— Je suis là pour toi, Anni, et je serai toujours là pour toi, je te le promets. Je m’occuperai de toi. Je t’aime.

Sa main chercha la mienne et la serra bien fort. Je m’accrochai à elle comme à une bouée de sauvetage. Elle me serra ensuite dans ses bras, son corps musclé protégeant le mien pendant que je pleurais. J’ignore combien de temps nous restâmes ainsi, mais je finis par me lever et dis un dernier adieu à ma famille. Puis je sortis doucement du temple au bras de la seule personne qui se souciait vraiment de moi dans ce monde.

Plus tard dans la soirée, incapable de trouver le sommeil, je m’écartai du corps chaud d’Indira, blotti tout contre moi dans le lit, me levai et sortis

sous la véranda sur laquelle s'ouvrait notre chambre. L'air de la nuit était merveilleusement frais, et les étoiles brillaient au-dessus de moi.

— Maaji, murmurai-je. Je devrais être avec toi, là-haut. Pas ici, toute seule.

Malgré mon chagrin, je savais que, si j'étais retournée à Jaipur avec ma mère, je ne serais plus sur cette terre désormais.

J'entendis soudain un son aigu dans mes oreilles. Je me tournai de gauche à droite pour voir qui chantait si doucement et si distinctement. Mais la véranda et ses alentours étaient complètement déserts. Le chant se poursuivit doucement. Il avait un effet apaisant et réconfortant sur moi et me rappelait les berceuses que ma mère me chantait quand j'étais petite.

Je repensai alors aux paroles de ma mère, longtemps auparavant. Et je réalisai que, comme elle me l'avait prédit, j'avais entendu le chant pour la première fois. Je sentis ma mère tout près de moi. Elle me disait que son don m'avait été transmis et que je devais le conserver précieusement. Elle me disait aussi que mon heure n'était pas venue et que je devais continuer à vivre sur cette terre.

Un mois plus tard, lorsque les pluies eurent pratiquement cessé et que l'air de septembre fut plus frais, nous retournâmes au palais. Une vieille dame du zenana, que je connaissais uniquement de vue, vint me voir.

— Anahita, j'ai quelque chose pour toi.

Je la dévisageai, surprise, tandis qu'elle m'entraînait dans un coin tranquille, où elle me fit asseoir.

— Tu sais qui je suis ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Je m'appelle Zeena et je suis une *baidh*. Je remplis le même rôle ici au palais que ta mère à Jaipur.

Elle me fixa de ses yeux noirs, et je clignai des yeux, comprenant soudain ce qu'elle voulait dire.

— Vous êtes une guérisseuse ?

— Oui. Et quand ta mère est venue te rendre visite au palais, elle a sans doute eu le pressentiment de sa mort, car elle m'a confié quelque chose. Elle m'a dit de te le donner au cas où il lui arriverait quelque chose.

Zeena sortit un petit sac en toile attaché avec un bout de ficelle et me le tendit.

— Je n’ai pas regardé ce qu’il contenait, mais je te conseille d’aller quelque part où tu ne seras pas dérangée pour l’ouvrir.

— C’est ce que je vais faire. Merci de l’avoir gardé et de me l’avoir apporté, en tout cas, dis-je en me levant et en m’inclinant pour lui témoigner ma gratitude.

— Elle m’a dit que tu avais le don de guérir, toi aussi, et m’a demandé de t’aider.

Elle me considéra longuement.

— Et je crois que tu l’as vraiment. Je t’apprendrai tout ce que je sais, si tu le souhaites.

— Ma mère m’a dit, quand j’étais petite, que j’hériterais de ce don, répondis-je, submergée par l’émotion. Je savais que ma mère était morte avant même que la maharani ne me l’annonce.

— Bien sûr.

Zeena me sourit, puis déposa un léger baiser sur mon front.

— Viens me voir quand tu seras prête.

— Merci, Zeena.

Je me dirigeai immédiatement vers l’endroit que je préférais dans le parc qui entourait le palais. C’était un petit pavillon, dédié à Durgâ, déesse du Pouvoir féminin, caché au milieu d’un boqueteau, où je me réfugiais souvent pour lire et réfléchir. Je m’assis en tailleur, mes doigts se débattirent quelques secondes avec la ficelle et je pus enfin ouvrir le sac. J’étais consciente qu’il contenait les derniers biens terrestres de ma mère, mais je n’avais aucune idée de ce que j’allais trouver à l’intérieur.

J’enlevai avec précaution les trois objets présents dans le sac et les déposai devant moi sur le sol : il y avait une enveloppe qui portait mon nom, un petit carnet, dont la couverture était en cuir, et un autre sac en toile, plus petit, attaché lui aussi avec une ficelle. Je décidai d’ouvrir la lettre en premier.

Chère Anni,

J’espère que je me trompe, mais la nuit précédant mon départ du palais de Cooch Behar, où j’allais te laisser, ma fille adorée, les esprits m’ont parlé et m’ont dit que je devais me préparer. Je ne sais pas quand je vais partir. Et comme nous ne devons jamais vivre dans la crainte de ce que l’avenir nous réserve, je suis heureuse de ne pas

le savoir. Ma fille si belle et si gentille, quand tu liras ces mots, je ne serai plus sur cette terre. Mais, comme tu l'apprendras quand tu grandiras, ceux qui t'ont vraiment aimée ne seront jamais loin de toi. Tu es une enfant vraiment spéciale. C'est ce que pensent tous les parents de leurs enfants, mais je sais que tu es venue au monde investie d'une mission. Je pense que tu n'auras pas une vie facile, mais n'oublie pas que le destin peut nous confronter à de nombreuses situations délicates. Quand tu ne sauras pas quel chemin choisir, essaie d'écouter ton intuition. Elle ne te trompera jamais.

Peut-être as-tu entendu les esprits chanter à ton oreille quand j'ai rendu l'âme ; c'est ce qui s'est passé quand ma mère m'a quittée. Je suis sûre qu'en lisant cette lettre, tu te sens seule, mais sache que tu n'as pas été abandonnée. Ta vie suit le cours décidé par les puissances supérieures. N'oublie jamais que ce sont elles qui contrôlent notre destinée. Peut-être, pyari, qu'au moment où tu liras ces mots, je serai assise avec elles et que je commencerai seulement à comprendre.

Le don dont tu as hérité est à la fois une bénédiction et une malédiction. Il peut te plonger dans les abysses du désespoir quand tu vois la mort de quelqu'un que tu aimes, mais aussi te remplir de joie quand tes pouvoirs uniques t'aideront à guérir ton prochain.

Tu apprendras tout au long de ta vie, ma fille, que tout pouvoir peut être employé pour faire le bien ou le mal.

Je sais que tu utiliseras ce don à bon escient.

J'ai laissé deux objets à Zeena, en qui j'ai parfaitement confiance. Fais-lui confiance toi aussi et demande-lui de t'apprendre tout ce qu'elle sait. Elle comprend ce que tu es. L'un de ces objets est mon livre de formules ayurvédiques. Il contient les recettes de mes potions et de mes remèdes. Il a été transmis de mère en fille depuis des générations et des générations. Il est très vieux et très précieux. J'espère que son contenu t'aidera sur ton chemin. Prends-en le plus grand soin, car il représente le savoir et la sagesse de tes ancêtres, des femmes d'une incroyable valeur.

Le deuxième objet, le petit sac en toile, contient ce que ton père appelait toujours notre « assurance ». Les pièces qu'il renferme t'apporteront un peu de sécurité. Ton père ne m'avait jamais parlé de

leur existence avant la nuit de sa mort. Je ne connais pas leur valeur et j'ignore où il les a trouvés. Peut-être avait-il l'intention de les mettre dans ta dot un jour. C'est à toi de décider l'usage que tu veux en faire.

Ma chère fille, ne laisse pas le chagrin et le désespoir t'empêcher de mener la vie que ton père et moi avons souhaitée pour toi. Tu as peut-être le sentiment que nous t'avons abandonnée, mais je peux t'assurer qu'à l'instant où tu lis cette lettre, nous te regardons et nous t'aimons maintenant que nous avons été réunis tous les deux.

Comme ton père le disait toujours, reste fidèle à toi-même.

Essaie de faire le bien autour de toi.

Ta mère qui t'aime

Je lus et relus la lettre à maintes reprises, car les premières fois, mes yeux étaient tellement brouillés de larmes que je ne pouvais distinguer tous les mots. Ensuite, les doigts tremblants, j'ouvris le petit sac en toile.

La ficelle s'enleva facilement cette fois, et je renversai le contenu par terre.

Je vis trois pierres devant moi. Elles ressemblaient à n'importe quelle motte de terre que j'aurais pu trouver dans n'importe quel sol en Inde. Je pris la plus grosse dans mes mains, me demandant pourquoi mon père les considérait comme notre assurance. Désorientée et inconsolable, je retournai au palais.

Quelques semaines plus tard, je découvris par hasard leur véritable valeur. La maharani avait reçu quelques pierres précieuses du fournisseur local pour un collier que son mari souhaitait lui offrir. Les pierres, qui ressemblaient aux miennes, étaient disposées sur un plateau, et le bijoutier prit un instrument spécial et se mit à retirer la terre avec le plus grand soin. Quand je vis un éclat rouge apparaître au-dessous, je compris ce que mon père m'avait légué : trois rubis.

Je décidai finalement de rapporter le sac en toile dans le pavillon et je creusai à mains nues un petit trou sous ses fondations afin d'enterrer mon trésor dans la terre. Ma mère avait raison : même si je n'avais aucune idée de la valeur de ces pierres, j'étais rassurée d'avoir quelque chose à quoi me raccrocher en cas de besoin. Je quittai le pavillon le cœur un peu plus léger.

Dès lors, chaque fois qu'Indira n'était pas disponible, contrainte d'assister à un dîner ou de remplir ses obligations de princesse, je passais le plus de temps possible dans le jardin d'herbes aromatiques avec Zeena, déterminée à apprendre tout ce qu'elle savait. Bien qu'à l'époque, je n'eusse pas vraiment l'intention de devenir guérisseuse, ni d'utiliser les préparations et les remèdes recensés dans le carnet en cuir de ma mère, je sentais qu'il était de mon devoir d'apprendre ce qu'elle voulait que je sache.

Quand Zeena eut fini de lire le contenu du carnet de ma mère, ses doigts noueux aux ongles jaunes et longs traçant le contour des mots sur les pages, j'eus le sentiment qu'elle me regardait avec plus de respect encore.

— Tu es issue d'une lignée de *baidh* très puissantes. Certaines potions contenues dans ce carnet ne sont connues que d'une poignée de guérisseuses.

Elle tourna les pages et s'arrêta à une section particulière.

— Tu vois, celles qui sont recensées ici ont le pouvoir de tuer un être humain sur-le-champ ! dit-elle en baissant la voix.

Je lui demandai si elle avait déjà utilisé une potion pour faire du mal à une personne.

Elle me considéra quelques secondes avant de répondre :

— Je suis une guérisseuse, Anahita. Ce sont les dieux qui me disent quelle potion utiliser.

Je racontais presque tout à Indira. Pourtant, je ne lui parlai jamais de mes leçons avec Zeena. Ni des rubis enterrés. Mon intuition me dicta de garder ces secrets pour moi.

Un an plus tard

Indira fit irruption dans notre chambre, se jeta sur le matelas et se mit à taper du poing sur son oreiller.

— Je n'irai pas ! Je ne peux pas ! Je n'irai pas ! Consternée, je regardai mon amie de treize ans hurler et brailler comme un bébé.

— Ils ne peuvent pas me forcer ! Je m'enfuirai ! Je refuserai !

Ces derniers mois, j'avais souvent assisté à ces accès de colère quand Indira n'obtenait pas ce qu'elle voulait. Je restai immobile, attendant qu'elle retrouve son calme. Puis je demandai doucement :

— Qu'est-ce qu'il y a, Indy ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Mes parents veulent que je suive l'exemple de mes frères et de ma sœur et que j'aille dans un pensionnat en Angleterre. Je *déteste* l'Angleterre. Il fait gris, froid, et j'attrape toujours un rhume.

Je considérai Indira, horrifiée par ce qu'elle venait de dire. S'ils l'envoyaient dans un pensionnat, me dis-je égoïstement, qu'allait-il advenir de moi ?

— Ils ne peuvent quand même pas te forcer à y aller ?

— C'est le vœu de mon père. Comme c'est une sorte de dieu sur terre, tous ses désirs sont des ordres ! Je vais mourir, je te jure ! ajouta-t-elle théâtralement.

Bien sûr, j'aurais pour ma part adoré visiter l'Angleterre, le pays de ceux qui nous gouvernaient en Inde. C'était une aventure dont j'avais toujours rêvé. J'imaginai les jonquilles de Wordsworth, les landes sauvages du Yorkshire, où les sœurs Brontë avaient écrit leurs histoires captivantes, et, bien sûr, Londres, la capitale du monde. Mais je savais que ce n'était pas avec ce genre d'arguments que je pourrais consoler mon amie désemparée.

— Quand est-ce que tu dois partir ?

— J'embarquerai en août et arriverai au début de l'année scolaire en septembre. J'ai dit à Ma que je n'étais pas faite pour étudier, que je ne suis

pas née pour rester immobile sur une chaise et, de plus, je sais que je vais dépérir dès les premières gelées dans ce pays sombre et froid.

— Oh ! Indy, tu vas affreusement me manquer.

— Non, Anni, tu n'as pas compris. Ils veulent t'envoyer avec moi.

— Moi ?

— Bien sûr ! Ils ne sont quand même pas cruels au point de m'envoyer toute seule là-bas. Tu vas venir avec moi à part si je trouve un moyen de les persuader de nous laisser rester ici. Mais Ma adore l'Angleterre et la Saison là-bas ; alors, elle n'est pas du tout de notre côté. Et Pretty ? Que va-t-elle devenir sans moi ? s'écria Indira.

J'essayai de paraître aussi inquiète et malheureuse que quelques instants auparavant quand j'ignorais encore que j'allais faire partie du voyage.

— C'est vraiment si terrible ? lui demandai-je. Ton père et ta mère ont l'air d'adorer, tes frères et ta sœur aussi. Ils disent que Londres est une ville magnifique, où les rues sont illuminées et où les femmes peuvent se promener librement en montrant leurs chevilles !

— Sauf que nous ne serions même pas à proximité de Londres !

Indira baissa la tête.

— Ils nous envoient dans l'école où a étudié ma sœur. Un pensionnat horrible au bord de la Manche ! Oh ! Anni qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ?

— Au moins, nous serons ensemble, dis-je gentiment en me levant et en allant m'asseoir sur le lit à côté d'elle.

Je pris ses mains dans les miennes.

— S'il te plaît, arrête de pleurer, Indy. Tout ce qui compte, c'est que nous soyons ensemble, n'est-ce pas ?

Indira haussa les épaules en silence, les yeux baissés. Sous ses airs rebelles, elle savait que, cette fois, elle était vaincue.

— Je m'occuperai de toi, je te le promets.

Durant les trois derniers mois que nous passâmes en Inde, Indira passa la majeure partie de son temps à bouder. Quant à moi, plus les jours passaient, plus j'étais impatiente de partir à la découverte de l'Angleterre. Pendant la saison chaude, nous nous installâmes dans la résidence d'été de la famille royale à Darjeeling.

— Ce climat plus frais est idéal pour te préparer à ton voyage en mer, lui dit le maharajah par une douce soirée d'été, où toute la famille s'était réunie

sous la véranda après le dîner.

— Papa, dis-toi bien que rien ne pourra me préparer à l'Angleterre, grommela Indira, l'air maussade. Tu sais que je déteste ce pays.

— Tout comme je déteste avoir à remplir mes nombreuses obligations sans jamais prendre un peu de temps pour moi ! la réprimanda son père. Indira, il est vraiment temps que tu comprennes que la vie n'est pas qu'une simple partie de plaisir !

Nous quittâmes Darjeeling pour retourner au palais de Cooch Behar plus tôt que d'habitude, car il fallait terminer les préparatifs du voyage. Toute la famille allait s'embarquer sur le bateau à destination de l'Angleterre. Il fallait ranger les affaires dans d'énormes malles et caisses, car la maharani emportait toujours un peu de sa maison partout où elle allait. Indira sombra dans le désespoir, et personne, pas même moi, ne parvint à lui faire retrouver sa bonne humeur. Elle insista pour passer les nuits auprès de Pretty, l'éléphante, dans le *pilkhana*, et mes efforts pour la faire rentrer furent vains. Elle ne voulait rien entendre.

— Je ne peux même pas espérer rentrer pour les vacances de Noël, dit-elle en regardant les malles à moitié remplies sur le sol de notre chambre, tandis que les larmes coulaient sur ses joues. Elles ne sont pas assez longues pour entreprendre le voyage. Ça veut dire que je ne verrai pas Pretty pendant un an, presque !

Je rangeai dans ma malle les quelques affaires que je possédais : le carnet contenant les recettes des potions de ma mère, son *shil noda* et une petite sélection d'herbes séchées au cas où je tomberais malade en Angleterre. Après avoir bien réfléchi, je décidai de laisser mes rubis enterrés sous le pavillon, me disant qu'ils seraient plus en sécurité là-bas que dans ma malle ou ma trousse de toilette. Quatre jours plus tard, j'étais sur le pont du plus gros et du plus beau bateau que j'aie jamais vu et je regardais les quais de Calcutta s'éloigner. J'étais loin de me douter alors que je partais pour beaucoup plus longtemps que je pouvais l'imaginer.

La suite royale était installée dans une série de cabines luxueuses sur le pont supérieur. Indira et moi avions notre propre chambre dans le couloir qui avait été réservé pour la famille, les aides de camp, les majordomes, les domestiques et le personnel qui formaient notre suite. Habitée à compter en roupies, je me dis que, pour mener un tel train de vie, la fortune de la

famille royale devait sans doute lui permettre d'acheter deux fois le monde entier.

Même Indira ne put s'empêcher de sourire quand nous inspectâmes les gadgets modernes de notre chambre. Nous avions également l'autorisation, alors que nous approchions de nos quatorze ans, de nous joindre au reste de la famille pour les soirées cocktails que les parents d'Indira organisaient dans leur suite. Comme Indira, j'avais été équipée d'une garde-robe adaptée au mode de vie occidental : des tuniques en mousseline à la forme étrange et des pulls en laine qui grattaient, mais dont j'aurais besoin sur les rives froides de l'Angleterre, m'avait-on dit.

Tandis que je me débattais avec les minuscules boutons de perle de mon corsage trop étroit, je regardai mon corps dans le miroir. Mes formes commençaient à se dessiner, et j'avais été affreusement gênée quand mademoiselle Reid m'avait dit qu'il était peut-être temps que je porte un soutien-gorge. Elle m'avait aussi donné quelques serviettes périodiques pour ce qu'elle appelait mes « menstruations ». À ma grande consternation, j'avais eu mes premières règles récemment, mais, heureusement, elles n'étaient pas encore revenues. Ma nouvelle silhouette, aux formes plus généreuses, se remarquait d'autant plus que le corps d'Indira n'avait pas changé d'un iota. Elle s'était contentée de grandir, sans grossir, et mesurait désormais bien sept centimètres de plus que moi. J'avais l'impression d'être une grenade énorme à côté d'une banane.

— Vous êtes prêtes, les filles ? demanda mademoiselle Reid tandis que la domestique finissait de brosser les cheveux ébène et brillants d'Indira.

— Oui, mademoiselle Reid, répondis-je pour nous deux.

— Tout ce que je sais, c'est que ça va être ennuyeux, dit Indira en haussant les sourcils quand nous quittâmes notre cabine pour nous diriger vers le salon. En entrant dans l'immense salle richement décorée, nous entendîmes un orchestre et un crooner interpréter des chansons occidentales. Les bijoux ornant le cou des femmes scintillaient à la lumière des lustres. Elles étaient toutes habillées à l'occidentale, même la maharani qui portait une magnifique robe de soirée saphir. Je n'ai jamais su dire si je la préférais en sari ou en robe de soirée. Ayesha, tel un caméléon, s'adaptait aux deux à la perfection.

— Ne t'éloigne pas de moi, dit Indira en m'entraînant à travers la foule vers un serveur.

— Vous désirez boire quelque chose, mesdames ? dit un laquais en uniforme blanc, chargé d'un plateau.

Indira me fit un clin d'œil et choisit deux flûtes de champagne parmi les boissons proposées. Le serveur lui lança un regard interrogateur, mais il n'eut pas le temps de dire quelque chose que déjà Indira avait disparu dans la foule avec moi sur ses talons.

— Vas-y, essaie, dit-elle en me tendant une flûte. J'aime bien. Tu vas sentir les bulles remonter dans ton nez.

Elle porta le verre à ses lèvres.

— Tu crois vraiment qu'on peut ? dis-je en regardant nerveusement autour de moi. Il y a de l'alcool dedans, Indy. On va avoir de gros problèmes si quelqu'un nous voit.

— Qu'est-ce que tu veux que ça leur fasse, Anni. Après tout, nous sommes presque des adultes, à présent. Vas-y, insista-t-elle.

Je portai le verre à mes lèvres et bus une gorgée. Quand les bulles remontèrent dans ma gorge et mon nez, je m'étranglai et toussai sous le regard amusé d'Indira qui se mit à rire.

— Mon Dieu, ne me dites pas que vous êtes déjà en train de boire du champagne, les filles ? À votre âge.

J'aurais pu rentrer sous terre lorsque Raj, le frère aîné d'Indira, me regarda les yeux pétillants tandis que des larmes ruisselaient sur mes joues.

— Tiens, Anahita, prends mon mouchoir.

— Merci, dis-je en m'essuyant les yeux et en me mouchant.

Je me maudissais de m'être fait prendre en flagrant délit. Depuis l'année précédente, j'avais le béguin pour Raj. Il avait passé l'été à Darjeeling avec nous après avoir terminé ses études secondaires à Harrow, une école, en Angleterre, accueillant les fils de l'aristocratie britannique et étrangère. Il était si élégant et semblait si adulte dans ses vêtements occidentaux ! Je n'avais jamais vu un jeune homme aussi beau.

— Je vous présente mon ami, le prince Varun de Patna. Nous allons tous les deux à Oxford ce semestre. On va leur montrer ce qu'on sait faire sur un terrain de cricket.

Raj fit mine de lancer une balle.

— Exactement ! dit le prince Varun. Alors, les filles, le voyage se passe bien pour vous jusqu'à présent ?

Je me tournai vers Indira, qui répondait pour nous deux dans de telles situations. Pourtant, Indira, les yeux plongés dans ceux du prince Varun, resta muette.

— Oui, m’empressai-je de répondre. C’est la première fois que je quitte l’Inde.

— Alors, prépare-toi à de grosses surprises en Angleterre ! Déjà, tu vas sûrement être horrifiée par le temps qu’il y fait, dit Raj en plaisantant. J’espère que tu as mis beaucoup de pulls en laine et de sels d’Epsom dans ta valise. Tu risques de goûter aussi aux joies des bains sinapisés si tu prends un rhume à l’école. Il n’y a absolument rien de comparable à ça !

Indira était toujours silencieuse et n’avait pas quitté le prince Varun des yeux.

— Oui, je crois que nous sommes tout à fait prêtes, dis-je.

— Parfait ! Bon, nous allons vous laisser, les filles !

Raj s’inclina légèrement devant moi, puis lança un regard à sa sœur.

— Tu es bien silencieuse, Indira ? Tu es sûre que ça va ?

— Oui.

Indira détourna rêveusement les yeux et cessa de fixer le prince Varun.

— Je vais très bien.

Indira, qui s’était d’abord promis de quitter cette soirée « ennuyeuse à mourir » le plus rapidement possible, insista bizarrement pour rester. Elle voulut s’asseoir dans un coin avec moi et regarder les invités. Au bout de quelque temps, je me mis à bâiller ; j’avais très envie d’aller me coucher. Je finis par me lever.

— Viens, Indy, on y va, je suis fatiguée.

— Encore cinq minutes, s’il te plaît, dit Indira.

Je suivis son regard et compris qu’elle était en train d’observer Raj et Varun en grande conversation avec deux jeunes Anglaises.

Je parvins enfin à la faire sortir du salon et à l’entraîner jusqu’à notre chambre. Nous nous déshabillâmes et nous mîmes au lit.

— Indy, tu n’as pratiquement pas dit un mot de la soirée ! Qu’est-ce qui se passe ?

Indira avait les yeux fermés, mais elle laissa échapper un petit soupir.

— Je vais très bien, rassure-toi. Je viens juste de rencontrer l’homme que je vais épouser, c’est tout.

— Quoi ?

— Oui, quand je l’ai vu, j’ai tout de suite su que c’était lui.

— Tu veux parler de Varun ?

— Bien sûr.

— Mais, Indy, c’est un prince ! Ça veut dire que ses parents ont déjà décidé qui il allait épouser.

— Tout comme mes parents ont déjà décidé qui j’allais épouser !

Elle ouvrit soudain les yeux et me lança un de ces regards entendus dont elle avait le secret.

— Je te le promets, Anni. Un jour, ce sera mon mari !

Durant les semaines qui suivirent, la vie à bord du bateau se transforma en jeu du chat et de la souris, Indira insistant pour que nous suivions discrètement Raj et Varun. Elle voulait observer « son futur mari ». Ainsi, nous nous attardions subrepticement devant leur cabine quand ils partaient prendre le petit-déjeuner ou le déjeuner, jouer au billard ou au croquet sur l’un des ponts. Il fallait naturellement paraître aussi nonchalantes que possible, comme si nous nous étions trouvées là tout à fait par hasard, puis rester assises à les regarder jouer. Soudain, la fille qui se fichait complètement de son apparence se mit à se torturer l’esprit pour savoir ce qu’elle allait porter le soir au dîner. Elle prenait en cachette du parfum sur la coiffeuse de sa mère et empruntait le rouge à lèvres de sa sœur. À vrai dire, je trouvais cette histoire ridicule et plutôt énervante. Indira était tout simplement amoureuse pour la première fois, et je savais que cette toquade allait bientôt lui passer. Mais, fidèle à elle-même, elle s’abandonna complètement à sa nouvelle passion comme elle le faisait avec tout le reste.

La veille de notre arrivée à Southampton, la suite royale fut invitée à dîner à la table du capitaine. Indira passa l’après-midi à se demander ce qu’elle allait mettre et à se lamenter, car ce serait pour elle la dernière occasion de voir le prince Varun. Je m’abstins fort diplomatiquement de lui faire remarquer qu’elle aurait pu tout aussi bien ne rien porter du tout, car le prince Varun la verrait toujours comme la petite fille qu’elle était encore.

— Regarde, Minty m’a prêté une de ses vieilles robes !

Indira fit irruption dans notre cabine avec une robe de soirée en mousseline de soie sur le bras.

— Et elle me va parfaitement.

— Tu ne vas quand même pas la porter ? dis-je pour la dissuader en pensant aux robes guindées, boutonnées jusqu’au cou, qui convenaient à

notre statut de jeunes écolières.

— Mais si ! Tu ne comprends donc pas, Anni ? Il faut que je fasse quelque chose de spectaculaire pour que Varun me remarque !

— Tu ne pourras jamais mettre cette robe ce soir ! Mademoiselle Reid ne te laissera certainement pas apparaître en public dans cet accoutrement ! Et tu as pensé à ce que va dire ta mère ?

— Je vais avoir quatorze ans dans quatre mois. Bon sang, il y a plein de filles en Inde qui sont déjà mariées à cet âge, dit Indira en faisant la moue. Anni, il faut que tu m'aides. Je partirai habillée normalement, puis, une fois que mademoiselle Reid nous aura accompagnées jusqu'à la salle à manger, je dirai que j'ai oublié quelque chose, je me précipiterai dans notre cabine et mettrai cette robe. Qu'est-ce que tu penses de mon plan ?

Je la regardai, horrifiée.

— S'il te plaît, Indy, pense à ton père ! Tu veux le déshonorer ?

— Franchement, Anni !

Indira mit la robe contre elle.

— Je ne vais pas arriver au repas en maillot de corps et en culotte ! C'est juste une version plus adulte des robes que nous portons d'habitude.

Effectivement, je constatai que la robe taille Empire était relativement convenable avec son encolure carrée, sa ceinture resserrée juste sous la poitrine et son jupon long et fluide en mousseline qui tombait jusqu'à ses pieds.

— Minty l'a portée pour son seizième anniversaire. Elle n'a donc rien d'inconvenant, n'est-ce pas ?

Je soupirai, car je savais que mon avis lui importait peu et qu'elle avait déjà tout décidé.

Le soir venu, mademoiselle Reid nous conduisit par le majestueux escalier principal du bateau jusqu'à la salle à manger. Quand nous arrivâmes devant les portes, Indira porta la main à sa bouche.

— Oh ! mademoiselle Reid ! J'ai promis à lady Alice Carruthers que je lui prêterais un livre et que je le lui apporterais ce soir à notre table. Il y aura beaucoup trop d'agitation demain une fois que nous aurons accosté.

— Voulez-vous que je descende le chercher, ma chère ? demanda mademoiselle Reid.

— Non, ne vous dérangez pas. Je vais y aller. Je sais exactement où il est.

Indira se retourna et dévala l'escalier sans laisser la moindre chance à mademoiselle Reid d'intervenir. Nous nous retrouvâmes, mademoiselle Reid et moi, seules devant les portes de la salle à manger. Je m'assis dans l'un des fauteuils dorés disposés le long du corridor.

— Mademoiselle Reid, ne vous en faites pas, je vais l'attendre ici. Je sais que vous n'avez pas encore mangé, et une longue journée vous attend demain. Ça va aller, vraiment.

— Si vous en êtes certaine ! dit-elle. Connaissant Indira, je suis sûre qu'elle ne sera pas de retour avant un quart d'heure, vu le désordre qui règne dans ses affaires. Et j'ai tous les bagages à faire après le dîner ce soir.

— Vraiment, ne vous dérangez pas ! dis-je, soulagée d'avoir réussi à la convaincre d'aller dans la cantine du pont inférieur, où le personnel prenait ses repas. Je vous promets que je ne bougerai pas d'ici tant qu'elle ne sera pas revenue.

— D'accord, très bien, merci. Je reviendrai vous chercher à dix heures !

Je la regardai descendre l'escalier, consciente qu'elle avait accepté parce qu'elle me considérait comme la plus raisonnable des deux. J'avais rarement fait un faux pas en sa présence.

Tout en attendant le retour d'Indira, je passai le temps en observant les invités élégants qui entraient dans la salle à manger. Ils parlaient avec leur accent anglais heurté, et j'eus le plus grand mal à comprendre ce qu'ils disaient. Je réalisai qu'il y avait une grande différence entre l'anglais qu'on apprenait en Inde et la réalité de la langue telle qu'elle était pratiquée ici. Parviendrais-je à comprendre et à me faire comprendre ?

Enfin, après avoir vu les derniers convives entrer dans la salle à manger et alors que je ne croyais plus au retour d'Indira avant le bénédicité, la prière que les Anglais récitaient avant chaque repas, une silhouette vêtue de mousseline pêche apparut dans l'escalier.

Je clignai des yeux, impressionnée par le changement survenu chez mon amie, plutôt garçon manqué d'ordinaire. La robe lui allait à la perfection et mettait en valeur son corps grand et mince. Elle avait réussi à remonter ses cheveux, les fixant à l'aide d'épingles, et avait ajouté une rose pêche sur le côté de sa tête. Elle était absolument ravissante et ressemblait à sa mère en plus jeune.

— Comment tu me trouves ? murmura-t-elle nerveusement.

— Tu es magnifique ! Viens ! dis-je en me levant et en me dirigeant vers les portes de la salle à manger.

Nous les ouvrîmes juste au moment où le maître de cérémonie tapa dans ses mains et dit :

— Mesdames et messieurs, c'est l'heure de la prière ! Un peu de silence pour le capitaine.

Toutes les têtes se tournèrent vers le capitaine, qui, comble de malchance, était assis au milieu de la pièce, à quelques mètres seulement des immenses portes où Indira et moi nous tenions. Pour une entrée discrète, c'était réussi ! Tous les yeux se tournèrent vers nous, et je restai immobile, complètement tétanisée, les joues aussi rouges que le vermillon sur les lèvres d'Indira.

Le capitaine regarda à son tour dans notre direction.

— Mesdames, dit-il, si vous voulez bien vous asseoir avant que je ne dise le bénédicité.

— Merci.

Nullement décontenancée, Indira avança vers la table du capitaine, la tête haute, l'allure noble, sans montrer la moindre gêne. Pour la première fois, je vis la princesse qui avait toujours été en elle. Nous nous installâmes aux deux places qu'on nous avait laissées en bout de table, mais, tandis que je la suivais, mes yeux se posèrent sur le prince Varun. Nul doute qu'il la regardait avec une expression différente dans les yeux. Je continuai à observer Indira ce soir-là. La robe pêche lui conférait une certaine maturité et soulignait son élégance et son charme. Même ses parents, qui avaient forcément été choqués quand ils avaient vu leur fille entrer dans la salle, la considéraient avec bienveillance.

Une fois encore, la beauté avait fait des miracles sur toutes les personnes présentes, me dis-je assise dans ma robe en mousseline qui me parut tout à coup démodée et inconfortable. Loin d'être en colère, tout le monde avait embrassé Indira. Et, quand l'orchestre se mit à jouer, ce fut le maharajah en personne qui entraîna sa benjamine sur la piste de danse. Son frère Raj l'invita ensuite, puis enfin le prince Varun. Quand mademoiselle Reid arriva comme convenu à dix heures et me demanda où était Indira, je montrai la piste de danse. J'observai mademoiselle Reid tandis qu'elle balayait la pièce du regard.

— Où ?

— Avec la robe pêche. Elle est en train de danser avec le prince Varun.

Je vis l'expression de son visage changer quand elle reconnut sa protégée. Horrifiée, elle porta la main à sa bouche et regarda nerveusement en direction de la maharani.

— Je vais certainement perdre ma place. Vous étiez au courant de son projet ?

— Oui, avouai-je. Mais que pouvais-je faire ?

— Que pouvions-nous faire ? répéta mademoiselle Reid en soupirant. C'est une princesse !

Allongée dans le lit, ce soir-là, j'écoutai Indira me raconter dans le moindre détail son triomphe. Elle avait réussi à se faire inviter à danser par le prince Varun, qui, comble du bonheur, lui avait apparemment dit à la fin qu'elle était en train de devenir une superbe jeune femme comme sa mère. Et je sentis une minuscule fissure se former en moi. Je n'étais tout à coup plus tout à fait certaine qu'Indira et moi serions ensemble pour toujours. Je la voyais grandir sous mes yeux, et, un jour, me dis-je en me mordant les lèvres pour refouler mes larmes, mon amitié ne lui suffirait plus.

Elle aurait besoin de l'amour d'un homme. Le lendemain matin, je me réveillai avec une certaine appréhension, redoutant les répercussions du numéro d'Indira la veille. Étonnamment, il n'y en eut aucune. Alors que tout le monde courait dans les corridors, je n'entendis que des compliments sur Indira et sa tenue. La petite cane s'était transformée en cygne, et personne ne semblait offusqué par le fait qu'elle ait enfreint les règles de la bonne société.

Pendant qu'Indira allait de cabine en cabine pour dire au revoir à ses nouvelles amies, je me rendis sur le pont pour voir apparaître le pays dont j'avais tellement entendu parler. Bien que nous fussions en août, qui était le mois le plus chaud en Angleterre (m'avait-on dit), je frissonnai dans mon corsage en coton léger. Il était encore tôt, et le port de Southampton était plongé dans un épais brouillard. Je respirai l'air anglais pour la première fois et fus frappée par sa fadeur. On ne sentait qu'un souffle pur et salé.

J'essayai de chasser mon humeur sombre en me disant que, dans une heure environ, je foulerais le sol du pays verdoyant et agréable qui avait inspiré certains des plus grands écrivains du monde. Mes efforts furent vains. J'étais peut-être tout simplement fatiguée après le stress émotionnel de la nuit passée, mais je savais que mon mal-être était plus profond.

Encore mal habituée aux sensations nouvelles et étranges que j'éprouvais depuis que j'avais entendu le son du chant, je sentis un frisson remonter le long de ma colonne vertébrale et constatai que j'avais la chair de poule. Je vis le duvet sur mes bras se hérissier. J'ai appris depuis, bien sûr, que cette sensation me prévenait d'un danger. Pourtant, ce jour-là, je crus simplement que tous mes sens étaient en alerte.

La sirène du bateau retentit une dernière fois, poussant un hurlement tonitruant lorsque nous accostâmes. Les quais avaient une gaieté de carnaval. Je vis de minuscules silhouettes agiter des Union Jack en attendant l'arrivée de leurs proches.

Tous les passagers présents sur le pont retournèrent dans leur cabine pour aller chercher leurs affaires et se préparer à regagner la terre ferme, et je me retrouvai complètement seule. Je frissonnai de nouveau, aussi bien à cause de mon sentiment de solitude, de ma peur, que de la fraîcheur. Tandis que je plongeais la main dans ma poche pour y chercher un mouchoir, deux bras mats et chauds se glissèrent autour de ma taille par-derrière.

— Qu'est-ce que tu fais là toute seule ? Je t'ai cherchée partout.

Indira me serra fort contre elle, son souffle doux et tiède faisant fondre la glace qui s'était formée dans mes veines.

— Je regardais l'Angleterre.

Elle me fit pivoter et me regarda droit dans les yeux.

— Tu as pleuré, Anni. Pourquoi ?

— Je ne sais pas vraiment, répondis-je honnêtement.

Elle tendit son doigt fin pour essuyer une larme sur ma joue.

— Ne pleure pas, Anni, et n'aie pas peur, s'il te plaît. Je suis là, n'oublie pas.

Indira passa le bras autour de mes épaules et m'attira contre elle.

— Et je serai toujours là pour toi.

Toute la famille passa les deux semaines suivantes dans une magnifique maison victorienne à Pont Street, dans le quartier de Knightsbridge. Bien qu'elle ressemblât à une cage à lapin à côté de l'immense palais auquel nous étions habituées, nous n'en fûmes nullement gênées, car il y avait tant de choses à voir à l'extérieur. Indira, qui n'avait cessé de répéter qu'elle détestait l'Angleterre, réquisitionna immédiatement le chauffeur de la famille pour me montrer tous les monuments et attractions de Londres.

Nous descendîmes le Mall pour voir le palais de Buckingham et assister à la relève de la Garde. Nous visitâmes aussi la tour de Londres, et Indira se fit un plaisir de me raconter l'histoire d'Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait fait couper la tête de deux de ses épouses parce qu'il souhaitait en épouser une autre. Elle n'omit aucun détail croustillant.

— C'est vraiment bête qu'ils ne puissent avoir qu'une femme à la fois et qu'ils soient obligés de la tuer s'ils en veulent une autre.

Elle rit.

— Tu sais que papa pourrait avoir jusqu'à huit femmes s'il le désirait.

Nous allâmes jusqu'à Trafalgar Square et nourrîmes les pigeons qui grouillaient autour de la colonne Nelson, puis nous fîmes une promenade en bateau sur la Tamise. En réalité, l'endroit préféré d'Indira à Londres se trouvait à quelques pas de notre maison de Pont Street.

Quand nous franchîmes les portes à l'entrée, elle m'informa que nous nous trouvions dans l'un des magasins les plus célèbres du monde.

— J'adore Harrods. On y vend de tout : des clés pour les serrures cassées, aux vêtements en passant par le fromage. Même des éléphants indiens. Et, ajouta-t-elle tandis que nous montions à l'étage supérieur en ascenseur, maman a un compte ici. Alors, si tu veux quelque chose, n'hésite pas.

Il est vrai que la boutique Harrods, ou le « grand magasin » comme elle disait, ressemblait à la caverne d'Aladin. Parfois, Indira s'amusait à taquiner une vendeuse à l'air sévère en lui demandant s'ils avaient des perruches ondulées ou des jacarandas en stock.

— Madame, vous trouverez les perruches ondulées au rayon « animaux de compagnie » et les jacarandas au rayon « jardinage ». Si vous ne trouvez pas ce que vous désirez, je suis sûre que Harrods pourra vous le commander, répondait la vendeuse.

— Oh ! Indy, arrête de les embêter, dis-je tandis qu'elle s'en allait en riant et que je la suivais, affreusement gênée.

Elle m'emmena tout en haut dans le spectaculaire rayon pour enfants, où les vendeuses la saluèrent comme une vieille amie qu'elles auraient perdue de vue.

— Quand j'étais petite, je partais en douce de la maison et venais ici pour commander tous les jouets que je voulais. Je les mettais sur le compte de ma mère, qui ne se rendait compte de rien pendant des mois.

Indira rit et me fit emprunter un drôle d'escalier roulant, qu'elle appelait « escalator », pour redescendre à l'étage inférieur.

— Tu n'achètes rien au rayon « jouets » aujourd'hui ?

— Non, je pense que je suis un peu trop grande pour les jouets à présent, tu ne trouves pas ? Allons plutôt au rayon prêt-à-porter féminin. Je n'ai encore jamais essayé une robe de confection. On va bien s'amuser.

Après avoir chargé un groupe de vendeuses de lui apporter une série de robes magnifiques, Indira m'entraîna dans la cabine d'essayage pour les passer.

Au bout de deux heures, ma patience commença à s'amenuiser.

— Tu es sûre que ta mère ne va rien dire ? demandai-je, tandis qu'Indira tournait sur elle-même dans une superbe robe et disait à la vendeuse de l'ajouter à la pile déjà énorme qu'elle avait constituée.

— Pas tant qu'elle n'aura pas reçu le décompte dans quelques semaines, répondit-elle en riant.

Quand nous regagnâmes l'entrée du magasin, je m'arrêtai quelques secondes au rayon « livres ». Indira remarqua mon air alangui et, peut-être parce qu'elle se sentait un peu coupable de m'avoir retenue si longtemps pendant qu'elle essayait ses robes, elle proposa que nous allions y jeter un œil.

Je me retrouvai tout à coup dans mon pays des merveilles à moi !

Devant moi, dans la boutique Harrods, les livres que j'avais convoités derrière les vitrines de la bibliothèque de Cooch Behar étaient rangés sur des rayonnages, et je pouvais les prendre et les regarder à ma guise. J'en

sortis plusieurs, effleurant du bout des doigts leur titre en lettres dorées et en relief.

— Prends ce que tu veux, Anni, dit Indira, aussi impatiente que je ne l'avais été au rayon prêt-à-porter.

Pour une fois, je ne protestai pas et en choisis trois : *La Maison d'Âpre-vent* de Charles Dickens, *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, et *Orgueil et Préjugés* de Jane Austen. Je sortis de chez Harrods en les serrant contre moi. Je n'arrivais pas à croire qu'ils étaient vraiment à moi et que je n'aurais jamais à les rendre.

Dans la chambre qu'Indira et moi partagions au dernier étage de la maison de Pont Street, je dégageai un petit espace sur une étagère et y rangeai fièrement mes trois livres. Je me promis à cet instant qu'un jour je gagnerais suffisamment d'argent pour posséder tous les livres que je désirais.

Bien qu'émerveillée par mon nouvel environnement, les sons et les bâtiments de la ville, je me rendis compte lors de mon séjour à Londres combien j'étais dépendante de la famille royale de Cooch Behar. Au palais, je n'avais pas beaucoup de besoins et j'étais nourrie et logée comme des centaines d'autres personnes là-bas. Mais, ici à Londres, j'en pris vraiment conscience. Indira avait toujours beaucoup d'argent sur elle et était généreuse à l'excès, mais je n'aimais pas avoir à lui demander quoi que ce soit. Dans la petite salle de prière, aménagée dans l'une des pièces les plus calmes à l'arrière de la maison, je m'agenouillai et fis des offrandes à Lakshmi, déesse de la Fortune et de l'Abondance, dans l'espoir qu'un jour je trouverais un moyen d'être financièrement indépendante.

Quelques jours plus tard, nous fîmes une seconde visite chez Harrods, cette fois-ci sous la garde de mademoiselle Reid, qui nous conduisit dans un tout autre rayon, celui des uniformes d'école.

— Nous devons porter une cravate, comme les hommes ! s'écria Indira quand mademoiselle Reid nous montra comment faire le nœud. Aïe !

Indira porta les mains à sa gorge, affichant une terreur feinte.

— J'ai l'impression qu'on est en train de m'étrangler.

Puis suivirent une sélection de corsages, de blouses et de pulls qui piquaient tellement qu'on aurait dit que des milliers de puces sautaient sur ma peau.

— Et voici ce que les filles doivent porter pour les sports tels que le netball et le hockey, dit la vendeuse en nous présentant une tunique bordeaux informe et un pantalon ample assorti.

— Le netball, le hockey ? Je n'ai aucune envie de savoir comment on y joue, dit Indira avec morgue.

— Je suis certaine que vous adorerez une fois que vous aurez essayé, répondit mademoiselle Reid, qui était d'une patience infinie. Et vous êtes tellement douée pour les activités de plein air que les jeux de ballon anglais vous paraîtront d'une facilité déconcertante. Bientôt, on pensera que vous avez fait ça toute votre vie.

— Ça m'étonnerait ! répliqua Indira, l'air boudeur.

Mademoiselle Reid et moi échangeâmes un regard, tandis qu'Indira entraînait d'un pas lourd dans la cabine d'essayage pour passer l'horrible tunique.

Une semaine plus tard, on nous conduisit à Eastbourne, dans le Sussex. Indira était assise à côté de moi à l'arrière de la somptueuse Rolls-Royce et regardait, l'air malheureux, la campagne anglaise feuillue que je trouvais pour ma part charmante. L'automne avait fait son apparition, les feuilles jaunissaient, et la douceur des brouillards matinaux avait un effet soporifique sur moi. Mademoiselle Reid, qui faisait le voyage avec nous, était assise à l'avant et discutait avec le chauffeur. Nous arrivâmes enfin devant un bâtiment gris austère, qui me fit penser, peut-être à tort, à Dotheboys Hall, l'école où le jeune Nicholas Nickleby occupe un poste de répétiteur dans l'histoire de Charles Dickens.

Le chauffeur déchargea nos bagages de la malle à l'avant de la voiture, mais Indira refusa de sortir du véhicule. Mademoiselle Reid et moi descendîmes et contemplâmes le bâtiment.

— N'ayez pas peur, ma chère, je suis sûre que votre année scolaire sera très bénéfique pour vous. Et, ajouta-t-elle après coup en baissant la voix, Indira va se retrouver pour la première fois sans sa domestique. Elle va devoir se débrouiller toute seule pendant qu'elle est ici. N'oubliez pas : vous n'êtes peut-être pas une princesse, mais vous êtes une jeune fille de bonne famille, la cousine d'une maharani, rien de moins. Ne la laissez pas vous traiter comme une servante, d'accord ?

— Je suis sûre qu'elle ne me traitera pas ainsi, répondis-je loyalement.

Mademoiselle Reid n'eut pas le temps d'en dire plus, car Indira avait enfin fini par sortir de voiture et était désormais assise en tailleur sur le gravier, affichant un air rebelle.

— Levez-vous, la réprimanda mademoiselle Reid. Et conduisez-vous en vraie jeune femme ! Celle que vous avez rêvé de devenir ces dernières semaines.

Indira ne bougea pas. Elle se contenta de croiser les bras un peu plus, comme pour mieux faire passer son message, et regarda au loin en silence.

Je contournai la voiture et m'accroupis à côté d'elle.

— Allez, Indy, les autres filles pourraient te voir et te prendre pour un bébé. En plus, ajoutai-je, on va peut-être bien s'amuser, tu n'en sais rien.

— Je déteste cette école, grogna Indira, et je vis qu'elle avait les yeux remplis de larmes. Tout le monde s'en fiche dans ma famille que je sois partie. Papa était même trop occupé pour me dire au revoir, tu te rends compte ? Ils voulaient juste se débarrasser de moi.

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Ils t'adorent tous. Et ton père, en particulier, aimerait que tu le rendes fier de toi ! Écoute, murmurai-je en agissant sur l'impulsion du moment, tu as beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— Parfait.

J'abattis ma dernière carte :

— Dans ce cas, si ça ne nous plaît vraiment pas, nous nous enfuirons et embarquerons sur le premier bateau pour l'Inde. Qu'est-ce que tu en penses ?

Elle se tourna vers moi, et ses yeux s'illuminèrent tout à coup à l'idée d'une telle aventure.

— Oui, dit-elle en se levant enfin et en enlevant la poussière crayeuse des graviers de sa jupe. Ah ! voilà qui leur ferait regretter leur décision !

— Oui. Tu es prête ? lui demandai-je.

— Je suis prête !

Et, main dans la main, les doigts bien serrés, nous montâmes les marches qui conduisaient à la porte d'entrée de l'école.

Mademoiselle Reid nous avait prévenues : les autres élèves allaient nous regarder avec curiosité. Les Indiennes étaient encore très peu nombreuses dans les pensionnats britanniques. Pendant la première semaine, notre présence provoqua de nombreux regards et chuchotements. Nous

entendîmes aussi des rires quand on nous servit du poulet à la place du bœuf dans le réfectoire.

Comme les filles nous snobaient, nous ne nous séparions pas d'une semelle, cherchant un peu de réconfort dans la présence de l'autre. En particulier, la nuit, dans le dortoir de dix lits, plein de courants d'air. Indira se glissait dans mon lit, et je la serrais dans mes bras pour la réchauffer et la réconforter.

— Je veux rentrer à la maison, disait-elle en pleurant.

Je sentais ses larmes tomber sur ma chemise de nuit.

— S'il te plaît, Anni, enfuyons-nous comme nous l'avons prévu.

— Nous nous enfuirons bientôt, je te le promets. Mais nous devons d'abord rester un peu, sinon tes parents te reprocheront de n'avoir même pas essayé de t'intégrer.

Indira n'était pas la seule à être malheureuse. Je trouvais moi aussi ma nouvelle vie terrifiante. Je détestais le froid qui régnait dès l'aube. J'étais transie jusqu'aux os, et mon corps se couvrait de chair de poule qui ne disparaissait pas tant qu'Indira n'était pas venue se blottir contre moi la nuit. La nourriture anglaise, si terne qu'elle semblait avoir été cuite dans l'eau de vaisselle, sans la moindre épice, me donnait la nausée. Et moi qui croyais avoir une bonne maîtrise et une bonne compréhension de l'anglais, je me rendis compte que j'avais du mal à comprendre le personnel et les filles, qui parlaient si vite et prononçaient les mots familiers si différemment. Quand on me posait une question, je restais muette, saisissant trop tard ce qu'on m'avait demandé.

Les jeux d'extérieur avec des battes en bois, sur des terrains humides et boueux, et dont les règles étaient aussi compliquées que ridicules, me dépassaient complètement. Je n'ai jamais aimé jouer au ballon. C'étaient les heures de la journée que je redoutais le plus. En raison de la pluie incessante, tout sentait l'humidité. La nuit, aucune odeur d'encens ne flottait dans l'air comme dans le palais de Cooch Behar ; seule la lumière crue d'une ampoule électrique flottait au-dessus de nous.

À la fin des deux premières semaines, c'était moi qui voulais m'enfuir.

Puis le professeur d'histoire, qui avait apparemment pris un congé exceptionnel pour un séjour à l'étranger, arriva un matin dans notre salle de classe glaciale. Il était plus jeune que les autres enseignants et il avait la peau brune.

— Bonjour, mesdemoiselles, dit-il en entrant dans la classe.

Nous nous levâmes toutes consciencieusement et entonnâmes :

— Bonjour, monsieur.

— J'espère que vous avez passé de bonnes vacances d'été. Moi oui. Je suis allé voir mes parents en Inde.

L'information laissa les autres filles indifférentes, mais Indira et moi dressâmes immédiatement l'oreille.

— Et je sais que nous avons deux nouvelles élèves originaires de ce pays. Je crois même que l'une d'elles est une princesse.

Il posa son regard sur Indira et moi.

— Laquelle de vous deux est-ce ?

Des murmures s'élevèrent soudain dans la classe, et toutes les filles se tournèrent pour nous dévisager, tentant de deviner qui de nous deux était princesse. Indira leva doucement la main.

— C'est moi, monsieur.

— Son Altesse, la princesse Indira de Cooch Behar.

Le maître sourit d'un air entendu.

— J'ai visité Cooch Behar il y a deux ans, quand je suis retourné en Inde, et j'ai vu le merveilleux palais dans lequel votre famille habite.

Ce commentaire provoqua d'autres murmures et regards à la dérobée dans la classe.

— Oui, monsieur, dit Indira en baissant les yeux.

— Peut-être pourriez-vous, Indira, nous raconter l'histoire de votre famille et nous décrire votre vie. Je suis sûr que ce serait très intéressant pour les autres élèves.

— Oui, monsieur.

— Et vous ? demanda-t-il en reportant son attention sur moi. Où vivez-vous ?

— Je vis au palais, moi aussi.

— Je vois. Et pourtant, vous n'êtes pas une princesse.

— Non, monsieur, je ne suis pas une princesse.

— Anni est ma meilleure amie, dit élégamment Indira. Et ma demoiselle de compagnie.

— Parfait, parfait. J'espère, mesdemoiselles, que vous aidez la princesse Indira et mademoiselle Chavan à s'intégrer. Je vais vous raconter ce que j'ai vu au cours de mes voyages aux Indes britanniques.

Une fois le cours terminé, nous fûmes envoyées dehors, où nous récupérâmes nos bouteilles de lait jaunies pour la pause de onze heures durant laquelle on nous incitait à respirer l'air vivifiant de la mer, auquel les Britanniques semblaient prêter de nombreuses vertus. Normalement, Indira et moi nous réfugiions dans un coin de la cour, où nous renversions subrepticement notre lait dans les buissons. Mais, ce jour-là, c'était différent. Les filles nous suivirent.

— Tu es vraiment une princesse ?

— Tu vis dans un palais ?

— Tu as beaucoup de serviteurs ?

— Tu es déjà montée sur un éléphant ?

— Tu portes une couronne quand tu es à la maison ?

Les filles, tout excitées, se rassemblèrent autour d'Indira tandis que je restais à l'écart et regardais mon amie sourire gracieusement et répondre aux questions. Plus tard, lorsque la cloche sonna à midi et que nous entrâmes en file indienne dans le réfectoire, une fille appelée Celestria, qui était la personne que tout le monde voulait connaître dans la classe, s'approcha d'Indira et moi.

— Tu viens t'asseoir à notre table et manger avec nous, princesse Indira ?

— Bien sûr.

Je vis Indira s'éloigner de moi et parler avec Celestria. Puis elle se retourna et me montra :

— Anni doit venir aussi.

Celestria hocha la tête. Pourtant, quand nous arrivâmes devant la longue table sur tréteaux, les filles s'entassèrent sur les bancs pour laisser de la place au milieu à Indira et Celestria. On me laissa un bout de banc, où je n'avais même pas assez d'espace pour m'asseoir complètement. En cet instant, je vis Indira s'épanouir sous mes yeux grâce à l'attention que lui portaient les filles et à l'admiration qu'elles lui vouaient. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Elle avait passé toute sa vie entourée de personnes qui accédaient à tous ses désirs et qui la traitaient avec la déférence due à une princesse. Elle était née « spéciale ». Mais pas moi. Je n'étais qu'Anahita Chavan.

Ce premier hiver en Angleterre fut sans doute l'une des périodes les plus désespérées de ma vie. Indira prenait de plus en plus confiance en elle, et sa

personnalité exubérante s'affirma encore plus. Toutes les filles se battaient pour attirer son attention. Elle gravit rapidement les échelons de la hiérarchie de la classe et retrouva tout naturellement la place qui lui revenait : au centre de l'attention de ses camarades.

Bien qu'elle fût de son mieux pour m'inclure, les autres filles me firent bien comprendre qu'elles ne s'intéressaient pas à moi, une simple demoiselle de compagnie, qui ne dégagait pas le charme dont Indira était si généreusement pourvue. J'étais de plus en plus isolée et passais la plupart de mes pauses de midi à lire seule dans la bibliothèque, car je ne voulais pas gêner Indira par ma présence pesante et maladroite.

Pour combler le tout, tandis que le corps d'Indira devenait de plus en plus gracile et que les changements morphologiques liés à la puberté s'ajustaient parfaitement à sa taille, ne faisant qu'ajouter à son élégance, le mien ne cessait de s'élargir sous l'effet des hormones et de la nourriture anglaise bourrative.

De plus, j'avais remarqué que, quand je lisais dans une pièce mal éclairée, j'avais du mal à distinguer les mots. On m'envoya chez le docteur de l'école qui me prescrivit une horrible paire de lunettes à verres épais pour la lecture.

De temps en temps, Indira se glissait encore dans mon lit la nuit et me serrait contre elle.

— Ça va, Anni ? murmurait-elle doucement dans mon oreille.

— Oui, bien sûr, mentais-je.

Pourtant, c'est à peine si elle remarquait ma présence durant la journée, quand elle passait son temps avec ses nouvelles amies anglaises issues de l'aristocratie. J'étais intimement convaincue d'être devenue un fardeau et une source d'embarras pour elle. C'est pourquoi je m'enfermai dans mon monde de livres, attendant avec impatience la fin du mois de juin, quand enfin nous retournerions au palais et que tout redeviendrait comme avant entre Indira et moi.

Je repris espoir avec l'arrivée du printemps, quand nous retournâmes dans la maison de Londres pour les vacances de Pâques. Pourtant, une fois là-bas, je vis encore moins Indira qu'à l'école. Elle était sans cesse invitée chez ses nouvelles amies ou dans des hôtels chics pour y boire le thé.

Un après-midi, alors qu'elle rentrait justement d'un goûter avec ses amies, elle vint me voir dans notre chambre, où j'étais en train de lire sur le

lit.

— Anni, pourrais-tu me faire une immense faveur ? demanda-t-elle avec son accent anglais nouvellement acquis.

J'enlevai mes lunettes et la regardai.

— Oui, Indy, qu'est-ce qui se passe ?

— En fait, les parents de Celestria sont partis en France, et elle m'a dit qu'elle s'ennuyait à mourir dans sa maison à la campagne avec sa gouvernante pour seule compagnie. Elle m'a demandé si elle pouvait venir à Pont Street avec nous. Et maman a accepté.

— Quelle bonne nouvelle ! dis-je sans conviction.

— En fait, poursuivit-elle en poussant un soupir exagéré, le problème, c'est que la seule chambre d'amis que nous ayons, c'est cette espèce de cagibi au fond du couloir. Je ne peux pas installer Celestria là-dedans ; c'est la fille d'un lord, après tout. Alors, je me demandais si ça ne t'ennuierait pas d'aller dormir là-bas, juste le temps de son séjour ici, une semaine tout au plus. Tu me ferais une *immense* faveur...

— Bien sûr, répondis-je.

Au fond, ça ne m'ennuyait pas vraiment. Peu m'importait d'aller m'installer dans la chambre d'un domestique. Pourtant, cet instant ne fit qu'aggraver la peur et l'effroi ancrés dans mon cœur depuis l'hiver. Je ne pouvais pas en vouloir à Indira. Il était naturel qu'elle s'éloigne de moi. Sa route était déjà toute tracée : elle allait fréquenter les sphères les plus hautes de la société et devenir un jour l'épouse d'un maharajah. Quant à moi...

Je ne savais pas.

Pour aggraver la situation, quand Celestria prit ma place dans le vieux lit à côté d'Indira, la menace d'une guerre imminente planait de plus en plus sur le pays. Tout le monde voulait croire à Londres que le Kaiser ne commettrait pas l'erreur d'attaquer un pays voisin sans motif. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était que, si la guerre venait à éclater, nous ne pourrions certainement pas rentrer en Inde dans deux mois pour les vacances d'été.

Les parents d'Indira prirent le bateau à destination de Calcutta quelques jours après Pâques. Son père avait des obligations à remplir à Cooch Behar. Durant le retour à l'école, à la fin des vacances, quand je me retrouvai enfin seule avec Indira, j'abordai le sujet avec elle :

— Tout le monde dit qu'il n'y aura pas la guerre, répliqua-t-elle en balayant d'un geste mes arguments. De plus, je suis sûre que nous pourrions loger dans la maison de Pont Street si nécessaire. J'ai entendu que la Saison était très amusante à Londres.

Je fus choquée par sa nonchalance. Était-ce vraiment la fille qui, quelques mois auparavant, avait pleuré toutes les larmes de son corps parce que son éléphante adorée allait lui manquer ? L'air faussement sophistiqué qu'affichait Indira, imitant à la perfection ses amies anglaises, me donna envie de la secouer tant ma frustration était grande.

Plus tard, quand nous arrivâmes à l'école et qu'Indira me demanda si elle pouvait s'installer dans un dortoir avec Celestria et ses autres amies, je ne protestai pas. Indira avait changé irrévocablement, et il me fallait l'accepter.

Le troisième trimestre passa beaucoup plus vite que les deux précédents, en partie parce que j'avais compris et accepté qu'Indira, du moins pour le moment, ne voulait plus de moi. Charlotte, la fille qui occupait désormais l'ancien lit d'Indira à mes côtés, était gentille et aimable.

Son père, qui était pasteur dans l'armée, avait été affecté à l'étranger. Bien qu'intimement convaincue que je ne retrouverais jamais l'amitié que j'avais partagée avec Indira, j'avais néanmoins le sentiment que Charlotte et moi avions des points communs. Comme sa scolarité était payée par l'armée, elle prenait ses études au sérieux, contrairement à la plupart de nos camarades anglaises, qui considéraient l'école comme un endroit où passer le temps en attendant leur introduction dans la société et un grand mariage. Charlotte avait décidé de devenir gouvernante une fois qu'elle aurait quitté l'école.

— Papa touche un maigre revenu de l'Église, qu'il économise pour maman et lui quand il prendra sa retraite. Mais il ne restera rien pour moi. Alors, soit je devrai habiter avec eux, soit je devrai travailler pour gagner ma vie, me confia-t-elle une nuit.

Je me dis alors que je pourrais peut-être devenir gouvernante, moi aussi, et assurer mon avenir. Une fois que j'aurais terminé l'école, je serais certainement suffisamment qualifiée pour enseigner à de petits enfants.

Mais qui pourrait bien vouloir de moi ? pensai-je en soupirant. En Inde, c'était un signe extérieur de réussite et de richesse d'employer une dame de compagnie anglaise, mais aucune famille sur les deux continents ne

voudrait d'une Indienne, si qualifiée fût-elle, comme gouvernante pour ses enfants.

Plus les jours passaient, plus je prenais conscience d'avoir échoué dans un no man's land. J'avais été élevée dans un palais, mais j'étais pauvre. J'étudiais en Angleterre, mais je n'avais pas la bonne couleur de peau pour mettre en pratique mes compétences. Je n'étais pas issue de la classe ouvrière, mais je n'étais pas assez noble pour espérer un grand mariage. Je pensai alors au petit sac en toile, caché sous le pavillon dans la propriété du palais de Cooch Behar et je priai tous les dieux et déesses que je connaissais pour qu'il soit encore enterré là.

Les rumeurs d'une guerre imminente abondaient au début du mois de juin. Il était désormais hors de question qu'Indira et moi rentrions en Inde. Nous n'avions pas non plus la possibilité de passer l'été dans la maison de Pont Street : elle avait été fermée, et une grande partie du personnel avait rejoint les forces armées. De plus, la mère d'Indira craignait, sans doute à juste titre, que des bombes ne soient lâchées sur Londres et trouva une solution pour nous envoyer le plus loin possible de la capitale.

Il avait donc été décidé qu'Indira et moi passerions l'été dans le comté de Devon, dans le sud de l'Angleterre. La veuve de l'ancien résident de Cooch Behar (le haut fonctionnaire britannique présent dans chaque État princier) avait proposé de nous accueillir pendant les vacances.

— Je n'arrive pas à croire que Ma nous envoie là-bas ! maugréa Indira en jetant quelques habits au hasard dans sa malle. Je l'ai suppliée de me laisser aller chez Celestria, mais elle a refusé. Qu'est-ce que je vais faire coincée au milieu de nulle part sans amies pour me tenir compagnie ?

Je *voulais* dire, mais je m'abstins bien sûr, que je serais là, à ses côtés. Pourtant, quand nous partîmes pour le Devon, elle s'assit le plus loin possible de moi sur la banquette en cuir et détourna la tête.

Comme souvent, elle exprimait par ses gestes et son maintien tout ce qu'elle ne disait pas avec des mots. Je regrettais de ne pas avoir pu rester à l'école comme l'avaient fait d'autres filles dont les parents étaient à l'étranger. Charlotte, par exemple. Mais comment aurais-je pu expliquer à la maharani que sa fille ne voulait plus de moi comme demoiselle de compagnie ?

Je ne pouvais pas parler ainsi à la femme qui m'avait recueillie et avait proposé de payer mes études onéreuses parce qu'elle était persuadée que sa fille m'aimait et avait besoin de moi.

En regardant Indira boudier, je sus que ce n'était plus le cas.

Lorsque nous entrâmes dans le parc qui entourait Astbury Hall, nous ne vîmes pas le château tout de suite. Il apparut quelques minutes plus tard, et je le contemplai, fascinée, car il ressemblait beaucoup au palais de Cooch

Behar dans sa forme et dans son esprit. On aurait dit deux âmes sœurs : l'une façonnée par la chaleur, l'autre, par la glace. J'appris plus tard que l'architecte avait conçu les plans du palais de Cooch Behar en s'inspirant en partie d'Astbury Hall. Il n'était donc pas surprenant que le monolithe froid qui se dressait devant moi, avec le dôme qui coiffait la partie centrale, me paraisse familier.

Quand nous nous arrê tâmes devant les énormes marches en pierre qui conduisaient à la porte d'entrée, je vis les battants s'ouvrir et les membres du personnel sortir les uns après les autres pour se positionner sur les marches au moment où nous descendions toutes deux de la voiture. La princesse Indira recevait un accueil royal, digne de son rang.

Elle gravit les marches, passant devant les domestiques, et s'avança vers une femme à l'allure sévère, aux hanches larges, vêtue d'une robe édouardienne démodée.

— Je suis Maud Astbury. Bienvenue à Astbury Hall, princesse Indira.

— Merci, lady Astbury, répondit poliment Indira.

Je les suivis à l'intérieur.

— J'espère que votre chambre vous conviendra, ma chère. Nous manquons cruellement de personnel avec tous les jeunes hommes qui se sont engagés.

Indira, gracieuse à l'extrême quand elle était traitée comme une princesse, hocha la tête.

— Bien sûr, je comprends. C'est très gentil à vous de m'accueillir.

— Mon fils, Donald, va rentrer dans quelques jours à la maison pour les vacances. Il pourra peut-être vous distraire.

Comme d'habitude, je me tenais derrière Indira, mal à l'aise. Enfin, lady Astbury posa les yeux sur moi.

— Je vois que vous êtes venue avec votre femme de chambre.

— Non, s'empressa de rectifier Indira. Anahita est mon amie et ma demoiselle de compagnie.

— Je vois.

Lady Astbury afficha une mine consternée quand elle entraîna Indira avec elle jusqu'au pied du grand escalier. Elle pencha la tête vers Indira, et toutes deux se mirent à parler à voix basse.

— Bien sûr, j'y veillerai. À présent, princesse Indira, la domestique va vous accompagner à l'étage, vous et votre... demoiselle de compagnie pour

vous montrer vos chambres. N'hésitez pas à me dire si vous avez besoin de quoi que ce soit pendant votre séjour. Je vous verrai au dîner ce soir.

— Je suis désolée, Anni, répéta Indira en balayant du regard la petite pièce sous les toits où j'avais été cantonnée. Maman était dans un tel état qu'elle a dû oublier de dire que tu venais ici. Lady Astbury a promis qu'elle préparerait une chambre à l'étage principal pour toi demain. Ça ne te dérange pas de rester ici pour la nuit ?

— Bien sûr que non, répondis-je, heureuse de constater qu'Indira se souciait apparemment de mon bien-être. Il y a une jolie vue d'ici.

Indira regarda à travers le petit carreau de verre, placé entre les avant-toits de la grande maison.

— Oui, tu as raison. En tout cas, si tu n'es vraiment pas bien ici, mon lit est assez grand pour accueillir encore quatre personnes au moins.

Elle me sourit.

— Ça ira très bien.

— Bon, dans ce cas, je suis en bas, si tu as besoin de moi. Anni, dit-elle en prenant mes mains dans les siennes, je suis désolée de t'avoir abandonnée à l'école. Je ne l'ai pas fait intentionnellement.

Puis Indira me serra dans ses bras, comme elle le faisait autrefois quand nous étions toutes les deux seules contre le monde entier.

— Descends me voir une fois que tu auras défait tes valises, dit-elle.

Elle me fit un petit signe en quittant la pièce.

Une semaine après notre arrivée, lady Astbury semblait avoir oublié, comme par hasard, mon emménagement « imminent » à l'étage où dormait Indira, et j'étais toujours logée dans la minuscule chambre sous les toits. Je ne pouvais pas dormir au-delà de six heures du matin, car les rayons du soleil levant entraient à flots par ma fenêtre sans rideaux et baignaient la pièce d'une lumière aveuglante. Je jetai un coup d'œil dehors et constatai qu'une belle journée s'annonçait encore.

Impatiente, je me lavai le visage dans la cuvette qu'on m'avait fournie et empruntai l'escalier de derrière qui débouchait sur la cuisine pour profiter du lever de soleil dans le jardin.

Tout en longeant l'immense terrasse qui n'avait pas besoin de véranda pour protéger les occupants du château du pâle soleil anglais, je sentis la douce odeur de l'herbe fraîchement coupée. Je descendis d'un pas léger les marches qui conduisaient au jardin et, admirant les parterres de roses, j'errai

dans les allées. Tout en savourant le calme et le silence du matin, je pensai tout à coup à l'aube d'un matin d'été en Inde.

Ici, dans ce climat tempéré et stable, les éléments n'étaient ni menaçants ni destructeurs. Les températures baissaient en hiver et rendaient la vie moins agréable, mais, à ma connaissance du moins, il n'y avait pas de mousson, pas de tremblements de terre, ni de catastrophes naturelles aux conséquences dramatiques sur les îles britanniques.

L'Inde était aux antipodes de l'Angleterre. Tout y était vif, coloré et dramatique. Les températures montaient en flèche, le vent soufflait, les rivières quittaient leur lit, tout était violent et imprévisible.

Je commençai à comprendre aussi que, contrairement à mes compatriotes, au tempérament fougueux et passionné, les Britanniques étaient un peuple flegmatique. Tout en m'asseyant sur un banc, je repensai au jour où Charlotte avait appris la mort de sa mère juste avant la fin du trimestre. Elle avait pris la nouvelle avec stoïcisme, résignation, sans verser beaucoup de larmes. Je me revis deux ans auparavant, pleurant et sanglotant au temple, le jour terrible où j'avais appris la disparition de ma mère.

Je savais aussi que, même si les Britanniques étaient toujours en guerre dans des régions lointaines du monde, le sol anglais n'avait pas été envahi depuis plus de deux cents ans.

Pourtant, tout cela pourrait changer dans les prochaines semaines ou dans les prochains mois. Les bruits de bottes des soldats du Kaiser résonneraient-ils dans toute l'Europe et viendraient-ils menacer cette petite nation qui avait réussi à conquérir une si grande partie du monde et à bâtir un empire sur lequel, comme l'aimaient à le souligner les Anglais, le soleil ne se couchait jamais ?

— Bonjour, êtes-vous notre princesse indienne ?

J'étais tellement absorbée dans mes pensées que je n'avais pas entendu quelqu'un approcher. Je levai la tête et plongeai mon regard dans des yeux d'un bleu profond. Je n'en avais jamais vu de tels chez un Anglais. Ils étaient contenus dans un visage qui avait encore les traits un peu flous de l'adolescence avant que les contours définitifs de l'âge adulte n'apparaissent. Les cheveux du garçon avaient, à mes yeux indiens, la couleur de la paille et semblaient tout aussi rêches. Il avait le teint pâle (rose et blanc) caractéristique des Anglais que leur enviaient tant d'Indiens.

Pour moi, au lever du soleil, il ressemblait à Adonis dans les mythes grecs que j'avais lus en cours d'histoire.

— Je...

Alors que je m'apprêtais à lui répondre, j'entendis le son doux d'un chant dans mes oreilles et j'eus du mal à me concentrer. Un frisson, désormais familier, remonta le long de ma colonne vertébrale. Quelqu'un ou quelque chose me disait que cet étranger allait jouer un rôle dans ma vie future.

— Vous comprenez l'anglais ? m'encouragea-t-il.

— Oui.

J'essayai de faire taire le son dans mes oreilles en disant aux esprits que leur message était bien passé.

— Je parle très bien anglais, répondis-je.

— Et vous vous appelez Indira ?

— Non, je suis sa demoiselle de compagnie. Je m'appelle Anahita Chavan, mais tout le monde m'appelle Anni.

— Bonjour, mademoiselle Chavan... ou Anni, si vous préférez, dit-il en me tendant la main. Je m'appelle Donald Astbury. Comment allez-vous ?

À l'instar de tous les Anglais, il avait d'excellentes manières.

— Très bien, merci, répondis-je modestement.

Il s'assit gentiment à côté de moi sur le banc.

— Puis-je me permettre de vous demander ce que vous faites à une heure si matinale dans le jardin ?

— Le jour me réveille. Je vois le soleil briller par la fenêtre et je me lève. Et vous ?

— Oh ! je suis arrivé à la maison très tard hier soir. Je rentre tout juste du pensionnat. Là-bas, la cloche sonne à six heures et demie pétantes, alors, je me suis réveillé à la même heure ce matin. Il fait si beau que j'ai décidé de me lever et d'aller voir ma jument à l'écurie.

— J'adore les chevaux, dis-je avec mélancolie.

— Vous savez les monter ?

— Oui, j'ai appris avant même de savoir marcher sur mes deux jambes.

— Je ne savais pas qu'en Inde, comme ici, on apprenait à monter à cheval dès le berceau.

— Bien sûr que si. Comment nous serions-nous déplacés sinon pendant des milliers d'années ?

— Bien répondu, dit Donald en souriant. Si je vous montrais les écuries, alors ?

— Oh oui, avec plaisir ! répondis-je avec enthousiasme.

— Venez.

Il m'aida à me lever du banc, et nous traversâmes les jardins.

— Comment trouvez-vous l'Angleterre ?

— Il y a des choses que j'aime, et d'autres, un peu moins.

Il me dévisagea soudain.

— Vous êtes très sensée, et votre anglais est excellent. Puis-je vous demander quel âge vous avez ?

— J'aurai quinze ans dans quelques mois, répondis-je en exagérant un peu.

— Mon Dieu ! La plupart des Anglaises de votre âge se conduisent encore comme de petites filles sottes.

— Merci.

— Pas du tout, dit-il tandis que nous entrions dans les écuries. Tenez, regardez, c'est ma jument Glory. Ma mère l'avait appelée Gloria, d'après le nom d'une de mes tantes, vieille fille, mais je trouvais que ça ne lui allait pas du tout, alors, j'ai changé. Comment la trouvez-vous ?

Je regardai le cheval et vis que Glory était effectivement magnifique. C'était un pur-sang de seize paumes, d'après mon estimation. Je tendis la main et la posai sous son menton tout en caressant sa longue tête mince avec l'autre.

— Dites donc, je suis impressionné, commenta Donald. Normalement, elle gémit et se plaint quand un étranger la caresse. Vous savez vous y prendre, Anni, ça ne fait aucun doute.

— Je crois que je les comprends.

— Si nous faisons une petite promenade à cheval ? Je suis curieux de voir si Glory vous accepte sur son dos. Normalement, elle s'emballe et désarçonne les cavaliers qu'elle ne connaît pas. Voyons si elle vous permet de la monter.

— J'ai très envie d'essayer, dis-je avec enthousiasme.

— Faites-la sortir, je vais la seller, me dit mon nouvel ami. Je suis sûr qu'elle va immédiatement nous faire savoir si elle est d'humeur à nous faire plaisir.

Je fis ce qu'il demandait, puis, une fois que Glory fut immobile, je sautai sur son dos, relevant ma longue jupe aussi haut que la pudeur le permettait pour m'asseoir à califourchon sur elle.

Donald sourit.

— On dirait qu'elle est tout à fait satisfaite de son sort. Je vais chercher l'étalon.

Cinq minutes plus tard, nous trottions tranquillement dans le parc. Donald arrêta son cheval et me regarda.

— Ça vous dirait d'essayer un terrain un peu plus accidenté ? Dartmoor se trouve à quelques minutes d'ici, dans cette direction, dit-il en tendant le bras vers la gauche. C'est une magnifique promenade à cheval, et je pense que vous avez tout à fait le niveau.

— Bien sûr, dis-je, ignorant ce qu'était ce Dartmoor, mais consciente que je ne m'étais pas sentie si heureuse et si libre depuis des mois. Je vous suis.

— D'accord.

Donald partit immédiatement au petit galop, et je fis de mon mieux pour le suivre avec Glory.

Quand nous quittâmes le parc et que nous rejoignîmes la lande, une brise chaude souffla dans mes cheveux, et je me sentis un peu plus légère tout à coup après ces dernières semaines difficiles et pesantes. Au départ, je me concentrai sur la route à suivre sur ce terrain accidenté et caillouteux. Mais Glory semblait savoir exactement où elle allait et, quand je compris qu'elle n'avait pas besoin de moi pour s'orienter, je me détendis, me redressai et profitai de la balade. Quarante minutes plus tard, nous étions de retour à l'écurie, les chevaux et leurs cavaliers un peu hors d'haleine.

— Mon Dieu, dit Donald en descendant de son cheval, qu'il confia au lad qui bâillait, vous êtes de loin la meilleure cavalière que j'aie jamais vue.

Je réalisai qu'il me regardait avec une sincère admiration.

— Merci. Je suis sûre que vous trouverez la princesse Indira tout aussi douée, dis-je loyalement.

— Dans ce cas, je suis impatient de la mettre à l'épreuve, elle aussi, mais je doute qu'elle soit meilleure que vous.

Il me tendit la main pour m'aider à descendre.

— Eh bien, Anni, j'espère que nous aurons l'occasion de faire d'autres promenades ensemble, dit-il tandis que nous reprenions la direction de la

maison. Que diriez-vous de demain matin ? À six heures et demie tapantes ?

— Avec plaisir, oui.

Le cœur léger, je montai dans ma chambre sous les toits pour me laver avant le petit-déjeuner. Voilà des mois que je ne m'étais pas sentie si heureuse.

Malgré mon inquiétude et ma crainte de ne pas pouvoir retourner en Inde avant longtemps, je n'oublierai jamais ce premier été à Astbury. Même si la Grande-Bretagne avait officiellement déclaré la guerre à l'Allemagne le 4 août, nous étions relativement épargnés par les répercussions du conflit.

Quand la nourriture vint à manquer dans les magasins, nous ne le remarquâmes pas vraiment, car le domaine, avec ses hectares de terres cultivées, nous permettait de vivre en autarcie.

Bien que Donald fût trop jeune pour s'engager, je pris conscience de la souffrance et des changements auxquels étaient confrontés certains, quand Selina, la fille de lady Astbury, vint vivre à la maison avec nous. Son mari, capitaine dans l'armée britannique, avait été affecté en France. Ils n'étaient mariés que depuis un an, et Selina attendait leur premier enfant. Elle était enceinte de huit mois.

Parfois, l'après-midi, je la trouvais assise dans l'orangerie, qui abritait les nombreuses plantes exotiques que les Astbury avaient rapportées de leurs voyages dans les lointaines contrées. Je reconnus certaines d'entre elles, car elles figuraient dans le carnet de remèdes et potions de ma mère, et j'en fis des boutures, puis, une fois qu'elles eurent poussé, je les écrasai avec mon *shil noda* et les disposai sur le rebord de ma fenêtre au grenier pour les faire sécher au soleil. Lors de mes promenades dans le jardin et parfois jusqu'à Dartmoor, j'avais trouvé d'autres herbes et plantes inhabituelles et, après avoir demandé des pots de confiture vides dans la cuisine, je les faisais sécher. Ma collection grandissait.

— Que faites-vous avec toutes ces plantes, Anni ? demanda Selina par un après-midi humide dans l'orangerie pendant qu'elle s'éventait dans son fauteuil et me regardait avec un intérêt certain.

Je ne savais que répondre, mais décidai de lui dire la vérité :

— J'en fais des médicaments.

— Vraiment ? C'est en Inde que vous avez appris à faire ça ?

— Oui. C'est ma mère qui m'a transmis son savoir.

Je ne voulais pas m'étendre sur le sujet, car j'avais peur qu'elle me prenne pour une sorte de sorcière.

— Que vous êtes intelligente ! répondit-elle avec une sincère admiration. Je sais que mon père croyait beaucoup aux vertus des médicaments locaux quand il était affecté en Inde. Eh bien, si vous avez une potion qui permettrait de faire venir cet enfant plus rapidement au monde, je vous en serai très reconnaissante.

J'étudiai la forme de son ventre, vis que l'enfant qu'elle portait était descendu ces derniers jours, ce qui signifiait que la tête était déjà en bas.

— Je pense que ça ne sera plus très long.

— Vraiment ? Vous pouvez le voir ?

— Oui, répondis-je en souriant. Je crois.

Malheureusement, en dépit de ses regrets sincères le jour de notre arrivée à Astbury Hall, Indira ne prêtait guère attention à moi. Je la voyais encore moins souvent que d'habitude. Lady Astbury avait finalement consenti à ce qu'elle invite ses amies de Londres à venir lui tenir compagnie.

J'avais comme l'impression que lady Astbury avait cédé aux supplications d'Indira parce qu'elle avait une idée derrière la tête. Après tout, il serait bientôt temps pour Donald de choisir une épouse parmi les jeunes femmes de la haute société britannique. Les filles qu'Indira avait fait venir jusque chez elle pourraient peut-être lui permettre de faire son choix.

— Je n'ai jamais vu autant de jeunes filles délicieuses passer ma porte, m'annonça-t-elle un jour quand je la croisai dans le grand escalier. Anahita, ma chère, voulez-vous bien aller à l'étage et vous assurer que les domestiques ont bien mis des fleurs dans la chambre de lady Celestria ?

— Bien sûr, dis-je en me précipitant dans la chambre pour vérifier.

Je n'aimais pas lady Astbury, et elle me le rendait bien. Elle avait vécu en Inde quand son mari était le résident de Cooch Behar et, chaque fois qu'elle parlait de cette période en ma présence, je sentais bien qu'elle avait détesté chaque seconde de ce séjour forcé. Elle n'était pas loin de me traiter comme une domestique.

Son attitude supérieure envers mes compatriotes (« Sales petits barbares », l'avais-je entendue nous appeler une fois) ne faisait qu'exacerber son dédain pour moi. Je savais que c'était une catholique très pratiquante qui allait tous les jours à l'office dans la chapelle du château.

Sa raideur et son arrogance intrinsèques symbolisaient pour moi ce qu'il y avait de plus négatif chez les Britanniques. Indira, bien sûr, venait d'une famille royale et avait été élevée à l'occidentale. Lady Astbury pouvait la traiter comme une égale..., *tout juste*.

Malgré le fait que j'étais moi aussi apparentée à une maharani, lady Astbury me demandait de plus en plus souvent de lui rendre des services. Elle me priait distraitement de « vite » aller chercher sa broderie ou de lui prendre un livre dans la bibliothèque.

La situation était naturellement exacerbée par le manque de personnel dans la maison. Comme la plupart des serviteurs qui travaillaient au château étaient partis combattre en France, les servantes avaient vu leur charge de travail multipliée par deux. Ne voulant pas paraître impolie ou passer pour une ingrate, j'acceptais toujours les tâches que lady Astbury me confiait. Ce n'était pas une corvée pour moi d'aider les domestiques qui étaient gentilles, chaleureuses et ravies d'avoir une paire de mains en plus pour changer les lits et faire la poussière dans une chambre.

Les premiers soirs, j'étais descendue dîner dans la salle à manger solennelle avec Indira, mais je m'y étais sentie mal à l'aise, car tout le monde m'avait ignorée. Puis, le quatrième soir, un plateau avait été apporté dans ma chambre au grenier, et j'avais compris que ma présence au dîner n'était pas désirée. Je n'en fus pas trop attristée, car ma garde-robe ne contenait pas la pléthore de robes anglaises élégantes qu'il fallait porter pour ce genre d'occasions, et je ne voulais certainement pas m'en plaindre à Indira.

Tilly, l'une des domestiques, m'ayant un soir apporté mon plateau dans ma chambre après avoir passé la journée à monter et descendre les escaliers du château, fit remarquer que ce devait être bien triste pour moi de dîner seule.

Elle suggéra qu'il serait sans doute préférable pour moi de venir manger à la cuisine avec le reste du personnel. Comme je savais que cela lui éviterait aussi de monter toutes ces marches, j'acceptai. À partir de ce soir-là, je mangeai en bas avec les domestiques, répondant à leurs questions incessantes, car ils étaient tous fascinés par ma vie au palais en Inde.

Un soir, la cuisinière, madame Thomas, se plaignit de son arthrite qui lui faisait très mal aux mains. Je lui demandai si elle souhaitait quelque chose pour soulager la douleur et soigner l'inflammation.

— Ça m'étonnerait que ça marche, dit-elle. Mais ça ne peut pas me faire de mal non plus ! Ça ne coûte rien d'essayer.

À l'aide de mon *shil noda*, j'écrasai une racine de calamus que j'avais trouvée dans l'orangerie, puis j'ajoutai de l'eau pour faire une pommade. Ce soir-là, je montrai à madame Thomas comment appliquer la pommade sur sa main.

— Vous devez en mettre deux fois par jour pendant une semaine, et je pense que ça vous aidera.

Effectivement, une semaine plus tard, madame Thomas disait à tout le monde que j'avais fait des miracles. Ses commentaires élogieux eurent pour effet d'attirer une série de « clientes » qui venaient à la cuisine pour réclamer un remède soignant tel mal ou telle douleur. J'étais heureuse de pouvoir les aider, et cela me donnait l'occasion de mettre en pratique ce que Zeena et ma mère m'avaient appris. Je goûtais aussi l'accueil chaleureux que me réservaient toujours les domestiques. Je me sentais appréciée, acceptée, et c'était un changement fort bienvenu.

Pourtant, si je fus si heureuse cet été-là, si heureuse que même l'indifférence d'Indira et la condescendance de lady Astbury ne pouvaient pas gâcher mon humeur, c'était grâce à mes promenades à cheval matinales avec Donald Astbury.

Le lendemain de notre première balade, je sautai du lit au petit matin, me demandant s'il serait à l'écurie comme convenu.

— Anni ! dit-il en souriant. Prête pour un petit galop ?

— Oui, dis-je en hochant la tête avec enthousiasme.

Après avoir sellé les chevaux, nous nous étions échappés à Dartmoor, profitant des premiers rayons du soleil qui baignaient le paysage d'une lumière douce. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes presque tous les matins et qu'une véritable amitié naquit entre nous.

Contrairement à sa mère, Donald était chaleureux, ouvert, et j'avais le sentiment que je pouvais lui parler librement de ma vie. Il était sincèrement fasciné par les coutumes et la culture indiennes.

— Mon père a toujours aimé l'Inde et ses habitants, expliqua-t-il. Ce n'était pas le cas de maman, et c'est pour ça que nous sommes rentrés en Angleterre. Selina et moi étions tout petits à l'époque. Malheureusement, mon père est mort cinq ans plus tard. Maman a toujours dit que c'était son séjour en Inde qui l'avait tué, et il est vrai qu'il avait attrapé le paludisme et

qu'il faisait des rechutes depuis. Mais, au bout du compte, il est mort d'une pneumonie. Il disait que c'était le climat anglais qui ne lui convenait pas. C'était un homme bon. Il essayait toujours d'aider les autres.

— Vous lui ressemblez ? demandai-je, tandis que nous étions allongés sur l'herbe rêche de Dartmoor, pendant que nos chevaux haletants buvaient dans le ruisseau.

— C'est ce que dit ma mère. Je crois qu'elle le jugeait trop « sentimental ». Papa essayait toujours d'aider les plus pauvres, parfois au détriment de notre compte bancaire. Il traitait aussi tout le monde de la même façon, quelle que soit sa couleur de peau ou sa religion. Ma mère, elle, a une vision beaucoup plus... traditionaliste des choses.

Durant ces promenades à cheval dans la lande, il me parla de ses craintes pour l'avenir, à cause de la guerre. Il se demandait aussi s'il serait capable de prendre la tête du domaine d'Astbury le moment venu. Il devrait endosser ce rôle à l'âge de vingt et un ans.

— Il n'y a pas assez d'argent pour entretenir le domaine et encore moins pour restaurer la maison, dit-il en soupirant. Certaines parties du château n'ont pas été touchées depuis cent ans. Maman en a hérité ainsi. Papa n'était pas vraiment un homme d'affaires, et personne n'imaginait qu'il mourrait aussi jeune. Je crois que maman a pratiqué la politique de l'autruche ou plutôt qu'elle s'est réfugiée dans la prière. Je ne veux pas jouer les porteurs de mauvaises nouvelles, mais je doute que son Dieu puisse nous aider.

Je le regardai, touchée par sa maturité. Il n'avait que seize ans, mais semblait porter le poids du monde sur ses épaules.

— Il y a tellement de vies qui dépendent de moi, tellement d'hommes et de femmes qui travaillent ici pour nourrir leur famille.

Il roula sur le côté et me regarda en souriant.

— Je crois qu'il ne me reste plus qu'à épouser une riche héritière ! Allez, venez, il est temps de rentrer.

Une fois que Donald était entré dans la maison pour se changer avant le petit-déjeuner, je ne le voyais plus jusqu'au lendemain matin. Il passait le reste de la journée à distraire Indira et ses amies en organisant des déjeuners, des matchs de tennis et des promenades à cheval beaucoup plus tranquilles que celles que nous faisions ensemble.

J'étais pratiquement certaine qu'il ne parlait jamais de nos chevauchées matinales. Pour ma part, je n'en touchai mot à personne. C'est un secret que je gardai pour moi durant ces longues et douces soirées estivales en Angleterre.

À la fin du mois d'août, deux jours avant la reprise de l'école pour Indira et moi, Selina eut une série de contractions rapprochées annonçant un accouchement imminent. Les domestiques montaient et descendaient les escaliers chargés de serviettes et d'eau chaude. L'ambiance était tendue dans la cuisine, chacun attendant avec impatience la venue au monde du bébé tout en redoutant d'éventuelles complications pour la mère.

— Le docteur Trefusis est en route. Il était de garde à l'hôpital d'Exeter. Bien sûr, lady Selina a choisi un dimanche soir pour accoucher ! Ça lui ressemble bien. Espérons qu'il va bientôt arriver, dit madame Thomas en levant les yeux au ciel.

Une heure plus tard, Tilly, la femme de chambre de Selina, descendit à la cuisine, le visage pâle et les traits tirés.

— Elle est dans un état épouvantable, là-haut. Elle se tourne et se retourne dans son lit et hurle de douleur. Je ne sais pas quoi faire pour la calmer. Qu'est-ce que je peux lui donner, madame Thomas ? J'ai peur que le bébé ne soit coincé.

— Avez-vous appelé madame ? demanda madame Thomas.

— Oui, mais vous savez qu'il est impossible de faire déplacer lady Astbury pour un accouchement. Elle n'ose même pas s'approcher de la chambre de sa fille. À mon avis, elle a dû payer quelqu'un pour donner naissance à ses enfants à sa place !

— Lady Selina doit être fatiguée, dis-je depuis le fauteuil où j'avais l'habitude de m'asseoir dans un coin de la cuisine.

— Elle est épuisée, mademoiselle Anni. Ça fait six heures que le travail a commencé, expliqua Tilly.

— Dans ce cas, vous devriez lui apporter de l'eau sucrée pour maintenir son taux de glucose, conseillai-je calmement. Et puis il faudrait la faire marcher le plus possible.

Tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Vous avez déjà vu un bébé venir au monde, mademoiselle Anni ? demanda madame Thomas.

— Oh oui ! J'ai souvent accompagné ma mère quand elle allait aider les femmes de notre ville à accoucher.

— Eh bien, nécessité fait loi, dit madame Thomas. Mademoiselle Anni, voulez-vous bien monter avec Tilly ? Si lady Selina accepte de vous faire entrer dans sa chambre, vous pourrez peut-être l'aider.

— Si vous le dites, répondis-je en me levant nerveusement de mon fauteuil.

— Tout ce que vous risquez, c'est qu'elle refuse ! Mais j'ai plutôt l'impression qu'elle a besoin de toute l'aide qu'on lui proposera. Allez, allez, ma chère !

Je suivis Tilly dans les escaliers et, tandis que j'attendais devant la porte de Selina, j'entendis des gémissements à l'intérieur de la chambre.

Tilly passa la tête par l'embrasure de la porte et me fit signe.

— Elle n'a pas eu l'air de comprendre ce que je lui disais, mais entrez.

Je pénétrai dans la chambre et vis Selina, allongée sur le dos, le visage pâle, les cheveux imprégnés de sueur.

— Lady Selina, c'est Anahita. J'ai déjà aidé des femmes à mettre leur bébé au monde. Vous voulez bien que j'essaie de vous soulager ?

Selina leva la main avec effort, et je compris qu'elle acceptait.

— D'abord, nous devons la redresser sur ses oreillers pour qu'elle puisse boire l'eau sucrée. Ensuite, vous irez vite chercher des gants de toilette humides qu'on mettra sur son front. Remontez-lui les cheveux aussi, dis-je à Tilly. Elle aura moins chaud.

Une fois que nous eûmes redressé doucement Selina et que Tilly lui eut fait boire un peu d'eau sucrée, je pris son pouls qui battait très vite.

— Lady Selina, je peux vous examiner ? Il faut que je voie où vous en êtes.

Elle hocha la tête à contrecœur, les yeux toujours fermés.

Je soulevai sa chemise de nuit, l'examinai et sentis immédiatement que son col n'était ouvert qu'à quatre doigts. Elle devait attendre qu'il soit dilaté à dix pour commencer à pousser.

— Lady Selina, le bébé est prêt à venir, mais votre corps, lui, ne l'est pas. Je veux que vous vous leviez avec moi et que vous marchiez. Je vous promets que la gravité va vous aider. Vous pouvez le faire ?

— Non..., non..., j'ai trop mal..., gémit-elle.

— Essayons quand même.

Passant mon bras dans son dos, je la redressai, puis je fis pivoter ses jambes sur le bord du lit, et, usant de toutes mes forces, je l'aidai à se mettre en position debout.

— Parfait. Maintenant, nous allons marcher, dis-je. Vous verrez, ça soulagera aussi la douleur.

Doucement, je lui fis mettre un pied devant l'autre, et nous avançâmes dans la chambre.

— C'est très bien, dis-je pour l'encourager.

Pendant deux longues heures, nous arpentâmes sa chambre. Je respirai avec elle tout en lui murmurant des mots d'encouragement. Le mouvement constant la calma, et son pouls se stabilisa.

— J'ai besoin de pousser, annonça-t-elle soudain.

Je sus qu'il était temps de tout préparer pour l'accouchement et je fis signe à Tilly de disposer les serviettes sur le lit. J'aidai Selina à s'allonger sur les serviettes.

— Ne poussez pas tout de suite, lady Selina. Vous devez d'abord respirer très vite, comme un chien assoiffé... Comme ça...

J'enchaînai une série de respirations rapides et superficielles, et lui souris quand elle commença à m'imiter. Je vérifiai rapidement que le col était suffisamment dilaté pour laisser le bébé passer. Satisfaite, je lui dis que, la prochaine fois qu'elle en ressentirait le besoin, elle devrait pousser aussi fort que possible. Un cri déchira l'air calme de la nuit quand je vis la tête du bébé apparaître.

Avant que la tête du bébé ne soit complètement sortie, Selina dut pousser plusieurs fois, serrant chaque fois ma main si fort que je crus qu'elle allait réduire mes os en bouillie. Puis j'aidai son corps parfait et minuscule à glisser du ventre de sa mère.

— Le bébé va bien ? demanda Selina en tentant de lever la tête pour regarder.

Mais elle était trop épuisée et dut renoncer.

— Oh ! oh !

Tilly porta les mains à ses joues tout en regardant le bébé qui criait entre les jambes de Selina.

— C'est une petite fille ! Félicitations, lady Selina !

Je pris le bébé et le mis immédiatement dans les bras de sa mère. À cet instant, la porte s'ouvrit, et le docteur entra dans la pièce.

— Bon, bon, dit-il en s’avançant vers le lit et en regardant la mère et l’enfant.

Selina était maintenant calme, à la fois épuisée et triomphante. Le médecin ouvrit sa sacoche, dont il sortit un instrument pour couper le cordon. Il me lança un regard, puis m’adressa un sourire bourru.

— Dois-je prendre la relève ?

— Oui, bien sûr.

Consciente que ma présence n’était plus nécessaire, ni souhaitée, je m’apprêtais à quitter la pièce. Mais Selina tendit immédiatement la main vers moi.

— Merci, Anni, vous avez été merveilleuse !

Le lendemain matin, quand je descendis prendre le petit-déjeuner à la cuisine, tellement épuisée que je n’avais pas réussi à me lever pour ma promenade à cheval avec Donald, je fus accueillie en véritable héroïne.

— Vous lui avez sauvé la vie. C’est ce que dit lady Selina, en tout cas ! s’exclama Tilly. Mademoiselle Anni a été incroyable, annonça-t-elle à toutes les personnes présentes dans la cuisine. Elle savait exactement quoi faire et l’a calmée. J’espère que cette virago en haut vous sera reconnaissante, mademoiselle Anni. Vous vous rendez compte ? Elle n’est même pas venue voir sa pauvre fille qui souffrait le martyre... Et ensuite, je l’ai entendue dire au docteur sur le palier que lady Selina avait eu de la chance d’avoir mis au monde son enfant sans la moindre complication ! Tout ce que je peux dire, c’est qu’elle devrait remercier sa bonne étoile ! Heureusement que vous étiez là et que vous saviez quoi faire !

Plus tard, Selina m’invita à voir le bébé dans sa chambre. Elle était étendue sur son lit et, l’air parfaitement heureux, tenait sa fille dans ses bras. Elle m’adressa un sourire rayonnant quand j’entrai.

— Bonjour, Anni, venez voir mon adorable bébé. Elle est parfaite, n’est-ce pas ?

Elle tapota le bord de son lit, et, un peu hésitante, je m’assis à côté d’elle.

— Oh ! elle est magnifique, dis-je en tendant le doigt pour caresser sa peau veloutée. Comment l’avez-vous appelée ?

— À vrai dire, je n’ai pas vraiment eu le choix. Elle s’appelle Eleanor, comme la mère de son père. Elle est jolie comme un cœur, vous ne trouvez pas ? Vous voulez la tenir, Anni ?

— Oh oui, avec plaisir ! dis-je tandis qu'elle posait délicatement le bébé dans mes bras.

— Je voulais juste vous dire, ma chère Anni, que vous avez été formidable hier soir. J'ai dit à ma famille ce matin que je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous. Merci, de notre part à toutes les deux.

— Il n'y a pas de quoi, répondis-je en souriant. C'était un honneur pour moi de participer au miracle de la vie.

— Oui ! Si seulement son père était là pour voir sa fille. Nous avons envoyé un télégramme en France, bien sûr, mais qui sait quand il recevra le message ?

Soudain, j'entendis un léger murmure dans mes oreilles, et mon cœur fut plongé dans les ténèbres. Je sus que ce bébé ne verrait jamais son père. Je m'efforçai de sourire.

— Il reviendra bientôt, mentis-je.

— Il ne me reste plus qu'à prier pour qu'il revienne au plus vite. Au fait, la princesse Indira m'a dit que vous repartiez demain pour la rentrée scolaire.

— Oui.

— Quel dommage, Anni ! J'aurais tellement aimé que vous vous occupiez d'Eleanor et moi. La vieille nurse que maman a engagée ne me dit rien qui vaille. Je trouve que vous avez une approche beaucoup plus réconfortante. Promettez-moi que vous reviendrez bientôt.

— Oui, dis-je en lui tendant le bébé.

— Au revoir, Anni, et encore merci.

— Au revoir. Et bonne chance avec votre adorable petite fille.

Tandis que je me levais et me dirigeais vers la porte, Selina dit :

— Vous n'avez que quatorze ans, Anni ? Je n'arrive pas à le croire. Hier, j'avais l'impression d'être aux côtés d'une femme qui avait trois fois votre âge et votre expérience.

— Mais j'ai bien quatorze ans.

Je lui fis un dernier sourire et quittai la pièce.

Nous devions partir pour le pensionnat à onze heures le lendemain matin, ce qui me laissa le temps de faire une dernière promenade à cheval avec Donald. Il savait naturellement que j'avais aidé sa nièce à venir au monde.

Comme nous étions assis à notre endroit habituel près du ruisseau, il me demanda comment j'avais su trouver les bons gestes.

— C'est vraiment très simple, expliquai-je. Il faut toujours écouter la nature. Le corps de votre sœur savait tout. J'ai simplement essayé de l'aider à lui faire confiance.

Je vis que Donald me considérait avec plus d'admiration encore.

— Si seulement nous étions plus nombreux sur cette terre à raisonner ainsi... Mon père avait beaucoup de respect pour la nature. Vous êtes d'une grande sagesse, Anahita, pour votre âge.

— Parfois, dis-je en enfonçant le talon de ma botte dans le sol dur et desséché, je me demande si c'est vraiment une chance !

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, je ne sais pas si c'est vraiment une chance de chercher à donner du sens à cette vie.

Je levai les yeux vers lui.

— Il suffit à certaines femmes d'être jolies et d'avoir beaucoup de nouvelles robes pour être heureuses.

— Eh bien, je ne peux pas vous aider pour les robes, dit-il en pouffant. Mais je peux vous dire que vous êtes jolie. Très jolie, même. À présent, nous ferions mieux de rentrer à la maison.

Tandis que nous quitions l'écurie et que nous nous dirigions vers le château, Donald dit tout à coup :

— Nos promenades à cheval vont me manquer.

— À moi aussi, répondis-je, car je le pensais sincèrement.

Il se pencha vers moi et m'embrassa délicatement sur la joue.

— Au revoir, Anni. Revenez vite nous voir. Vous êtes une jeune fille très spéciale, et j'ai été ravi de faire votre connaissance.

Le cœur débordant d'allégresse, je pris place à côté d'Indira dans la voiture qui nous ramenait à l'école à Eastbourne. Rien ne pouvait entamer ma bonne humeur, ni les bavardages d'Indira qui se réjouissait tant de revoir Celestria et les autres filles ni la perspective de me retrouver seule et isolée.

J'avais rencontré quelqu'un qui m'aimait pour ce que j'étais. Nous étions amis, c'était tout. Du moins essayais-je de m'en persuader, car le souvenir de ses lèvres sur ma joue racontait une tout autre histoire à mon cœur.

15

Les deux années suivantes, la guerre fit rage en Europe. Indira et moi ne pûmes retourner en Inde. Pendant les vacances, je restais à l'école tandis qu'Indira était invitée chez ses différentes amies. Ça ne me dérangeait pas, car beaucoup d'autres filles étaient dans mon cas, dont mon amie Charlotte. Je profitais de ces périodes pour réviser et étudier en vue de l'examen qui viendrait clôturer nos études secondaires.

Indira et moi fêtâmes nos seize ans dans la plus grande simplicité, autour de quelques gâteaux durs comme de la pierre à cause des œufs en poudre. Indira se brouillait de temps à autre avec ses amies et se tournait vers moi, à la recherche d'une oreille compatissante, quand l'une d'elles avait dit quelque chose de particulièrement méchant.

J'avais fini par accepter son approche inconstante de notre amitié, car je savais que, dès qu'elle perdait un peu confiance, elle revenait auprès de moi en quête de réconfort.

Même si j'en souffrais parfois, je me disais que la place que j'occupais dans sa vie m'avait permis d'avoir accès à l'éducation dont mon père avait rêvé pour moi. J'étais l'une des plus brillantes de ma classe ou, du moins, la plus sérieuse et la plus travailleuse, et les enseignants commençaient à me parler d'université. Bien sûr, c'était impossible, mais cela me faisait chaud au cœur de constater qu'ils avaient une si bonne opinion de moi.

Nous passâmes les vacances de Noël 1916 à Astbury. J'en ai un souvenir très sombre. Comme je l'avais pressenti, Selina avait été informée que son mari avait été tué en France en octobre. Le château était en deuil, et personne ne songeait à fêter Noël ou à célébrer la nouvelle année.

Selina semblait mince et pâle dans ses vêtements de deuil. Elle esquissa un sourire quand elle me vit.

— Bonjour, ma chère Anni, quelle joie de revoir votre visage radieux à Astbury !

L'après-midi suivant, elle vint me trouver et me demanda de l'accompagner pour une promenade.

— J’ai été très triste d’apprendre la mort de votre mari, lady Selina, dis-je tandis que nous traversions le jardin couvert de givre.

Le paysage était plongé dans un brouillard épais, et le frêle soleil d’hiver se retirait déjà pour laisser place à la nuit qui tombait si vite.

— Merci, dit Selina. J’ai tellement de mal à accepter et à comprendre cette situation. Hugo était si jeune. Il avait toute la vie devant lui, Anni. Et maintenant...

Elle se tut quelques secondes.

— ... il est parti. Maman dit que je devrais chercher du réconfort dans la prière, auprès de Dieu. Mais, à vrai dire, j’ai l’impression de répéter des mots vides de sens. Je ne peux pas me résoudre à aller à la chapelle. C’est affreux à dire, mais j’ai l’impression que la foi m’a désertée au moment où j’en avais le plus besoin.

— Non, bien sûr que non. Il est parfois impossible de comprendre pourquoi on nous enlève les êtres que nous aimons le plus au monde. Mais, quand les dieux prennent, ils donnent aussi. Vous avez votre merveilleuse petite fille, et elle porte en elle un peu de Hugo.

— Oui, et je remercie Dieu ou les dieux d’avoir une fille si adorable, dit doucement Selina. Mais est-ce vraiment égoïste de ma part de songer à mon propre sort : la mort de Hugo m’a faite veuve à vingt-deux ans. Je suis retournée vivre dans la maison de mon enfance et je n’ai que ma mère pour compagnie. Je n’ai pas vraiment de perspectives.

— Lady Selina, je vous promets que vous retrouverez le bonheur, dis-je, écoutant ce que mon intuition venait de me dicter.

Ce n’était pas le moment de lui dire qu’elle connaîtrait encore une fois l’amour, dans un avenir proche, mais je le savais au plus profond de moi.

— Vous croyez, Anni ?

— Oui, j’en suis persuadée. Et n’oubliez pas : il n’est pas nécessaire de prier à l’église tous les jours. Il y a un peu de Dieu dans chacun de nous. Il vous entendra où que vous soyez.

— Merci, ma chère Anni, dit Selina en posant sa main gantée sur la mienne alors que, pressées d’échapper au froid, nous retournions vers le château.

Il n’y eut pas de promenades à cheval à l’aube pendant ces vacances de Noël. Donald, qui avait été mobilisé quelques semaines auparavant, s’entraînait quelque part avec son bataillon.

Un matin de décembre glacial, tandis que je prenais mon petit-déjeuner dans la cuisine, on me remit une lettre qui m'était adressée.

Chelsea Barracks

Londres

19 décembre 1916

Chère Anahita,

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous avoir écrit. Il n'y a qu'à vous que je peux confier mes pensées les plus intimes et les plus profondes. Ma période d'entraînement (qui se résume à quelques semaines de marches intensives et d'apprentissage à manier le fusil) est terminée, et je vais embarquer à bord d'un bateau demain pour une destination inconnue, mais nous soupçonnons tous que ce sera la France. J'ai naturellement écrit une lettre de circonstance à ma mère et à ma sœur pour les informer de mon départ imminent et dans laquelle j'ai endossé mon rôle d'homme fort et courageux.

Bien que tous mes compagnons soient impatients d'aller se battre dans les tranchées, je sais que nous feignons tous d'ignorer le fait que beaucoup d'entre nous ne reviendront pas. Ainsi, alors que je vous écris cette lettre ce soir, à quelques heures de mon départ, j'aimerais que vous sachiez, Anni, que je ne veux pas mourir maintenant, ni être estropié à vie comme nombre de pauvres victimes.

Pardonnez-moi, je n'ai jamais écrit une lettre comme celle-ci auparavant. Mais je sais, d'après ce que racontent les domestiques sur vous, mais aussi grâce aux moments que nous avons passés ensemble, que vous avez certains pouvoirs. Si tel est le cas, Anni, envoyez ce que vous pouvez pour me protéger. Si vous me dites qu'il ne m'arrivera rien, je sais que je survivrai à cette guerre. Vous êtes mon talisman.

Pouvez-vous m'écrire à l'adresse ci-dessus ? J'aimerais beaucoup avoir de vos nouvelles. J'espère que vous ne me prenez pas pour un lâche ou pour un homme qui n'assume pas ses responsabilités. Mais je pense souvent à ces matins ensoleillés et heureux où nous nous allongions au bord du ruisseau et où tout était paisible. Je suis peut-être égoïste, mais j'aimerais revivre de tels instants.

Je vous demanderais de ne parler à personne de cette lettre.

J'espère que vous allez bien et, s'il vous plaît, priez pour moi.

*Bien à vous,
Donald Astbury*

Je lus et relus la lettre de Donald. Puis je sortis dans le jardin, m'éloignant de la maison. Si Donald devait quitter bientôt cette terre, je le sentirais et l'entendrais. Et... je ne sentis rien. Absolument rien.

Mon cœur bondit de joie, car je savais désormais qu'il survivrait à cette épreuve et qu'il rentrerait sain et sauf à la maison.

C'est pourquoi je pus lui écrire en toute confiance la lettre que j'aurais dû de toute façon rédiger, même si j'avais pressenti de mauvaises nouvelles.

Astbury Hall

Devon

30 décembre 1916

Cher Donald,

Merci pour votre lettre.

N'ayez crainte. Je suis absolument certaine que vous ne quitterez pas cette terre tout de suite. J'espère que nous nous reverrons bientôt, à votre retour de France.

*Amitiés,
Anahita Chavan*

Même les amies d'Indira ne purent pas nous rendre visite pendant les vacances de Noël. Le rationnement de l'essence empêchait les longs voyages des comtés plus au sud, où la plupart d'entre elles vivaient. En raison de l'humeur sombre qui régnait dans le grand salon, le soir de la Saint-Sylvestre, Indira finit par se joindre à nous, les domestiques et moi, en bas. Il y avait un piano, sur lequel madame Thomas massacra quelques vieux morceaux anglais. Sans aucun doute, quand 1916 laissa sa place à 1917, c'était l'endroit le plus gai de la maisonnée.

Une nuit, juste après le Nouvel An, j'entendis quelqu'un frapper à la porte de ma chambre au grenier.

— Entrez.

Indira apparut, les yeux rougis par les larmes, et tendit les bras vers moi. Je n'avais guère envie de sortir du lit (il n'y avait pas de feu dans les

cheminées à mon étage), mais j'enroulai les couvertures autour de moi, me levai et m'avançai vers elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Oh ! Anni ! Ma et Pa me manquent terriblement, et j'ai le mal du pays. Je déteste vivre ici. Ce n'est pas marrant et il fait si froid. Vraiment, je me sens orpheline, comme toi.

— Je suis sûre que la guerre va bientôt être terminée et que tu pourras revoir ta famille, la réconfortai-je calmement.

— Et... Oh ! Anni ! J'ai réalisé que j'ai été méchante avec toi. Je t'ai ignorée et...

Indira fit de grands gestes.

— ... je t'ai laissée dormir dans ce grenier glacial sans rien dire à lady Astbury.

Elle frissonna soudain.

— Écoute, descends avec moi et viens dans mon lit. Il y a du feu au moins dans ma chambre, et nous pourrons parler.

J'acceptai de la suivre. J'accédais toujours à ses désirs. Une fois que nous fûmes enveloppées dans des couvertures devant le feu dans sa chambre, elle fixa les flammes et soupira.

— Tu sais, je rêve du palais toutes les nuits. Je ne l'ai jamais apprécié à sa juste valeur. Ni toi.

Elle ajouta :

— Je sais que j'ai été une amie cruelle. Et je suis probablement une mauvaise personne. Tu me pardonnes, Anni ?

— Bien sûr que je te pardonne, répondis-je en souriant.

— Nous rentrerons en Inde un jour, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Nous sommes en train de gagner la guerre, et ça ne devrait plus durer très longtemps. Tout le monde le dit.

— Tu sais, dit Indira en soupirant, ma place n'est pas en Angleterre. Ma place est en Inde. Le pays me manque tellement. Pretty doit penser que je l'ai abandonnée.

Elle se remit à pleurer en pensant à son éléphante.

— La guerre nous apprend peut-être à tous à penser à ce que nous avons plutôt qu'à ce qui nous manque.

Elle leva ses grands yeux aux reflets ambrés vers moi :

— Tu as une telle sagesse en toi, Anni. Ma m'a dit de toujours t'écouter et elle avait peut-être raison.

— Ce n'est pas de la sagesse, Indy. J'accepte juste ce que je n'ai aucun moyen de changer.

— Et, ajouta Indira en se mordant la lèvre, j'ai peur que mon prince ne m'ait oubliée.

— Comme je te l'ai dit, si vous êtes faits l'un pour l'autre, alors, vous serez ensemble.

— Oui, tu as raison, approuva Indira. Anni, tu veux bien dormir avec moi ici ce soir ? Je ne veux pas être seule.

— Oui, si tu veux.

Ainsi, nous nous blottîmes l'une contre l'autre dans le grand lit d'Indira, exactement comme nous le faisons quand nous étions enfants.

— Tu es sûre que tu me pardonnes, Anni ? me demanda-t-elle quand j'éteignis la lumière.

— Je t'aime, Indy. Je te pardonnerai toujours.

Quand nous retournâmes à l'école, Indira tint parole et passa beaucoup plus de temps avec moi que lors des précédents trimestres. C'était en partie parce que sa meilleure amie, Celestria, avait été retirée de l'école. Il existait désormais un réel danger que l'Angleterre soit bombardée, et sa mère préférait garder sa fille à la maison, où elle pourrait veiller sur sa sécurité. D'autres filles avaient également été enlevées de l'école, et, bien que Londres ait été jusqu'à présent la première cible des attaques aériennes, tout le pays restait en état d'alerte maximale.

À Pâques, nous préparâmes nos bagages pour les vacances. Nous devions descendre en train jusqu'à Dartmoor. Quelle ne fut pas notre surprise quand un chauffeur vint nous chercher en Rolls-Royce le dernier jour du trimestre.

— Où allons-nous ? demanda Indira, qui ne connaissait pas suffisamment bien les routes pour deviner. Le chauffeur resta silencieux, et ce ne fut que lorsque nous atteignîmes les rues familières de Londres qu'un sourire apparut sur le visage d'Indira. Quand la voiture s'arrêta devant la maison de Pont Street, Indira se précipita dehors et monta en courant les marches jusqu'à la porte d'entrée.

La porte s'ouvrit juste à cet instant, et la maharani apparut.

— Ma !

Je vis Indira se jeter dans les bras de sa mère.

— Surprise ! s'exclama la maharani en serrant sa fille contre elle. Je ne voulais pas te parler de ma venue tant que le bateau n'avait pas accosté en Angleterre, et nous ne sommes arrivés qu'hier !

— Mais comment as-tu fait ? Je croyais que c'était impossible de voyager parce que tous les bateaux étaient réquisitionnés pour les troupes ? demanda Indira tandis que nous entrions dans la maison.

— Je vais tout te raconter ! C'était une véritable aventure ! dit-elle en riant.

Ses yeux se posèrent sur moi.

— Anni, comme tu as grandi ! Dis-moi, Indira, Anni est devenue une vraie beauté !

J'ignorai sa remarque, que je pris pour de simples propos aimables, et les suivis dans l'élégant salon, où un feu accueillant brûlait dans l'âtre.

— Alors, Ma, dis-moi : comment tu as fait pour venir jusqu'en Angleterre ? insista Indira.

Nous nous assîmes, et la maharani demanda à sa domestique de préparer le thé.

— J'ai dit que je devais me rendre de toute urgence en Angleterre. J'ai expliqué au résident que ma benjamine était gravement malade à Londres et que je devais aller m'occuper d'elle à tout prix. C'est ainsi que le capitaine d'un des navires des troupes de l'armée des Indes a accepté de me prendre à bord. Il m'a prévenue très sérieusement qu'il ne pouvait pas garantir ma sécurité.

La maharani sourit, visiblement ravie de son aventure.

— Il m'a dit que je devrais peut-être dormir dans un hamac avec les soldats. Bien sûr, ils m'ont trouvé des quartiers beaucoup plus agréables, et j'ai très bien mangé tous les soirs avec le délicieux capitaine et ses officiers.

— Oh ! Ma ! s'écria Indira en écarquillant les yeux. Tu aurais pu mourir pendant la traversée ! Sais-tu combien de bateaux ont déjà coulé ?

— Je sais, ma *pyari*, mais je ne pouvais pas passer un jour de plus sans ma fille. De plus, le bateau avançait à toute vapeur, vitesse maximale tout le long, pour nous permettre d'arriver au plus vite sans incident. Nous avons mis deux fois moins de temps que d'habitude. Mais dites-moi : comment allez-vous, toutes les deux ?

Elle me regarda, puis reporta son attention sur sa fille adorée.

— Anni et moi étions aussi malheureuses que les oiseaux pendant la mousson, gémit Indira. La nourriture est horrible, le froid, insupportable, et tout le monde ici est malheureux. Ma, je crois que tu ne connais pas l'Angleterre sous son vrai visage. C'est un pays gris, affreux. Je suis impatiente de rentrer à la maison.

— La situation est difficile en Inde aussi. Beaucoup de nos jeunes hommes se battent pour l'Angleterre.

La maharani soupira.

— C'est une période difficile et inquiétante pour tout le monde, mais, dit-elle en retrouvant son entrain, nous allons faire contre mauvaise fortune bon cœur. Et je compte bien profiter de la vie avec vous pendant mon séjour à Londres.

Elle tint parole, et la maison ne tarda pas à se remplir d'invités en mal de plaisirs et de distractions dans la capitale en guerre et attirés par les soirées somptueuses dont la maharani avait le secret. Elle organisa des dîners, des cocktails où on servait des œufs de caille, du saumon fumé, du caviar, des denrées particulièrement rares en temps de guerre qu'elle avait réussi à se procurer je ne sais où. La maharani fut horrifiée par l'état de ma garde-robe, qui n'avait pas été renouvelée depuis près de deux ans. La plupart de mes habits étaient trop petits. Elle nous emmena, Indira et moi, chez Harrods, où nous pûmes acheter tout ce que nous désirions. Cette fois, le rayon prêt-à-porter féminin m'intéressa beaucoup plus. Je n'aurais pas été jusqu'à dire, comme la maharani, que j'étais devenue une « beauté », mais je constatai néanmoins, en essayant les magnifiques robes et en me regardant dans le miroir, que mes rondeurs d'adolescente avaient disparu et que ma silhouette était harmonieuse et tout à fait acceptable.

— Anni, tu aurais dû m'écrire, me réprimanda-t-elle. J'espère qu'à l'avenir, tu n'hésiteras plus à me demander ce dont tu as besoin.

La maharani m'envoya également chez un opticien pour me faire faire une nouvelle paire de lunettes, car j'avais maladroitement réparé l'ancienne avec du fil fusible quand elle s'était cassée. Indira et moi avions aussi besoin d'une bonne coupe de cheveux et nous sortîmes fièrement du salon avec la dernière coiffure à la mode. Nous eûmes droit à notre première manucure par la femme qui faisait les ongles de la maharani. Ce soir-là, quand je descendis dîner dans ma belle robe en soie de chez Harrods, je surpris quelques regards admiratifs chez certains invités. Au milieu des

vacances, Indira eut la surprise de voir le prince Varun à l'une des soirées de la maharani. Elle était folle de joie. Il était à Londres, car il avait eu une permission de quinze jours de son régiment.

Depuis leur dernière rencontre, Indira était devenue une jeune femme d'une beauté saisissante. Je les observai avec attention ce soir-là tout en me demandant si quelqu'un d'autre que moi avait remarqué l'alchimie entre les deux.

Après le dîner, Indira fit irruption dans notre chambre juste au moment où je me glissais sous les couvertures. Elle avait les yeux pétillants, et son corps tout entier vibrait.

— Oh ! Anni ! Tu ne trouves pas qu'il est beau ? dit-elle en se laissant tomber sur le lit, où elle s'étendit de tout son long, les yeux fermés et l'air rêveur.

— Il a beaucoup de charme, en effet.

— Et devine quoi ? Il veut me revoir pendant sa permission à Londres. Tu te rends compte ?

Elle joignit les mains avec ravissement.

— Bien sûr, Ma ne me laissera jamais sortir seule. Pourrais-tu, ma chère Anni, m'accompagner au Ritz pour le thé, puis me laisser devant l'entrée de l'hôtel et aller te promener quelque part pendant une heure ? S'il te plaît, me supplia-t-elle. Je ne sais pas quand je pourrai le revoir. Il faut que j'y aille.

— Indy, je ne peux pas. Tu sais parfaitement que tu ne dois pas être vue seule avec un homme dans un lieu public. Tu es une princesse ; il y a des règles à respecter.

— Je m'en fiche.

Indira enfouit son visage dans son oreiller, puis se retourna pour me regarder, une lueur malicieuse dans les yeux.

— Après tout, il ne peut pas m'arriver grand-chose autour d'une tasse de thé et de quelques sandwiches au concombre. À part s'il m'emmène en haut, naturellement...

— Arrête, je ne veux surtout pas en entendre parler.

Je levai les yeux au ciel, horrifiée.

— Si ta mère découvre la vérité, ce qu'elle fera certainement, parce qu'elle a des espions partout, nous aurons toutes deux de sérieux ennuis.

— Pour moi, ça ne sera pas nouveau, en tout cas. Qu'est-ce qu'elle va faire ? Me forcer à me conformer au *pardah* ? S'il te plaît, dis-moi que tu vas me couvrir, Anni, juste cette fois.

— D'accord, dis-je en poussant un long soupir. Juste cette fois et pour une heure, pas une minute de plus.

— Merci !

Indira, qui avait obtenu ce qu'elle voulait, me sauta au cou.

— Tu es vraiment la meilleure amie dont une fille puisse rêver !

Le lendemain après-midi, nous revêtîmes toutes deux une tenue convenable pour aller prendre le thé au Ritz, puis nous appelâmes le chauffeur pour nous faire déposer. Indira, qui était assise sur la banquette arrière à côté de moi, avait le plus grand mal à contenir son impatience.

— Tu as bien compris le plan, Anni, n'est-ce pas ? Nous dirons au chauffeur de passer nous prendre à quatre heures. Et tu feras mine d'entrer avec moi, mais tu me laisseras à l'entrée.

— Oui.

Je fronçai les sourcils, car c'était la centième fois que j'entendais ses explications.

— Bonne chance, dis-je quand nous descendîmes devant l'entrée majestueuse du Ritz et que je vis le chauffeur repartir.

Elle m'envoya un baiser de loin avant de disparaître à l'intérieur. Je tournai les talons et me dirigeai vers Green Park, pas vraiment ravie d'avoir une heure à tuer, seule dans une grande ville que je ne connaissais pas bien, par un jour de printemps plutôt frais. Mon regard se posa par hasard sur un élégant bâtiment en pierres de l'autre côté de la rue, et je vis qu'il abritait la Royal Academy of Arts. Je traversai la rue et étudiâi le panneau à l'extérieur. Apparemment, il y avait une exposition rassemblant les œuvres d'artistes contemporains. Je passai donc sous le grand portique et gravis les marches. Une fois à l'intérieur, je m'approchai du bureau installé au centre de l'immense hall d'accueil.

— J'aimerais voir l'exposition. C'est combien ? demandai-je à la femme de l'accueil.

— Vous êtes membre de l'Académie royale ?

— Non. Faut-il une carte de membre pour accéder aux œuvres ?

Elle marqua une pause, puis répondit :

— Oui.

— Dans ce cas, je suis désolée de vous avoir dérangée, dis-je en marchant vers la sortie le plus élégamment possible.

Comme je me dirigeais vers la porte, deux Anglaises qui attendaient derrière moi s'approchèrent du bureau. La dame leur demanda, comme à moi, si elles avaient une carte de membre, et elles répondirent comme moi qu'elles n'en avaient pas.

— Dans ce cas, ça fera cinq shillings par personne, annonça la femme.

Les Anglaises payèrent et entrèrent dans le musée.

Seule, sans la protection de la famille royale, je fus pour la première fois victime de discrimination raciale en Angleterre, le pays qui dirigeait l'Inde depuis plus de cent cinquante ans. Et, malheureusement, c'était loin d'être ma dernière expérience en matière de préjugés raciaux.

Par conséquent, je passai les trois après-midi suivants à frissonner dans les allées de Green Park en attendant qu'Indira ne revienne de ses rendez-vous galants avec son prince. Malgré la proximité de Fortnum & Mason et des belles boutiques de Piccadilly, j'avais été trop ébranlée par la réaction de la femme à la Royal Academy pour m'aventurer seule ailleurs. Je réalisai combien je devais paraître bizarre, hors contexte, sans le reste de la suite royale : une Indienne au teint mat, vêtue d'une robe à l'occidentale, assise seule sur un banc. J'attirais tous les regards. Je baissai les yeux pour me distraire avec mon nouvel ami, Thomas Hardy, et me concentrai sur *Loin de la foule déchaînée*.

Quand Indira et moi nous retrouvâmes à l'heure convenue devant l'entrée latérale du Ritz et que nous montâmes dans la voiture qui nous ramenait à la maison, nous n'étions pas du tout dans les mêmes dispositions d'esprit : elle était dans cet état d'euphorie qui caractérise les débuts d'une relation amoureuse. Quant à moi, je réalisais de plus en plus clairement que je ne me sentais nulle part à ma place.

— Oh ! Anni ! dit-elle tandis qu'elle se répandait en compliments dans un flot ininterrompu de superlatifs sur son prince. Je suis si amoureuse et aujourd'hui il m'a dit qu'il était amoureux de moi !

— Je suis très contente pour toi, Indy, mais...

J'avais effectué mes petites recherches sur le prince d'Indira.

— Il est déjà marié. Tu le sais ?

— Bien sûr que je le sais. C'est un prince après tout. Ce mariage a été arrangé avant même qu'il ne sache marcher. Mais c'est un arrangement

officiel, c'est tout. Ce n'est pas un mariage d'amour.

— Tout comme ton mariage a été arrangé avec le maharadja de Dharampur, lui rappelai-je brusquement. Et franchement, Indira, tu ne pourras pas supporter de n'être que sa seconde épouse ! De plus, nous savons toutes deux que ton père a une vision très moderne de la femme et que ta mère jouit d'une grande liberté. Le prince Varun exigera certainement de toi que tu restes dans le zenana en te conformant aux règles du *purdah* pendant qu'il voyage.

— Oui, peut-être, au début. Par respect des conventions, répliqua Indira. Mais, ensuite, il voudra que je l'accompagne partout et que je voyage dans le monde entier avec lui, exactement comme le fait Ma avec Pa.

— Tu es en train de me dire...

Je m'éclaircis la voix.

— ... que le prince Varun et toi avez déjà discuté de tout ça ?

— Bien sûr ! Il veut m'épouser. Aujourd'hui, il m'a dit qu'il avait su dès notre première rencontre que nous serions mariés un jour.

Je la dévisageai, choquée par ses propos. Ce que me racontait Indira était complètement ridicule. Elle était déjà promise à un autre, et un mariage arrangé il y a des années entre deux États princiers et leurs familles régnautes ne pouvait pas être annulé.

J'étais certes bien placée pour savoir qu'Indira avait l'habitude d'obtenir tout ce qu'elle voulait, mais, cette fois, elle était sans doute allée trop loin. Pour combler le tout, je m'en voulais d'avoir en quelque sorte encouragé leur idylle.

— Indy, s'il te plaît, la suppliai-je. Tu dois être consciente que le prince Varun et toi ne pourrez jamais être ensemble !

— Ne dis pas ça ! répliqua-t-elle sèchement. Bien sûr que c'est possible, tout est possible en amour...

Comme d'habitude quand je ne disais pas oui à tout ce qu'elle pensait, quand je n'applaudissais pas la moindre de ses réflexions ou le moindre de ses sentiments, Indira prit ses distances avec moi. J'avais refusé d'être la complice plus longtemps de son manège avec le prince, mais je savais parfaitement qu'elle continuait à le voir tout en racontant à sa mère qu'elle allait rendre visite à une amie. J'étais impatiente de retourner à l'école et de quitter Londres avec Indira.

Une semaine plus tard, Varun partit rejoindre son régiment, et Indira sombra dans une grave dépression, refusant de quitter sa chambre sous prétexte qu'elle était malade. Un soir, l'avant-veille de notre retour à l'école à Eastbourne, la maharani me fit venir au salon, où elle souhaitait s'entretenir avec moi.

— Chère Anni, je crois qu'il est temps que nous parlions de ton avenir.

— Oui, Votre Altesse.

— Assieds-toi, s'il te plaît.

Elle montra un fauteuil près du feu qui brûlait toujours dans le grand salon.

— Tu veux du thé ?

Je pris une tasse et attendis. Je me demandais ce qu'elle allait me dire.

— Indira ne le sait pas encore, mais je vais la ramener en Inde dans quelques jours. La maladie dont elle souffre m'a décidée. Je veux que ma famille soit réunie durant cette période difficile, et l'Inde, pour le moment, est épargnée par le conflit. Je sais que, contrairement à ma fille, tu travailles très bien à l'école, dit-elle en souriant. Tes résultats sont excellents ; je lis tous tes bulletins, tu sais. Tu es une fille intelligente, je l'ai su dès que je t'ai vue, et tu as une très bonne influence sur Indira.

J'essayai en vain de ne pas rougir, me maudissant d'avoir trompé la confiance de la maharani ces deux dernières semaines.

— Merci, Votre Altesse.

— Alors, il est temps de te demander ce que tu veux, Anni. Tu dois passer l'examen qui sanctionne la fin de tes études secondaires dans quelques semaines. Pour Indira, ajouta la maharani en soupirant, ça n'a pas vraiment d'importance. Elle va épouser le maharajah de Dharampur dans les dix-huit prochains mois. Bien sûr, il y aura toujours de la place pour toi dans ma maison, et Indira voudra certainement que tu l'accompagnes dans son nouveau palais quand elle se mariera. Mais il est de mon devoir de te demander si tu as envie de rentrer en Inde avec nous, Anni, ou si tu préfères rester en Angleterre et terminer tes études.

— Je ne sais pas, Votre Altesse.

— J'ai également reçu une lettre de Selina à Astbury Hall. Comme tu le sais, j'en suis certaine, c'est une vieille amie de Minty, ma fille. Elle dit que tu l'as aidée quand elle a donné naissance à son enfant.

— Oui, Votre Altesse, c'est vrai.

— Donc, poursuivit la maharani en arc-boutant ses doigts aux ongles manucurés, si tu décides de rester en Angleterre, Selina t’offre un poste à Astbury Hall. Elle aimerait que tu t’occupes de son bébé. Apparemment, elle a du mal à trouver une nurse qui lui convienne en ces temps difficiles.

Je reconnais que mon cœur bondit de joie à l’idée de vivre dans la maison où Donald reviendrait un jour, une fois que la guerre serait terminée.

— C’est très gentil à elle, et je vais naturellement y réfléchir.

— C’est à toi que la décision revient, bien sûr, continua-t-elle, mais j’ai le sentiment que tu pourrais avoir de plus grandes ambitions et ne pas te limiter au métier de nurse.

Je savais que je n’avais que quelques instants pour assimiler ce qu’elle disait. Cette femme, qui n’avait pas besoin de me demander ce que je souhaitais pour mon avenir, mais qui avait la grâce et l’intégrité de le faire, m’offrait ma liberté.

— L’Inde me manque terriblement, répondis-je honnêtement, et, si je restais, Indira me manquerait aussi. Elle est comme une sœur pour moi.

— Nos amis et notre pays nous manquent forcément quand nous sommes loin, dit la maharani. Mais la vie de femme adulte que tu mènerais là-bas ne correspondrait peut-être pas à ce que tu souhaites. Même si ma fille serait naturellement peinée de te perdre, je ne voudrais pas que tu sois enfermée dans un zenana pour le reste de tes jours, dans l’impossibilité d’utiliser ton cerveau si intelligent.

La maharani soupira.

— Excuse-moi si je suis un peu directe, mais j’aurai beau tout faire pour t’aider, tes perspectives de mariage... seront limitées.

— Oui, je sais.

— Alors, Anni, c’est à toi de décider. Je serais heureuse que tu restes en Angleterre pour terminer tes études. J’ai le sentiment que ce serait injuste pour toi d’avoir travaillé si dur sans obtenir ton diplôme, ou que tu rentres en Inde avec Indira et moi. J’ai déjà réservé ta place sur le bateau, mais je peux facilement me rétracter.

— Votre Altesse, j’ai besoin d’un peu de temps pour réfléchir.

— Bien sûr, dit-elle. Nous parlerons demain matin. Espérons qu’Indira sera remise et qu’elle pourra voyager.

— Oui.

Quand je me levai et me dirigeai vers la porte, la maharani me suivit et posa la main sur mon épaule.

— N’oublie pas, Anni, je connais très bien ma fille. Elle me ressemble beaucoup trop. Elle écoute plus son cœur que sa raison.

Je compris que la maharani me disait qu’elle savait que sa fille était amoureuse du prince Varun et qu’elle allait prendre les choses en main. J’étais sûre que c’était en partie pour cette raison qu’elle ramenait Indira en Inde et je fus soulagée de ne plus avoir ce fardeau à porter sur mes épaules.

Cette nuit-là, j’arpentai silencieusement la chambre pendant qu’Indira dormait. J’étais complètement habitée par ce sentiment nouveau et rare de prendre mes propres décisions. J’avais mon destin entre les mains. Si je restais en Angleterre et si je terminais mes études, ce serait une décision courageuse, tandis que, si je retournais en Inde avec la maharani et Indira, j’aurais la famille royale pour me protéger. Je repensai à l’épisode à la Royal Academy of Arts et frémis. Pourtant, si le mariage arrangé d’Indira avait bel et bien lieu, mon avenir serait, comme l’avait fait subtilement remarquer la maharani, limité aux confins du nouveau zenana d’Indira. Et je resterais certainement célibataire jusqu’à la fin de mes jours.

D’un autre côté, en Angleterre, il y avait la liberté et aussi (c’était pour ça que le poste que Selina m’avait proposé était si tentant, il fallait bien l’avouer) Donald.

Je savais que nous n’étions que de simples amis et je comprenais que nous ne pourrions jamais envisager un autre genre de relation, car nous n’appartenions pas au même monde. Pourtant, si je retournais en Inde, je ne le reverrais peut-être plus jamais.

Finalement, je fis comme tout jeune adulte qui a une décision difficile à prendre : je consultai mes parents. Assise en tailleur par terre, je levai les yeux vers le ciel et leur demandai ce que leur fille devait faire. Puis, j’attendis une réponse.

— J’ai décidé de rester à Londres et de terminer mes études.

La maharani me sourit.

— Je me doutais que telle serait ta réponse, Anni.

— Je pense...

C’était la première fois que je formulais à voix haute les pensées qui occupaient mon esprit depuis quelque temps et qui s’étaient muées en décision la nuit dernière quand j’avais consulté mes parents.

— Je pense que j’aimerais bien suivre une formation d’infirmière.

— Oui, je crois que ça te conviendrait tout à fait, vu le don dont tu as hérité.

Elle m’adressa un sourire bienveillant et rassurant.

— Mais qu’en est-il de princesse Indira ? Nous n’avons pas été séparées depuis près de six ans. Je ne veux pas qu’elle pense que je l’abandonne.

— Comme nous le savons toutes les deux, Anni, le cœur de ma fille est ailleurs en ce moment. Elle ne voit et ne sent rien d’autre.

— Oui.

Nous n’eûmes pas besoin d’en dire davantage pour nous comprendre.

— Laisse-la-moi, Anni, je vais m’occuper de la situation. Je crois que c’est bien que tu prennes ta vie en main. Je t’enverrai tous les mois ce qu’il faudra pour subvenir à tes besoins et, si tu le désires, j’écirai à Selina pour lui dire que tu acceptes son offre.

— Oui, mais juste pour l’été, Votre Altesse. J’aimerais rejoindre ensuite le Détachement d’aide volontaire en tant qu’infirmière pour participer à l’effort de guerre.

— C’est admirable, Anni, et ce sera une bonne préparation pour ton avenir. Alors, c’est décidé ?

— Oui. Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez été si généreuse, si gentille.

Je sentis les larmes me monter aux yeux et me mordis les lèvres pour les contenir.

— Ma chère Anni, n’oublie pas que j’ai promis à ta mère que je m’occuperais de toi quand elle t’a confiée à moi. J’aimerais que tu te souviennes que je suis là à sa place. Si tu as besoin de quoi que ce soit, promets-moi de m’écrire, car je ne sais pas combien de temps va s’écouler avant que nous nous revoyions. Viens.

La maharani ouvrit les bras, et je me blottis contre elle.

— Je t’aime comme si tu étais ma propre fille, Anni. N’hésite surtout pas à me demander de l’aide à l’avenir si tu en as besoin.

— Merci, Votre Altesse, murmurai-je, les yeux pleins de larmes.

Je remerciai les dieux d’avoir fait entrer cette femme magnifique – un mélange si rare de pouvoir et de bonté – dans ma vie. En cet instant, j’eus vraiment le sentiment d’avoir de la chance.

Comme la maharani me l'avait si justement prédit, Indira ne fut pas particulièrement perturbée quand je lui annonçai que je restais en Angleterre et que je retournais à l'école pour passer mon examen de fin de cycle.

— Tu m'écriras ? demanda-t-elle. Tous les jours ?

— Peut-être pas tous les jours, dis-je en souriant, car je vais avoir beaucoup de travail, mais certainement très souvent.

Une fois que ma malle fut fermée et emportée au rez-de-chaussée, Indira me regarda soudain.

— Je croyais que tu détestais la vie en Angleterre ? Pourquoi veux-tu donc rester ?

— Parce que je sais que c'est la meilleure chose à faire pour moi, répondis-je.

Ce n'est qu'après avoir embrassé la maharani et serré Indira une dernière fois dans mes bras, avant de monter à l'arrière de la voiture qui m'emmènerait loin d'elles, que je réalisai l'énormité de la décision que je venais de prendre.

Astbury Hall - 2011

16

Ari, installé au volant de sa voiture, au bord de la route étroite qui coupait à travers Dartmoor, tapa du poing sur son GPS par pure frustration. Il savait bien que son geste ne lui serait d'aucune aide : l'appareil ne réagissait plus depuis dix minutes, ce qui correspondait aussi au temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait vu le dernier panneau. Il était complètement perdu.

Faute de mieux, Ari sortit de la voiture et respira une grande bouffée d'air frais de la lande. C'était une journée particulièrement chaude pour l'Angleterre et, tandis qu'il regardait le paysage ondulant, il apprécia la beauté que sa grand-mère avait si bien décrite dans son histoire. Il fut surtout frappé par le calme qui régnait là. À peine un souffle de brise. Seul le pialement d'une buse survolant la lande déserte et accidentée vint rompre le silence : rien n'avait dû changer depuis le séjour d'Anahita dans ces contrées.

Ari n'avait pas encore eu le temps de lire son histoire jusqu'au bout : il avait eu un emploi du temps très chargé à Londres et ressentait aussi la fatigue liée au décalage horaire.

Pourtant, ce qu'il avait lu dans l'avion l'avait suffisamment intrigué pour qu'il décide de louer une voiture, de descendre dans le Devon et voie de ses propres yeux à quoi ressemblait Astbury Hall. Avant même d'avoir atteint sa destination, il avait essayé de deviner ce qui avait pu se produire ici.

Tout en contemplant la lande, Ari réalisa que les prochains jours seraient ses premières vacances (ou ce qui s'en approchait le plus) depuis quinze ans. Même s'il découvrait au bout du compte qu'il était vain d'enquêter sur l'histoire de sa grand-mère, ce séjour dans la campagne anglaise lui donnerait au moins le temps de mettre un peu d'ordre dans ses pensées avant son retour en Inde, où il devrait affronter le gâchis qu'il avait fait de sa vie. « *Parce que... c'est aussi ton avenir.* »

Les derniers mots d'Anahita lui étaient revenus à l'esprit pendant qu'il conduisait.

Ari remonta dans sa voiture et remit le moteur en route. Il lui faudrait tout simplement continuer à rouler jusqu'à ce qu'il arrive dans un village où il pourrait demander sa route. Pour une fois, il avait le temps, pas de rendez-vous, pas d'avion à prendre. Il se cala contre son siège, se détendit et admira le paysage.

Une heure plus tard, il s'arrêta devant deux immenses portes en fer forgé et regarda l'allée qui se déployait derrière elles. Depuis la route, il ne voyait pas de maison, mais il constata que les battants du portail étaient bien fermés et qu'un agent de sécurité se tenait à côté d'eux. Alors qu'il se demandait quoi faire, une camionnette blanche descendit l'allée et s'arrêta devant le portail. L'agent de sécurité hocha la tête et ouvrit les battants pour laisser passer la camionnette.

— Ça va, mon vieux ? dit l'homme dans la camionnette en arrivant au niveau de la voiture d'Ari.

— Oui, c'est bien Astbury Hall ?

— Oui, un vrai cauchemar pour y arriver. Je suis venu livrer des câbles en plus, et j'ai mis au moins une heure à trouver. Vous êtes là pour le tournage ?

— Oui, mentit Ari.

— Si vous cherchez Steve Champion, le directeur de production, remontez l'allée et tournez à droite une fois que vous aurez atteint la maison. Vous devriez le trouver dans la cour.

Le chauffeur partit. Tandis que les portes commençaient à se refermer, Ari prit sa décision et les franchit rapidement.

— On m'a dit que je trouverais Steve Champion dans la cour, expliqua-t-il à l'agent de sécurité.

Le garde hocha la tête avec indifférence et lui fit signe de passer. En traversant le parc qui entourait la maison, Ari supposa que le domaine était désormais utilisé à des fins commerciales, probablement comme hôtel ou centre des congrès. De nombreux palais en Inde avaient connu le même sort.

Quand Astbury Hall apparut enfin, Ari en eut le souffle coupé : non seulement parce que le château était majestueux, mais aussi parce que des hommes en hauts-de-forme et queues-de-pie, et des femmes vêtues de robes

de soirée d'époque étaient rassemblés sur les marches du perron. Une vieille Rolls-Royce était garée devant la maison, et un homme se tenait à côté, affublé d'un uniforme de chauffeur démodé. Ari ralentit et cligna des yeux, car la scène qui se déroulait devant lui semblait dater d'une autre époque. Il se mit soudain à rire quand il remarqua les caméras entourant les gens, réalisant que l'homme à la camionnette blanche voulait parler du tournage d'un film.

Il vit quelqu'un lui faire de grands signes l'invitant à tourner à droite. Ils étaient à l'évidence en plein milieu d'une prise. Ari s'exécuta et arriva dans une cour bourdonnant d'activité.

Après avoir trouvé un endroit où se garer, il sortit de sa voiture et se trouva au milieu d'une foule de techniciens et d'acteurs en costume qui faisaient la queue devant une camionnette de traiteur. Personne ne prêta attention à lui. Il aperçut une porte ouverte sur le côté de la maison et traversa d'un pas mal assuré un vestibule qui le mena dans une grande cuisine déserte.

Ari regarda la longue table en pin parfaitement récurée, la vieille cuisinière et le piano droit contre le mur. Un fauteuil défraîchi était placé devant la cheminée. Il se demanda si c'était la cuisine dans laquelle Anahita avait pris ses repas avec le personnel il y a près de cent ans.

— Je peux vous aider ?

Une voix de femme le tira de sa rêverie.

La femme robuste, probablement âgée d'une cinquantaine d'années, lui lança un regard interrogateur.

— Le château ne se charge pas de fournir les repas, monsieur. Toute l'équipe de tournage mange dehors. Il y a un camion traiteur dans la cour. Et si vous cherchez les toilettes, des cabines provisoires ont été installées à l'arrière de la maison, ajouta-t-elle.

— Excusez-moi, dit Ari, je ne fais pas partie de l'équipe de tournage.

— Dans ce cas, que faites-vous dans ma cuisine ?

— Je suis venu voir Astbury Hall.

— Le château n'est pas ouvert au public. C'est impossible de le visiter.

Tout en le dévisageant, elle plissa les yeux, l'air méfiant.

— Ne me dites pas que vous êtes journaliste ? Comment avez-vous fait pour entrer ici ? Il y a un agent de sécurité au portail.

— Non, non, s’empressa de répondre Ari, qui se demandait comment il allait bien pouvoir expliquer sa présence. Je suis venu ici à cause d’un membre de ma famille.

— Vraiment ?

— Oui, l’une de mes parentes a travaillé à Astbury Hall il y a très longtemps.

— Qui ?

— Elle s’appelait Anahita Chavan.

— Je n’ai jamais entendu parler d’elle, répondit la femme.

— Elle était là il y a plus de quatre-vingt-dix ans. Je suis venu passer quelques jours en Angleterre pour des raisons professionnelles et j’ai pensé qu’il serait intéressant de voir l’endroit dont j’ai tant entendu parler.

— Et comme ça, vous entrez ici sans même demander la permission.

— Je m’en excuse sincèrement. Je ne savais pas vraiment à qui m’adresser. Y a-t-il encore un lord Astbury ?

— Oui, mais il est beaucoup trop occupé pour vous recevoir sans rendez-vous.

— Bien sûr, dit Ari.

Il mit la main dans la poche de sa veste et en sortit une carte de visite.

— Dans ce cas, pourriez-vous lui donner ceci ? Il y a mon numéro de téléphone portable et mon adresse mail dessus.

Pendant que la femme étudiait la carte, Ari prit conscience d’une autre présence dans la cuisine. Il se tourna vers la porte communiquant avec les autres pièces de la maison et vit une jeune femme, grande, mince et très belle, qui se tenait sur le seuil. Elle portait une robe d’époque en soie lisse qui tombait élégamment jusqu’aux chevilles.

— Je vous dérange, madame Trevathan ?

Ari constata que la jeune femme parlait avec un léger accent américain.

— Non, ma chère, pas du tout. Ce monsieur s’apprêtait justement à partir.

La femme reporta son attention sur Ari.

— Lord Astbury n’a pas d’adresse e-mail et utilise rarement son téléphone. Je vous suggère d’adresser votre requête par écrit et de l’envoyer par la poste à monsieur. À nous, mademoiselle Rebecca. Que puis-je faire pour vous ?

— Je me demandais si vous aviez d'autres antihistaminiques. J'ai le nez qui pique et les yeux qui pleurent. C'est la saison de l'ambrosie ici ?

— Je ne sais pas ce qu'est l'ambrosie, mais le mois de juin, c'est la période du rhume des foin, chez nous. Monsieur y est sensible, lui aussi.

Madame Trevathan se dirigea vers un buffet et sortit une boîte en plastique d'un tiroir. Elle trouva des médicaments qu'elle tendit à la jeune femme.

— Merci, madame Trevathan. J'en prendrai un à midi. Il faut que je retourne sur le plateau.

— Je suis désolé de vous avoir dérangé, dit Ari. Je vais suivre votre conseil et écrire à monsieur Astbury. Au revoir.

Il suivit la jeune femme vers la porte.

— Vous permettez ?

— Merci, dit-elle en le considérant avec ses grands yeux marron tandis qu'il lui ouvrait la porte.

— Pardonnez mon impertinence, dit Ari quand ils sortirent dans la cour ensoleillée, mais votre visage m'est très familier. On s'est déjà rencontrés ?

— J'en doute, répondit-elle. Vous êtes loin d'être le seul à penser me connaître. Vous faites partie de l'équipe de production ?

— Non, je suis là pour des raisons familiales. J'ai une parente qui a travaillé dans cette maison il y a très longtemps. J'aimerais obtenir un rendez-vous avec lord Astbury, mais j'ai comme l'impression que ça ne va pas être facile.

— Madame Trevathan a une attitude très protectrice avec lui. Il se pourrait donc que votre intuition soit la bonne, répondit la jeune femme tandis qu'ils s'arrêtaient devant la voiture.

— C'est dommage, dit Ari. Je suis sûr qu'il pourrait apprendre une page de l'histoire de sa famille dont il ignore sans doute tout. En tout cas, je vais faire comme la femme dans la cuisine me l'a suggéré et je vais formuler ma demande par écrit.

— Je vois lord Astbury assez souvent. Je pourrais peut-être mentionner votre visite ? dit-elle.

— Ce serait très gentil de votre part, car je ne vais sans doute pas rester encore longtemps en Angleterre.

Il sortit un stylo, une autre carte de son portefeuille et écrivit quelque chose dessus.

— Vous pourriez lui donner ceci ? C'est moi Ari Malik, et là, c'est le nom de mon arrière-grand-mère qui travaillait ici. On ne sait jamais, il a peut-être entendu parler d'elle.

Pendant qu'Ari déverrouillait les portières de sa voiture, la jeune femme étudia la carte.

— Anahita Chavan... Parfait, monsieur Malik. Je lui donnerai votre carte.

— Merci.

Puis, mû par une impulsion soudaine, Ari tendit le bras vers la banquette arrière de sa voiture et prit la pochette en plastique contenant l'histoire de son arrière-grand-mère. Il sépara les pages qu'il avait lues de celles qu'il n'avait pas lues et tendit les premières à la jeune femme.

— Vous pourriez peut-être lui donner ça aussi ? C'est une photocopie d'une partie de l'histoire de mon arrière-grand-mère. Elle donne, entre autres, un aperçu fascinant d'Astbury Hall et de la vie de ses occupants dans les années 1920.

— C'est justement l'époque à laquelle se déroule l'intrigue du film que nous tournons ici, dit-elle, l'air pensif, en prenant les pages. Nous permet-elle de savoir s'il y a des squelettes dans les placards d'Astbury ? Je suis sûre que cet endroit a des secrets à cacher.

— Je n'ai pas encore lu toute l'histoire, mais j'ai comme l'impression que oui, dit Ari en lui souriant.

Il s'installa au volant de sa voiture.

— Au fait, je n'ai pas compris votre nom ?

— Rebecca, Rebecca Bradley.

Puis, après un dernier sourire et un signe de la main, elle s'éloigna de lui d'un pas léger.

Ari la regarda dans son rétroviseur arrière, se demandant encore pourquoi elle lui semblait si familière. C'était incontestablement une beauté, même si les blondes n'étaient pas vraiment son genre, pensa-t-il en sortant de la cour et en redescendant l'allée. Il ne lui restait plus qu'à chercher un hôtel dans les environs.

Une fois sa journée de tournage terminée, Rebecca traversa le vestibule et entra dans le bureau sombre qui abritait le seul téléphone de la maison. Après avoir fermé la porte derrière elle, elle s'assit dans le fauteuil en cuir

déchiré et composa le numéro de Jack. Il était dix heures du matin à Los Angeles, et même Jack devait avoir quitté le pays des songes, désormais.

— Allo ?

Sa voix familière semblait endormie.

— Salut, c'est moi, Rebecca.

— Ah ! Becks ! Je commençais sérieusement à me demander si tu étais encore en vie.

— Je t'ai laissé des messages, Jack ! Tu ne les as pas eus ?

— Si, bien sûr... Comment vas-tu ? Il pleut là-bas ?

— Non, pourquoi ?

— Il pleut tout le temps outre-Atlantique, non ?

— Non, pas tout le temps, répondit-elle, irrationnellement irritée par sa remarque. Alors, comment vas-tu ?

— Oh ! tu sais, je lis des scénarios, je cherche un bon projet. Il y a quelques trucs qui me paraissent bien, mais mon agent n'est pas satisfait de la rémunération.

— Je suis désolée.

— Et toi, Becks ? Je te manque ?

— Oui, bien sûr. Je loge dans une maison incroyable, où les médias ne peuvent pas me trouver. C'est très calme ici. Le tournage se passe bien, et je crois que Robert Hope est satisfait de ma performance jusqu'à présent.

— Parfait, parfait. Combien de temps tu restes ?

— Encore un mois, je pense.

— Quoi ? Mais c'est incroyablement long ! Je ne vais jamais pouvoir survivre sans toi, ma chérie.

— Mais si, je suis sûre que tu t'en sortiras très bien, répondit-elle d'un ton brusque.

— Eh bien, peut-être que je vais faire un saut en avion pour venir te voir. Après tout, il faut que nous discussions de nos projets et que nous fixions une date.

— Jack, je...

Rebecca laissa sa phrase en suspens et soupira intérieurement. Il semblait comme par hasard avoir oublié que c'étaient les médias qui avaient annoncé leurs fiançailles et qu'elle ne lui avait toujours pas donné sa réponse.

— Attendons de voir comment ça se passe. J'ai un planning très chargé la semaine prochaine et celles d'après aussi. Tu sais ce que c'est.

— Oui, bien sûr, mais tu me manques vraiment, bébé.

— Toi aussi. Il faut que je file. J'essaierai de te rappeler pendant le week-end.

— Oui, s'il te plaît. C'est dingue que je ne puisse même pas te rejoindre quand j'ai envie de te parler. Tu es sûre que tu me dis bien la vérité ? Il n'y a pas de réseau ?

— Bien sûr, Jack. Pourquoi te mentirais-je ? Écoute, il faut vraiment que je file.

— D'accord, je t'aime.

— Moi aussi, salut.

Rebecca raccrocha et monta doucement l'escalier qui menait à sa chambre. Elle se laissa tomber dans le fauteuil près de la cheminée en soupirant. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez elle ? Il y a quelques mois encore, elle était folle amoureuse de Jack. Pourtant, en ce moment, elle n'arrivait pas à communiquer avec lui, encore moins à lui dire des paroles affectueuses ou à lui confier qu'il lui manquait.

Peut-être était-ce parce qu'elle se sentait acculée ? Prise au piège comme un cerf aveuglé par les phares d'une voiture qui fonce droit sur lui ? De plus, ici, en Angleterre, elle fréquentait des collègues acteurs qui semblaient se prendre beaucoup moins au sérieux que Jack.

Rebecca ne s'était jamais faite à l'idée qu'il utilisait plus de crèmes hydratantes et de soins pour la peau qu'elle. Elle pouffa en imaginant lord Astbury en train de se pomponner comme Jack le faisait. Sa trousse de toilette devait tout au plus contenir un rasoir à main qu'il devait sans doute posséder depuis la première fois qu'il s'était rasé.

Elle se rappela alors qu'elle devait aller voir Anthony pour lui remettre la carte de monsieur Malik et les feuilles qu'il lui avait confiées. Elle regarda par la fenêtre et vit qu'Anthony était dans le jardin en train de tailler ses rosiers.

Elle quitta sa chambre, descendit au rez-de-chaussée et sortit sur la terrasse. Il l'aperçut à cet instant, traversa le jardin et monta les marches pour aller à sa rencontre.

— Comment allez-vous, Rebecca ?

— J'ai passé une très bonne journée, et vous ?

— Oh ! comme d’habitude, répondit-il d’un ton aimable.

— Madame Trevathan vous a-t-elle dit que vous aviez eu de la visite aujourd’hui ?

— Non, qui ?

— Un jeune Indien nommé Ari Malik. Il nous a dit qu’une de ses parentes avait travaillé ici, il y a longtemps. Il m’a demandé de vous donner ces pages. Elles ont été écrites par son arrière-grand-mère. Elle y relate son séjour ici dans les années 1900. C’était son nom.

Rebecca tendit la carte, et Anthony l’étudia.

— Anahita Chavan... Ça ne me dit rien, j’en ai bien peur. Mais, si elle travaillait ici en tant que domestique, son nom devrait figurer dans les registres de salaires, qui sont conservés à la bibliothèque.

— Eh bien, ces pages vous en apprendront peut-être plus. Monsieur Malik a pensé que vous aimeriez peut-être les lire.

Anthony regarda le tas de feuilles, et Rebecca remarqua qu’il paraissait hésitant.

— Ce n’est pas vraiment mon truc de fouiller le passé et l’histoire familiale. À quoi bon ? Elle contient tellement de souffrances.

— Je suis désolée, Anthony. Je ne voulais pas vous faire de la peine.

— Pardonnez-moi.

Anthony se ressaisit et esquissa un sourire.

— C’est tout ce que je peux faire pour survivre au présent.

— Je comprends. Dans ce cas, ça ne vous dérange pas si je les lis ? J’en apprendrai peut-être plus sur l’époque à laquelle vit Elizabeth.

— Elizabeth ?

— Le personnage que j’interprète dans le film, expliqua Rebecca.

— Oh ! bien sûr. Faites, je vous en prie. Peut-être me ferez-vous l’honneur de vous joindre à moi pour prendre un verre quand votre planning vous le permettra ?

— Oui, bien sûr, avec plaisir.

— Parfait, je m’en réjouis. À bientôt alors, dit-il en fourrant la carte qu’elle lui avait donnée dans sa poche. Il descendit tranquillement les marches pour retourner dans son précieux jardin.

Rebecca passa la demi-heure suivante à regarder le tournage d’une scène de fête au village. Le décor avait été planté dans le parc devant la maison. De jeunes enfants (originaires des villages voisins) allaient d’un stand à

l'autre, tout excités, et Rebecca vit l'infirmière qu'elle avait aperçue le premier jour dans la cuisine promener une vieille dame en fauteuil roulant. Elle assista ensuite, émerveillée, à la prestation de Marion Devereaux, star légendaire des planches et des plateaux anglais. L'actrice joua une scène comportant un dialogue long et compliqué en une seule prise.

Rebecca se mit à bâiller soudain et retourna dans sa chambre. Elle se blottit dans son lit et apprit son texte pendant une demi-heure, puis son attention fut attirée par la pochette en plastique qu'Ari Malik lui avait donnée.

Quand elle leva de nouveau les yeux, elle constata qu'il était plus de minuit. Elle se mit sous les couvertures et s'endormit immédiatement. Cette nuit-là, elle rêva de maharajahs, de rubis et d'un prince indien exotique aux yeux bleus...

Les trois nuits suivantes, le temps fut chaud et sec. La pleine lune blanche brillait dans le ciel rempli d'étoiles. Robert décida donc de tourner les scènes de nuit. La première nuit, Rebecca s'était laissée tomber sur son lit, épuisée, à plus de deux heures et demie du matin. Ce soir, tandis qu'elle attendait en soupirant à côté de James dans la vieille Rolls-Royce avec laquelle ils étaient censés s'enfuir, elle avait le sentiment qu'ils termineraient encore plus tard.

— Et dire que certains pensent que le métier d'acteur est glamour, dit James en bâillant dans l'obscurité. Je suis vraiment ravi de m'échapper avec toi, Becks. C'est quand tu veux. Pourtant, je trouve ça un peu usant de répéter sept fois la même scène à une heure du matin pour ne parcourir que trente mètres à chaque prise ! Quelle façon ridicule de gagner sa vie !

— Au moins, nous sommes dehors, dans un endroit magnifique, pas coincés dans une salle de tournage trop climatisée sur un grand terrain vague à Hollywood, fit remarquer Rebecca.

— Tu as raison. Ne me dis pas que notre Américaine préférée est tombée sous le charme de l'Angleterre ? Je t'ai vue discuter avec notre hôte, l'autre jour, dans le jardin. Comment il est ? Il paraît plutôt distant à première vue.

— Anthony est très gentil, en fait. Juste un peu timide, c'est tout.

— Oh ! Anthony, voyez-vous ça ! Ce n'est plus lord Astbury ! Vous êtes à tu et à toi, on dirait, railla James. Qu'est-ce que tu dirais d'un titre, Becks ? Tu suivrais les traces de tes ancêtres américaines fortunées. Beaucoup d'héritières ont troqué leur fortune familiale contre une place dans l'aristocratie britannique. Réflexion faite, « lady Rebecca Astbury », ça sonne plutôt bien, dit James d'un ton taquin.

— Ha ! ha ! marmonna Rebecca tandis que le technicien du son leur indiquait qu'ils étaient enfin prêts à reprendre le tournage.

— Vingt secondes !

— Si tu veux mon avis, cette vieille maison aurait besoin d'une fortune américaine pour se refaire une beauté ! À ta place, je ferais attention, ma chérie. Lord Anthony en veut peut-être à ton argent.

— Il est gentil, mais c'est pas vraiment mon genre, murmura Rebecca.

— Cinq secondes !

— C'est quoi, ton type ?

Rebecca n'eut pas le temps de répondre, car le clap claqua devant le pare-brise, et James manœuvra pour la énième fois la voiture dans l'allée.

Quelques minutes plus tard, le directeur adjoint annonça que cette prise était enfin la bonne et qu'ils arrêtaient là pour cette nuit. Steve ouvrit la portière, et Rebecca sortit de la voiture.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Oui, merci.

— Tu vas encore devoir te lever tôt demain, j'en ai bien peur. Mais après, nous aurons deux jours de repos pour le week-end, dit-il tandis qu'ils montaient tous trois les immenses marches qui menaient à l'entrée de la maison. Tu veux rester au château ? Sinon, je peux demander à Graham qu'il te conduise jusqu'à Londres ?

— Oui, viens avec moi à Londres, proposa James. Je te ferai découvrir la ville.

— C'est gentil à toi, mais j'ai un planning chargé la semaine prochaine, expliqua Rebecca. Je pense qu'il vaut mieux que je reste ici, que j'apprenne mon texte tranquillement. Je pourrai peut-être faire un peu de tourisme dans le coin.

— Pas de problème. Graham est de service. Il pourra t'emmener partout où tu le souhaites, assura Steve. En attendant, bonne nuit. Je te vois à six heures demain matin.

— Tu ne veux vraiment pas venir avec moi, Becks ? demanda James. Je n'aime pas te savoir toute seule ici, à la merci du mystérieux lord Astbury et de la version locale de madame Danvers, plaisanta-t-il. En tout cas, si tu changes d'avis, je pars tout de suite après la fin du tournage demain après-midi.

— Merci, bonne nuit, James, dit-elle en se dirigeant vers la garde-robe pour enlever son costume.

Peut-être était-ce parce qu'elle était tout simplement épuisée ce soir, mais elle n'avait aucune envie de quitter Astbury Hall en ce moment. De plus, avec la chance qui la caractérisait, elle était sûre que, si elle accompagnait James à Londres, ils seraient vus ensemble et qu'une photo d'eux serait transmise à toutes les rédactions du monde.

Les acteurs et l'équipe de tournage quittèrent la maison à l'heure du goûter le lendemain après-midi, et Rebecca en profita pour prendre un bon bain.

Elle décida qu'elle demanderait à Graham de la conduire dans la ville la plus proche le lendemain. Elle avait l'intention de s'acheter quelques habits et de demander des médicaments plus forts à la pharmacie pour soigner son rhume des foins. Quand elle sortit de la salle de bains, Rebecca emprunta le couloir pour regagner sa chambre. Madame Trevathan l'attendait devant la porte.

— Je vous ai apporté un peu de mon thé à la camomille, ma chère.

— Merci, dit Rebecca.

— Il vous permettra de vous relaxer un peu après cette longue semaine. Monsieur vous a également invitée à prendre l'apéritif avec lui sur la terrasse ce soir. Il a dit que vous en aviez parlé dans la semaine ?

— Oui, en effet. Quelle heure lui conviendrait ?

— Dix-neuf heures trente ? Il a dit aussi que vous pourriez vous joindre à lui pour le dîner si vous voulez, ajouta madame Trevathan.

— Pas ce soir, merci. Mon rhume des foins me gêne beaucoup en ce moment.

— Ma pauvre ! Je suis sûre que ça ira mieux après une bonne nuit de sommeil. Je dirai à monsieur que vous serez à dix-neuf heures trente sur la terrasse, ma chère.

Rebecca but rapidement le délicieux thé à la camomille, puis passa une heure à répéter les scènes qu'elle jouerait la semaine suivante. À l'heure dite, elle s'habilla, prit un gilet, descendit au rez-de-chaussée et sortit sur la terrasse dallée qui s'étirait sur toute la longueur du corps central de la maison.

Anthony était assis à une table en fer forgé. De là, il y avait une magnifique vue sur le jardin, la pelouse et le parc derrière.

— Bonsoir, dit-il en souriant.

Il se leva et tira une chaise pour Rebecca.

— Merci, dit Rebecca en s'asseyant. Quel magnifique coucher de soleil ! La nature nous offre vraiment un beau spectacle. Vous savez, je crois que je n'ai jamais autant admiré le ciel que depuis que je suis à Astbury. Les étoiles semblent si brillantes ici aussi.

— Eh bien, peut-être qu'on y prête moins attention quand on est dans une ville.

Anthony prit un pichet et versa un peu de liquide aux reflets ambrés dans son verre. Il y avait aussi des morceaux de fruits et des glaçons.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Rebecca en regardant le breuvage avec méfiance.

— Du Pimm's. C'est ce que nous buvons, nous les Britanniques, par les rares soirées d'été comme celles-ci. Je vous assure qu'il y a plein de limonade dedans. Vous ne risquez pas d'être pompette.

Rebecca porta doucement le verre à ses lèvres et but une gorgée.

— C'est très bon, dit-elle, merci.

— Je suis heureux que ça vous plaise. Madame Trevathan m'a dit que vous aviez le rhume des foins ?

— Oui. Je suis allergique depuis l'enfance, et ça me fatigue beaucoup parfois. Au fait, hier soir, j'ai lu les premières pages de l'histoire que monsieur Malik m'a donnée, celle écrite par son arrière-grand-mère qui a travaillé ici. Il n'y a pas de squelettes pour le moment, dit Rebecca en souriant, mais Donald, qui, je crois, était votre grand-père, y fait une apparition mémorable.

— Vraiment ?

Anthony sirota son Pimm's, l'air pensif.

— J'ai vérifié dans les registres de salaires à la bibliothèque, mais je n'ai vu aucune trace de cette Anahita Chavan à l'époque que vous avez indiquée.

— Eh bien, d'après son histoire, elle a bien travaillé ici, quoique brièvement, expliqua Rebecca. C'était la nurse d'Eleanor, la fille de la sœur de votre grand-père.

— Selina Fontaine. Au dire de ma mère, c'était la brebis galeuse de la famille. Elle a épousé une sorte de comte français et s'est installée en France. Ensuite, elle n'a pas dû revenir très souvent ici.

— Je suis surprise, dit Rebecca. Elle est décrite comme quelqu'un de très gentil dans l'histoire. Pardonnez-moi, Anthony, mais je suis surprise que vous ne vouliez pas en savoir plus sur le passé de votre famille. J'aimerais tellement en savoir plus sur le mien.

— Permettez-moi de ne pas être d'accord avec vous, répondit-il, visiblement nerveux. Dans le cas de mon histoire familiale, comme le dit

toujours madame Trevathan, mieux vaut ne pas réveiller le chat qui dort.

— C'est peut-être vrai, mais ce que j'ai lu est arrivé il y a près de cent ans. Ça ne peut sûrement pas vous faire de mal d'en apprendre un peu plus sur ceux qui ont vécu ici avant vous !

Anthony regarda au loin, puis se tourna vers elle :

— Alors, vous croyez que ça pourrait m'aider, Rebecca ?

— Je...

Elle le dévisagea, et l'expression qu'elle vit dans ses yeux lui rappela celle d'un enfant qui demandait conseil à sa mère. Elle haussa les épaules.

— C'est peut-être une façon de voir typiquement américaine, mais je cherche toujours à connaître les faits, répondit-elle.

— Eh bien, vous avez peut-être raison. Je devrais sans doute lire ce document qui semble vous captiver, admit-il enfin.

— Excusez-moi, Anthony. Ça ne me regarde pas. Je ne veux surtout pas m'ingérer dans votre vie.

— Ce monsieur Malik vous a-t-il fait bonne impression ?

— En tout cas, il voulait simplement s'entretenir avec vous à propos de son arrière-grand-mère. À mon avis, il ne cherche rien d'autre, confirma Rebecca.

— Je vais y réfléchir. Mais, dites-moi, quels projets avez-vous pour le week-end ? demanda Anthony, changeant brusquement de sujet de conversation. Je dois reconnaître que je suis ravi de ravoir ma maison pour moi tout seul.

— Je vous comprends. Je vous promets de ne pas être dans vos jambes demain, s'empressa-t-elle de dire. Je vais demander à Graham, mon chauffeur, de m'emmener dans la ville la plus proche. Il faut que j'achète quelques vêtements. J'ai emporté très peu d'habits, et il fait plus chaud que je ne m'y attendais. Ensuite, j'ai pensé que je pourrais faire un peu de tourisme. Y a-t-il un endroit en particulier que je devrais absolument visiter ?

— Bien sûr, mais quand j'ai dit que j'étais heureux d'avoir la maison pour moi, je ne parlais pas de vous. En fait, je serais ravi de vous faire découvrir la région. Je crois que personne ne connaît mieux ce coin que moi.

— Vraiment, Anthony, ça ne sera pas nécessaire, assura Rebecca. Je suis sûre que vous n'avez aucune envie de jouer au guide ce week-end.

— Non, j’insiste, sérieusement. Votre présence à Astbury ne me gêne pas le moins du monde, et ce serait un plaisir pour moi de vous montrer les alentours. Madame Trevathan m’a dit que vous étiez trop lasse pour dîner avec moi ce soir. Que diriez-vous si nous nous retrouvions demain matin sur la terrasse à dix heures ?

— D’accord, si vous êtes sûr. Mais je ne veux surtout pas vous déranger.

— Ça ne me dérange pas du tout. Dites-moi : comment se passe le tournage ?

Rebecca lui parla un peu du film et constata avec soulagement que les dernières traces de tension disparaissaient du visage d’Anthony tandis qu’il l’écoutait.

— Bien sûr, la vraie star de l’histoire, c’est Astbury Hall. Tout le monde se sent privilégié d’avoir la chance de tourner ici. Et le domaine va être magnifique sur le grand écran.

— Eh bien, pour une fois, il va rapporter un peu d’argent pour financer son entretien. L’ironie dans l’histoire, c’est qu’il forme un cadre idéal pour le film, justement parce que nous n’avons pas eu les moyens de le moderniser.

— J’aime beaucoup cet endroit, Anthony, peu importe si la salle de bains est un peu démodée, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, confirma-t-elle.

— Ça me fait plaisir.

Le visage d’Anthony s’illumina tout à coup, comme celui d’un enfant. Quand madame Trevathan apparut sur la terrasse pour annoncer à Anthony que son dîner était prêt, Rebecca se sentit coupable d’être à ce point soulagée de pouvoir se retirer dans sa chambre pour prendre un repas léger, toute seule.

Rebecca se réveilla le lendemain matin un peu sonnée et avec un mal de tête carabiné. Elle se demanda si elle avait bu trop d’alcool la veille au soir ou plutôt si le Pimm’s qu’Anthony lui avait servi était aussi inoffensif qu’il l’avait prétendu. Madame Trevathan arriva dans sa chambre à neuf heures précises et posa un plateau avec du thé, des tartines et un œuf à la coque sur ses genoux. Rebecca se redressa dans son lit, mais elle se sentait nauséuse. Elle dut se forcer à avaler quelques bouchées, mais laissa une bonne partie

de son petit-déjeuner. Elle prit de l'ibuprofène pour calmer son mal de tête, passa un jean et un tee-shirt et descendit au rez-de-chaussée.

— Bonjour.

Anthony l'attendait déjà sur la terrasse.

— On y va ?

Ils firent le tour de la maison pour gagner l'allée où était garé un vieux Range Rover.

— Montez. Je suis désolé. Vous ne devez pas être habituée à ce genre de tacots, dit-il, l'air contrit.

Rebecca s'installa sur le siège passager tandis qu'Anthony démarrait la voiture. Elle ne put s'empêcher de remarquer que son hôte portait toujours le même uniforme : une chemise à carreaux et une vieille veste en tweed. Peut-être étaient-ce là les seuls vêtements qu'il possédait. Elle espéra que madame Trevathan les lavait de temps en temps.

— Je me suis dit que j'allais vous emmener à Ashburton. Il y a quelques boutiques, mais je ne sais pas si elles auront des vêtements à votre goût, dit Anthony. Ensuite, nous irons à Widecombe-in-the-Moor et déjeunerons au pub. Ensuite, vous aimeriez peut-être voir Dartmoor. C'est encore mieux de visiter l'endroit à cheval, mais je ne sais pas si vous montez...

— J'adore faire du cheval, dit Rebecca, s'égayant tout à coup. J'ai dû apprendre pour un rôle dans un film, il y a quelques années. L'histoire se déroulait dans le Montana. Et j'ai appris avec de vrais cow-boys. Je suis sûre que mon style n'est pas aussi élégant que celui auquel vous êtes habitué ici.

— Tiens, tiens, dit Anthony, visiblement surpris. Malheureusement, nos écuries n'ont plus rien à voir avec ce qu'elles étaient à l'époque. Je les loue à la fille qui dirige l'école d'équitation locale. En échange, elle s'occupe de mes deux chevaux. Je n'ai jamais été un bon cavalier quand j'étais plus jeune, et, comme mon dos fait des siennes, ils ne sortent pas souvent. N'hésitez pas à en monter un chaque fois que le cœur vous en dit. Vous me rendriez même un grand service.

— Vous savez quoi ? Je crois que je vais le faire.

— Au fait, j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit hier soir. J'ai contacté monsieur Malik ce matin et je lui ai demandé de venir déjeuner à la maison demain. À une condition, ajouta Anthony.

— Laquelle ?

— Que vous vous joigniez à nous. Après tout, c'est vous qui m'avez persuadé de le rencontrer.

— Bien sûr, avec plaisir. Et, Anthony, si monsieur Malik vient manger demain, je crois vraiment que vous devriez lire le début de l'histoire de son arrière-grand-mère avant qu'il n'arrive. C'est vraiment fascinant.

Anthony la regarda nerveusement.

— Pouvez-vous me promettre qu'il n'y a pas de squelettes dans le placard de ma famille ?

— Pas du tout. Pas dans ce que j'ai lu jusqu'à présent, en tout cas. Le début parle surtout de l'enfance d'Anahita en Inde. J'ai vraiment eu l'impression d'entrer dans un monde différent, et ça m'a donné envie de visiter ce pays. Elle vivait dans un splendide palais. C'était la demoiselle de compagnie d'une princesse. Elles sont ensuite venues toutes les deux en Angleterre dans un pensionnat.

— C'est sans doute de là que vient le lien entre nos deux familles, dit Anthony, l'air songeur, tout en conduisant. Je sais que mon arrière-grand-père était résident dans l'État de Cooch Behar avant sa mort.

— Oui, et j'ai l'impression qu'il avait beaucoup aimé son séjour en Inde contrairement à votre grand-mère Maud.

— Je n'en doute pas une seconde. Malheureusement, elle n'aimait pas grand-chose. Certainement pas nous, les hommes, ajouta-t-il tristement.

— Eh bien, je pense que vous devriez lire l'histoire vous-même.

— C'est ce que je vais faire. Et j'informerais madame Trevathan pour le déjeuner demain. Bon, dit Anthony en garant sa voiture dans une jolie grande rue animée. Allons faire du shopping.

La matinée fut beaucoup plus agréable que Rebecca ne l'avait imaginé. En se promenant au soleil, flanquée de son protecteur masculin, avec ses cheveux nouvellement teints en blond, Rebecca savoura la liberté de pouvoir se promener dans la rue sans être reconnue. Après être entrée dans quelques magasins et avoir acheté deux chemisiers et des antihistaminiques à la pharmacie, elle se laissa conduire par Anthony à Widecombe-in-the-Moor. Ils s'assirent dehors au soleil au Rugglestone Inn et dégustèrent une salade de crabe bien fraîche.

— C'est exactement comme ça que j'imaginais l'Angleterre. On dirait une carte postale, dit Rebecca en admirant le charme des cottages

pittoresques bordant la rue étroite. En fait, en parlant de cartes postales, je vais peut-être en envoyer quelques-unes.

— C'est incontestablement une belle région. Et c'est bien pour moi de la voir à travers des yeux nouveaux. Je n'ai jamais beaucoup voyagé et je pense qu'à force on est un peu blasé par les paysages familiers.

— Avez-vous été envoyé dans un pensionnat, comme votre grand-père Donald, quand vous étiez petit ? demanda Rebecca.

— Non, j'avais une gouvernante. Ma mère n'était pas du tout pour les pensionnats, expliqua-t-il.

— Vraiment ? Je suis surprise. D'après le scénario du film et mes recherches sur cette époque, je pensais que c'était une sorte de rite de passage pour tous les garçons issus de familles britanniques comme la vôtre.

— Maman n'aurait pas supporté d'être séparée de moi. Imaginez combien elle se serait sentie seule et perdue dans cette immense demeure.

— Bien sûr.

Rebecca avait remarqué qu'il prenait un air un peu efféminé chaque fois qu'il parlait de sa mère. Elle se demanda soudain si c'était parce qu'il était gay qu'Anthony ne s'était jamais marié.

— D'après ce que j'ai entendu sur les pensionnats, vous l'avez échappé belle. Je ne comprends pas comment on peut faire un enfant pour l'envoyer loin de chez soi quelques années plus tard.

— Maman a toujours trouvé ridicule que les jeunes Britanniques soient envoyés dans des pensionnats pour se préparer à diriger un empire. À la fin des années 1950, quand j'étais enfant, il n'y avait déjà plus d'empire à diriger.

Il soupira.

— Enfin, tout le monde me dit que la vie au pensionnat est beaucoup moins dure aujourd'hui. Il paraît que les enfants ont même de l'eau chaude pour se laver, à présent.

— Jamais je n'envisagerais d'envoyer mes enfants dans de telles écoles.

Rebecca frémit à cette idée.

— Comme vous l'avez dit, c'est la tradition. Au fait, que diriez-vous d'une promenade à cheval jusqu'à Dartmoor, cet après-midi ?

Depuis qu'elle avait terminé de manger, Rebecca avait la nausée, et son mal de tête avait repris.

— Demain, peut-être. Je me sens encore un peu fatiguée aujourd'hui.

— Dans ce cas, rentrons à la maison. Je pourrais vous montrer la chapelle de la famille ? proposa-t-il. Elle a été dessinée par Vanbrugh, un célèbre architecte anglais. Elle est cachée dans le château, au bout de la longue galerie.

— Oui, si ça ne vous dérange pas, Anthony, répondit Rebecca.

Vingt minutes plus tard, de retour au Hall, Rebecca suivit Anthony dans l'élégante galerie. Il s'arrêta devant une porte en chêne et ouvrit la serrure à l'aide d'une clé géante.

Rebecca pénétra dans la chapelle et leva les yeux, émerveillée par les colonnes dorées qui s'élançaient vers une petite coupole, dont les pans étaient ornés de nuages et de chérubins.

— C'est magnifique, murmura-t-elle en se tournant vers Anthony.

— Oui, mais personne ne profite de cette beauté aujourd'hui. Je viens rarement ici. N'hésitez pas à faire le tour, dit-il en s'asseyant sur un banc.

Rebecca avança dans la chapelle, savourant le calme qui régnait dans ce lieu imprégné d'histoire. Elle regarda le sol en marbre usé, preuve tangible que de nombreuses âmes étaient venues chercher un peu de réconfort au fil des années.

Elle se retourna et observa son compagnon. Anthony regardait droit devant lui. Il était à l'évidence perdu dans ses pensées. En le voyant assis ici, seul, elle sentit combien il était vulnérable. Elle s'approcha et s'assit à côté de lui sur le banc.

— Vous croyez en Dieu, Anthony ?

— Mon arrière-grand-mère, Maud, était très religieuse. Elle a donné à ma mère une éducation catholique très stricte. Comme Maud était encore en vie quand je suis né, j'ai reçu la même éducation. Personnellement, je ne crois pas à tout ça. Je n'y ai jamais cru, pour être honnête, même si je jouais le jeu devant elle. Vous êtes croyante ?

— Je n'ai jamais vraiment laissé de place à la religion dans ma vie. En tout cas, je n'ai pas du tout été élevée ainsi.

— Moi, si, mais je n'y pensais pas plus que vous. C'était simplement une routine qui n'avait aucune signification à mes yeux. Mortellement ennuyeuse, comme un cours de maths ou de sciences. Pour être franc, je ne vois que le chaos et les guerres que la religion a engendrés au cours des siècles. Et il est vrai que l'obsession de Maud pour la religion n'a pas aidé

ma famille non plus. Ce n'était pas quelqu'un... de chaleureux. Enfin, c'est comme ça.

Il se tourna vers Rebecca avec un sourire triste :

— On y va ?

— Oui, merci de m'avoir emmenée ici. Je me sens vraiment privilégiée.

— De rien. Tout le plaisir a été pour moi, lui assura-t-il avec le plus grand sérieux.

— Où sont enterrés vos ancêtres ? demanda Rebecca, espérant soudain qu'ils n'étaient pas dans un caveau sous ses pieds.

— Dans un horrible édifice à mes yeux, au milieu d'un bosquet dans le parc. Voulez-vous que je vous emmène au mausolée maintenant ? proposa Anthony tandis qu'ils marchaient dans la longue galerie.

— En fait, j'ai vraiment mal à la tête... Une autre fois peut-être.

— Eh bien, j'espère que vous serez suffisamment en forme demain pour déjeuner avec notre jeune ami indien et moi.

— Oui, bien sûr, je suis certaine que je me sentirai mieux après une bonne nuit de sommeil.

— Rebecca, je...

Anthony la dévisagea quelques secondes, puis secoua la tête.

— Rien. J'espère que vous vous sentirez mieux demain. Vous avez besoin de quelque chose ?

— D'un peu de sommeil, c'est tout.

— Dans ce cas, je vais retourner dans mon jardin. Merci pour cette belle journée.

Anthony partit en direction de la terrasse pendant que Rebecca montait l'escalier. Elle ferma la porte de sa chambre derrière elle, prit un comprimé d'ibuprofène en se couchant, regrettant pour une fois de ne pas être dans un hôtel pour accrocher une pancarte NE PAS DÉRANGER à la poignée de sa porte. Elle ferma les yeux et fit de son mieux pour se détendre.

— Rebecca... Rebecca ?...

Elle entendit une voix qui tentait de la tirer de son sommeil. Elle ouvrit les yeux et vit madame Trevathan qui la regardait.

— Vous avez dormi pendant plus de trois heures. Je me suis dit qu'il fallait que je vous réveille, car il est presque dix-neuf heures et vous ne trouverez jamais le sommeil cette nuit, si vous dormez plus longtemps. Je vous ai apporté du thé et des scones.

— Oh ! merci, dit Rebecca qui se sentait désorientée et tremblante.

— Monsieur m'a dit que vous aviez affreusement mal à la tête. Vous avez besoin de quelque chose ? Vous êtes très pâle, ma chère.

— Non, ça va, merci, dit Rebecca en se levant du lit et en se dirigeant vers la table.

— Je me sens mieux après cette longue sieste.

— Vous voulez que je vous serve le thé ?

— Oui, merci.

— J'ai appris que nous avons un invité demain à déjeuner. Apparemment, vous avez parlé à monsieur de la visite de cet Indien.

— Oui, en effet.

Rebecca leva les yeux vers madame Trevathan et vit à l'expression de son visage qu'elle n'approuvait pas du tout sa démarche.

— Je n'aurais pas dû ?

— Si, si. Nous sommes un peu perturbés par tout ce monde et toute cette agitation en ce moment. Nous n'avons pas l'habitude qu'on vienne perturber notre petit train-train.

— J' imagine, dit Rebecca avec compassion.

Elle fit une pause.

— Anthony a été si gentil avec moi. Mais il est si solitaire. Je sais que ça ne me regarde pas, mais je me demandais si Anthony avait déjà eu une petite amie.

— Pas vraiment, non. Je crois que monsieur est ce qu'on appelle un célibataire endurci. C'est un personnage unique, c'est sûr.

Elle sourit avec tendresse.

— Je ne sais pas si j'aimerais passer toute ma vie seule, dit Rebecca en soupirant.

Elle but une gorgée de thé.

— Eh bien, chacun ses goûts, comme je dis toujours. Tout le monde ne peut pas être heureux en amour, n'est-ce pas ? De plus, je suis là pour lui tenir compagnie. Bon, je vous laisse.

— Au fait, j'ai promis à Anthony que je lui donnerais le manuscrit que monsieur Malik m'a confié pour qu'il puisse le lire avant demain.

Rebecca prit la pile de feuilles sur la table de nuit à côté de son lit et la tendit à madame Trevathan.

La gouvernante regarda les pages avec méfiance.

— De quoi cela parle-t-il, en fait ?

— Surtout de la vie de son arrière-grand-mère en Inde. Et, bien sûr, d'Astbury Hall.

— Je vois. Il n'y a rien dans ces pages qui pourrait perturber monsieur ? Il est très...

Elle chercha le mot exact.

— ... sensible, et je ne veux pas le contrarier.

— Pas du tout.

— Mais que veut cet Indien, à votre avis ? insista madame Trevathan.

— Il veut simplement en savoir plus sur le passé de son arrière-grand-mère. Que pourrait-il chercher d'autre ?

— Rien..., rien, murmura madame Trevathan, qui à l'évidence n'était pas du tout convaincue. Bon, je vous laisse boire votre thé tranquillement.

Tout en mangeant les scones délicieux, Rebecca pensa à la façon possessive dont madame Trevathan parlait d'Anthony. En fait, ils auraient presque pu être mari et femme. Après tout, elle exécutait toutes les tâches ménagères comme une épouse dans les couples à l'ancienne, et ils étaient ensemble depuis très longtemps, visiblement. Rebecca se demanda ensuite comment réagirait madame Trevathan si une autre femme entrait en jeu. Elle ne pouvait s'empêcher de trouver leur relation étrange. Elle était à la fois si *intime* – ils comptaient beaucoup l'un sur l'autre – et si distante par d'autres aspects. Peut-être était-ce le propre de nombreux mariages, pensait-elle en faisant la grimace.

Rebecca posa son assiette vide sur le plateau qu'elle laissa devant la porte pour bien faire comprendre qu'elle ne voulait pas être dérangée. Elle s'assit dans le fauteuil et essaya de penser rationnellement à ce que serait sa vie si elle épousait Jack. Ce ne serait pas une relation « maître-domestique » puisqu'ils seraient sur un pied d'égalité. Mais était-ce possible ? Jack avait un ego surdimensionné. Le sien l'était beaucoup moins, et, comme elle cherchait toujours à éviter les conflits, elle finirait sans doute toujours par céder la première. Rebecca se leva, prit un bain, puis se mit au lit avec son scénario. Elle avait du mal à se concentrer, car elle ne cessait de penser à Jack et à sa demande en mariage. Finalement, les paupières lourdes, elle sentit le sommeil la gagner et réalisa à cet instant qu'elle était sûre d'une chose : elle n'était pas prête à s'engager pour le moment.

— Ah ! Rebecca, j'allais justement envoyer madame Trevathan vous chercher.

Anthony se leva de table pour la saluer.

— Vous avez meilleure mine aujourd'hui. Vous n'avez plus mal à la tête ?

— Non, ça va beaucoup mieux, merci, confirma Rebecca en entrant dans la pièce.

— Je crois que vous vous êtes déjà rencontrés, tous les deux. Rebecca, voici monsieur Ari Malik, dit Anthony.

— Bonjour, dit Rebecca en souriant et en tendant la main à Ari.

— Rebecca, dit Ari, l'air embarrassé. Je m'excuse pour la dernière fois quand je vous ai dit que j'étais persuadé de vous connaître. J'ai réalisé par la suite qui vous étiez.

— Ce n'est pas grave, vraiment. C'est un changement bienvenu, répondit-elle en riant.

— J'ai vu une photo de vous et de votre fiancé, pas plus tard qu'hier, poursuivit Ari. Félicitations, si je puis me permettre.

— Merci.

Rebecca rougit, mal à l'aise.

— Vous êtes fiancée et vous allez vous marier ?

Anthony fixa Rebecca, visiblement surpris.

— Je ne savais pas.

— Je..., oui.

— Je vois. Asseyons-nous, dit Anthony d'un ton abrupt. Monsieur Malik, je ne sais pas si la nourriture sera à votre goût. Ma gouvernante cuisine des plats anglais traditionnels.

— Appelez-moi Ari, s'il vous plaît. Ne vous inquiétez pas, je me suis habitué à la cuisine anglaise quand j'étais à Harrow.

— Vous étiez à Harrow ?

Anthony parut un peu surpris.

— Oui, mes parents pensaient qu'il n'y avait rien de mieux que l'école anglaise. Et donc...

Tandis qu'Ari continuait à parler, Rebecca cessa de se concentrer sur ses paroles et se surprit à admirer la beauté du jeune Indien. Il avait des cheveux noirs épais, ondulés et brillants, dont certaines mèches avaient des reflets bleus à la lumière du soleil qui entraît à flots par la fenêtre. Ils étaient assez longs pour que quelques boucles touchent le col de sa chemise sans toutefois lui ôter sa masculinité. Sa peau avait la couleur d'un miel foncé, et il portait une chemise blanche parfaitement repassée et amidonnée. Pourtant, ce furent avant tout ses yeux qui attirèrent l'attention de Rebecca. Elle n'aurait pas su comment décrire leur couleur, car ils étaient bleus, mais avec des reflets verts et ambrés, lui rappelant le kaléidoscope qu'elle avait quand elle était petite.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Rebecca ? lui demandait Anthony.

— Excusez-moi.

Elle reporta son attention sur la conversation.

— Je m'excuse, mais j'ai été un peu distraite.

— Je disais à Ari que, depuis le déclin de l'Empire britannique, nos traditions pour la plupart ne sont plus considérées avec autant de respect et d'admiration par le reste du monde.

— Oh ! je n'en serais pas si sûre, à votre place, dit Rebecca en souriant. Nous, les Amerloques, nous adorons les Britanniques. Jugez plutôt : je suis en train de tourner un film sur votre aristocratie destiné au marché américain.

— Je suis d'accord avec Rebecca, intervint Ari. Certaines des coutumes les plus enracinées dans la culture indienne découlent des décennies de domination britannique. Je crois même qu'aujourd'hui, nous vous surpassons dans certains domaines pourtant propres à votre civilisation. Regardez notre cricket, par exemple, plaisanta-t-il.

— Vous vivez en Inde ? demanda Rebecca tandis que madame Trevathan déposait un bol de soupe devant chacun d’eux.

— Oui, j’habite à Bombay, mais je me déplace beaucoup à l’étranger.

— Qu’est-ce que vous faites exactement ? demanda Anthony.

— Ma société propose des solutions technologiques aux entreprises. Pour parler plus simplement, nous concevons des logiciels sur mesure.

— Vraiment ? J’appartiens à la vieille école, j’en ai bien peur, dit Anthony. Je n’ai pas d’ordinateur et je n’en aurai jamais. Pour parler franchement, ils me terrifient.

— Pourtant, mon neveu de six ans est capable de changer un programme sur un ordinateur aussi rapidement qu’il tourne les pages d’un livre, dit Ari. Que vous le vouliez ou non, le monde numérique a changé nos vies irrévocablement.

— À part la mienne, répondit Anthony sans rancœur. Comme vous l’aurez remarqué, ma maison et moi sommes complètement démodés, mais heureux de l’être. Mais mangeons.

Pendant le repas, Rebecca se contenta d’écouter avec intérêt les deux hommes parler de l’histoire britannique, de l’histoire indienne et de l’entrelacement étrange mais durable de deux cultures si différentes.

— Et si nous allions prendre le café dans le grand salon ? proposa Anthony une fois le repas terminé.

Quand ils furent tous installés au salon et que madame Trevathan eut apporté du café pour les hommes et du thé à la camomille pour Rebecca, Anthony sortit le paquet de feuilles de son secrétaire et le rendit à Ari.

— Merci de m’avoir permis de le lire. J’ai trouvé ce récit fascinant, surtout la partie consacrée à l’Inde en 1911. C’est le monde que mon arrière-grand-père a connu.

— Oui, j’ai appris beaucoup de choses sur ma propre culture en lisant ce manuscrit, admit Ari.

— Mais, poursuivit Anthony, après avoir lu ces pages, je ne vois pas quel rapport cette histoire peut avoir avec ma famille ou Astbury Hall.

— Non, je comprends, dit Ari. Pourtant, maintenant que j’ai lu l’histoire de mon arrière-grand-mère dans sa totalité, je peux vous assurer que ce rapport existe bel et bien.

— Votre arrière-grand-mère dit qu’elle a travaillé ici, mais, comme je l’ai dit à Rebecca, je n’ai vu aucune trace d’elle dans les registres de

salaires datant de cette époque.

— Je ne pense pas que vous trouviez une trace de son passage à Astbury Hall, en effet. Malheureusement, son séjour ici s'est mal terminé pour toutes les personnes concernées.

— Dans ce cas, je préfère ne pas savoir, répliqua Anthony d'un ton catégorique.

— En fait, je suis venu à Astbury dans l'espoir que vous pourriez m'aider avec une pièce manquante du puzzle de l'histoire de ma famille, expliqua Ari.

— C'est-à-dire ?

— Pour faire bref, juste après la disparition de Violet Astbury, Anahita a appris que son fils était mort. Mais, toute sa vie, elle a refusé de l'accepter.

Il montra la pochette contenant le reste de l'histoire.

— C'est compliqué et je pense qu'elle l'explique beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Aimerez-vous lire le reste ?

— Peut-être.

Anthony se leva tout à coup, visiblement agité.

— Rebecca, vous avez dit hier que vous aimeriez vous promener à cheval à travers la lande.

— Oui, c'est vrai.

— Vous montez à cheval, Ari ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi n'iriez-vous pas vous promener pour vous rafraîchir les idées, tous les deux ? J'ai du travail à faire dans le jardin.

— C'est une si belle journée... J'ai très envie de faire une balade à cheval, dit Rebecca. Vous voulez vous joindre à moi, Ari ? insista-t-elle.

Il était évident qu'Anthony souhaitait être seul.

— Oui, bien sûr, si vous voulez. Le repas était délicieux, Anthony. Merci pour votre accueil, dit Ari qui avait visiblement compris.

Il traversa la pièce avec Rebecca jusqu'aux portes-fenêtres qui s'ouvraient sur la terrasse.

— Mais je n'ai ni bottes ni vêtements d'équitation avec moi.

— Prenez à gauche. Les écuries se trouvent à environ huit cents mètres après la cour, expliqua Anthony. Dites à Debbie que c'est moi qui vous envoie. Elle pourra vous prêter des vêtements. Profitez-en bien.

— Merci, dit Rebecca. À plus tard.

— Je crois que je l’ai contrarié, dit Ari à Rebecca lorsqu’ils furent hors de portée de voix.

— Peut-être qu’il en sait plus qu’il ne veut bien l’avouer ?

Rebecca haussa les épaules.

— C’est possible. Vous logez chez lui ?

— Oui. Je sais qu’Anthony semble un peu spécial, mais il a été très gentil et très accueillant avec moi. En tout cas, merci d’avoir accepté cette promenade à cheval avec moi, dit-elle quand ils entrèrent dans la cour. Je pense qu’il avait besoin d’être seul.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Ari en souriant.

— Attendez ici, je vais aller chercher cette Debbie.

Elle passa devant la rangée de chevaux en tapotant le bout de leur nez velouteux.

Debbie, la fille d’écurie, proposa une jument grise au pelage lisse et brillant pour Rebecca et un alezan pour Ari. Tout en sellant les chevaux, elle leur indiqua la direction de la lande.

— Une fois que vous arrivez là-bas, suivez la piste cavalière. Sinon, vous aurez beaucoup de mal à retrouver votre chemin, leur conseilla-t-elle. À votre place, je ne quitterais pas la piste. Quand vous connaîtrez mieux le coin, vous pourrez le faire. Je serai là jusqu’à six heures, dit-elle tandis qu’ils quittaient l’écurie.

— Quel bel après-midi ! commenta Ari. Le climat anglais est si tempéré. Il est rare qu’il y ait des conditions climatiques extrêmes. Les gens sont un peu à l’image du pays, ajouta-t-il avec une pointe d’ironie dans la voix.

— Je me souviens que votre grand-mère a dit à peu près la même chose. C’est vrai que les Anglais sont beaucoup moins démonstratifs que les Américains.

— Ou que les Indiens. Mais j’ai étudié ici et j’ai appris à contenir mes émotions, ajouta-t-il en souriant. Bon, dit-il en arrivant vers la lande. Qu’est-ce que vous en pensez ? Vous êtes prête pour un petit galop ?

— Je vais essayer, mais, si je suis à la traîne, vous n’avez pas besoin de m’attendre.

Ari donna un petit coup sur les flancs du cheval, et son étalon marron partit au galop. Rebecca tapa légèrement avec ses talons et le suivit à un rythme plus lent.

Quand elle prit un peu plus confiance, elle gagna en vitesse et le rattrapa bientôt. Ils avancèrent en silence. Puis, alors qu'ils étaient tous un peu à bout de souffle, Ari aperçut un ruisseau qui traversait la lande.

— Et si nous laissons les chevaux se désaltérer et profitons un peu de ce merveilleux paysage ? proposa-t-il.

— Bien sûr, répondit Rebecca en descendant et en conduisant sa jument jusqu'au ruisseau.

Elle se laissa tomber sur l'herbe rêche et regarda le ciel sans nuages. Ari fit de même et, allongés côte à côte, ils restèrent silencieux quelques secondes.

— Vous entendez ? dit Ari.

— Quoi ?

— Exactement, dit-il en souriant. Rien.

— C'est justement ça que j'adore.

Rebecca soupira de plaisir.

— Combien de temps allez-vous rester en Angleterre ?

— Je vais attendre quelques jours encore pour voir si Anthony se décide à lire la suite de l'histoire d'Anahita. Je peux faire quelques recherches moi-même dans le coin pour essayer de trouver une trace de son fils « perdu ». En fait, c'est plutôt bien tombé. J'avais besoin de quitter l'Inde pour quelque temps.

— Pourquoi ?

— Je pense, dit Ari en soupirant, que je suis arrivé à un tournant de ma vie. C'est peut-être une crise de la quarantaine, un peu en avance, mais tout ce qui me paraissait important me semble futile à présent.

— Vous savez ce qui est à l'origine de cette « crise » ? demanda gentiment Rebecca.

— Malheureusement, oui. J'ai laissé partir une fille merveilleuse parce que j'étais obsédé par ma carrière et mon succès. C'est seulement maintenant, avec le recul, que je peux voir ce que j'avais et ce que j'ai perdu.

— Et vous ne pouvez pas le lui dire ?

— Elle s'est mariée il y a deux semaines avec quelqu'un d'autre. Je ne peux pas lui en vouloir d'avoir renoncé à notre couple. Elle était auprès de moi pendant toutes ces années que j'ai passées à monter et développer mon entreprise. Et moi, je ne prêtais même pas attention à elle. Enfin, dit-il en

soupirant tristement, ce qui est fait est fait, et ça ne sert à rien de regretter maintenant.

— Eh bien, je ne suis pas venue ici pour trouver des réponses, dit Rebecca en s'appuyant sur un coude et en posant sa joue contre sa main, mais je crois que cet endroit m'en a apporté en quelque sorte.

— Ah oui, lesquelles ? l'interrogea Ari.

Rebecca prit une profonde inspiration.

— Entre vous et moi, j'ai décidé que je ne voulais pas me marier pour l'instant.

— Je vois. Et ça ne risque pas de vous poser un ou deux problèmes ? D'après ce que j'ai lu l'autre jour dans les journaux, le monde entier est déjà en train d'organiser votre mariage.

— Oui, mais je préfère être confrontée à ce problème maintenant, plutôt que d'avoir à affronter un divorce difficile dans cinq ans. Peut-être que Jack et moi pourrions rester fiancés quelque temps, mais...

Rebecca roula sur le ventre et se mit à arracher des brins d'herbe.

— ... je ne suis pas sûre que ça soit la solution.

— Vous l'aimez ? demanda Ari de but en blanc.

— Je..., je ne sais plus.

— Eh bien, il vaut mieux que vous soyez sûre de vos sentiments avant de prendre votre décision.

Ari se tourna sur le dos, ferma les yeux et croisa les bras derrière sa nuque.

Rebecca le regarda et ne put s'empêcher d'admirer sa beauté encore une fois. Elle était à la fois soulagée et un peu déçue qu'il lui ait fait comprendre qu'il pleurait un amour perdu. Elle ne l'intéressait pas, c'était évident. Elle se tourna à son tour pour s'allonger sur le dos et ferma les yeux tout en méditant sur cette situation inédite. Elle était habituée à ce que les hommes la draguent à la première opportunité, mais Ari semblait se contenter de discuter avec elle, ce qui, au fond, était un changement bienvenu.

— Vous souriez, dit-il soudain. Pourquoi ?

Elle ouvrit les yeux et vit Ari qui la dévisageait.

— Je me sens parfaitement calme et heureuse.

— Profiter de l'instant présent, c'est la clé du bonheur, vous diront tous les gourous. Ça vous dit de prolonger un peu notre promenade ? J'aimerais

continuer à explorer un peu.

— Bien sûr.

Ils remontèrent à cheval.

— Bon.

Ari balaya la lande du regard.

— Si c'est bien le ruisseau que décrit ma grand-mère dans son histoire, je suis sûr qu'il y a un cottage pas loin d'ici. Avançons un peu et voyons si nous le trouvons.

Rebecca suivit Ari, qui venait de quitter la piste cavalière et s'engageait sur la lande. Quelque chose semblait le guider, car, quelques minutes plus tard, ils virent le sommet des cheminées d'une bâtisse à moitié cachée par la déclivité du terrain accidenté.

— C'est lui, dit Ari, je sais que c'est lui.

— Quoi ?

— Le cottage où Anahita a vécu. Venez !

— Mais je croyais qu'elle vivait au château. Vous ne pouvez pas me dire une chose pareille sans m'en raconter davantage ! cria-t-elle.

Mais Ari était déjà parti.

— Chaque chose en son temps ! cria-t-il à son tour par-dessus son épaule.

Rebecca trotta derrière lui, descendit la pente et s'avança jusqu'à l'avant du cottage.

— C'est sûrement lui, dit Ari en sautant à bas de son cheval. Allons voir.

Il aida Rebecca à mettre pied à terre et s'avança avec elle jusqu'au portail. Le jardin derrière était envahi depuis bien longtemps par l'herbe de la lande et les plantes sauvages.

— On dirait que la lande a reconquis le jardin, fit remarquer Ari tout en appuyant sur le battant du portail de toutes ses forces pour l'ouvrir. À mon avis, cet endroit n'est plus habité depuis des années. Peut-être pas depuis qu'Anahita a vécu là, il y a quatre-vingt-dix ans, dit-il, l'air songeur, tout en piétinant l'herbe pour dégager un sentier jusqu'à la porte d'entrée.

Chaque centimètre de mur était couvert de lierre épais. Il essaya de tirer sur quelques branches pour dégager la fenêtre, mais elle resta inaccessible. Il essaya ensuite la porte, usant de tout son poids pour l'ouvrir de force à travers le lierre, mais en vain.

Tandis que Rebecca attendait, dans l'herbe et les ronces jusqu'à la taille, une couleur sombre attira tout à coup son attention au milieu de l'enchevêtrement de verdure.

Elle repoussa la mauvaise herbe et regarda bouche bée une petite rose à la forme parfaite de la même couleur que celle qu'Anthony lui avait donnée quand elle était arrivée à Astbury.

Elle se pencha pour la regarder de plus près et constata qu'il y avait d'autres minuscules bourgeons sur la plante ne demandant qu'à fleurir. Une tristesse soudaine l'envahit quand elle pensa à ce symbole même de la beauté qui fleurissait encore dans le chaos choquant qui l'entourait.

— Nous devrions peut-être casser une vitre, suggéra-t-il. À moins qu'il n'y ait une autre porte à l'arrière.

— Je ne crois pas que nous devrions entrer par effraction dans ce cottage, dit nerveusement Rebecca. Il appartient peut-être à quelqu'un.

— Oui, à Anthony, confirma Ari.

— Alors, demandez-lui la clé, lui conseilla Rebecca, impatiente de partir.

Elle n'aurait su expliquer pourquoi, mais cet endroit la mettait mal à l'aise.

— Je vais faire le tour pour voir s'il y a un autre moyen d'entrer.

Ari tourna les talons et passa devant elle pour rejoindre le portail.

— Nous devrions prendre le chemin du retour, insista-t-elle. Il est déjà plus de six heures, et nous avons promis à Debbie de rentrer à temps.

Ari jeta un coup d'œil à sa montre.

— Oui, vous avez raison. Au moins, je sais maintenant où se trouve le cottage. Je pourrais peut-être demander à Anthony l'autorisation de revenir et de visiter l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous voulez voir ? lui demanda-t-elle quand ils remontèrent sur leurs chevaux.

Elle ressentit un immense soulagement au moment où ils rejoignirent la piste.

— S'il reste quelque chose, une trace du passage de mon arrière-grand-mère.

— Ça serait vraiment étonnant. C'était il y a quatre-vingt-dix ans.

— Vous avez sans doute raison, mais j'aimerais malgré tout satisfaire ma curiosité.

En arrivant à l'écurie, ils rendirent les chevaux à Debbie et se confondirent en excuses pour l'avoir fait attendre. Ils rentrèrent au château à pied. Lorsqu'ils montèrent les marches qui conduisaient à la terrasse, Rebecca aperçut Anthony qui travaillait dans le jardin clos. Il leur fit signe de venir le rejoindre.

— Bonne promenade ? demanda-t-il.

— Oui, merci de nous avoir prêté vos chevaux, dit Ari.

— Pas de problème. Les pauvres canassons ne sortent pas souvent. N'hésitez pas à les monter quand le cœur vous en dit. Combien de temps restez-vous ?

— Je ne sais pas, répondit Ari.

— Eh bien, pendant que je piochais, j'ai réfléchi et je me suis dit que je ne devrais vraiment pas avoir peur du passé de ma famille. Je vais donc continuer à lire l'histoire de votre arrière-grand-mère. Quand j'aurai fini, nous reparlerons.

— Merci, j'en suis très heureux. J'attends de vos nouvelles alors ?

— Et, je vous en prie, n'hésitez pas à vous promener dans le domaine. C'est à cette période de l'année qu'il est le plus beau. Au revoir.

Anthony redescendit les marches qui conduisaient au jardin.

Rebecca regarda Ari en souriant.

— Faites attention : si vous revenez demain, vous allez peut-être finir dans le film.

— Ça ne risque pas, à part s'il y a un rôle de figurant pour un valet de chambre indien. Bon, je vais filer. Et merci, Rebecca. C'est grâce à vous si Anthony a accepté de me voir.

— De rien. À bientôt, Ari.

— Oui, j'espère.

Il lui adressa un dernier sourire avant de s'éloigner.

— Ça va, Rebecca ? demanda James le lundi matin de bonne heure sur le plateau. Tu n'as pas l'air dans ton assiette aujourd'hui.

— Je ne sais pas ce qui se passe.

Rebecca regarda ses mains tremblantes et sut que ce n'était pas à cause de la scène qu'ils s'apprêtaient à tourner.

— Je me sens bizarre, même si j'ai eu deux jours de repos.

— Tu as sans doute attrapé un virus ou un truc dans le genre. À moins que la nourriture britannique bien lourde ne convienne pas à ta constitution délicate. On peut demander à Steve d'appeler un docteur, si tu veux ?

— Je n'arrive pas à me débarrasser de ce mal de tête. J'ai cru qu'il était passé hier, mais voilà qu'aujourd'hui il est de retour. C'est peut-être une migraine, mais je n'en ai jamais eu. Merci en tout cas ; je vais attendre un peu avant de déranger Steve, dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Dans trente secondes, tout le monde.

Heureusement, Rebecca était assise durant toute la scène. Non seulement elle avait mal à la tête, mais en plus elle avait la nausée et des vertiges. Il ne lui restait plus qu'à prendre de l'ibuprofène pendant la pause de midi.

Une heure plus tard, tandis que Rebecca se dépêchait de regagner sa chambre pour récupérer ses médicaments, Steve l'arrêta au passage.

— Le bureau de production a encore reçu un appel de ton fiancé, tôt ce matin. Il semblait plutôt inquiet, car apparemment tu lui avais dit que tu le contacterais pendant le week-end et tu ne l'as pas fait.

— Je n'ai pas de réseau ici avec mon téléphone portable et je n'aime pas utiliser le téléphone fixe de la maison, expliqua Rebecca.

— Écoute, je comprends parfaitement, mais pas ton fiancé, de toute évidence ! Je te l'ai déjà dit : la société de production paie toutes les factures, alors, vas-y, sers-toi du téléphone fixe dans le bureau de lord Astbury.

— D'accord, je l'appellerai plus tard. Je suis désolée s'il vous dérange sans cesse.

Elle se détourna et monta l'escalier d'un pas lourd.

Heureusement, la présence de Rebecca n'était pas requise sur le plateau ce soir-là. Son état ne s'étant pas amélioré depuis le matin, elle retourna dans sa chambre et se laissa tomber sur le lit, soulagée d'avoir fini sa journée.

Madame Trevathan apparut quelques minutes plus tard, le visage empreint d'inquiétude.

— Vous ne vous sentez pas bien, ma chère ? demanda-t-elle en s'avançant vers elle et en posant sa main sur le front de Rebecca.

— Ça va aller. J'ai juste affreusement mal à la tête.

— Vous ne vous sentez pas fiévreuse au moins ? Et si je vous apportais un bon bol de soupe dans un moment ? Comme ça, vous pourrez vous coucher tôt...

— Merci, mais je ne peux vraiment rien avaler, dit-elle, impatiente que madame Trevathan quitte la pièce pour pouvoir enfin fermer les yeux.

— Très bien, mais je viendrai voir comment vous allez un peu plus tard.

— Ça ne sera vraiment pas nécessaire.

— Vous voulez être tranquille, dit madame Trevathan en baissant la voix. Je comprends. Bonne nuit, ma chère.

Quand madame Trevathan quitta la pièce, Rebecca se demanda si ceux qui avaient vécu à Astbury Hall dans le passé avaient parfois eu le sentiment d'étouffer à cause de l'omniprésence de leurs serviteurs. Elle n'avait donc pas le droit à un minimum d'intimité ? Elle soupira en enlevant ses vêtements, puis se glissa sous les draps. Elle n'avait toujours pas appelé Jack, mais elle n'était pas assez en forme pour lui parler. Elle était sûre qu'après une bonne nuit de sommeil, elle se sentirait plus d'attaque pour passer ce coup de téléphone.

Rebecca fit des rêves étranges cette nuit-là. Elle était dans le cottage au milieu de la lande et elle était en danger, mais la porte était coincée. Quand elle essaya d'ouvrir la fenêtre, le lierre recouvrant les vitres s'enroula autour de ses mains, et elle fut incapable de se dégager. Elle sentit une fois encore l'odeur capiteuse de parfum quand une main se referma sur son nez et sur sa bouche. Elle ne pouvait plus respirer...

Rebecca se réveilla en sursaut. Son cœur cognait fort dans sa poitrine. En voulant allumer la lampe de chevet, elle renversa son verre sur la table de nuit. Elle se leva, cherchant à se persuader que ce n'était qu'un cauchemar, certainement dû à une poussée de fièvre. Elle toucha son front, qu'elle

trouva très chaud, puis ouvrit la porte et avança dans le couloir en chancelant jusqu'à la salle de bains, où elle remplit son verre. Elle se lava le visage à l'eau froide, sortit et reprit la direction de sa chambre dans la semi-obscurité.

Elle étouffa un cri quand une silhouette indistincte l'aborda devant sa porte.

— Tout va bien ?

— Je...

Elle parvint à poser les yeux sur la silhouette et reconnut Anthony vêtu d'une robe de chambre en laine à motifs de cachemire.

— Je ne m'attendais pas à voir quelqu'un, dit-elle en essayant de reprendre son souffle.

— Je suis désolé de vous avoir fait peur. J'ai entendu quelqu'un crier au fond du couloir et je suis venu voir ce qui se passait.

— J'ai dû faire un cauchemar. Je suis désolée de vous avoir dérangé.

— Ne vous en faites pas, je dors rarement à poings fermés, la réconforta Anthony. Bon, si vous êtes sûre que tout va bien, je vous souhaite une bonne nuit.

— Bonne nuit.

Rebecca ouvrit la porte de sa chambre, qu'elle ferma fermement derrière elle.

— Jack a encore appelé, dit Steve quand il croisa Rebecca le lendemain matin. Va dans le bureau et appelle-le pendant ta pause. Sinon, je vais finir dans les tabloïds qui m'accuseront de tout mettre en œuvre pour entraver votre belle histoire d'amour.

Il lui sourit, puis s'éloigna.

Rebecca quitta le plateau sur la terrasse, où elle venait de finir de tourner, et se dirigea vers le bureau d'Anthony. Son mal de tête avait disparu ce matin, et elle se sentait enfin d'attaque pour parler avec Jack. Pourtant, comme d'habitude, elle tomba directement sur la boîte vocale aussi bien sur le numéro de la ligne fixe que sur celui de son portable. Rebecca poussa un soupir de frustration et retourna tout au bout de la terrasse au sud de la maison, où des tables avaient été installées au soleil près du camion du traiteur. Elle se joignit au reste des acteurs pour déjeuner.

— Venez vous asseoir à côté de moi, ma chère, dit Marion Devereaux en tapotant le siège vide à côté d'elle.

— Merci, dit Rebecca en souriant, bien qu'un peu nerveuse soudain.

Jusqu'à présent, elle avait été trop timide pour aborder l'actrice légendaire qui avait reçu tous les prix et les récompenses imaginables au cours de son immense carrière.

— Je vous ai regardée sur le plateau ce matin et je dois dire que vous êtes excellente. Vraiment excellente.

— Merci.

Rebecca rougit de plaisir.

— Oui, vous avez une vraie aisance et beaucoup de naturel devant la caméra. Vous avez interprété beaucoup de rôles au théâtre ?

— Oui, quand j'étais à la Julliard School à New York, mais, depuis que j'ai obtenu mon diplôme, je n'ai joué que dans des films.

— J'espère que vous aurez l'occasion de remonter sur les planches. Rien de tel qu'un public dans la salle pour faire monter l'adrénaline et tirer le meilleur d'un acteur.

Marion sourit et alluma une cigarette très fine.

— Remarquez, c'est vraiment mal payé.

— Je me fiche de l'argent. Ça n'a jamais été ma préoccupation principale.

— Non, ma chère, je n'en doute pas une seconde, avec toutes les grandes productions hollywoodiennes que vous avez à votre actif, fit remarquer Marion d'un ton pince-sans-rire.

Son commentaire ironique fit rougir Rebecca.

— Vous auriez un conseil à me donner ? Qu'est-ce que je pourrais faire pour améliorer mon jeu d'actrice ?

La vieille femme posa ses yeux aux reflets violets si caractéristiques sur elle.

— Oui, ma chérie, vivez, tout simplement. Accumulez les expériences et apprenez à vous connaître vraiment. Mieux vous comprendrez les rouages du psychisme humain, plus vous aurez de gravité, de substance émotionnelle. Et ce sont là des qualités que la technique ne pourra jamais reproduire. Jouez avec votre âme tout autant qu'avec votre cerveau, dit-elle en posant les mains sur son énorme poitrine.

Rebecca avait presque envie de rire, mais elle acquiesça solennellement.

— Merci, Marion, c'est exactement ce que je vais faire.

— Comme j’aimerais être à votre place, au début de ma carrière, avec plein de rôles merveilleux à interpréter.

Elle soupira.

— Mais je dois dire que je suis une bien meilleure actrice aujourd’hui que je ne l’étais à votre âge. Il faut absolument que nous dînions ensemble un soir avant la fin du tournage. Je vais rentrer, dit-elle en se levant. Le soleil est mauvais pour mon maquillage.

Rebecca resta assise à sa place, savourant les compliments qu’elle venait d’entendre, la chaleur et un bien-être retrouvé après la disparition de son mal de tête. James vint s’asseoir à côté d’elle sur la chaise que Marion avait libérée quelques secondes auparavant.

— Tu te sens mieux ? lui demanda-t-il. On dirait, en tout cas.

— Oui, ça va mieux, merci.

— Tu es suffisamment en forme pour dîner avec moi ce soir ? On pourrait aller dans le super pub dont tu m’as parlé.

— Pourquoi pas ? répondit Rebecca, qui ressentait le besoin de s’échapper un peu des confins d’Astbury Hall.

— Génial ! Il faudrait qu’on soit là-bas à huit heures. Les pubs et les restaurants ferment beaucoup plus tôt dans l’arrière-pays.

— Tu parles comme un vrai citadin, le taquina Rebecca.

— Ouais, je suis pas vraiment fait pour la campagne. Je suis plutôt du genre à fréquenter les night-clubs enfumés à deux heures du matin. Mais à Rome, il faut vivre comme les Romains...

Sur quoi, James repartit sans se presser.

— Où allez-vous ce soir ? demanda madame Trevathan quand Rebecca la fit entrer dans sa chambre. Vous vous êtes mise sur votre trente-et-un !

— Pas vraiment. C’est juste le nouveau chemisier que j’ai acheté samedi. Je vais au pub avec un des acteurs.

— Alors, vous ne dînez pas ici ce soir ?

— Non, pas ce soir.

Rebecca fut tentée d’ajouter : « Si vous m’en donnez la permission, naturellement. »

Mais elle s’abstint.

— Lord Astbury espérait que vous vous joindriez à lui. Il voulait vous parler de l’histoire que ce monsieur indien lui a donnée. Il l’a d’ailleurs invité à dîner demain soir. Vous serez libre, n’est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Dites-lui que je m'excuse de ne pas pouvoir être présente ce soir et que je serai ravie de le voir demain.

— Très bien, à plus tard, ma chère. J'attendrai votre retour. Monsieur tient à ce que je ferme tous les volets et verrouille toutes les portes avant de me coucher.

— Ce n'est pas la peine. Je ne veux pas vous faire veiller. Je pourrais peut-être emprunter une clé, juste pour ce soir.

— Ça ne sera vraiment pas nécessaire, répliqua madame Trevathan avec fermeté.

— D'accord, concéda Rebecca. Je ne vais pas rentrer tard de toute façon. Au fait, j'ai quelque chose à vous demander, ajouta-t-elle d'une voix mal assurée. Dans quelle partie de la maison se trouve la chambre de monsieur ?

— Dans le couloir de l'aile orientale, de l'autre côté de l'escalier principal. Pourquoi ?

Madame Trevathan parut à la fois surprise et méfiante.

— Oh ! ce n'est rien. J'ai cru entendre quelqu'un parler derrière ma porte cette nuit, mais j'ai dû rêver.

— Oui, j'en suis certaine. Passez une bonne soirée, ma chère.

Quand Rebecca traversa l'allée pour rejoindre James qui l'attendait dans la voiture de Graham, elle était en proie à une certaine agitation. Les pensées se bouscullaient dans sa tête. Si Anthony dormait à l'autre bout de la maison, il ne pouvait pas l'avoir entendue crier la nuit dernière. Alors, que faisait-il devant la porte de sa chambre ?

James sortit précipitamment de la voiture pour lui ouvrir la portière côté passager.

— Chérie, ton look est si... moderne ce soir ! plaisanta-t-il.

Durant le trajet jusqu'au Ruggelstone Inn, ils parlèrent du tournage. Lorsqu'ils arrivèrent au pub, on les installa dans un coin discret.

James alla au bar et revint avec une bouteille de vin. Il s'assit et en versa un peu dans le verre de Rebecca.

— Ça suffit ! s'exclama-t-elle quand le verre fut à moitié plein. Maintenant que je me suis débarrassée de cet affreux mal de tête, je ne veux pas prendre le risque de le faire revenir.

— Tu n'es pas une grande buveuse.

— Tu dis ça comme si ce n'était pas bien...

— Bien sûr que non. Quand j'étais à Hollywood, j'ai remarqué que tous les acteurs américains ne buvaient pas. Nous, les Britanniques, on est des vrais alcoolos, à côté. À la tienne, dit James en faisant tinter son verre contre celui de Rebecca. À nos vices ! Bon, poursuivit-il en souriant, comment va la vie à Astbury Hall ?

— Eh bien, entre nous, plus je passe de temps dans cette maison, plus ses résidents me paraissent étranges, avoua Rebecca. Par exemple, la gouvernante, madame Trevathan, a une attitude ultra-protectrice envers lord Astbury. Je dirais que ça frise l'obsession.

— Elle est peut-être amoureuse de lui. Il n'est pas rare que des domestiques craquent littéralement pour leurs employeurs. C'est un cliché, mais ça arrive.

— Peut-être, mais elle vient aussi constamment dans ma chambre. Elle est aux petits soins pour moi, elle m'apporte du thé et tout un tas de choses à manger.

— C'est la définition même du paradis pour moi ! J'aime bien qu'une femme attentive soit aux petits soins pour moi, dit James en riant.

— Je sais qu'elle essaie d'être gentille, mais je ne peux pas profiter d'un moment de solitude sans qu'elle vienne frapper à ma porte.

— Je pensais que c'était merveilleux de vivre dans un palais et d'être traitée comme une princesse. On n'a même pas de room-service au-delà de dix heures dans notre hôtel.

James haussa les sourcils.

— En tout cas, tu as dû apprécier le calme après tout ce battage médiatique.

— Oui, de ce côté-là, je ne me plains pas du tout. Excuse-moi, tu dois me prendre pour une petite fille gâtée. C'est peut-être parce que je n'étais pas très en forme ces derniers jours.

— Parle-moi du mystérieux lord Astbury. Il n'a pas essayé de te sauter dessus au moins ?

— Mon Dieu, non ! s'exclama Rebecca en levant les yeux au ciel. J'ai l'impression qu'il ne s'intéresse pas aux filles, ni aux garçons d'ailleurs, ni à une quelconque forme de relation.

— Je n'arrive vraiment pas à le cerner, dit James. Il vit tout seul dans cette grande maison depuis des années, sans Internet, sans équipement moderne. Il est bizarre, c'est sûr.

— Je l’aime bien, en fait. C’est vrai qu’il est étrange, mais il y a quelque chose de si triste chez lui. Parfois, j’ai envie de le prendre dans mes bras et de le serrer bien fort, admit Rebecca.

— En fait, tu craques pour lui ?

— Pas du tout ! J’ai juste envie de le protéger, c’est tout. On dirait qu’il ne comprend pas le monde moderne. Mon Dieu, voilà que je me mets à parler comme madame Trevathan ! grogna-t-elle.

— Eh bien, après tout ce que tu m’as dit, je trouve que c’est plutôt une bonne chose qu’il ait cette madame Trevathan anormalement dévouée pour s’occuper de lui, dit James calmement.

— Je commence à me demander si ce n’est pas là une partie du problème.

Rebecca soupira.

— Même s’il venait à rencontrer quelqu’un, je doute qu’ils aient la moindre chance de former un couple, car elle guetterait le moindre de leurs mouvements.

— D’après ce que tu dis, elle est amoureuse de lui, c’est évident. Peut-être qu’ils baisent en secret depuis des années.

James rit.

— J’imagine des rendez-vous secrets dans l’armoire à linge ou derrière l’abri de jardin.

— Arrête, le supplia-t-elle en frémissant à cette idée. En tout cas, ça ne me regarde pas.

— Non, mais c’est toujours intéressant d’imaginer la vie des autres. Et nous sommes des acteurs, après tout, ma chérie ; alors, l’analyse des comportements humains forme une grosse partie de notre travail.

— Un autre truc qui me perturbe, c’est le fait qu’Anthony n’arrête pas de me dire que je ressemble à sa grand-mère Violet. C’est très troublant.

— Et c’est vrai ? demanda Jack.

— J’ai vu son portrait et, oui, je lui ressemble surtout avec mes cheveux teints en blond.

— Curieux, de plus en plus curieux, comme dirait Alice. Tu n’es pas parente avec cette Violet, par hasard ?

— Non, ma famille n’avait absolument aucun lien avec l’aristocratie britannique, j’en suis sûre.

Rebecca but une gorgée de vin.

— C'est plutôt le contraire, même.

— Les événements à Astbury Hall pourraient donner une intrigue beaucoup plus intéressante que celle que nous filmons actuellement, dit James.

— Tu sais, parfois, quand je suis en costume, j'ai l'étrange sensation d'être Violet et de vivre sa vie à Astbury dans les années 1920. C'est complètement surréaliste.

— Essaie de ne pas perdre la boule si jeune, ma chérie ! Ce n'est pas une bonne idée de confondre le rêve et la réalité. N'hésite pas à me solliciter chaque fois que tu ressentiras le besoin de revenir dans le monde réel. Bon, et si on commandait ?

Une femme d'une cinquantaine d'années s'approcha timidement de leur table.

— Excusez-moi de vous déranger, mais vous ne seriez pas James Waugh et... Oh mon Dieu ! Rebecca Bradley ! Je ne vous avais pas reconnue avec votre nouvelle couleur de cheveux.

— Bien deviné, dit James en souriant à la femme. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Eh bien, j'aimerais avoir vos autographes et une photo, si possible.

— Bien sûr.

James prit la serviette qu'elle lui tendait et un stylo avec lequel il signa. Il faisait passer la serviette à Rebecca quand un flash les aveugla tous les deux.

— Merci beaucoup. Désolée de vous avoir dérangés. Et j'espère que vous appréciez votre séjour en Angleterre, mademoiselle Bradley.

Quand la femme s'éloigna de leur table, Rebecca regarda James, horrifiée.

— Tu l'as laissée prendre une photo... Je n'autorise jamais un fan à me photographier avant qu'il ne m'ait signé un document dans lequel il s'engage à ne pas divulguer les clichés dans la presse.

— Calme-toi, Rebecca. Je doute fort qu'elle envoie la photo au tabloïd du coin.

— C'est en général ce qui arrive quand quelqu'un me prend en photo sans rien signer auparavant, répliqua Rebecca, qui avait soudain la nausée.

— Tu dois représenter beaucoup plus d'intérêt que moi aux yeux des médias, dit James en haussant les épaules. Il ne nous reste plus qu'à croiser

les doigts pour qu'elle n'ait pas une telle idée.

Ensuite, ils furent constamment interrompus par des habitants du coin enthousiastes qui voulaient à tout prix un autographe.

— Je crois qu'il est temps que nous partions. Je suis vraiment désolé, Rebecca, dit-il en l'entraînant hors du pub et vers la voiture qui les attendait. J'ai à l'évidence sous-estimé ta célébrité même dans un petit village endormi comme celui-ci.

— Ça ne fait rien, répondit Rebecca d'une voix mal assurée. Oublie tout ce que j'ai pu dire de négatif sur la vie à Astbury Hall. Je suis trop contente d'y retourner. Là-bas, au moins, je me sens en sécurité. J'avais presque oublié comment c'était de dîner dehors.

— Mais ta vie doit être un enfer, dit James en levant les yeux au ciel. Comment fais-tu pour supporter ça ?

— Justement, je n'y arrive pas et à vrai dire je n'ai même pas encore accepté d'épouser Jack. Ce sont les médias qui se sont emballés.

Elle se mordit la lèvre.

— Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire.

— Je vois, dit James calmement, tandis qu'ils traversaient la lande majestueuse sous un ciel rempli d'étoiles.

— En tout cas, je réglerai tout ça quand je serai de retour aux États-Unis, j'en suis sûre. Je ne dis pas que c'est fini entre nous, mais je ne veux pas non plus d'un mariage précipité.

— Sache que, si tu décides de le larguer, je me porte volontiers candidat pour le remplacer.

— Merci, cher monsieur, répondit Rebecca d'un ton dégagé, mais je ne pense pas que cela soit nécessaire.

— Non, c'est d'autant plus dommage.

Quand ils s'arrêtèrent devant Astbury Hall, il dit :

— Je suppose que ça ne serait pas très approprié que tu m'invites à boire un café ou un dernier verre dans ta chambre, alors, je préfère te dire au revoir ici.

— Bonne nuit, James, et merci pour le dîner.

Rebecca ouvrit la portière, mais, alors qu'elle s'apprêtait à sortir, il lui prit la main et l'attira contre lui pour la serrer tendrement dans ses bras.

— N'oublie pas, chérie, je serai toujours là pour toi si tu as besoin de parler.

— Merci.

Rebecca se dégagea de son étreinte, descendit de la voiture, envoya un baiser à James et fit signe à Graham qui redémarra. Quand elle se tourna vers les marches du perron, elle n'en crut pas ses yeux. Une personne qu'elle connaissait bien se tenait devant la porte d'entrée.

— Jack, dit-elle.

Elle monta les marches en chancelant pour le rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Elle remarqua immédiatement son regard noir.

— J'ai essayé de te contacter pour t'annoncer que je venais te voir, mais tu ne m'as jamais rappelé. Et je crois que je viens de comprendre pourquoi. Qui est ce don Juan dans la voiture ? lui demanda-t-il d'un ton furieux.

— Non, Jack, dit Rebecca en secouant la tête. Ce n'est pas... Je... Vraiment...

— Au moins, je sais pourquoi je n'ai eu pratiquement aucune nouvelle de toi depuis deux semaines. Je crois qu'il ne me reste plus qu'à repartir sur-le-champ.

— Jack, s'il te plaît ! Ce n'est pas du tout ce que tu penses.

— Alors, c'est quoi ? Si ce n'est pas à cause de lui, explique-moi pourquoi je n'ai pu te parler qu'une fois depuis ton départ et depuis que nous avons décidé de nous marier.

— Nous n'avons rien décidé du tout ! Écoute, s'il te plaît.

Rebecca était consciente qu'ils étaient devant la grande porte ouverte et que tout le monde dans la maison pouvait entendre leur conversation.

— S'il te plaît, pouvons-nous au moins entrer pour que je puisse t'expliquer.

— Nom de Dieu !

Il lui adressa un sourire froid.

— On dirait moi quand je me fais surprendre dans une situation délicate !

Madame Trevathan apparut sur le pas de la porte, le visage tendu.

— Il vaudrait mieux que vous rentriez. Monsieur dort, et je ne veux pas qu'on le réveille.

— Je suis désolée, madame Trevathan. Je ne savais pas que mon... ami allait venir.

— Non, c'était sans doute parce que tu étais dans les bras de ton nouvel amant et que tu ne t'es pas donné la peine de répondre à mes appels.

— S'il vous plaît, monsieur, je vous serais très reconnaissante si vous pouviez parler moins fort, siffla madame Trevathan.

— Vous préférez que nous allions à l'hôtel ? lui demanda Rebecca qui suivit la gouvernante à l'intérieur. Mon chauffeur peut nous y emmener.

— Je doute que vous trouviez un hôtel ouvert à dix heures et demie du soir, répliqua madame Trevathan d'un ton acerbe en les faisant traverser un couloir au bout duquel une porte s'ouvrait sur un petit salon. J'espère que vous pourrez résoudre vos différends ici.

Elle ferma la porte en partant.

— Elle sort de Central Casting ou quoi ? Bon...

Jack croisa les bras.

— Veux-tu bien me dire ce qui se passe ? C'est fini entre nous et tu n'as pas eu le cran de me l'annoncer ?

— Je t'ai déjà expliqué, Jack. Je n'ai accès ni au réseau de téléphonie mobile ni à Internet. Il n'y a qu'un téléphone ici, et je n'aime pas l'utiliser.

— Bon, apparemment, tu n'as pas menti sur ce point, admit-il. Cet endroit semble sorti d'un livre d'histoire. Je veux bien croire que tu aies eu du mal à me joindre, mais tu aurais quand même pu me rappeler quand je laissais des messages au bureau de production. Or, soit tu n'as même pas pris la peine de téléphoner, soit tu as appelé quand tu savais pertinemment que je ne décrocherais pas. Je veux savoir pourquoi, Becks.

Rebecca se laissa tomber sur le canapé, à la fois choquée, épuisée et pas du tout préparée à une telle épreuve de force.

— Je pense que je voulais juste avoir un peu de temps pour réfléchir.

— Réfléchir à quoi ? À nous ? La veille de ton départ, je t'ai offert une bague de fiançailles et je t'ai demandée en mariage ! cria-t-il. Puis tu t'enfuis le lendemain sans me dire où tu es, ni ce qui se passe dans ta tête, Becks. Quand enfin on peut se parler, tu parais très distante. On dirait que tu as hâte de raccrocher ! Je suis fou d'inquiétude depuis !

Jack passa la main dans ses cheveux et se mit à arpenter la pièce.

— Tu ne vois donc pas comme c'est cruel, ce que tu as fait ? Tu m'as laissé dans l'incertitude la plus totale sans me dire ce que tu pensais. Je t'aime, Becks. Cette nuit-là, j'ai simplement demandé à passer le reste de ma vie avec toi. Alors, pourquoi t'es-tu enfuie ?

— Je ne me suis pas enfuie, répondit-elle en essayant de rester calme. Si tu fais un effort pour te souvenir, je devais prendre un avion pour l'Angleterre le lendemain. J'ai juste décidé de partir plus tôt, c'est tout.

— Allez, allez ! N'oublie pas que c'est à moi que tu parles ! Tu ne m'auras pas comme ça !

— Non, je suis désolée. Je pense...

Elle chercha ses mots.

— ... que j'ai pris peur. Le mariage, ce n'est pas un engagement à la légère. Et nous avons eu quelques problèmes ces derniers temps.

— Quels problèmes ? Je ne vois pas où nous avons eu des problèmes, sinon je ne t'aurais pas demandé de m'épouser.

— Eh bien...

Elle prit une profonde inspiration.

— C'est ta consommation de drogue, Jack. Tu en as beaucoup pris ces derniers mois.

— Quoi ? Bordel, Becks ! Je ne comprends pas comment tu peux dire que j'ai un problème avec ça. Tout Hollywood ou presque en consomme. C'est normal. Tu veux me faire passer pour un toxico, c'est ça ?

— Je suis désolée, je déteste ça, c'est tout.

— J'ai quand même le droit, comme les autres, de m'amuser un peu de temps en temps, non ? Surtout que je traverse une mauvaise passe dans ma carrière. Mais, bien sûr, tu n'as pas ce genre de problèmes, ajouta-t-il méchamment.

— Jack, s'il te plaît, essaie de comprendre que j'avais simplement besoin de temps pour réfléchir. Quand je suis descendue de l'avion ici, j'ai été saluée par une armée de journalistes qui m'ont félicitée pour mes fiançailles. J'ai été prise de court.

Rebecca se tordit les mains de désespoir.

— C'est toi qui as annoncé aux médias que nous étions fiancés ?

— Non, je n'ai rien dit du tout.

— Vraiment ? Alors, comment ont-ils pu reproduire tes paroles ?

— Tu sais très bien comment ça se passe, ma chérie. C'est mon agent qui n'a pas respecté les règles.

Jack leva les yeux au ciel.

— Allez, Becks, ne joue pas la naïve. Tu sais parfaitement comment ça marche, et je suis blessé que tu m'aies cru responsable de tout ça.

— Je suis désolée, répéta-t-elle, faute d'inspiration.

— Mais tu sais ce qui m'embête le plus dans cette histoire ?

Il se leva et lui lança un regard noir.

— Même si j'avais confirmé que je t'avais demandée en mariage, aurait-ce été si tragique ? En fait, je crois que je me suis trompé. Je pensais que tu serais contente.

— C'est une grosse décision et...

— Eh bien, je suis sûr que tu as eu largement le temps de réfléchir ici. Et ce type qui t'enlaçait dans la voiture, il te reconforte pendant que tu prends ta décision, je suppose ?

— Non, James est un acteur dans le film. Il est gentil. Je l'apprécie. Mais je l'ai à peine vu en dehors du plateau. Il m'a proposé d'aller dîner avec lui ce soir et ça n'est pas allé plus loin.

Jack la fixa.

— Et tu crois vraiment que je vais avaler ça ? Baiser son partenaire à l'écran sur le lieu du tournage, c'est vieux comme le monde. N'essaie pas de nier, ne me fais pas cet affront. Je me pointe ici, sans avoir eu des nouvelles de ma chérie depuis deux semaines, et je la trouve dans les bras d'un autre homme. Qu'est-ce que je suis censé penser ? Tu ne peux quand même pas t'attendre à ce que je croie que ces deux choses ne sont pas liées ?

— Eh bien, je peux t'assurer qu'elles ne le sont pas, réitéra Rebecca, épuisée. Demande à madame Trevathan, si tu veux. Elle sait que je suis restée là tous les soirs. Je comprends que tu te poses des questions, Jack, mais ce n'est pas ça du tout.

— Mon Dieu ! Même ton parler a changé. Tu as aussi pris l'accent anglais depuis que tu es là.

Ils restèrent silencieux quelques instants, piqués au vif par les paroles de l'autre.

— Donc, tu me dis en gros que nous sommes toujours ensemble ? reprit Jack.

— Oui, tout le monde sait ici que nous sommes ensemble.

— Maintenant, la question est de savoir si tu as pris ta décision ! As-tu une réponse à me donner ? Parce que tu as eu largement le temps d'y réfléchir. Et si c'est un oui, il va falloir que tu arrives à me persuader que tu n'as pas baisé avec cet acteur.

Rebecca n'avait plus du tout les idées claires.

— Je...

Elle porta les doigts à sa tempe.

— Jack, je ne suis pas encore remise du choc de ton arrivée ici. Nous devrions nous calmer et en reparler demain après une nuit de sommeil. J'ai eu une horrible migraine et...

— N'essaie pas de jouer la carte de la compassion avec moi, Becks. Tu étais suffisamment en forme pour aller dîner dehors avec ce don Juan tout à l'heure.

Jack soupira.

— Bon, je pense que j'ai vu tout ce que j'avais besoin de voir. Je crois que la meilleure chose à faire, c'est de rentrer à la maison.

— Jack, s'il te plaît, ne pars pas, le supplia-t-elle. Il faut que nous parlions. Ce n'est pas parce que ta demande en mariage m'a fait peur que j'ai décidé que tout était fini entre nous. L'un de nos problèmes, c'est que nous n'avons jamais le temps de discuter vraiment. Ni assez d'intimité. Tu es quelque part, et moi, je suis ailleurs. Ici, nous aurons le temps et un minimum de tranquillité. Tu ne crois pas que nous devrions en profiter ?

Jack s'affala sur le canapé à côté d'elle et secoua la tête.

— Je ne sais même pas ce que je veux en cet instant, Becks. Si j'ai tenu le coup jusqu'à présent, c'est parce que j'avais l'espoir de t'épouser. Ma carrière est au point mort. On ne me propose plus de bons rôles comme avant. Je commence à croire que je suis fichu. Je...

Jack se mit à pleurer. Rebecca tendit la main vers lui et le prit dans ses bras.

— Je suis désolée, Jack, vraiment. Bien sûr que tu n'es pas fichu. Tu traverses juste une passe difficile et ça m'arrivera certainement à moi aussi.

— Oui, mais tu as encore de belles années devant toi à jouer les premiers rôles, mais moi, j'ai à l'évidence dépassé ce stade. Et, oui, admit-il, j'ai peut-être un peu trop consommé ces derniers temps, mais je te jure, Becks, que je ne suis pas un toxicomane. Je suis un peu déprimé et j'ai simplement cherché une solution miracle. Tu me crois, n'est-ce pas ?

— Oui, je te crois, répondit Rebecca.

Que pouvait-elle dire d'autre ? Elle était sur la défensive depuis l'instant où Jack avait fait son apparition à Astbury Hall.

— Et ça me fait mal, Becks, ça me fait mal que tu penses que je n'étais pas sérieux quand je t'ai demandé de devenir ma femme. Que tu aies cru que je jouais à un jeu et que tu ne vois pas à quel point je t'aime.

Rebecca caressa doucement ses cheveux.

— Je suis désolée de t'avoir blessé, vraiment.

— J'aurais bien besoin d'un petit remontant. Il y a de l'alcool dans ce trou perdu ?

— S'il y en a, je ne saurais où le trouver. Nous devrions monter nous coucher. Nous pourrions parler demain, même si je commence tôt.

— Si tu veux bien m'accepter dans ton lit, dit-il en haussant les épaules. Et jure-moi que tu n'as pas baisé avec ce mec, parce que les autres acteurs et l'équipe seront au courant, et je ne veux pas me couvrir de ridicule devant tout le monde.

— Non, Jack, répéta Rebecca avec lassitude. Je te jure que je n'ai pas couché avec lui.

Jack ébaucha un sourire.

— Je crois que je vais être obligé de te croire. Alors, emmène-moi dans ta tour, belle princesse. J'ai bien l'intention de rattraper le temps perdu.

Il attira Rebecca contre lui et l'embrassa.

— Viens, allons-y, dit-elle en prenant ses mains et en l'aidant à se lever du canapé.

— Il se peut que madame Trevathan soit encore debout. Elle refuse d'aller au lit tant que tout le monde n'est pas couché.

Rebecca le guida dans le dédale de couloirs sombres jusqu'au grand vestibule. Madame Trevathan apparut comme un fantôme derrière eux.

— Votre... ami souhaite-t-il dormir ici ? demanda-t-elle.

— Oui, si ça ne vous dérange pas et si Anthony est d'accord.

— Je ne peux pas vraiment demander la permission à monsieur à cette heure de la nuit. Il est dans son lit et dort à poings fermés. Je l'informerai naturellement demain de la présence de votre ami dans la maison. Bonne nuit.

— Bonne nuit, m'dame et merci. Je suis désolé d'avoir fait tout ce tapage tout à l'heure.

Jack lui adressa son sourire légendaire, mais madame Trevathan resta de marbre.

— Dis donc, elle est bizarre ! s'exclama Jack quand ils se furent réfugiés dans la chambre de Rebecca. Tu es sûre qu'il n'y a pas moyen de fermer cette porte à clé ? demanda-t-il, assis sur le lit.

— Malheureusement, non, répondit Rebecca, soudain mal à l'aise, quand Jack tendit les bras vers elle.

— Viens.

Elle s'approcha de lui, et il la serra contre lui.

— J'avais oublié à quel point tu étais belle ! Tu es superbe en blonde, il n'y a pas de doute. Tu m'as manqué, Becks !

Quand ils firent l'amour, elle essaya de se détendre et d'apprécier le moment. Ensuite, Jack s'endormit, et Rebecca sortit de la chambre à pas feutrés pour aller à la salle de bains. De retour dans la chambre, elle se coucha à côté de lui et éteignit.

Aux premières heures du matin, il se réveilla et l'attira contre lui dans l'obscurité. Tout en collant son corps contre celui de Jack, elle eut le sentiment étrange qu'il y avait une autre présence dans la pièce. Quelqu'un qui regardait...

La tête appuyée contre l'épaule puissante de Jack, elle chassa l'idée de son esprit et sombra dans un sommeil sans rêves.

L'arrivée inattendue de Jack en plein milieu de la nuit alimenta toutes les conversations sur le plateau le lendemain matin. Les maquilleuses se pâmèrent d'admiration devant lui quand il arriva dans leur salon à la recherche de Rebecca. Elle le regarda endosser son rôle de séducteur, et toutes les filles présentes tombèrent sous le charme.

— Quelle chance vous avez ! s'exclama Chrissie, la chef maquilleuse. Il est encore plus beau dans la vraie vie qu'à l'écran, affirma-t-elle une fois que Jack eut déposé un baiser sur la tête de Rebecca avant d'aller prendre son petit-déjeuner vers la camionnette du traiteur.

— Quand est-ce qu'il s'est pointé ? demanda James tandis qu'ils prenaient leurs marques sur le plateau une heure plus tard. Tu ne m'as pas dit qu'il venait hier soir !

— Je ne le savais pas. Il m'attendait devant la porte quand je suis descendue de la voiture. Malheureusement, il t'a vu me serrer dans tes bras et il s'est imaginé le pire, dit Rebecca en soupirant.

— D'accord ! Avant qu'il ne me provoque en duel à l'aube pour défendre ton honneur, je vais m'empresse de le rassurer sur ce point, plaisanta James. Je lui dirai honnêtement que j'aurais été ravi de profiter de tes charmes, mais que, malheureusement, tu n'as rien voulu entendre.

Il lui décocha l'un de ses sourires malicieux dont il avait le secret.

— C'est incontestablement un beau mec. Si j'avais l'esprit de compétition, je me sentrais menacé. Mais, heureusement, ce n'est pas le cas.

À l'heure du déjeuner, Jack avait retrouvé toute son exubérance et se délectait de l'attention qu'il recevait.

— Je suis content d'être venu, Becks, dit-il en vidant la bière que Steve avait réussi à lui procurer. Tu travailles avec une équipe très sympa.

— Oui, tout le monde a été très accueillant.

— Et je suis impatient de passer les mains sous ta jupe tout à l'heure et de toucher ces bas en soie et cette jarretière, murmura-t-il. J'aime trop ta couleur de cheveux aussi. J'ai l'impression d'avoir une nouvelle copine.

Après le déjeuner, Jack entraîna Rebecca dans la maison.

— Viens, il est temps d'aller faire une petite sieste, dit-il tandis qu'ils montaient l'escalier pour rejoindre sa chambre.

— Rebecca, auriez-vous l'amabilité de me présenter votre visiteur ? dit une voix sévère derrière eux.

— Bonjour, Anthony, dit Rebecca en se retournant et en essayant de ne pas avoir l'air coupable. Je suis désolée, je n'ai pas eu l'occasion de vous présenter mon compagnon. Il est arrivé très tard hier soir sans m'avoir annoncé sa visite au préalable, et madame Trevathan a dit que vous dormiez déjà. Jack Heyward. Jack, voici lord Anthony Astbury.

— Bonjour, monsieur..., lord Anthony, je veux dire.

Toute l'assurance de Jack s'était soudain évaporée. Il descendit les marches et tendit la main à Anthony.

— Merci de m'avoir laissé crêcher ici sans que je vous aie informé de ma visite.

Anthony le considéra, le visage impassible.

— Je n'ai pas vraiment eu mon mot à dire, mais soyez le bienvenu, néanmoins.

— Merci. Et nous pouvons tout à fait aller nous installer à l'hôtel, Becks et moi, si cela vous convient mieux.

— Madame Trevathan vous a déjà trouvé une chambre ici, je présume.

— Non, monsieur..., euh..., lord Anthony. J'ai couché avec Becks..., euh, je veux dire dans la même chambre que Becks.

Rebecca eut envie de rire en voyant Jack aussi gêné.

— Je vois.

Anthony haussa les sourcils.

— Eh bien, si vous avez besoin d'autre chose, n'hésitez pas à le demander à madame Trevathan. Je suppose, Rebecca, que vous ne dînez pas avec moi ce soir ? Vous savez que monsieur Malik vient ?

— Non, je suis désolée, Anthony. Jack et moi devons discuter de certaines choses.

— Parfait.

Il leur fit un signe de tête et traversa le vestibule.

— Mon Dieu, si la gouvernante est bizarre, c'est quand même ce type qui décroche le pompon ! commenta Jack tandis qu'ils montaient l'escalier.

— Franchement, il est gentil une fois qu'on le connaît un peu. C'est juste qu'il n'est pas d'un abord facile.

— Tu veux dire que c'est un sociopathe ?

Jack ouvrit la porte de la chambre en riant.

— Je veux dire qu'il vit tout seul ici et qu'il n'a pas l'habitude de communiquer avec les gens, répondit-elle, sur la défensive.

— C'est bien ce que je disais : c'est un cinglé ! Visiblement, il n'apprécie pas que je dorme dans la même chambre que toi. Si ça se trouve, il est contre le sexe avant le mariage ! dit Jack, dont les mains avaient atteint le haut des bas de Rebecca.

— Je crois qu'il est contre le sexe tout court, s'esclaffa Rebecca tandis que Jack la jetait sur le lit.

Il l'embrassa sur la bouche, faisant taire ses rires.

*

Plus tard dans l'après-midi, Rebecca devait tourner une scène compliquée, qui devait durer au moins deux heures. Jack annonça qu'il allait se rendre à l'hôtel de James pour utiliser son accès wi-fi.

— Tu ne m'as pas raconté d'histoires : il n'y a pas d'accès Internet, ici, dit-il en déposant un baiser sur son nez. James m'a invité à boire un verre avec lui pour s'excuser de m'avoir donné la mauvaise impression hier soir. Ne t'inquiète pas, Becks, je te crois et je suis désolé d'avoir réagi comme ça.

— C'est tout à fait compréhensible. Je suis désolée, moi aussi.

— James dit qu'il faut absolument que je goûte une pinte de bitter. Personnellement, je préférerais un ou deux verres de vodka.

— Amuse-toi bien, dit-elle quand il partit, souriant intérieurement de l'ironie de la situation.

Jack s'était, semble-t-il, très rapidement lié d'amitié avec James. D'une certaine façon, ils se ressemblaient, et elle n'osait même pas penser à la réaction des femmes du coin quand ils se présenteraient ensemble au bar de l'hôtel.

— Tu as l'air toute guillerette ce soir, dit Robert en lui faisant un clin d'œil quand elle arriva sur le plateau une demi-heure plus tard. Je viens de visionner les rushs, et tu resplendis à l'écran. Nous devrions peut-être

inscrire la présence de ton fiancé dans une clause du contrat la prochaine fois. Je te taquine, ma chérie. Allons-y.

Pour une fois, ils parvinrent à survoler la scène, sans multiplier les prises, et, à dix-neuf heures trente, Rebecca avait troqué ses vêtements de scène contre un jean et un tee-shirt et était redescendue au rez-de-chaussée pour chercher Anthony. Elle voulait s'excuser auprès de lui, avant son dîner avec Ari, pour l'arrivée inattendue de Jack. Pensant qu'elle le trouverait peut-être dans le jardin, elle descendit les marches de la terrasse. Mais c'est Ari qu'elle vit assis sur le banc de la roseraie. Il leva les yeux vers elle.

— Bonsoir, Rebecca.

— Bonsoir, qu'est-ce que vous faites ici, assis dehors ?

— Madame Trevathan m'a dit qu'Anthony n'était pas encore descendu et a suggéré que je me promène dans le jardin en attendant. Pour être honnête, je crois qu'elle ne m'aime pas, dit-il en soupirant.

— Elle n'aime pas tous ceux qui viennent déranger ses petites habitudes, expliqua Rebecca.

— Et si nous faisons un tour dans le jardin ? dit Ari en se levant.

— Pourquoi pas ?

— C'est magnifique ici, vous ne trouvez pas ? La campagne anglaise a une telle...

Ari chercha le mot exact tandis qu'ils traversaient la pelouse.

— ... sérénité, une qualité qu'on trouve si rarement à Bombay.

— Ou à New York.

— C'est là que vous vivez ?

— Oui.

— C'est la notion d'espace qui est complètement différente en Inde. Les villes de mon pays sont surpeuplées ; tout le monde lutte pour le moindre centimètre de place. Et le bruit dans les rues ne s'arrête jamais, de jour comme de nuit. Même dans nos temples, les gens chantent et discutent, pareil que dans la rue. C'est presque impossible de trouver la tranquillité.

— Je ne suis jamais allée en Inde, dit Rebecca. En fait, je n'ai pas beaucoup voyagé en dehors des États-Unis. C'est intéressant que vous parliez de ce pays comme d'un lieu si trépidant. Tous les livres que j'ai lus disent que les gens vont là-bas pour trouver la paix intérieure.

— Oui, il y a beaucoup de ça aussi, admit Ari. Mais quand on vit dans une seule pièce, avec ses parents âgés, son mari et ses enfants, et seulement

quelques roupies pour acheter un peu de riz, il faut une sacrée foi pour supporter de telles conditions. Ici, en Occident, la foi en quelque chose qui nous dépasse n'est plus si nécessaire. Le confort physique – le matérialisme si vous préférez – est l'ennemi de toute spiritualité sérieuse. C'est mon opinion, en tout cas. Tant que nous sommes au chaud et bien nourris, nos âmes peuvent être vides sans que cela compromette notre survie. Et, comme je l'ai découvert récemment, c'est là la plus grande des pauvretés, ajouta-t-il en soupirant.

— Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, mais vous avez raison.

— Je suis peut-être venu en Angleterre pour chercher mon âme, dit Ari en esquissant un sourire.

Il contempla le coucher du soleil, dont les reflets ambrés s'intensifiaient.

— C'est triste, mais je ne connais pas beaucoup de personnes vraiment heureuses, dit Rebecca. Tout le monde est avide. On ne se satisfait jamais de ce qu'on a.

— Dans mon pays, on dit qu'on atteint le nirvana une fois qu'on est capable de renoncer à ses possessions matérielles. Comme par hasard, un Indien pauvre n'en a déjà aucune à l'origine. Je crois que ça dépend beaucoup de ce que nous attendons de la vie. Moins vous en attendez, plus vous êtes satisfait. Vous voyez ?

Ari ouvrit grand les bras.

— Nous sommes en train de créer notre propre ashram sur les terres d'un manoir en Angleterre.

L'idée fit sourire Rebecca.

— Il fait frais, dit Ari. Nous devrions peut-être rentrer.

— Oui.

— Vous dînez avec nous ce soir ?

— Non, j'ai de la visite. Mon petit ami est arrivé hier soir sans me l'avoir annoncé au préalable.

— Ah ! Et comment réagissez-vous à sa présence ici, étant donné ce que vous m'avez dit l'autre jour dans la lande ? lui demanda Ari.

— En fait, ça... va. Ça se passe mieux que je ne l'aurais imaginé.

— Bien. Souhaitez-moi bonne chance pour le dîner. J'espère qu'Anthony n'a pas trop été perturbé par l'histoire de mon arrière-grand-mère.

— Comme je ne sais pas ce qui s’est passé ensuite, je ne peux pas faire de commentaires, dit Rebecca quand ils arrivèrent dans le vestibule.

— Je vous raconterai la suite une prochaine fois, mais, si je ne me dépêche pas, je vais arriver en retard au dîner, ce qui ne va pas m’aider dans ma quête d’informations.

— Bonne chance, dit-elle en se dirigeant vers l’escalier.

— Merci.

Ari tourna les talons et entra dans la salle à manger.

Anthony leva les yeux quand il entra.

— Bonjour, monsieur Malik. Si vous voulez bien fermer la porte avant de vous asseoir. Je préférerais que personne n’entende notre conversation. Comment allez-vous ?

— Je vais bien, merci, répondit Ari, qui, après avoir fermé la porte comme le lui avait demandé Anthony, vint le rejoindre à table. Et vous ?

— Pour être franc, je suis choqué par ce que j’ai lu jusqu’à présent.

— Oui, dit Ari qui sentit la tension émanant de son hôte.

Anthony versa un peu de vin dans le verre d’Ari.

— Bon, dit-il en soupirant, parlons du passé...

Angleterre - 1917

21

Anahita

Une fois de retour à l'école, je me concentrai sur mes examens, car je savais que, si je voulais entrer dans le corps médical britannique, je devais obtenir des résultats plus qu'exceptionnels. Mes examens se déroulèrent dans une succession de longues soirées passées à réviser, de maux de tête et de poussées d'inquiétude. Je pensais m'en être bien tirée, mais il me faudrait attendre la fin de l'été pour connaître mes résultats. À la fin du trimestre, avant de prendre mon poste de nurse chez Selina, je quittai Eastbourne avec mon amie Charlotte, la fille du pasteur, pour me rendre avec elle dans sa maison du Yorkshire. J'avais exprimé plusieurs fois le souhait de voir le presbytère où mes chères sœurs Brontë avaient vécu. Le père de Charlotte était en mission en Afrique, et je t'ai déjà dit, je crois, que sa mère était morte l'année précédente. Le frère jumeau de Charlotte, Ned, était d'une grande douceur, et ils m'accompagnèrent tous les deux dans le bus à destination de Haworth Moors. Ce soir-là, nous nous installâmes tous les trois dans le joli jardin du presbytère et nous dînâmes ensemble.

— Qu'est-ce que tu vas faire une fois que tu auras terminé tes études ? demandai-je à Ned tandis que nous buvions le café.

— Malheureusement, si cette guerre ne se termine pas très bientôt, et nous doutons tous que ce soit le cas, j'intégrerai l'armée dans six semaines. Ce n'est pas vraiment mon truc de me battre.

Ned ajouta complaisamment :

— J'aimerais mieux suivre la voie des Brontë et écrire.

— Tu ne veux pas devenir pasteur comme ton père ?

— Ça ne risque pas. Si j'avais la foi avant le début de la guerre, elle m'a malheureusement quitté depuis.

— Oh ! Ned, répliqua Charlotte. Ne dis pas ça, s'il te plaît. Je suis sûre que la guerre sera bientôt terminée.

— Et il ne faut jamais perdre la foi, Ned, ajoutai-je. Que nous resterait-il, sinon ?

Le lendemain, alors que Charlotte était partie rendre visite à un parent, Ned et moi nous promenâmes dans la lande autour de Keighley. Nous parlâmes de littérature, un peu de philosophie, et il m'interrogea sur ma vie en Inde. J'aimais sa nature douce et réfléchie, et je reconnais avoir souvent pensé à lui dans les mois qui suivirent. Le lendemain matin, Charlotte m'accompagna à la gare de Keighley (nous étions toutes deux au bord des larmes en nous quittant), et je montai à bord du train pour entamer mon long voyage vers le Devon.

— Anni, ma chère Anni, bienvenue !

Selina me sauta au cou quand je descendis de la charrette. Son visage rayonnait de plaisir.

— Entrez, entrez. Je suis vraiment désolée de ne pas avoir pu envoyer une voiture à la gare pour vous ramener ici. Mais l'essence est rationnée, les consignes sont très strictes, et, comme nous vivons loin de tout, nous devons vraiment économiser le moindre centilitre. Je vous ai installée dans la chambre à côté de la nursery à l'étage noble, dit-elle en me guidant vers l'escalier. La petite Eleanor fait en général ses nuits, mais je me suis dit que ça serait bien si vous étiez près d'elle au cas où elle se réveillerait.

— Merci, dis-je, bouleversée par son accueil chaleureux. Vous savez, n'est-ce pas, que je n'ai pas vraiment l'habitude de m'occuper d'enfants en bas âge ?

— Anni, vous m'avez aidée à mettre Eleanor au monde. Je vous fais totalement confiance. Voilà, dit-elle en ouvrant la porte de ma chambre. Elle vous convient ?

Je balayai la pièce du regard et remarquai la superbe vue sur les jardins et la lande au-delà.

— Oui, elle est très jolie, merci.

— Vous voulez que je vous fasse monter du thé ?

— En fait, je préfère descendre et voir toutes mes amies dans la cuisine. Je boirai mon thé là-bas.

— Je suis tellement contente que vous soyez là, Anni. C'est très difficile de trouver quelqu'un de convenable pour s'occuper de la petite Eleanor. La

vieille nurse que maman avait engagée était horrible ; alors, je l'ai renvoyée, ce qui n'a pas du tout plu à maman.

Selina leva les yeux au ciel.

— Ces derniers mois, c'est moi qui me suis occupée d'Eleanor. Bon, une fois que vous serez installée et que vous aurez salué tout le monde à la cuisine, venez nous voir toutes les deux dans la nursery.

Tout en défaisant mes bagages, je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée qu'une mère puisse s'offusquer d'avoir à s'occuper elle-même de son enfant. Une fois prête, je descendis au rez-de-chaussée et entrai dans la cuisine. Le personnel se rassembla autour de moi. Madame Thomas me servit du thé et m'offrit des gâteaux, Tilly me serra dans ses bras, et cet accueil me réchauffa le cœur. Je me sentais à ma place avec elles. Ensuite, je retournai à l'étage pour aller voir Eleanor dans la nursery. Elle avait maintenant près de trois ans. C'était une petite fille délicieuse et mignonne, et elle m'adopta tout de suite. Je la baignai, la mis en chemise de nuit et lui chantai une berceuse pour l'endormir sous le regard vigilant de sa mère.

— Vous êtes merveilleuse, dit Selina quand nous sortîmes de la chambre sur la pointe des pieds. Eleanor semble déjà vous adorer. Une fois qu'elle se sera vraiment habituée à vous, j'aimerais bien aller à Londres, Anni, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je n'ai pas quitté cette maison depuis un an, et il y a tellement d'amis que je voudrais revoir.

— Bien sûr, lady Selina. Je suis là pour ça. Tant que vous me faites confiance, vous pouvez aller où vous le désirez.

— Dans ce cas, c'est ce que je vais faire ! C'est si triste ici. Plus tard, j'aimerais que vous vous joigniez à maman et moi pour le dîner. Je suis impatiente d'avoir des nouvelles de Minty, d'Indira et de la famille de Cooch Behar.

Je passai ma plus belle robe de chez Harrods et descendis dans la salle à manger d'apparat. Lady Astbury me traita avec son dédain habituel et m'adressa à peine la parole. Je savais qu'elle n'appréciait pas de m'avoir (moi, une simple nurse) à sa table. Selina, en revanche, fut ravie d'entendre le récit de mon séjour à Londres avec Indira quand la maharani nous avait fait la surprise de sa visite après avoir réussi à embarquer sur un bateau transportant des troupes.

— Maman, comme Anni est là désormais pour s'occuper d'Eleanor, je me suis dit que j'irais peut-être à Londres la semaine prochaine, si tu le

veux bien, annonça Selina au dessert.

Je fus très triste pour elle quand je l'entendis demander la permission à sa mère alors qu'elle avait été une femme mariée et qu'elle avait elle-même tenu une maison. Le sort avait décidé de mettre un terme à la vie indépendante de Selina avant même qu'elle n'ait réellement commencé.

— Si tu dois absolument y aller, Selina.

Lady Astbury afficha un air désapprobateur.

— Êtes-vous sûre de pouvoir vous occuper de l'enfant, mademoiselle Chavan ? me demanda-t-elle. Je n'aurai certainement pas le temps de m'en charger.

— Bien sûr, lady Astbury. Eleanor et moi pourrons parfaitement nous débrouiller, répondis-je.

Quelques jours plus tard, Selina était prête à partir pour Londres. Son visage trahissait à la fois son impatience et son appréhension tandis qu'elle enfilait ses gants et montait dans le cabriolet qui l'emmènerait à la gare.

— Amusez-vous bien, lady Selina. Vous êtes jeune et belle, et vous méritez un peu de distraction après cette période si difficile, lui dis-je.

— Merci, Anni. Vous trouvez toujours les bons mots. N'hésitez pas à envoyer un télégramme à notre adresse de Londres s'il y a le moindre problème avec Eleanor.

— Promis, dis-je tout en lui faisant un signe d'adieu.

Finalement, Selina, heureuse de constater que tout se passait bien avec sa fille, prolongea son séjour à Londres, où elle resta près d'un mois. Et qui pourrait lui en vouloir ? pensai-je un soir. Astbury dégageait une atmosphère de désespoir. Même moi, qui n'étais pas du genre à remarquer les désagréments tels que l'absence d'eau chaude ou l'effritement des murs, j'étais consciente de son état de délabrement total. De plus, le fils et l'héritier de la maison, mon cher Donald, était toujours en train de combattre à l'étranger. Personne n'avait eu de ses nouvelles depuis des semaines et, quand je me rendis à l'écurie avec Eleanor pour caresser les chevaux, j'appuyai ma tête contre la crinière lustrée de Glory.

— Ton maître sera bientôt de retour, je te le promets, lui murmurai-je.

Quand vint le mois d'août, je vis les champs de blé jaunes virer au marron faute d'avoir été moissonnés par manque de main-d'œuvre. Les moutons dans la lande n'avaient pas été tondus et transpirèrent tout l'été sous leurs lourds manteaux de laine qui auraient pu tenir si chaud aux

soldats postés dans les contrées les plus froides. Maud Astbury régnait stoïquement sur ce chaos. Je l'observais parfois prendre le thé sur la pelouse à quinze heures trente précises tous les jours, puis se rendre dans la chapelle privée de la maison à dix-huit heures sans jamais renoncer à la moindre de ses habitudes alors que le domaine dépérissait sous ses yeux.

J'essayai d'être compréhensive et me dis que, quand elle avait épousé le père de Donald, vingt-cinq ans auparavant, le contexte était totalement différent. Elle n'avait pas été préparée à endosser seule la responsabilité de diriger un domaine comme Astbury.

Je l'expliquai aux domestiques qui avaient commencé à se plaindre de leur maîtresse et de son incapacité à améliorer l'état de délabrement dans lequel se trouvait le château.

— Madame ferait bien d'apprendre très vite à gérer une propriété, fit remarquer madame Thomas. Si elle ne fait pas bientôt quelque chose, il ne restera plus rien quand le jeune lord reviendra !

— Espérons que tu n'auras pas à porter cette responsabilité, Eleanor, murmurai-je tandis que je me promenais avec elle dans le parc, comme tous les après-midi. Prions pour que mes esprits aient eu raison et que ton oncle revienne sain et sauf !

Je reçus le résultat de mes examens à la mi-août. Je les avais brillamment réussis, et l'été long et monotone m'avait convaincue que, contrairement aux autres résidents d'Astbury Hall, je n'allais pas rester assise à attendre la fin de la guerre pour commencer ma vie. Quelques jours après le retour de Selina, j'allai la voir.

— Lady Selina, dis-je, j'ai décidé d'apporter ma contribution à l'effort de guerre. J'ai postulé pour rejoindre le Détachement d'aide volontaire.

— Oh mon Dieu !

Selina parut abattue.

— La maharani m'avait dit que vous souhaiteriez peut-être présenter votre candidature à la fin de l'été, mais j'espérais que vous aviez abandonné cette idée.

— Non. Je commence ma formation d'infirmière à Londres en septembre. Je sais qu'il vous faudra trouver quelqu'un d'autre pour vous occuper de la petite Eleanor, mais j'ai remarqué que Jane, la nouvelle jeune femme de chambre du village, s'est prise d'affection pour elle, et Eleanor

semble beaucoup l'aimer, elle aussi. Je pense qu'elle est tout à fait capable de s'occuper de votre fille.

Selina poussa un long soupir.

— J'espère, Anni, que vous savez à quoi vous vous engagez. L'une de mes amies a rejoint le Détachement d'aide volontaire et elle n'a pas résisté plus d'une semaine. Elle devait vider les pots des blessés.

Elle plissa le nez.

— Je suppose que ce serait une injure à la Couronne et au pays de vous demander de changer d'avis ; donc, vous devez y aller, bien sûr. Et je vais rester assise dans cette maison perdue au milieu de nulle part et me joindre aux parties de bridge hebdomadaires avec maman, le prêtre et sa sœur de soixante-dix ans !

D'instinct, je pris ses petites mains pâles dans les miennes.

— Lady Selina, je vous promets que vous connaîtrez un grand bonheur. En fait, je pense que vous l'avez peut-être senti pendant votre séjour à Londres.

Elle me regarda, surprise.

— Oh ! Anni, comment pouvez-vous savoir ces choses ? Oui, c'est vrai, il y avait un homme, mais, bien sûr, je ne suis veuve que depuis un an à peu près, et maman ne l'aimerait certainement pas. C'est un étranger, un comte français qui travaille à Londres comme officier de liaison pour le gouvernement français.

Elle rougit de façon charmante et me regarda timidement.

— Pour être tout à fait franche, Anni, je l'apprécie beaucoup plus que je ne le devrais.

— Je vous promets, lady Selina, que, si vous écoutez votre cœur et que vous ne laissez pas les autres vous persuader du contraire, tout se passera bien.

— Merci, Anni, merci. Vous donnez de l'espoir à tout le monde autour de vous.

— Je dis simplement ce que me dicte mon intuition.

— Eh bien, puis-je vous dire que vous méritez quelqu'un de spécial, vous aussi ?

— Merci, lady Selina.

Tandis que je m'éloignais, je me dis qu'elle se réjouirait beaucoup moins si elle savait qui était cette personne spéciale à mes yeux.

Novembre 1918
Nord de la France

Mon fils, je ne veux pas te raconter en détail ce que j'ai vu pendant que je soignais nos pauvres garçons en France. Tu auras lu, j'en suis sûre, dans les livres d'histoire, combien cette guerre était cruelle et meurtrière. Je peux juste te dire que les mots et les récits ne suffiraient pas à décrire l'horreur que j'ai vue de mes propres yeux.

Je fus envoyée en France quelques semaines après ma formation de base. J'étais plutôt douée, et ils avaient un besoin urgent d'infirmières pour soigner les hommes blessés au front. Comme c'est le cas pour toutes les personnes présentes à l'époque, les souvenirs de cette période resteront à tout jamais gravés dans ma mémoire. Quand on voit les hommes s'entretuer et menacer ainsi l'humanité, on ne peut ressentir que du désespoir, et ma foi fut mise à rude épreuve. Heureusement, ma mère m'avait emmenée, quand j'étais petite, dans les villages du Jaipur, et j'avais déjà vu beaucoup de souffrance. Au moins étais-je mieux préparée que la plupart de mes collègues.

Je te dirai cependant que je revis par hasard Ned, le frère jumeau de mon ami Charlotte. Il passa quelques jours dans l'hôpital de campagne où je travaillais pour soigner une profonde entaille au front. C'est moi qui me chargeai de la désinfecter et d'appliquer un pansement, et ce fut une vraie joie de voir un visage familier d'une période beaucoup plus tranquille de ma vie.

Ned dut ressentir la même chose, car, comme il était posté près de notre hôpital derrière le front, chaque fois que vous avions un peu de temps libre, il m'emmenait dans la ville toute proche d'Albert, où nous avions au moins quelques heures de répit. Nous parlions de livres, d'art, de théâtre, tout ce qui nous faisait un peu oublier l'horrible réalité à laquelle nous étions confrontés quotidiennement.

J'étais avec lui, le jour où l'armistice fut enfin signé. À cette époque, les tranchées étaient déjà à moitié vides, en partie à cause de l'horrible seconde bataille de la Somme, mais aussi parce qu'il était vain d'envoyer d'autres troupes (de la chair à canon) alors qu'il était de plus en plus clair que les Allemands n'auraient pas d'autre choix que de capituler.

Nous étions à bord d'une jeep avec d'autres infirmières et d'autres soldats et nous rendions à Albert. Aucun de nous n'osait croire que la guerre était enfin finie. Des soldats de toutes les nationalités convergeaient vers la grande place : des Anglais, des Français, des Américains et même des Indiens. Un orchestre improvisé joua cette nuit-là dans une cacophonie euphorique de sons joyeux.

Je me souviens très nettement que quelqu'un avait tiré un feu d'artifice. La place était soudain devenue silencieuse. Tous nos sens en alerte, nous crûmes que nous avions été mal informés et que nous venions d'entendre le bruit des bombes allemandes. Pourtant, quand les fusées des feux d'artifice explosèrent dans le ciel, déployant leurs motifs colorés, nous fûmes immédiatement rassurés.

Et c'est juste après le feu d'artifice que je sentis quelqu'un taper sur mon épaule.

J'étais dans les bras de Ned en train de danser au son de Dixieland Jazz Band. Nous nous arrê tâmes et je me retournai. Il était là, devant moi, même si ses traits d'adolescent avaient disparu et qu'il portait sur son visage les marques des épreuves qu'il avait traversées : Donald Astbury.

— Anahita, c'est vous ?

— Donald ?

Je retins ma respiration, osant à peine croire qu'il se tenait devant moi.

— Oui, dit-il en souriant. Selina m'a écrit dans une de ses lettres que vous aviez rejoint le VAD, mais quelle coïncidence de vous retrouver ici ce soir !

Ned étant au garde-à-vous (Donald était officier supérieur), je fis consciencieusement les présentations, et les deux hommes se serrèrent la main.

Donald me regarda avec tendresse.

— Savez-vous, sergent Brookner, que la dernière fois que j'ai vu cette jeune dame, elle n'avait pas encore quinze ans ? Et maintenant, regardez-vous, Anni !

Ses yeux me détaillèrent de la tête aux pieds, et je perçus dans son regard une certaine admiration.

— Vous êtes une adulte maintenant. C'est à peine si je vous ai reconnue, Anni.

Puis il reporta son attention sur Ned et expliqua :

— C'est aussi Anni qui m'a dit que je survivrais à cette guerre. Combien de fois n'ai-je pas relu votre lettre dans les tranchées, Anni, en me disant que j'allais m'en sortir ? Et, ajouta Donald en souriant soudain, son visage gris et las s'illuminant, me voilà !

Les musiciens se mirent à jouer le refrain de *Let Me Call You Sweetheart*.

— Ça ne vous dérange pas, mon vieux, si je vous emprunte Anni pour cette danse ? demanda Donald à Ned.

— Bien sûr que non, monsieur, répondit Ned avec une pointe de tristesse dans la voix.

— Merci. Venez, Anni, allons fêter cet heureux événement !

Donald me prit la main et m'entraîna dans la foule.

J'ai honte de dire que je ne retournai pas dans les bras de Ned ce soir-là. Donald et moi dansâmes toute la nuit sur cette place de village au nord de la France, comme si notre vie commençait enfin. Et c'était sans doute le cas, à bien des égards.

— C'est incroyable comme vous avez grandi ! me dit-il une centaine de fois. Anni, vous êtes si belle !

— Voyons...

Je rougissais chaque fois qu'il me le disait.

— Ma robe est vieille de trois ans, et ça fait dix-huit mois que je ne me suis pas coupé les cheveux.

— Vos cheveux sont magnifiques, dit Donald en passant ses doigts dedans. Vous êtes magnifique ! Nous devons nous rencontrer ce soir, c'était écrit !

Je compris que tout le monde était dans un état euphorique ce soir-là. Tandis que Donald me couvrait de louanges et me disait qu'il avait pensé à moi tous les jours au cours des trois dernières années, j'enfouis ses compliments dans une boîte hermétique loin de mon cœur, car je savais pourquoi il parlait ainsi.

Alors que la place se vidait doucement par cette soirée glaciale du mois de novembre, Donald et moi nous assîmes au bord de la fontaine au centre et regardâmes les étoiles dans le ciel clair.

— Une cigarette ? proposa-t-il.

J'en pris une, et nous fumâmes, assis l'un contre l'autre, dans un silence complice.

— Je n'arrive vraiment pas à croire que cette guerre est terminée, dit-il, encore tout étonné.

— Non, même si je vais devoir bientôt retourner à l'hôpital. Il y a encore beaucoup de patients malades et blessés qui ont besoin de moi, armistice ou pas armistice.

— Je suis sûr que, grâce à vos soins, ils se sentent beaucoup mieux. Vous êtes vraiment faite pour être infirmière, Anni.

— À l'avenir, j'aimerais voir un plus grand nombre de mes patients survivre.

Je frémis.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mais, bien des fois, il n'y avait déjà plus aucun espoir. Je pense que j'aimerais continuer une fois que la guerre sera finie.

— Mais elle est finie, ma chère Anni, dit-il d'un ton taquin.

Et nous rîmes tous deux de cette phrase que tout le monde avait utilisée tous les jours pendant quatre ans.

— Il faut vraiment que je rentre, sinon l'infirmière en chef va m'étriper.

— Ça m'étonnerait, pas ce soir ! Mais, si vous devez rentrer, je vais vous raccompagner.

— Ce n'est sûrement pas sur votre chemin, dis-je en me levant.

— Aucune importance ! Ce soir, je pourrais parcourir des millions de kilomètres.

Nous quittâmes le village bras dessus bras dessous et marchâmes sur la route déserte. L'air était encore âcre après des mois et des mois de tirs d'obus.

— Vous savez, je crois vraiment que vous avez été mon talisman, dit Donald tandis que nous approchions de l'entrée du campement où se trouvait mon hôpital. Je suis monté à l'assaut très souvent, mais je n'ai jamais été blessé hormis quelques égratignures.

— Je savais que vous étiez né sous une bonne étoile.

— Peut-être, mais vous m'avez aidé à y croire. Et c'était ça le plus important. Bonne nuit, Anni.

Donald se pencha et m'embrassa. Et je dois dire que ce baiser dura très longtemps.

Les deux semaines suivantes furent très chargées pour moi, car nous devions absolument remettre sur pied les hommes encore à l'hôpital en vue de leur rapatriement en Angleterre. Donald passait me prendre tous les soirs dans sa jeep. Les autres infirmières haussaient les sourcils et riaient sottement entre elles.

— Notre Anni s'est trouvé un jeune homme et pas n'importe qui ! Un officier ! Il a encore ses deux bras et ses deux jambes, en plus ! Petite veinarde ! dit une des infirmières sans méchanceté aucune.

J'essayais désespérément de blinder mon cœur pour me protéger des dommages que Donald pourrait lui faire. Durant ces moments hors du temps que nous partagions, dans un monde sans règles ni conventions, où personne ne nous dictait notre conduite ou ne décidait à notre place qui nous devions aimer, nous ne parlions jamais de l'avenir. Nous vivions simplement dans l'instant présent, savourant chaque seconde.

Quand cette période enchantée toucha à sa fin, car je devais traverser la Manche et rejoindre l'Angleterre à bord d'un navire-hôpital avec certains de mes patients, notre relation devint de plus en plus intense.

— Je vous reverrai à Londres, n'est-ce pas ? me demanda Donald, désespéré, lors de notre dernière soirée ensemble. Et vous viendrez à Astbury ? Vous savez que tout le monde vous adore là-bas.

— Tout le monde sauf votre mère, dis-je en levant les yeux au ciel, blottie contre lui dans sa jeep.

— Ne faites pas attention à elle. Elle n'aime personne. Mon Dieu, j'attendais avec impatience la fin de la guerre, quand elle faisait rage, mais maintenant que je dois retrouver ma chère maman et le domaine, je suis beaucoup moins euphorique.

Il fit la grimace.

— J'ai officiellement hérité d'Astbury, le jour de mon vingt et unième anniversaire il y a quelques semaines. Maintenant, il est entièrement sous ma responsabilité.

— Je pense que vous allez avoir un peu de travail, oui, répondis-je par une litote.

— Où allez-vous loger à Londres ?

— Il y a un hôtel pour infirmières près de l'hôpital où je suis envoyée avec mes patients, dis-je. C'est à Whitechapel et je vais travailler là-bas pour le moment.

— Anni, dit Donald d'une voix soudain pressante. Ne rentrez pas ce soir. Venez avec moi au village, j'ai une chambre là-bas. Au moins, nous pourrions être ensemble pour quelques heures encore.

— Je...

— Vraiment, Anni, je suis un gentleman et je ne ferais rien pour compromettre votre vertu.

— Chut, l'interrompis-je, incapable de lui résister, je viens avec vous.

Bien sûr, ce fut impossible cette nuit-là, comme pour tous les jeunes couples amoureux du monde, de résister à l'envie de nous unir de cette manière spéciale propre aux humains. Dans la petite pièce sombre, où la lumière de la place filtrait à travers les interstices des volets, tandis que Donald ôtait doucement mes vêtements, je ne ressentis aucune culpabilité. Quand il m'embrassa sur tout le corps et que nous ne fîmes qu'un, je retrouvai la foi en mes dieux et en l'humanité.

— Je t'aime, ma chère Anni, je veux être avec toi, gémit-il. J'ai besoin de toi, j'ai besoin de toi...

— Je t'aime moi aussi, murmurai-je à son oreille dans le feu de la passion, et je t'aimerai toujours.

Après notre retour en Angleterre, Donald et moi passâmes un mois sans nous voir. C'était Noël, le premier qu'il passait avec sa famille depuis trois ans. Il m'écrivait néanmoins tous les jours : de longues lettres enflammées dans lesquelles il me disait que je lui manquais, qu'il m'aimait et qu'il était impatient de me retrouver. Je lui écrivais moi aussi, mais je me bornais à raconter ma vie quotidienne à l'hôpital. Mon cœur débordait certes d'amour pour lui, mais je ne voulais pas m'épancher.

Maintenant que j'étais de retour en Angleterre, mon côté pragmatique reprenait le dessus et je savais que je ne pouvais pas me laisser emporter par cette passion, car je ne voyais aucun avenir possible pour notre couple. Heureusement, j'étais très occupée au London Hospital à Whitechapel, et, un après-midi, juste après le Nouvel An, je fus convoquée dans le bureau de l'infirmière en chef qui me fit asseoir à son bureau.

— Mademoiselle Chavan, j'ai parlé de vous aujourd'hui, lors de ma réunion hebdomadaire avec les docteurs. Nous avons tous remarqué vos talents particuliers d'infirmière. La bonne réputation que vous avez acquise en France vous précède. Les rapports vous concernant sont excellents. Et votre travail au sein de notre institution a été d'une qualité remarquable jusqu'à présent.

— Merci, dis-je, flattée par ses louanges.

Les compliments n'étaient pas si fréquents.

— Avant votre départ en France, vous avez reçu une formation de base d'aide-soignante, c'est exact ?

— Oui, madame, mais, quand j'étais en France, il a fallu que tout le monde se retrousse les manches, et les docteurs m'ont appris beaucoup de choses sur le tas. Je suis capable de faire des points de suture, de panser des plaies, de faire des piqûres et j'ai aussi aidé les chirurgiens durant les nombreuses opérations d'urgence qu'ils ont dû pratiquer.

— Oui, je suis au courant. Vous avez aussi cet air de calme autorité qui donne confiance à nos patients. Je vois déjà que nos infirmières les plus qualifiées et les plus expérimentées vous admirent et vous respectent. Nous

aimerions donc vous donner la possibilité de poursuivre vos études pour que vous puissiez devenir officiellement une infirmière – et pourquoi pas infirmière en chef plus tard ?

J'étais très émue ; je ne pensais pas que mes prouesses avaient été remarquées.

— Merci, madame, je suis très honorée.

— Vous continueriez à travailler à l'hôpital, mais vous fréquenteriez trois jours par semaine notre université sur place pour assimiler les connaissances théoriques que toute infirmière se doit de maîtriser. Vous obtiendriez votre diplôme officiel d'infirmière au bout d'un an. Qu'en dites-vous ?

— J'aimerais beaucoup suivre cette formation, répondis-je.

— Parfait. Je vais vous inscrire immédiatement. Vous pourrez commencer dès la semaine prochaine.

— Merci, madame, dis-je en me levant avant de quitter la pièce.

Une fois dehors, je laissai échapper un petit cri de joie en pensant combien mon père et ma mère auraient été fiers de moi. Deux jours plus tard, pour parfaire mon bonheur, Donald arriva à Londres. Il logeait dans la maison que possédaient les Astbury à Belgrave Square, où Selina vivait actuellement avec Eleanor et sa nurse Jane, la jeune fille que je lui avais conseillé d'engager.

Comme il m'avait naturellement prévenue de son arrivée, j'avais pris un jour de congé. Je me rendis en bus à Oxford Street et dépensai une partie de mon salaire durement gagné en achetant pour l'occasion un nouveau manteau très à la mode. Tandis que j'approchais de Piccadilly Circus (nous devions nous retrouver devant la statue d'Éros), mon cœur se mit à cogner très fort dans ma poitrine. Donald avait peut-être changé d'avis et ne viendrait pas, me dis-je tout en scrutant la foule à la recherche de son visage familier. Pourtant, il apparut enfin, me cherchant lui aussi du regard, l'air tout aussi inquiet que moi. Il s'avança vers moi et me prit dans ses bras.

— Ma chérie, mon Dieu, tu m'as tellement manqué !

Il leva mon menton et contempla mon visage.

— Moi aussi, je t'ai manqué ?

— Bien sûr, et j'ai plein de choses à te raconter. Nous pourrions prendre un thé quelque part, proposai-je.

— Oui.

Il enfouit son visage dans mon cou.

— Même si, en cet instant, ce n'est pas vraiment d'un thé que j'ai envie. Mais, pas si vite, il faudra s'en contenter.

Nous nous installâmes au Lion's Corner House, dans la Shaftesbury Avenue, et nous discutâmes jusqu'à la nuit tombée. Donald se réjouit autant que moi de ma promotion professionnelle.

— Tu es une infirmière merveilleuse, dit-il avec admiration. Tous les gars de ma connaissance qui sont passés entre tes douces mains en France se souviennent de toi. Et, bien sûr, ma sœur t'adore. En parlant de ça, quand je lui ai annoncé que j'avais rendez-vous avec toi aujourd'hui, elle m'a dit qu'Eleanor et elle aimeraient beaucoup te revoir. Pourrais-tu venir à la maison demain soir ? Tu pourrais voir Eleanor et rester dîner avec Selina, moi, et son nouvel amour, Henri Fontaine.

— Lady Selina est tombée amoureuse ? Je le savais !

Je battis des mains, ravie par cette nouvelle.

— Oui, elle est très amoureuse, confirma Donald. Même si, pour des raisons que tu comprendras parfaitement, ma mère n'est pas au courant pour le moment. Elle n'approuverait pas du tout.

— Il faut que je consulte mon tableau de service, mais, oui, je pense que ça devrait être possible. Ça sera beaucoup plus facile quand je serai à l'université la semaine prochaine. Je finis mes cours à seize heures. Lady Selina est-elle au courant pour... nous ? demandai-je d'une voix mal assurée.

— Eh bien, je ne suis pas entré dans les détails, surtout à Noël, avec maman dans les parages, mais Selina sait que je t'ai vue très souvent en France. Et, bien sûr, ajouta-t-il en souriant, elle devinera dès qu'elle nous verra ensemble.

— Et ça ne te fait rien qu'elle sache ?

— Anni, pourquoi voudrais-tu que je m'en inquiète ? Selina t'adore et, de plus, elle n'a toujours pas expliqué à maman la raison de ses voyages fréquents à Londres, ajouta Donald.

— Ta mère n'aime pas les étrangers en général, dis-je calme.

— Ma mère vit dans le passé, à une époque différente, tu le sais, Anni.

— Oui, mais...

— Chut, Anni.

Donald posa son doigt sur mes lèvres.

— Elle n'est pas là pour le moment, et je ne veux pas que son ombre gâche les rares instants que nous passons ensemble.

Je jetai un coup d'œil à ma montre et réalisai que le couvre-feu à l'hôtel des infirmières était dans moins d'une heure.

— Il faut que je file, dis-je.

— Vraiment ?

— Oui.

Donald demanda l'addition, et nous sortîmes dans l'air frais de la nuit. Tandis que nous remontions jusqu'à Piccadilly Circus pour que je puisse prendre mon bus, il m'entraîna sous un porche et m'embrassa passionnément.

— Bon, dit-il en relâchant son étreinte. Je te retrouve dans notre maison demain soir ? Belgrave Square, numéro 29. J'ai un rendez-vous dans mon club avec le banquier de la famille à dix-huit heures et je risque d'être un peu retardé en fonction de l'état de nos finances.

— La situation est-elle si catastrophique que ça ?

— Pour parler simplement, Anni, si la banque refuse de reconduire notre prêt, je serai contraint de vendre le domaine : le château et les terres. Alors, oui, confirma Donald en soupirant, je pense qu'elle ne pourrait pas être plus catastrophique.

— N'abandonne pas tout espoir. À demain.

Je l'embrassai et courus pour monter dans le bus.

Le lendemain soir, je me rendis à Belgrave Square. Comme Donald me l'avait dit, Selina et Eleanor furent ravies de me voir.

— Anni, quel plaisir de vous avoir ici ! dit Selina en me conduisant vers Eleanor qui regardait un livre d'images, assise sur le tapis devant la cheminée. Eleanor, regarde, c'est Anni.

Eleanor s'installa immédiatement sur mes genoux tandis que Selina demandait à la domestique de nous apporter du thé.

— Pendant que Donald est absent, j'aimerais que vous me racontiez vos aventures en France et, bien sûr, dit-elle avec un sourire malicieux, je veux savoir comment vous vous êtes retrouvés là-bas, tous les deux.

Je lui racontai brièvement, en prenant soin d'éviter les détails trop affreux, mon expérience d'infirmière sur le front et expliquai tout aussi succinctement comment Donald et moi nous étions revus par hasard. Selina

appela Jane qui emmena Eleanor à l'étage pour la coucher, puis, une fois que nous fûmes seules, elle poursuivit son interrogatoire :

— Alors, comme ça, Anni, vous avez revu Donald le jour de l'armistice en France et vous avez dansé toute la nuit... Comme c'est romantique !

Elle se pencha et baissa la voix :

— Mais je pense que vous ne me dites pas tout. Je connais très bien mon petit frère et, dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il était amoureux. Oh ! s'il vous plaît, Anni, vous pouvez me faire confiance. Si c'est de vous qu'il est amoureux, je trouve ça formidable ! dit-elle en laissant échapper son rire cristallin.

— Je pense que c'est à Donald que vous devriez demander.

— Ne vous inquiétez pas, c'est ce que je vais faire. N'oubliez pas, c'est *vous* qui m'avez dit que quelqu'un *m'*attendait. Et vous aviez raison, Anni. Je suis tellement heureuse.

— Je suis vraiment ravie pour vous, lady Selina.

— S'il vous plaît, appelez-moi Selina. C'est comme si nous étions parentes, presque, dit-elle en souriant. En tout cas, poursuivit-elle, je vous avouerai que je suis follement amoureuse d'Henri et que nous prévoyons de nous marier le plus rapidement possible, quelles que soient les objections de maman. J'espère que vous l'apprécierez ; il devrait arriver d'une minute à l'autre. Vous savez, Anni, parfois je me sens affreusement coupable. Je ne crois pas avoir ressenti un jour la même chose pour le pauvre père d'Eleanor.

— Oui, mais nous ne choisissons pas d'aimer telle ou telle personne, répondis-je.

— Oui, sans doute. Hugo était un homme bon, parfait pour moi aux yeux de maman du fait de sa position. Mais il n'a jamais fait battre mon cœur comme Henri.

— Allez-vous rester à Londres ou vous installer en France ?

— Un peu des deux, je pense. Henri a un château dans le sud du pays, qui est magnifique apparemment, mais il aime beaucoup Londres aussi.

À cet instant, Donald entra dans la pièce. Il semblait las, mais son regard s'illumina quand il me vit. Il fit mine de s'avancer vers moi, puis il remarqua sa sœur assise en face de moi et se reprit.

— Selina, tu es magnifique ce soir, comme d'habitude, dit-il. Et, Anni, comment allez-vous ?

Il prit ma main dans la sienne et déposa un baiser dessus, ses yeux exprimant tout ce que son corps devait taire.

— Je vais bien, merci, Donald, répondis-je cérémonieusement, une lueur malicieuse dans les yeux.

Je vis que Selina nous observait, tous les deux, fascinée, mais elle n'eut pas le temps de nous questionner davantage. La porte du grand salon s'ouvrit, et une domestique fit entrer un homme minuscule avec une moustache et des cheveux d'une longueur qui l'aurait fait passer pour un bohémien en Angleterre.

— Henri, bienvenue.

Selina s'approcha de lui, et ils se saluèrent eux aussi très cérémonieusement.

— Puis-je vous présenter lord Donald Astbury, mon frère, et notre amie, mademoiselle Anahita Chavan ?

— *Enchanté, mademoiselle[1]*, dit le comte en baisant ma main.

— Qui veut boire quelque chose ? demanda Selina.

Après quelques verres de vin pendant le dîner, chacun sortit de sa réserve, et nous discutâmes tous quatre des projets de Selina et d'Henri pour l'avenir. À un moment, Henri se pencha vers moi et murmura :

— Leur mère est-elle réellement aussi terrifiante que Selina me l'a décrite ?

— Malheureusement, oui. Et elle n'aime pas les étrangers.

La similitude de notre situation nous fit rire, et l'ironie de ce dîner ne nous échappa pas. Tandis que Donald glissait sa main sous la table et la posait sur mon genou, Henri continua à se confier.

— Je vais aller avec Selina dans le Devon dans les deux prochaines semaines et dire à *madame le Dragon[2]* que je désire épouser sa fille. Pensez-vous qu'elle va me manger tout cru ?

— Il y a de fortes chances pour que vous reveniez avec un ou deux doigts en moins. Mais je doute qu'elle aille plus loin. Vous êtes français, après tout : vous ne serez pas à son goût.

Après le dîner, comme c'était la coutume à l'époque, Donald et Henri restèrent à table pour fumer le cigare et boire du brandy, tandis que Selina et moi nous retirions dans le grand salon.

— Henri est merveilleux, n'est-ce pas ? dit-elle tout en s'asseyant dans le fauteuil près du feu, le visage épanoui.

— Je le trouve très sympathique, en effet. Je pense qu'il fera un excellent mari pour vous, lui assurai-je.

— Quant à vous, j'ai vu que Donald vous adore tout autant qu'Henri m'adore. Nous pourrions peut-être nous marier le même jour, dit-elle en riant à gorge déployée.

— Selina, répondis-je sombrement, je crois que votre situation est complètement différente de celle de Donald. Il est l'héritier d'Astbury. Comme il me l'a dit un jour, il doit épouser quelqu'un qui pourra l'aider à sauver le domaine. Vous êtes bien placée pour savoir que la maison a grand besoin d'être restaurée.

— Je suis sûre que vous avez raison, mais je ne connais pas la situation financière du domaine.

— Eh bien, Donald m'a dit que les finances de la famille étaient au plus bas.

— Mais il aura sûrement besoin de quelqu'un de fort à ses côtés pour l'aider à redresser la situation, répliqua Selina.

— Malheureusement, nous savons toutes les deux que votre mère ne l'entendra pas de cette oreille.

— Vous l'aimez, Anni ?

— Plus que tout au monde, répondis-je honnêtement. Mais je ne veux pas ruiner son avenir, Selina. Je n'ai pas de dot, et les mariages interraciaux sont encore mal acceptés en Angleterre. Donald ne m'a d'ailleurs pas demandée en mariage, m'empressai-je d'ajouter.

— J'ai reçu il y a une semaine une lettre de Minty, la grande sœur d'Indira, dans laquelle elle m'écrivait justement qu'une de ses amies avait récemment épousé un Anglais.

— Oui, et peut-être que son amie était une princesse et non une simple nurse, dis-je en soupirant. Nous savons toutes deux que votre mère serait horrifiée.

— Au diable ma mère ! Donald est un homme adulte. C'est lord Astbury. Il est maître du domaine *et* de son destin. Vous le rendez heureux, Anni. C'est ce qui compte avant tout.

Nous n'eûmes pas l'occasion de parler davantage de la situation, car les hommes arrivèrent dans le salon pour se joindre à nous. Je consultai ma montre et vis qu'il était onze heures passées. J'avais certes la permission de sortir le soir, mais il fallait que je sois de retour à l'hôtel à minuit.

— Je dois y aller, dis-je doucement à Donald, ne voulant pas mettre un terme à la soirée par mon départ.

— Bien sûr. Je vais appeler un taxi pour te ramener à la maison.

Je pris congé de Selina et Henri, et Donald m'accompagna dehors. Tandis que nous attendions le taxi à Belgrave Square, je me tournai vers lui :

— Comment s'est passé ton rendez-vous avec le directeur de la banque ?

— Aussi mal que je l'avais prévu, dit-il. Le domaine est au bord de la faillite, et on m'a dit catégoriquement ce soir que la banque ne pouvait pas prolonger le prêt. Maman a laissé la maison se délabrer et a dépensé le peu d'argent que nous avions sans la moindre prudence.

— Je suis désolée, Donald, dis-je doucement.

— Comme me l'a dit le directeur de la banque, je ne suis pas le seul à rentrer chez moi après quatre ans de guerre et à me trouver confronté à une telle situation. Mais, en fait, les problèmes avaient commencé il y a beaucoup plus longtemps. Mon père est mort il y a dix ans. Le résultat, c'est qu'il va falloir vendre le domaine. C'est aussi simple que ça.

— C'est peut-être simple pour toi, mais tu crois que ta mère va l'accepter ? lui demandai-je.

— Elle sera bien obligée, comme nous tous. Malheureusement, dit Donald en soupirant tandis qu'il hélait un taxi pour moi, plus rien n'est comme avant.

Je donnai l'adresse au chauffeur, et Donald glissa un billet dans ma main tout en me serrant contre lui.

— On se voit demain ? demanda-t-il.

— Je ne finis pas avant huit heures.

— Dans ce cas, je viendrai te retrouver à huit heures, et nous dînerons quelque part à Whitechapel.

— Je doute que ça te plaise là-bas, dis-je, tandis que le taxi se préparait à redémarrer.

— Je n'aimais pas beaucoup la France non plus jusqu'à ce que je te revoie là-bas.

Il sourit.

— Je te retrouve devant l'hôpital à huit heures. Bonne nuit, Anni.

Je me calai dans le fauteuil en cuir confortable tout en repassant dans ma tête les événements de la soirée et en repensant à ce que Selina m'avait dit.

S'il fallait vendre le domaine d'Astbury parce qu'il n'y avait pas d'autre solution, peut-être y avait-il alors un avenir possible pour Donald et moi. Pour la première fois, j'osai l'envisager, mais n'était-ce pas un jeu dangereux ?

Les deux semaines suivantes, Donald et moi nous arrangeâmes pour nous voir tous les jours. Selina était retournée à Astbury Hall pour préparer le terrain avec sa mère en vue de l'arrivée imminente d'Henri et l'annonce de leurs fiançailles. Ainsi, Donald et moi avions la maison pour nous tout seuls.

— Tu sais que l'infirmière en chef risque de me renvoyer pour manque de sérieux, dis-je un soir que Donald et moi étions couchés dans le grand lit, savourant le moment. J'ai utilisé mes sept permissions de nuit ces deux dernières semaines.

— Mais elle sait aussi que ta tante, une cousine de la maharani de Cooch Behar, est en Angleterre et qu'elle veut profiter de sa nièce, plaisanta Donald tout en caressant mes cheveux. Écoute, Anni.

Il me regarda, soudain sérieux.

— Il faut que je retourne dans le Devon très bientôt pour annoncer à maman que je dois vendre le domaine. Je voulais attendre que Selina lui ait parlé de son mariage avec Henri. Plusieurs chocs à la fois..., ça risque d'être un peu trop pour elle.

— Bien sûr.

— Et puis, il y a toi et moi.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Anni, s'il te plaît, tu sais parfaitement ce que je veux dire. Toi et moi, répéta-t-il. Je t'aime, Anni. Tu es ma meilleure amie, mon amoureuse, la femme la plus intelligente et la plus belle que j'aie jamais rencontrée. Et je veux que tu deviennes ma femme.

Je le regardai, surprise.

— Ta femme ?

— Oui, Anni, ma femme. Pourquoi es-tu si surprise ? Je ne pourrais pas supporter de vivre sans toi. Quelle meilleure raison y a-t-il de vouloir épouser quelqu'un ?

— Aucune, mais...

— Il n'y a pas de « mais ».

Donald posa un doigt sur mes lèvres. Il enroula ses bras autour de moi, et nous trouvâmes une position plus confortable.

— Je sais que tu es consciente des problèmes que j’éprouve actuellement et je dois les résoudre l’un après l’autre. Toutefois, je veux que tu saches que je suis déterminé à t’épouser. J’espère que tu réalises que, dans l’état actuel des choses, tu ne seras pas la châtelaine d’un grand domaine. Il ne restera vraiment pas grand-chose une fois que le château sera vendu, d’autant moins qu’il faudra que j’achète à maman un endroit convenable avec cet argent. Je pensais que nous pourrions peut-être vivre ici à Londres et envisager d’acheter une petite maison à la campagne quand la famille s’agrandira.

— Oh ! Donald.

Je me mis à pleurer.

— Qu’est-ce qu’il y a, ma chérie ?

— C’est juste que...

Je me mouchai le nez et repris :

— C’est juste que je suis surprise que tu aies envisagé sérieusement un avenir avec moi.

— Pourquoi ? Pas toi ?

Donald semblait étonné et même un peu vexé.

— Donald, tu ne comprends pas que je n’ai même pas osé y penser. Nous venons de deux mondes différents : je suis une infirmière indienne sans fortune et tu es un lord du royaume.

— Tu es de condition élevée dans ton pays, me rappela-t-il.

— Oui, mais notre famille, comme la tienne, a eu des revers de fortune. Ma mère s’est mariée par amour.

— Alors, tu vois ! dit Donald en souriant.

— Mais, Donald.

Je me forçai à prononcer ces mots :

— Tu dois savoir que ta mère ne sera pas la seule à s’opposer à notre mariage. J’ai souffert plus d’une fois de discrimination à cause de ma race et de ma couleur de peau en Angleterre. Es-tu sûr que tu pourras supporter les regards, les commentaires de ceux qui n’approuveront pas ton choix d’épouser une Indienne ?

— J’adore la magnifique couleur de ta peau, ma chérie, dit-il en m’embrassant dans le cou. Pour être franc, je n’ai aucune envie de connaître

ceux qui pensent le contraire.

Je levai les yeux vers lui. Je ne l'avais jamais autant aimé qu'en cet instant.

— Tu es un homme hors du commun, Donald Astbury.

— Et tu es une femme extraordinaire, je t'adore.

Quand il partit pour le Devon, le lendemain, je commençai à envisager notre avenir. Et, petit à petit, la boîte dans laquelle j'avais enfoui mes véritables sentiments pour lui se fissura.

Pendant que Donald était dans le Devon, j'étais bien décidée à me consacrer entièrement à ma formation d'infirmière. Je savais que je ne m'étais pas suffisamment concentrée ces derniers temps. Peu importait ce que l'avenir nous réservait, à tous les deux, c'était un objectif que je voulais atteindre pour moi.

On dit souvent, à juste titre sans doute, que, quand une personne se sait aimée, elle respire littéralement le bonheur et la confiance, ce qui la rend irrésistible aux yeux des autres. Jamais je n'avais été autant invitée à danser ou à dîner par les médecins de mon hôpital.

— Tu es vraiment la fille du moment, dit une des infirmières tandis que je venais de refuser l'invitation d'un jeune chirurgien, un très beau parti.

Elle avait sans doute raison, et c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une telle situation.

J'ai appris depuis qu'il ne fallait jamais se laisser emporter par de tels instants de grâce, ces moments spéciaux dans une vie où on se sent invincible.

Ils sont éphémères et, dans mon cas, cette période de félicité s'arrêta brutalement peu de temps après. Une semaine après le départ de Donald pour le Devon, je reçus une lettre à l'hôtel des infirmières que Selina avait fait suivre.

Cooch Behar Palace

Cooch Behar

Bengale

Décembre 1918

Ma chère Anni,

J'ignore où tu vis depuis ton retour de France, il y a quelques semaines, mais je me suis dit que les Astbury le savaient sans doute. Tu nous as peut-être écrit en nous indiquant ta nouvelle adresse, mais nous savons toutes deux combien le courrier s'achemine lentement en Inde. Je voulais simplement te dire que nous sommes tous très fiers du

travail que tu as accompli auprès des blessés sur le front. J'espère que tu vas bien et que tu as enfin pu trouver ta voie après ces quatre années de conflit et de turbulences.

C'est pourquoi il m'est particulièrement difficile d'écrire cette lettre, car cela me coûte beaucoup d'avoir à te détourner de ta vie. Cependant, j'ai besoin de ton aide.

Comme nous le savons toutes les deux, Indira est tombée amoureuse il y a longtemps du prince Varun. À présent que la guerre est terminée, les préparatifs pour son mariage ont repris. Pourtant, elle refuse catégoriquement d'épouser le maharajah de Dharampur. Nous avons tous essayé de la supplier, de lui dire qu'elle n'avait pas le choix (tu imagines le scandale si elle disait non maintenant) et que le maharajah est un homme bon, même s'il est un peu plus âgé qu'elle. Indira doit faire son devoir pour sa famille, quoi que son cœur lui dise.

Elle refuse actuellement de s'alimenter et même de se lever. Elle me dit qu'elle préfère rester couchée et attendre la mort plutôt que d'épouser un homme qu'elle n'aime pas. Personne au palais ne peut la ramener à la raison, et je te supplie, Anni, car je sais qu'elle t'aime, qu'elle te fait confiance et qu'elle te respecte, de revenir à la maison, même pour un bref séjour, et de nous aider à lui faire comprendre quels sont ses devoirs. Nous avons tous le sentiment que tu es peut-être la seule personne sur cette terre qu'elle écouterait.

Je joins à cette lettre un billet en première classe pour l'Inde. Aucune date ne figure sur le billet, car j'ignore combien de temps cette lettre va mettre pour te parvenir. Il te suffit cependant de contacter le bureau P&O et de donner la date à laquelle tu désires partir.

Je sais que c'est beaucoup te demander, mais cela fait longtemps que tu n'as pas vu le pays de ta naissance, et nous t'aimons tous beaucoup.

*Ma chère Anni, nous avons besoin de toi.
Avec tout notre amour et toute notre affection...*

La lettre était signée Ayesha, et son cachet royal était apposé au-dessous.

Assise sur mon lit étroit à l'hôtel, je fus prise de vertiges tandis que mon esprit était assailli par les images et les souvenirs du passé.

Je m'étais tellement habituée à ma vie anglaise, qu'il était même difficile de visualiser le palais ou les visages des gens qui avaient autrefois été si importants pour moi.

Les pensées se bousculaient dans ma tête, et une en particulier revenait sans cesse : qu'allait dire Donald ?

C'était sûrement trop me demander que de me contraindre à tout laisser tomber et à retourner, même pour une brève période, vers une vie à laquelle j'avais renoncé depuis longtemps. Je fis les cent pas dans mon dortoir, réalisant que, même si je ne restais que deux semaines en Inde, le voyage aller et retour me prendrait un peu moins de deux mois. Le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi.

Pourtant, je savais aussi que, tout ce que j'étais, tout ce que j'avais aujourd'hui, je le devais à la maharani et à sa famille. Ils m'avaient aidée, s'étaient occupés de moi quand je n'avais plus personne pour le faire. La dernière fois que j'avais vu la maharani, elle m'avait donné le choix, mais je savais que, cette fois, je ne l'avais pas.

— Quel dommage ! dit l'infirmière en chef en soupirant le lendemain matin quand je lui annonçai que je devais retourner de toute urgence en Inde pour des raisons familiales. Savez-vous quand vous serez de retour ?

— Dans trois mois, j'espère, dis-je pour la rassurer.

— Eh bien, je propose que nous vous accordions une permission exceptionnelle. Ainsi, nous pourrons vous garder une place aussi bien à l'hôpital qu'à l'école d'infirmières. Nous ne voudrions surtout pas vous perdre.

— Madame, je suis vraiment désolée de partir comme ça, mais je dois vraiment y aller. Je dois aider ma famille.

— Tout ce que je vous demande, c'est de revenir, mademoiselle Chavan.

— Bien sûr que je reviendrai, lui dis-je en lui adressant un sourire confiant avant de quitter la pièce. Ma vie est en Angleterre, désormais.

Comme la maharani me l'avait demandé, je me rendis au bureau de la compagnie P&O et réservai une place à bord du prochain bateau à destination de Calcutta. Je lui envoyai ensuite un télégramme pour lui indiquer la date de mon arrivée, puis m'armai de courage pour annoncer mon départ à Donald. Il devait revenir à Londres dans les prochains jours. Comme je m'y attendais, il fut atterré quand je lui parlai de la lettre que j'avais reçue.

— Oh ! Anni, dit-il le premier soir, faut-il vraiment que tu y ailles ?

— Oui, il le faut. C'est pour ainsi dire la seule famille qu'il me reste. La maharani a été si gentille avec moi quand j'ai perdu ma mère. C'est elle qui m'a envoyée en Angleterre et qui a financé mes études.

— Mais, Anni, insista-t-il. Qu'est-ce que tu peux faire ? Si Indira a décidé de ne pas épouser ce maharajah, je ne pense pas que quelqu'un, pas même sa meilleure amie, puisse lui faire changer d'avis. Personne ne pourrait me dire d'arrêter de t'aimer, dit Donald avec un sourire triste.

— Tu as raison : je doute que je puisse faire quelque chose, mais la maharani m'a demandé de l'aider et je ne peux pas lui dire non.

— Combien de temps vas-tu rester ?

— Je pense qu'il faut compter trois mois avec le voyage.

Donald prit mes mains dans les siennes et les serra fort.

— Pas un jour de plus, promets-le-moi.

— Je peux juste te promettre que je reviendrai en Angleterre dès que je le pourrai, dis-je en fronçant les sourcils.

— Ça fait très longtemps que tu n'es pas retournée en Inde. Tu vas peut-être succomber aux charmes de ton pays et vouloir y rester.

— Ça n'arrivera pas, dis-je d'un ton ferme. Maintenant, parle-moi de ton séjour dans le Devon et dis-moi comment ta mère a réagi en apprenant les fiançailles de Selina.

— J'ai passé dix jours affreux, reconnut Donald. Quand je suis arrivé, Selina m'a dit que maman avait pratiquement perdu connaissance quand elle lui a annoncé qu'elle allait épouser Henri et probablement vivre en France. Maman s'y est formellement opposée, bien sûr. Elle lui a dit qu'elle ne serait plus jamais la bienvenue à Astbury et qu'elle serait déshéritée, qu'elle ne toucherait pas le moindre centime si elle osait épouser Henri. Comme si maman avait encore un centime à donner à Selina..., ajouta Donald, l'air morose. Quand je suis arrivé, maman était couchée. Elle n'avait pas quitté son lit depuis plusieurs jours et refusait de se lever. Elle a dit qu'elle était malade et ne voulait voir personne. C'est vrai, elle avait la grippe, mais, quand elle a enfin accepté de me recevoir, elle n'était pas du tout au seuil de la mort. Toutefois, dit-il en soupirant, comme elle avait si mal réagi à l'annonce des fiançailles de Selina et qu'elle était apparemment malade, j'ai pensé que ce n'était pas le bon moment pour lui parler de la vente du domaine ou de mon amour pour toi, ma chérie, ajouta-t-il.

— Non, cela aurait certainement été le choc de trop.

— Alors, nous sommes dans une *impasse* à présent. Et, puisque je ne pourrai pas profiter de toi à Londres, je pense qu’une fois que tu seras partie en Inde, je redescendrai dans le Devon et chercherai un acquéreur pour le domaine. Ensuite, j’attendrai le bon moment pour annoncer tout ça à maman.

— Je ne t’envie pas, Donald. Où est Selina, maintenant ?

— Elle est partie en France avec Eleanor et Henri. Il l’emmène dans son château en Provence. Elle a bien de la chance, dit Donald, l’air pensif. Si seulement je pouvais partir en Inde avec toi.

— Oui, si seulement, répondis-je en le souhaitant de tout mon cœur.

Nous restâmes silencieux quelques instants, songeant tous deux au tour que nous avait joué le destin.

— Tu m’écriras, n’est-ce pas ? insista Donald.

— Bien sûr, et ça ne sera pas long. Je suis sûre que tu seras très occupé par la vente d’Astbury.

— Ne m’en parle pas ! Dire que je ne vais avoir que ma mère pour compagnie pendant les trois prochains mois... J’en ai froid dans le dos ! Et, Anni, j’ai vraiment l’intention de lui parler du domaine, bien sûr, mais aussi de nos projets ! Je voulais en fait te demander officiellement en mariage une fois que je le lui aurais dit. Je voulais faire les choses comme il faut : me mettre à genoux et t’offrir une bague. Mais j’aimerais au moins que tu comprennes avant ton départ que je suis très sérieux, à propos de nous et de notre avenir. Nous allons nous marier, Anni, je te le promets. C’est ce que tu veux, n’est-ce pas ?

— Oui, je le veux tellement que ça me fait peur, avouai-je.

— Alors, tu m’aimes, ma chérie ?

— Bien sûr que je t’aime, Donald.

— Je me dis parfois que tu es bien plus anglaise que moi, dans la manière que tu as de contenir tes émotions, dit-il en plaisantant. Comme tu le sais, on peut lire en moi comme dans un livre ouvert, et j’ai toujours été ainsi. Alors, pouvons-nous dire pour l’instant que nous sommes officieusement fiancés ?

Il embrassa doucement le bout de mes doigts.

Je le regardai avec tout l’amour que je sentais brûler dans mes yeux.

— Oh oui ! J’aimerais beaucoup.

Les jours suivants, je baissai complètement la garde, encouragée par les promesses de Donald, qui semblait déterminé à m'épouser, et poussée par la perspective d'une longue séparation. Je lui montrai ouvertement et honnêtement mon amour. Comme mon congé exceptionnel avait déjà commencé, je dus quitter l'hôtel des infirmières. Munie de ma valise, j'emménageai avec Donald à Belgrave Square. Il accorda à son tour une semaine de congé à la domestique, et nous pûmes profiter de notre intimité.

Comme n'importe quel couple amoureux, nous passâmes nos journées à flâner dans les magnifiques parcs de Londres et les nuits enlacés dans son lit. J'oubliai alors toute prudence et ne pris pas la peine de me protéger comme je l'aurais dû, mais rien en cet instant ne comptait plus à mes yeux que notre amour libéré de toute contrainte.

Donald me conduisit à Southampton le jour de mon départ pour l'Inde. Il monta à bord du bateau avec moi et admira la belle cabine qu'on m'avait attribuée.

— La princesse retourne dans son palais, dit-il en souriant.

Il m'attira sur l'énorme lit et me serra dans ses bras.

— Tu crois que je pourrais me cacher sous ton matelas et m'embarquer clandestinement ?

— Oui, je suis sûre que personne ne s'en rendrait compte.

— Comme j'aimerais venir avec toi ! soupira-t-il tandis que la cloche du bateau sonnait pour indiquer qu'il était temps pour les personnes qui n'étaient pas du voyage de retourner sur le quai, car le départ était imminent. Mais je pense qu'il vaut mieux que je rentre à la maison et que je trouve un moyen de t'offrir la vie à laquelle tu es visiblement habituée, dit-il en essayant de détendre l'atmosphère.

— Tu sais très bien que je me fiche complètement du luxe, Donald.

— Eh bien, tant mieux, parce qu'une fois que tu m'auras épousé, tu ne vivras pas du tout dans le luxe.

Notre humeur changea quand nous avançâmes dans le couloir et sortîmes sur le pont, où nous devions nous séparer. Il me prit dans ses bras et me serra contre lui.

— Je t'aime, mon Anahita. Reviens-moi aussi vite que possible.

— Promis, répondis-je.

Je vis que, tout comme moi, il avait les larmes aux yeux.

— Bien, dit-il après un dernier baiser. Au revoir, ma chérie. Prends bien soin de toi en attendant que je puisse le faire.

— Toi aussi, dis-je, la voix étranglée par l'émotion, incapable de parler davantage.

Il me fit un dernier signe de la main avant de se retourner et de descendre la passerelle avec les derniers non-passagers. Juste avant qu'il n'atteigne le quai, je criai :

— Attends-moi, Donald ! S'il te plaît, attends-moi quelle que soit la durée de mon absence.

Mais il y avait du vent ce jour-là, et mes paroles furent emportées par ses rafales.

Le voyage en bateau se déroula sans incident et aurait même pu être agréable si Donald ne m'avait pas tant manqué. Il y avait un certain nombre de distractions pour m'occuper l'esprit, et aussi de jeunes hommes, anglais et indiens, qui m'invitaient à dîner à leur table et à danser ensuite. Je réalisai alors que la jeune godiche de treize ans qui avait franchi les eaux noires pour rejoindre l'Angleterre six ans auparavant avait mué et s'était transformée en jeune femme élégante et plutôt séduisante. J'en fus ravie, comme n'importe quelle femme et, pour cette simple raison, je me sentis un peu plus digne de Donald. Il envoyait de gentils télégrammes au bateau, pleins d'amour et d'humour. Il me raconta qu'il avait réussi à vendre un tableau et acheter quelques moutons. Qu'une deuxième batteuse était partie pour presque rien lors d'une vente aux enchères. Et que sa mère était toujours couchée, feignant d'être malade. Son dernier télégramme me fit sourire.

*Maman refuse d'assister au mariage de Selina Stop Semaine
prochaine à Londres Stop C'est moi qui la conduirai à l'autel Stop
Bientôt à nous, ma chérie Stop Donald*

Tandis que le bateau avançait sur la mer calme et s'approchait de mon pays, je commençai à me concentrer sur Indira. J'étais bien placée pour savoir combien elle était têtue et je ne me sentais pas vraiment capable de lui faire changer d'avis.

J'espérais que mes tentatives pour la raisonner seraient vaines et que la maharani me remercierait d'avoir au moins essayé. Une fois que j'aurais fait mon devoir, je pourrais retourner en Angleterre, auprès de Donald, le plus rapidement possible.

Allongée dans mon lit, bercée par les mouvements du bateau qui voguait sur la mer calme, je refusai d'écouter les voix qui me disaient que ça ne serait pas le cas. J'avais ma vie en main à présent, leur murmurai-je. Je reviendrais coûte que coûte.

Le matin de notre arrivée à Calcutta, je rangeai mes pulls en laine au fond de ma valise et passai une robe d'été qui n'était plus de toute première

jeunesse. Puis, je montai sur le pont et humai l'air chaud et lourd. Sur les quais, une foule colorée et bruyante attendait le retour de ses proches.

J'étais à la maison.

La maharani avait envoyé Suresh, l'un de ses aides de camp. Il vint me chercher à la descente du bateau et devait m'accompagner en train de Calcutta à Cooch Behar. J'eus quelques difficultés à le comprendre quand il commença à me parler en hindi à toute vitesse. Il y avait des années que je n'avais pas parlé ma langue natale. Durant le long trajet en train jusqu'à Cooch Behar, je réalisai qu'il me faudrait du temps pour me réhabituer à une culture que j'avais pratiquement oubliée. Je souffrais de la chaleur étouffante et du bruit incessant inhérent au pays et à ses habitants. Mes oreilles sifflaient. Il y avait un sentiment d'urgence, une atmosphère intense que j'avais du mal à supporter tant j'étais habituée au rythme plus paisible de l'Angleterre et de ses habitants.

Je réalisai que j'avais aussi oublié la beauté stupéfiante du palais de Cooch Behar. Tandis que le chauffeur me conduisait à travers le parc spectaculaire, je m'imprégnai de tous les détails, car mes yeux avaient longtemps été privés d'un tel environnement.

— La maharani s'entretiendra avec vous au coucher du soleil, m'informa Suresh. Elle viendra dans votre chambre. Vous pouvez vous reposer en attendant.

On me donna une suite magnifique dans l'opulente aile des hôtes. Tandis que la femme de chambre sortait de la pièce en s'inclinant, je me dis qu'Indira n'avait sans doute aucune idée de ma présence ici. Je m'allongeai sur mon lit et me demandai comment moi, qui étais également empêtrée dans une histoire d'amour secrète, je pourrais persuader une autre femme de ne pas écouter ce que lui dictait son cœur.

À dix-huit heures, quand je sentis l'odeur de l'encens flotter dans le palais et que je vis les serviteurs allumer les nombreuses lampes à huile, la maharani apparut sur le pas de ma porte.

— Anahita.

Elle s'avança avec sa grâce habituelle, aussi belle que dans mes souvenirs, et me prit dans ses bras.

— Bienvenue à la maison, me dit-elle.

Elle se recula pour me contempler.

— Tu es magnifique, et je ne crois pas me tromper en disant que tu as fait de nombreuses expériences depuis la dernière fois que je t’ai vue. J’ai entendu parler de ton courage en France dans les lettres que Selina a envoyées à Minty.

— Merci, Votre Altesse. J’ai fait tout ce que j’ai pu comme tant d’autres à côté de moi. Je vous prie de m’excuser, car je n’ai pas de vêtements appropriés pour le palais. Aujourd’hui, je n’ai plus que des robes occidentales, dis-je, embarrassée en considérant son magnifique sari coupé dans une étoffe violet sombre brodée de délicates fleurs d’hibiscus dorées.

— Ce n’est pas grave. Je ferai venir ma couturière demain. À présent, sortons et parlons un peu.

Nous marchâmes jusqu’à une cour remplie de frangipaniers aux fleurs délicatement parfumées et de jacarandas. Tandis que le soleil se couchait au-dessus du dôme imposant du palais, la maharani me parla d’Indira :

— Elle refuse de quitter sa chambre tant que son père et moi n’aurons pas accepté d’annuler le contrat de mariage avec le maharajah de Dharampur et que nous ne l’autoriserons pas à devenir l’épouse du prince Varun. Nous savons toutes deux qu’Indira peut être très têtue, et je comprends qu’elle pense aimer cet homme. Mais, c’est tout simplement impossible, tu vois ? dit la maharani en faisant de grands gestes, ses mains élégantes, couvertes de bagues, trahissant sa tension. Cela provoquerait un scandale parmi les États princiers de l’Inde, et je ne veux pas que ma fille ou ma famille soit au centre de tout cela.

— Indira sait-elle que je suis ici ?

— Non, je ne lui en ai pas parlé. J’ai pensé qu’il serait peut-être préférable qu’elle croie que tu es venue spontanément rendre visite à ta vieille amie.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, mais Indira est loin d’être stupide, répondis-je. Elle devinera tout de suite que c’est vous qui m’avez fait venir.

— Oui, tu as raison, bien sûr.

La maharani secoua la tête, désespérée.

— Je me suis dit que tu étais la seule personne qu’elle écouterait peut-être. Ce qu’Indira ne comprend pas, c’est que l’amour se construit. Le mariage avec le père d’Indira était aussi un mariage arrangé. Je ne l’avais pas choisi, mais j’ai appris à l’aimer, tout comme lui, et nous sommes très heureux.

— Je sais, Votre Altesse. Tout le monde le sent et le voit.

— J'ai aussi fini par comprendre qu'Indira n'avait pas eu la même enfance que moi. Elle a vécu en Occident et a adopté les libertés de cette culture. C'est une jeune femme qui a grandi entre deux mondes. Son père et moi pensions élargir son horizon, mais en réalité nous l'avons perturbée. Nous lui avons permis de croire qu'elle avait le choix alors qu'en vérité elle ne l'a pas.

La maharani contempla tristement le crépuscule.

— Mais tu es bien placée pour le savoir, Anni, dit-elle en reportant son attention sur moi.

— Oui, bien sûr. On a l'impression de n'appartenir à aucun de ces deux mondes.

— Au moins, comme aucun mariage n'a été arrangé pour toi, tu pourras écouter ton cœur. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour Indira. Alors, s'il te plaît, va la voir ce soir et essaie de lui faire entendre raison. Elle ne peut pas faire honte à sa famille en provoquant un scandale sans précédent.

— Je n'ai pas beaucoup d'espoir, dis-je en soupirant. Mais je ferai de mon mieux.

Elle me tapota la main.

— Je sais.

Une heure plus tard, on me conduisit dans la chambre d'Indira. En entrant, je vis le lit vide dans lequel j'avais dormi enfant. Indira était couchée dans le sien, à côté, les yeux fermés.

— Indy, murmurai-je. C'est moi, Anni, je suis venue te voir.

— Anni.

Indira ouvrit un œil et me regarda.

— Mon Dieu, c'est vraiment toi ! Oh ! Anni, je n'arrive pas à croire que tu sois venue.

— Bien sûr que je suis venue.

— Je suis tellement contente de te voir.

Elle tendit ses bras squelettiques vers moi, et j'enroulai les miens autour de son corps frêle. Cette fois, personne n'avait exagéré la gravité de son état. Il suffisait de la regarder, de la toucher pour comprendre qu'elle se laissait mourir de faim.

— Ta mère m'a écrit et m'a dit que tu étais malade, Indy, dis-je en m'asseyant sur son lit.

Elle se blottit contre mon épaule.

— Oui, je suis malade. Je n'ai plus envie de vivre, dit-elle en soupirant.

J'eus envie de rire malgré moi, car Indira n'avait pas changé d'un iota. Quand elle était encore enfant, le monde s'arrêtait de tourner si elle n'avait pas ce dont elle avait besoin ou ce qu'elle désirait. Je réalisai que, même si nos problèmes devenaient plus sérieux à mesure que nous grandissions, notre comportement et notre attitude envers eux pouvaient rester les mêmes.

— Pourquoi ne veux-tu plus vivre ? lui demandai-je calmement tout en lui caressant les cheveux.

— S'il te plaît, Anni, ne me prends pas pour une idiote, dit-elle en soupirant.

Elle leva la tête de mon épaule et me dévisagea de ses yeux brillants qui semblaient immenses dans son visage amaigri.

— Je sais que ma mère t'a fait venir et qu'elle t'a certainement déjà parlé depuis ton arrivée. Donc, tu connais la raison de mon mal-être. Et si tu es venue pour essayer de me convaincre de changer d'avis, alors, pars tout de suite, s'il te plaît. Parce que je ne vais pas écouter. Je ne vais pas écouter. Oh ! Anni, je...

Indira se mit à pleurer. Des sanglots déchirants secouèrent son corps affaibli. Je restai assise tranquillement, exactement comme je le faisais avec mes patients, et parlai peu, lui laissant le temps de se calmer.

— Tiens, prends un mouchoir, dis-je lorsque ses sanglots cessèrent.

— Merci, dit-elle en reniflant.

— Oui, je sais pourquoi tu es malade et, oui, ta mère m'a demandé de venir, reconnus-je. Mais j'aurais très bien pu refuser. J'ai laissé beaucoup de choses en Angleterre pour venir jusqu'à toi, Indy, mais je l'ai fait parce que tu es mon amie. Je t'aime et je veux essayer de t'aider si je le peux.

— Comment peux-tu m'aider ? demanda Indira tout en se mouchant bruyamment le nez. Ni ta sagesse ni ta clairvoyance ne changeront quelque chose au fait que, dans quatre mois exactement, je vais devoir épouser un vieil homme que j'ai vu deux fois dans ma vie et passer le reste de mes jours dans son zenana au milieu de son misérable palais, où personne ne vient jamais. J'aime autant mourir ici, chez moi, plutôt que de me retrouver cloîtrée et seule, là-bas.

— Bon, je pense que tu ne me dis pas là toute la vérité. Tu es malheureuse parce que tu es amoureuse de quelqu'un d'autre, dis-je

doucement.

— Oui, le fait que je pourrais être si heureuse avec Varun, qui n'est pas beaucoup plus vieux que moi et que j'aime et désire comme n'importe quelle femme devrait pouvoir aimer et désirer un homme, rend cette perspective d'autant plus insupportable.

— Oui, je comprends. Je sais ce que c'est d'être amoureuse.

— Vraiment ? Si seulement mes parents pouvaient comprendre, eux aussi !

— Indy, je vais appeler une domestique pour qu'on nous apporte à manger. Tu n'as peut-être pas faim, mais moi, si. Et, pendant que nous mangeons, je veux que tu me parles de ton prince.

J'actionnai la cloche et parlai rapidement à une servante, qui hocha la tête et quitta la pièce.

— Bon, dis-je, tu vas te lever et nous allons nous asseoir dehors, où personne ne pourra nous entendre. Tu pourras alors me parler de lui.

Indira se leva en chancelant, et je l'aidai à s'installer sur des coussins confortables sous la véranda. Elle me raconta comment Varun et elle s'étaient arrangés pour se voir aussi souvent que possible au cours des trois dernières années. Pendant la guerre, cela avait été difficile, mais, durant les cinq derniers mois, Raj, son frère aîné, avait invité Varun au palais, et leur passion n'avait fait que croître.

— Anni, nous ne voulons pas vivre l'un sans l'autre, déclara Indira.

Pendant qu'elle parlait, je lui donnai quelques cuillerées de soupe que la femme de chambre avait apportée. J'avais constaté que les manœuvres de diversion étaient particulièrement utiles pour les patients qui avaient peu d'appétit. Le cœur lourd, je réalisai qu'Indira avait déjà pris sa décision et qu'il serait vain d'essayer de lui faire changer d'avis. Il ne me restait plus qu'à l'écouter et à essayer de l'aider à reprendre des forces. C'est là que mes compétences de « future » infirmière entraient en jeu. Elle était si mal en point qu'elle aurait été bien incapable de prendre une décision logique en cet instant. En réalité, je compatissais avec mon amie adorée. L'idée qu'elle pût être forcée à épouser un homme qu'elle n'aimait pas et contrainte d'observer le *purdah* et de vivre dans un zenana jusqu'à la fin de ses jours me faisait frémir.

— Voilà où nous en sommes, dit Indira, terminant son histoire en même temps que son bol de soupe.

— Je me souviens encore de ce jour sur le bateau où tu as vu pour la première fois le prince Varun et où tu m’as dit que c’était l’homme que tu allais épouser.

— Oui, et c’est exactement ce que je vais faire, il le faut, dit Indira en se tournant vers moi. Ça fait du bien de pouvoir parler ouvertement et librement à quelqu’un qui comprend ce que je ressens.

— Malheureusement, oui, je comprends.

Sur quoi Indira me prit dans ses bras et me serra contre elle.

— Anni, je suis tellement contente de te voir. J’avais oublié à quel point tu étais spéciale.

Elle se recula et me regarda soudain.

— Et je pense que tu n’es pas seulement devenue une beauté, mais que tu es encore plus sage qu’avant. Bon, dit-elle en prenant un chapati dans l’assiette et en mordant dedans. Tu n’essaieras pas de me convaincre d’épouser ce vieil homme ?

— Comment le pourrais-je ? lui demandai-je en souriant. N’oublie pas : je te connais très bien et je sais que c’est inutile d’essayer de te faire changer d’avis. Il nous faut trouver une solution pour que tu puisses épouser l’homme que tu aimes sans provoquer une guerre civile entre deux États princiers.

Je lui lançai un regard malicieux et constatai que ses yeux pétillaient aussi. Nous nous mîmes à rire comme nous le faisons quand nous étions enfants.

— Tu crois que le vieux va provoquer mon père en duel à l’aube comme ils le font en Angleterre parce que son honneur a été trahi ?

— Peut-être, dis-je, et je pense qu’il serait préférable que personne ne meure à cause de ton amour pour Varun.

— Oui.

Je vis enfin réapparaître une petite étincelle dans les yeux d’Indira.

— Mais comment faire ? demanda-t-elle.

Je mordis à mon tour dans un chapati tout en analysant la situation.

— Tu peux me laisser y réfléchir ?

— Oui, mais promets-moi, s’il te plaît, ma chère Anni, que tu es bien de mon côté, m’implora-t-elle, et que tu ne vas pas aller répéter tout ce que je viens de dire à Ma.

— Bien sûr que je suis de ton côté et je ne dirai pas un mot. Mais tu dois me faire une faveur, Indy. Si nous élaborons un plan, il faut que tu sois suffisamment en forme pour le mettre à exécution. Tu n'iras nulle part en restant couchée toute la journée et en refusant de t'alimenter. Ça ne sert à rien de jouer les martyres. Je veux bien t'aider à condition que tu me promettes de recommencer à manger. Ça veut dire : trois repas complets par jour. Et finies les journées passées au lit à s'apitoyer sur son sort !

— Ça, par exemple, dit-elle en levant les yeux au ciel, puis en souriant. Tu es devenue sacrément autoritaire depuis la dernière fois que je t'ai vue !

— Oui, mais regarde-toi ! Même si nous arrivons à trouver une solution pour que tu épouses le prince Varun, je doute qu'il veuille de toi. Tu n'as plus que la peau sur les os ! Tu ne vas plus ressembler à rien si tu continues comme ça !

— Tu as raison, reconnut-elle. Je suis affreuse et je me sens affreusement mal. Mais, avant ton arrivée, je n'avais aucun autre moyen d'agir.

— Ensemble, nous allons trouver une solution, confirmai-je. Alors, marché conclu ?

— Je peux vraiment te faire confiance, Anni ?

— Indy, dis-je, soudain irritée. Est-ce que je t'ai déjà trahie ? J'ai parcouru la moitié du monde pour venir t'aider. Et, que les dieux me pardonnent, mais il est aussi dans mon intérêt que ton problème soit résolu au plus vite. Il y a quelqu'un qui m'attend en Angleterre et j'ai hâte d'aller le retrouver.

— Vraiment ? Comme c'est excitant ! Tu dois tout me raconter demain !

— Promis ! Alors ?

Je lui lançai un regard interrogateur.

— Oui, dit-elle en tendant la main. Marché conclu.

Mon expérience d'infirmière me dit qu'Indira mettrait beaucoup de temps à reprendre des forces. Elle était très maigre et très faible. Ainsi, les jours suivants, je l'encourageai à se lever tous les matins pour prendre son petit-déjeuner. Nous faisons ensuite une petite promenade dans les jardins, puis elle retournait se reposer avant le repas de midi. J'avais demandé aux cuisines de préparer des plats simples et nourrissants. Je savais qu'un estomac sous-alimenté ne pouvait pas supporter les mets trop riches. Le soir, nous dînions ensemble sous la véranda devant sa chambre. Pour la motiver encore plus, je lui dis que je ne lui révélerais mon plan qu'une fois qu'elle aurait recouvré ses forces et qu'elle serait en mesure de le mettre à exécution.

Je n'avais pas encore élaboré un plan, d'ailleurs, mais j'avais déjà quelques idées. Émerveillée par le changement de comportement de sa fille, la maharani venait me voir tous les jours pendant qu'Indira faisait la sieste, l'après-midi.

— Tu as fait des miracles, Anni, et je te suis vraiment reconnaissante d'être venue. Elle finira peut-être par entendre raison.

— Elle a retrouvé la volonté de vivre. Contentons-nous de cela pour l'instant, tempérai-je.

Le soir, dans ma chambre, j'écrivais à Donald et lui parlais d'Indira et de ma vie au palais. Je lui annonçai aussi que mon séjour en Inde allait durer plus longtemps que prévu et que mon retour en Angleterre n'était pas pour tout de suite. Il me manquait terriblement, et je dus en appeler à toute ma patience pour supporter la longue convalescence d'Indira.

Un mois plus tard, Indira ressemblait déjà plus à la fille que j'avais connue autrefois. Elle recommençait à manifester son entrain habituel et avait repris suffisamment de forces pour que nous puissions nous promener à cheval dans le parc tous les matins. Ce fut au cours d'une de ces promenades que je lui avouai mon amour pour Donald et que je lui parlai des projets que nous avions pour l'avenir, une fois que je serais rentrée en Angleterre.

Je lui fis part également de mes craintes concernant la mère de Donald et ses préjugés.

— D'après ce que tu dis, Donald se fiche de ce que pense sa mère, dit Indira. Le domaine lui appartient et il peut épouser qui il veut.

— Oui, mais il n'a pas encore osé lui parler de moi.

— Je suis sûre qu'il va finir par le faire et que vous serez très heureux, tous les deux. De plus, tu n'auras qu'une belle-mère sévère à supporter tandis que je serai peut-être confrontée à une guerre entre deux États princiers. Tu as de la chance, Anni : tu es libre de faire ce que tu veux, dit-elle en soupirant.

Les paroles d'Indira me réconfortèrent un peu, même si je savais qu'elle ne saisisait pas complètement la complexité de ma situation. Et, actuellement, il y avait une chose en particulier qui me tracassait. J'avais choisi de l'ignorer, espérant, comme toutes les filles dans ma situation, que je me trompais. Une fois qu'Indira fut couchée ce soir-là, je fis les cent pas dans ma chambre en essayant de trouver un moyen de l'aider. Je savais que, si elle était obligée d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas et de rester cloîtrée dans le zenana jusqu'à la fin de ses jours, elle dépérirait. Et je ne serais pas là pour l'aider. Cette nuit-là, je demandai aux étoiles de me guider. Ma mère m'avait fait comprendre que je devais toujours être très prudente quand j'intervenais dans la vie des gens.

— Fais attention, ma petite, m'avait-elle mise en garde un jour, parce qu'en apportant ton aide, tu deviendras une partie de leur destin.

Je savais que le plan que j'allais mettre au point serait considéré comme une trahison par la maharani (qui était presque comme une mère pour moi), mais je ne pouvais pas faire autrement.

Le lendemain, avant d'aller prendre le petit-déjeuner avec Indira, je traversai le parc à cheval jusqu'au pavillon, où, six ans auparavant, j'avais enterré mon héritage. Je sortis le sac en toile du trou dans lequel je l'avais enterré et constatai avec soulagement que les trois pierres étaient toujours à l'intérieur. Je fourrai les deux plus petits rubis dans une poche de mon sari et remis le dernier, le plus gros, dans sa cachette. Plus tard, pendant notre promenade de l'après-midi, j'emmenai Indira dans un endroit du jardin où personne ne pourrait entendre notre conversation. Elle me regarda, impatiente, tandis que je la faisais asseoir dans l'herbe sous un arbuste de jasmin.

— Tu as trouvé un plan ?

— Je ne sais pas si on peut appeler cela un plan, mais je crois que, souvent dans la vie, quand on met les gens devant le *fait accompli*, ils finissent par l'accepter. Indira, est-ce que tu sais où se trouve Varun en ce moment ?

— Je crois qu'il est quelque part en Europe.

Indira se frotta le nez, pensivement.

— Mais ses serviteurs feront suivre la lettre.

— Dans ce cas, tu dois lui écrire et lui dire que tu vas venir le rejoindre en Europe dans quelque temps. À Paris, peut-être, suggèrai-je. Indique-lui la date et l'endroit où tu seras et demande-lui de te retrouver là-bas.

Elle me dévisagea, surprise.

— Tu es en train de me dire que je dois m'enfuir ?

— Je crois que tu n'as pas le choix. Je dirai à ta mère qu'à mon avis, le climat de la Suisse te ferait le plus grand bien et que tu devrais aller te ressourcer là-bas. Que l'air frais de la montagne et le changement de paysage ne t'aideraient pas seulement à recouvrer tes forces, mais aussi à te détourner de Varun. Je lui dirai également qu'après cette période de convalescence, tu seras prête à retourner en Inde et à épouser le maharajah de Dharampur.

— Oh ! Anni !

Indira prit mes mains dans les siennes.

— Tu penses que Ma va te croire ?

— Je suis désolée de te dire que ta mère me fait entièrement confiance, Indy. Je jouerai mon rôle jusqu'au bout et je lui expliquerai que je t'ai convaincue de faire ton devoir. Mais, toi aussi, il faudra que tu arrives à lui faire croire que tu es prête à accepter ce mariage.

— Mais ils ne me permettront jamais d'épouser Varun, dit Indira en se mordant nerveusement la lèvre.

— Non, et, si tu vas jusqu'au bout de ton projet, il te faudra l'accepter, dis-je avec fermeté.

Je la vis digérer mentalement ce que je venais de dire. Et je me demandai si elle était prête à renoncer à l'amour de ses parents, à supporter leur colère et leur déception inévitables. C'était un choix terrible pour elle. Pourtant, elle devait réaliser les conséquences de ces actes avant d'accepter ce plan.

— Alors, je devrai épouser Varun en secret ?

— Oui. Et si Varun est aussi amoureux que toi, il devra comprendre lui aussi que c'est la seule solution. Ça ne sera certainement pas la somptueuse cérémonie qui sied à l'union de deux États princiers, mais ça devra suffire pour le moment. Indy, dis-je en soupirant, si tu veux être avec ton prince, je crois que tu n'as pas d'autre choix.

— Mais je n'ai pas d'argent à moi. Même pas assez pour m'acheter une robe de mariée, dit Indira en riant nerveusement, car elle réalisait peu à peu toutes les répercussions qu'aurait une telle décision. Une fois qu'ils sauront, papa et maman me couperont immédiatement les vivres.

— J'ai un peu d'argent de côté.

L'ironie de la situation ne m'échappait pas. J'étais dans un palais appartenant à l'un des couples les plus riches du monde et je me proposais d'aider financièrement leur fille.

— Me le pardonneront-ils un jour ?

— Je ne peux pas répondre à cette question. C'est un risque que tu dois prendre si tu veux absolument vivre avec Varun. Si j'ai bien appris une chose pendant que je travaillais comme infirmière en France, c'est que la vie est trop courte. Et nous devons tous accepter quelques sacrifices pour faire ce qui nous paraît juste.

— Eh bien, je sais qu'il faut que je sois avec Varun. Alors, je vais lui écrire et lui dire que nous devons nous retrouver à Paris.

— Oui, et, s'il est d'accord, je parlerai à ta mère.

Indira se leva et, encore indécise, se mit à faire les cent pas. Puis elle s'arrêta et se tourna vers moi :

— Je vais le faire. Je vais lui écrire tout de suite, et tu pourras peut-être poster la lettre pour moi cet après-midi ?

— Bien sûr.

Plus tard dans la journée, après avoir posté la lettre d'Indira au prince Varun et celle que j'avais écrite à Donald, je descendis, un peu étourdie, la rue animée et bruyante, réalisant que le rôle que j'allais jouer dans la trahison d'Indira aurait certainement pour conséquence que je ne serais plus jamais la bienvenue au palais.

Mais j'avais une nouvelle vie, une vie que je passerais ailleurs. Quand j'entrai dans la bijouterie, l'amour que je ressentais pour Donald me donna la force de présenter les deux rubis à l'homme derrière le comptoir. Une demi-heure plus tard, je remontai dans le rickshaw après avoir vu dans les

yeux du bijoutier que mes pierres étaient très précieuses et très spéciales. Il m'en avait certainement donné le quart de leur valeur réelle, mais j'avais suffisamment d'argent dans ma poche pour qu'Indira puisse au moins s'acheter une robe de mariée et pour survivre un an de mon côté si j'en avais besoin. Je commençais d'ailleurs à me dire que ça serait certainement le cas. Pendant plus de deux semaines, Indira et moi attendîmes avec anxiété la réponse de Varun. Quand, enfin, il répondit, j'apportai immédiatement la lettre à Indira, et son visage trahissait à la fois son impatience et son appréhension au moment où elle l'ouvrit. Elle la lut rapidement, puis leva la tête vers moi, les yeux pétillants :

— Il trouve lui aussi que c'est la seule solution. Il ne peut pas vivre sans moi. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Je vais parler à ta mère dès que possible.

— Oh ! Anni !

Indira me sauta au cou.

— Comment pourrais-je te payer de retour ?

— Je suis sûre que tu en auras l'occasion un jour.

Ce soir-là, je pris une profonde inspiration et demandai à voir la maharani. Je lui parlai de la Suisse et des nouvelles résolutions d'Indira et, tandis que ses yeux sombres se posaient sur moi, remplis de confiance et d'admiration, je fus horrifiée de constater combien il m'avait été facile de lui mentir. Une fois que j'eus fini de parler, elle prit mes mains dans les siennes et me sourit.

— Merci pour ton aide, Anni. Je me doutais que tu serais la seule personne qu'elle écouterait. Nous te sommes tous très reconnaissants.

Je quittai les appartements de la maharani avec le sentiment bien réel de l'avoir trompée et trahie. J'envoyai aussi Indira voir sa mère, et elle joua elle aussi son rôle à la perfection. Le lendemain, nous avions nos billets pour l'Europe. Le départ était prévu dix jours plus tard. En attendant, j'avais un autre problème urgent à régler et je dus m'armer de courage pour m'en charger. Ainsi, le jour suivant, j'allai dans le zenana retrouver ma vieille amie et ma professeure, Zeena. Nous sortîmes nous promener dans les jardins. Elle serra ma main dans la sienne, puis prit mon pouls. Elle me regarda ensuite et hocha la tête.

— Je sais pourquoi tu es venue me voir.

— Oui, tu peux m'aider ?

Je fus moi-même surprise par le désespoir qui perçait dans ma voix.

— Tu ne veux pas l'enfant ?

— Si, mais pas maintenant, pas dans ma situation actuelle. Il y en aura d'autres...

Elle inclina la tête.

— Reviens cet après-midi. Nous verrons ce que nous pouvons faire.

Je revins plus tard, comme elle me l'avait demandé. J'avais les nerfs à vif pendant qu'elle m'examinait.

Elle me fit remettre en position assise, me regarda sévèrement et secoua la tête.

— Tu es à plus de douze semaines. Si j'essayais, cela mettrait ta vie en danger et je ne veux pas prendre ce risque. Tu sais aussi bien que moi que c'est trop tard.

Je le savais, bien sûr. J'étais infirmière, après tout. J'avais pratiqué la politique de l'autruche, par lâcheté, par peur, comme n'importe quelle jeune femme dans ma situation délicate. Zeena me regarda.

— Le père t'aime ?

— Oui.

— Alors, pourquoi es-tu là ?

— C'est... compliqué.

— L'amour est toujours compliqué.

Elle gloussa, puis secoua la tête.

— Dis-lui que tu as un cadeau précieux pour lui. S'il t'aime, comme il le dit, il sera heureux.

Réalisant peu à peu ce que ma situation allait entraîner comme conséquences, je sentis la peur s'emparer de moi. Une terreur soudaine me paralysa.

— Zeena, tu ne comprends pas. Je ne sais pas quoi faire.

— Tu trouveras une solution, Anahita, j'en suis sûre.

Je la quittai, les yeux embués de larmes, et me dirigeai tout droit vers les écuries. Le palefrenier m'aida à me hisser sur un cheval, et je partis à toute vitesse, hurlant dans l'air chaud et poussiéreux, effarée par ma propre stupidité. Je le savais depuis des semaines. Pourquoi – mais pourquoi – avais-je refusé de voir les choses en face ? J'étais infirmière, j'étais une femme « avertie », instruite, tout à fait capable d'aider les autres à affronter les problèmes de leur vie, et voilà que je venais de détruire la mienne.

Tout en poussant mon cheval à galoper plus vite encore, je me demandai si je ne devrais pas me jeter volontairement de ma monture plutôt que d'avoir à supporter les conséquences terribles de ma négligence. J'avais ruiné mon avenir. Donald m'aimait peut-être, mais si je revenais d'Inde enceinte alors que l'union que nous désirions si ardemment s'inscrivait dans un contexte difficile, il trouverait certainement lui aussi que c'était un obstacle de trop. Je pensai alors à sa mère, catholique dévote, préférant indubitablement noyer les bébés nés hors mariage plutôt que de les laisser vivre. En particulier ceux issus de l'union entre son fils et une « sauvage » d'Indienne.

J'arrêtai brusquement le cheval, mis pied à terre et tombai à genoux en pleurant. Je savais que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi. Je finis par me relever et me consolai en pensant que j'aurais au moins quelques semaines sur le bateau pour réfléchir à ce que j'allais faire et que j'avais l'argent des rubis pour agir en fonction de la décision que j'aurais prise. Je n'avais pour l'heure qu'une seule certitude : le bébé que j'attendais viendrait au monde dans six mois. Je disais souvent à mes patients qu'ils devaient accepter la volonté des dieux et prier pour trouver la force et la tolérance nécessaires. Je devais à présent m'appliquer cette discipline. La semaine suivante, nous partîmes pour l'Europe. La main d'Indira chercha la mienne tandis que nous étions sur le pont et que nous regardions l'Inde disparaître lorsque le bateau quitta le port. Nous étions toutes deux d'humeur sombre, perdues dans nos pensées.

Indira retrouva bien vite son entrain et dansa toutes les nuits avec les nombreux jeunes hommes qui se disputaient sa compagnie. J'eus enfin la solitude dont j'avais besoin pour réfléchir à mon avenir et je commençai à élaborer un plan.

Le bateau arriva à Marseille. Nous prîmes le train jusqu'à Paris et descendîmes au Ritz. J'envoyai immédiatement un télégramme à la maharani pour lui dire que notre voyage s'était déroulé sans encombre et que nous reprendrions le train dans les prochains jours pour nous rendre à la clinique en Suisse. Le prince Varun devait nous rejoindre le lendemain matin, et Indira était dans tous ses états, essayant des robes, puis les jetant au hasard sur son lit.

— Je n'ai plus rien à me mettre. Ça fait trop longtemps que je n'ai pas fait de shopping en Europe. Toutes mes robes sont complètement démodées.

— Ton prince t'aimera quelle que soit la robe que tu porteras.

Cette nuit-là, ni elle ni moi ne parvînmes à trouver le sommeil.

— Est-ce que tu sais où vous irez ensuite ? demandai-je à Indira.

— Il m'a dit dans sa lettre que nous devions nous marier le plus rapidement possible et que nous resterions en Europe en attendant que les choses se calment. Tu crois que c'est mal, ce que je fais ? Je vais briser le cœur de Ma et Pa.

— Ils finiront par s'en remettre. Comme je te l'ai dit souvent, Indy, nous devons essayer de faire tout notre possible pour être heureux.

— Même si nous risquons de blesser les gens que nous aimons ?

— Parfois, oui. Mais espérons que ça ne durera pas trop longtemps. Tes parents t'aiment trop pour renoncer à toi. En revanche, je doute que ta mère me pardonne un jour, dis-je dans l'obscurité.

— Bien sûr que si, parce qu'elle dira que c'est moi qui t'ai forcée à le faire. C'est moi qu'ils rendront responsable, je te le promets. Je veillerai à ce qu'ils le pensent.

— Et tu auras un beau prince qui t'aime pour mari, comme nous en avions toutes deux rêvé le soir de notre rencontre.

— Toi, tu vas retourner auprès du tien, et nous vivrons toutes deux heureuses...

Tout en me tournant et en me retournant dans mon lit, durant les longues heures qui précédaient l'aube, je compris que mon conte de fées se transformait rapidement en cauchemar.

Le lendemain, j'attendis avec Indira l'arrivée de son prince. La porte du grand salon s'ouvrit enfin, et il entra. Indira poussa un cri de joie et se jeta dans ses bras. Je me retirai aussi discrètement que possible. Quand je revins quelques heures plus tard, je trouvai Indira assise au bureau, un stylo dans la main, perdue dans ses pensées.

— Dieu merci, tu es là, Anni. J'ai besoin de ton aide. Varun dit que je dois écrire à mes parents dès que possible pour leur annoncer que nous allons nous marier. Lorsque la lettre arrivera en Inde, il sera trop tard pour nous arrêter. Et je ne sais pas quoi écrire, naturellement, dit Indira, le front plissé par l'anxiété.

— Bien sûr, je vais t'aider, mais raconte-moi d'abord comment se sont passées vos retrouvailles. Ton prince s'est-il montré à la hauteur de tes espérances ?

— Oh oui, oui ! répondit Indira, les yeux rêveurs. Il a déjà obtenu un certificat de publication des bans pour nous. Il dit que nous n'avons pas de temps à perdre, car ma famille a beaucoup d'espions à Paris et pourrait apprendre ce que nous tramons. La cérémonie est donc prévue pour après-demain. Nous allons à l'hôtel de ville, et j'ai besoin d'un témoin. Tu veux bien être mon témoin, Anni ?

— Au point où j'en suis, autant aller jusqu'au bout... Bien sûr, Indira. Bon, réfléchissons à cette lettre.

Varun revint le lendemain, et nous prîmes tous trois le thé dans la suite d'Indira tout en discutant de leurs projets. Je constatai avec plaisir que le prince était tout aussi épris d'Indira qu'elle ne l'était de lui. Ils rayonnaient littéralement de bonheur à l'idée d'être enfin réunis.

— Où emmèneriez-vous Indira une fois que vous serez mariés ? lui demandai-je.

— J'ai un ami très proche qui m'a dit que nous pouvions habiter sa maison de Saint-Raphaël aussi longtemps que nous le désirions, expliqua Varun. Nos deux familles vont avoir besoin de temps pour accepter cette union. Je ne veux pas les blesser davantage en m'affichant avec Indira dans la société européenne. Nous allons donc faire profil bas pour l'instant.

— Je suis sûre que toute l'Europe va trouver votre histoire terriblement romantique, dis-je en souriant. Un prince et une princesse qui s'enfuient ensemble... Un vrai conte de fées !

— Varun dit que je dois écrire une gentille lettre au maharajah pour lui annoncer que je l'ai largué ! dit Indira, installée devant le bureau. Qu'est-ce que je peux bien lui dire ? *Mon cher vieux prince, vous êtes gros, moche et je ne vous ai jamais aimé. Je suis au regret de vous dire que j'ai épousé quelqu'un d'autre. Bien à vous, princesse Indira ?*

Nous pouffâmes. Puis Varun passa le bras autour des épaules d'Indira dans un geste protecteur.

— Je sais que tu n'as pas envie de lui écrire, ma chérie, mais nous allons blesser beaucoup de personnes. Nous devons essayer dans cette situation de nous comporter avec la plus grande intégrité possible.

— Oui, dit Indira en soupirant, je sais.

Varun se leva et se tourna vers moi.

— Merci, Anahita, pour tout ce que vous avez fait pour ma princesse. Nous vous sommes infiniment redevables. Maintenant, je dois vous laisser

pour écrire la lettre aux miens. Je te retrouve demain matin à l'hôtel de ville, Indira.

— *Bonne nuit, mon amour*[3], dit-elle en lui envoyant un baiser.

Puis elle se tourna vers moi :

— Je n'arrive pas à croire que je vais me marier demain. J'ai toujours imaginé que mon mariage serait l'occasion d'une grande fête d'État à Cooch Behar. J'imaginai mon prince arrivant à dos d'éléphant dans le *darbar*, vêtu de ses habits de cérémonie. Eh bien, pas du tout. Nous allons prendre un taxi jusqu'à l'hôtel de ville !

— C'est un grand regret pour toi ? demandai-je.

— Absolument pas ! Je m'en fiche royalement, et Varun aussi.

— Je pense que Varun est un type bien, Indy. Tu as de la chance de l'avoir trouvé. Plus important encore, je vois qu'il t'aime.

— Oui, dit-elle gravement. Quand je serai sa femme, il faudra que je cesse de me comporter en enfant gâtée, comme je sais si bien le faire parfois !

— Je suis d'accord avec toi, dis-je, amusée par sa prise de conscience soudaine. Mais qu'est-ce qui ferait envie à la future mariée pour son dernier dîner de jeune fille ?

Le lendemain, bien qu'Indira n'eût pas passé des heures à se baigner, à huiler sa peau et à revêtir les couches complexes d'un sari de mariage traditionnel, et bien qu'elle n'eût que moi pour l'aider à se préparer, je la trouvai magnifique dans sa robe en dentelle blanche avec les minuscules boutons de rose crème placés dans ses cheveux noirs et brillants. Assise dans la salle des mariages un peu triste de l'hôtel de ville, aux côtés des futurs époux et du valet de Varun, je regardai mon amie si chère épouser son prince. J'eus le sentiment que la boucle était bouclée. Notre avenir à toutes deux ne ressemblerait pas au conte de fées dont nous avions rêvé petites, quand, allongées sur l'herbe, nous regardions les étoiles ensemble ; nous avions toutes deux trouvé l'amour, et cette expérience nous avait transformées comme jamais nous n'aurions pu l'imaginer. Après la cérémonie, les jeunes mariés commandèrent du champagne dans la suite que Varun avait réservée pour leur lune de miel.

— Anni, tu dois absolument me donner ton adresse avant que nous partions chacune de notre côté, dit Indira.

— Oui, bien sûr. Je te l’enverrai à Saint-Raphaël dès que je serai de retour à Londres.

Vingt minutes plus tard, je pris congé, car je savais qu’ils étaient impatients d’être seuls. J’adressai un sourire encourageant à Indira, qui était à la fois heureuse et nerveuse à l’idée de ce qui l’attendait cette nuit-là dans la chambre nuptiale. Je partis, effrayée, mais aussi soulagée de pouvoir enfin me concentrer sur mon avenir. Le lendemain, lorsque le couple émergea de sa chambre à midi, j’avais déjà fait mes bagages et j’étais prête à partir. Le visage d’Indira s’assombrit quand elle vit ma valise fermée.

— Tu es sûre que tu ne veux pas nous accompagner à Saint-Raphaël et passer quelque temps avec nous ?

— Non, je pense que vous serez très occupés, tous les deux, et que vous n’aurez vraiment pas besoin de moi dans vos pattes. De plus, dis-je d’un ton faussement enjoué, je dois retourner auprès de l’homme que j’aime.

— Bien sûr. Tu ne peux pas savoir combien je te suis reconnaissante de m’avoir aidée à trouver le mien.

— Alors, il est temps de se dire au revoir.

Nous nous embrassâmes en pleurant.

— Je te souhaite beaucoup de bonheur, ma chère amie, dis-je lorsque le porteur arriva pour descendre mes valises au rez-de-chaussée.

— Moi aussi, je te souhaite beaucoup de bonheur, Anni. Je n’oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Je ne sais pas si je pourrai t’aider un jour comme tu l’as fait, mais, si tu as besoin de moi, n’hésite surtout pas à me le demander.

— Merci, dis-je en hochant la tête, d’une voix étranglée par l’émotion qui m’empêcha de parler davantage. Au revoir.

Je respirai bien fort, puis me retournai et quittai la pièce sans regarder en arrière, car je savais que je risquais de m’effondrer si je le faisais. Une fois sur la place Vendôme, je m’arrêtai quelques secondes pour me ressaisir. Je me dirigeai vers la boîte aux lettres la plus proche et y glissai la lettre que j’avais écrite à Donald. Je lui expliquais que je ne pourrais pas retourner à Londres avant quelque temps. Puis je pris ma valise et fis mes premiers pas vers l’inconnu.

Astbury Hall - Juillet 2011

27

— Voulez-vous un verre de brandy ? Pour ma part, j'ai bien besoin d'un remontant ! dit Anthony à Ari quand madame Trevathan rompit le silence entre les deux hommes et vint enlever les assiettes à dessert dans la salle à manger.

— Oui, merci, répondit Ari, qui regarda Anthony prendre une carafe sur un plateau posé sur un buffet, verser le brandy dans deux verres et lui en tendre un.

— À votre santé, dit Anthony.

— À la vôtre. Je suis sincèrement désolé si l'histoire vous a perturbé.

— J'avoue que j'ai arrêté de lire après la révélation de la grossesse d'Anahita. J'ai un peu de mal à croire que tout ce que votre arrière-grand-mère raconte corresponde à la réalité, répondit Anthony.

— Je suis certain que c'est sa vérité à elle. L'amour est une chose étrange, dit Ari, l'air songeur.

— S'il y a bien une chose qui sonne vrai en revanche, c'est la description que fait Anahita de Maud, mon arrière-grand-mère. Elle était terrifiante. Maman et moi avons vécu dans la peur jusqu'au jour de sa mort.

— Je peux vous dire que Maud a incontestablement joué un rôle dans la tragédie qui a suivi, soupira Ari.

— Eh bien, il n'en reste pas moins qu'il n'existe pas la moindre preuve pouvant confirmer la relation entre votre arrière-grand-mère et mon grand-père ou même sa présence à Astbury.

— Si Donald a bel et bien eu un enfant avec Anahita, il est normal qu'on ait cherché à effacer toute trace de leur passage ici, à cause du scandale que cela aurait provoqué.

Ari vit Anthony frémir.

— Mais l'enfant est mort de toute façon. Vous m'avez dit qu'Indira, l'amie de votre arrière-grand-mère, lui a donné son acte de décès ?

— Oui, c'est vrai, et je n'ai pas encore trouvé la preuve qu'il a survécu, admit Ari. En ce sens, je suis certainement sur une fausse piste. Je suis malgré tout content d'être venu. C'était merveilleux de découvrir cet endroit qui a été si important pour elle.

— J'aurais aimé vous aider davantage dans vos recherches, mais je ne peux pas, dit Anthony d'un ton catégorique. Vous avez sans doute envisagé le fait que le récit de votre grand-mère puisse être en partie inventé. Il a été écrit trente ans après les faits et nous savons tous que les souvenirs se déforment avec le temps.

— J'admets que certains événements ou sentiments ont pu être exagérés dans ces pages. Toutefois, il y a encore une chose que j'aimerais voir pendant que je suis là. Anahita parle plus tard d'un cottage où elle a été très heureuse pendant un an ou deux.

— Quel cottage en particulier ? Il y en a plusieurs sur le domaine, dit Anthony.

— Celui dans la lande, au niveau de la déclivité près du ruisseau. Rebecca et moi sommes passés devant lors de notre promenade à cheval l'autre jour. Je suis sûr que c'est celui dont Anahita parlait.

— Mon Dieu ! Cette vieille bâtisse est en ruine. Il n'y a plus rien à l'intérieur. Je suis sur le point d'ordonner sa démolition.

— Vous avez vu l'intérieur ? demanda Ari.

— Oui, répondit Anthony avec fermeté.

— En tout cas, si vous le permettez, j'aimerais accepter votre offre et vous emprunter un cheval pour une dernière promenade dans la lande..., si votre proposition tient toujours, naturellement.

— Bien sûr, répondit Anthony tout en vidant son verre. Et quand envisagez-vous de retourner en Inde ?

— Ça dépend. Je dois libérer après-demain la chambre que j'ai louée. C'est la haute saison, et la propriétaire accueille une famille pour deux semaines ; donc, je dois chercher ailleurs.

— Dans ce cas, dit Anthony en se levant brusquement, venez nous dire au revoir avant de partir.

— Je n'y manquerai pas, merci, dit Ari en se levant à son tour.

Il avait compris que la soirée était terminée et qu'il était temps pour lui de partir.

Anthony se dirigea vers la porte, puis se retourna, comme s'il venait de repenser à quelque chose :

— Si vous prenez un cheval demain, promettez-moi que vous n'entrerez pas dans le cottage près du ruisseau. Il a été condamné et je ne veux pas être tenu pour responsable s'il vous arrivait quelque chose. Vous comprenez ?

— Oui.

Ari suivit Anthony dans le vestibule.

— Merci pour le dîner.

— La porte d'entrée n'est pas fermée. Je ne vous raccompagne pas.

Anthony lui fit un signe de tête, puis s'avança vers l'escalier.

— Je suis désolé que votre visite à Astbury Hall se soit révélée infructueuse. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Ari traversa le vestibule et sortit dans la nuit calme et étoilée. Tout en marchant vers sa voiture qu'il avait garée dans la cour, il réfléchit à sa conversation avec Anthony. Il ne connaissait pas suffisamment bien l'homme pour déterminer s'il ignorait véritablement le passé et, dans son désir de protéger la mémoire de ses ancêtres, ne pouvait pas supporter la réalité ou si, en fait, il en savait beaucoup plus qu'il ne voulait bien le dire.

*

De retour dans sa chambre après avoir pris un bain, Rebecca constata qu'il était dix heures passées et que Jack n'était toujours pas rentré de sa soirée avec James. Réalisant qu'elle aurait pu finalement dîner avec Anthony et Ari, si Jack lui avait dit qu'il comptait rentrer tard, elle réprima son irritation et tenta de se concentrer sur son scénario.

À onze heures et demie, elle entendit un petit coup frappé à sa porte.

— Entrez, dit-elle.

Madame Trevathan passa la tête dans l'embrasure.

— Je suis désolée de vous déranger, mademoiselle Rebecca, mais je voulais juste savoir si votre jeune ami allait rentrer ce soir.

— Je suis vraiment désolée, madame Trevathan. Jack est sorti à Ashburton avec James Waugh. Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher ? Je vais l'attendre et je fermerai tout si vous voulez.

— Ça ne sera pas nécessaire. Mais, s'il décide de rester quelque temps ici, peut-être pourrait-il à l'avenir me dire l'heure à laquelle il compte rentrer quand il sort le soir ?

— Bien sûr. Je l'attendais beaucoup plus tôt.

— Ça ne fait rien. Dormez bien, ma chère, et je vous vois demain matin.

Madame Trevathan ferma la porte, et Rebecca décida que, si Jack restait plus longtemps, ils devraient se résoudre à prendre une chambre dans un hôtel.

Oui, les médias se déchaîneraient quand ils découvriraient qu'ils étaient tous deux en Angleterre, et les paparazzis camperaient certainement devant l'hôtel, mais elle ne voulait pas abuser de l'hospitalité d'Anthony et de madame Trevathan.

Aujourd'hui, elle était un peu plus optimiste quant à l'évolution de leur relation. Elle avait été heureuse de le revoir malgré tout et, en faisant l'amour avec lui, elle avait repris conscience de l'intensité du lien qui les unissait. Peut-être avait-elle sous-estimé les sentiments qu'il avait pour elle. Le fait qu'il soit venu jusqu'en Angleterre pour la retrouver prouvait bien qu'il tenait à elle.

À minuit, Rebecca renonça à l'attendre et éteignit. Elle était attendue de bonne heure sur le plateau.

Elle fut tirée de son sommeil aux premières heures du jour par un énorme fracas dans la chambre. Elle alluma la lampe de chevet et vit Jack étalé sur le sol. Il venait de s'entraver dans la table basse.

— Désolé, dit-il en riant. J'essayais justement d'être discret et de ne pas te réveiller.

Rebecca l'observa depuis son lit et sentit son regain d'optimisme s'évanouir. Il était clair qu'il était complètement ivre.

— Tu as passé une bonne soirée, alors ?

— James sait vraiment faire la fête ! Je l'ai laissé avec une femme qui s'apprêtait à monter dans sa chambre pour lui tenir compagnie. Bon...

Il tenta de se lever, échoua la première fois, y parvint la deuxième. Il arriva tant bien que mal jusqu'au lit et se coucha dessus tout habillé. Allongé sur le ventre, il ouvrit les yeux et la regarda.

— Tu sais que tu es absolument superbe, bafouilla-t-il.

Rebecca vit ses pupilles dilatées caractéristiques.

— Jack, tu as pris de la cocaïne ce soir, n'est-ce pas ?

— Juste quelques lignes. Allez, viens.

Il voulut l'attirer contre lui, mais elle s'écarta brusquement.

— J'ai besoin de dormir, s'il te plaît, Jack. Je dois être sur le plateau dans quatre heures, dit-elle après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

— Allez, viens, bébé, je serai pas long, je te promets, dit-il en passant les mains sous son tee-shirt pour toucher ses seins.

— Non !

Rebecca se dégagea en se tortillant et tendit la main pour éteindre.

— Rabat-joie ! Je voulais juste faire l'amour à ma chérie, juste faire l'amour à ma chérie. Je...

Rebecca attendit, car elle savait d'expérience qu'il dormirait à poings fermés dans deux minutes. Effectivement, elle entendit bientôt le son familier de ses ronflements.

Sentant les larmes lui monter aux yeux, Rebecca tenta de se calmer et de se rendormir.

Le lendemain matin, à la première heure, Ari prit sa voiture de location pour se rendre aux écuries d'Astbury. Debbie sella le cheval alezan, et il partit en direction de la lande. Le temps était magnifique, et il galopa à toute vitesse. Vingt minutes plus tard, il arrivait devant le cottage près du ruisseau. Il descendit de cheval et marcha jusqu'à une clôture en bois dotée d'un portail, qui longeait un des côtés du bâtiment.

Elle semblait en meilleur état que le reste, et il se dit qu'il trouverait peut-être une porte à l'arrière du cottage. Il tira sur l'anneau noir au centre, mais le portail ne bougea pas, et il vit le verrou au-dessous. Il tenta de sauter et d'enjamber la clôture, mais elle était trop haute.

Ari guida alors son cheval jusqu'à la clôture. Il monta dessus et attrapa le haut de la barrière avec ses mains. Il se hissa dessus de toutes ses forces, passa ses jambes par-dessus et sauta de l'autre côté. Il atterrit en douceur sur le sol et regarda autour de lui. Il vit qu'il était dans une cour entourée de petites dépendances. Il jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur de chacune d'elles. Elles étaient toutes vides sauf une qui abritait une vieille charrette anglaise dans un coin.

Il reporta son attention sur l'arrière du cottage, constata qu'il y avait bel et bien une porte et s'avança vers elle. Il actionna la poignée, qui à sa grande surprise tourna, et la porte s'ouvrit. Il entra d'un pas hésitant et se retrouva dans une cuisine.

Avec le lierre qui recouvrait le moindre centimètre de façade et d'après ce que lui avait dit Anthony la veille, Ari s'attendait à voir un intérieur crasseux, couvert de toiles d'araignée. Mais non. Il passa le doigt sur la table en bois au milieu de la cuisine. Il y avait certes une couche de poussière dessus, mais certainement pas la crasse accumulée pendant quatre-vingt-dix ans.

Il fit le tour de la pièce et vit que des tasses étaient suspendues à des crochets, que la vieille cuisinière noire n'était pas rouillée et que les assiettes dans le buffet étaient ébréchées, mais propres. En baissant les yeux, il remarqua également que ses pieds ne laissaient pas d'empreintes dans la poussière et la saleté qui auraient dû se déposer sur le carrelage avec le temps.

Puis il vit une bouilloire électrique moderne sur un plan de travail, à côté de la cuisinière. Ari tira une chaise et se laissa tomber dessus. Il était évident que ce n'était pas un cottage abandonné, menaçant de s'écrouler comme Anthony l'avait décrit.

Il se leva, prenant tout à coup conscience qu'il pourrait y avoir un occupant dans la maison. Il avança sans bruit vers la porte de la cuisine et l'ouvrit. Une fois dans le couloir, il tendit l'oreille, mais n'entendit rien. Il ouvrit une porte sur la gauche et vit le petit salon. Il y faisait sombre en raison du lierre qui recouvrait les vitres, et Ari mit quelques secondes à s'habituer à l'obscurité.

Dans l'âtre, il y avait un peu de poussière noire qui s'était récemment détachée du conduit de cheminée. Le fauteuil placé devant était usé, mais propre.

Il s'approcha des étagères remplies de classiques de la littérature anglaise. Les livres qu'Anahita aimait.

Ari monta ensuite l'escalier étroit et s'arrêta quelques secondes sur le palier avant de pousser l'une des deux portes. Il entra dans une chambre bien rangée, avec des rideaux fleuris aux couleurs passées devant les fenêtres et une courtepointe en patchwork sur le lit en laiton. Les oreillers étaient douillettement recouverts de leurs taies ; quant aux draps et à la couverture, ils semblaient prêts à accueillir l'occupant des lieux. Sur une coiffeuse étaient disposées des crèmes et des lotions ainsi qu'une immense bouteille de parfum.

Ari se gratta la tête, un peu déconcerté par ce qu'il voyait, car il était évident que le cottage était habité.

Mais par qui ?

Le cottage était une cachette parfaite, pensa Ari en quittant la chambre pour visiter celle qui se trouvait de l'autre côté du palier. Personne ne pouvait soupçonner en le voyant de l'extérieur que quelqu'un puisse vivre à l'intérieur.

Une vive émotion s'empara de lui quand il découvrit ce que contenait l'autre chambre. Un lit d'enfant en fer rouillé occupait une grande partie de la pièce minuscule. Une couverture de bébé mangée par les mites recouvrait encore le matelas. Deux yeux tristes le fixaient depuis le lit, et Ari prit le vieil ours en peluche qu'il serra contre lui comme un enfant.

— Mon Dieu, murmura-t-il.

Il savait à présent que l'histoire de son arrière-grand-mère était vraie.

Jack ne bougea pas quand Rebecca se leva le lendemain matin. Elle chassa de ses pensées son comportement de la veille, enfila un bas de survêtement et descendit au maquillage.

Ce fut une longue et difficile journée de tournage, au terme de laquelle elle se sentit complètement vidée. Il était plus de dix-huit heures quand elle retourna dans sa chambre.

— Tu pars ? demanda-t-elle, surprise de trouver Jack en train de ranger ses chemises dans son petit sac de voyage.

— Oui, mais je vais juste à Londres. Mon nouveau meilleur pote, James, m'a parlé d'un film que Sam Jeffrey projette de tourner prochainement. J'ai utilisé le téléphone dans le bureau pour joindre mon manager. Je lui ai demandé d'appeler la société de production ce matin pour leur dire que j'étais en Angleterre. Et le type veut me voir demain matin. C'est pas génial, ma chérie ? C'est un jeune metteur en scène sérieux, et son travail a déjà été récompensé par plusieurs BAFTAS. Alors, j'ai réservé un taxi qui doit m'emmener à Londres. Je serai de retour demain dans la soirée.

— Très bien, répondit Rebecca, interloquée.

— J'ai bien fait de te poursuivre jusqu'en Angleterre. Ce voyage pourrait être plus rentable que prévu.

Il s'approcha d'elle, passa ses bras autour de sa taille et l'embrassa.

— Souhaite-moi bonne chance et promets-moi que tu ne tomberas pas dans les bras de mon nouveau meilleur pote pendant mon absence, dit-il en prenant son sac et en se dirigeant vers la porte. Je sais d'où il vient. Je t'aime, bébé. À plus.

Jack lui fit un clin d'œil et ferma la porte derrière lui.

— Je croyais que tu étais venu ici pour me voir, murmura-t-elle en s'asseyant sur le lit, encore médusée par ce qu'elle venait d'entendre.

Il lui fallut quelques minutes pour se remettre du départ précipité de Jack, mais elle finit par se lever et alla prendre un bain. C'était une belle soirée et, comme elle avait passé la journée enfermée sous la chaleur et la

lumière des projecteurs, elle décida d'aller se promener pour prendre un peu l'air. Elle vit madame Trevathan dans le grand escalier.

— Ne passez pas devant moi, Rebecca. Ça porte malheur de se croiser dans les escaliers, dit-elle.

— Vraiment ? N'est-ce pas une croyance typiquement anglaise ? dit Rebecca en haussant les épaules.

— Vous avez sans doute raison, reconnut madame Trevathan.

Rebecca trouva qu'elle avait l'air très perturbée.

— Votre jeune ami est-il reparti ?

— Oui, mais il sera de retour demain.

— Je vois. Voulez-vous que je vous prépare quelque chose à dîner ce soir ?

— Non, merci. J'ai fait un gros repas à midi, pendant ma pause sur le tournage.

— Dans ce cas, j'apporterai quelques sandwiches et le thé à la camomille que vous aimez dans votre chambre, tout à l'heure.

— Merci beaucoup, madame Trevathan.

L'équipe de tournage étant partie au village pour filmer les scènes du soir, la maison et le jardin étaient silencieux. Rebecca alla s'asseoir sur le banc dans le jardin clos. Les roses s'étaient ouvertes, et le parfum qu'elles dégageaient était tout simplement divin.

— Bonsoir.

La voix d'Anthony la tira de sa rêverie.

— Alors, comme ça, votre jeune ami est parti pour Londres ?

— Oui, mais il sera de retour demain. Vraiment, si c'est un problème pour vous, dites-le-moi, et nous irons nous installer à l'hôtel.

— Non, ça ne me pose aucun problème, vraiment. Mais...

— Mais quoi ?

— Je ne vous voyais pas vraiment avec quelqu'un comme lui, reconnut Anthony. Pardonnez-moi. Je suis bien mal placé pour parler des relations entre les hommes et les femmes.

— C'est rien, Anthony, vraiment.

— Pourvu qu'il prenne soin de vous et que vous soyez heureuse, c'est tout ce qui compte.

— Oui.

Rebecca s'abstint de tout commentaire. Elle avait trop peur de laisser échapper des propos négatifs.

— Alors, que pensez-vous de notre jeune ami indien ?

— Le plus grand bien, répondit Rebecca honnêtement.

— Oui, il a l'air très sympathique, mais, personnellement, j'ai du mal à croire son histoire. Je préfère ne pas la croire, d'ailleurs, sinon je ne verrais plus du tout mes grands-parents, Donald et Violet, de la même façon, et ce serait trop bouleversant, avoua-t-il.

— Il est vrai que je ne connais pas toute l'histoire, mais je ne vois pas pourquoi lui ou sa grand-mère l'auraient inventée, dit Rebecca.

— Non, à part s'il veut quelque chose, marmonna Anthony, l'air sombre.

— Que pourrait-il vouloir ?

— De l'argent ? Une partie du domaine ?

— Anthony, je n'ai lu que les cent premières pages de ce récit. Je ne peux donc pas faire de commentaires là-dessus. Mais Ari me semble tout à fait honnête. Je ne pense pas qu'il soit venu ici pour vous causer des problèmes, mais juste pour en savoir plus sur le passé de sa famille.

— En tout cas, même s'il en voulait à mon argent, il saurait à présent que je n'en ai pas, répondit Anthony d'un ton morose.

— D'après ce qu'il m'a dit, Ari a une très bonne situation. Je ne pense vraiment pas qu'il soit venu ici pour l'argent, Anthony.

— Vous ne pensez pas ?

Rebecca sentit de nouveau chez Anthony ce besoin presque enfantin d'être rassuré.

— Non, vraiment pas.

— Bien, dans ce cas, dit Anthony, visiblement soulagé. Je crois que je n'ai pas été très accueillant. Il m'a dit hier soir qu'il n'aurait plus d'endroit où loger à partir de demain. Alors, dois-je lui proposer une chambre ici jusqu'à ce qu'il reparte pour l'Inde ?

— Je pense que ce serait très gentil de votre part.

— Mon Dieu, voilà bien longtemps que cette maison n'avait pas accueilli autant d'invités, dit Anthony.

— Et vous appréciez cette compagnie ? demanda-t-elle.

— Oui, je pense. Mais madame Trevathan ne voit pas tout ce monde d'un très bon œil, naturellement. Bon, merci pour vos conseils, Rebecca. Je vais aller téléphoner à monsieur Malik.

Il lui adressa un bref sourire et partit en direction de la maison.

Rebecca se dirigea vers le parc devant le château. Elle avait besoin de temps pour mettre un peu d'ordre dans ses pensées et réfléchir à sa relation avec Jack. Il avait suffi de vingt-quatre heures en sa présence pour comprendre pourquoi elle avait été incapable d'accepter sa demande en mariage sans hésiter.

Tout en marchant dans l'étendue d'herbe tachetée de soleil entre les grands châtaigniers du parc, elle réalisa que les deux semaines qu'elle avait passées à Astbury l'avaient changée. Elle voyait les choses beaucoup plus clairement, comme si l'espace physique autour d'elle reflétait l'espace dans son esprit. À la vérité, la nuit dernière, quand Jack s'était pointé dans sa chambre, ivre et défoncé, il l'avait dégoûtée.

Avec Astbury en toile de fond, il semblait incarner ce qu'Hollywood pouvait engendrer de pire. À Hollywood, le comportement de Jack, son ego, son art de s'apitoyer sur lui-même ne choquaient peut-être pas. Pourtant, dans le monde réel (dans le monde où les gens ordinaires se débattaient tous les jours avec leurs problèmes), l'attitude de Jack n'avait rien de normal.

Elle aurait beau lui trouver toutes les excuses du monde, elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle ne pourrait pas vivre avec un homme dépendant à l'alcool et à la drogue. Elle avait appris à ses dépens que cette voie ne menait nulle part.

Elle ne pouvait en aucun cas accepter sa demande en mariage. Et si les autres ne comprenaient pas ? Ce n'étaient pas les autres qui vivraient avec lui. Rebecca savait ce qu'elle devait lui dire : qu'elle mettrait un terme à leur relation s'il ne se remettait pas en question.

Au moins, pensa-t-elle, si elle le lui disait maintenant, pendant qu'elle résidait à Astbury, elle serait protégée, dans cet environnement sûr, du déchaînement des médias. Son agent serait furieux, mais Rebecca commençait à prendre conscience que beaucoup trop de personnes (des hommes pour la plupart) avaient contrôlé son destin, ces dernières années. Il fallait qu'elle reprenne sa vie en main, peu importait le prix à payer.

Son refus de l'épouser serait peut-être le coup de semonce dont Jack avait besoin pour se confronter à ses démons. Pourtant, elle en doutait.

Elle leva les yeux et réalisa qu'elle s'était aventurée dans une partie du parc qu'elle ne connaissait pas encore. Devant elle, entouré d'un bosquet, se dressait un petit édifice qui rappelait un temple grec et qui semblait

complètement incongru dans ce paysage anglais. Elle s'en approcha et gravit les marches entre les colonnes de marbre blanc. Elle s'attendait à trouver la grande porte fermée. Pourtant, quand elle tourna la poignée, la porte s'ouvrit.

En entrant dans le temple frais et sombre, Rebecca frissonna, car les mots d'Anthony lui revinrent immédiatement à l'esprit : il lui avait dit que ses ancêtres étaient enterrés dans un mausolée sur le domaine.

Son premier réflexe fut de partir immédiatement. Pourtant, quand elle regarda sur les murs les grandes plaques en pierre portant les noms de ceux dont les os étaient conservés derrière, elle fut intriguée. Certaines plaques remontaient au dix-septième siècle. Des maris et des femmes enterrés ensemble pour l'éternité. Rebecca s'approcha des pierres tombales plus récentes et s'arrêta devant celle de lord Donald et de lady Violet.

DONALD CHARLES ASTBURY

1^{ER} DÉCEMBRE 1897-28 AOÛT 1922

DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 24 ANS

VIOLET ROSE ASTBURY

14 NOVEMBRE 1898-25 JUILLET 1922

DÉCÉDÉE À L'ÂGE DE 23 ANS

Rebecca sentit un frisson remonter le long de sa colonne vertébrale quand elle relut la date de la mort de Donald Astbury. Il était mort si jeune... et seulement un mois après Violet. Quelle coïncidence ! Rebecca voulait à tout prix savoir. À côté de la pierre tombale de Donald et de Violet, il y avait celle de lady Maud Astbury, morte trente-trois ans après son fils, à l'âge de quatre-vingt-trois ans en 1955. Elle était enterrée avec son mari, George, décédé en 1911, quarante-quatre ans avant elle. La pierre tombale la plus récente était celle de la mère d'Anthony :

DAISY VIOLET ASTBURY

25 JUILLET 1922-2 SEPTEMBRE 1986

Décédée à l'âge de 64 ans

ANTHONY DONALD ASTBURY

20 janvier 1952-

La dernière date au-dessous du nom d'Anthony n'avait pas encore été gravée.

Un grand vase rempli de roses fraîchement coupées était posé sous la plaque. Rebecca s'agenouilla, humant leur parfum, et médita sur le fait que le père d'Anthony n'était pas enterré avec Daisy, sa mère. Ce serait au bout du compte la dépouille d'Anthony qui viendrait rejoindre celle de sa mère. Frissonnant tout à coup à cause de la fraîcheur, Rebecca quitta le mausolée en se demandant pourquoi Anthony avait choisi, vingt-cinq ans auparavant, d'être enterré avec sa mère plutôt qu'aux côtés d'une épouse éventuelle.

Tout en traversant le parc pour rejoindre le château, Rebecca se dit une fois encore qu'Anthony devait être gay. Ou peut-être ne s'intéressait-il à aucun des deux sexes et l'avait toujours su.

Peu lui importait d'ailleurs l'orientation sexuelle d'Anthony. Rebecca avait compris une chose en visitant le mausolée : la vie était trop courte pour se soucier des conséquences d'une décision qui lui paraissait juste. Quand Jack reviendrait de Londres, elle lui dirait ce qu'elle avait décidé.

Le lendemain matin, Rebecca se sentait nauséuse, une sensation familière, désormais, et avait de nouveau mal à la tête. Elle avala deux ibuprofènes avec la tasse de thé que madame Trevathan lui avait apportée, puis elle descendit au rez-de-chaussée pour aller se faire maquiller.

— Tu as l'air mal fichue, Becks, fit remarquer James tandis qu'ils se dirigeaient vers le grand salon pour tourner la prochaine scène.

— Je n'arrive pas à me débarrasser de ce mal de tête, dit-elle, mais, sinon, ça va.

— Tu sais, je pense que tu devrais vraiment demander à Steve d'appeler un docteur pour qu'il t'ausculte. Tu n'es pas dans ton assiette, ça se voit, ma chérie.

— Ne dis rien, s'il te plaît, le supplia Rebecca. Je ne veux pas qu'ils me prennent pour l'Américaine hypocondriaque typique.

— Personne ne risque de penser ça, vu ton état actuel, dit James d'un ton rassurant. Regarde, tu as la chair de poule. Pourtant, je peux t'assurer qu'on étouffe ici.

— Je te promets que je verrai un docteur si je ne vais pas mieux dans quelques jours.

— Au fait, quand est-ce que mon nouveau pote Jack rentre de Londres ?

— Je ne sais pas vraiment. J'ai entendu que vous vous étiez bien amusés, tous les deux, répondit-elle d'un ton sarcastique.

— En effet. Un homme comme je les aime, ton fiancé. Je retire d'ailleurs tout ce que j'ai dit sur les acteurs d'Hollywood qui ne boivent pas une goutte d'alcool. J'ai l'air d'un amateur à côté de Jack, dit-il en souriant.

Après le déjeuner, Rebecca se trouva un peu désœuvrée, ne sachant comment passer le temps jusqu'au soir. Il était prévu que les acteurs dînent tous ensemble sur la terrasse pour fêter l'anniversaire de Robert Hope. Elle descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers la bibliothèque. Une fois dans la pièce, elle s'avança jusqu'à la cheminée et contempla le portrait de Violet Astbury au-dessus.

— Oui, la ressemblance est frappante, dit une voix derrière elle.

Rebecca se retourna et vit Ari Malik qui lui souriait depuis un fauteuil en cuir au dossier très haut.

— Vous m’avez fait peur. Je ne vous avais pas vu.

— Désolé.

Ari se leva et vint la rejoindre. Il s’arrêta à côté d’elle et leva les yeux vers le portrait.

— Êtes-vous apparentée à Violet Astbury ? Voilà la question qui se pose forcément.

— Comme je l’ai dit à Anthony quand il m’a montré le tableau, mes parents étaient originaires de Chicago et ils n’étaient pas riches. Donc, pour autant que je sache, non.

— Le pauvre Anthony doit se sentir poursuivi par son passé en ce moment, dit Ari en soupirant.

— Oui, j’ai parlé avec lui hier soir, et il semble vraiment perturbé par cette histoire. On dirait qu’il voue un véritable culte à Violet et à sa mère Daisy, dit Rebecca. Vous allez vous entretenir avec lui aujourd’hui ?

— Je suppose, oui. Même si je ne l’ai pas encore vu depuis mon arrivée. Il m’a appelé hier soir, de façon complètement inattendue, pour m’inviter à séjourner ici jusqu’à mon départ pour l’Inde. Madame Trevathan n’avait pas l’air franchement ravie quand elle m’a montré ma chambre, remarquez.

— Est-ce que vous avez trouvé ce que vous recherchiez ici ?

— J’en ai vu assez en tout cas pour être pratiquement certain que mon arrière-grand-mère est venue et a vécu ici, et que la majeure partie de son récit est vraie. Je ne suis pas venu pour tout chambouler, et Anthony protège jalousement, si je puis dire, le passé de sa famille. Je le comprends tout à fait. Je crois qu’il me soupçonne d’être venu avec une arrière-pensée.

— Et il a raison ?

— Non, dit Ari en secouant la tête. Je ne voulais que confirmer que mon arrière-grand-mère avait séjourné à Astbury et que son fils était bien mort quand il était enfant, comme l’indique son acte de décès.

— Vous pensez qu’Anthony en sait plus qu’il ne veut bien le dire ?

— Parfois, j’ai l’impression, oui, mais, d’un autre côté, quand j’ai dîné avec lui l’autre jour et qu’il avait commencé à lire l’histoire, il m’a dit qu’il n’avait pas le courage de lire la suite, et je l’ai cru. Cette histoire a été une véritable tragédie pour toutes les personnes concernées.

Ari soupira.

— Je pense qu'Anthony a raison quand il dit que la mort de ses grands-parents, Violet et Donald, a marqué la fin d'une époque et le début du déclin inexorable de la famille et du domaine.

— Ari, je ne connais pas toute l'histoire, mais, d'après ce que j'ai lu jusqu'à présent, j'ai l'impression que c'est la relation entre Anahita et Donald qui est à l'origine de tout ce qui s'est passé par la suite. C'est vrai ?

— Oui, c'est tout à fait ça.

— Je ne veux pas être indiscrete, mais cela signifie-t-il qu'Anthony et vous pourriez être parents ?

— C'est complexe, Rebecca. Ça ouvre la porte à beaucoup de questions.

— Il y en a une qui me vient immédiatement à l'esprit : est-ce que le fait que vous soyez peut-être parents pourrait vous donner des droits sur le domaine ? hasarda-t-elle.

— Franchement, je n'y avais même pas pensé, dit Ari, dont le visage trahissait la surprise.

— Mais peut-être qu'Anthony y a pensé, lui. Il me semble que ça serait une bonne idée de le rassurer sur ce point. Comme vous pouvez le voir, Astbury est toute sa vie.

— Vous avez raison. Pour être honnête, je n'arrive pas à cerner Anthony.

— Peut-être que le sujet est trop douloureux pour lui. Le passé peut l'être parfois, répondit Rebecca.

— Je vous promets que je ne l'ennuierai pas davantage avec l'histoire de mon arrière-grand-mère. Il y a certaines pistes que je peux explorer tout seul. Mais assez parlé de moi et des mystères du passé. Comment allez-vous ? Le tournage se passe bien ? lui demanda Ari.

— Ça va, oui, et tout se passe à merveille sur le plateau. Mais, depuis que je suis ici, je souffre de migraines. Des maux de tête vraiment violents.

— C'est étrange ! Et ça ne vous était jamais arrivé auparavant ?

— Non, c'est la première fois que j'ai des migraines. Mais je suis bien décidée à ne pas les laisser gâcher mon séjour en Angleterre.

— Et comment va votre fiancé ?

— Il est à Londres aujourd'hui. Il a rendez-vous avec un metteur en scène pour le tournage d'un film. Pour être tout à fait honnête, Ari, nous traversons une mauvaise passe, dit-elle en soupirant.

— Vous m'aviez pourtant dit que les choses allaient mieux entre vous deux depuis son arrivée ici...

Rebecca secoua doucement la tête.

— C'est ce que je voulais croire, oui. Mais je pense qu'il va falloir que je commence à me faire confiance et à prendre moi-même les décisions qui concernent ma vie.

— Vous venez plus ou moins de citer une phrase d'un poème que j'ai lu récemment : « Si » de Rudyard Kipling. C'est le poème préféré de mon père. Vous le connaissez ?

— Non, dit Rebecca. Je ne le connais pas.

— Eh bien, vous devriez le lire, un jour. Il est justement question d'apprendre à être soi-même, à ne jamais se renier.

— Oui, je n'y manquerai pas. En tout cas, je ferais mieux d'y aller. Il y a un grand dîner ce soir sur la terrasse en l'honneur de notre réalisateur, et il faut que je me prépare.

— Je vais aller dans le cimetière du village pour voir si je trouve une trace du fils d'Anahita. Ensuite, je me rendrai à Exeter pour demander si son décès a bien été enregistré.

Il se dirigea vers la porte, et Rebecca le suivit.

— Vous me direz si vous avez trouvé quelque chose ? Ça peut paraître stupide, mais je me sens concernée, bizarrement. C'est peut-être à cause de ma ressemblance avec Violet. Votre arrière-grand-mère la connaissait-elle ?

— Oui... Apparemment, oui, dit Ari tandis qu'ils se dirigeaient vers le vestibule. Passez une bonne soirée, Rebecca. Et si ces maux de tête persistent, appelez un docteur, ne tardez pas !

— Oui, c'est ce que je vais faire, merci.

Ari la regarda monter gracieusement le grand escalier. Il comprenait pourquoi Anthony avait été si affecté par sa présence ici. Même lui, qui n'était qu'un observateur extérieur, était troublé par sa ressemblance avec Violet. Il sentait aussi chez elle, malgré son succès et sa gloire, une grande vulnérabilité. Il avait le sentiment que le destin l'avait placée ici, à Astbury, comme un pion innocent dans un jeu d'échecs complexe.

Il avait l'impression, et cela n'avait pas dû échapper à Anthony non plus, que l'histoire se répétait : Donald et Anthony, les héritiers célibataires du domaine d'Astbury, Violet et Rebecca, les Américaines belles et riches... Et puis il y avait lui et Anahita, venant d'un pays exotique et lointain...

Malgré le nombre d'analgésiques que Rebecca avait pris (dans la limite du raisonnable) pour combattre son mal de tête, elle ne put pas vraiment

apprécier la soirée d'anniversaire de Robert sur la terrasse ce soir-là.

— Tu es bien silencieuse, ma chérie, dit James en passant le bras autour de ses épaules. Ça ne va toujours pas mieux ?

— Ça va, James, vraiment. Merci de demander.

— Et ce coquin de Jack rentre dans la soirée, c'est ça ?

— Je pense, mais il ne peut pas me joindre ici à Astbury pour me dire à quelle heure il va arriver.

— Tu as vraiment réussi à le dompter, Becks. À ta place, je prendrais ça pour un compliment. L'autre soir, au bar, il y avait des femmes qui arrivaient de tous les côtés. C'est tout juste s'il les a regardées. Il t'aime vraiment, tu sais ?

— Vraiment ?

— Bien sûr que oui !

James but une gorgée de champagne.

— Je peux te dire que la femme qui arrivera à me passer la bague au doigt devra vraiment faire fort.

— Je pense que je peux le prendre comme un compliment, dit Rebecca. Je vais m'esquiver maintenant et aller dormir. On se voit demain matin.

Tandis qu'elle montait dans sa chambre, Rebecca, qui entendait encore les rires des autres acteurs sur la terrasse, repensa au commentaire de James. Jack l'aimait peut-être, il était peut-être prêt à ignorer les avances des autres femmes (pour le moment), mais il avait des problèmes et, s'il n'essayait pas de les régler, elle ne pourrait pas vivre avec lui.

Était-elle trop dure avec lui ?

Elle n'était pas assez en forme pour réfléchir à toutes ces questions, même si elle ne voulait pas laisser fléchir sa détermination : elle était bien décidée à placer Jack devant ses responsabilités. En attendant, il lui fallait se reposer.

Elle se déshabilla et se laissa tomber sur le lit. Elle but une gorgée de thé à la camomille encore chaud, que madame Trevathan lui avait laissé, jeta un coup d'œil à sa montre et se demanda quand Jack allait se décider à rentrer. Quand elle éteignit, elle se surprit à espérer qu'il ne rentrerait pas ce soir pour qu'elle puisse dormir d'une traite jusqu'au lendemain matin.

Il était plus de minuit quand il fit irruption dans la chambre.

— Salut, bébé.

Il avança gaiement dans la pièce, l'embrassa, passa les bras autour de ses épaules. Il sentait l'alcool, et Rebecca, déjà nauséuse, détourna la tête.

— Ça va, Becks ? Tu as une drôle de couleur.

— C'est encore ce mal de tête. Ça me donne des nausées en plus. Je vais faire venir un docteur si ça ne va pas mieux demain.

— Oui, fais ça, mon ange.

Il s'assit au bord du lit et prit sa main dans la sienne.

— Pauvre bébé, susurra-t-il. Eh ! tu crois que je t'ai mise enceinte ?

— Non, Jack, c'est impossible. Je prends la pilule, tu te souviens ?

— Je sais, mais ça serait pas génial, quand même ? Je pense que ça serait le plus beau bébé du monde. Et je te promets que, si tu étais enceinte, ça ne me poserait aucun problème ! Non, madame ! Il est temps que je devienne papa.

— Jack, je suis presque sûre à cent pour cent que je ne suis pas enceinte, répondit Rebecca avec lassitude. Alors, comment s'est passé ton rendez-vous ?

— Super ! On s'est entendus à merveille, le metteur en scène et moi. Ensuite, on est allés déjeuner ensemble, entre hommes, et on a consolidé nos liens, si je puis dire.

Il sourit au souvenir de cette rencontre.

— Alors, quand est-ce que tu seras fixé pour le rôle ?

— Dans les prochains jours. Bon, je vais aller prendre un bain dans cette vieille baignoire en bas du couloir puisqu'il n'y a pas de douche dans la chambre. Mon Dieu, quel drôle d'endroit !

Il l'embrassa sur le nez.

— Détends-toi, ma chérie, je reviens dans un moment

Rebecca hocha la tête et ferma les yeux. Jack prit sa trousse de toilette et quitta la pièce.

Il revint un quart d'heure plus tard et se coucha à côté d'elle.

— Et si on essayait de faire un bébé ce soir ? Je suis sûr qu'il te reste encore un petit peu d'énergie, murmura-t-il en tendant les mains pour la toucher.

— Jack, s'il te plaît, je ne me sens vraiment pas bien. Tu peux me laisser dormir ?

— Rabat-joie.

Quand il se pencha pour l'embrasser, elle remarqua, horrifiée, une petite traînée de poudre blanche juste à l'intérieur de sa narine.

— Je suis désolé, Becks, mais tu dois comprendre que je suis allongé à côté de la femme que tous les mâles de l'Occident rêvent de baiser parce qu'elle est juste trop belle ! Ce n'est pas étonnant que je sois excité.

— S'il te plaît ! Je t'ai dit que je ne me sentais pas bien et que j'avais besoin de dormir.

— Désolé, dit-il, vexé, tandis qu'elle se retournait et éteignait.

Le lendemain matin, Rebecca demanda à Steve d'appeler un docteur. Puisqu'elle ne pouvait pas rester au lit, elle ne pouvait pas vraiment accueillir le médecin dans sa chambre, avec son fiancé à côté d'elle, dormant à poings fermés sous l'effet de l'alcool et de la drogue. Elle descendit l'escalier en chancelant et alla attendre dans le grand salon.

Vingt minutes plus tard, un homme grand, âgé d'une cinquantaine d'années, tenant son sac diligence à la main, entra dans la pièce avec Steve.

— Je vous laisse, dit Steve à Rebecca depuis le pas de la porte, tandis que le médecin s'avançait vers elle.

Il s'assit à côté d'elle.

— Bonjour, mademoiselle Bradley, je suis le docteur Trefusis. Dites-moi ce qui ne va pas.

Rebecca décrivit ses symptômes, et le médecin l'ausculta très sérieusement.

— Bon, dit-il après avoir terminé son examen approfondi. Votre pouls bat plus vite que la normale et vous avez un peu de tension. Cependant, c'est souvent dû au stress, surtout quand un patient doit voir un étrange docteur dans l'espoir de trouver ce qui ne va pas, dit-il en la regardant avec ses yeux pétillants.

— Je ne comprends pas, je ne suis presque jamais malade, dit-elle en soupirant.

— Eh bien, malheureusement, nous ne sommes que des humains, et cela arrive à chacun de nous. J'aimerais pratiquer une analyse d'urine et vous faire une prise de sang pour éliminer certaines possibilités. Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Bradley. Vous avez certainement attrapé un virus. Vous n'avez pas de fièvre. Mais c'est peut-être parce que vous avez pris de l'ibuprofène tout à l'heure.

Rebecca emporta le petit flacon dans la salle de bains et fit ce qu'on lui demandait, puis détourna les yeux quand le médecin planta l'aiguille dans sa veine. La vue de la seringue lui rappela sa mère.

— Bien, voilà qui est fait. Je vous laisse mon numéro de téléphone portable au cas où vous vous sentiriez plus mal. Je vous contacterai dès que j'aurai les résultats de vos analyses. Je vous préviens toutefois qu'il faudra sans doute attendre plusieurs jours. Pendant ce temps, je veux que vous restiez au lit. Buvez beaucoup, continuez à prendre l'ibuprofène, et nous verrons si votre état s'améliore.

— Rester au lit ? Mais c'est impossible ! Mon planning est plein pour les deux prochains jours. Docteur, je ne veux pas retarder le tournage, dit Rebecca, horrifiée.

— Ce n'est pas votre faute si vous êtes malade, mademoiselle Bradley. Vous n'êtes certainement pas en état de tourner quoi que ce soit pour le moment. Je vais en toucher un mot au monsieur qui m'a fait entrer. Je vais lui expliquer la situation.

Le docteur Trefusis referma son sac et se dirigea vers la porte, puis il s'arrêta soudain, comme s'il venait de penser à quelque chose.

— Vous ne pensez pas être enceinte ?

— Je prends la pilule, répondit Rebecca.

— Nous ferons quand même un test de grossesse à partir de votre échantillon d'urine cet après-midi, dit-il. Ne serait-ce que pour exclure cette possibilité. Au revoir, mademoiselle Bradley.

Rebecca se rallongea sur le canapé, se sentant tout aussi coupable que malade. Elle aurait aimé aller dans sa chambre, fermer les rideaux et dormir. Mais elle n'avait aucune envie d'affronter Jack alors qu'elle se sentait si fragile.

Dix minutes plus tard, Steve entra dans la pièce.

— Bon, tout est réglé. J'ai parlé à Robert, et nous sommes en train de modifier le planning pour que tu puisses prendre deux jours de congé, le temps que tu te rétablisses.

— Je suis désolée de vous causer tous ces problèmes, Steve.

— Rebecca, arrête d'être paranoïaque. Tout le monde t'aime sur le plateau. Tout le monde apprécie ton engagement et la qualité de ton travail. Nous sommes tous désolés que tu n'ailles pas bien. En tout cas, espérons qu'après deux jours de repos, tu te sentiras mieux.

— Oui, dit-elle avec gratitude. Merci.

— Bon, si tu allais dans ta chambre pour dormir un peu ? suggéra Steve.

— Jack dort encore. Il était épuisé après son séjour à Londres. Je vais rester ici jusqu'à ce qu'il se réveille.

— D'accord.

Steve lui lança un regard bizarre.

— Mais notre priorité, c'est toi, et il faut que tu restes au lit. Je vais parler avec madame Trevathan et voir si elle ne peut pas mettre une autre chambre à ta disposition en attendant.

Sur quoi, il quitta la pièce.

Rebecca ne savait plus où se mettre. Non seulement elle était trop malade pour travailler, mais en plus elle se retrouvait avec un boulet, son petit ami, qui dormait dans sa chambre, en haut.

— Bonjour, ma chère.

Madame Trevathan arriva dans le salon quelques minutes plus tard et la regarda avec compassion.

— Comment vous sentez-vous ?

— Affreusement mal, répondit Rebecca, qui baissa la garde devant cette figure maternelle.

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle les essuya.

— Allons, allons, ma chère.

Madame Trevathan posa gentiment sa main sur celle de Rebecca.

— Steve m'a expliqué la situation, et j'ai préparé une chambre pour vous en attendant.

Une demi-heure plus tard, Rebecca était couchée dans un énorme lit à baldaquin pendant que madame Trevathan s'affairait autour d'elle, allant et venant entre la cuisine et la chambre, lui apportant de l'eau, du thé, des tartines et quelques magazines que, pensait-elle, Rebecca avait peut-être envie de lire.

— Vous êtes dans un ou deux d'entre eux, dit-elle d'un ton taquin en lui tendant les journaux.

— Quelle jolie chambre ! On dirait que je suis montée en grade, dit Rebecca avec un sourire triste.

— N'est-ce pas ? C'était la suite de lady Violet Astbury et, depuis quarante ans que je travaille ici, elle n'a jamais été utilisée, à ma connaissance. C'est monsieur qui m'a suggéré de vous installer ici quand je

lui ai demandé quelle chambre je pouvais mettre à votre disposition ce matin. C'est elle qui offre la plus belle vue sur le jardin et la lande, et c'est la seule chambre dotée d'une salle de bains. Il y a aussi un salon privé et un dressing-room de l'autre côté de cette porte, dit-elle en la montrant.

— Eh bien, remerciez Anthony de ma part. Je vous promets que ce n'est que temporaire. En attendant que Jack se réveille...

— Si j'étais vous, je resterais là le temps de reprendre des forces. Vous avez besoin de dormir un peu.

— Merci beaucoup pour votre gentillesse.

— Ne soyez pas bête, je suis là pour ça.

Madame Trevathan lui sourit et quitta la pièce.

Quand Rebecca se réveilla un peu plus tard, elle se sentait légèrement mieux. Elle s'assit dans son lit et but le thé que madame Trevathan lui avait apporté. Pour la première fois, elle s'imprégna des détails de la pièce qu'elle occupait. Il était difficile de croire qu'elle avait été vide de toute présence humaine pendant si longtemps. Tout y était impeccable : même la peinture sur les plinthes semblait fraîche. Son regard s'attarda sur la coiffeuse Art déco parfaitement lustrée, et elle vit des bouteilles de parfum, une brosse et un collier de perles accroché à l'un des pans du miroir à trois faces. Elle se leva, s'approcha de la coiffeuse, prit une bouteille de parfum et la porta à son nez. Elle tressaillit quand elle réalisa que l'odeur lui était familière : c'était ce parfum léger, fleuri, qui flottait dans l'air certaines nuits dans sa chambre.

Pieds nus, elle avança à pas feutrés jusqu'à la porte et entra dans la salle de bains. Elle fut surprise là encore par la propreté et la netteté des équipements. La baignoire était vieille, mais ne présentait aucune trace d'usure pourtant si évidente dans les autres pièces de la maison. Une longue rangée de penderies vitrées occupait un mur entier. Rebecca en ouvrit une et resta ébahie en découvrant les magnifiques robes parfaitement préservées dans des housses en plastique transparent.

— Les vêtements de Violet, murmura-t-elle.

Elle se hâta de fermer la porte, retourna dans sa chambre et s'avança vers l'autre porte. Derrière, il y avait un petit salon joliment meublé. Des photos dans des cadres en argent étaient disposées sur un bureau, et elle vit le visage de Violet (son propre visage) la fixer. À côté d'elle se tenait un beau

jeune homme en habit de soirée. Ce devait être Donald, le grand-père d'Anthony.

Une autre porte menait à une pièce plus petite et plus austère : une pièce masculine sans aucune des caractéristiques propres à la féminité. Réalisant qu'il devait s'agir du dressing-room de Donald, elle vit un lit en bois étroit, une armoire en acajou, une commode et une étagère bourrée de livres. Rebecca lut les titres des ouvrages : il y avait de tout, des livres pour enfants aux romans de Thomas Hardy. L'un en particulier attira son attention. L'inscription RUDYARD KIPLING – Si apparaissait en relief sur le dos d'un volume en cuir marron épais.

Elle repensa immédiatement au poème « Si », dont lui avait parlé Ari la veille et qui avait été écrit par le célèbre auteur. Elle tira doucement l'ouvrage pour le consulter. Un gros insigne doré aux motifs complexes était dessiné au pochoir dessus. Elle s'assit sur le lit et ouvrit doucement l'ouvrage. Un texte écrit à l'encre à moitié effacé figurait sur la deuxième de couverture.

Noël 1910

Mon cher Donald,

Ce cadeau très spécial m'a été offert par Son Altesse, le maharajah de Cooch Behar, quand je suis retourné en Angleterre après avoir passé cinq ans comme résident en Inde. Il l'avait commandé spécialement pour moi, car il savait que Rudyard Kipling était mon auteur et mon poète préféré. Il contient, à la première page, un magnifique poème écrit à la main, mais il s'agit en fait d'un journal intime.

Utilise-le à ta convenance.

Ton père qui t'aime,

George

Rebecca savait, d'après ce qu'elle avait vu sur la plaque en pierre dans le mausolée, que George Astbury était mort quelques semaines plus tard seulement, en janvier 1911.

Elle tourna la première page jaunie et vit le poème, qui, comme l'avait indiqué le père de Donald, était écrit à la main avec de délicates décorations

dorées sur la page. Elle lut les vers et se dit qu'il n'y avait pas de cadeau d'adieu plus poignant d'un père à son fils.

Ces mots, écrits cent ans auparavant, lui donnèrent de la force à elle aussi. Elle se leva avec l'intention de remettre le livre à sa place, quand une tache d'encre en bas d'une des pages la poussa à tourner celle d'après.

Elle se rassit et lut la première entrée tracée dans une superbe écriture.

Janvier 1911

Papa est mort il y a quatre jours. J'ai appris la nouvelle à l'école et je suis rentré à la maison pour les funérailles. Maman passe ses journées dans la chapelle et insiste pour que nous venions avec elle. Franchement, en ce moment, je n'ai pas vraiment la foi, je ne crois pas en LUI, mais je ferai de mon mieux pour la soutenir dans sa peine. Selina, elle aussi, est bouleversée. Je sais que je suis désormais le seul homme à la maison et que je dois être courageux et fort. Papa, tu me manques terriblement, en vérité, et je ne sais pas comment consoler les femmes.

Le reste de la page était vierge. Il n'y avait pas d'autres entrées, mais, en tournant les feuillets, Rebecca constata que le journal reprenait en 1912 avec des entrées occasionnelles pendant les trois années suivantes, puis beaucoup plus fréquentes à partir de février 1919, juste après la fin de la Première Guerre mondiale.

Rebecca entendit qu'on l'appelait. Elle rangea à contrecœur le journal sur l'étagère et retourna rapidement dans la chambre.

— Comment vous sentez-vous ? demanda madame Trevathan qui venait d'entrer.

— Un peu mieux.

— Vous avez un peu plus de couleurs. Rebecca, Jack est réveillé et aimerait vous voir. Je lui ai dit que vous étiez en train de dormir. Je voulais vous demander si vous vous sentiez suffisamment bien pour avoir de la visite.

Le regard de madame Trevathan en disait long. Rebecca sut qu'elle comprenait.

— Pas vraiment, non, répondit honnêtement Rebecca.

— Voulez-vous que je veille à ce qu'il soit occupé jusqu'à demain ? Je pourrais lui suggérer d'aller à l'hôtel à Ashburton avec son ami James, tout à l'heure. Monsieur James a demandé de vos nouvelles, lui aussi. Il vous passe le bonjour, ajouta-t-elle.

— Ce serait très gentil à vous, mais, si Jack sort avec James, il risque de rentrer très tard et...

— Oui, je comprends, dit madame Trevathan. Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de lui.

— S'il vous plaît, s'il vous ennuie, envoyez-le-moi.

— Je vous assure que j'ai eu affaire à bien pire que votre jeune ami en mon temps, dit-elle sèchement. Bon, je vous ai apporté votre dîner, beaucoup d'eau et un verre de lait chaud à la demande expresse de monsieur. Il vous transmet lui aussi ses salutations, d'ailleurs, et vous souhaite un prompt rétablissement. Oh ! et ce gentleman indien, qui loge désormais ici, était lui aussi très inquiet et voulait vous voir, ajouta-t-elle. Bon, je vais vous laisser et je veillerai à ce qu'aucun de vos admirateurs ne vienne vous déranger ce soir, dit madame Trevathan en lui lançant un regard malicieux. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, utilisez la cloche à côté de votre lit.

Rebecca la regarda.

— Elle marche encore ?

— Bien sûr qu'elle marche encore ! Pourquoi ne prendriez-vous pas un bon bain dans la salle d'eau à côté ? Et, surtout, allez vous coucher tôt. Je peux vous apporter quelques affaires de votre ancienne chambre.

— Merci, je vais suivre vos conseils. Et vous avez raison : j'ai besoin de tranquillité.

— Je sais, ma chère, je sais. Comme je vous l'ai dit, laissez-moi faire, je m'occupe de tout.

Instinctivement, Rebecca s'avança vers elle et la serra dans ses bras.

— Merci.

Surprise et gênée par un tel témoignage d'affection, madame Trevathan s'empressa de se dégager et avança rapidement vers la porte.

— Bonne nuit, dormez bien.

— Je vais essayer.

Rebecca se sentait beaucoup plus calme maintenant qu'elle savait que Jack ne risquait pas de faire irruption dans sa chambre à n'importe quel

instant.

Elle prit un bain, puis alla récupérer le journal intime de Donald dans son dressing-room. Une fois dans son lit, elle tourna les pages du journal jusqu'à l'année 1919. La première entrée parlait d'« A » qui allait prendre un bateau pour l'Inde.

Donald parle sûrement d'Anahita, pensa soudain Rebecca.

Si c'était bien le cas, ce livre apparemment inoffensif, rangé parmi les autres sur l'étagère depuis des années sans que personne ne le remarque, pouvait contenir la preuve dont Ari avait besoin pour confirmer la présence d'Anahita ici et la véracité de son histoire.

Il suffit à Rebecca de lire deux autres entrées pour acquérir la certitude qu'« A » désignait bien Anahita. Elle leva les yeux vers le ciel et eut un sourire ironique.

— Tu nous as conduits tous deux ici, Anni, et je l'ai trouvé, murmura-t-elle en s'installant bien confortablement et en laissant les mots de Donald l'entraîner vers le passé...

Donald - Février 1919

30

1er février

A a embarqué aujourd'hui sur le bateau qui l'emmènera en Inde. Je suis vraiment malheureux sans elle. C'est un sentiment que je ne peux même pas expliquer. Elle est si merveilleuse, chaleureuse, intelligente, complètement différente des autres filles que j'ai rencontrées jusque-là. Je me demande comment je vais faire pour vivre sans elle durant les prochaines semaines. Demain, je dois retourner à Astbury pour essayer de dire à maman que nous allons être contraints de vendre le domaine. Je redoute sa réaction, franchement.

19 février

Je suis à Astbury. Maman refuse toujours de quitter sa chambre. Elle dit qu'elle est en train de mourir d'une terrible maladie, mais le docteur ne trouve aucun dysfonctionnement physique. Toute la maisonnée sait qu'elle boude à cause du mariage de Selina et d'Henri. J'ai reçu un très beau télégramme d'A qui a fêté son dix-neuvième anniversaire il y a trois jours sur le bateau. Ses mots d'amour m'aident à tenir le coup. Elle arrive à Calcutta dans deux semaines. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'elle rentrera vite à la maison. Je lui ai envoyé un télégramme à mon tour pour lui dire combien je l'aime. En tout cas, que cela lui plaise ou nous, je vais parler à maman aujourd'hui. Nous ne pouvons pas continuer comme ça plus longtemps.

S'armant de courage, Donald frappa à la porte de la chambre de sa mère. Il entendit le léger cliquetis de la porcelaine et une voix faible qui dit :

— Entrez.

— Bonjour, maman, je peux ouvrir un des rideaux ? Il fait si sombre dans cette pièce, je n'arrive même pas à te voir.

— Si tu penses que c'est absolument nécessaire, mais la lumière me fait mal aux yeux, répondit Maud d'une voix chevrotante.

Donald tira un des rideaux et s'approcha de sa mère.

— Je peux m'asseoir ?

— Prends une chaise et mets-la à côté de mon lit.

Elle lui montra la chaise d'un mouvement laborieux des doigts sur son drap.

Donald s'exécuta.

— Comment te sens-tu ?

— Toujours aussi mal.

— Tu as quand même repris un peu de couleurs.

— C'est sans doute le fard à joues que j'ai demandé à Bessie d'appliquer sur mon visage ce matin, répliqua Maud d'un ton brusque. Plus les jours passent, plus mon état s'aggrave.

Donald prit une profonde inspiration.

— Maman, je sais que tu ne vas pas très bien, mais il y a certaines choses dont nous devons absolument parler.

— Comme le fait que ta sœur épouse cet horrible petit Français ? Ton père doit se retourner dans sa tombe.

Donald pensa à son père, si chaleureux, si aimant, et sut qu'il aurait été heureux que Selina ait trouvé quelqu'un avec qui refaire sa vie après avoir connu une telle tragédie.

— Ce qui est fait est fait, maman. Et ni toi ni moi ne pouvons y changer quelque chose. Selina est adulte et elle est capable de prendre ses décisions toute seule.

— Si tu n'approuves pas son choix, pourquoi alors assister à ce petit mariage sordide ? répliqua Maud. Aucun membre de la haute société londonienne ne sera présent, c'est un fait.

— C'est ma sœur, maman. Et il se trouve que j'apprécie Henri. Je pense qu'il aime Selina et qu'il prendra bien soin d'elle et d'Eleanor.

— Dans ce cas, de quoi veux-tu parler avec moi ? demanda Maud pour changer de sujet.

Il prit son courage à deux mains pour lui annoncer la mauvaise nouvelle.

— Maman, le domaine est dans une situation financière catastrophique et, si je ne fais pas bientôt quelque chose, la maison va littéralement

s'effondrer sur nous. La banque pourrait même décider de la saisir, tant nous sommes endettés.

Comme sa mère ne réagissait pas, Donald poursuivit péniblement :

— La situation est si désespérée, qu'il ne me reste plus qu'une solution : vendre. Prions pour que je trouve un acheteur qui a suffisamment d'argent pour voir son potentiel et la restaurer.

En entendant ces mots, Maud leva brusquement les yeux vers son fils. Même à la faible lumière, Donald vit à son expression qu'elle était horrifiée.

— Vendre le domaine d'Astbury ?

Il regarda sa mère rejeter la tête en arrière et se mettre à rire.

— Donald, je veux bien reconnaître que la maison a besoin d'être rénovée, mais je pense que tu dramatises un peu trop la situation. Nous ne pouvons pas la vendre, tu le sais bien ! Elle est dans la famille depuis le dix-septième siècle !

— Maman, j'ai passé le dernier mois à parler avec nos banquiers, le comptable et l'intendant du domaine. Ils disent tous la même chose : le domaine ne rapporte plus assez d'argent pour éponger ses dettes, c'est tout. Je suis désolé, mais c'est la réalité.

— Donald...

La voix de Maud s'éleva soudain des profondeurs de sa maladie débilitante.

— Je peux tolérer beaucoup de choses, mais jamais je n'accepterai de vendre le domaine d'Astbury.

— Maman, répondit Donald le plus calmement possible, tu te souviens peut-être qu'il y a trois mois, le jour de mes vingt et un ans, j'en suis devenu le propriétaire officiel. Par conséquent, c'est à moi de décider ce qu'il y a de mieux à faire. La situation est triste et déplaisante pour tout le monde, mais nous n'avons pas le choix. À moins que tu ne préfères attendre que les huissiers nous mettent dehors.

À ces mots, Maud se laissa retomber sur ses oreillers et mit la main sur son cœur.

— Comment peux-tu être si cruel ? Je suis malade, et tu viens m'annoncer une telle nouvelle ! J'ai une terrible douleur dans la poitrine. S'il te plaît, appelle Bessie, appelle le docteur...

Donald la regarda et vit que son visage avait blêmi. Elle était désormais blanche comme un linge.

— Maman, s'il te plaît, je ne voulais pas te contrarier, mais le temps presse.

Elle haletait comme si elle avait du mal à respirer normalement. Donald se leva.

— Je vais appeler le docteur Trefusis. Je suis désolé de t'avoir bouleversée.

Il soupira et quitta la pièce.

Le docteur Trefusis vint immédiatement. Il ausculta Maud et retrouva Donald qui attendait nerveusement devant la chambre.

— Elle a fait une sorte de crise de nerfs. Je lui ai donné un soporifique et je reviendrai demain matin pour voir comment elle se porte. Toutefois, dans notre intérêt à tous, dit-il avec fermeté, je suggère que vous ne lui parliez plus pour l'instant du sujet, quel qu'il soit, que vous avez abordé avec elle tout à l'heure !

10 mars

J'ai reçu un télégramme d'A dans lequel elle me dit qu'elle est arrivée sans encombre en Inde et qu'elle est en route pour le palais de Cooch Behar. Maman refuse toujours de quitter sa chambre, m'en interdit d'ailleurs l'accès, et j'erre tout seul dans le vestibule dans un état constant d'angoisse et de désespoir. J'ai passé l'après-midi à écrire une longue lettre à A au palais pour me consoler. Une atmosphère lugubre règne à Astbury, et la tension est palpable. Les domestiques sont toujours les premiers à sentir le vent tourner, et je pense qu'ils savent tous que quelque chose se trame. Ce matin, j'ai fait venir un marchand de biens. Il a estimé le domaine, une somme bien dérisoire, étant donné ce qu'il contient. Mais cela suffira néanmoins à rembourser la dette et à acheter pour A et moi une maison de campagne beaucoup plus petite. Il restera assez d'argent pour que maman puisse acquérir elle aussi une maison.

Le mois d'avril arriva, et Donald retrouva un peu d'entrain avec les belles journées de printemps. Le jardin reprenait vie, et les ajoncs se paraient du plus beau jaune dans la lande environnante. Pourtant, en sortant

Glory de l'écurie, un matin, une peur tenace lui étreignit le cœur. Il n'avait pas eu de nouvelles d'Anni depuis près d'un mois, pas depuis qu'elle était arrivée au palais de Cooch Behar. Tandis qu'il poussait Glory à prendre de la vitesse et qu'il traversait la lande au galop, des doutes s'insinuèrent dans son esprit et entamèrent insidieusement sa confiance.

Avait-elle rencontré quelqu'un en Inde ? Après tout, c'était une femme superbe et accomplie (ce n'était peut-être pas une princesse, mais elle était malgré tout issue de l'aristocratie). De plus, son instruction, sa grâce, son intelligence séduiraient n'importe quel homme. Il était certes lord du Royaume britannique, mais il n'était pas riche, et, dès que le domaine d'Astbury serait vendu, il n'aurait plus de royaume sur lequel régner. Donald avait pris conscience ces dernières semaines que son éducation l'avait tout juste préparé à tenir son rang d'aristocrate et à gérer un domaine et son personnel. À moins de retourner à l'armée (une perspective qui l'horrifiait), que pourrait-il faire de sa vie si le domaine était vendu ? Il descendit de cheval près du ruisseau où Anni et lui avaient discuté le premier été et s'allongea dans l'herbe pour réfléchir.

Après ce qu'il avait vécu pendant la guerre, il ne pouvait pas concevoir de mener une existence oisive, sans but. Et il se sentait coupable. Coupable parce que c'était lui qui tirerait un trait sur des siècles d'histoire des Astbury au domaine d'Astbury. Il se surprit à réfléchir, encore une fois, à un moyen de sauver le domaine, mais aucune solution réaliste ne lui vint à l'esprit. Il savait que, s'il y avait un moyen, il renoncerait immédiatement à vendre, pas seulement à cause de l'histoire familiale, mais aussi parce qu'il aurait au moins le sentiment de faire quelque chose d'utile : il permettrait en effet aux quelque deux cents personnes qui travaillaient sur le domaine et aux métayers de gagner leur pain. Et puis il y avait sa mère aussi, qui, malgré le fait qu'elle en rajoutait certainement, était désespérée à l'idée d'avoir à partir. Donald se leva et remonta à cheval. Il se dit qu'il lui faudrait tout simplement accepter la situation et consacrer toute son énergie à construire son avenir avec Anni. Il donnerait ainsi un nouveau sens à sa vie.

15 mai

Hier (enfin), maman est sortie de sa chambre. Mais aucune nouvelle d'A depuis près de dix semaines. Je lui ai envoyé de nombreuses lettres à l'adresse qu'elle m'a donnée au palais, mais je n'ai reçu

aucune réponse. Où peut-elle être ? Je ne me suis jamais senti aussi déprimé. Peut-être m'a-t-elle oublié ? Peut-être a-t-elle, comme son amie Indira, rencontré un prince indien et peut-être s'est-elle enfuie avec lui ?

Donald jeta son stylo, se leva et s'approcha tristement de la fenêtre de sa chambre. Il regarda dehors. Le soleil était déjà haut dans le ciel, et c'était une très belle journée. Pourtant, il ne pouvait pas l'apprécier. Anni hantait constamment son esprit : des pensées horribles l'assaillaient lorsqu'il essayait de trouver une explication à son silence. Peut-être, se dit-il, n'avait-il tout simplement pas reçu ses lettres. Il était bien connu que le courrier ne s'acheminait pas très bien entre l'Angleterre et l'Inde. Mais il savait qu'il ne pourrait pas se calmer tant qu'il n'aurait pas eu de ses nouvelles. Quand il descendit prendre son petit-déjeuner au rez-de-chaussée, il trouva sa mère en train de manger une assiette d'œufs et de lard grillé.

— Je suis heureux de constater que tu as bien meilleure mine, maman.

Il parvint à esquisser un sourire plutôt crispé.

— Tu sais bien que l'hiver ne me convient pas. Mais l'été approche et il y a fort à faire.

— Vraiment ? dit Donald, se demandant ce qu'elle entendait par là.

— Oui.

Maud lui tendit une lettre par-dessus la table du petit-déjeuner.

— De vieux amis de ton père ont émis le souhait de nous rendre visite. J'ai dit oui, bien sûr.

Donald lut attentivement la lettre qui avait été envoyée de New York.

— Ils disent qu'ils vont arriver dans sept semaines environ. Qui sont les Drumner, au fait ?

— Ralph Drumner est le chef de l'une des familles les plus anciennes et, oserais-je dire, les plus riches de New York. Je crois qu'il possède une banque, et sa femme, Sissy, est exquise. Ils ont aussi une fille, Violet, qui a à peu près le même âge que toi. Elle voyage actuellement en Europe, mais devrait rejoindre ses parents ici pendant l'été.

Donald fut surpris par son enthousiasme apparent. Maud considérait la plupart des Américains comme des gens vulgaires.

— Eh bien, si tu te sens assez en forme pour les accueillir et les distraire, je suis heureux de constater que la perspective de leur visite t'a redonné de l'entrain.

— Oui, je crois que je reprends un peu espoir.

Maud sourit gaiement à son fils. La voyant de bonne humeur, Donald décida d'aborder le sujet de Selina.

— Tu pourrais peut-être profiter du séjour de tes amis pour inviter Selina. Je suis sûr que la petite Eleanor aimerait revoir sa grand-mère et Astbury.

— Comme tu le sais parfaitement, Donald, tant qu'elle sera mariée à cet homme, Selina ne sera pas la bienvenue ici. Me suis-je bien fait comprendre ?

Donald soupira. En tant que lord Astbury, propriétaire légal du domaine, il pouvait très bien passer outre son interdiction et inviter sa sœur à leur rendre visite quand bon lui semblait. Pourtant, s'il contrariait sa mère encore une fois, les conséquences seraient terribles, il en était conscient. Puisqu'elle semblait bien mieux disposée, il préférait ne pas aller à son encontre pour l'instant.

9 juin

Je suis allé à Londres pour rediscuter avec le banquier. Encore de mauvaises nouvelles : le temps presse, et il faut que je mette le domaine en vente au plus vite. Je suis aussi allé voir l'infirmière en chef du London Hospital à Whitechapel, où travaillait Anni, mais elle n'a eu aucune nouvelle d'elle. J'ai vu Selina brièvement. Elle a rencontré Indira et son nouveau mari dans le sud de la France. Anni a dit à Indira qu'elle retournait directement en Angleterre quand elle a quitté Paris en mai. Je suis fou d'inquiétude. Que me reste-t-il si je n'ai plus Anni à mes côtés ?

14 juillet

Ralph Drumner et sa femme Sissy sont arrivés à Astbury il y a une semaine. Ils ont l'air gentils et, malgré le délabrement de la maison, ils sont ravis de séjourner dans un vrai château avec un lord anglais en prime. Sissy a même fait la révérence pour me saluer la première fois ! Je pense que Ralph Drumner est beaucoup plus malin qu'il ne le laisse paraître. À l'évidence, il est riche comme Crésus. Sissy porte les habits des plus grands couturiers parisiens et dégouline de diamants. Ils vont passer deux mois ici. « Ils font l'Angleterre cette année », comme ils disent, et leur fille Violet arrive demain. Toujours

aucune nouvelle d'A. Mon cœur se glace, car je ne vois qu'une raison pouvant expliquer son silence.

— Les Drumner seront de retour à quinze heures trente, juste à temps pour le thé, annonça Maud. Je propose que nous le prenions sur la terrasse. Tu sais qu'ils sont allés chercher leur fille à Londres ? Elle est arrivée de Paris hier soir.

— Oui, maman, répondit distraitement Donald qui était en train de prendre son petit-déjeuner.

— Puisque tu as à peu près le même âge qu'elle, il serait bien que tu te joignes à nous et que tu discutes un peu avec elle.

Donald plia le *Times* et se leva de table.

— Ne t'inquiète pas, je viendrai parader.

Cet après-midi-là, Donald fit le tour du domaine à cheval. Les métayers à qui il rendit visite étaient optimistes et joyeux, car les conditions climatiques avaient été idéales pour le blé, et la moisson qui allait débiter dans quelques semaines s'annonçait exceptionnelle. Ils pensaient que cette nouvelle lui ferait plaisir. Ils n'avaient aucune idée du sort qui les attendait. Un acheteur potentiel avait été trouvé. Monsieur Kinghorn, originaire des Cornouailles, était un homme d'affaires qui avait fait fortune dans l'étain pendant la guerre. Il semblait correct et honnête, et souhaitait s'acheter une place dans la bonne société en acquérant le domaine d'Astbury.

Il pourrait l'acheter pour une bouchée de pain, tout simplement parce que les acquéreurs ne se bousculaient pas dans le contexte morose de l'après-guerre. Donald n'avait pas encore donné son accord définitif. Mais, au moins, pensa-t-il pour se consoler en confiant la jument au palefrenier et en retournant au château, le domaine serait-il géré d'une façon beaucoup plus efficace et professionnelle sous l'œil vigilant du nouveau propriétaire.

En traversant le jardin, Donald aperçut les Drumner et sa mère en train de boire le thé sur la terrasse et il réalisa qu'il était en retard. Tant pis, sa tenue d'équitation devrait faire l'affaire ; il n'avait pas le temps d'aller se changer, sinon sa mère ne manquerait pas de le sermonner. Il monta rapidement les marches et croisa en cet instant le regard de la jeune femme assise à table avec ses parents et Maud. L'homme qu'il était reconnu immédiatement que Violet Drumner était une beauté. Son corps mince était vêtu d'une jolie robe fluide, et ses cheveux blonds étaient coupés à la mode

du moment. Quand il s'approcha, il vit qu'elle avait des yeux vifs d'une belle couleur marron et une bouche en cœur parfaitement dessinée sur une peau pâle sans la moindre imperfection.

— Bonjour, dit-il en arrivant sur la terrasse. Maman, Ralph, Sissy, mes excuses, je suis un peu en retard.

Donald se tourna alors vers la jeune femme.

— Mademoiselle Drumner, bienvenue à Astbury. Je peux vous appeler Violet ?

— Oui, bien sûr.

Elle sourit, découvrant brièvement ses dents parfaites.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, dit-il en s'asseyant tandis que la domestique s'empressait de remplir sa tasse. Comment s'est passé votre voyage jusqu'ici ?

— Très bien, répondit Violet. J'étais ravie de voir un peu la campagne anglaise, car je n'avais pas eu l'occasion de voyager en dehors de Londres jusqu'à présent. Tous les bals auxquels j'ai été invitée en Angleterre au début de l'été se déroulaient en ville.

— Bien sûr, Violet a fait son entrée dans le monde à New York, l'année dernière, dit Sissy.

— En effet, dit Maud en haussant presque imperceptiblement les sourcils.

— La Saison vous a plu ici aussi ?

— Oh oui ! J'ai rencontré beaucoup de personnes intéressantes. J'adore tout simplement l'Angleterre, ajouta Violet avec son accent new-yorkais enjoué.

— Au dire de tous, Violet était la reine de la Saison à Londres, cette année, dit Ralph. Elle a été courtisée par une cohorte de jeunes hommes titrés. Ne dis pas le contraire, Violet !

— Oh ! papa !

Violet rougit joliment.

— Toutes les filles avaient du succès.

— Y a-t-il un jeune homme en particulier qui a attiré votre attention ?

— Je pense que je suis trop jeune pour me fixer tout de suite, répondit Violet avec diplomatie.

— Vous montez à cheval, Violet ? demanda Donald pour changer de sujet.

— Oh oui ! À Central Park assez souvent et aussi quand nous allons dans notre cottage à Newport en été. J'ai mon cheval là-bas.

— Dans ce cas, j'aimerais vous emmener faire une promenade à cheval dans la lande pendant que vous êtes là.

— Avec plaisir, Donald.

24 juillet

Je suis encore allé me promener à cheval avec Violet ce matin. Elle a une bonne technique, mais elle monte à cheval comme une fille. A montait comme un homme. Malgré tout, elle est adorable, intelligente, bien éduquée, et sa joie d'être en Angleterre me fait sourire. Elle est très mignonne aussi et, parfois, quand je la regarde, je me dis que sa peau blanche et ses cheveux blonds forment un contraste saisissant avec la beauté exotique et sensuelle d'Anni. Au moins, sa présence ici m'a aidé à moins penser à Anni, car son énergie naturelle est contagieuse.

Donald réalisa qu'il avait le pas plus vif et plus léger depuis deux semaines. Avec leur enthousiasme si caractéristique des Américains, les Drumner avaient détendu l'atmosphère, et l'ambiance lugubre qui régnait à Astbury Hall avant leur arrivée avait disparu. Maud s'était même décidée à inviter les membres de l'aristocratie locale à un dîner quelques jours auparavant. Même les domestiques semblaient apprécier la charge de travail supplémentaire que leur apportait la présence des visiteurs. Les femmes de chambre montaient et descendaient les escaliers à toute vitesse, faisaient couler des bains aux deux Américaines et s'occupaient de leur imposante garde-robe. Le couloir où se trouvaient les chambres d'amis sentait constamment le parfum de Violet, léger et estival, comme elle. Leurs visages joviaux l'accueillirent ce matin-là à la table du petit-déjeuner tandis que Ralph détaillait avec enthousiasme leur projet d'aller visiter les Cornouailles dans les prochains jours.

— Maman, dit Violet, ça ne vous dérange pas si je ne vous accompagne pas ? Amy Venables organise une soirée dansante à Londres et m'a écrit pour me demander si je pouvais venir. J'aimerais beaucoup revoir certains de mes amis anglais de la Saison une dernière fois avant notre départ pour New York.

— Je comprends, ma chérie, mais tu ne peux pas aller à Londres toute seule. C'est tout simplement hors de question, répondit Sissy.

— Nous avons beaucoup de place dans notre maison à Londres, dit Maud. Vous pourrez vous installer là-bas, Violet ma chère.

— C'est très gentil de votre part, lady Astbury.

— Et n'avais-tu pas dit que tu devrais te rendre en ville dans les prochains jours, Donald ? ajouta Maud.

— Euh, oui, je serai à Londres, répondit-il, un peu mal à l'aise, ne voulant pas paraître grossier.

— Oh ! mais c'est parfait ! Vous pourrez m'accompagner au bal. Je suis sûre qu'Amy Venables sera ravie, dit Violet en battant des mains.

— Quelle merveilleuse idée ! s'exclama Maud. Eh bien, voilà qui est réglé, dit-elle en souriant à ses invités.

Après le petit-déjeuner, Donald se retira dans la bibliothèque avec le *Times*, mais fut incapable de se concentrer. Malgré le fait qu'il n'avait aucune nouvelle d'Anni depuis près de cinq mois, il se sentait mal à l'aise à l'idée d'accompagner Violet à un bal. Toutefois, sa mère s'était montrée extrêmement habile et il aurait été fort impoli de faire marche arrière. En songeant à la renaissance soudaine de sa mère et à son amabilité très inhabituelle, Donald se demanda pour la première fois si l'arrivée inattendue des Drumner à Astbury était aussi fortuite qu'elle ne l'avait semblé au départ. Après tout, la richesse des Drumner ne faisait aucun doute, et Ralph avait parlé pas plus tard que la veille des fonds en fidéicommis qu'il gérât pour sa fille jusqu'à sa majorité, dans trois mois, une somme qui ferait naturellement partie de sa dot quand elle se marierait.

— Maudite maman !

Donald posa brusquement le journal sur la table, se leva et alla se poster devant la fenêtre. Il s'en voulait d'avoir été aussi naïf. Comment n'avait-il pas pu voir la toile que sa mère avait tissée autour de lui ?

— Je ne me laisserai pas acheter ni manipuler, dit-il entre ses dents tout en regardant le parc qui baignait dans la douce lumière du soleil d'août.

De plus, Maud ne pourrait pas influencer sur les sentiments de Violet à son égard. Avec sa fortune, sa personnalité attachante et sa beauté indéniable, elle avait certainement l'embarras du choix ; les beaux partis devaient se bousculer à sa porte. Il était peu probable qu'elle s'intéresse à lui. Pourtant, il repensa à la façon dont elle lui souriait tout en le regardant derrière ses

longs cils, à l'enthousiasme avec lequel elle acceptait chaque activité qu'il proposait... Durant le long voyage en train jusqu'à Londres, Donald écouta Violet parler de sa vie à New York, de la magnifique maison de Park Avenue où elle habitait avec ses parents, des endroits merveilleux qu'elle avait vus lors de son voyage en Europe.

— Je pense que le retour en Amérique va être difficile. Les Américains ont parfois l'esprit si étriqué, ajouta-t-elle comme si son expérience de trois mois en Europe avait fait d'elle une citoyenne du monde.

— Vous préférez l'Angleterre, alors ? demanda poliment Donald.

— Oh oui ! J'ai toujours eu une grande passion pour votre littérature. J'adore la campagne, ici. Tout est si pittoresque.

Quand ils arrivèrent à la maison de Belgrave Square, Violet fut conduite dans sa chambre par une domestique, et Donald entra dans le grand salon, où il trouva Selina, assise au bureau, en train d'écrire une lettre.

— Donald.

Son visage s'illumina quand elle le vit, et elle se leva pour venir l'embrasser.

— Comment vas-tu, Selina ?

— Je reviens tout juste du château d'Henri, en France. Il est resté là-bas, car il a encore quelques affaires à régler. Eleanor et moi logeons ici pour l'instant en attendant que notre nouvelle maison de Kensington soit prête. Tu veux un peu de thé ?

— Avec plaisir, dit Donald en s'asseyant dans un fauteuil pendant que Selina appelait une domestique.

— Et tout va bien à Astbury ? lui demanda-t-elle.

— Eh bien, maman va beaucoup mieux, en tout cas. Elle est même pleine d'entrain. Rien à voir avec l'humeur qu'elle affichait la dernière fois que tu l'as vue.

Donald regarda sa sœur en haussant les sourcils pour bien se faire comprendre.

— As-tu décelé chez elle le moindre signe indiquant qu'elle serait prête à me pardonner ?

— Pour être honnête, je n'en ai pas parlé avec elle ces derniers temps. Elle déborde d'énergie depuis quelques semaines, et je n'ai pas voulu gâcher sa bonne humeur en abordant des sujets délicats.

— Tu as sans doute eu fort à faire de ton côté... Je suppose que tu as fait découvrir les plus beaux coins du Devon à notre jeune héritière américaine.

— J'ai fait mon devoir, naturellement, concéda-t-il. Ce soir, je dois assister à un horrible bal avec toutes ses amies ingénues qui ont fait leur entrée dans le monde.

— Tu apprécies Violet, Donald ? Je suis impatiente de faire sa connaissance.

— Oui, c'est une fille absolument charmante.

Le visage de Donald s'assombrit.

— Mais ça ne va pas plus loin, tu comprends parfaitement pourquoi.

— Oui, bien sûr. Tu as eu des nouvelles d'Anni ?

— Non, rien.

Il soupira.

— J'ai même écrit à Scotland Yard pour voir s'ils pouvaient la retrouver, mais leurs recherches ont été infructueuses. On dirait qu'elle s'est tout simplement volatilisée.

— Eh bien, c'est déjà ça, dit Selina pour le réconforter. Nous pouvons au moins en déduire qu'elle n'est pas morte.

— Selina, elle pourrait être n'importe où. Elle n'est peut-être même pas rentrée en Angleterre comme elle l'a dit. En fait, je commence à penser qu'elle est restée en Inde et qu'elle n'a pas pu se résoudre à me le dire.

Ils restèrent tous deux silencieux, perdus dans leurs pensées, quand la domestique apporta la théière et les tasses sur un plateau. Selina remplit une tasse pour chacun d'eux, puis regarda Donald pensivement.

— Donald, mon chéri, ça me crève le cœur de te le dire, mais...

— Je sais et je préfère que tu ne dises rien, l'arrêta-t-il. Je commence à réaliser que je n'ai pas d'autre choix que d'essayer de tourner la page.

— Oui, j'en ai bien peur, approuva Selina. Je sais combien tu l'aimais, mais...

— Combien je l'*aime*, l'interrompit Donald.

— Oui, combien tu l'aimes, rectifia Selina. Mais, si vous vous étiez mariés, la vie n'aurait pas été facile pour vous. Tu connais la haute société anglaise : vous auriez eu beaucoup de mal à vous faire accepter.

— Je m'en fiche complètement, répliqua Donald avec colère. Dans les tranchées, j'ai côtoyé des hommes de toutes races, de toutes croyances et de toutes couleurs de peau, et j'ai vu leur courage. Je les ai vus mourir aussi,

dans d'atroces douleurs, exactement comme les Blancs, si tu veux tout savoir !

— Tu n'as pas de préjugés, Donald, et c'est tout à ton honneur, répondit calmement Selina. Mais tu sais parfaitement que les autres en ont et en auront toujours.

— Es-tu en train de me dire qu'Anni m'a quitté pour me protéger de tout ça ?

— Non. Enfin, c'est une raison possible. Je suis tout aussi déconcertée que toi par son silence.

— J'espère qu'Anni n'a jamais été mal à l'aise avec moi à cause de sa couleur de peau.

— Donald, je ne dis pas qu'elle a pu se sentir mal à l'aise à cause de toi, mais des autres, expliqua Selina pour essayer de le calmer. Regarde notre mère, par exemple. Et si vous aviez eu des enfants ? Ils auraient été métis et...

— Ça suffit.

Donald posa bruyamment sa tasse sur sa soucoupe.

— Pardonne-moi.

Selina était au bord des larmes.

— J'essayais simplement de te montrer les difficultés que vous auriez éprouvées si tout s'était passé comme vous l'aviez prévu.

— Rien de tout cela n'aurait eu d'importance puisque nous aurions été ensemble.

Donald se leva.

— Je ferais mieux d'aller me préparer pour ce foutu bal.

Donald monta à l'étage. Une fois dans sa chambre, il se laissa tomber sur le lit et prit sa tête entre ses mains. Selina pouvait-elle avoir raison ? Anni avait-elle décidé de ne pas revenir pour le protéger de lui-même ? Il refusait tout simplement de croire à cette théorie. Donald en arrivait toujours à la même conclusion : il était désormais convaincu qu'elle avait réalisé qu'elle ne l'aimait pas comme elle l'avait cru. Ou peut-être avait-elle rencontré quelqu'un qu'elle aimait davantage, pensa-t-il en frémillant.

Les yeux embués de larmes, il envisagea pour la première fois un avenir sans elle. Et il comprit qu'il commençait à perdre espoir.

25 août

La soirée d'hier a été beaucoup plus amusante que prévu. Deux de mes vieux amis de Harrow étaient présents ; ils accompagnaient leur fiancée. J'étais vraiment heureux de les revoir, et nous avons naturellement parlé du bon vieux temps. Ils doivent tous deux se marier dans les prochaines semaines et m'ont invité à la cérémonie. Ils m'ont bien sûr taquiné à propos de V en me disant que j'avais de la chance de danser avec la plus jolie fille de la pièce.

Violet avait décidé de rester en ville un peu plus longtemps. Et Donald répugnait à rentrer dans le Devon pour donner sa réponse définitive à monsieur Kinghorn concernant la vente du domaine. Il repoussa lui aussi son retour. Quand il n'accompagnait pas Violet à différents dîners et quand il ne lui faisait pas visiter les monuments de la ville, Donald avait un peu de temps pour lui et il décida de retourner dans son club à Pall Mall. Il fut heureux de renouer avec ses vieilles connaissances, de parler avec elles jusque tard dans la nuit, de la guerre surtout.

Il prenait progressivement conscience que, lorsqu'il avait été à Londres, après l'armistice, il s'était entièrement consacré à Anni et à son amour pour elle. Tout ce qui lui importait alors, c'était d'être avec elle, et il n'avait ni le temps ni l'envie de faire autre chose. C'était comme s'il avait vécu dans une bulle et, même s'il souffrait encore de son silence et de son absence, ses retrouvailles avec la société qu'il fréquentait depuis toujours lui faisaient le plus grand bien. Il était flatté que ses amis envient sa relation avec Violet, qui semblait vraiment être la reine de la vie mondaine à Londres. Elle était belle, elle avait l'esprit vif, et Donald se rendit compte que, quand elle était loin du cocon étouffant de ses parents, elle était pleine de vivacité et très malicieuse.

Il ne pouvait s'empêcher d'être charmé par son humour et par le plaisir sincère qu'elle avait d'être en vie, tout simplement. Anni était profonde, passionnée et sombre, Violet était joyeuse, frivole et légère. Il remarqua

aussi qu'elle était d'une générosité sans bornes, trouvant toujours des surprises pleines de délicatesse pour faire plaisir à ses nombreux amis.

Les invitations se succédaient, et elle était accueillie à toutes les tables de la haute société londonienne. Les hommes se battaient pour avoir le privilège d'être assis à côté d'elle et de profiter de sa compagnie. Donald l'accompagnait pratiquement tous les soirs à des événements et il commençait à apprécier cette vie sociale.

Alors que le séjour de Violet à Londres touchait à sa fin, ils furent invités à dîner dans la maison de lord et lady Charlesworth près de Hyde Park. Leur fils, Harry, était l'héritier de l'un des plus grands et des plus importants domaines du pays.

Il était d'une grande beauté et avait une personnalité charmante et très exubérante. Comme d'habitude, en tant que reine du moment, Violet était assise à côté de son jeune hôte, et Donald les vit converser à voix basse pendant tout le dîner, comme s'ils étaient très intimes. Il était évident qu'il était très épris d'elle et que c'était réciproque.

Au moment du dessert, il réalisa, horrifié, qu'il était jaloux.

Déconcerté par cette prise de conscience soudaine, il fut d'humeur contemplative pendant tout le retour. Violet était pleine d'entrain, comme à son habitude, et ne parlait que de Harry. Elle lui apprit que le jeune homme l'avait invitée dans son domaine du Derbyshire pour l'ouverture de la chasse quelques jours plus tard.

Le lendemain matin, une lettre fut déposée sur le plateau dans le vestibule. Elle était adressée à Violet. Donald, qui passait par là pour aller prendre son petit-déjeuner, la retourna et reconnut le sceau de Charlesworth au verso. Ce soir-là, Violet ne demanda pas à Donald de l'accompagner comme à l'accoutumée. Une jeune fille vint la chercher, et elle partit vêtue d'une magnifique robe Paquin (une nouvelle) et dans un nuage de parfum. Il n'arriva pas à trouver le sommeil et ne put s'endormir qu'après avoir entendu ses pas légers dans l'escalier aux premières heures du matin.

Absente au moment du petit-déjeuner, elle prit place à table pour le repas de midi, mais bâillait encore.

— Avez-vous passé une bonne soirée ? s'enquit poliment Donald.

— Merveilleuse, répondit-elle, l'air rêveur. Harry connaît les meilleurs endroits de Londres. Il m'a emmenée dans un club en sous-sol, où ils jouent

les plus beaux morceaux de jazz du moment. Nous avons dansé toute la nuit, j'ai très mal aux pieds ce matin. Et ses amis sont adorables !

— Allez-vous revoir Harry ?

— J'espère, il est tellement amusant !

— Eh bien, pour ma part, je dois songer à rentrer dans le Devon. Dois-je vous laisser à Londres ? suggéra Donald. Vous semblez parfaitement capable de vous débrouiller toute seule.

Elle le regarda à travers ses longs cils et parut soudain vulnérable.

— L'idée d'entreprendre ce long voyage seule ne me sourit guère.

— Je n'ai aucune envie de gâcher votre plaisir, répondit Donald qui se sentit très vieux, tout à coup. Nous pourrions peut-être trouver un compromis et partir pour le Devon à la fin de la semaine ?

— Oui, ça serait parfait. J'ai passé un merveilleux séjour à Londres. Merci, Donald.

— De rien. Je suis ravi que vous vous soyez bien amusée. Si vous voulez bien m'excuser, j'ai un rendez-vous dans mon club.

Donald se leva et se dirigea vers la porte, puis il se retourna et la regarda :

— Vous pourriez peut-être, avant notre départ, m'emmener dans un de ces nouveaux endroits que Harry connaît ?

— Oh ! Donald ! Avec plaisir !

Et soudain, les rôles se renversèrent. Désireux de plaire à Violet, Donald se retrouva les trois soirs suivants dans un club de jazz, apprenant à danser au son de cette musique nouvelle, si populaire aux États-Unis, et qui était en train de créer une petite révolution en Angleterre. Ils rentraient à Belgrave Square un peu avant l'aube, couverts de sueur et riant aux éclats. Donald lui donnait un chaste baiser en bas de l'escalier, elle lui souriait, puis montait les marches avec cette grâce intrinsèquement féminine pour gagner sa chambre.

La dernière nuit avant leur retour dans le Devon, une fois que Violet fut dans sa chambre, Donald alla au salon pour se servir un verre de brandy. Tout en buvant une gorgée, il s'avoua que, ce soir, il avait vraiment eu envie de l'embrasser. Il soupira quand il réalisa qu'il était impatient de rentrer dans le Devon le lendemain et d'avoir enfin Violet pour lui tout seul.

— Anni, murmura-t-il dans le vide tout en se laissant tomber dans un fauteuil, rongé par la culpabilité. Pardonne-moi.

Dans le train qui les ramenait à Astbury, Violet, sans doute épuisée par sa vie trépidante à Londres, dormit pendant la majeure partie du trajet, et Donald en profita pour faire le point sur ses sentiments.

Il ne savait pas si son affection croissante pour Violet était une simple réaction au désespoir d'avoir perdu Anni, mais il ne pouvait pas ignorer non plus le fait qu'il y avait peut-être dans ses magnifiques yeux la clé d'un autre avenir possible. S'il était contraint de vendre Astbury, il n'aurait plus aucun but dans la vie.

Quand il avait envisagé ce scénario pour la première fois, il pensait vivre avec Anni, et il se sentait capable de repartir de zéro avec la femme qu'il aimait à ses côtés. Mais désormais, pensa Donald en soupirant, s'il devait vendre et se retrouver seul, sa vie n'aurait tout simplement plus de sens.

D'un autre côté, s'il épousait Violet, pour qui il avait beaucoup d'affection, et qui redonnerait certainement vie à Astbury Hall, avec son argent, sa personnalité et ses nombreux contacts dans la haute société, serait-ce vraiment une alternative si terrible ?

Et peut-être, pensa-t-il, Selina n'avait-elle pas entièrement tort. Durant les premiers mois après la fin de la guerre, il était dévasté émotionnellement, profondément marqué par les horreurs qu'il avait vues. Il avait été vital pour lui de partager cette expérience avec quelqu'un qui le comprenait. Mais à long terme... Donald regarda par la vitre du train et se demanda franchement si sa relation avec Anni aurait pu marcher. S'était-il bercé d'illusions ?

Il s'avoua aussi qu'il avait apprécié de retrouver son ancien monde pendant son séjour à Londres. Même si ce milieu était parfois superficiel, il s'y sentait malgré tout à sa place. Il savait qu'il ne pourrait aimer personne comme il aimait Anni, mais qui, parmi les hommes de sa classe, pouvait se payer le luxe de faire un mariage d'amour ? Il était certain que cela n'avait pas été le cas de ses parents. Ils avaient simplement été des partenaires efficaces.

Tout en regardant Violet en face de lui dans la voiture première classe, il se dit qu'il n'aurait pas pu rêver d'une épouse plus jolie. Ce ne serait certainement pas une corvée de lui faire l'amour ! Il était indubitable qu'il la désirait déjà physiquement.

Bien sûr, il savait qu'il y avait de fortes chances qu'elle refuse sa demande en mariage. Il n'était qu'un soupirant parmi tant d'autres et, de

plus, il n'avait pratiquement pas d'argent.

Pourtant, quand le train entra en gare à Exeter, Donald avait pris sa décision : il allait demander sa main.

Pendant le dîner, ce soir-là, les Drumner parlèrent de leur retour à New York la semaine suivante.

— Nous serons tous tristes de quitter l'Angleterre, n'est-ce pas, Violet ? demanda Sissy à sa fille.

— Extrêmement triste, confirma Violet en soupirant. J'aime tellement l'Angleterre.

— Et l'Angleterre vous le rend bien, s'entendit dire Donald qui ne put s'empêcher de sourire.

Plus tard, alors que Ralph Drumner et Donald s'étaient retirés dans la bibliothèque pour fumer le cigare et boire un verre de brandy, Donald prit son courage à deux mains pour révéler ses intentions.

— Monsieur Drumner.

— Je vous en prie, appelez-moi Ralph, lord Astbury.

— Dans ce cas, appelez-moi Donald, répondit-il. Il ne vous aura sans doute pas échappé que j'éprouve une profonde affection pour Violet.

Ralph haussa les sourcils.

— Vraiment ? Votre relation a dû évoluer au cours du dernier mois.

— En effet, reconnut Donald. Violet est une jeune femme merveilleuse et...

Donald réfléchit avec soin à la façon dont il allait formuler sa phrase.

— ... elle m'est très chère.

— C'est vrai qu'elle est merveilleuse, répondit Ralph en le dévisageant. Et elle dispose d'une très grande fortune en prime. Vous comprendrez, je pense, que je n'aimerais pas qu'un homme cherche à en tirer profit au mépris du bonheur de ma fille.

— Bien sûr que non, répondit Donald, et je peux vous assurer qu'il n'est pas dans ma nature d'agir ainsi.

— Même si les Astbury auraient bien besoin d'argent actuellement ?

Ralph le mesura du regard.

— Croyez-moi, Donald, je ne suis ni aveugle ni stupide. J'ai pris le temps de regarder autour de moi et j'ai vu de mes propres yeux combien cette demeure a un besoin urgent d'être rénovée. Je peux vous dire qu'il faudra une sacrée somme d'argent pour lui faire retrouver sa gloire d'antan.

— Pardonnez-moi, Ralph, mais je parle ici des sentiments que j'éprouve pour votre fille et non de ma situation financière, répondit Donald avec fermeté. Il se trouve que j'ai actuellement un acheteur pour le domaine et que j'ai sérieusement pensé à accepter son offre.

Ralph parut sincèrement surpris :

— Vraiment ? Vous seriez prêt à vendre votre droit d'aînesse, votre histoire familiale ? Cet endroit, qui, pardonnez-moi si je me trompe, appartient à votre famille depuis le dix-septième siècle ?

— S'il le faut, oui. En ce moment, c'est une épée de Damoclès, et, si je n'arrive pas à trouver les moyens financiers pour rembourser ses dettes et restaurer le château, je préfère être réaliste, y renoncer et le vendre.

Ralph resta silencieux, et Donald comprit qu'il réfléchissait à ce qu'il venait de dire.

— Où vivriez-vous si vous vendiez ?

— Je n'en ai aucune idée, pour être honnête, mais le plus urgent pour moi serait de garantir un avenir à l'abri du besoin pour moi, ma mère, la femme que je déciderais d'épouser ainsi que les enfants que nous pourrions avoir.

— J'avoue que je vous ai sous-estimé, jeune homme. Je passe mes journées à prendre des décisions financières difficiles qui ne peuvent pas et ne doivent pas être influencées par de quelconques émotions. L'expérience m'a montré que les gens sont souvent incapables d'appréhender ce genre de problèmes pragmatiquement. Rares sont ceux qui agissent rationnellement, surtout quand il s'agit d'une maison familiale.

— Je ne peux que vous assurer, Ralph, que j'ai rendez-vous avec mon acheteur potentiel, monsieur Kinghorn, à la fin de la semaine. Je devrai alors lui faire part de ma décision.

— Qui est de vendre ?

— Oui, répondit Donald. Pour être franc, je n'ai pas le choix.

— Mais cela va certainement briser le cœur de votre mère.

— Comme vous venez de le dire, je ne peux pas laisser les émotions guider mes choix. Je dois être pragmatique avant tout.

— Avez-vous parlé de la situation à Violet ? demanda Ralph.

— Non, mais je présume que, si elle souhaite m'épouser, c'est parce qu'elle m'aime assez pour ne pas attacher trop d'importance à l'endroit où nous vivons.

Donald ne put s'empêcher de sourire intérieurement quand son commentaire fit mouche.

— Bien sûr, approuva Ralph après quelques secondes de silence. Une fois que vous aurez payé vos créiteurs, vous restera-t-il de l'argent ?

— Suffisamment pour acheter une maison de campagne convenable et garder celle de Londres.

— Je vois.

— J'espère que cela suffira pour satisfaire les exigences futures de votre fille ? ajouta Donald.

— Dois-je en déduire que vous demandez la main de ma fille ?

— Oui, confirma Donald. Même si je comprendrais parfaitement qu'après la discussion que nous venons d'avoir, vous refusiez. Après tout, je ne peux pas lui offrir ce que d'autres soupirants pourraient lui donner.

— Écoutez, jeune homme, malgré ce que je viens de dire, je reconnais que l'argent n'est pas la considération la plus importante dans cette affaire. C'est le bonheur de ma fille et son avenir qui m'importent. Lui avez-vous parlé de vos sentiments ?

— Non, il me semblait qu'il serait plus approprié de m'entretenir d'abord avec vous.

— Eh bien, Donald, vous m'avez incontestablement donné matière à réfléchir. Mais je suppose qu'au bout du compte, c'est à Violet que revient la décision.

— Vous me donnez donc la permission de lui parler ?

— Oui. Toutefois, je préfère que vous ne mentionniez pas votre intention de vendre Astbury. Nous savons tous deux que ça ne sera pas le cas si elle accepte votre demande en mariage. Je suis son père et je veux que ma petite fille ait naturellement ce qu'il y a de mieux.

Ralph vida le reste de son verre et dévisagea Donald.

— Jeune homme, je dois reconnaître que je ne vous faisais pas totalement confiance, mais la conversation que nous venons d'avoir m'a convaincu de votre honnêteté. Je pense que vous ferez un bon mari pour ma fille.

— Merci, Ralph. Je suis ravi que vous le pensiez.

— Je suis heureux si ma fille est heureuse. Et si nous allions rejoindre ces dames dans le grand salon ?

Peut-être était-ce une forme d'osmose émotionnelle, mais les trois femmes levèrent la tête et regardèrent Donald et Ralph entrer dans la pièce avec beaucoup d'intérêt.

— Je vais me coucher. Il est grand temps, je pense. Tu viens avec moi, Sissy ? dit Ralph d'un ton plein de sous-entendus à sa femme.

— Bien sûr, répondit Sissy qui embrassa Violet avant de quitter la pièce.

Maud leur emboîta le pas non sans avoir souhaité à Donald et Violet de faire des rêves agréables.

— Nous voilà seuls, dit Donald d'un ton embarrassé quand tout le monde fut parti.

— Oui, répondit Violet.

Donald s'assit dans un fauteuil en face d'elle.

— Vous savez, je disais justement à votre père combien vous alliez me manquer quand vous serez repartie pour New York la semaine prochaine.

— Vraiment ? demanda Violet en écarquillant les yeux. Oh mon Dieu !

— Oui, vous allez me manquer ! Durant les quelques semaines que nous avons passées ensemble à Londres, vous avez dû remarquer que j'avais de plus en plus d'affection pour vous.

— C'est très gentil à vous de dire cela, Donald. Merci beaucoup.

— Je viens de discuter avec votre père d'un moyen qui me permettrait peut-être de vous persuader de rester plus longtemps.

— Lequel ?

— Eh bien...

Donald respira bien fort.

— Violet, je comprendrais tout à fait si la demande que je vais vous faire vous paraît inappropriée, car je n'ai aucune idée de la nature de vos sentiments à mon égard. Mais il se trouve que je suis... tombé amoureux de vous. Alors, je me demandais si..., euh..., vous vouliez bien devenir ma femme...

Elle le regarda en ébauchant un sourire.

— Donald Astbury, êtes-vous en train de me demander en mariage ?

— Oui, et je m'excuse si je suis un peu maladroit. Je ne fais pas ce genre de choses tous les jours, vous voyez ?

Donald prit encore une profonde inspiration, puis mit un genou à terre et prit les mains de Violet dans les siennes.

— Violet Drumner, voulez-vous faire de moi le plus heureux des hommes et me faire l'honneur de m'épouser ?

Elle baissa les yeux et le regarda, mais ne répondit pas.

Embarrassé et mal à l'aise dans le silence qui suivit, Donald reprit :

— Je comprends tout à fait si un autre homme a déjà pris votre cœur et je promets que j'accepterai votre refus vaillamment.

À ces mots, Violet rejeta la tête en arrière et rit :

— Vous voulez parler de Harry Charlesworth ?

— Oui, en effet, répondit-il sans comprendre pourquoi il y avait matière à rire.

— Oh ! Donald, excusez-moi !

Violet tenta de se ressaisir.

— Harry n'est pas du tout amoureux de moi, il ne s'intéresse pas à moi, ni à aucune femme, si vous voyez ce que je veux dire.

— Il est homosexuel ?

— Mais oui, bien sûr. N'est-ce pas évident ?

— Pas pour moi, non.

— Eh bien, dit Violet en reprenant son sérieux, je suis sûre que Harry restera toujours l'un de mes meilleurs amis. En fait, je lui ai beaucoup parlé de vous.

Soudain, les yeux de Violet se firent graves.

— Il a dit que vous cachiez bien votre jeu.

— Vraiment ?

— Oh oui ! Apparemment, on parlait beaucoup de vous l'année dernière à Londres.

— Ah ?

— Oui. Vous auriez fréquenté une femme mystérieuse et vous la cachiez.

— Mon Dieu !

Donald ne chercha pas à cacher sa surprise.

— Je n'avais pas réalisé que le moindre de mes faits et gestes était observé !

— Donald Astbury, le réprimanda-t-elle. Vous êtes un pair du royaume et un beau parti en plus. Bien sûr que les gens vous observaient. Alors, avant que je ne vous donne ma réponse, je veux savoir si c'est vrai. Avez-vous eu un amour secret ?

Donald essaya de formuler une réponse éloquente, car il savait qu'elle serait cruciale.

— J'ai effectivement été très proche d'une femme. Mais je vous jure, Violet, que c'est terminé depuis bien longtemps.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument.

Pour la première fois, Donald en fut lui-même persuadé.

— Eh bien, je dois dire que votre demande en mariage me surprend. J'avais l'impression que vous ne vous intéressiez pas du tout à moi, avoua Violet.

— Vraiment ?

— Oui...

Elle rougit.

— Je pense que vous avez sans doute réalisé il y a quelque temps que j'étais éprise de vous.

— L'êtes-vous toujours ? C'est la question qui se pose !

— Allons, Donald ! Comment pouvez-vous encore en douter ? Je crois avoir tout fait pour vous le montrer ces dernières semaines. Vous ne l'avez vraiment pas remarqué ?

— Pour être honnête, je croyais que vous étiez tombée amoureuse de notre ami Harry Charlesworth.

— Non, idiot ! Je passais la majeure partie de mon temps à me plaindre auprès de lui que vous ne sembliez même pas me remarquer ! Quand tout Londres sait que je suis follement amoureuse de vous !

— Vraiment ? demanda Donald, étonné.

— Et je le suis depuis que je vous ai vu monter les marches de la terrasse dans votre tenue d'équitation !

Elle baissa coquettement les yeux.

— Dois-je en déduire que vous accepteriez de devenir ma femme ?

— Oui. En fait, je suis très heureuse de vous dire oui, tout de suite.

— Alors, je suis un homme très heureux, moi aussi.

Donald fit lever Violet et la prit dans ses bras.

— Dans ce cas, puisque nous sommes officiellement fiancés, puis-je vous embrasser ?

— Oui, vous pouvez, mais je dois encore vous demander quelque chose : aurai-je une bague ?

— Violet...

Donald était atterré.

— Elle est en haut. Je peux aller la chercher maintenant. Je...

Violet posa l'index sur les lèvres de Donald.

— Chut, je plaisantais.

Donald se pencha pour l'embrasser. Ses lèvres étaient douces et accueillantes. Il ne ressentit pas la même passion qu'avec Anni, mais l'ardeur évidente de Violet le flatta. Il relâcha son étreinte, puis il leva le menton de Violet pour la regarder dans les yeux.

— Nous pourrons donc annoncer demain que lord Astbury a choisi sa future « lady » ?

— Ça serait merveilleux ! Mais je ne pense pas qu'ils seront surpris. Nous avons supposé, les autres dames et moi, que si papa et vous restiez si longtemps à la bibliothèque à fumer le cigare et à boire du brandy, c'était parce que vous lui demandiez ma main. Mes parents seront ravis, je n'en doute pas une seconde. Ma mère connaît déjà la nature de mes sentiments pour vous et, si papa était si pressé d'aller se coucher ce soir, c'est sans doute parce qu'il n'avait aucune objection. Si papa est satisfait, alors, ça roule !

— Parfait, répondit Donald en souriant, amusé par la tournure de sa phrase.

Il bâilla soudain.

— Pardonnez-moi, Violet, je suis épuisé ! C'est sans doute la pression qui retombe ! J'étais un peu nerveux à l'idée de parler avec votre père. Si nous allions nous coucher ?

Il lui tendit la main, et elle glissa ses doigts fins et froids entre les siens. Ils sortirent du grand salon, puis traversèrent le vestibule avant de s'arrêter devant l'escalier.

— Je n'arrive pas à croire que ça va être ma nouvelle maison, dit-elle, émerveillée, en regardant l'immense coupole au-dessus d'elle. Mais je pense qu'un bon coup de peinture serait nécessaire ! dit-elle tandis qu'ils gravissaient doucement les marches.

— Effectivement !

— Je parie qu'il n'y a pas un système de chauffage moderne et qu'il doit faire plutôt froid ici en hiver.

— Vous avez raison, une fois de plus, dit-il lorsqu'ils arrivèrent en haut de l'escalier. Bonne nuit, belle Violet.

— Bonne nuit, dit-elle doucement avant de se retourner et de descendre le couloir pour rejoindre sa chambre.

Donald tourna dans la direction opposée pour se retirer dans la sienne. Une fois à l'intérieur, il s'assit sur le lit étroit et regarda le clair de lune par la fenêtre.

— Anni, où que tu sois, sache que je t'aimerai toujours. Pardonne-moi.

Puis il prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer.

30 septembre

Les « vieux » de V, comme elle les appelle affectueusement, sont sur le départ. Papa Drumner doit retourner à New York pour des raisons professionnelles. Il doit sans doute aller compter ses millions. Violet reste à Astbury pour préparer le mariage avec maman. Moi qui espérais des noces calmes et discrètes, je ne vais pas être déçu ! Tout le monde va croire qu'il s'agit d'un mariage royal ! La liste des invités de V est impressionnante. Dieu merci, c'est papa Drumner qui paye... pour sa fille adorée. Hier soir, il m'a pris à part dans la bibliothèque afin que nous ayons une discussion entre hommes...

— Bien..., dit Ralph en se servant un bon verre de brandy.

Il s'assit dans un fauteuil et alluma un cigare.

— Ça me fait chaud au cœur de voir ma fille aussi radieuse.

— Je ferai tout mon possible pour qu'elle le reste, monsieur, répondit Donald en s'asseyant en face de lui.

— Passons aux choses sérieuses. À savoir, la fortune de Violet. Elle pourra en disposer dans six semaines, le jour de son vingt et unième anniversaire. C'est une somme importante, mais je suis conscient qu'une grande partie sera utilisée pour rembourser les dettes du domaine et restaurer le château dont elle va faire sa demeure.

— Ralph, comme je vous l'ai dit le soir où je vous ai demandé la main de Violet, si cette solution ne vous convient pas, je peux toujours annoncer à monsieur Kinghorn que le domaine est à lui. Nous pouvons tout à fait nous installer dans une maison plus petite.

— Et comme vous le savez parfaitement, jeune homme, ma fille serait horrifiée à cette idée, répliqua Drumner. Allons à l'essentiel. J'aimerais simplement que vous m'indiquiez la somme dont vous avez besoin. Et vous pouvez ajouter cinquante mille pour la rénovation intérieure. Vous ne tarderez pas à vous rendre compte que ma fille ne veut que le meilleur. Pouvez-vous faire ça pour moi, fiston ?

— Je peux certainement vous donner une idée générale.

— Surtout, ne soyez pas timide, allez-y franchement ! J'ai toujours pensé qu'il valait mieux mettre les choses au clair dès le départ. Et je veux que Violet ait la plus belle demeure de toute l'Angleterre. Peu importe le prix à payer, je vous assure qu'il y a de quoi financer tous les travaux et la décoration. Et plus encore. Ses investissements ont crevé le plafond depuis la guerre. Violet est une jeune femme très riche. Et, tout ce que je vous demande, c'est de rendre ma petite fille heureuse. Si ce n'est pas le cas, si j'apprends que vous allez à droite et à gauche, vous voyez ce que je veux dire, je ne serai pas du tout content. Vous m'avez compris ?

— Parfaitement, oui, confirma Donald qui pensa en son for intérieur que Ralph Drumner savait tout aussi bien se passer de l'étiquette que des émotions.

— Tant que nous sommes sur la même longueur d'onde, je suis tout à fait favorable à ce mariage. Bon, vous avez désormais un projet à mener à bien et, étant donné que c'est moi qui remplirai les chèques en tant que conseiller de Violet, je vous suggère de faire faire des devis dès que possible.

Pendant que Donald tentait d'évaluer les coûts pour restaurer la structure du bâtiment, Violet s'occupait de la décoration intérieure. La maison fut envahie d'échantillons en tissu pour les rideaux, des commerçants arrivèrent de Londres pour proposer leur mobilier moderne, des tapis colorés, des abat-jour et de nouveaux matelas pour tous les lits que Violet voulut à tout prix essayer avec Donald.

— Si nous recevons des invités le week-end, je ne peux vraiment pas les laisser dormir sur les matelas que nous avons en ce moment. Je parie qu'ils grouillent de punaises de lit.

Violet frémit à cette idée et se leva du matelas posé sur le sol du grand salon. Elle prit un échantillon de soie damassée dorée et le plaça contre la fenêtre.

— Tu ne penses pas que ce serait charmant ici ? Ça réchaufferait vraiment la pièce. À moins que j'en fasse mon voile de mariée, dit-elle en posant le bout de tissu en haut de ses tresses blondes.

Elle s'avança vers Donald et déposa un baiser affectueux sur sa joue.

— Ça serait extra si la maison était prête quand tous nos amis arriveront pour le mariage.

Donald savait que, si quelqu'un pouvait arriver à arranger la maison dans un laps de temps si court, c'était bien Violet. Des planchers avaient déjà été livrés, des plombiers et des électriciens réfléchissaient à ce qu'ils pouvaient faire pour revoir le système de chauffage et moderniser les installations électriques, et des peintres avaient été convoqués pour planifier l'énorme travail de décoration des pièces une fois que les travaux de fond seraient terminés. Donald envoyait les devis par courrier et par télégramme à Ralph, au fur et à mesure qu'ils arrivaient.

Il était effaré par les coûts, mais n'avait reçu jusqu'à présent aucune plainte de Ralph. Violet avait déjà engagé un décorateur d'intérieur, Vincent Pleasance, que l'une de ses amies chics de Londres lui avait recommandé. Pour sa part, Donald ne pouvait pas supporter Vincent, surtout quand il marchait en minaudant dans le vestibule, exposant sa vision du nouvel Astbury à Violet.

— Grand Dieu, dit Maud au petit-déjeuner un matin, tandis que Violet était occupée à réorganiser la suite parentale avec Vincent. Elle ne voit donc pas que ce sont les habits neufs de l'empereur ? Méfie-toi, Donald, cet horrible individu va te faire dormir dans un boudoir de lupanar.

— Je lui ai dit de ne pas toucher à mon dressing-room, maman. J'ai dit qu'il me plaisait comme il était.

— J'espère qu'ils n'y toucheront pas. Violet a également suggéré que Vincent vienne jeter un œil dans le petit manoir pour le remettre au goût du jour avant que je n'y emménage une fois que vous serez mariés. J'ai naturellement décliné son offre. Il m'ira parfaitement tel qu'il est.

La date du mariage avait été fixée au début du mois d'avril 1920. Donald alla se réfugier quelque temps à Londres, laissant Violet organiser le mariage et arranger la maison. Elle semblait infatigable, dans son désir de contrôler chaque détail, et Donald se dit qu'il valait mieux la laisser continuer toute seule.

Quand il retourna dans son club, on l'accueillit avec des tapes enthousiastes sur l'épaule et des bouteilles de champagne.

— Tu t'es trouvé une fille formidable, mon vieux !

— Elle va vraiment vous tirer d'affaire, toi et ta vieille bâtisse !

— Une fille superbe, j'attends le mariage avec impatience. Toi aussi, je parie !

14 octobre

Je suis rentré dans le Devon le week-end dernier pour parler à l'intendant du domaine des nouveaux équipements dont il a besoin. C'est le chaos total dans la maison. Il y a des entrepreneurs et des ouvriers partout. Et V préside le tout comme une reine. Je l'admire sincèrement d'ailleurs ; sa ténacité, sa façon de n'accepter aucun refus sont très exotiques pour un Britannique. Remarque, je me demande parfois si elle n'aime pas plus Astbury qu'elle ne m'aime, moi.

Les Drumner arrivèrent de New York pour les fêtes de Noël, et Donald vit qu'ils étaient impressionnés par ce qu'avait accompli leur fille jusque-là. Donald avait refusé de commenter le choix du tapis destiné au grand salon. Réalisé à partir de dix-huit peaux de léopard, il avait été conçu par un célèbre designer italien. Donald ne put s'empêcher de sourire en voyant le visage de sa mère la première fois qu'elle posa les yeux dessus.

— Qu'en pensez-vous, maman ? demanda Violet qui s'était mise à appeler Maud ainsi.

— Eh bien, ce n'est pas ce que j'aurais choisi à mon époque, reconnut Maud avec beaucoup de grâce.

— Je le trouve magnifique, ma chérie, dit Sissy en s'asseyant sur le Chesterfield rouge qui venait d'être recouvert. Tu as vraiment apporté beaucoup de chaleur à cette vieille demeure.

— Ça te plaît, Donald ? demanda Violet en se tournant vers son fiancé, l'air anxieux. Les peaux d'animaux sont très à la mode en ce moment.

— Je trouve que c'est très... impressionnant, répondit-il fort diplomatiquement.

Il était prévu que les travaux structurels seraient réalisés pour la plupart après le mariage de Donald et de Violet, pendant leur lune de miel prolongée. La première étape serait New York, où Donald serait présenté à la haute société de la métropole. Violet ayant exprimé le vœu de retourner en Europe, ils prendraient ensuite une maison en Italie pour y passer l'été.

— Venise va être si romantique, rien que toi et moi, avait dit gaiement Violet quand elle avait fait part de son souhait.

Connaissant Violet, pensa Donald plus tard, ils ne resteraient certainement pas seuls très longtemps. Elle avait d'ailleurs déjà parlé de

quelques amis à elle qui séjournaient à proximité. N'étant pas lui-même amateur de mondanités, ni partisan d'une vie sociale intense, il espérait qu'une fois de retour à Astbury, après leur lune de miel, Violet finirait par se poser. Mais, tandis que des amis de Londres se succédaient tous les week-ends, que les couloirs résonnaient du bruit de leurs rires et que le gramophone ne cessait de tourner, il finit par en douter.

— Nous devons engager plus de domestiques, Donny, dit Violet un matin de février, lorsque le dernier invité fut reparti après un week-end particulièrement animé. Ceux que nous avons ne s'en sortent plus, tout simplement.

— Bien sûr, répondit-il avant de s'esquiver pour une promenade à cheval dans la lande avec Glory. Il s'assit à son endroit préféré, près du ruisseau, et frissonna dans l'air froid du matin, se demandant s'il aurait un jour le courage de dire non à Violet. Et comment pourrait-il d'ailleurs lui refuser quelque chose puisqu'elle payait tout ?

Il se leva et se mit à faire les cent pas, car il faisait trop froid pour rester immobile. Il se demanda ce qui resterait du vieil Astbury une fois que Violet en aurait terminé avec les rénovations et la décoration intérieure.

Son dernier projet en date : remplacer les tableaux qui ornaient les pièces par des œuvres d'art contemporain. Pas plus tard que ce matin, elle avait fait part de son aversion pour les tableaux des ancêtres de la famille dans la montée d'escalier.

— Ils sont vraiment ennuyeux et tristes, chéri ! Il y a des œuvres magnifiques d'artistes contemporains qui égaieraient vraiment cette vieille bâtisse ! J'adore Picasso, par exemple, dit-elle, l'air rêveur. J'en ai touché un mot à papa en passant ; alors, j'espère qu'il nous en offrira un pour notre mariage. Ne serait-ce pas extra ? dit-elle en le serrant dans ses bras.

Il n'avait rien dit, préférant remettre ce genre de discussions à leur retour de lune de miel, une fois que la maison serait terminée.

Donald donna un coup de pied dans une motte d'herbe sèche et gelée. Depuis deux semaines, il ne dormait pas bien. Il se réveillait au milieu de la nuit, en sueur, pris d'un sentiment de panique concernant l'avenir. Il se raccrochait au fait que le domaine d'Astbury était sauvé et pourrait rester dans la famille pendant au moins deux générations encore, même s'il lui faudrait supporter les visites fréquentes et bruyantes des nombreux amis de Violet.

Donald soupira. En voulant sauver Astbury, il s'était sacrifié lui-même. Il était néanmoins conscient qu'il ne pouvait plus rien faire pour revenir en arrière. La machine était enclenchée et plus rien ne pouvait l'entraver ni l'arrêter dans sa course folle.

2 avril

Demain, je vais épouser V. Tout le monde, à la maison, est dans un état d'excitation et d'énervement maximum. V court partout, veillant à ce que chaque détail soit parfait, des fleurs ornant la table dans la salle de bal, à la coiffure de ses demoiselles d'honneur. Hier, elle a piqué une crise et renvoyé les cartons de l'ordre des cérémonies parce que la police de caractère n'était pas à son goût. Il ne me reste plus qu'à espérer que je serai à son goût, moi...

Donald arrêta d'écrire dans son journal, puis le rangea dans la bibliothèque avec ses autres livres. Il avait désormais le sentiment que ce support était devenu son seul moyen d'expression. À qui pourrait-il faire part de ses peurs concernant l'avenir.

Il avait vu sa mère hausser les sourcils de temps à autre devant les choix de Violet, dont elle qualifiait le goût de vulgaire et tape-à-l'œil. Pourtant, puisque c'était elle qui avait initié le processus, dont l'aboutissement serait le mariage de son fils dans la chapelle familiale, elle ne pouvait pas vraiment se plaindre.

Donald se coucha dans son lit étroit pour sa dernière nuit de célibataire. Demain soir, il s'installerait dans leur nouvelle suite parentale complètement réaménagée, avec des portes communicantes qui s'ouvriraient sur un salon et une salle de bains, où il partagerait son lit et sa vie avec Violet. Il fut incapable de s'endormir avant les premières heures du matin. Comme il aurait eu besoin, en cet instant, du calme et de la force tranquille d'Anni ! De sa peau sombre, caramel. Si seulement c'était elle qu'il emmenait à l'autel le lendemain, puis dans son lit...

Soudain excité à cette idée, il se sentit immédiatement coupable, se retourna et essaya de dormir.

Des mois plus tard, on parlait encore avec admiration du mariage de Violet Drumner et de lord Donald Astbury. Les convives qui avaient eu la chance d'assister à la fête parlaient, tout émerveillés, des fleurs abondantes

et magnifiques qui ornaient la chapelle, du somptueux petit-déjeuner et du bal magnifique dans la longue galerie au son du Savoy Quartet venu spécialement de Londres. Et puis il y avait naturellement la jeune mariée, d'une beauté époustouflante dans une robe en dentelle française avec une traîne aussi longue que la nef de la chapelle. *Tatler* consacra au mariage quatre doubles-pages (une première) avec des photos de l'élite des sociétés américaine et britannique, un mélange savant de personnalités politiques et de stars glamour du théâtre et du cinéma. Le lendemain matin, Donald arriva au rez-de-chaussée à l'heure du petit-déjeuner et trouva les Drumner en train de s'extasier devant les photos qui figuraient dans tous les journaux nationaux.

— On dirait que notre petite fête a fait sensation, fiston, commenta Ralph qui souriait jusqu'aux oreilles.

— Violet est tout simplement superbe sur les photos, et vous êtes sacrément beau, vous aussi, Donald. Et comment va ma petite fille ce matin ? demanda Sissy avec un clin d'œil malicieux.

— Très bien, je pense. La femme de chambre lui a monté un plateau pour le petit-déjeuner, et je me suis dit que j'allais la laisser un peu tranquille pour qu'elle puisse se préparer en paix.

— C'est bien, mon garçon, murmura Ralph. Je vois que vous apprenez très vite.

Quand les convives qui avaient passé la nuit au château commencèrent à quitter la salle du petit-déjeuner, Donald s'esquiva et alla se réfugier dans son dressing-room.

4 avril

Cette fois, je suis marié. V est désormais mon épouse. Tout le monde est ravi de la façon dont s'est déroulée la journée, et je reconnais que V a fait des miracles.

Il cessa d'écrire et regarda par la fenêtre, cherchant les mots qui exprimeraient au plus près ses sentiments.

Et notre première nuit ensemble était agréable. Violet était divine dans sa chemise de nuit en soie – beaucoup plus à mon goût que les montagnes de dentelle qu'elle portait pour m'épouser –, et je pense que tout s'est passé de manière satisfaisante. Bien sûr, ce n'était pas

comme avec A, mais je sais que je ne retrouverai plus jamais ces sensations. Dorénavant, je suis un homme marié et je ferai de mon mieux pour être un mari dévoué. V est une fille adorable et elle le mérite.

Il faut que je prépare mes bagages, car nous partons pour l'Amérique en compagnie de papa et maman Drumner à la première heure demain matin.

Un mois plus tard, Selina était assise dans le grand salon de la maison de Londres et regardait les photos de Donald et de son épouse dans *Tatler*. Avant le mariage, il était venu lui dire qu'il avait insisté auprès de sa mère pour qu'Henri, Eleanor et elle soient invités. Et elle lui avait demandé s'il était heureux.

— Assez heureux, avait-il répondu avant de changer rapidement de sujet.

Selina passait l'après-midi dans la maison de Belgrave Square, afin de rassembler les dernières affaires à emporter dans sa nouvelle demeure à Kensington, où elle vivrait désormais une partie de l'année avec Henri et Eleanor. Quand Donald et Violet reviendraient de leur lune de miel, la maison leur appartiendrait de plein droit, et une femme de chambre était à l'étage en train de ranger dans une malle ce qu'elle avait laissé dans son ancienne chambre. Selina entendit la sonnerie retentir, mais ne se leva pas pour aller ouvrir. Trois minutes plus tard, elle entendit quelqu'un frapper à la porte du grand salon, et la gouvernante passa la tête dans l'embrasure.

— Excusez-moi, comtesse, mais il y a une... étrangère qui désirerait vous voir. Elle est venue hier, déjà, et a dit qu'elle avait laissé quelque chose ici, il y a de cela plusieurs mois, mais je l'ai renvoyée.

— Vraiment ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle m'a dit qu'elle s'appelait Anahita.

Le cœur de Selina s'arrêta de battre une seconde.

— Très bien, dit-elle en se ressaisissant. Faites-la entrer.

Elle se leva quand Anni pénétra dans le grand salon. Selina vit immédiatement qu'elle était affreusement maigre.

— Bonjour, Selina. Je suis venue chercher ma valise. Je l'avais laissée ici avant de partir.

— Asseyez-vous, Anni, dit Selina. Je vais demander qu'on nous prépare du thé.

— Merci.

Elle s'assit et, une fois que la domestique eut quitté la pièce, Selina dit :

— Anni, que vous est-il arrivé ? Où étiez-vous ? Vous n'avez pas l'air bien du tout. Donald et moi étions fous d'inquiétude !

— C'est une longue histoire. Je suis tombée malade quand j'étais en France. Je suis rentrée en Angleterre et j'ai passé de longs mois à l'hôpital.

— Anni, pourquoi ne m'avez-vous pas contactée ? Vous savez que je vous aurais aidée !

— Oui, Selina, je sais et je vous en remercie. Mais, à l'époque, j'étais tellement malade que je ne savais même plus où j'étais. Il s'est passé quelque chose... d'inattendu, dit Anni en soupirant.

— Je suis navrée d'apprendre que vous avez été malade.

— Merci. Je me rétablis petit à petit, dit Anni en souriant pour la première fois.

— Où vivez-vous ? demanda Selina, qui comprit que, quelle que fût la raison qui se cachait derrière la disparition d'Anni, elle ne l'apprendrait pas aujourd'hui. Anni était sur ses gardes et répugnait à en parler.

— J'ai une amie, Charlotte, dont j'ai fait la connaissance à l'école, qui vit dans le Yorkshire. Elle m'a très généreusement offert un toit, le temps que je me rétablisse complètement. Sa famille possède une maison dans la lande du Yorkshire, et nous..., je vis là-bas. J'espère revenir à Londres bientôt, quand j'aurai plus de forces, et reprendre mon travail d'infirmière.

— Vous auriez dû au moins contacter l'un d'entre nous, dit Selina tandis que la femme de chambre arrivait avec le thé.

— Mais, Selina, j'ai envoyé une longue lettre de Paris à Donald, dans laquelle je lui disais que je serais absente pour quelque temps et qu'il devait m'attendre. Je lui en ai envoyé d'autres plus récemment aussi. Il ne les a donc pas reçues ?

— Non, Anni. En fait, il n'a eu aucune nouvelle de vous depuis plus d'un an. Depuis votre arrivée à Calcutta.

Selina vit Anni blêmir, et ses longs doigts fins se resserrer autour de sa tasse.

— Comment va Donald ? demanda-t-elle.

— Il va bien..., très bien. Il est... à l'étranger pour tout l'été, ajouta Selina, prise de court et incapable de dire la vérité à cette femme triste et frêle.

— Oh ! je vois. Dans ce cas, je vais devoir encore patienter quelques mois avant de le revoir.

Elle esquissa un sourire.

— Nous avons déjà attendu si longtemps... Alors, quelques semaines de plus ne devraient pas nous faire peur.

— Bien sûr.

Selina était au bord des larmes, désespérée par l'atrocité de la situation.

Un peu hésitante, Anni but une gorgée de thé.

— Et où est Donald exactement ?

— Il est à New York, et je crois qu'il se rendra de là en Europe, où il séjournera jusqu'à la fin de l'été.

— Je suppose qu'il a vendu Astbury et qu'il a eu besoin de s'éloigner quelque temps.

— Non, Anni, Astbury n'a pas été vendu.

— Vraiment ? Je suis contente pour lui. Je sais qu'il était très triste à l'idée de devoir vendre le domaine.

— Oui, et vous avez eu de la chance de me trouver aujourd'hui. Je suis venue chercher les dernières affaires que j'avais ici, car je partage désormais une maison avec Henri à Kensington. Nous attendons un enfant.

— Selina !

Les yeux d'Anni se mirent à pétiller de plaisir.

— On dirait que votre amour, qui a éprouvé de si grandes difficultés au début, vous apporte désormais le plus grand des bonheurs.

— Oui, c'est vrai.

Tandis qu'Anni buvait son thé, Selina prit une décision. Ce n'était pas à elle d'annoncer à cette jeune femme, qui disait avoir écrit à Donald pour lui demander de l'attendre, que l'homme qu'elle aimait avait épousé quelqu'un d'autre.

— Pourriez-vous demander à votre femme de chambre de descendre ma valise ? dit Anni. Je crois que Donald l'avait rangée dans sa chambre en attendant.

— Bien sûr. Vous devriez m'écrire votre adresse, et je la donnerai à Donald dès son retour. Je pense que c'est la meilleure chose à faire. Je suis sûre qu'il prendra immédiatement contact avec vous, Anni.

— Merci.

Selina appela la femme de chambre pour lui demander de récupérer la valise dans la chambre de Donald, puis elle chercha une feuille et un stylo dans le tiroir du bureau.

— Maintenant, Anni, répondez-moi honnêtement : avez-vous besoin d'argent ?

— Non, merci, j'en ai assez, répondit-elle fièrement.

Selina lui tendit la feuille et le stylo.

— S'il vous plaît, écrivez votre adresse. Je vais aussi vous donner la mienne à Kensington. Si vous avez besoin de quoi que ce soit pendant l'absence de Donald, écrivez-moi, promis ?

— Oui, mais, comme je l'ai dit, j'espère reprendre le travail très bientôt, répondit-elle tandis que la femme de chambre apportait sa valise. Y a-t-il une adresse où je pourrais écrire à Donald à New York ? J'aimerais lui donner de mes nouvelles. S'il n'a pas reçu mes lettres, il doit être très inquiet.

— En effet, il était fou d'inquiétude, mais, malheureusement, je n'ai pas d'adresse pour lui à New York. Il change sans cesse d'endroit, mentit Selina. La prochaine fois qu'il téléphonera, je lui dirai que vous êtes passée. Il sera extrêmement soulagé de savoir que vous êtes en vie et que vous allez bien.

Anni posa sa tasse sur la table. Et le magazine *Tatler*, ouvert aux pages consacrées au mariage avec de nombreuses photos, attira son attention.

— C'est Donald ? demanda-t-elle en se penchant pour mieux voir.

— Oui, lors d'une réunion mondaine.

Mais il était trop tard, Anni avait pris le magazine dans ses mains.

LE MAGAZINE TATLER CÉLÈBRE LE MARIAGE DE L'ANNÉE ENTRE LORD DONALD ASTBURY ET VIOLET ROSE DRUMNER

Anni passa quelques secondes à examiner les photos, puis se redressa brusquement, les yeux remplis d'angoisse.

— Il est marié ? demanda-t-elle, la gorge si serrée qu'elle arrivait tout juste encore à respirer. Il est marié ! Je... Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Comment avez-vous pu me le cacher ?

— Anni, je...

— Je n'arrive pas à le croire ! Je lui avais dit d'attendre !

Elle inclina la tête qu'elle prit entre ses mains. Puis elle serra les poings et se frappa le front.

— Anni, s'il vous plaît. Donald n'avait aucune nouvelle de vous depuis des mois. Votre amie Indira avait dit que vous étiez repartie directement pour l'Angleterre après votre court séjour à Paris. Quand il a vu que vous ne reveniez pas, il s'est dit que vous ne vouliez plus de lui, tout simplement. Vous êtes partie en Inde, il y a quinze mois... Je suis désolée, Anni, vous méritez beaucoup mieux que ça.

Selina préféra s'interrompre plutôt que de continuer à lui servir des platitudes.

— Je dois partir, dit Anni en se levant tant bien que mal. Au revoir.

Elle se retourna pour se diriger vers la porte du grand salon.

— Anni, il ne l'aime pas, je vous assure, je sais qu'il ne l'aime pas. C'est vous qu'il a toujours aimée !

La porte du salon claqua. Anni était déjà partie.

21 août

Nous voilà de retour à Astbury. L'intérieur ne ressemble en rien à mon ancienne demeure. Les ouvriers ont poursuivi leur travail pendant notre absence, et j'ai l'impression d'être descendu dans un hôtel de luxe quand j'entre dans le grand salon, la salle à manger, ou quand je marche dans les couloirs. Je pense que je vais mettre un peu de temps à m'y habituer, mais je dois dire que je suis impressionné par l'organisation de Violet. Notre séjour à New York était merveilleux. La famille de Violet et ses amis m'ont accueilli à bras ouverts. Il n'est guère étonnant que Violet soit si active : il y a une telle énergie dans cette ville ! Je n'ai vu ça nulle part ailleurs. Le pouls de la ville bat très vite, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et il y a un sentiment d'urgence dans chaque déplacement, dans chaque geste de la vie quotidienne. Londres paraît bien pédante à côté et plutôt ennuyeuse.

L'Europe était merveilleusement raffinée, comme dans mon souvenir, et Violet a organisé des fêtes et des dîners tous les soirs pour nous distraire. Elle est incroyable, et tout le monde l'adore. Même le prince Henry, le jeune fils du roi George, a trouvé le temps de goûter à son hospitalité désormais célèbre en Italie.

Heureusement, j'ai de plus en plus d'affection pour elle, car je trouve sa volonté d'apprendre et son amour de la vie très attachants, même si j'ai le sentiment d'être un vieillard à côté d'elle. Parfois, j'ai du mal à croire que nous ayons le même âge. On dirait une enfant hyperactive qui a aussi besoin d'être protégée, guidée, et je suis heureux de pouvoir au moins lui apporter cela. Je ne l'ai encore jamais vue déprimée ou de mauvaise humeur. Quel que soit le problème, elle en fait son affaire et se charge de le régler. La plupart des craintes que j'avais avant le mariage se sont dissipées. Dieu merci, je crois que les fantômes du passé ont arrêté de me hanter...

Donald était assis à son bureau dans la bibliothèque et ouvrit une à une les lettres qui s'étaient amoncelées depuis son départ quatre mois auparavant. Les factures ne lui faisaient plus peur, désormais. Il lui suffisait de les mettre de côté et de les donner à Violet qui les transmettrait à son tour à son père.

Il faisait une chaleur suffocante dans la pièce, et, pour la première fois, il fut tenté d'ouvrir une des vieilles fenêtres à guillotine pour faire entrer un peu d'air frais. Violet testait le nouveau système de chauffage central, et l'odeur de peinture fraîche imprégnait l'air. Donald enfonça les pieds dans la moquette, qui était si épaisse qu'il se demanda s'il faudrait la tondre. Il but son café dans une nouvelle tasse en porcelaine de Limoges. Tout était conçu pour le confort, dans la maison, des nouveaux matelas moelleux sur les lits, aux baignoires avec leurs robinets dorés brillants qui crachaient toujours de l'eau chaude à n'importe quelle heure de la journée. Il reporta son attention sur le courrier, reconnut l'écriture de Selina sur l'enveloppe et l'ouvrit.

*21, Pitt Street
Kensington, London
15 août 1920
Cher Donald,*

J'espère que cette lettre te trouvera en grande forme à ton retour de voyage. Merci pour les cartes postales de tous les merveilleux endroits que tu as eu la chance de visiter. Peut-être trouveras-tu le temps de me rendre visite dans notre nouvelle maison de Kensington.

Je suis sûre qu'elle n'est pas aussi somptueuse qu'Astbury Hall maintenant que le château a été restauré, mais j'aimerais te voir dès que possible. J'ai eu la visite de quelqu'un que nous connaissons tous les deux. Téléphone-moi et peut-être pourrais-tu venir en ville le plus rapidement possible. Tu pourras certainement en profiter pour régler quelques affaires à Londres.
À bientôt, mon cher Donald, et Eleanor fait de gros bisous à son oncle.

Selina

Donald relut la lettre pour s'assurer qu'il n'avait pas mal interprété l'allusion subtile qu'elle avait glissée, mais il savait qu'il avait parfaitement compris. Il se cala dans son fauteuil, puis, sans attendre davantage, il prit le combiné du téléphone nouvellement installé sur son bureau et composa le numéro du central. Il donna le numéro de Selina à l'opératrice.

Deux jours plus tard, Donald partit pour Londres et se rendit directement chez Selina à Kensington.

— Elle est venue à Belgrave Square ? Tu l'as vue ? Comment allait-elle ? Où était-elle pendant tout ce temps ? Je...

— Donald, s'il te plaît, je vais tout t'expliquer, dit Selina. Mais allons d'abord au salon. Nous serons plus tranquilles pour parler.

— Je m'excuse, Selina, mais je n'ai pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures, comme tu l'imagines.

Il soupira.

— Je comprends. Comme la journée est déjà bien avancée, que dirais-tu d'un remontant ? Je te sers un gin ?

— Je vais en avoir besoin ?

— Moi, oui, en tout cas.

Selina soupira et demanda au majordome d'apporter un plateau de boissons dans le grand salon. Après avoir fermé la porte de la pièce, Selina considéra son frère.

— D'abord, laisse-moi te dire, Donald, que tu as une mine superbe. Ton séjour en Amérique et en Europe s'est-il bien passé ? demanda-t-elle en s'asseyant avec difficulté.

Donald remarqua alors son ventre arrondi.

— Oui, mais, Selina, tu es enceinte ! C'est merveilleux !

Il s'avança vers sa sœur et la serra dans ses bras.

— Félicitations ! C'est pour quand ?

— Dans deux mois, environ, et, pour être honnête, je suis impatiente. L'été a été long et chaud à Londres. Henri a refusé que nous allions en France, de crainte que le voyage soit mauvais pour le bébé.

— Tu es radieuse, Selina.

— Je suis très heureuse, oui. Et j'ai le sentiment que la boucle est bouclée. C'est bien pour Henri et moi d'avoir un bébé ensemble.

— Oui, bien sûr, et cette maison est magnifique.

— Nous nous sommes installés ici pour que les enfants aient au moins un peu d'espace pour courir dans le jardin quand nous sommes à Londres, expliqua-t-elle. J'ai réalisé récemment combien nous avons eu de la chance de grandir à Astbury avec la lande tout autour de nous.

Le majordome arriva pour servir les boissons, et Donald but une bonne gorgée de gin. Dès qu'ils furent seuls à nouveau, n'y tenant plus, il demanda :

— Alors, dis-moi, Selina, comment va-t-elle ?

— Eh bien, elle est en vie, mais, mon Dieu, elle avait une mine épouvantable, Donald. Elle était maigre comme un clou. Elle m'a dit qu'elle avait été très malade et qu'elle était restée longtemps à l'hôpital.

— Seigneur !

Donald sentit le sang se glacer dans ses veines.

— Elle est guérie ?

— En fait, je ne sais pas. Je te jure que je ne lui ai rien dit de ta... situation, mais elle a vu les photos de ton mariage dans *Tatler*, qui était étalé sur la table basse quand elle est arrivée. Ensuite, elle est partie précipitamment.

Selina se mordit les lèvres.

Donald prit sa tête dans ses mains.

— Quelle horrible façon d'apprendre la nouvelle ! A-t-elle dit pourquoi elle n'avait pas écrit ?

— Elle a dit qu'elle t'avait écrit pour t'annoncer qu'elle serait absente plus longtemps que prévu. Et...

Selina en eut les larmes aux yeux.

— ... pour te demander de l'attendre. Je lui ai répondu qu'à ma connaissance, tu n'avais jamais reçu une telle lettre, car tu n'en avais jamais

fait mention devant moi. Tu n'avais rien reçu, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non.

Donald secoua vigoureusement la tête.

— Je te l'aurais dit. Si je l'avais reçue, j'aurais fait ce qu'elle me disait. Tu sais où elle se trouve ?

— Elle m'a donné son adresse avant que les photos dans *Tatler* ne jettent un froid. Je lui ai dit que je te la transmettrais dès ton retour d'Europe.

— Où vit-elle ?

Selina se leva et se dirigea vers son bureau. Elle prit un morceau de papier et le tendit à Donald.

— Voici l'adresse. Elle est quelque part dans le Yorkshire, chez une amie d'école.

— Mais que fait-elle là-haut ? Anni savait que, si elle avait besoin d'aide, je serais toujours là pour elle. Elle *savait* que je l'aimais et que j'aurais fait n'importe quoi pour...

— Donald, s'il te plaît, pardonne-moi, mais je me suis posé cette question tous les jours depuis que je l'ai vue il y a trois mois.

Selina tordit ses mains.

— Je suis certaine qu'elle avait ses raisons.

— Oui, bien sûr. Il faut que j'aille la voir dès que possible. Pourras-tu me couvrir ? l'implora-t-il.

— Bien sûr. Mais il n'est pas certain que tu la trouves là-bas. Elle est peut-être partie ailleurs, maintenant.

— Ils pourront certainement me dire où elle est allée, tu ne penses pas ? Mon Dieu, Selina, pourquoi n'ai-je jamais reçu ses lettres ?

— J'ai aussi réfléchi à cette question, dit Selina, qui perçut toute la détresse de son frère dans son regard. Et je crains que ce soit malheureusement ma faute.

— Comment pourrait-ce être ta faute ? demanda Donald.

— Parce que j'ai dit par inadvertance à maman, avant notre horrible dispute à propos de mon mariage avec Henri, que tu avais revu Anni en France à la fin de la guerre et qu'elle nous avait ensuite rendu visite à Belgrave Square, ajouta-t-elle, l'air malheureux.

Donald se rassit dans son fauteuil et comprit immédiatement les insinuations de sa sœur.

— Je vois, dit-il.

— Bien sûr, je n'en suis pas certaine. Mais maman savait que la situation financière du domaine était catastrophique, à l'époque, et ça n'était pas dans son intérêt que tu vendes la maison de famille et que tu épouses une Indienne.

— Selina, es-tu en train de me dire que maman a peut-être intercepté, avec la complicité de son personnel, les lettres d'Anni ? demanda Donald, atterré.

— C'est naturellement à elle que tu devrais poser la question, si tu oses. Si elles étaient adressées à toi et portaient le cachet de l'Inde ou de tout autre pays, elle aura certainement fait le rapprochement. Une fois que tu as pensé qu'Anni ne reviendrait plus, notre chère maman a invité la riche et belle Violet Drumner pour guérir ton cœur brisé et remplir les coffres d'Astbury.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle puisse être à ce point manipulatrice.

Donald secoua la tête.

— Vraiment ? Ça ne m'étonnerait guère, moi, qu'elle ait fait intercepter les lettres d'Anni. Je trouve même que c'est un comportement typique de sa part. Tu sais très bien que la vie de maman tourne uniquement autour de maman. Malheureusement, Donald, je la crois capable de tout. Je suis bien décidée à ne pas suivre son exemple et à m'occuper de mes enfants en leur donnant tout l'amour dont ils ont besoin. Dieu sait comment papa a fait pour la supporter.

Selina secoua la tête.

— Elle a toujours été glaciale.

— Si elle a fait ça, Selina...

Donald serra les poings dans un geste de désespoir.

— ... je jure que je risque de faire de la prison pour meurtre. Cette femme n'a donc pas de cœur ?

— Si, il bat même bien assez vite pour remplir ses fonctions vitales. Pour être tout à fait juste avec elle, elle a dû faire elle aussi un gros sacrifice pour sauver Astbury. Je suis certaine qu'il n'a pas été agréable pour elle de voir ta femme prendre possession de sa chère maison. Elle n'a pas arrêté de se plaindre, le jour de ton mariage, de cet horrible tapis Schiaparelli confectionné à partir de dix-huit peaux de léopard.

— C'est vrai qu'il est plutôt vulgaire, reconnut Donald en faisant la grimace. Mais, Selina, qu'est-ce que je dois faire ?

— Je ne sais pas. Je doute qu'Anni cherche à te contacter maintenant qu'elle est au courant pour ton mariage. Elle a toujours été si fière.

— Oui, et, à la vérité, bien que j'aie eu quelques réserves au départ à l'idée d'épouser Violet, je dois dire que nous nous sommes entendus à merveille, ces dernières semaines, reconnut Donald. Je ne veux surtout pas lui faire de mal. J'ai juré, le jour où je l'ai épousée, que je serais un mari dévoué. Je ne l'aime peut-être pas comme j'aimais Anni, mais elle n'est pour rien dans cette histoire.

Selina posa la main sur son épaule.

— Je comprends. Dans ce cas, mieux vaut ne pas réveiller le chat qui dort.

Donald leva les yeux vers elle, le regard empreint de tristesse.

— Je pense que nous savons tous deux que c'est impossible.

1er septembre

A est allée voir Selina à Londres. Je ne me suis pas encore remis du choc de la nouvelle. Pire encore, elle a dit qu'elle m'avait écrit ! Si ma mère a bel et bien intercepté ses lettres, comme Selina l'a suggéré, la colère que je ressentirai à son égard n'aura pas de limites. Mais, tant que je n'aurai pas parlé avec elle et tant que je ne lui aurai pas demandé des explications, je ne le saurai pas avec certitude. Tout cela devra attendre, car la priorité, pour l'heure, c'est de retrouver A. Même si elle n'habite plus à l'adresse qu'elle a donnée à Selina, j'espère qu'on pourra m'indiquer où elle vit désormais. J'ai dit à V que j'allais regarder une nouvelle machine pour la ferme. Je déteste lui mentir, mais je dois retrouver A à tout prix...

Donald arrêta sa voiture devant le presbytère à Oxenhope, un joli village du Yorkshire, blotti dans la lande. Son cœur se mit à battre la chamade quand il descendit du véhicule et se dirigea vers le portail en bois. Il leva les yeux vers la maison, osant à peine croire qu'elle abritait peut-être la femme qui hantait ses rêves depuis dix-neuf mois.

— Prions pour que tu sois encore là, dit-il à voix basse.

Prenant son courage à deux mains, il sonna.

Une domestique vint ouvrir quelques secondes plus tard.

— Puis-je vous aider ?

— Oui, je cherche Anahita Chavan. Un ami m'a dit qu'elle habitait ici.

— Je suis désolée, je n'ai jamais entendu ce nom, monsieur. C'est le révérend Brookner et sa fille qui habitent ici. Je ne suis là que depuis deux mois, mais, d'après ce que j'ai cru comprendre, la maison leur a toujours appartenu.

— Je vois. Le révérend ou sa fille sont-ils à la maison ?

— Le révérend est dans sa paroisse, mais mademoiselle Brookner est dans le jardin.

— Dans ce cas, puis-je la voir ?

Il lui tendit sa carte.

La domestique l'étudia, puis s'effaça pour laisser entrer Donald. Elle le conduisit dans un salon plutôt sombre.

— Veuillez attendre ici, s'il vous plaît, je vais appeler mademoiselle Brookner.

— Merci.

Découragé, Donald attendit l'arrivée de Charlotte. Enfin, une jeune femme sans grande beauté, mais aux yeux vifs et chaleureux entra dans la pièce.

— Lord Astbury ? demanda-t-elle en fermant la porte derrière elle. Je présume du moins que c'est vous puisque vous êtes à la recherche d'Anahita.

— Oui, dit-il en tendant la main pour serrer la sienne. Et vous êtes mademoiselle Brookner, l'amie d'Anni.

— Oui, asseyez-vous, je vous prie.

— Merci. Vous savez naturellement pourquoi je suis ici, dit Donald d'une voix tendue en s'asseyant dans un fauteuil.

— Oui, je suppose, du moins, répondit-elle en le regardant avec de grands yeux tristes.

— Vous savez où elle est ?

— Oui, mais j'ai juré de garder le secret.

— Elle va bien ? Ma sœur m'a dit qu'elle a été très malade.

— Elle se portait plutôt bien la dernière fois que je l'ai vue.

— Elle a dit à ma sœur combien vous aviez été gentille pour elle.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider dans ces... circonstances difficiles. Mais ensuite, mon père est rentré d'Afrique, il y a deux mois. Étant donné la situation, il était temps pour Anni de partir.

— Puis-je vous demander à quelle situation vous faites référence ? demanda Donald.

— Mon père est un membre du clergé, lord Astbury. Même s'il a de la compassion pour les personnes en difficulté, il n'aurait pas pu accueillir sous son toit une femme dans ces circonstances sans s'attirer les critiques de ses paroissiens moins ouverts d'esprit. Nous sommes dans un petit village du Yorkshire, pas à Londres.

Charlotte marqua une pause, puis ajouta :

— Je dois avouer que je suis surprise que vous soyez venu.

— Croyez-moi, si j'avais reçu les lettres qu'elle m'a apparemment envoyées, je serais venu il y a des mois. Malheureusement, dit Donald en haussant les épaules, aucune ne m'est parvenue.

— Je peux vous confirmer qu'elle vous a écrit, lord Astbury. J'ai posté une lettre pour elle quand elle était en haut, trop malade pour se lever.

— Je vous supplie de me croire. Je n'ai pas reçu une seule de ses lettres depuis plus d'un an.

— Pardonnez-moi ma franchise, mais quand j'ai vu qu'Anni ne recevait aucune réponse de votre part, j'ai pensé que vous l'aviez oubliée. Et j'ai dit à Anni qu'elle devrait tourner la page. Elle a refusé, et c'est à cette époque qu'elle a décidé d'aller à Londres pour vous retrouver.

— Oui.

Donald sentit une pointe d'animosité derrière la politesse de Charlotte.

— Vous étiez en voyage de nocces, apparemment, ajouta-t-elle sombrement. Votre séjour a-t-il été agréable ?

— Oui, je... Écoutez, mademoiselle Brookner – Charlotte –, il faut absolument que vous me disiez où se trouve Anni. Je veux au moins pouvoir lui expliquer que je n'ai pas ignoré ses lettres. J'étais fou d'inquiétude. J'ignorais si elle était vivante ou morte. Je n'aurais jamais accepté d'épouser une autre femme si je n'avais pas été intimement persuadé qu'Anni ne me reviendrait plus jamais.

— Elle vous aimait plus que tout au monde et ne supportait pas qu'on dise du mal de vous, bien que je lui aie souvent répondu que vous le méritiez.

— Je comprends que vous me preniez pour un goujat, que vous pensiez que je l'ai abandonnée...

— Non, lord Astbury, je croyais simplement qu'au bout du compte, votre rang ne vous permettait pas d'envisager d'épouser une Indienne, répondit-elle avec franchise.

— Mais Anni vous a sûrement raconté que je l'avais demandée en mariage avant son départ pour l'Inde !

— Oui, bien sûr, elle me l'a dit. Mais je n'ai guère été surprise qu'une fois redescendu sur terre, si je puis dire, vous ayez changé d'avis.

— Ce n'est pas vrai ! répliqua-t-il. Si vous voulez tout savoir, je suis pratiquement certain que c'est ma mère qui a tout fait pour que je ne reçoive pas les lettres d'Anni depuis son arrivée en Inde. Et, je vous

l'accorde, *elle* n'aurait pas du tout apprécié que j'épouse Anni. Ni d'ailleurs que je vende Astbury, ce que j'avais l'intention de faire.

— Alors, quelques mois plus tard, vous avez épousé une héritière américaine ?

— Oui, mais seulement après avoir attendu pendant plus d'un an sans recevoir la moindre nouvelle et, à cette époque, je me fichais bien de qui je pouvais épouser si ce ne pouvait être Anni.

Les yeux de Donald se remplirent tout à coup de larmes.

— S'il vous plaît, mademoiselle Brookner, vous devez me croire. Je suis désolé, je...

En voyant l'émotion sincère de Donald, Charlotte s'adoucit un peu. Elle tapota la main de Donald.

— Si je vous crois, alors, il s'agit sans doute d'un enchaînement d'événements malheureux. Hélas, je ne vois pas comment les choses pourraient s'arranger.

— Je vous supplie de me dire où elle est. Ensuite, elle et moi pourrons prendre une décision.

— J'ai juré que je ne dirais rien...

— *Il le faut !* dit Donald avec insistance.

Elle finit par hocher la tête.

— D'accord, je vais vous donner son adresse. Je pense que vous devez avoir une chance de vous expliquer, qu'Anni veuille vous voir ou non. Même si sa souffrance ne s'effacera jamais, cela l'aidera peut-être à comprendre pourquoi les choses se sont passées de cette façon.

— Merci.

Donald poussa un soupir de soulagement. Charlotte se leva et se dirigea vers un bureau dans un coin de la pièce. Elle prit un carnet d'adresses et une feuille de papier à lettres sur laquelle elle écrivit quelques lignes.

— Elle vit à Keighley, une ville industrielle à environ trois quarts d'heure d'ici. Je dois avouer que je ne suis pas allée la voir depuis qu'elle a emménagé là-bas. J'ai dû m'occuper de mon père, qui est revenu d'Afrique quasiment invalide.

Donald s'était déjà levé.

— Je ne vous remercierai jamais assez d'avoir accepté de me recevoir et de m'avoir transmis cette adresse, mademoiselle Brookner, dit-il en fourrant

la feuille de papier à lettres dans sa poche. Je vais aller voir Anni immédiatement.

— Peut-être pourrez-vous me faire savoir comment elle va ? demanda-t-elle en le raccompagnant à la porte. J'ignore dans quelles conditions elle vit. Elle est si fière, vous voyez. J'ai voulu lui prêter de l'argent, mais elle a refusé.

— Oui, ça ne m'étonne pas d'Anni, dit Donald en soupirant. Au revoir, mademoiselle Brookner, et encore merci.

Donald parcourut la courte distance à travers la lande qui séparait Oxenhope de Keighley. Il frémit quand il s'approcha de la ville sombre et industrielle. Après avoir garé sa voiture, il avança dans le dédale de rues étroites bordées de bâtiments aux murs noircis par la suie des usines de coton. Des enfants crasseux étaient assis sur le pas des portes, les pieds nus malgré la fraîcheur de cette soirée de septembre.

Il demanda son chemin à plusieurs reprises et finit par se retrouver dans Lund Street, où il chercha le numéro indiqué sur l'adresse. Une fois arrivé devant la bonne maison, il frappa à la porte, et une femme à l'air hagard, un bébé sur la hanche et un bambin cramponné à sa jupe, vint ouvrir. Elle le considéra avec méfiance.

— Vous n'êtes pas venu pour le loyer, au moins ? J'ai dit à l'autre monsieur qu'il serait payé en février. Mon homme vient de perdre son travail à l'usine, vous savez.

— On m'a dit qu'Anahita Chavan vivait à cette adresse. J'ai peut-être mal compris ?

— Non, Anni est notre locataire. Mais n'allez pas le crier sur les toits ? On n'a pas le droit de sous-louer. Mais avec sept bouches à nourrir, nécessité fait loi. Vous êtes un de ses amis ?

— Oui, je m'appelle Donald. Elle est là ?

— Elle sort rarement, elle ne fréquente personne, notre Anni. C'est une fille adorable, remarquez. Entrez.

Donald se glissa dans le vestibule étroit, puis dans une pièce minuscule qui faisait office de cuisine bien rudimentaire.

— Asseyez-vous là, monsieur, je vais l'appeler.

Une fois la femme partie, Donald remarqua plusieurs paires d'yeux brillants qui le regardaient avec intérêt depuis le pas de la porte.

— Comment vous vous appelez, m'sieur ? demanda l'un des enfants, un garçon d'environ sept ans.

— Donald, et toi ?

— Moi, c'est Tom, dit le garçon en s'approchant. Vous parlez comme les snobs et vous avez de beaux vêtements... Vous avez une usine ?

— Non, je n'ai pas d'usine.

— Quand je serai grand, j'aurai une usine, décréta le garçon. Et je serai vraiment riche, comme vous.

Une petite fille était entrée dans la pièce en avançant à quatre pattes et elle s'aida des jambes de pantalon de Donald pour se lever. Ses mains sales laissaient des marques graisseuses partout où elle les posait.

— Joanna, laisse ce pauvre monsieur tranquille ! dit sa mère en arrivant dans la cuisine. Anni va descendre dans une minute et elle a dit qu'elle vous recevrait dans la pièce de devant. Elle n'a pas eu l'air très contente quand je lui ai dit que vous étiez là. Bon, suivez-moi.

— Merci, dit Donald.

La femme le ramena dans le vestibule, puis le fit entrer dans la relative tranquillité du petit salon. Une fois qu'elle eut refermé la porte, Donald ne put s'empêcher de frémir. Cet endroit était horrible. À quoi Anni avait-elle été réduite depuis qu'il ne l'avait pas vue ?

La porte s'ouvrit, et Anni apparut. Sa beauté exotique formait un contraste saisissant avec la grisaille de son environnement. Sa maigreur faisait encore plus ressortir ses pommettes et ses immenses yeux aux reflets ambrés. Elle referma la porte derrière elle (ses mouvements étaient toujours empreints de la même grâce) et se posta devant, immobile.

— Anni, je suis là.

Donald se maudit pour son manque d'inspiration à un moment pourtant crucial, mais il ne savait vraiment pas quoi dire.

— Oui, finit-elle par répondre, tu es là.

— Tu... vas bien ?

— Je vais bien, répondit-elle froidement. Toi aussi ?

— Oui, oui... Anni...

Donald s'assit brusquement, car il ne tenait plus sur ses jambes.

— Je ne sais pas quoi dire.

Il prit sa tête dans ses mains.

— Non, ça se comprend.

— Il faut que tu saches que je n'ai reçu aucune de tes lettres depuis ton arrivée en Inde. Je ne savais même pas si tu étais encore vivante. Je suis même allé à l'hôpital où tu travaillais et j'ai contacté Scotland Yard. J'étais désespéré. Au bout du compte, j'ai fini par croire que tu ne voulais plus de moi. Et que peut-être tu avais trouvé quelqu'un d'autre en Inde.

— Alors, tu as épousé une autre femme ? dit-elle d'un ton sec et cassant, si différent de sa voix douce habituelle.

— Oui, reconnut-il, désespéré. Si je ne pouvais me marier avec toi, alors, peu m'importait qui j'épouserais. Pour être franc, l'argent de ma femme pouvait au moins sauver Astbury.

— J'ai lu dans le magazine que ta femme était une héritière. J'espère que vous êtes très heureux ensemble, dit-elle d'une voix où ne perçait aucune émotion.

— Tu sais très bien que je ne peux pas être heureux.

— Tu semblais très heureux sur les photos.

— Oui, sans doute, concéda Donald. Mais tout le monde doit sourire devant les objectifs.

Il y eut un silence durant lequel Anni regardait partout sauf dans la direction de Donald. Lui, au contraire, s'imprégnait du moindre détail de sa personne.

— Qu'es-tu venu me dire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée !

Donald laissa échapper un rire étranglé.

— Je voulais t'expliquer que je suis sûr que c'est ma mère qui a intercepté tes lettres.

— Donald, même si je n'avais eu aucune nouvelle de toi, j'aurais attendu une éternité et je n'aurais jamais épousé un autre homme. Mais quelle importance, à présent ?

Il n'était pas du tout habitué à ce qu'elle se montre aussi froide et distante avec lui. Comme il aurait aimé la serrer dans ses bras et retrouver la femme passionnée et pleine d'entrain qu'il avait connue !

— Pourrions-nous au moins aller ailleurs pour parler ? la supplia-t-il. C'est affreux ici.

— Tu te rendras vite compte qu'il n'y a pas d'hôtel où prendre le thé dans cette ville, répondit-elle avec une pointe de sarcasme dans la voix. De plus, c'est ma maison, ici.

— Anni, s'il te plaît, je sais que tu as souffert et j'imagine ce que tu penses de moi, mais sache qu'au cours des dix-huit derniers mois, je n'ai jamais cessé de penser à toi ni de t'aimer.

Anahita le regarda impassiblement.

— Peu importe ce que nous avons vécu par le passé, Donald, je suis dans le Yorkshire, et tu es à Astbury, marié à une autre femme.

— Quelle que soit ma situation, mes sentiments pour toi n'ont pas changé. S'il te plaît, c'est à moi que tu parles, dit-il d'un ton insistant. Toi, plus que tout autre, tu sais qui je suis.

— Je l'ai cru un temps, oui, mais à quoi bon maintenant ?

— À quoi bon ? Mais, ma chérie, après ces mois horribles, je t'ai enfin retrouvée, et nous sommes assis dans la même pièce en train de parler. Tu ne comprends donc pas ce que cela signifie pour moi ?

Elle ne répondit pas. Ils entendirent un petit coup frappé à la porte qui s'ouvrit immédiatement après. La logeuse d'Anni entra, tenant dans ses bras un bébé qui hurlait.

— Désolée de vous déranger, Anni, mais il fait un vacarme pas possible dans la cuisine. On ne s'entend plus parler.

Donald vit Anni prendre l'enfant dans ses bras.

— Merci, dit-elle à la logeuse qui lança un regard suspicieux à Donald, puis au bébé, avant de quitter la pièce.

Donald ne comprenait plus rien.

— C'est son enfant ?

Anni le considéra pendant quelques secondes, comme si elle pesait le pour et le contre dans sa tête.

— Non, dit-elle en soupirant. C'est le mien.

Donald observa le bébé, remarqua sa belle peau de miel, sa touffe de cheveux noirs et ses yeux bleus qui le dévisageaient d'un air interrogateur.

Au bout de quelques secondes, il retrouva l'usage de la parole.

— C'est... ?

— Oui, Donald, c'est Moh, ton fils.

4 septembre

Ensuite, j'ai invoqué la santé et le bien-être de mon fils, j'ai fait comprendre à Anni que je ne souffrirais aucun refus et je lui ai demandé d'aller chercher ses affaires. Je les ai emmenés, elle et mon fils, loin de cette horrible maison où je les avais trouvés. Nous avons passé la première nuit à l'hôtel avant de poursuivre notre route vers le sud. Je ne savais pas vraiment où je la conduisais, d'ailleurs. Je savais simplement que je ne pourrais plus jamais la laisser. Toute son ardeur semblait l'avoir quittée, comme si elle était vide à l'intérieur, comme si plus rien n'avait d'importance. Durant le long trajet en voiture, elle n'a pratiquement pas dit un mot, et, quand elle parlait, c'était pour répondre par monosyllabes à mes questions.

— Tu as faim ? demanda Donald à Anni tandis qu'ils traversaient les Derbyshire Dales.

— Non, mais il faudrait que je change la couche du bébé.

— Bien sûr.

Donald s'arrêta devant un hôtel, à la périphérie de Matlock, et ils descendirent de voiture. Tandis qu'il attendait dans le restaurant le retour d'Anni, il demanda si l'hôtel avait un téléphone, car il devait à tout prix passer un coup de fil. Durant le long trajet silencieux, il avait commencé à élaborer un plan. Il s'en remettrait à la merci de Selina, qui, il en était certain, accepterait d'offrir une chambre à Anni et à l'enfant dans sa maison de Kensington. C'était la meilleure solution temporaire qu'il avait trouvée, et il savait qu'au moins Anni ne disparaîtrait pas à nouveau si elle était sous la garde de sa sœur. Le serveur répondit qu'ils avaient un téléphone, et Donald s'en servit pour contacter Selina. Quand il revint dans le restaurant, Anni était assise à table, et le bébé dormait profondément dans ses bras.

— Je viens de parler à Selina. Tu logeras chez elle en attendant que j'aie trouvé une solution permanente, dit Donald.

— D'accord, répondit Anni sans laisser paraître la moindre émotion.

Il était impossible de savoir si la solution lui convenait ou non.

— J'ai commandé de la soupe et des sandwichs. Ça suffira ?

— Oui, merci.

Donald tendit la main vers elle dans un geste désespéré.

— Anni, s'il te plaît, je ne peux sans doute pas imaginer les souffrances que tu as endurées, et je comprends que tu me détestes, mais je suis là, à présent, et je te jure que je ne te laisserai plus jamais. Tu dois me faire confiance et me croire : si je n'avais pas pensé t'avoir perdue pour toujours, je n'aurais jamais épousé Violet.

Anni leva doucement les yeux vers lui.

— Tu l'aimes ?

— J'ai beaucoup de tendresse pour elle, oui, répondit-il honnêtement. Elle est très gentille et très jeune, même si elle est plus vieille que toi. Et je ne voudrais pas lui faire de mal. Mais, non, je ne l'aime pas et ne l'ai jamais aimée. C'était pour ainsi dire un mariage arrangé, comme vous le faites en Inde.

— Elle est très belle.

— Oui, c'est vrai, mais, pour l'amour du ciel...

Donald secoua la tête, un peu agacé.

— Je ne peux pas passer mon temps à ressasser les raisons qui nous ont conduits à une telle situation. Nous commettons tous des erreurs que nous sommes amenés à regretter.

Anni mangea sa soupe en silence, puis attaqua un sandwich. La nourriture semblait vraiment la requinquer, et ses joues reprenaient peu à peu des couleurs. Donald en conclut qu'elle souffrait certainement de malnutrition.

Ils retournèrent dans la voiture. Anni et le bébé s'endormirent jusqu'à Londres. Donald les réveilla tendrement lorsqu'ils arrivèrent devant la maison de Selina à Kensington.

— Nous sommes arrivés ? demanda-t-elle.

— Oui, tu veux que je t'aide avec le bébé ?

— Non !

Le visage d'Anni exprima tout à coup la peur.

— Selina sait-elle pour le bébé ? Je ne lui en ai pas parlé la dernière fois à Londres.

— Je le lui ai dit et elle n'a pas été choquée, la rassura Donald. Elle comprend désormais pourquoi tu avais disparu.

Une fois que la femme de chambre eut installé Anni et le bébé dans la chambre en haut, Donald descendit un bon verre de gin avec Selina dans le grand salon.

— Oh ! Donald, c'est vraiment tragique. Je comprends parfaitement ce qu'Anni a dû ressentir. Elle devait être terrifiée. Et me voilà avec ma petite fille qui dispose de sa propre chambre, de tout le confort et de toute la sécurité nécessaires, et je suis enceinte du deuxième. Le contraste ne pourrait pas être plus saisissant, n'est-ce pas ?

— Non, Selina, si tu avais vu où vivait Anni, c'était un véritable taudis !

— Bien sûr, Anni et le bébé peuvent rester ici provisoirement, mais que vas-tu faire à long terme ? demanda-t-elle. Après tout, c'est ton fils et, tant que Violet et toi n'avez pas d'enfant, il pourrait être ton héritier. Je n'ose même pas penser à la réaction de Violet si elle apprenait son existence.

— C'est un affreux gâchis, j'en conviens. Mais, le plus important, c'est que j'ai retrouvé Anni. Je l'aime, Selina. Je n'avais qu'une idée en tête : les sortir de ce bouge, elle et le bébé. Je n'ai pas vraiment eu le temps de réfléchir aux conséquences. Je pourrais les installer dans une maison en ville et leur rendre visite chaque fois que je viens à Londres, mais je ne veux pas traiter Anni comme si elle était ma maîtresse et je ne pense pas qu'elle l'accepterait.

— T'a-t-elle fait comprendre ce qu'elle voulait ?

— Elle n'a pratiquement pas dit un mot, répondit-il tristement. Je crois qu'elle n'a fait que survivre, ces derniers mois. Je suis sûr qu'il va lui falloir un peu de temps pour reprendre des forces à la fois physiquement et mentalement.

— Eh bien, je peux au moins lui offrir un lit bien au chaud, de la bonne nourriture et une nurse qui pourra s'occuper du bébé pendant qu'elle se repose. Un petit de plus dans la nursery ne fera pas une grosse différence, dit Selina en souriant. Après tout, ils sont cousins.

— Et si seulement le monde entier pouvait le savoir.

— Eh bien, c'est impossible, tu le sais. Rien de tout cela n'est la faute de Violet et, même si nous ne serons sans doute jamais proches, toutes les deux, je ne voudrais pas qu'elle subisse l'outrage de savoir que son mari a eu un...

Selina se retint d'employer le terme consacré.

— ... enfant avec une autre femme.

— Tu as raison, bien sûr, dit Donald en remplissant de nouveau son verre. J'ai l'intention de retourner dans un premier temps dans le Devon et de demander des explications à maman. Je dois absolument savoir si c'est bien elle qui est responsable de tout ce gâchis.

— Tu vas lui parler du bébé ?

— Oh oui !

Donald sourit sombrement.

— Rien ne pourra l'affliger plus que de savoir qu'elle a un petit-fils métis illégitime que je pourrais reconnaître comme l'héritier du domaine d'Astbury.

— Mon Dieu, Donald ! La nouvelle risque de l'achever !

— J'en doute. Même si elle se comporte comme si elle avait quatre-vingts ans, n'oublie pas que notre mère n'a même pas encore cinquante ans, lui rappela Donald. Elle est coriace derrière toutes ses simagrées, et elle nous survivra. C'est elle qui est sans doute responsable de cette affreuse situation. Elle ne me fait plus peur.

Anni prétendit qu'elle était trop fatiguée pour rejoindre Selina et Donald au rez-de-chaussée pour le dîner, et la femme de chambre lui apporta son repas sur un plateau. Avant d'aller se coucher, Donald alla frapper à la porte de sa chambre.

— Qui est-ce ?

— C'est Donald. Je peux entrer ?

Comme il ne recevait pas de réponse, il ouvrit la porte et vit Anni en train d'allaiter le bébé dans son lit.

— Excuse-moi, dit-elle en forçant Moh à arrêter de téter et en se couvrant.

— Ça ne me dérange pas, dit Donald. Je trouve ça merveilleux, au contraire. La plupart des femmes que je connais n'allaitent pas leur enfant.

— Je n'ai pas eu le choix. Je ne pouvais pas me payer le lait en plus. Mais il grandit, il aura un an le mois prochain, et ce que je lui donne ne lui suffit plus. Je crois que c'est pour ça qu'il pleurait si souvent quand nous étions à Keighley.

— Anni, dit Donald en soupirant. Je peux m'asseoir ?

— Si tu veux.

Donald s'assit sur le lit et regarda le bébé, qui était rassasié et dormait dans les bras d'Anni.

— Je peux le tenir ?

— Bien sûr, répondit Anni en lui donnant Moh.

Donald sentit l'odeur chaude et laiteuse de sa peau, et le parfum suave du talc que la nurse avait appliqué sur sa peau après le bain. Il regarda le visage de son fils et fut envahi par un tel sentiment d'amour qu'il en eut les larmes aux yeux.

— J'ai du mal à croire que cet enfant est notre œuvre.

— Chaque enfant est un miracle, quelles que soient les conditions dans lesquelles il vient au monde.

— Anni, tu me hais ?

Elle resta silencieuse quelques secondes avant de lui répondre.

— J'aurais aimé te détester, Donald, oui, souvent ! Je ne t'apprécie sans doute plus vraiment, mais je t'ai aimé dès le premier jour.

— Et maintenant que je t'ai retrouvée ? Peux-tu au moins me faire confiance ? Je te promets que je prendrai soin de toi et de notre fils.

— Ai-je vraiment le choix ? lui demanda-t-elle tristement.

Le lendemain, Donald laissa Anni et Moh en compagnie de Selina et de la nurse, qui, il en était certain, s'occuperaient parfaitement d'eux, puis il partit vers le sud en direction d'Astbury Hall. Arrivé à destination, il se dirigea tout droit vers le petit manoir où sa mère vivait désormais, à la lisière du domaine.

— Elle est là, Bessie ? demanda-t-il à la femme de chambre interloquée quand il entra dans la maison.

— Je crois qu'elle se repose en haut, monsieur.

Donald monta les marches quatre à quatre, puis frappa à la porte de sa mère.

— Entrez, dit une voix.

Donald pénétra dans la chambre de Maud et la trouva assise dans un fauteuil devant la cheminée en train de lire.

— Donald, peux-tu me dire ce que tu fais là ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils, l'air mécontent.

— Il faut que nous parlions, tous les deux. Pose ton livre, s'il te plaît, maman. Je viens te demander des explications, répondit Donald en s'asseyant en face de sa mère.

Déconcertée par la véhémence de son fils, Maud fit ce qu'il lui demandait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— J'ai découvert récemment qu'un certain nombre de lettres qui m'étaient adressées à Astbury Hall ne me sont jamais parvenues. Et j'ai toutes les raisons de croire que tu n'es pas étrangère à cette affaire, comme si tu avais tout intérêt à ce que je ne les reçoive pas.

— Des lettres ?

Donald vit sa mère feindre la surprise et l'ignorance.

— Oui, maman. Des lettres. Des lettres d'Inde, de Paris, puis du Yorkshire, d'une certaine jeune femme pour qui j'avais beaucoup d'affection, tu le savais. Une jeune femme, si tu veux tout savoir, dont j'étais amoureux et dont je suis toujours amoureux.

— Je..., vraiment, Donald, nous recevons tellement de courrier, des lettres du monde entier. C'est sûrement la poste qui est fautive si elles ne sont jamais arrivées. Tu ne peux quand même pas me reprocher que ces lettres se soient perdues.

— Je crois que si, au contraire, maman. Et je pourrais facilement aller voir les domestiques au château, qui, je te le rappelle, sont maintenant sous mes ordres, et exiger qu'ils me disent la vérité.

Donald fit mine de se lever, mais Maud lui intima de se rasseoir.

— Tu as perdu la tête ? Les domestiques ne doivent rien savoir de nos affaires privées. C'est une règle à laquelle il ne faut jamais déroger.

— Je peux te dire que je m'en fiche royalement.

— Pas même si cela revenait aux oreilles de Violet ?

— C'est peut-être bien ce qui va se passer étant donné que j'ai retrouvé Anahita. Elle est chez Selina à Londres pour le moment, le temps que je prenne la décision qui me paraîtra la plus satisfaisante.

Donald réprima une soudaine envie de rire en voyant le visage horrifié de sa mère.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda Maud. Tu n'as quand même pas l'intention de parler à Violet de la... liaison que tu as eue avec cette Indienne ?

— Je n'ai pas encore décidé, mais, si tu n'avoues pas que c'est toi qui as intercepté ces lettres, la tentation va être très forte.

— Grand Dieu, Donald ! Tu es complètement fou ! Tu mettrais notre famille à genoux. Violet divorcerait immédiatement, et qu'advierait-il d'Astbury alors ?

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? répliqua-t-il. Tu savais parfaitement que j'étais prêt à vendre et que j'avais même trouvé un acheteur. Mais cette solution ne t'aurait pas convenu, n'est-ce pas, maman ? Reconnais-le avant que je n'aille trouver Violet. Crois-moi, dit-il en la mesurant du regard. Je n'ai absolument rien à perdre. J'avais déjà envisagé de vendre Astbury de toute façon. Je serais tout à fait heureux de mener une vie tranquille avec la femme que j'aime. Et, au fait, dit Donald en abattant sa carte maîtresse, Anni a donné naissance il y a quelques mois à notre bébé. Ce qui veut dire que j'ai un fils, et toi, un petit-fils.

Donald vit le visage de sa mère se décomposer devant lui. Pourtant, il insista :

— Tu veux que j'aille raconter tout cela à mon épouse actuelle ? Tu imagines le scandale ?

— Arrête ! Arrête ! Comment peux-tu être aussi cruel ? Je suis ta mère, gémit-elle.

— Oui, parlons-en ! Tu es une mère qui fait passer ses besoins et ses désirs avant ceux de son fils. Anni est une Indienne issue de l'aristocratie, elle est instruite. Ce n'est pas une vulgaire paysanne que j'ai sortie d'une maison close !

— *S'il te plaît !*

— Et cela t'intéressera peut-être de savoir que les mariages mixtes existent même dans la haute société, de nos jours. Mais non, maman, à cause de tes préjugés, ton fils ne pourra jamais épouser une telle femme. Tu es et tu as toujours été froide, calculatrice et bigote. Je...

— Stop ! Ça suffit ! cria Maud qui fondit en larmes, tout à coup.

En la voyant pleurer, Donald interrompit brusquement sa diatribe.

— Écoute, maman, sèche tes larmes.

Il lui tendit maladroitement un mouchoir qu'il avait sorti de sa poche, et elle le prit.

— Tu as raison, finit par avouer Maud d'une voix étranglée. C'est moi qui ai caché ces lettres ou qui ai demandé qu'on m'apporte directement le courrier, de sorte que je puisse faire le tri. Mais tu ne comprends donc pas que j'essayais juste de te protéger ? Tu dis que la société accepte désormais

qu'un homme épouse une femme comme elle. Je ne sais pas, tu as peut-être raison. Et tu voulais vendre le domaine par-dessus le marché ! À quoi aurait ressemblé ta vie, alors, avec une femme indienne et sans maison familiale ?

— J'aurais eu l'amour, dit calmement Donald. J'aurais été heureux. Mais je ne peux pas te demander de comprendre ça.

Elle ne répondit pas, comme si elle était perdue dans ses pensées.

— Merci d'avoir reconnu que c'était toi qui avais pris les lettres, finit par dire Donald. Maintenant, il faut que j'essaie de trouver une solution pour réparer ce gâchis.

— Que vas-tu faire ?

— Eh bien, tu seras ravie d'apprendre que je n'ai pas l'intention de blesser Violet. Elle n'y peut rien, elle n'a aucune responsabilité dans cette histoire.

Donald fixa sa mère, et Maud eut la grâce de rougir.

— Mais, de la même façon, je n'ai pas l'intention de cacher la femme que j'aime et l'enfant qu'elle a mis au monde comme un vilain petit secret. Je veux voir mon fils grandir. Je vais donc proposer à Anni qu'elle et Moh viennent vivre à proximité. Je mettrai une petite maison à leur disposition quelque part sur le domaine.

— Et si Violet découvre la vérité, Donald ? demanda Maud, horrifiée.

— Il n'y a que cinq personnes qui sont au courant. Je peux te garantir qu'aucune d'elles ne va parler. C'est la seule façon pour moi de vivre avec le mensonge que tu as orchestré.

— C'est toi qui as pris la décision d'épouser Violet, Donald, répliqua Maud. Je ne t'ai pas conduit de force à l'autel.

— Non, maman, en effet. Mais quand il ne reste plus d'espoir, on se soucie peu de ce que l'avenir nous réserve. Alors, nous sommes d'accord ?

— Comme tu voudras, répondit-elle d'une voix chevrotante, les yeux baissés.

— Très bien. Je vais donc me charger de trouver un foyer convenable à Anni. Et, dit-il en se dirigeant vers la porte, peut-être qu'un jour tu voudras rendre visite à ton petit-fils. Il a tes yeux.

Astbury Hall - Juillet 2011

35

Quand Rebecca se réveilla, elle était assise bien droite, le journal de Donald dans les mains. Elle ignorait quand elle s'était endormie, mais ses rêves avaient de nouveau été agités et perturbés par le son d'un chant étrange et aigu.

En feuilletant le journal, elle constata que Donald avait subitement cessé de tenir son journal après le mois de septembre. Elle fut déçue, car elle aurait aimé en savoir plus, surtout sur Violet. Rebecca jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'il était plus de neuf heures.

Elle se leva pour aller dans la salle de bains, se lava les mains et regarda son visage dans le miroir. Il était évident que la description que faisait Donald de Violet correspondait tout à fait à ce qu'elle voyait en cet instant dans la glace. Rebecca frissonna tout à coup. Malheureusement, d'après ce qu'elle avait lu, ce n'était pas Violet que Donald aimait, mais une Indienne belle et venant d'un autre monde. Rebecca erra dans les différentes pièces de la suite.

Elle effleura du doigt les affaires de Violet, huma son parfum désormais familier. Son environnement lui paraissait de plus en plus surréaliste. C'était le lit de Violet, celui qu'elle avait partagé avec Donald. Elle portait les vêtements de Violet tous les jours et faisait revivre le monde que Violet avait connu.

— Mon Dieu !

Rebecca s'affala dans un fauteuil du salon en se demandant quel coup du sort l'avait emmenée à Astbury. Il était impossible d'ignorer les similitudes qu'il y avait entre les deux.

— Becks, tu es là ?

Une voix familière la tira de sa rêverie.

— Oui, dit-elle et, quelques secondes plus tard, Jack fit irruption dans la pièce, suivi de madame Trevathan qui était toute rouge.

— Salut, ma chérie, dit-il en s'approchant d'elle.

— Je suis désolée, Rebecca, je sais que vous avez besoin de vous reposer et j'ai essayé de dire à monsieur Heyward que vous ne vouliez pas être dérangée.

— Merci, madame Trevathan, dit calmement Rebecca. Ne vous inquiétez pas. Je me sens mieux aujourd'hui.

— Très bien. Je ne faisais que ce qu'on m'avait demandé, dit-elle en tournant les talons et en fermant la porte derrière elle.

— Merci.

Jack s'affala dans un fauteuil et poussa un soupir exagéré pour montrer qu'il était soulagé.

— Elle se prend pour qui, celle-là ? Ta mère ? Elle a voulu m'empêcher de voir ma fiancée... Quel culot ! Bon, viens là que je te fasse un câlin.

Rebecca ne bougea pas. Elle regarda froidement ses yeux injectés de sang et ses cheveux mal peignés. Il était sans doute allé se soûler avec James.

— Tu as passé une bonne soirée hier ?

— Ouais, on s'est bien éclatés.

— Je suis contente pour toi.

Jack la regarda, l'air interrogateur, comme s'il cherchait à percer le sens de ses paroles. Quand il comprit que sa phrase était ironique, il passa à l'attaque.

— Arrête de me traiter comme un enfant, Becks ! C'est la moitié du problème avec toi, dit-il en agitant le doigt dans sa direction. Madame Irréprochable et Parfaite qui ne boit pas, qui ne fume jamais, qui ne fait jamais rien de marrant ! Qui croit qu'elle est supérieure à nous, simples mortels, qui nous adonnons à de tels vices.

— Je ne te traite pas comme un enfant, Jack, répondit-elle avec lassitude. Écoute, il faut vraiment qu'on parle.

— Et voilà, c'est reparti ! Tu vas encore me faire un sermon parce que j'ai été vilain ? Allez, vas-y, maman, je t'écoute, et n'oublie pas de me donner la fessée surtout, siffla-t-il.

— Tu as un problème et tu dois le surmonter, Jack. Si je te dis ça, c'est parce que je tiens à toi et j'ai peur que, si tu ne t'arrêtes pas, ça ne fasse qu'empirer.

— Et c'est quoi, mon problème ?

— Arrête de faire comme si tu ne comprenais pas, Jack. Nous savons tous les deux que tu bois trop, plus ou moins depuis que je t'ai rencontré, et tu n'arrêtes pas de prendre de la cocaïne. Tu es devenu dépendant, Jack. Si tu ne fais rien pour te soigner...

Rebecca s'arma de courage pour poursuivre sa phrase.

— ... je ne pourrai pas poursuivre cette relation.

Jack rejeta la tête en arrière et rit.

— Oh ! Becks ! Tu me fais marrer ! Depuis que tu es partie pour l'Angleterre, je sais que quelque chose ne tourne pas rond. Que tu n'es peut-être plus amoureuse de moi ou que tu as rencontré quelqu'un d'autre. Et voilà que tu me fais le coup classique : tu rejettes la faute sur moi et sur un soi-disant problème que je n'ai même pas pour rompre sans avoir mauvaise conscience. Oui, dit Jack avec une sagesse feinte, je vois clair dans ton jeu.

— Jack, je te jure que les seuls problèmes que j'ai avec toi, ce sont tes addictions à l'alcool et à la drogue. Quand tu es dans ton état normal, tu es tout simplement génial et je t'aime. Mais quand tu es sous leur emprise, ce qui devient de plus en plus fréquent, j'ai du mal à le supporter. Je suggère donc que tu rentres à Los Angeles et que tu fasses quelque chose pour te soigner. Et sache que, si tu te décides à franchir le pas, je te soutiendrai chaque instant. Sinon...

Rebecca laissa sa phrase en suspens.

— C'est un ultimatum ?

Jack se leva et vint se poster devant elle, les bras croisés.

— Soit je règle un problème que je n'ai pas, soit c'est fini entre nous. C'est ça ?

— Non, ce n'est pas ça et tu le sais parfaitement. Qui, à part moi, va te dire la vérité ? l'implora-t-elle. Tu ne comprends donc pas que c'est aussi difficile pour moi que pour toi ? Je ne veux pas qu'on se sépare, Jack. Je t'aime depuis le jour de notre rencontre. La seule raison pour laquelle je ne veux pas me marier avec toi pour l'instant, c'est parce que je ne peux pas vivre avec ton problème.

— Bon.

Jack se mit à arpenter la pièce.

— Tu veux que j'aille dans un centre de désintoxication juste pour te prouver que je t'aime ?

— Jack, formule-le comme tu veux. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas continuer comme ça. Je suis malade, j'ai un film à tourner, et, quoi qu'il advienne, je veux que tu te fasses aider. Quand je serai rentrée, nous pourrons peut-être parler et voir où nous en sommes.

— S'il te plaît, Becks, arrête de me prendre de haut !

Jack se rassit lourdement.

— Il se trouve qu'il y a de fortes chances que je tourne avec le type que j'ai rencontré l'autre jour. Et mon agent vient de m'appeler pour me dire que j'avais reçu deux ou trois scénarios très intéressants. Alors, même pour te faire plaisir, je n'aurai certainement pas le temps de glisser une cure de désintoxication dans mon emploi du temps.

— Je suis contente que tu aies des propositions qui te plaisent, Jack, répondit Becks, qui était déjà épuisée.

— Oui, ton mec n'est pas complètement fichu, comme tu aimerais bien me le faire croire. Et, si j'ai un peu trop picolé ces derniers temps, c'est parce que je m'ennuyais, rien de plus. Alors, tu es sérieuse ? demanda Jack en la fixant. Tu veux t'en tenir là ?

— Non, mais j'ai l'impression que je n'ai pas vraiment le choix.

— Très bien !

Jack se tapa les cuisses et se leva.

— Je ne vais pas rester là et me défendre plus longtemps. Si c'est ce que tu veux, tu vas l'avoir.

— Je suis désolée, Jack, vraiment !

— C'est ça ! dit-il en ricanant. Je crois que tu devrais peut-être te demander pourquoi tu m'en fais baver juste parce que j'aime bien m'amuser et faire la fête. Je ne suis pas ta putain de mère alcoolique, Becks, et je ne mérite pas que tu me traites comme elle. Et si tu penses que tu vas me détruire, détrompe-toi ! Tu serais sans doute mieux avec un pasteur qu'avec un homme vigoureux comme moi. Mais ce n'est plus mon problème ! Bon, je crois qu'il est temps de se dire au revoir !

Rebecca eut l'impression d'avoir reçu une gifle en plein visage. Elle resta silencieuse, incapable de répondre à ces horribles paroles.

— Une dernière chose, reprit Jack. Comme c'est moi qui me suis fait plaquer et qui ai été renvoyé à la maison parce que j'ai été vilain, c'est aussi moi qui vais annoncer la nouvelle aux médias. Je vais demander à mon agent d'écrire un bref communiqué. D'accord ?

— Oui, dis ce que tu veux.

— Je ne vais pas m'en priver. Et j'espère que tu ne regretteras pas ce que tu as fait aujourd'hui. Salut, Becks.

Rebecca vit la porte se refermer derrière lui. Encore ébranlée par l'allusion cruelle de Jack à sa mère, elle ferma les yeux et posa la tête sur l'étoffe soyeuse et froide du fauteuil. Elle reconnut qu'il avait certainement raison. Ce qu'elle avait enduré pendant son enfance l'avait rendue allergique à toute forme de dépendance. Il n'en restait pas moins que le comportement de Jack était inacceptable. Les larmes lui montèrent aux yeux quand elle prit la mesure de ce qu'elle venait de faire. Elle savait qu'il n'y aurait aucun moyen de revenir en arrière. Jack n'avait pas été habitué ainsi. Les femmes étaient prêtes à faire n'importe quoi pour lui plaire. Il n'avait sans doute jamais été plaqué et veillerait à la remplacer au plus vite. Elle était consciente qu'elle souffrirait atrocement en voyant les photos de ses futures conquêtes dans les médias. Mais il lui fallait accepter que le Jack qu'elle avait aimé autrefois n'était plus.

— Ça va, ma chère ?

Rebecca leva les yeux et vit madame Trevathan qui se tenait près de la porte. Elle haussa les épaules en silence.

— Ça ne me regarde pas, bien sûr, mais je pense que vous avez pris la bonne décision, dit gentiment madame Trevathan. Comme dit toujours ma mère, un de perdu, dix de retrouvés, surtout pour quelqu'un d'aussi adorable que vous.

— Merci, répondit Rebecca d'une voix rauque. Pourrez-vous venir me dire quand il sera parti ?

— Bien sûr.

Elle lui sourit avec compassion et quitta la pièce.

Une demi-heure plus tard, madame Trevathan revint avec du thé et des tartines et lui annonça que Jack avait quitté la maison.

— Comment vous sentez-vous ?

— Chancelante. J'espère simplement que j'ai pris la bonne décision.

— Si cela peut vous consoler, j'ai été mariée autrefois à un homme comme Jack. Nous avons vécu un an ensemble, puis j'ai dû le quitter. Je ne dis pas que votre Jack était un type violent comme le mien, mais, quand ils lèvent le coude à longueur de journée, personne ne peut dire jusqu'où ils vont aller.

— Non. Vous aimiez votre mari ?

— Bien sûr que je l'aimais.

Elle soupira tristement.

— Au début, en tout cas. Mais, à la fin, je ne pouvais plus le supporter. Croyez-moi, Rebecca, c'est peut-être dur pour vous maintenant, mais il vaut mieux que vous le quittiez avant qu'il ne soit trop tard.

— Merci, madame Trevathan, répondit Rebecca avec gratitude.

— Il y a un certain nombre de personnes qui aimeraient vous voir, mais je leur ai dit que vous vous reposiez pour l'instant. J'ai bien fait ?

— Oui, je pourrai peut-être les voir plus tard.

— Et ce mal de tête ?

— Ça va mieux aujourd'hui, merci.

— Vous êtes toujours aussi pâle, mais ce n'est guère surprenant.

Elle gloussa.

— Je reviendrai vous voir plus tard, et vous me direz si vous pouvez recevoir un ou deux visiteurs.

Épuisée, Rebecca s'endormit et se réveilla quelques heures plus tard. Elle se sentait un peu mieux. Elle se lava et s'habilla, puis, comme elle se sentait coupable d'avoir tenu tout le monde à distance, elle demanda à madame Trevathan de faire monter Steve qui avait demandé à la voir, ce qui était bien compréhensible.

— Désolé de te déranger, ma chérie, je voulais voir comment tu allais, dit-il en entrant dans le salon.

— J'ai moins mal à tête. Je suis sûre que je pourrai recommencer à tourner demain.

— Voilà une bonne nouvelle, Rebecca. Et je pense que le stress des derniers jours ne t'a pas vraiment aidée à récupérer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Rebecca, qui feignit de ne pas comprendre.

— N'oublie pas, ma chère, que nous sommes sur un tournage. Le petit problème de Jack n'a échappé à personne. Il m'a demandé si je n'avais pas un peu de came la première fois qu'il m'a vu.

— Mon Dieu, je suis désolée, Steve.

— Ce n'est pas ta faute. Je l'ai vu il y a quelques heures. Il voulait que je mette un chauffeur à sa disposition pour le ramener à Londres. Je ne vais

pas te demander où en sont les choses, mais, à sa tête, j'ai compris que tout n'allait pas pour le mieux dans le monde de Jack et Rebecca.

— Non, reconnut Rebecca, décidant qu'il valait mieux lâcher le morceau tout de suite. Je lui ai dit que c'était fini entre nous s'il n'arrêtait pas de boire et de prendre de la drogue. Mais je préférerais que ça reste entre nous.

— Malheureusement, ils ont déjà deviné, dit Steve. Tu sais que les nouvelles vont vite sur un tournage. En tout cas, Rebecca, le plus important, c'est toi et ta santé. J'espère que, maintenant que Jack est parti, tu pourras vraiment récupérer.

— Oui, et je te promets que je serai en forme pour le tournage demain.

— On verra. On a programmé une seule scène pour toi, en fin d'après-midi. Tiens bon, ma chérie, dit-il en quittant la pièce.

Une demi-heure plus tard, on frappa de nouveau à la porte du salon, et Anthony entra. Il la dévisagea quelques secondes et poussa soudain un soupir exaspéré, puis s'efforça de sourire.

— Je passais voir comment vous alliez, dit-il d'un ton bourru.

— Ça va mieux, répondit Rebecca. Merci beaucoup d'avoir mis cette magnifique suite à ma disposition.

— Eh bien, je ne vois pas qui serait mieux placé que vous pour l'occuper, dit-il avec raideur. J'ai entendu que votre jeune ami était parti.

— Oui, et il ne reviendra plus.

— Je vois.

Il continuait à la fixer.

— Je dîne ce soir avec notre jeune ami indien, annonça-t-il enfin.

— Oh ? répondit Rebecca, ne sachant que dire d'autre.

— J'espère que vous aurez plus d'entrain demain.

— J'espère, moi aussi. Merci d'être passé.

— Au revoir.

Anthony tourna les talons et quitta la pièce.

Après le départ d'Anthony, Rebecca prit un long bain dans la grande baignoire. Elle avait dormi si tard, qu'elle était désormais parfaitement éveillée. Quand madame Trevathan apporta du thé et ses scones, elle les mangea avec appétit.

— Je me sens beaucoup mieux, dit-elle.

— Voilà qui fait plaisir à entendre.

— Monsieur Malik est-il là ? demanda-t-elle.

— Il est sorti plus tôt dans la journée, mais je crois qu'il est rentré. Il dîne ce soir avec monsieur.

— Pourrez-vous lui demander de monter me voir si vous le voyez ?

— Je le lui dirai dès que je le verrai, dit madame Trevathan en partant.

Vingt minutes plus tard, on frappa à la porte.

— Entrez, dit Rebecca.

— Bonjour, Rebecca. Vous vouliez me voir ?

— Oui, Ari, entrez. Avez-vous appris quelque chose à l'église du village ? lui demanda-t-elle.

— Eh bien, j'ai fait le tour du cimetière, mais je n'ai pas vu de pierre tombale au nom de Moh. Ensuite, je suis allé à Exeter pour consulter les registres paroissiaux et voir les actes de naissance et de décès, mais, là encore, je n'ai rien trouvé. Encore une impasse, j'en ai bien peur.

— C'est étrange. Si un acte de décès a bel et bien été rédigé, il devrait figurer dans les registres.

— Oui, c'est ce que je pensais.

— Ari, j'ai trouvé quelque chose hier dans cette suite qui est une preuve irréfutable de la présence d'Anahita à Astbury.

— Vraiment ? Qu'est-ce que c'est ?

— Le journal intime de Donald Astbury. Ce qu'il contient vous est sans doute en grande partie connu. Mais il confirme qu'il aimait votre arrière-grand-mère et qu'ils ont eu un enfant ensemble.

— Rebecca, c'est incroyable ! J'aimerais beaucoup le lire, dit Ari avec enthousiasme.

— Je pense que vous serez sans doute surpris en voyant le journal lui-même. Je vais aller le chercher.

Rebecca traversa la pièce pour aller dans le dressing-room de Donald et prit le carnet dans la bibliothèque.

— Tenez, dit-elle en tendant le journal intime à Ari.

Ari observa le nom sur le dos du livre et l'insigne sur la couverture. Il l'ouvrit, vit l'inscription, puis le poème.

— Mon Dieu, murmura-t-il. C'est le poème dont je vous ai parlé il y a quelques jours.

— Je sais. C'est la raison pour laquelle je l'ai pris dans la bibliothèque. C'est comme si quelque chose nous avait guidés jusque-là.

— Oui. Vous savez, Rebecca, je n’ai jamais cru à ce que j’appelais les superstitions de mon arrière-grand-mère, mais je crois que je suis en train de changer d’avis, dit-il en regardant le volume dans ses mains. Vous croyez qu’Anthony l’a lu ?

— Je ne pense pas, répondit Rebecca. Il était bien caché au milieu de tous les autres livres dans la bibliothèque.

— Je peux l’emprunter pour ce soir ?

— Ce n’est pas à moi qu’il faut demander, en fait.

— Non, mais je ne pense pas que je vais prendre le risque d’en parler à Anthony, dit Ari en haussant les sourcils. Merci, Rebecca.

— J’aimerais que vous me fassiez une faveur à votre tour, Ari.

— Bien sûr, dites-moi.

— Je sais que ça peut paraître ridicule, mais j’ai l’impression qu’il y a une sorte de lien entre Violet et moi. Ça me perturbe un peu.

— Je vous comprends parfaitement, dit Ari.

— Donc..., j’aimerais savoir comment est morte Violet.

— D’accord. Bon...

Ari jeta un coup d’œil à sa montre.

— Je suis censé descendre dîner avec Anthony dans vingt minutes. Je vais vous donner l’histoire d’Anahita. C’est la meilleure chose à faire, je pense. Elle l’explique beaucoup mieux que je ne pourrais le faire.

— Dans ce cas, pourriez-vous aller la chercher tout de suite ? lui demanda Rebecca. Comme ça, je pourrai commencer dès ce soir.

— Oui.

Ari se leva et quitta la pièce sans oublier de prendre le journal intime de Donald. Il revint quelques minutes plus tard avec la pochette en plastique.

— Je vous préviens, Rebecca, ce n’est vraiment pas gai, mais je pense que vous avez raison. Vous devez savoir ce qui est arrivé à Violet.

— D’accord, répondit Rebecca.

Une fois Ari parti, Rebecca s’installa confortablement sur le canapé, enleva la pile de feuilles de la pochette et feuilleta le manuscrit pour retrouver la page où elle s’était arrêtée...

Anahita - 1920

36

Quand Donald me parla de l'endroit où il souhaitait nous faire vivre, je fus d'abord choquée et décontenancée. La première question que je lui posai concernait sa mère : qu'allait-elle dire ?

— Elle n'aura strictement rien à dire, Anni, dit Donald avec fermeté. C'est elle qui a engendré cette situation par son comportement et ses actes égoïstes. Si elle n'était pas intervenue, nous serions mariés, toi et moi, à l'heure qu'il est, nous élèverions notre fils ensemble, et Astbury aurait été vendu.

Donald avait beau essayer de me rassurer, je ressentais un certain malaise. Maud Astbury ne m'avait jamais aimée, et je savais instinctivement que ce n'était pas uniquement dû à ses préjugés raciaux. Elle avait compris que je voyais, derrière la façade qu'elle affichait, son âme égoïste.

— Et si les domestiques parlent ? demandai-je à Donald. Après tout, ils me connaissent.

— Oui, ils te connaissent, répondit Donald. J'y ai pensé, figure-toi. Nous dirons simplement que tu t'étais mariée en Inde, mais, malheureusement, ton mari est mort et tu es veuve désormais. Il serait peut-être judicieux d'inventer un nouveau nom de famille pour vous deux ?

Il posa sa main sur la mienne.

— Tu vas venir avec moi à Astbury, Anni ? Je veux vous avoir près de moi, toi et notre fils. Ça n'est pas parfait, mais je ne peux pas faire mieux.

Je lui demandai de me laisser un peu de temps pour réfléchir. Il y avait beaucoup de choses que je n'aimais pas dans cette idée. Ce qui me dérangeait le plus, c'était la perspective de vivre près de Donald tout en sachant qu'il partageait la vie d'une autre femme.

Avec le recul, je me rends compte aujourd'hui que j'étais extrêmement vulnérable. Oui, j'avais survécu, mais il s'en était fallu de peu. À Keighley,

j'avais abandonné tout espoir pour l'avenir, je m'étais contentée d'assurer notre survie à tous les deux, mon cher Moh. J'avais utilisé tout l'argent que j'avais tiré des rubis pour payer les frais d'hospitalisation, le loyer et la nourriture dont nous avons besoin. Même si j'avais très envie de refuser le soutien de Donald, je savais qu'il m'avait retrouvée alors que j'étais au seuil de la misère et je ne pouvais plus me permettre de repousser l'aide qu'on m'offrait. J'aurais peut-être préféré mourir prématurément plutôt que d'avoir à trahir ma précieuse fierté, mais je ne pouvais pas te condamner au même sort. Le destin avait voulu que Donald nous trouve juste à temps, et, malgré la bile qui me montait à la gorge chaque fois que je pensais à la façon dont il allait nous cacher, je savais que je n'avais pas d'autre choix que d'accepter la solution de Donald, si imparfaite fût-elle.

Au cours de la semaine précédente, bien installée dans la jolie chambre que Selina avait généreusement mise à ma disposition, j'avais repris des forces. La bonne nourriture et le repos me revigoraient, et j'avais les idées plus claires. La solution que me proposait Donald me paraissait peut-être intolérable, mais elle me laissait néanmoins le temps de me retourner. Une fois que je serais complètement rétablie, je pourrais peut-être recommencer à exercer mon métier d'infirmière et reconquérir mon indépendance.

Mais pourrais-je supporter que Donald retourne auprès de sa femme après avoir passé du temps avec nous ? Cette question me hantait. Notre amour avait toujours été si exclusif. Je me demandais comment j'allais survivre à l'intrusion d'une tierce personne.

Puis, par l'intermédiaire de Selina, qui avait dit à son amie Minty que Donald m'avait retrouvée, je reçus une lettre d'Indira m'annonçant qu'elle était enceinte. Elle se plaignait avec la véhémence qui la caractérisait de ses nausées matinales, mais aussi de la froideur de la première femme de Varun qui occupait la première place au palais, si ce n'était dans le cœur de son mari.

Cette lettre me fit réfléchir à ma propre situation, et je me demandai si elle était très différente de celle d'Indira. Les hommes que nous aimions avaient tous deux des femmes qui, en théorie, avaient la préséance sur nous, même si, comme le disait Indira, nous avions l'exclusivité de leur amour. Si j'avais épousé un prince indien, j'aurais dû le partager avec au moins une épouse. Et, bien qu'il n'y eût pas d'alliance à mon doigt, Donald et moi étions unis par des liens indéfectibles. Grâce à cette nouvelle vision des

choses, j'eus moins de mal à accepter la situation. Le fait que Donald ait épousé Violet parce que son rang social correspondait au sien et parce qu'elle avait apporté une dot qui garantissait l'avenir du domaine d'Astbury rendait ce mariage identique à tous les mariages arrangés entre les États princiers dans mon pays.

La situation me paraissait beaucoup plus acceptable si je me considérais comme la deuxième femme de Donald plutôt que comme sa maîtresse. De plus, s'il me restait quelques doutes, ils furent vite balayés par l'amour que je ressentais pour ton père.

— Nous venons dans le Devon avec toi, dis-je à Donald.

— Oh ! chérie ! Je suis tellement heureux que tu aies accepté. Ce n'est pas parfait, Anni, et j'aurais naturellement préféré te ramener à Astbury Hall. J'ai un cottage en tête, qui ne se trouve pas sur le domaine ni dans le village, mais au milieu de la lande. Il est isolé aussi, ce qui est important si je veux vous rendre visite régulièrement.

— Ça ne me dérange pas d'être un peu isolée et au calme, surtout que j'ai Moh pour me tenir compagnie.

— Il est inoccupé depuis des années. Il va donc me falloir plusieurs semaines pour le réaménager. Tu veux bien rester à Kensington en attendant ?

— Si Selina est d'accord pour nous garder encore un peu.

— Tu sais bien qu'elle t'adore. En plus, c'est bien pour elle d'avoir de la compagnie. Le bébé va bientôt naître, et Henri est toujours en France. Alors, c'est entendu ?

— Oui, c'est entendu, confirmai-je.

Donald resta encore deux jours avec nous à Londres, puis il dit qu'il devait rentrer à Astbury pour le week-end. Sa femme organisait une fête pour montrer son nouvel intérieur, et la présence de son mari était naturellement requise. Je fis de mon mieux pour ne pas m'en offusquer. C'était la première des nombreuses occasions où il me faudrait accepter ses obligations d'époux si je voulais faire partie de sa vie et de son avenir. Le jour de son départ, je lui fis signe de la main avec un sourire aimable tout en pensant à Indira qui devait serrer les dents chaque fois qu'elle devait s'incliner devant la première femme de son mari. Les semaines qui précédèrent notre installation dans notre nouvelle maison se déroulèrent paisiblement. Tu progressais rapidement grâce à la nourriture saine et

abondante, à la nursery chaude et propre et aux soins de ta mère moins épuisée. Tu pris du poids en un mois et commenças à avancer à quatre pattes. Tu te déplaçais à toute vitesse dans la nursery, car tu étais désormais beaucoup plus vigoureux.

Le bébé de Selina naquit en octobre, sans la moindre complication, et je fus heureuse de pouvoir la remercier de sa gentillesse en m'occupant d'elle et de son bébé qu'ils avaient décidé d'appeler Fleur. Puis, au début du mois de décembre, Donald nous emmena dans le Devon. Je vis qu'il était impatient de nous montrer notre nouvelle maison. Une piste raboteuse coupant à travers la lande nous mena jusqu'à une déclivité où un cottage était blotti. Construit en pierres locales, il avait une façade symétrique et très jolie qui me rappelait un peu le presbytère de Charlotte à Oxenhope. Le ruisseau au bord duquel Donald et moi avions discuté durant ce premier été passait devant.

Donald gara sa Crossley à l'arrière du cottage, puis ferma le portail aménagé dans une clôture en bois particulièrement haute pour nous protéger des regards indiscrets. Il me prit la main et nous conduisit jusqu'à la porte de derrière qu'il ouvrit. Nous entrâmes dans une cuisine basse de plafond, puis empruntâmes un corridor étroit pour rejoindre un salon douillet fraîchement repeint, avec une cheminée.

À l'étage, dans la minuscule chambre que Donald avait judicieusement aménagée en nursery, je te déposai dans ton lit d'enfant pour ta sieste. J'entrai ensuite dans l'autre chambre, plus grande, et remarquai les rideaux ornés de fleurs aux couleurs gaies et le grand lit en laiton couvert d'un dessus-de-lit en patchwork coloré.

— Qu'est-ce que tu en penses, Anni ? demanda-t-il avec enthousiasme.

— Je trouve que c'est magnifique, Donald, répondis-je, sincèrement bouleversée.

Après la maison sordide et étouffante de Keighley, c'était le paradis.

— J'ai fait remplacer les cadres des fenêtres et installer l'électricité, et j'ai ajouté une salle de bains à côté de l'arrière-cuisine en bas. *Et...* c'est pour toi.

Il sortit une liasse de papiers de la poche de son manteau et me la tendit. Je les regardai brièvement en essayant de comprendre leur signification.

— Ce document stipule, ma chérie, que moi, lord Donald Astbury, je te permets d'occuper ce cottage à vie. Cela signifie que personne ne pourra te

jeter dehors, quoi qu'il m'arrive. C'est ta maison, tant que tu en auras besoin.

J'eus tout à coup les larmes aux yeux. Depuis la mort de mon père, depuis que ma mère et moi étions allées vivre dans le zenana, je n'avais jamais eu de maison à moi.

— Merci, Donald.

— Ma chère Anni, ce n'est rien, vraiment. Tu mérites beaucoup mieux.

Il me prit dans ses bras et me serra contre lui, puis il se mit à m'embrasser. Était-ce le soulagement d'être enfin en sécurité dans une maison douillette, ou parce qu'il s'était si bien occupé de moi, je l'ignore, mais je sentis mon corps s'abandonner à lui. Nous nous laissâmes tomber sur le grand lit confortable. Peut-être était-ce la longueur de notre séparation ou les nombreuses semaines que nous avions passées ensemble sans contact physique, mais nous fîmes l'amour encore plus passionnément qu'avant. Ensuite, nous restâmes allongés, blottis l'un contre l'autre tandis que notre fils dormait paisiblement à côté. J'essayai de ne pas penser qu'il faisait la même chose avec sa femme.

Bizarrement, ce fut lui qui en parla :

— C'est comme ça que ça doit être, je m'en souviens maintenant, dit-il avec mélancolie. Je t'aime, Anni. Tellement que tu n'en as même pas idée.

— Moi aussi, je t'aime, Donald.

Nous dormîmes ensuite, et je sus que nous nous sentions tous les deux en paix pour la première fois depuis que j'avais quitté l'Inde. Beaucoup plus tard, alors que je t'allais dans la cuisine, Donald me montra les placards qu'il avait remplis de nourriture.

— Et j'ai une dernière surprise pour toi. Viens, allons dehors.

J'enroulai un châle autour de toi pour te protéger du froid cinglant, et nous sortîmes. Il y avait une écurie à côté de la grange dans la cour carrée. Donald ouvrit la porte et alluma la lanterne suspendue à un clou.

— Salut, ma fille, je te présente ta nouvelle maîtresse.

Donald caressa la tête de la jument. Sa peau brillait comme l'acajou fraîchement ciré, et elle avait une étoile blanche sur le front.

— Je ne lui ai pas encore donné de nom. J'ai pensé que c'était à toi de le faire puisqu'elle t'appartient désormais.

Je caressai le nez doux de la jument, et toi, fasciné par ce nouveau jouet, tu tendis la main pour toucher le cheval à ton tour.

— Elle est magnifique, Donald, merci. Je vais l'appeler Sheba, car elle ressemble à une reine.

— Parfait. Elle n'est pas comme l'étalon que tu adorais monter, mais elle est docile, ce qui sera parfait quand Moh apprendra à faire du cheval plus tard. Il y a aussi une charrette dans la grange. Comme ça, tu pourras aller au village quand tu en auras besoin.

— Tu as vraiment pensé à tout, dis-je tandis que nous nous hâtons de retourner à l'intérieur et que je mettais de l'eau sur le feu pour préparer le thé. Mais les villageois vont immédiatement remarquer ma présence, en particulier si j'arrive au village avec une jument et une charrette, dis-je.

— Oui, Anni, bien sûr qu'ils vont te reconnaître. Beaucoup d'entre eux seront ravis de te revoir. Et n'oublie pas : cela paraîtra naturel, avec les liens que tu entretiens depuis longtemps avec notre famille, que nous t'offrions un toit après la mort de ton mari, dit-il pour me rassurer.

— Et Violet ? demandai-je. Si elle entend les domestiques parler de moi, elle pourrait se douter de quelque chose.

— Je t'assure que je ne m'inquiète pas du tout à propos de Violet. Elle est actuellement la coqueluche de la haute société, elle est considérée comme la plus belle femme de Londres, voire de toute l'Angleterre. Je n'ai jamais vu une femme aussi sûre d'elle, de son apparence et de sa position. Je ne pense pas qu'elle envisage une seconde que son mari puisse avoir une liaison avec une veuve indienne qui vit dans la lande.

Donald remarqua la tension qu'avaient provoquée chez moi ses paroles.

— Désolée, ma chérie.

Il me tapota la main.

— Pour ce qui est de sa relation avec nos domestiques, ils pourraient aussi bien être invisibles. C'est tout l'intérêt qu'elle leur porte. Leur vie personnelle ne la concerne pas. Ils sont juste là pour remplir une fonction. Ils ont beaucoup à faire. Elle prend un bain deux fois par jour. Et les draps de son lit sont changés tous les matins.

— Comme une reine, murmurai-je en me souvenant que la maharani avait les mêmes habitudes. Mais il est vrai qu'en Inde, elles pouvaient être dictées par la chaleur et la poussière.

— Oui, et en Amérique, Violet est une vraie princesse. Elle a été habituée à n'avoir que le meilleur. Je crois qu'elle nous prend, nous Anglais, pour des malpropres, dit Donald en souriant. J'essaie juste de te

faire comprendre que c'est Violet qui est au centre du monde de Violet. Je doute qu'elle m'écoute d'une oreille très attentive quand je lui annoncerai ton arrivée.

— Tu vas le lui dire ?

— Bien sûr. Mais elle est actuellement complètement absorbée par les préparatifs d'un grand bal pour Noël. Elle invite tous ses amis chics de Londres. Je suis sûr qu'elle ne va pas penser à toi plus d'une seconde.

— J'espère que tu as raison, Donald, dis-je en frissonnant involontairement. Ce n'est pas sa faute. Nous ne devons pas lui faire de mal.

— Je sais, dit-il en regardant sa montre. Et, malheureusement, le dîner est dans une heure. Elle attend mon retour de Londres. Je viendrai vous voir demain matin. Tu penses que tu te sentiras bien, ici, toute seule ? C'est très douillet, je trouve. J'aimerais de tout cœur rester avec vous, mais, malheureusement, je ne peux pas.

— Ça va aller, dis-je pendant que tu te cramponnais au pied de la table en essayant en vain de te mettre debout.

— Moh va bientôt parler, n'est-ce pas, mon petit gars ?

Donald se baissa et déposa un baiser sur ton front.

— Bon, je ferais mieux d'y aller, dit-il en boutonnant son manteau et en se dirigeant vers la porte. La bonne nouvelle, c'est qu'en coupant à travers la lande, je peux rejoindre la route principale et entrer par le grand portail du domaine. Sinon, je peux tout simplement seller Glory et partir de la maison en traversant la lande pour te rejoindre en un quart d'heure. Tu en auras bientôt assez de me voir, j'en suis sûr.

— J'en doute, dis-je en plantant un baiser sur ses lèvres. Merci, Donald. Je me sens en sécurité pour la première fois depuis des mois.

Il m'envoya un baiser en retour, me dit une dernière fois au revoir et disparut. Après t'avoir couché dans ton petit lit pour la nuit, je me promenai dans ma nouvelle maison, inspectant avec délice chaque coin et recoin que Donald avait agencé avec tant de soin et d'amour. J'allumai un feu dans le salon douillet et regardai les livres rangés sur des étagères de part et d'autre de la cheminée. Donald avait choisi certains de mes romans préférés, et je savais que j'allais lire et relire ces histoires pendant les longues soirées à venir.

Pendant ces longs mois d'hiver, durant lesquels la lande se transforma en désert de neige au milieu duquel j'étais prise au piège, tandis que Donald, bravant le froid et la glace, montait Glory pour m'apporter de la nourriture, du lait et de l'amour, je dévorai les livres de ma petite bibliothèque. Malgré l'existence solitaire que je menais, je me sentais de plus en plus en paix avec moi-même. La neige me procurait peut-être une fausse sensation de sécurité. Elle me coupait d'Astbury Hall et de ses résidents invisibles, et je vivais dans une sorte de bulle où je n'avais que toi et Donald pour compagnie. Avec le recul, je pense que c'était exactement ce dont j'avais besoin pour soigner mon âme blessée.

Les premiers mois de ta vie avaient été si difficiles pour moi que, bien des fois, j'avais été sur le point de perdre complètement espoir. Je n'arrivais plus à voir, à sentir, à entendre toutes ces choses qui m'avaient guidée jusque-là. Je n'y croyais même plus d'ailleurs. Parfois, mon envie d'en finir prenait le pas sur mon envie de vivre, et j'avais compris pour la première fois le véritable sens du mot solitude. Désormais, même si je passais parfois des jours sans voir Donald, je savais que j'étais aimée.

Je me souviens que Noël fut une période difficile. Donald était très occupé par les préparatifs pour les fêtes de fin d'année à l'occasion desquelles la famille de Violet était venue d'Amérique. Je le vis donc très peu. La veille de Noël, il fit une brève apparition. Il m'apporta un panier contenant des cadeaux pour nous deux et une dinde assez grosse pour nourrir une famille de douze personnes. Le matin de Noël, j'ouvris le cadeau qui m'était destiné et qu'il avait déposé au pied de notre sapin. C'était un collier de perles nacrées avec un message d'amour caché dans la boîte. Je passai le collier à mon cou le matin de Noël 1920 et je ne l'ai plus quitté depuis. Quand la neige commença à fondre au début du mois de mars, ma vie dans le cottage près du ruisseau changea. Donald me dit que la mère de Violet était malade et qu'elle allait se rendre à New York pour s'occuper d'elle.

— Elle ne t'a pas demandé de venir avec elle ? demandai-je tandis que nous étions assis devant la cheminée du salon et te regardions faire tes premiers pas hésitants.

— Bien sûr, mais je lui ai fait remarquer que, si je dois gérer Astbury comme une entreprise conformément aux vœux de papa Drumner, le printemps est une très mauvaise période pour quitter le pays, car c'est celle

de l'agnelage. Et Violet n'a pas eu l'air de s'en formaliser quand je lui ai dit que je devais rester ici.

Ce printemps durant lequel Violet était en Amérique fut une époque particulièrement heureuse. Donald s'arrangea avec Selina et prétendit qu'il était à Londres avec elle. Pendant ces quelques jours, il venait nous rejoindre dans la lande et cachait sa voiture à l'arrière du cottage. Nous vivions alors comme une famille normale. Tandis que la vie revenait peu à peu dans les vastes étendues autour de nous, nous savourions notre intimité dans notre monde isolé et tranquille. Malheureusement, tu ne pus jamais appeler ton père « papa », et Donald et moi devions faire très attention de ne pas faire de lapsus fatal devant toi. C'était peut-être la seule ombre au tableau de cette période sinon parfaite. Tu finis par inventer une expression pour désigner l'homme qui occupait une si grande place dans ta vie.

— Monsieur Don, viens ! disais-tu en levant tes petits bras vers ton père pour qu'il te porte et te serre contre lui.

Donald avait commencé à te faire monter sur le dos du poney et le faisait trotter dans la cour. Tu criais de plaisir ! Il apportait souvent de petits présents : des sorbets pour toi et des pousses de fleurs colorées qu'il avait prises sur les terres d'Astbury pour que je les plante dans mon jardin.

— Tiens, dit-il un jour en descendant de Glory à la robe si brillante et en me tendant une minuscule plante couverte d'épines. Je t'ai apporté un rosier. Le jardinier d'Astbury était en train de replanter les massifs et il m'a dit que celui-ci était un spécimen très rare et exotique appelé « rose de minuit ». J'ai tout de suite pensé à toi.

Il sourit et m'embrassa.

— Et si nous allions le planter ? Peut-être dans le jardin à l'avant de la maison ? suggéra-t-il.

Après ces mois terribles pendant lesquels j'avais douté de Donald, je savais désormais au plus profond de mon cœur qu'il m'aimait. Quand je l'entendais enrager contre la pauvreté à laquelle étaient réduits de si nombreux Anglais, contre la répartition si inégale des richesses détenues par une minorité, je le considérais avec plus de respect encore. Il disait ne pas pouvoir changer le monde, mais voulait au moins rénover les cottages des personnes qui travaillaient à son service sur le domaine.

— David Lloyd George fait de son mieux, mais la peur du changement chez les politiciens qui viennent pour la plupart des classes les plus aisées

ne favorise pas les réformes, dit Donald en soupirant tandis que nous étions assis dans le jardin, un soir.

— Mon père disait toujours que pousser de deux centimètres un immense roc au cours d'une vie revenait à jeter des centaines de cailloux dans l'océan tous les jours. Les grands changements se font doucement, mais ils finissent toujours par se faire, Donald. Tu es un peu isolé encore, mais beaucoup de personnes vont commencer à voir le monde comme toi. Ma mère m'a toujours trouvé bizarre parce que j'étais ami avec l'un des enfants du valet d'écurie quand j'étais plus jeune. J'insistais pour qu'il vienne manger avec nous au château parce qu'il semblait toujours affamé. Je volais de la nourriture dans la cuisine pour lui en donner. Je n'ai jamais supporté ce système de classes et je ne le supporterai jamais.

— Je me demandais, dis-je en changeant de sujet, si je pourrais venir au château avant le retour de ta femme. J'aimerais voir si les plantes médicinales que j'ai plantées dans le potager sont toujours là. Je voudrais en prendre quelques-unes pour faire mon propre jardin ici.

— Bien sûr. N'oublie pas, Anni, le seul secret, c'est ce que nous partageons, pas ta présence à Astbury. Tu n'as pas besoin de te cacher maintenant que le printemps est là. En fait, ça paraîtrait sans doute plus naturel si tu venais de temps en temps.

Il caressa doucement ma joue.

— Il faut uniquement que je me rappelle de ne jamais te toucher devant les autres.

Il sourit et regarda l'horloge de la cuisine.

— Bon, il est temps que je rentre, dit-il en soupirant. On va avoir besoin de moi pour l'agnelage.

Quelques jours plus tard, je me rendis au château avec le poney et la charrette. Je constatai avec plaisir que la plupart des herbes que j'avais plantées dans le coin abrité du jardin potager avaient bien poussé et étaient toujours là. Agenouillée par terre, j'essayais d'empêcher tes mains curieuses d'arracher les plantes, quand j'entendis une voix familière derrière moi.

— Mais qui vois-je ?

— Madame Thomas ! m'exclamai-je en souriant.

Elle s'avança vers moi avec son panier pour ramasser les légumes qu'elle allait utiliser pour le dîner du soir.

— J'ai appris que vous étiez de retour par ici, mademoiselle Anni. Tilly m'a dit qu'elle vous avait aperçue au village pas plus tard que la semaine dernière, mais je lui ai répondu qu'elle avait dû avoir des hallucinations.

— Je suis là depuis cet hiver, mais la neige était épaisse, et je n'étais pas très bien, expliquai-je.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu, et aussi que votre mari était mort. Je suis désolée, ma chère. C'est une épreuve difficile, surtout avec un bébé. En tout cas, on dirait que c'est un gentil petit gars, dit madame Thomas en posant son regard sur toi.

Tu te retournas, fixas madame Thomas, puis lui fis un signe de la main pour la saluer.

— Oh ! il a les yeux bleus, commenta la cuisinière. Seigneur ! Je ne savais pas que les Indiens pouvaient avoir les yeux bleus.

— Son père avait les yeux bleus. C'est le cas de certains Indiens, répondis-je en masquant tant bien que mal la panique qui m'envahissait.

— Bien sûr. Qu'est-ce que j'en sais, après tout ? Il a l'air gentil, pour sûr, et vous n'êtes plus une étrangère ici. Quand vous aurez fini dans le jardin, venez dans la cuisine et présentez votre fils au reste des domestiques. Je suis sûre qu'elles seront ravies de vous voir.

— C'est très gentil à vous, madame Thomas ! Je viendrai dès que j'en aurai terminé ici.

Une fois qu'elle fut partie, je te regardai avec inquiétude et compris que tes yeux bleus trahissaient le secret que ton père et moi partagions. Quand j'entrai dans la cuisine, les servantes se réunirent immédiatement autour de nous. Après de si longs mois de solitude, leur affection sincère et leur amabilité me réchauffèrent le cœur. On te donna des gâteaux et du chocolat, et je dus les empêcher de continuer à te nourrir de peur que tu ne sois malade. Tandis que je buvais mon thé autour de la table de la cuisine, les domestiques me pressèrent de questions. Je répondis du mieux possible, allant même jusqu'à inventer un nom, « Jaival Prasad », pour mon défunt mari imaginaire.

— J'imagine que vous savez déjà combien les choses ont changé ici au château, dit madame Thomas en haussant les sourcils. Lord Donald a épousé une Américaine l'année dernière, et nous avons tous dû nous adapter aux habitudes et aux exigences de lady Violet.

— C'est bien vrai, confirma Tilly à voix basse.

— Il faut bien reconnaître que la présence de la nouvelle lady a aussi ses avantages, dit madame Thomas. J'ai eu une nouvelle cuisinière, expliqua-t-elle en la montrant fièrement. Et plein de nouvelles casseroles. Elle a décrété que les vieilles n'étaient pas hygiéniques, et je lui ai répondu que personne n'était mort à ma table jusqu'à présent. Mais j'admets que j'aime bien mes nouveaux ustensiles.

— Vous appréciez lady Violet ? demandai-je, incapable de faire taire ma curiosité.

— Elle est plutôt agréable, je dirais, répondit madame Thomas. Remarquez, elle ne prête guère attention à nous. Elle ignorait tout de la cuisine anglaise et de ce qu'on peut servir dans une maison comme celle-ci ; alors, j'ai dû mettre les choses au clair. Maintenant, elle ne s'en mêle plus. Elle ne s'intéresse guère à ce qui entre dans son corps, mais plutôt à ce qui va dessus !

Toutes les servantes se mirent à rire.

— Je n'ai jamais vu une femme aussi narcissique, dit Tilly. Enfin, j'ai parlé à la femme de chambre d'une lady qui est venue ici, et elle m'a expliqué que tous les Amerloques étaient pareils. Lady Astbury a fait construire un mur entier de garde-robes qui débordent déjà de vêtements.

— Elle est magnifique ! Je n'avais encore jamais vu une femme aussi belle, commenta timidement la fille de cuisine.

— C'est vrai, en convint madame Thomas. Mais ne serions-nous pas toutes jolies si nous consacrons autant de temps qu'elle à nous pomponner et si nous avons assez d'argent pour nous faire belles et nous parer des mêmes robes qu'elle ?

— Elle est gentille ? insistai-je, car j'avais le sentiment de ne rien avoir appris sur sa personnalité. Je savais uniquement qu'elle était riche et belle.

— Elle est plutôt gentille, répondit Tilly. Mais, quand je l'aide à coiffer ses cheveux et à passer sa chemise de nuit, le soir, elle ne me parle que de ses vêtements et de ses bijoux. Je ne crois pas qu'elle m'ait posé une seule fois une question sur ma vie.

— Nous aurions pu tomber sur pire, fit remarquer madame Thomas. Au moins, ce n'est pas une mégère comme celle qui vient de s'installer dans le manoir de douairière. Et, au moins, la maison est animée, pleine de jeunes gens. C'est mieux que des douairières en deuil, tout de même. Astbury est revenu à la vie depuis l'arrivée de lady Violet, et nous pouvons tous la remercier pour ça.

À partir de ce jour, je ne manquai plus jamais de compagnie. Nous étions sans cesse invités à boire le thé dans les cottages des servantes au village, à participer aux fêtes locales ou à la kermesse qui avait lieu tous les deux mois à Astbury Green. C'était toujours moi qui me déplaçais, invoquant la longue distance, près de cinq kilomètres, qu'il fallait parcourir dans la lande pour venir jusque chez moi. De plus, comme j'avais un poney et une charrette, je pouvais facilement me déplacer. Pourtant, je vivais malgré tout dans l'angoisse qu'une amie vienne frapper à ma porte pendant que Donald était avec nous. La nouvelle de mon retour à Astbury se propagea dans le village, et on parla aussi des remèdes à base de plantes que j'utilisais pour soulager l'arthrite de madame Thomas, la bronchite de Tilly et même la goutte du majordome. Les quelques pousses que j'avais prises dans le potager d'Astbury et que j'avais replantées dans le mien s'épanouissaient dans la bonne terre. Donald était en train de me construire une petite serre pour les protéger du gel l'hiver, et, quand j'allais me promener dans la lande, je trouvais parfois des plantes médicinales autochtones que j'ajoutais à ma collection grandissante. Les après-midi d'été, je traversais souvent la lande avec toi, sur notre charrette tirée par le poney, pour aller soigner les enfants de villageois malades et fiévreux. Ces gens n'avaient pas accès aux soins médicaux. Le docteur demandait une petite fortune quand il se

déplaçait, et la plupart des villageois ne pouvaient pas payer le prix d'une consultation. Je ne demandais rien, pour ma part. Le visage soulagé des mères me suffisait. Je ne tardai pas à réaliser que mon expérience d'infirmière s'associait bien à ma connaissance des herbes ayurvédiques. Je pouvais ainsi juger que mes remèdes ne seraient d'aucune utilité quand le malade était déjà trop gravement atteint. Je lui conseillais alors de se rendre à l'hôpital de la ville en dernier recours.

C'est en juillet, lors d'un baptême au village, que je rencontrai par hasard le docteur. Je ne l'avais pas revu depuis qu'il était arrivé trop tard pour aider Selina à accoucher.

— Je tenais à vous remercier, madame Prasad, dit le docteur Trefusis en s'inclinant légèrement. Vous avez allégé ma charge de travail, et les villageois profitent de votre savoir. Avez-vous songé à reprendre votre carrière ? Une infirmière serait bienvenue dans la région.

— J'y ai pensé, mais je dois m'occuper de mon fils. Si j'acceptais un poste d'infirmière, je n'aurais plus assez de temps à lui consacrer. Il est encore si petit ! répondis-je. De plus, je doute que le corps médical ne voie d'un bon œil le fait que j'utilise des plantes locales pour aider mes patients.

— Non, vous avez sans doute raison, admit le docteur Trefusis. J'aimerais néanmoins en savoir plus. Tout ce qui peut permettre aux pauvres malheureux de se soigner gratuitement est une bonne chose. Alors, poursuivez votre œuvre.

— Mon Dieu, mais je te vois à peine entre toutes tes missions de charité, fit remarquer Donald à la fin du mois d'août.

Violet devant rentrer à la maison d'un jour à l'autre, Donald « était allé à Londres » et passait un peu de temps avec nous au cottage.

— Ça m'occupe, et j'aime bien aider les gens, répondis-je.

— Je sais, dit-il en prenant une cuillerée de ragoût que j'avais préparé pour nous. Ça sera plus difficile pour toi cet hiver, néanmoins.

— Sheba est vigoureuse et elle est habituée à la lande désormais. Je suis sûre qu'elle arrivera à avancer, même s'il y a encore de la neige cette année.

— Je devrais peut-être songer à installer un téléphone ici, dit Donald, l'air songeur. De cette façon, je pourrais te contacter en cas de problème, et les villageois pourraient utiliser le téléphone de la poste si un patient a besoin de toi en urgence.

— C'est gentil à toi Donald, mais les téléphones sont si chers, et je ne veux surtout pas que tu dépenses encore plus d'argent pour moi.

— Anni, ma chérie, tu ne me coûtes quasiment rien, dit Donald pour me rassurer. Écoute, si nous étions mariés, tu ne te poserais même pas la question. Dis-toi que nous ne sommes peut-être pas officiellement mari et femme, mais c'est tout comme. De plus, c'est merveilleux que tu aides les villageois, et je suis très fier de toi. C'est donc la moindre des choses que j'installe un téléphone pour t'aider.

— Très bien. Dans ce cas, je te remercie, dis-je en soupirant.

— Ce que tu fais marque un tel contraste avec l'attitude de ma femme, fit remarquer Donald en soupirant à son tour. Violet ne fait absolument rien pour aider les autres si ce n'est elle-même. Pour être honnête, je redoute son retour de New York. Il ne nous reste plus qu'une nuit. Ce n'est vraiment pas très satisfaisant, n'est-ce pas ?

— Je suis déjà reconnaissante du temps que nous avons pu passer ensemble, Donald, répondis-je, même si mon appétit disparut dès que j'eus prononcé ces mots.

— Je ne pourrai certainement pas revenir avant quelques jours, m'avertit Donald le lendemain matin quand il partit pour le château. Adieu, ma chérie, prends bien soin de toi et de notre petit garçon.

— Oui, répondis-je en sentant les larmes me monter aux yeux.

Je savais que j'allais bientôt le revoir, mais il retournait dans son autre monde et il ne serait désormais plus uniquement à moi.

L'hiver approchait et, avec l'arrivée du mauvais temps, mes visites auprès des malades devinrent de plus en plus fréquentes. J'y consacrais une bonne partie de mes journées. Mais j'étais heureuse de pouvoir m'occuper l'esprit de cette façon. Je voyais beaucoup moins Donald depuis que Violet était rentrée. Il aurait paru étrange qu'il s'absente trop souvent d'Astbury après avoir passé six mois séparé d'elle. Il passait le plus régulièrement possible, la plupart du temps quand il se rendait à Londres pour une fête ou un bal.

— La plupart de ses amis sont des raseurs de première. Ils sont surtout si arrogants... J'ai le plus grand mal à les supporter. Mais je dois faire mon devoir, ajouta-t-il en soupirant.

Un soir, à la mi-décembre, Donald vint me retrouver au cottage de manière complètement inattendue. Il avait la mine défaite, les traits tirés, et

je lus la peur dans son regard.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demandai-je, car j'avais tout de suite compris que quelque chose ne tournait pas rond.

— J'ai une nouvelle à t'annoncer, dit-il en se laissant tomber lourdement sur une chaise autour de la table.

— C'est une mauvaise nouvelle ? demandai-je en posant la bouilloire sur la cuisinière pour préparer le thé.

— Je pense que personne ne la prendra comme telle, mais je crains que pour toi ce soit différent, Anni. Et je voulais te l'annoncer avant que tu ne l'apprennes de la bouche de quelqu'un d'autre. Tu sais comment ça se passe, ici. Les ragots, surtout ceux de cette nature, se propagent comme une traînée de poudre. Et je suis sûr que la plupart des domestiques sont déjà au courant.

— Alors, dis-moi, l'implorai-je, osant à peine penser à la nature de cette nouvelle.

Donald prit une profonde inspiration, puis, incapable de me regarder dans les yeux, il fixa ses pieds.

— Violet... attend un bébé.

— Je vois.

Je compris alors pourquoi il pensait que je serais la seule personne à ne pas trouver qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle.

— Anni, dis-moi la vérité : ça t'ennuie ?

Bien sûr que ça m'ennuyait ! Pas tellement l'enfant qui allait naître, mais le processus intime au cours duquel il avait été conçu. Je frémis involontairement. Toutefois, je voulais rester digne devant Donald. Je savais parfaitement à quoi je m'engageais quand j'avais accepté cette situation.

— Il est tout à fait naturel que ta femme et toi vouliez fonder une famille et donner naissance à un héritier, dis-je en m'appliquant à ne laisser paraître aucune amertume dans ma voix. Je ne suis pas vraiment en position de m'offusquer, ajoutai-je.

— Bien sûr que si, répliqua Donald, soudain furieux. Si les rôles étaient inversés et si tu m'annonçais une telle nouvelle, je pense que je réagirais très mal.

— Je n'ai pas le choix, à vrai dire. Je ne peux que me résigner.

— Et dis-toi bien, Anni, que l'acte qui a mené à la conception de ce bébé a été accompli par devoir, non par plaisir.

Je voulais le croire et, en fait, je savais qu'il disait la vérité. Mon âme n'en était pas moins profondément meurtrie.

— Le pire, c'est que Violet réagit déjà très mal à sa grossesse. Elle a annulé tous ses rendez-vous et engagements pour les prochaines semaines parce qu'elle se sent trop malade et elle ne quitte plus son lit. Cela signifie malheureusement que son esprit ne sera pas occupé par mille choses comme d'habitude et que je devrai passer beaucoup plus de temps à la maison. Je suis vraiment désolé, Anni.

— Nous devons prendre notre mal en patience. Ce ne sera pas la première fois que nous ne pourrons pas nous voir pendant quelque temps.

— Oui, mais c'est que j'ai de plus en plus le sentiment de vivre dans le mensonge. Ma vie au château avec Violet ne rime à rien, dit tristement Donald.

— Eh bien, nous ne pouvons rien y changer et nous devons tout simplement faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Je savais que j'étais un peu sèche avec lui, mais je me débattais encore avec la nouvelle qu'il venait de m'apprendre et les répercussions qu'elle aurait sur notre vie. En cet instant, je n'arrivais pas à faire preuve de compassion.

— Oui.

Il me regarda, l'air coupable, car il avait compris.

— Pardonne-moi, ma chérie. Aujourd'hui, c'est moi qui devrais te consoler. Malheureusement, il faut que j'y aille. Le docteur Trefusis va venir ausculter Violet dans peu de temps.

Donald se leva et déposa un baiser sur ma tête.

— Je passerai te voir dès que possible.

Donald me dit que, d'après le docteur Trefusis, Violet était en parfaite santé. Il lui avait prescrit du charbon pour soulager ses nausées et lui avait conseillé de se reposer en attendant la disparition des symptômes. La nouvelle devait être annoncée officiellement, au terme de la douzième semaine de grossesse, mais ils en avaient tous les deux parlé à leurs parents.

— Ma mère a demandé à me voir cet après-midi au manoir pour discuter avec moi d'un sujet délicat. Il faut donc que je reparte déjà, dit Donald, l'air contrit, quelques jours plus tard, alors qu'il était venu nous rendre une courte visite. Je me demande bien ce qu'elle me veut.

Après le départ de Donald, je m'interrogeai aussi sur les raisons qui avaient poussé Maud à convoquer son fils. Je savais qu'elle cherchait à causer ma perte ; elle était comme un corbeau noir sur mon épaule, guettant la moindre occasion pour m'arracher ce petit morceau de bonheur que je tenais encore. Quand Donald revint le lendemain, je vis à son visage qu'il avait été question de moi durant cette entrevue. Je préparai du thé, et nous allâmes le prendre dans le salon pour profiter de la chaleur du feu qui crépitait dans la cheminée.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a dit ? lui demandai-je.

— Elle a dit que des rumeurs couraient à mon sujet dans le village. Apparemment, j'aurais été vu plusieurs fois en train de traverser la lande à cheval.

— Il n'y a rien de mal à ça, me semble-t-il.

— Dans une direction en particulier, ajouta-t-il d'un ton plein de sous-entendus.

— Ah ! Par qui ?

— Apparemment, le berger a dit à sa femme au village, qui l'a dit à sa meilleure amie madame Thomas, qui l'a dit à Bessie, la femme de chambre de ma mère, qu'il m'avait vu très souvent à cheval à proximité du cottage ce printemps et cet été. Bien sûr, j'ai répondu à ma mère qu'il n'y avait pas de quoi cancaner. Après tout, j'ai toujours emprunté ce chemin pour

traverser la lande et je m'arrête tout le temps au bord du ruisseau pour laisser boire Glory.

Je restai silencieuse.

— Maman en a fait tout un plat, naturellement. Elle dit qu'en tant que lord du domaine, le moindre de mes faits et gestes est analysé et discuté par mon personnel, reprit Donald. Elle m'a expliqué que, si elle voulait attirer mon attention sur ces rumeurs, c'était parce que Violet était enceinte et que le docteur avait indiqué qu'elle était fragile. Elle ne veut surtout pas que ces rumeurs, si infondées soient-elles, ne reviennent aux oreilles de Violet tandis qu'elle porte l'héritier du domaine d'Astbury. Elle a ajouté que mes visites au cottage devaient cesser immédiatement, ne serait-ce que pour préserver Violet et faire preuve d'un minimum de décence.

— Je comprends.

— Pour être honnête, Anni, elle m'a vraiment fait passer pour un salaud. Elle m'a dit que c'était ignoble de ma part d'entretenir une relation avec une autre femme sous le nez de mon épouse et que ce serait abject de continuer alors que Violet attend un enfant.

— Je dois dire que, sur ce point, même si cela me fait beaucoup de peine, ta mère a raison. Violet ne sait rien de tout cela. En fait, on pourrait dire qu'elle est encore plus victime que nous deux.

— Je sais, Anni.

Donald baissa la tête, honteux.

— Elle ne mérite rien de tout ça, surtout pas en ce moment.

— Non. Et, même si ta mère se sert sans doute de cette grossesse pour atteindre son but et nous détruire, nous devons tous les deux avoir de la compassion pour Violet. D'ailleurs, je me sens coupable depuis le début quand je pense à notre mensonge, ajoutai-je. Nous devons tous deux agir avec intégrité et décence pendant cette période. Tu dois donc arrêter de venir me voir.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire, Anni ? Comment vas-tu t'en sortir ? Et moi, comment vais-je survivre à notre séparation ?

— Nous pourrions peut-être recommencer à nous écrire des lettres.

— Très drôle.

Donald laissa échapper un rire sans joie.

— C'est mieux ainsi.

— Mais comment vais-je pouvoir me passer de toi ?

— Il le faut, un point, c'est tout.

Il prit ma main dans la sienne et l'embrassa tendrement.

— Nous allons devoir nous dire au revoir une fois de plus. Mais ce n'est que provisoire, jusqu'à la naissance du bébé.

— Le temps va passer vite, j'en suis sûre, dis-je pour le reconforter.

— Mon fils aura presque trois ans quand je le reverrai, dit Donald avec mélancolie.

Nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers la porte de la cuisine, où nous nous enlaçâmes une dernière fois.

— Je trouverai un moyen de te contacter, ma chère Anni, ne t'inquiète pas. Je t'aime.

— Au revoir, Donald, murmurai-je.

Après cette conversation, je me préparai à passer encore une longue période séparée de l'homme que j'aimais. Mais le fait que nous soyons tous deux d'accord pour faire ce qui nous paraissait juste rendait les choses un peu plus faciles. J'étais très occupée avec toi et mes patients, et je fis de mon mieux pour ne pas m'appesantir sur cette séparation forcée. Noël arriva et, le matin du 25 décembre, je trouvai un panier sur le pas de ma porte. Il contenait une énorme dinde, des friandises et un présent pour toi et moi. Le soir, je me joignis aux villageois dans la salle des fêtes. C'était merveilleux de voir ton visage s'illuminer devant les décorations aux couleurs vives qui ornaient la salle.

Pour le réveillon de la Saint-Sylvestre, Tilly et son gentil mari, Jim, nous invitèrent dans leur maison. Ils avaient une fille, nommée Mabel, qui avait à peu près le même âge que toi.

— Bonne année, murmurai-je silencieusement à Donald tandis que les cloches sonnaient les douze coups de minuit.

C'était encore plus dur de le savoir si près et pourtant inaccessible.

— Ça va, Anni ? demanda Tilly en passant le bras autour de mes épaules. Vous pensez à votre pauvre mari, certainement.

— Oui, répondis-je.

— Je suis sûre qu'il y aura quelqu'un pour vous un jour, Anni. Vous êtes si belle et si intelligente... Je doute que vous restiez seule très longtemps.

En cet instant, j'aurais tellement aimé révéler à mon amie la réalité de ma situation, me confier à quelqu'un, mais je savais que c'était impossible. Je n'avais pas d'autre choix que de porter seule mon secret.

Je devais revoir Donald beaucoup plus tôt que je ne l'avais imaginé. Le sort en avait décidé ainsi.

Par une soirée de janvier particulièrement froide, tandis que je te lavais dans ta baignoire près de la cuisinière, j'entendis des bruits de sabots dans la cour. Comme personne d'autre ne me rendait visite le soir, je supposai donc que c'était Donald. Il frappa poliment, puis ouvrit la porte de derrière et entra dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que nous avions décidé quelque chose...

— En effet, et je veux que tu saches que je suis là avec l'accord de ma femme, dit-il, encore tout essoufflé d'avoir traversé la lande à cheval.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je peux entrer ? demanda-t-il. Je pourrai peut-être t'expliquer.

Je m'effaçai pour le laisser passer.

— Monsieur Don !

Tes yeux s'illuminèrent quand tu vis ton père, et tu te mis à éclabousser le sol depuis ta baignoire.

— Salut, mon petit gars, dit Donald en souriant.

Puis il déposa un baiser sur ta tête savonneuse. Il se tourna ensuite vers moi.

— Il se trouve que, malheureusement, ma femme est toujours aussi malade en raison de sa grossesse. Comme elle ne supporte pas l'odeur de la nourriture, elle ne mange rien. Le docteur Trefusis n'est pas particulièrement inquiet ; il dit que ça va finir par passer, mais Violet est vraiment malheureuse.

— Certaines femmes souffrent terriblement pendant leur grossesse, dis-je d'un ton hésitant, me demandant pourquoi il me racontait tout cela.

— Ce qui m'amène à la raison de ma présence ici. Violet a apparemment entendu parler des miracles que tu accomplis avec tes remèdes à base de plantes. Et elle a demandé à ce que tu viennes la voir au cas où tu pourrais lui donner quelque chose qui puisse la soulager.

Je le fixai comme s'il avait perdu la tête.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Mais si, Anni, je suis très sérieux. Tu as acquis une certaine réputation dans le village, et il paraîtrait étrange que tu refuses d'aller voir lady Astbury alors qu'elle a demandé ton aide. Je sais, dit Donald en

secouant la tête et en haussant les épaules dans un geste d'impuissance, je n'aurais jamais pensé venir te voir un jour à la demande expresse de ma femme.

— Donald, je...

Peut-être était-ce la tension, accumulée pendant ces semaines de séparation forcée, qui se relâchait tout à coup, mais je ne pus m'empêcher de rire tout à coup face à l'ironie de cette situation. Finalement, Donald, soulagé, pouffa lui aussi, et tu nous regardas, depuis ta baignoire, avec étonnement.

— Ce n'est vraiment pas drôle, dis-je enfin en essuyant mes yeux avec la serviette de bain.

— Non, en effet, dit Donald. Pas drôle du tout, en fait. Oh ! Anni ! C'est si merveilleux de te revoir, dit-il en m'attirant contre lui. Est-ce que je t'ai autant manqué que tu m'as manqué ?

— Encore plus, dis-je honnêtement en savourant son étreinte. Alors, comme ça, madame demande à me voir, dis-je en quittant ses bras pour te sortir de la baignoire.

— Eh oui. Je lui ai dit que je ne savais pas si tu serais là, mais que j'irais à cheval jusque chez toi et que je te laisserais un message si tu étais absente. Elle aimerait que tu viennes le plus rapidement possible, en fonction de ton emploi du temps, naturellement.

— Il faut que je consulte mon agenda, bien sûr, dis-je, les yeux pétillants, tout en te séchant sur mes genoux. Mais je suis sûre que je pourrai caser ta femme quelque part.

— Merci, Anni, dit-il avec gratitude, et, franchement, tout ce que tu pourras faire sera très apprécié. Elle souffre terriblement, la pauvre, et elle veille à ce que tout le monde le sache.

— Je viendrai demain matin. Dis-lui que je serai là vers neuf heures et demie.

Tu te laissas glisser par terre et trottas jusqu'à ton père les bras levés vers lui.

— Câlin, monsieur Don, réclamas-tu en te hissant sur ses genoux.

— Comme il a grandi en l'espace de quelques semaines ! dit-il en caressant tes doux cheveux noirs.

— Oui, il parle beaucoup maintenant. Je demanderai à Tilly de me le garder pendant que je m'occuperai de ta femme. Je suis sûre que tu sais

qu'elle ne travaille plus au château. Son mari, Jim, a été promu assistant du receveur des Postes.

— Parfait, et, pendant que je suis là...

Donald fouilla dans sa poche et sortit quelques billets de son portefeuille. Tiens, pour une fois, je n'aurai pas besoin de faire appel au mari de Tilly pour te les remettre dans une lettre. Il sourit.

— Merci.

C'était le moment que je détestais, mais je ne pouvais pas faire grand-chose pour changer la situation.

— Monsieur Don, cheval ? demandas-tu, plein d'espoir.

— Pas aujourd'hui, mon petit gars, dit Donald à regret. Mais je te promets que je t'emmènerai te promener sur le dos de Sheba la prochaine fois. Pour l'heure, il faut que je parte.

Ton visage s'assombrit et tu trottas derrière Donald jusqu'à la porte. Je te pris dans mes bras pour te consoler et je demandai à Donald :

— Tu seras là demain avec Violet ?

— Je pense que, dans l'intérêt de toutes les parties concernées, je vais m'esquiver.

— Oui, acquiesçai-je.

Une fois que Donald fut parti, je te mis au lit et m'assis devant la cheminée tout en repensant à cette visite inattendue et aux raisons qui l'avaient motivée. Même si j'avais ri d'abord de l'ironie de la situation et que j'avais tenté de la prendre à la légère avec Donald, mon cœur me chantait un tout autre refrain.

Cette nuit-là, alors que j'essayais de m'endormir, j'entendis le chant. Il était lointain, mais il était là. Et il m'avertissait d'un danger qui approchait.

Le lendemain, une fois que je t'eus déposé chez Tilly au village, je me rendis à Astbury Hall. Quand j'entrai comme à mon habitude dans la cuisine, je fus accueillie par des sourires chaleureux.

— Nous sommes vraiment heureuses de vous revoir, mademoiselle Anni, dit madame Thomas. J'ai dit à madame que, s'il y avait bien quelqu'un qui pouvait l'aider, c'était vous. Vous pensez que vous pourrez faire quelque chose ? Parce que je suis à court d'idées pour l'inciter à manger un peu.

— J'espère que je pourrai, mais il faut d'abord que je l'examine, dis-je tandis qu'Ariane, la nouvelle femme de chambre française de Violet,

arrivait dans la cuisine pour me conduire à l'étage.

— Eh bien, croisons les doigts. Nous nous faisons tous du souci pour elle, ajouta madame Thomas.

— Je vous promets que je ferai de mon mieux, lui assurai-je en quittant la cuisine et en suivant Ariane dans le dédale de couloirs jusqu'au vestibule.

Dans la montée d'escalier, je regardai bouche bée les transformations opérées au château et constatai que Violet était parvenue à ses fins : les portraits de famille avaient disparu des murs ; ils avaient été remplacés par des œuvres d'art moderne saisissantes.

— Attendez ici, s'il vous plaît, dit la femme de chambre en me faisant entrer dans un salon somptueusement meublé. Je vais informer madame de votre arrivée.

Je remarquai qu'il faisait une chaleur étouffante dans la pièce, ce qui me rappela les températures extrêmes de mon pays.

— Madame va vous recevoir, dit Ariane depuis le seuil de la chambre.

Je la suivis dans la pièce, un peu hésitante, et remarquai qu'il y faisait tout aussi chaud que dans le salon à côté. Mon premier réflexe fut d'ouvrir les grandes fenêtres pour aérer.

Couchée dans son lit à baldaquin drapé de tentures de brocart délicat, la silhouette pâle de Violet semblait minuscule sur l'immense matelas.

— Bonjour, madame, dis-je en faisant la révérence. Je m'appelle Anahita Prasad. Je crois que vous vouliez me voir.

— Oui, car j'ai entendu les domestiques parler de vos merveilleux remèdes, dit-elle de sa douce voix à l'accent américain. Approchez-vous, s'il vous plaît... Ariane, vous voulez bien apporter une chaise pour que madame Prasad puisse s'asseoir à côté de moi ?

Ariane s'exécuta, et je m'assis, considérant pour la première fois la femme qui était l'épouse de Donald. Elle paraissait si jeune, à peine plus vieille qu'une enfant. Avec ses cheveux blonds, ses immenses yeux marron et sa bouche en forme de cœur parfaitement dessinée, sa peau blanche et sans la moindre imperfection, elle me faisait penser à une poupée en porcelaine particulièrement fragile. Je vis immédiatement à son apparence générale qu'elle était faible, sans doute parce qu'elle ne se nourrissait pas suffisamment.

— Je suis ravie que vous soyez venue, madame Prasad. Même le docteur Trefusis a dit que ça ne pourrait pas me faire de mal de vous voir.

— Tout le plaisir est pour moi, madame. Le docteur Trefusis vous a certainement informée que j'avais une formation d'infirmière en plus de la médecine ayurvédique que je pratique.

— Les deux font parfaitement l'affaire. L'important, c'est que je me sente mieux, dit Violet en soupirant. Voilà des semaines que je suis malade comme un chien.

— Madame, vous voulez bien que je vous ausculte brièvement ?

— Allez-y ! J'ai été examinée sous toutes les coutures ces dernières semaines. Ça fait bien longtemps que j'ai perdu toute dignité.

Je pris le temps de mesurer les signes vitaux de Violet et constatai que son pouls était un peu rapide, même si c'était souvent le cas chez les femmes enceintes. Sa température était normale, et les battements de son cœur, constants et réguliers. Je sentis ensuite le bébé, qui semblait petit par rapport au nombre de semaines, mais il était incontestablement en vie. La peau de Violet était moite au toucher, mais j'en conclus que c'était plus lié à la chaleur étouffante dans la pièce qu'à son état général. Je regardai ensuite sous ses paupières et décelai les symptômes de l'anémie. Après avoir réalisé un examen complet, à la fois traditionnel et holistique, je me lavai les mains dans la cuvette sur le guéridon, les séchai et m'assis. Violet était restée silencieuse et avait attendu patiemment la fin de l'examen, mais je vis à son regard qu'elle voulait désormais des réponses.

— Eh bien, je crois que je peux vous aider, madame.

— Oh ! merci, mon Dieu ! Je suis restée couchée pendant des semaines et j'ai cru que j'allais mourir.

— Je vous assure que vous allez parfaitement bien. Le docteur Trefusis vous a-t-il dit que vous souffriez d'anémie ?

— Non, répondit Violet en secouant la tête. Il m'a conseillé de prendre du bouillon de poulet, que je déteste. Qu'est-ce que l'anémie ? C'est grave ?

— Non, pas si elle est détectée à temps et soignée en conséquence, expliquai-je. C'est que le bébé est en train d'épuiser les réserves en fer de votre organisme. Vous êtes alors somnolente et léthargique, mais c'est très facile à soigner, je vous le promets. Madame, avez-vous déjà entendu parler d'une boisson appelée « stout » ?

— N'est-ce pas ce breuvage que les marins boivent dans les ports ? demanda Violet en retroussant les lèvres, l'air dégoûté.

— Oui, mais c'est aussi très bon pour les femmes enceintes parce que cette boisson contient beaucoup de fer. Ce n'est pas particulièrement agréable au goût, mais c'est très efficace. Je demanderai aussi à madame Thomas de préparer tout ce que vous mangerez dans une casserole en fer. La nourriture absorbe le fer, et c'est un moyen naturel d'introduire la substance dans votre corps.

— Mais c'est bien ça, le problème, gémit Violet. Je ne peux pas manger ! Il me suffit de sentir l'odeur de la nourriture pour avoir la nausée.

— Je pense que nous pourrions remédier à cela également. J'ai du gingembre frais. J'en apporterai et demanderai à madame Thomas d'en faire du thé. C'est parfait pour soulager l'estomac, et vous aurez beaucoup moins la nausée. Pour l'instant, vous devez en boire au moins trois fois par jour.

— Du gingembre ?

Violet fronça son joli nez.

— Mon Dieu, les médicaments que vous me prescrivez me donnent encore plus la nausée.

— Je vais aussi vous préparer une potion à base de plantes qui non seulement va soigner vos nausées, mais aussi vous donner plus d'énergie et peut-être un peu de couleur à vos joues. Je noterai les instructions sur le flacon. Et, non, dis-je, ça ne sera vraiment pas très bon. Une dernière chose, madame : il fait beaucoup trop chaud dans votre chambre. Il faut baisser le chauffage et faire entrer un peu d'air frais dans la pièce. Une petite promenade quotidienne dans le jardin vous permettra de prendre un peu d'exercice et ne vous fera aucun mal, ni à vous ni au bébé. Il est inutile de rester au lit : vous passez vos journées seule et vous sentez encore plus mal. Ce n'est pas la solution.

— Mais il fait si froid dehors, dit Violet en frissonnant.

— Je sais, dis-je. Il suffit de vous habiller chaudement. Si vous faites tout ce que je dis, vous pourrez bientôt gambader comme un cabri.

— Vous en êtes sûre ?

— Certaine.

— D'accord.

Elle soupira, résignée.

— Je pense que je n'ai rien à perdre en essayant vos méthodes. Ces remèdes ne sont pas dangereux pour le bébé, au moins ?

— S'ils étaient dangereux, je ne vous les prescrirais pas.

— Non, bien sûr que non.

Violet rougit, consciente du manque de tact de sa question.

— Je vais descendre à la cuisine et parler avec madame Thomas. Ensemble, nous essaierons de trouver quelque chose de plus goûteux, mais d'aussi nourrissant que le bouillon de volaille.

— Ce serait une vraie amélioration, dit Violet en me lançant un regard conspirateur.

— Je reviendrai vous voir dans quelques jours, dis-je en me levant. Mais si vous avez besoin de moi avant, faites-le-moi savoir.

— Oui, et ne vous donnez pas la peine de m'apporter les médicaments que vous m'avez prescrits. Je vous ai déjà suffisamment dérangée et je sais, par les domestiques, que vous avez un enfant en bas âge. J'enverrai quelqu'un les chercher cet après-midi.

— Merci. Je suis très contente de pouvoir vous aider.

— Au revoir, madame Prasad, dit Violet en souriant tandis que je me dirigeais vers la porte. N'oubliez pas de dire au majordome combien je vous dois.

— Oh non ! Je ne prends pas d'argent. Mes services sont gratuits. Bonne journée, madame.

De retour dans la cuisine, j'écrivis une liste d'instructions et les expliquai à madame Thomas.

— Eh bien, si tout ce que vous avez prescrit fonctionne, je serai la reine d'Angleterre, mais, comme vous avez déjà remis sur pied beaucoup d'entre nous, je suis prête à vous croire.

— Merci, madame Thomas. Je vais aller chercher mon fils chez Tilly. Il doit se demander où je suis passée.

C'est Donald lui-même qui vint chercher les remèdes au cottage : je lui donnai le gingembre et les médicaments à base de plantes que j'avais préparés pour Violet afin qu'elle retrouve toute son énergie.

— Tu devrais constater une amélioration de son état dans les prochains jours, si elle commence immédiatement le traitement.

— Merci, Anni, dit-il en rangeant le gingembre et les remèdes dans la poche de son manteau. Je vais encourager Violet à suivre tes prescriptions. C'est vraiment très gentil à toi de l'aider dans de telles circonstances.

— C'est un être humain et elle souffre, dis-je en le raccompagnant jusqu'à la porte. Alors, bien sûr, je veux faire de mon mieux pour l'aider.

Quand je revins au château une semaine plus tard, on me conduisit à l'étage, mais, cette fois, Violet me reçut dans son salon et habillée.

— Madame Prasad !

Elle se leva, s'avança vers moi et, à mon grand embarras, m'embrassa.

— Vous avez fait des miracles ! Regardez-moi !

Je la regardai et vis ses joues roses et une nouvelle vitalité briller dans ses yeux.

— On dirait que vous êtes pratiquement rétablie, dis-je en souriant.

— Oui ! Mais je n'arrive toujours pas à le croire. Au départ, j'étais sûre d'être plus malade encore à l'idée de boire toutes ces choses dégoûtantes, mais non ! J'ai fait ce que vous avez dit, tous les jours, j'ai appliqué à la lettre vos conseils, et ça a marché. Oh ! Anni !... Je peux vous appeler Anni ? Tous les domestiques vous appellent ainsi, semble-t-il... Comment pourrais-je vous remercier ?

— Vous n'avez pas à me remercier. Il me suffit de voir que vous allez mieux.

Elle me fit signe de m'asseoir sur le fauteuil en face d'elle.

— Le docteur Trefusis est passé me voir hier et il n'en revenait pas lui-même. Bien sûr, je lui ai parlé de votre visite et je lui ai dit combien vous m'aviez remonté le moral, dit Violet, les yeux pleins de gratitude et d'admiration. J'ai envoyé un télégramme hier à ma mère à New York... Elle était si inquiète qu'elle était prête à embarquer sur un paquebot et à venir me voir ici. Mais, bien sûr, elle ne va pas très bien ; alors, je lui ai dit que ce n'était pas la peine puisque je me sens en pleine forme, désormais. Peut-être aurez-vous la gentillesse de l'examiner elle aussi quand elle arrivera pour la naissance, si elle ne va pas mieux d'ici là ?

— Avec plaisir, si c'est son souhait, naturellement.

— Je me sens même d'attaque pour inviter quelques amis pour le week-end. Depuis que je suis malade, la maison est vide.

Violet allait incontestablement beaucoup mieux, et j'en fus heureuse. Je réalisai que son exubérance d'aujourd'hui faisait naturellement partie de son caractère et j'appréciai cette qualité chez elle.

— Vous serez sans doute ravie d'apprendre que vous pouvez arrêter le thé au gingembre. Prenez-en uniquement quand vous avez des nausées. J'ai

donné des feuilles de menthe fraîche à madame Thomas. C'est efficace contre la nausée, et le goût vous plaira peut-être davantage. Mais vous devez continuer à boire du stout, j'en ai bien peur.

— Oh ! je m'y suis habituée. Ça amuse beaucoup Donny de me voir prendre ce breuvage, dit-elle en gloussant. Oh ! mademoiselle Anni, il a été si gentil. Il se faisait tellement de souci pour moi ! Je crois qu'il aimerait vous embrasser lui aussi pour vous témoigner sa reconnaissance.

Je gardai tant bien que mal le visage impassible, puis me levai.

— Il faut que je file. Je dois aller voir de toute urgence un bébé malade au village.

— Bien sûr.

Violet se leva à son tour.

— J'espère que vous pourrez souvent me rendre visite et peut-être trouverez-vous le temps de venir à un de mes dîners ?

— Eh bien..., bredouillai-je, c'est peu probable. J'ai un enfant et personne pour le garder.

— Oui, Donny m'a dit que votre mari était mort. Je suis vraiment désolée. Si votre petit garçon tient de vous, il doit être magnifique. Vous avez une beauté si exotique, je suis verte de jalousie !

— Merci... Vous êtes trop gentille. Il faut vraiment que je parte.

— Je pourrais peut-être venir vous voir au cottage un jour et faire la connaissance de votre petit garçon ? dit-elle en me suivant jusqu'à la porte comme un chiot impatient. Je connais si peu de monde ici. Tous mes amis sont à Londres.

— Je ne suis pas souvent à la maison, dis-je d'un ton brusque. Il vaut mieux téléphoner avant.

— Je n'y manquerai pas. Au revoir, Anni, et encore merci.

— On dirait que j'ai retrouvé mon épouse d'avant, dit Donald quelques jours plus tard, alors qu'il avait été chargé par Violet de m'apporter un énorme bouquet de fleurs, du chocolat et du champagne. Et que tu as une nouvelle admiratrice.

Il sourit.

— Je n'aurais jamais imaginé, même dans mes rêves les plus fous, que ma femme me chargerait de t'apporter les cadeaux qu'elle a choisis pour toi. La vie est vraiment ironique parfois.

— Oui, c'est vrai, dis-je en essayant de t'empêcher de plonger les mains dans le chocolat.

— Tu es merveilleuse ! s'exclama Donald en me serrant dans ses bras. Je ne peux pas dire que tes méthodes soient traditionnelles, mais j'espère qu'elles resteront efficaces très longtemps.

— En Inde, elles sont considérées comme des méthodes traditionnelles, justement, et elles sont toutes naturelles, répliquai-je.

— En tout cas, tu es incroyablement intelligente. Le revers de la médaille, c'est que Violet, avec son énergie retrouvée, se démène dans tous les sens pour inviter untel et je ne sais qui à passer quelques jours à la maison. On dirait qu'elle essaie de rattraper le temps perdu. Et tu sais que je n'aime pas sa bande. La bonne nouvelle, ajouta-t-il en me prenant sur ses genoux, c'est que j'ai eu une raison de te rendre visite.

Il m'embrassa, et j'enroulai mes bras autour de son cou.

— Oui, c'est une bonne chose, même si ta femme m'a demandé si elle pouvait venir au cottage un jour et faire la connaissance de Moh.

— Vraiment ?

Donald fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je lui ai dit de me téléphoner d'abord parce que j'allais souvent au village, mais je ne peux pas vraiment l'empêcher de venir.

— Non, eh bien, ça va compliquer les choses. Je n'aime guère l'idée que Violet sache exactement où tu vis.

— Moi non plus, mais qu'est-ce que je peux faire ?

— Rien, je suppose. Il vaudrait peut-être mieux quand même que tu enlèves cette photo de nous trois de ta table de nuit. Elle risque de trouver ça plutôt bizarre, dit-il sur le ton de la plaisanterie pour détendre l'atmosphère.

— S'il te plaît, ce n'est pas drôle. Je suis tenaillée par la culpabilité dès que je pense à Violet. Mais si, en plus, il me faut faire comme si j'étais son amie..., dis-je en frémissant. C'est une proximité dangereuse. Le pire, dans l'histoire, c'est que je l'apprécie, Donald. Elle est si gentille et, malgré tout son argent, j'ai le sentiment qu'elle est très vulnérable.

— Je sais, Anni. Espérons que son attachement pour toi sera provisoire. Comme tu as été la seule personne capable de l'aider, elle s'accroche à toi pour le moment. Tu es devenue un puits de sagesse pour tout ce qui concerne la grossesse, dit-il en souriant. Je crois que le docteur Trefusis est plutôt dépité.

— En fait, il m'a téléphoné tout à l'heure et il vient demain. Il a dit qu'il voulait voir mon jardin de plantes médicinales et en savoir plus sur la façon dont je confectionne mes remèdes.

— Vraiment ? Je suis surpris. Je l'ai toujours trouvé plutôt conservateur et étroit d'esprit.

— Eh bien, il est peut-être plus sensible aux idées nouvelles que tu ne le pensais.

— Je me demande parfois si tu ne devrais pas commencer à faire payer tes services, dit Donald. Je ne voudrais pas qu'on abuse de ta gentillesse.

— Quand Moh sera plus grand, je songerai sans doute plus sérieusement à mon avenir, et je recommencerai peut-être à exercer comme infirmière. Mais, pour le moment, la situation me convient parfaitement.

— Ne te tue pas à la tâche, n'est-ce pas, chérie ? dit-il en caressant doucement ma joue. Et ne laisse pas ma femme te mener par le bout du nez. Elle peut être particulièrement tenace.

Le lendemain, le docteur Trefusis vint me voir, comme convenu, au cottage. Je l'emmenai dans ma petite serre, et il passa devant les rangées remplies de spécimens de plantes différents, puis me posa des questions sur chacun d'eux.

— Il ne s'agit pas uniquement de préparer des remèdes, expliquai-je. Il s'agit de déterminer qui est votre patient et quelle est l'humeur dominante

chez lui. Chaque patient est caractérisé par le mélange de trois humeurs qu'on appelle *doshas*. Il faut établir quel *dosha* domine chez votre patient ou patiente : *pitta*, *vata* ou *kapha*. On le découvre en regardant la morphologie du patient, son teint et en lui posant aussi des questions simples pour évaluer son état émotif et sa personnalité. Ensuite, vous pouvez prescrire un remède qui sera parfaitement adapté au profil du patient. Les médicaments que j'utilise font partie de la culture indienne depuis des milliers d'années. J'utilise des plantes telles quelles, mais je fais aussi sécher des feuilles que je conserve dans des pots ou je les mouls pour en faire de la poudre. Les racines permettent souvent de confectionner les remèdes les plus puissants.

— C'est fascinant, vraiment fascinant, murmura-t-il. Alors quelle « humeur » domine chez lady Violet ?

— *Vata*, docteur, répondis-je, ce qui signifie qu'elle a des os fins, pas beaucoup de graisse, et qu'elle est extrêmement sensible au froid. Elle a également un système digestif capricieux, qui se dérègle facilement. C'est pourquoi elle a eu des nausées si importantes en début de grossesse.

— Je vois. Cela vous ennuerait-il si je prenais quelques pousses de vos herbes pour essayer de les replanter chez moi ? Peut-être pourriez-vous m'apprendre à préparer les remèdes les plus courants ? Quelque chose pour soigner les bronches, par exemple ?

— Oui, je vous en prie, prenez ce que vous voulez. Excusez-moi, je dois m'occuper de mon fils. Il a dû se réveiller de sa sieste.

— Bien sûr, dit le docteur Trefusis. Je vais prendre ce dont j'ai besoin, puis je viendrai vous rejoindre.

Le médecin vint me dire au revoir en m'indiquant qu'il repasserait la semaine suivante pour voir comment je préparais les différents remèdes. Or, il ne se montra plus jamais sur le pas de ma porte.

Violet me rendit visite, elle, et fut enthousiasmée par l'atmosphère douillette du cottage et par son côté si typiquement anglais. Lorsqu'elle te vit pour la première fois, je retins mon souffle, m'attendant à un commentaire sur tes yeux bleus qui pourraient nous trahir. Mais, heureusement, elle n'en fit rien.

— Oh ! il est si beau ! Et c'est votre portrait, Anni !

Tu te pris immédiatement d'affection pour Violet, même si c'était sans doute lié aux jouets et aux sucreries qu'elle apportait chaque fois qu'elle

venait nous voir.

— Vous le gâtez beaucoup trop, lui dis-je un après-midi quand son chauffeur sortit un tricycle rouge rutilant du coffre de la voiture.

Tu l'enfourchas immédiatement pour rouler comme un fou dans la cour.

— Pas du tout. De mon point de vue, un enfant n'est jamais trop gâté, dit Violet. De plus, Anni, je sais que vous ne faites pas payer vos consultations et que vous n'avez pas beaucoup de revenus, alors, c'est le moins que je puisse faire.

Durant le mois de février particulièrement froid, Violet et moi passâmes de nombreux après-midi devant la cheminée à manger des crêpes au beurre qu'elle avait apportées.

— Je suis désormais beaucoup trop grosse pour aller à Londres, et c'est trop ennuyeux de rester enfermée dans cette maison avec les domestiques et Donny pour seule compagnie, dit-elle. Je suis tellement contente de pouvoir venir parler avec vous.

Bien que toujours un peu tendue en sa présence et consciente qu'il me fallait rester sur mes gardes, j'écoutais Violet avec fascination quand elle me parlait de sa vie privilégiée en Amérique. Elle aussi s'intéressait aux histoires de mon enfance en Inde. En réalité, j'étais de plus en plus séduite par sa nature douce et généreuse. Elle était naïvement persuadée que tout finissait toujours par s'arranger dans la vie, et son attitude positive me charmait.

Je me réjouissais même de nos tête-à-tête et les attendais avec impatience, car la vitalité de Violet égayait les longues journées d'hiver. J'irais même jusqu'à dire que nous étions devenues amies, en quelque sorte. Elle ne me traitait pas du tout avec condescendance. En fait, elle me dit plus d'une fois qu'elle n'était pas grand-chose à côté de moi, qui avais des liens de parenté avec une famille princière en Inde.

— Comme tout le monde en Amérique, je suis là où je suis aujourd'hui parce que ma famille a réussi dans les affaires. C'est l'argent qui achète la noblesse, dans mon pays. On ne naît pas noble, chez nous. Bien sûr, ajouta-t-elle d'un ton ironique, l'affreuse maman de Donny n'oublie jamais de me rappeler d'où je viens. Vous l'avez déjà rencontrée ?

— Oui, elle vivait au château quand je venais passer mes vacances scolaires ici, il y a très longtemps.

— Je sais qu'elle méprise tout ce que je fais, dit Violet en mordant dans sa crêpe, l'air songeur. Cependant, elle était bien contente que je dépense tout l'argent dont j'ai hérité à ma majorité pour restaurer sa vieille bâtisse de famille. Je suis contente que Donald ait insisté pour qu'elle s'installe dans le manoir de douairière après notre mariage. Je n'aurais pas pu supporter de vivre sous le même toit que cette femme.

— Elle est un peu difficile, dis-je en choisissant mes mots avec soin.

— Je dirais même que c'est une vieille sorcière !

Violet rit de sa formule.

— La plupart des belles-mères sont ainsi. Elle vient simplement d'une autre époque et a du mal à s'adapter à la nouvelle.

— Oh ! Anni ! Vous êtes si bonne. Vous êtes toujours si gentille avec tout le monde et pourtant vous avez tellement souffert. Les domestiques parlent de vous comme d'une sainte. J'espère que j'apprendrai à devenir meilleure à votre contact.

Je considérai Violet et réalisai qu'elle pensait sincèrement ce qu'elle disait, et la duplicité de ma vie m'apparut alors encore plus distinctement.

Avec l'arrivée du mois de mars, les gelées du matin disparurent, et des ajoncs jaunes, se déployant comme un tapis doré devant la maison, recouvrirent la lande. Donald passait de temps à autre, envoyé par Violet pour me déposer quelque chose ou transmettre un message, et il se plaignait, en plaisantant à moitié, que sa femme me voyait plus souvent que lui-même. Je remarquai que, quand il disait quelque chose de négatif à propos de Violet, j'avais tendance à prendre sa défense. En fait, au début du mois d'avril, je me demandai même si je n'appréciais pas plus sa femme qu'il ne l'aimait lui-même. Quand Violet n'était pour moi qu'une inconnue, que je ne la voyais qu'à travers les yeux de Donald, la situation était plus facile à gérer pour moi. Mais maintenant que j'éprouvais une véritable affection pour Violet, je me demandais combien de temps encore nous pourrions vivre dans cet horrible mensonge qui nous dépassait. Un matin, je reçus une lettre d'Indira, que Selina m'avait fait suivre de Londres.

Patna Palace

Patna

Inde

29 mars 1922

*Anni, ma chère amie,
Comment vas-tu ? OÙ es-tu ? J'ai été heureuse d'apprendre qu'au moins tu n'avais pas disparu, comme Selina le pensait quand je l'ai vue en France. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ???
S'il te plaît, écris-moi vite et raconte-moi tout.
Quant à moi, comme Varun est en Europe, je suis coincée dans le zenana avec l'horrible épouse numéro 1. Ma chère Anni, je t'en supplie, viens en Inde. J'aimerais tellement te voir et te présenter mon magnifique bébé. C'est un garçon, et nous l'avons appelé Kunwar. Je suis très contente parce que l'épouse numéro 1 n'a que deux filles, ce qui signifie que notre cher fils sera le prince héritier quand Varun deviendra maharajah à la mort de son père. Varun a promis de venir me chercher en juin quand le bébé sera suffisamment grand pour voyager. Nous prendrons alors une maison dans le sud de la France. Tu pourras peut-être nous y rejoindre et passer quelque temps avec nous ?
Tu me manques, ma chère Anni. Écris-moi bientôt, s'il te plaît.*

*Indy
xxx*

En réalité, si je ne lui avais pas écrit jusque-là, c'était parce que je ne savais pas quoi dire. Indira et son mari fréquentaient le même milieu que les Astbury, et la discrétion n'était pas dans la nature de mon amie.

Tout en lui écrivant une lettre impersonnelle, dans laquelle j'en racontais le moins possible sur moi et ma situation, préférant poser des questions sur elle et sur sa vie, je pris douloureusement conscience que je ne pouvais même pas être honnête avec ma plus chère amie. Ma vie entière était empêtrée dans un tissu de mensonges. L'immoralité fondamentale de ma situation me pesait de plus en plus. J'avais beau essayer de tourner le problème dans tous les sens, notre mensonge, qui pouvait blesser une autre personne au plus profond de son être, ôtait toute bonté intrinsèque à l'amour qui en avait été à l'origine.

Chaque fois qu'un des villageois me remerciait pour mon aide parce que je l'avais soigné, lui ou un membre de sa famille, chaque fois qu'on vantait ma gentillesse et ma générosité, je sentais la culpabilité me ronger un peu plus de l'intérieur. Non, je n'étais pas la personne qu'ils croyaient

connaître, je n'étais pas une pauvre veuve qui donnait de son temps et offrait ses compétences à la communauté, et que tout le monde aimait, en qui tout le monde avait confiance. J'étais une femme entretenue, une maîtresse, qui avait donné naissance à un enfant illégitime et continuait à avoir une relation avec son amant sous le nez de son épouse. Cette même épouse qui me considérait désormais comme son amie...

— Qu'est-ce qu'il y a, Anni ? me demanda Donald par un bel après-midi de printemps.

Violet faisait une sieste au château, et il en avait profité pour s'esquiver et venir nous rendre une courte visite à cheval.

— Je sais que quelque chose te contrarie.

— Oui, je me déteste !

Sur quoi, je fondis en larmes.

Donald me prit immédiatement dans ses bras.

— Anni, vraiment, je suis sûr qu'une fois que le bébé sera né, Violet reprendra son ancienne vie et qu'elle aura de nouveau de quoi se distraire. Elle voudra aussi certainement aller à New York pour montrer le bébé à sa famille et, bien sûr, elle adore la Saison à Londres en hiver. Je suis navré de te le dire, mais elle t'oubliera sans doute complètement après.

Ses arguments peu convaincants me firent aussi peu d'effet que les gouttes de pluie sur un sol trop sec. Ils n'atteignirent pas mon cœur qui avait pourtant tellement besoin de rédemption. Je le regardai partir, incapable de lui expliquer que ses arguments ne concernaient que des détails pratiques (le fait que bientôt je n'aurais plus à voir Violet) et ne pouvaient en aucun cas apaiser les émotions complexes et douloureuses dans mon cœur.

Cette nuit-là, après t'avoir mis au lit, j'envisageai pour la première fois de quitter le Devon. Peut-être valait-il mieux après tout que nous partions, toi et moi. Je pourrais vivre ouvertement comme la personne que j'étais réellement et avoir la conscience tranquille. En montant l'escalier pour aller me coucher, je ne savais honnêtement plus quel sort était le pire, mais j'étais sûre d'une chose néanmoins : le mensonge dans lequel je vivais me rongait et menaçait de me détruire.

Tout en me tournant et en me retournant dans mon lit, je me souvins que Violet m'avait suppliée d'être à ses côtés pour la naissance de son bébé. « Ma belle-sœur Selina m'a dit que vous aviez été merveilleuse quand elle a

accouché », avait-elle dit. Je ne pouvais pas vraiment lui refuser cette faveur, c'était là la moindre des choses. Mais, une fois que l'enfant serait né, il serait temps pour moi de prendre une décision concernant mon avenir.

Comme si les questions qui hantaient ma conscience ne suffisaient pas, chaque jour, j'entendais le chant, de plus en plus fort. Il me prévenait du danger et d'une mort imminente. J'espérais que c'était uniquement le reflet de mon état d'esprit désespéré, et j'essayais de l'ignorer.

Les dernières semaines de la grossesse de Violet coïncidèrent avec la vague de chaleur du mois de juillet, et Violet me suppliait presque tous les jours de lui rendre visite au château. Nous nous asseyions dans l'orangerie bien fraîche, où elle avait fait installer des ventilateurs de plafond électriques.

— Mon Dieu, dit-elle en se regardant, je suis énorme ! Je n'arrive pas à dormir, surtout avec cette chaleur.

— Ça ne va plus durer très longtemps, dis-je en essayant de la reconforter.

— Vous croyez ? J'ai l'impression que je vais rester enceinte pour l'éternité. Il faudra que vous m'aidiez à maigrir ensuite et à retrouver mon poids d'autrefois. J'ai peur de ne plus jamais pouvoir enfiler une de mes robes, se plaignit-elle.

— Bien sûr, la meilleure solution pour retrouver la ligne, mais aussi dans l'intérêt du bébé, c'est de l'allaiter. Y avez-vous déjà songé ?

— Mon Dieu ! dit Violet avec une expression de dégoût. C'est le genre de choses que les indigènes font en Afrique !

Elle frémit.

— J'ai allaité Moh, dis-je avec affabilité, et je la vis rougir.

— Anni, je ne voulais pas insinuer quoi que ce soit. Vous êtes d'une culture différente et...

— Vraiment, Violet, dis-je en tapotant son genou, je comprends.

Quelques jours plus tard, je remarquai que les chevilles de Violet étaient enflées, et elle se plaignait depuis quelque temps de maux de tête. Je lui conseillai de surélever un peu ses jambes quand elle était allongée ou assise pour essayer de faire dégonfler ses chevilles.

— Madame est vraiment incommodée, dit le docteur Trefusis après avoir ausculté Violet un matin. Violet m'avait demandé d'attendre dans son salon.

— J'ai toujours dit que les bébés du mois d'août étaient les pires, mais je suppose que là d'où vous venez, c'est comme ça toute l'année.

Je préférerai ne pas relever son commentaire.

— Elle se plaint depuis quelques jours de maux de tête. Cela vous inquiète-t-il, docteur ?

— Pas outre mesure, répondit-il en rangeant son stéthoscope dans sa sacoche. J'ai palpé le ventre de madame, j'ai senti le bébé, écouté son cœur. Il est fort et robuste. Madame a encore trois semaines à tenir. Espérons que le bébé ne va pas retarder sa venue au monde ! Peut-être pourriez-vous lui donner un de vos remèdes pour accélérer le processus ? suggéra-t-il.

— À ce stade, je ne veux pas interférer avec la nature. Les bébés viennent quand ils sont prêts, dis-je avec fermeté.

— Je croyais que tout ce que vous utilisiez était naturel, répliqua le docteur Trefusis d'un ton plein de sous-entendus. En tout cas, je repasserai demain matin pour voir comment se porte madame.

— Bien sûr.

Il me sourit et quitta la pièce. J'entrai dans la chambre de Violet et m'approchai de son lit. Elle me prit la main.

— Anni, ce mal de tête est vraiment terrible, et j'ai des nausées. Vous pouvez me donner quelque chose ?

Je la regardai et vis combien elle était pâle. Soudain, le chant emplit mes oreilles. C'était un son fort et insistant. Je l'ignorai avec détermination. Je ne voulais pas écouter ce qu'il m'annonçait.

— Je vais demander à votre femme de chambre de vous apporter des linges froids et je pourrais peut-être vous donner quelque chose contre la nausée. S'il vous plaît, essayez de vous reposer et voyez si ça passe.

— Pouvez-vous rester un moment avec moi ? Je me sens vraiment mal, Anni.

— Bien sûr, je vais attendre que vous vous endormiez.

Violet finit par sombrer dans un sommeil agité. Je lui lâchai la main et descendis l'escalier. Donald m'attendait en bas.

— Comment va-t-elle ?

— Elle ne se sent pas bien du tout, aujourd'hui, dis-je. Elle dort. Je vais rentrer à la maison et voir ce que je peux lui donner pour la soulager.

— Le docteur dit qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Mais es-tu inquiète, Anni ?

Tandis qu'il m'aidait à monter dans ma charrette, je ne dis pas à Donald que j'avais déjà vu des symptômes similaires auparavant et qu'ils n'auguraient rien de bon. Après avoir pris quelques feuilles de menthe et préparé un remède à base de graines de fenouil, de cumin et de coriandre pour les chevilles enflées de Violet, je retournai au village chez Tilly pour lui demander si elle pouvait te garder et lui laissai même des vêtements de rechange au cas où je serais retenue plus longtemps.

— Madame est-elle malade ? me demanda Tilly.

— Elle ne se sent pas bien aujourd'hui.

— Elle a toujours été fragile, fit-elle remarquer. Restez avec elle aussi longtemps qu'il le faudra, Anni. Je pourrai toujours coucher Moh dans le petit lit avec Mabel.

— Merci.

Violet était encore plus mal à mon retour. Elle me dit qu'elle ne pouvait plus supporter la douleur dans sa tête et qu'elle se sentait encore nauséuse.

— Buvez ça, s'il vous plaît, dis-je en portant la tasse de thé à la menthe à ses lèvres et en la faisant boire.

Je posai une serviette parfumée à la lavande sur son front et pris sa température, qui était normale, puis son pouls, qui était très rapide. Si elle ne se calmait pas dans l'heure qui allait suivre, j'enverrais chercher le docteur Trefusis. Finalement, elle s'apaisa, et je restai à ses côtés pendant qu'elle s'endormait. Elle dormit paisiblement deux ou trois heures. Durant son sommeil, on frappa à la porte, et je vis la tête de Donald apparaître.

— Comment va-t-elle ?

— Elle dort. On verra quand elle se réveillera.

— Oui, bien sûr.

Il me sourit avec tellement de gentillesse et de gratitude que j'en eus les larmes aux yeux. Je n'osais même pas imaginer ce qu'il ressentait en voyant sa femme et sa maîtresse ensemble.

— Appelle-moi, s'il te plaît, si vous avez besoin de quelque chose.

— Je n'y manquerai pas, merci.

Violet se réveilla juste avant minuit, et je remarquai immédiatement que la couleur de son visage avait changé. Elle serra soudain son ventre et poussa un hurlement de douleur.

Je la découvris et lui demandai de me montrer d'où venait la douleur.

— C'est comme si une main de fer... serrait mon ventre de toutes ses forces...

Elle fut incapable de poursuivre parce que la douleur se fit ressentir de nouveau.

— Violet, je crois que vous avez des contractions.

— Ma tête..., ma tête, gémit-elle.

— Elle vous fait toujours aussi mal ? demandai-je en la regardant.

Je posai ma main sur son front. Il était brûlant. Elle avait de la fièvre.

— Atrociement, c'est...

Une nouvelle contraction la força à s'interrompre.

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur, lui dis-je d'un ton ferme tout en actionnant la clochette à côté de son lit pour appeler la femme de chambre. Il faut désormais que vous suiviez votre corps. Il sait exactement quoi faire, et vous devez l'écouter.

— Je... suis... tellement contente que vous soyez là.

— Je vais appeler le docteur Trefusis. Je vais l'informer que vous avez des contractions, car il voudra être avec vous au moment de l'accouchement.

— Ne me laissez pas, implora-t-elle en saisissant ma main et en la serrant très fort.

— Violet, je reviens dans deux minutes, je vous le promets, dis-je en retirant ma main.

Je dévalai l'escalier plongé dans l'obscurité et partis à la recherche de quelqu'un qui pourrait donner l'alerte. J'entendais toujours le chant dans ma tête, et l'état de Violet n'augurait rien de bon. Vraiment rien de bon !

Comme je n'avais trouvé personne au rez-de-chaussée, je traversai à toute vitesse la suite de Violet et allai frapper vigoureusement à la porte du dressing-room de Donald.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-il en sortant vêtu de son pyjama.

— Violet a eu ses premières contractions, et je veux que tu appelles immédiatement le docteur Trefusis. Elle a de la fièvre et se plaint toujours de ce mal de tête. Je crois qu'il faudrait la transférer à l'hôpital dès que possible. Quelque chose ne tourne pas rond, ajoutai-je. J'ai appelé sa femme de chambre, mais elle n'est toujours pas là. Peux-tu aller la réveiller et lui dire d'apporter de l'eau bouillante, des gants de toilette froids et des serviettes propres en attendant l'arrivée du docteur Trefusis ?

— Bien sûr, mais le docteur Trefusis n'a toujours pas le téléphone. Je vais envoyer un valet d'écurie le chercher.

Je hochai la tête et retournai dans la chambre de Violet. Pendant mon absence, elle avait vomi sur les couvertures et gémissait d'une façon anormale. Le bébé arrivait vite, trop vite, et j'entendis de nouveau le chant résonner dans mes oreilles.

J'arrachai les couvertures et la redressai dans une position plus confortable tout en murmurant des mots apaisants pour essayer de la calmer.

— Ariane, allez chercher monsieur. Dites-lui de venir immédiatement, dis-je, envahie par la panique face à la fièvre de Violet.

Tout, aussi bien mon instinct que mes connaissances médicales, m'indiquait qu'elle était en danger.

Donald arriva presque immédiatement.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, choqué de voir sa femme dans cet état.

— Si le docteur Trefusis n'arrive pas d'ici une demi-heure, il faudra que tu la conduises à l'hôpital dans ta voiture. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre plus longtemps.

— Je vais descendre et demander à ce qu'on la gare juste devant l'entrée au cas où, dit-il.

Il sortit de la chambre en courant.

Vingt minutes plus tard, j'ordonnai à Ariane d'aller réveiller madame Thomas et de lui demander de préparer une boisson à l'eau sucrée, en partie parce que je ne pouvais plus supporter la présence de cette fille dans la chambre, qui rôdait derrière moi, à la fois horrifiée et intriguée par ce spectacle.

Soudain, Violet s'immobilisa, et ses yeux s'ouvrirent. Elle me dévisagea.

— Quelque chose ne tourne pas rond, n'est-ce pas ?

— Non, tout va bien, je vous assure. L'enfant veut venir au monde très vite, plus vite qu'elle ne le devrait. Vous devez être très courageuse et l'aider.

— Elle ?

Violet sourit soudain.

— C'est une fille ?

Je l'avais dit instinctivement ; pourtant, je hochai la tête comme si j'étais parfaitement sûre de moi. Et je savais que c'était important de le lui dire.

— Oui, Violet, je crois que c'est une fille.

Elle ferma les yeux pour les rouvrir de temps à autre, reprenant conscience par intermittence jusqu'à l'arrivée du docteur Trefusis. Vingt minutes plus tard, la fille de Donald et Violet Astbury vint au monde. Je vis qu'elle était minuscule et me demandai même si elle allait survivre. Mais c'était la mère qui monopolisait toute notre attention. Elle perdait du sang. Pendant les deux heures qui suivirent, le docteur Trefusis et moi fîmes tout notre possible pour stopper l'hémorragie, mais en vain.

— Mon Dieu, dit Donald, assis à côté de Violet et caressant ses cheveux. Il n'y a donc rien à faire ? Nous devrions l'emmener à l'hôpital !

— Lord Astbury, dit le docteur Trefusis, votre femme est trop malade pour être transportée.

— Mais nous ne pouvons quand même pas rester ici, les bras ballants, à la regarder se vider de son sang, bon Dieu !

Le docteur Trefusis me lança un regard désespéré et secoua la tête.

— Je suis vraiment désolé, lord Astbury, mais nous ne pouvons plus rien faire pour la sauver. Je pense qu'il est peut-être temps pour vous de lui dire au revoir.

Je vis Donald poser sa tête contre la poitrine de Violet et se mettre à sangloter.

Consciente que ce n'était pas mon rôle de le consoler, je pris le minuscule bébé dans le berceau en osier, où nous l'avions laissé et pratiquement oublié pendant que nous essayions de sauver la vie de sa mère.

— Je vais aller nourrir le bébé et le laver, murmurai-je.

Il hocha la tête presque imperceptiblement, et je quittai la pièce.

À six heures, le lendemain matin, le docteur Trefusis constata le décès de Violet Astbury. Elle avait quitté ce monde sans même voir sa fille.

Le village d'Astbury était en deuil. La mort tragique de lady Violet plongea tout le monde dans le désespoir, comme si un épais brouillard recouvrait désormais le domaine. Je me terrai dans mon cottage, me repassant sans cesse le film des événements de cette nuit dramatique.

Je m'étais rendu compte, durant les dernières heures de sa vie, que quelque chose ne tournait pas rond. J'avais essayé de me rassurer en me disant que le docteur lui-même était convaincu qu'elle ne courait aucun danger. Pourtant, je ne pouvais pas oublier les yeux de Violet, si confiants, car elle était persuadée que je pourrais l'aider. Au bout du compte, parce que j'avais refusé de suivre mon instinct, j'avais manqué à tous mes engagements envers elle, de la façon la plus cruelle qui fût.

Je n'avais pas revu Donald depuis la mort de Violet. Lui aussi m'avait confié sa femme dans l'espoir que je prendrais soin d'elle, que je la soulagerais, et les villageois attendaient la même chose. Ils avaient alors complètement confiance en moi. Le fait que mon téléphone avait cessé de sonner, que plus personne ne me demandait d'aller soigner son enfant en disait long, très long. Je savais qu'ils me rendaient forcément responsable de la mort de Violet. Oui, je pouvais parfaitement soigner un lumbago, la goutte, un banal rhume... Mais, quand il avait été question de sauver la vie d'une femme, je n'avais pas été à la hauteur.

Même si je savais au fond de moi que l'état de Violet était désespéré et que personne n'aurait rien pu faire pour elle (après tout, le docteur Trefusis était à mes côtés et, ensemble, nous avions essayé de lui sauver la vie), je ne cessais de me tourmenter avec sa mort.

Bien sûr, Donald était veuf désormais.

Il était libre..., ce qui, dans d'autres circonstances, m'aurait fait plaisir, mais rendait au contraire la situation plus intolérable encore. Donald me tenait-il pour responsable de la mort de sa femme ? Si ce n'était pas le cas, pourquoi ne m'avait-il pas appelée, pourquoi n'était-il pas venu me voir ? Mon affection pour Violet était sincère, je ne m'en étais nullement cachée ;

je lui en avais fait part à de multiples occasions. Il ne pensait tout de même pas... ?

Quelques jours après la mort de Violet, j'eus de la visite. De la fenêtre de ma chambre, je vis Maud Astbury descendre de voiture et remonter doucement le sentier étroit qui menait à la porte d'entrée. Je te mis dans ton lit avec quelques jouets pour te tenir occupé, pris une profonde inspiration et descendis au rez-de-chaussée pour lui ouvrir.

— Bonjour, lady Astbury, dis-je.

— Je peux entrer ?

— Oui.

Je la conduisis au salon.

— Asseyez-vous. Vous voulez du thé ? demandai-je en la voyant figée et mal à l'aise au milieu de la pièce.

— Non, merci. Il ne s'agit pas d'une visite de courtoisie, vous vous en doutez.

— En effet, dis-je en soupirant tristement. Que puis-je faire pour vous dans ce cas ?

— Je suis venue vous demander de ne pas assister aux funérailles de lady Violet la semaine prochaine. Votre présence serait vraiment malvenue dans de telles circonstances.

— Je vois.

— Vous pourriez tout de même en convenir !

— Si vous faites référence à ma relation avec votre fils, oui, j'en conviens, il serait déplacé que j'assiste aux funérailles de sa femme. Cependant, en ce qui concerne lady Violet, c'était mon amie, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'aider la nuit de sa mort, répondis-je le plus calmement possible.

— Vous l'avez aidée ? C'est ainsi que vous voyez les choses ?

— Oui, lady Violet souffrait d'une affection extrêmement grave, appelée « éclampsie ». Même si elle avait été transférée à l'hôpital, il est peu probable qu'elle eût survécu. C'est mon opinion, en tout cas.

— Je ne pense pas que votre expérience médicale limitée et la mort d'une de vos soi-disant patientes vous donnent le droit d'en avoir une, dit Maud avec une grimace méprisante. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à moi de vous juger, mademoiselle Chavan. Je laisse ce soin à d'autres. Qu'allez-vous faire maintenant ? me demanda-t-elle de but en blanc.

— Je n’y ai pas réfléchi une seconde, mentis-je. Je pleure encore la disparition de lady Violet. Puis-je vous demander ce qu’il va advenir de l’enfant, maintenant que sa mère n’est plus de ce monde ?

— Je vais naturellement revenir habiter au château et aider Donald à l’élever. Je ne ferai là rien d’autre que mon devoir. Donald a insisté pour que l’enfant s’appelle Daisy, ce qui était apparemment le choix de Violet.

Je vis à l’expression de Maud qu’elle n’approuvait pas ce choix. Je savais aussi qu’elle n’était pas venue ici pour échanger des civilités avec moi.

— Madame, je peux vous demander la vraie raison de votre présence ici ?

— Vous pouvez, en effet. Je veux que vous quittiez Astbury immédiatement. Vous avez fait déjà suffisamment de dégâts, et vous devez voir que vous n’avez pas d’alternative. C’est dans l’intérêt de mon fils et de son bébé.

— Comme vous n’aviez pas d’alternative quand vous avez intercepté mes lettres à Donald, répliquai-je.

— J’ai fait ce qui était nécessaire pour protéger ma famille. D’autres se sont peut-être laissé tromper par les apparences et ont cru que vous étiez gentille et bienveillante, mais, mademoiselle Chavan, dès que je vous ai vue, je vous ai prise pour ce que vous êtes.

— Et que suis-je ? murmurai-je, sentant mon corps trembler de colère.

— Rien de plus qu’une vulgaire putain indienne. Ne croyez pas que je n’ai pas rencontré des filles de votre genre avant, parce que, oui, j’en ai vu ! dit Maud en agitant agressivement son doigt dans ma direction. Quand j’étais en Inde, j’ai vu le diable dans une femme que mon mari avait cachée. Il s’esquivait souvent pour ses sordides rendez-vous galants dans le taudis où elle vivait après avoir quitté son emploi de femme de chambre chez nous. Et il croyait que je ne le savais pas ! J’ai vu les larmes dans ses yeux quand il a quitté l’Inde. Elles étaient toutes pour elle !

Ses yeux exprimaient le dégoût et la fureur. Et je compris alors pourquoi elle me haïssait.

— Tel père, tel fils, n’est-ce pas ?

Maud laissa échapper un rire creux.

— Vous lui ressemblez même un peu. C’est ce que j’ai pensé quand je vous ai vue arriver chez nous la première fois. Mais il est vrai que toutes les

paysannes indiennes se ressemblent. Et, visiblement, les filles de votre espèce attirent les hommes de la famille Astbury. Mademoiselle Chavan, nous sommes toutes deux des femmes et nous savons combien les hommes sont sensibles au péché de la chair. C'est à nous de prendre les décisions à leur place. Si vous aimez Donald comme vous le prétendez, vous réalisez sans doute qu'à cause de votre implication dans la mort de lady Violet, vous ne pouvez pas continuer à vivre à Astbury. Ce serait une situation intolérable pour Donald.

— Madame, je ne suis pas responsable de la triste disparition de lady Violet. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la sauver.

— C'est ce que vous pensez, ma chère, mais tout le monde sait que vous étiez auprès d'elle au moment de sa mort. Les langues vont aller bon train. Vous croyez vraiment qu'il y a un avenir pour Donald et vous après ce qui s'est passé ? Vous devez comprendre qu'il serait non seulement vain de poursuivre une relation avec lui, mais que cela détruirait en plus sa réputation dans la société.

— Je dois d'abord demander à Donald ce qu'il en pense. Ce n'est pas le moment de parler d'avenir.

— Tout simplement parce qu'il n'y a pas d'avenir.

Je fus finalement contrainte d'abattre ma dernière carte :

— Et qu'en est-il de notre fils, Moh ? Il n'existe pas, lui non plus ? Pardonnez-moi si je me trompe, mais je pourrais en faire l'héritier du domaine d'Astbury.

Sur quoi, Maud rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

— Mademoiselle Chavan, savez-vous combien d'enfants sont nés d'unions hors mariage entre des hommes du milieu de Donald et des filles de votre espèce ? Votre fils est un enfant illégitime et il n'héritera jamais d'Astbury.

Je la dévisageai et réalisai soudain ce qui lui faisait si peur.

— Vous avez raison, bien sûr, à moins que nous ne nous mariions comme nous avions prévu de le faire il y a trois ans.

Je vis son visage horrifié et compris que mon instinct ne m'avait pas trompée.

— Mon fils ne vous épousera jamais, dit-elle sans me regarder.

— Sachez que Donald m'a déjà demandée en mariage une fois. Peut-être recommencera-t-il ? ajoutai-je.

Je la vis se hérissier. C'était à mon tour d'être cruelle. J'avais trop souffert à cause de cette femme tout simplement parce qu'à ses yeux je n'avais pas la bonne couleur de peau ni la bonne nationalité.

— Je ne manquerai pas de vous informer, madame, quand nous aurons parlé de nos projets d'avenir. J'entends mon fils pleurer en haut et je veux retourner auprès de lui. Ça sera tout ?

— C'est de l'argent que vous voulez ? Je suis sûre que je pourrais mettre une certaine somme à votre disposition si vous partez immédiatement.

— Donald a toujours veillé à ce que je ne manque de rien et il continuera à le faire. Lady Astbury, je dois vous demander de partir.

Je la suivis jusqu'à la porte d'entrée et l'ouvris pour elle.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-elle en me fixant.

— Rien, si ce n'est que votre fils soit heureux, répondis-je.

Elle interpréta mal mes propos, et je lus le désespoir dans ses yeux.

— Vous allez le détruire si vous restez, vous le savez, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas. Elle quitta le cottage et se dirigea vers la voiture et le chauffeur qui l'attendait. Je fermai la porte, soudain à bout de souffle, et me précipitai en haut pour te prendre dans ton lit et te serrer dans mes bras. Je savais que ce qu'avait dit Maud était vrai, mais je n'allais pas lui faire le plaisir de la laisser décider à ma place.

J'avais déjà compris, durant les longues heures que j'avais passées seule depuis la mort de Violet, qu'il n'y avait plus d'espoir pour Donald et moi. Quand Violet avait poussé son dernier soupir, elle avait aussi signé l'arrêt de mort de notre relation. Si fort que fût notre amour, il ne pourrait pas résister à la culpabilité qui nous rongerait jusqu'à la fin de nos jours. J'avais beau considérer la situation sous tous les angles, je ne voyais pas d'autre issue.

Maud avait raison : on ne manquerait pas de me soupçonner d'avoir joué un rôle actif dans la mort de Violet et on en tirerait d'horribles conclusions. Même mes amis qui me connaissaient et m'aimaient à Astbury ne pourraient pas cautionner ma relation avec Donald à l'avenir. Certains penseraient même que j'avais ourdi un plan machiavélique.

— Moh, dis-je en soupirant dans ses cheveux, je crois vraiment qu'il n'y a plus d'espoir.

Les jours suivants, je réfléchis à un plan. Il me restait un peu d'argent de la pension que m'avait versée Donald au cours de l'année écoulée. Si je

vendais le collier de perles qu'il m'avait offert à Noël, je pourrais peut-être en tirer assez pour nous acheter un billet en troisième classe sur un bateau à destination de l'Inde. Mon gros rubis était toujours enterré sous le pavillon au palais de Cooch Behar. Si nous arrivions tous les deux jusque-là, la pierre nous permettrait d'avoir un toit au-dessus de nos têtes en attendant que je trouve une solution pour gagner ma vie.

Durant ces longues nuits silencieuses, j'essayai plusieurs fois d'écrire à Donald pour lui expliquer la raison de notre départ. Je déchirai chacune de ces lettres parce qu'elles me semblaient trop imparfaites. Je me dis finalement qu'il était peut-être préférable de ne rien dire du tout. S'il m'aimait, s'il me connaissait aussi bien que je le pensais, il comprendrait tout.

Les funérailles eurent lieu trois interminables semaines après la mort de Violet pour laisser à ses parents le temps d'arriver et de prendre les dispositions nécessaires. J'imaginai leur chagrin : ils étaient partis de New York pour arriver juste après la naissance de leur petite-fille et avaient appris à mi-chemin, au milieu de l'Atlantique, que leur fille adorée était déjà morte.

C'est Tilly qui m'en parla quand je la rencontrai au magasin du village le jour des funérailles. Elle nous invita dans son cottage pour prendre une tasse de thé.

— Oh ! mademoiselle Anni, dit-elle tandis que je m'effondrais devant elle, à force de solitude et de tourments, ne pleurez pas, s'il vous plaît. Je sais que vous avez fait de votre mieux.

— Je sais et je vous en remercie. Mais les villageois et les domestiques me tiennent certainement pour responsable de sa mort.

— Oh ! vous ne devez pas prêter attention à eux. Ils ne vivent que pour les ragots. Ils finiront par se calmer et reviendront vers vous dès que leurs enfants attraperont un rhume ou une bronchite et qu'ils auront besoin de vous, ne vous inquiétez pas.

— Il y a donc bien eu des rumeurs à mon sujet ?

— Tout le monde sait que vous étiez présente, et, bien sûr, il fallait bien que le docteur rejette la responsabilité sur quelqu'un.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceux qui vous ont vue vous occuper de madame cette nuit-là savent que vous l'avez aidée. Mais le docteur n'admettra jamais que c'est lui le

responsable parce qu'il n'a pas vu que madame était dans un état très grave.

Mon sang se glaça dans mes veines. Étais-je devenue le bouc émissaire du docteur ?

— En tout cas, les choses vont se calmer dès qu'elle aura été enterrée. La vie continue, et il y aura bientôt d'autres ragots.

Tilly me tapota la main pour me réconforter.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Anni. Nous qui vous connaissons, nous savons que vous n'auriez rien pu faire de plus pour la sauver.

Je levai les yeux vers elle et lui dis avec la plus grande honnêteté :

— Non, je n'aurais rien pu faire de plus.

Mon cher enfant, je vais te raconter maintenant la dernière fois que j'ai vu Donald, ton père, et ce qui m'est arrivé par la suite. Je vais faire de mon mieux pour m'en tenir aux faits, mais pardonne-moi si le récit de ces horribles événements te bouleverse.

Une semaine après les funérailles de Violet, Donald se présenta à ma porte. Il avait une mine épouvantable. Nous ne sûmes quoi dire, mais toi, Moh, qui ignorais naturellement tout ce qui s'était passé, tu allas réclamer ton câlin et tu montas sur ses genoux. Je préparai du thé et nous le bûmes en silence dans la cuisine.

— Tu m'en veux ? lui demandai-je.

— Tu ne m'as pas dit qu'elle allait si mal.

— J'ai dit que, si le mal de tête ne passait pas, nous devrions appeler le docteur. Et pendant quelques heures, au moins, il semble qu'elle allait mieux. Souviens-toi, Donald : tu es passé nous voir et elle dormait, dis-je d'une voix implorante.

— Oui, oui, répondit-il.

Mais j'ignorais si c'était le chagrin ou la culpabilité qui l'étreignait ainsi.

— Je suis désolé de ne pas être venu te voir.

— Je comprends.

— Anni, qu'avons-nous fait ? Je...

Je le pris dans mes bras, et il se mit à pleurer comme un enfant. Je connaissais chacun de ses sentiments, car j'avais exactement les mêmes. Même si nous n'étions pas plus responsables l'un que l'autre de la mort de Violet, ce n'était pas cela qui importait. Nous nous sentions tous les deux coupables, et c'est ce qui prévalait au bout du compte.

Je te mis au lit peu de temps après, car je ne voulais pas que tu voies ton cher monsieur Don dans un tel état. Puis, quand je redescendis, je proposai à Donald un bol de soupe que j'avais préparée auparavant.

— On dirait que tu n'as rien mangé depuis des semaines, dis-je en remuant la soupe.

— C'est vrai que je n'ai pas avalé grand-chose, ces derniers temps.

Au moment où il allait prendre une cuillère de soupe, il s'arrêta et demanda :

— Il n'y a pas des herbes bizarres dedans, au moins ?

— Donald, s'il te plaît, crois-moi. Tout ce que j'ai donné à Violet était parfaitement inoffensif. Je ne donnerais rien à mon fils ni à toi...

Ma phrase resta en suspens.

— Non, désolé, c'était vraiment une mauvaise plaisanterie. Pardonne-moi.

Une fois qu'il eut terminé sa soupe, il parut un peu revigoré.

— Tu as du brandy ?

— Je crois, oui.

Il me suivit dans le salon. Je me dirigeai vers le placard et en sortis une bouteille qu'il avait laissée dans un de mes paniers de Noël. Après avoir enlevé le bouchon, j'en versai une dose dans un verre. Je le vis boire une longue gorgée, puis une autre jusqu'à ce que le verre soit complètement vide.

— Je me sens mieux.

Il me regarda dans les yeux pour la première fois, ce jour-là, et tendit les mains vers moi.

— Pardonne-moi, Anni. Tu ne mérites pas que je te traite ainsi, et je m'en veux terriblement pour le comportement que j'ai eu. Je crois que tous ces ragots ont fini par m'affecter.

— C'est ce que je constate, répondis-je tristement.

— Bien sûr que tu as fait tout ce que tu as pu pour l'aider. Je t'ai vue. Viens.

Il ouvrit les bras, et je me blottis contre son torse. J'avais tellement besoin de sentir son contact, sa chaleur, sa confiance.

— Pardonne-moi, répéta-t-il, et il commença à m'embrasser. Je t'aime, et le sentiment de culpabilité qui va avec cet amour me ronge et m'empêche

de penser rationnellement, dit-il en caressant mon corps. Je t'aime, Anni, je t'aime, je t'aime...

Avant cette nuit-là, Donald avait toujours été un amant doux et prévenant.

Mais, cette fois, il me prit sur le sol du salon et, quand il cria mon nom, je sentis sa frustration, sa culpabilité et son angoisse se déverser en moi.

Nous restâmes ensuite allongés sur le sol.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je ne me reconnais plus.

— Ce drame nous a tous changés, dis-je pour le réconforter.

— Je peux rester ce soir, Anni ?

— Bien sûr, dis-je doucement.

Blottie contre lui, cette nuit-là, j'aurais aimé lui dire que toi et moi allions quitter Astbury dans les prochains jours. Mais je savais que, si je lui en parlais, il ferait tout son possible pour m'en empêcher, et ma détermination ne serait pas assez solide pour résister à la force de mon amour pour lui.

Je le regardai dormir et j'entendis de nouveau le chant m'annonçant la mort. Il était fort, ce qui signifiait qu'elle était imminente. Confuse, j'essayai de me persuader que c'était sans doute parce que, dans quelques jours, Donald serait très loin de moi, perdu à tout jamais. Notre amour devait s'arrêter.

À l'aube, il se leva, s'habilla et dit qu'il devait rentrer avant que les domestiques ne remarquent son absence. Je le raccompagnai au rez-de-chaussée jusqu'à la porte. Il me serra contre lui avec une telle tendresse... Alors, je sentis son cœur battre contre le mien pour la dernière fois.

— Au revoir, Donald, dis-je en suivant le contour de son visage que j'aimais tant avec mes doigts, déterminée que j'étais à en graver chaque détail dans ma mémoire.

— Je t'aime, Anni. S'il te plaît, ne l'oublie jamais.

Il leva mon visage vers le sien.

— Ne l'oublie jamais.

Je le regardai partir, réfrénant mon envie de le rattraper et de le retenir. Le cœur brisé, je le vis s'éloigner dans la lande, mais il me fallait trouver la force de l'aimer assez pour le laisser partir.

Je passai la journée du lendemain à ranger nos habits et quelques objets qui nous étaient chers dans une valise. J'avais décidé que nous irions à

Londres et prendrions une chambre dans une pension en attendant que j'apporte mes perles à Hatton Garden et que j'achète un billet pour l'Inde au départ de Southampton.

Le lendemain matin, j'entendis quelqu'un frapper énergiquement à ma porte. J'ouvris et vis deux policiers sur le seuil.

— Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de lady Violet Astbury. Vous avez le droit de garder le silence, mais il pourrait être préjudiciable à votre défense, si vous ne mentionnez pas, quand on vous interrogera, quelque chose que vous invoquerez au moment du procès. Tout ce que vous pouvez dire pourra être retenu contre vous, vous comprenez ? Nous aimerions que vous nous accompagniez au poste de police.

Je dévisageai les deux policiers comme s'ils avaient perdu la raison. J'étais si choquée qu'aucun mot ne me venait à l'esprit. Je me contentai de rester immobile, hébétée, incapable de répondre.

— Allons, madame Prasad.

L'un des policiers me prit le bras et m'entraîna vers le seuil.

— Ne faites pas d'histoires.

Son agressivité me fit retrouver l'usage de la parole.

— Mon bébé est en haut ; il dort dans son lit. Il faut que j'aille le chercher.

— Inutile de s'en inquiéter. Quelqu'un viendra le chercher plus tard.

— Non ! criai-je en essayant de me dégager. Je ne peux pas le laisser ici tout seul. Il faut que j'aille le chercher tout de suite !

La main du policier se resserra autour de mon bras tandis que je me débattais. Le deuxième policier prit immédiatement mon deuxième bras et me força à franchir la porte. Puis ils me poussèrent sans ménagement dans la voiture, à l'arrière, et m'emmenèrent loin de moi.

Mes souvenirs de cette époque sont vagues. Sans doute les ai-je refoulés, chassés de mon esprit pour me protéger, comme n'importe qui l'aurait fait à ma place. Pourtant, lors de cet horrible trajet à travers la lande, je crus voir Donald sur Glory juste avant d'atteindre le village d'Astbury. Je me tournai alors vers lui et criai ton nom de toutes mes forces, jusqu'à ce qu'une main vienne se plaquer brusquement contre ma bouche pour me faire taire. Je me souviens parfaitement cependant que le chant continuait, de plus en plus fort, de plus en plus distinct dans mes oreilles, mais je mis ce phénomène sur le compte de ma profonde détresse.

Au poste de police, on m'annonça que j'étais mise en examen, puis je fus transférée à la prison Holloway de Londres, le genre d'endroit qu'on ne peut pas imaginer même dans ses pires cauchemars. Je me souviens surtout du froid et de l'humidité à cause de l'eau de pluie qui s'infiltrait par la grille en fer dans le mur de ma cellule et des cris et gémissements constants des autres détenues qui souffraient physiquement et mentalement autour de moi.

Durant ces premiers jours, je n'avais qu'une obsession : toi. Je me demandais où tu étais. Je participais moi aussi à la cacophonie, ne cessant de crier ton nom. Je suppliais tous ceux qui entraient dans ma cellule de se renseigner et de me dire où tu étais. Chaque seconde de mon existence était hantée par cette image de toi seul et abandonné dans le cottage au milieu de la lande.

J'ignore combien de temps s'écoula avant l'arrivée de mon premier visiteur. Il ne s'était peut-être passé en réalité que quelques jours, mais cela semblait une éternité à une mère qui avait été arrachée à son enfant et qui ne savait pas où il était. Quand Selina entra dans le parloir sombre, tel un ange de miséricorde, je tombai à genoux et me mis à pleurer, entourant ses chevilles de mes bras.

— Dieu merci, vous êtes là ! Mon fils, Selina, je ne sais pas ce qu'ils ont fait de Moh !

Un surveillant me releva de force et me fit asseoir sur ma chaise tout en m'avertissant que, si j'essayais encore une fois de toucher Selina, il me lierait les poignets derrière le dossier de la chaise.

— Oh ! Anni..., je...

Je vis que Selina pleurait, elle aussi.

— Je suis tellement désolée, dit-elle.

— S'il vous plaît, ne vous inquiétez pas pour moi ; je veux juste que vous trouviez mon fils.

Ma voix se brisa.

— Anni, mon Dieu ! Mon Dieu...

Je me souviens que j'étais au bord de la crise de nerfs, mais je savais que je devais absolument me contrôler pour bien me faire comprendre.

— Selina, s'il vous plaît, vous savez où il est ? Il se trouve encore peut-être au cottage, près du ruisseau. Je crois avoir vu Donald quand ils m'ont emmenée dans la voiture de police, mais il ne m'a peut-être pas entendue quand j'ai crié le nom de Moh. S'il vous plaît, Selina, allez vous assurer que Moh n'est plus là-bas. Sinon, il doit avoir si faim et si peur...

Je m'effondrai de nouveau et sanglotai. Je pris ma tête dans mes mains.

— Pardonnez-moi, Anni, Henri et moi avons voyagé à travers l'Europe. Nous sommes rentrés au château, en France, il y a quelques jours seulement. C'est là que j'ai reçu les deux télégrammes. Bien sûr, je suis partie immédiatement pour l'Angleterre. Je suis toujours sous le choc.

Quelle tragédie ! Quelle terrible tragédie ! Je n'arrive toujours pas à le croire.

— S'il vous plaît, croyez-moi, Selina, je n'ai pas tué Violet. Il n'y avait vraiment plus rien à faire. Le docteur Trefusis était là et il le savait, lui aussi. Je ne lui ai rien donné qui aurait pu lui faire du mal.

— Je suis certaine que vous avez fait tout votre possible, Anni, répondit Selina.

— Oui, je vous le jure. Et Donald ? Comment va-t-il ?

— Oh ! Anni !... Ils ne vous ont donc vraiment rien dit, n'est-ce pas ?

— Me dire quoi ? Je n'ai vu personne depuis que je suis arrivée dans ce terrible endroit.

Selina toucha ses tempes du bout des doigts.

— Dans ce cas, c'est à moi de le faire. Je suis vraiment désolée, Anni, mais Donald a dû retourner au cottage pour aller chercher Moh. Et je..., mon Dieu, comment vous expliquer cela ?

— Selina, s'il vous plaît, dites-le-moi, simplement.

— Anni, personne ne sait ce qui s'est passé, mais Donald et Moh ont été retrouvés ensemble au bord du ruisseau. Nous pensons que Glory a dû trébucher, puis les désarçonner. Quand ils les ont découverts, Donald était déjà... parti. Sa tête avait heurté une roche tranchante, et ils pensent qu'il est mort sur le coup. Et Moh...

Selina prit une profonde inspiration avant de poursuivre sa phrase.

— ... ils pensent que, quand il a été désarçonné, il a dégringolé dans le ruisseau. Il s'est... noyé.

Je la regardai comme si j'avais une folle en face de moi.

— Vous êtes en train de me dire que mon fils est mort ? Et Donald aussi ? Dites-moi que vous mentez, Selina, pour l'amour du ciel, dites-le-moi..., dites-le-moi...

— Non, Anni, je suis vraiment désolée... Je...

Une plainte gutturale résonna dans l'enceinte du parloir, et ma chaise bascula. Je me retrouvai par terre. Je vis le visage horrifié de Selina quand l'un des surveillants me ramassa et me traîna hors de la pièce. Il me porta ensuite à moitié dans le couloir, puis dans l'escalier avant de me jeter dans ma cellule.

— Vous pourrez ressortir quand vous vous serez calmée, dit-il en claquant la porte.

Le son de la plainte continuait à résonner dans mes oreilles, et il me fallut plusieurs minutes pour comprendre que c'était moi qui en étais à l'origine.

Je passai en quelque temps de l'hystérie à la catatonie. Je me souviens qu'on m'emmenait de temps à autre au parloir, où d'étranges silhouettes sombres me parlaient et m'expliquaient ce qui se passait, mais plus rien ne pouvait m'atteindre. Je disparus au plus profond de moi dans le néant le plus total.

Je cessai tout simplement d'exister, car je savais que, sinon, la douleur me submergerait. Les étrangers me parlaient des accusations portées contre moi et disaient qu'il fallait que je me défende, autrement, je serais pendue. Si je ne réagissais pas, ils devraient m'envoyer dans un asile en attendant le procès. Mon fils, peut-être considéreras-tu que ta mère a manqué de courage et fait preuve de faiblesse en refusant de se défendre. Mais la nouvelle de ta mort et de celle de ton père m'avait complètement anéantie. Je restais couchée dans ma cellule, priant pour que la mort vienne bientôt, car je voulais vous rejoindre tous les deux.

— Levez-vous ! Quelqu'un veut vous voir.

Recroquevillée sur ma couche, je vis un surveillant me regarder et secouai la tête apathiquement. Il me força à m'asseoir, puis trempa un chiffon crasseux (c'était tout ce que j'avais pour me laver) dans une cuvette d'eau et nettoya mon visage.

— Il ne faudrait pas qu'ils disent qu'on ne s'occupe pas bien des prisonniers ici, proféra-t-il tout en me mettant debout.

Il me tira ensuite comme un pantin hors de la pièce.

— Et surtout pas d'histoires, cette fois, pas de cris devant votre visiteuse, aujourd'hui, m'ordonna-t-il.

Il me jeta sur une chaise dans le parloir, et je baissai la tête, trop faible pour la maintenir droite, et nullement intéressée par l'identité de ma soi-disant visiteuse. Une fois cette corvée terminée, je pourrais retrouver la solitude et le néant.

J'entendis quelqu'un entrer dans la pièce, et une odeur familière vint chatouiller mes narines, mais je fus incapable de déterminer d'où je la connaissais.

— Anni ? Anni, regarde-moi.

Je reconnus aussi la voix, mais je me dis que je devais rêver et ne pris pas la peine de lever la tête.

— C'est moi, Anni, Indira. S'il te plaît, dis-moi que tu sais qui je suis.

Une voix dans ma tête se mit à rire face au ridicule de la situation. Comment Indira pourrait-elle se trouver dans un endroit aussi horrible ? Je savais que mon esprit recommençait à me jouer des tours, car mon amie et tout ce qui l'entourait d'ordinaire étaient associés au bonheur, à la chaleur, à la sécurité.

— Anni, me supplia la voix pour la troisième fois. Regarde-moi, s'il te plaît.

— Ce n'est pas vraiment toi, murmurai-je en tirant sur le coton fin qui couvrait mes genoux. Mon esprit me joue des tours...

J'entendis un bruit de pas qui s'approchaient de moi, puis je sentis des mains chaudes prendre les miennes.

— Anni, ouvre les yeux ! Tu ne rêves pas, je te le jure, je suis vraiment là. Et, s'il te plaît, dépêche-toi, sinon je vais commencer à croire que tu es aussi folle qu'ils le prétendent.

Je pris mon courage à deux mains pour faire ce que la voix me demandait tout en me préparant à ne voir personne en face de moi.

— Bonjour, Anni. Tu vois, je suis vraiment là.

Indira était accroupie devant moi et me dévisageait avec inquiétude.

— Oui, c'est moi ! S'il te plaît, Anni, dis-moi que tu sais qui je suis.

Je hochai la tête, toujours incapable de parler.

— Ah ! Dieu merci.

Quand elle passa ses bras autour de mes épaules pour me serrer contre elle, je finis vraiment par croire qu'elle était bien réelle.

— Anni... Dans quel état ils t'ont mise, murmura Indira qui s'était reculée pour me regarder.

Elle avait les larmes aux yeux.

— Mais je suis là, et tu n'as plus à t'inquiéter de quoi que ce soit.

— Qui te l'a dit ? murmurai-je, retrouvant enfin l'usage de la parole.

— Selina. Nous nous sommes vues en France juste avant qu'elle ne reçoive cette terrible nouvelle. Elle m'a ensuite téléphoné, il y a une semaine. Elle était complètement désespérée et nous a suppliées, ma famille et moi, de faire quelque chose pour te sortir de là. Heureusement, elle a

réussi à me joindre juste avant que nous ne reprenions le bateau pour l'Inde. Alors, me voici.

— Depuis combien de temps... ?

J'humectai mes lèvres pour formuler les mots.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Trois semaines environ, je pense. En tout cas, nous pourrons parler de tout ça une fois que nous t'aurons sortie d'ici.

— Non, Indy.

Je secouai tristement la tête.

— Ils ne vont pas me laisser sortir. J'ai été accusée du meurtre de Violet Astbury. Je crois qu'ils vont bientôt me pendre, mais ça m'est égal. Moh..., mon fils, est mort. Donald aussi. Je ne veux pas vivre.

Elle me regarda, l'air sévère.

— Tu te souviens que j'ai prononcé les mêmes paroles quand tu étais revenue en Inde pour m'aider ?

— Oui.

— Je suis là pour faire la même chose avec toi, ma chère amie.

— Non, Indy. C'est différent. Moh est parti. Donald aussi. Je veux mourir, vraiment. Laisse-moi.

— Oui, je suis d'accord, c'est une terrible tragédie, un horrible gâchis. Mais, Anni, je te connais depuis l'enfance. Je t'ai vue donner de la force aux autres, à moi y compris, et maintenant il faut que tu trouves cette force pour *toi*. Tu peux le faire, je sais que tu le peux.

— Indy, je te remercie, répondis-je avec lassitude, mais tu ne peux rien faire. Je vais être condamnée à mort au procès, j'en suis certaine.

— Anni, il n'y aura pas de procès. Les poursuites ont été abandonnées. Je suis là pour te ramener à la maison.

Je la regardai sans comprendre.

— Mais je ne peux pas retourner au cottage près du ruisseau. Ils ne me laisseront jamais y retourner.

— Non, Anni. Je te ramène à la maison. Ta vraie maison. Nous rentrons en Inde.

Les souvenirs de ma sortie de prison et de mon arrivée dans la maison de famille d'Indira à Knightsbridge, où j'avais séjourné enfant, sont vagues. Plus que tout autre chose, ce sont des sensations qui me reviennent : la douceur merveilleuse qui m'entourait tout à coup, des mains délicates, des

oreillers en duvet d'oie, des voix qui murmuraient à mon oreille. Il n'y avait plus de cris de douleur. Juste le silence. Je pense que je dormais constamment : un réflexe naturel pour soigner le corps et l'esprit.

Je me souviens en revanche que, chaque fois que je me réveillais, Indira était à mes côtés, assise dans un fauteuil près du lit. Elle insistait tendrement pour que j'ouvre la bouche et me donnait du bouillon à la cuillère. De ses propres mains, elle me lavait et soignait mes horribles plaies causées par la crasse qui couvrait mon corps depuis des semaines. Souvent, quand elle s'occupait de moi, elle évoquait des anecdotes amusantes de notre passé, me demandant si je me rappelais la nuit où elle avait dormi avec Pretty dans l'enclos des éléphants avant notre départ pour le pensionnat en Angleterre. Ou le soir où nous avions trompé la vigilance de mademoiselle Reid sur le bateau et qu'elle avait mis la robe en mousseline pêche pour gagner le cœur de son prince.

Je ne répondais pas, mais j'écoutais. Avec le recul, je peux dire avec certitude que ce fut Indira et l'amour qu'elle me témoigna alors qui me sauvèrent la vie. Et, enfin, je compris que je ne pouvais pas me cacher plus longtemps derrière mon voile de sommeil et que je devais retrouver la force de revenir à la vie.

— Anni, je crois que tu vas mieux, me dit Indira un matin alors que je venais de lui prendre la cuillère des mains et d'affirmer que j'étais désormais capable de manger toute seule.

— Oui, je pense, moi aussi.

— Dieu merci. Pour être honnête, j'ai désespéré parfois de te revoir un jour en meilleure forme. Je commençais à douter de mes talents d'infirmière.

Elle rit.

— M'occuper des autres n'a jamais été mon point fort.

— Indy, dis-je, les yeux embués de larmes. Tu as été merveilleuse. Si tu n'avais pas été là...

Je laissai ma phrase en suspens.

— N'en parlons plus. Je sais que tu es encore faible, Anni, mais j'aimerais réserver nos billets pour l'Inde dès que possible. Qui sait ce que cette horrible femme Astbury pourrait encore tramer ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je, sentant la terreur étreindre mon cœur. Je n'avais pas demandé de détails sur les circonstances de ma

libération, et Indira ne m'en avait pas parlé.

— Oh ! ne te soucie pas d'elle.

Indira balaya d'un geste le problème.

— Je veux juste te ramener à la maison. Quand tu te sentiras vraiment mieux, je te raconterai toute l'histoire.

— Oui, répondis-je, consciente que je n'avais pas encore assez de forces pour cela. Ta mère sait-elle que je suis ici avec toi ? demandai-je.

— Bien sûr qu'elle le sait. C'est même elle qui a réussi à te faire libérer.

— Elle m'a pardonné ?

— Oh ! Anni, bien sûr que oui. Et à moi aussi, ce qui est plutôt important. Dès qu'elle a eu un petit-fils, elle n'a pas pu résister à l'envie de venir le voir. Elle écrit tous les jours pour demander de tes nouvelles et se réjouit de te revoir bientôt. À présent, Anni, voyons si tu peux te lever et peut-être marcher jusqu'à la salle de bains.

Il ne fallut que quelques jours à mon corps jeune et vigoureux pour récupérer, et je sus que j'étais au moins rétablie physiquement. Je dis à Indira qu'elle pouvait acheter les billets pour le premier bateau à destination de Calcutta. Pourtant, je doutais encore de ma force émotionnelle et mentale, et répugnais à poser les questions auxquelles il me faudrait pourtant trouver les réponses avant mon départ d'Angleterre. Un après-midi, Indira entra dans ma chambre pour me dire que j'avais de la visite.

— C'est Selina, Anni, et je pense que tu dois la voir avant de retourner en Inde.

La peur étreignit de nouveau mon cœur, et je me sentis blêmir. Indira prit ma main dans la sienne.

— Je resterai avec toi tout le temps, Anni, je te le promets. Vraiment, Anni, nous partons dans deux jours et tu dois parler avec elle.

Je hochai la tête, résignée. Cinq minutes plus tard, nous descendions l'escalier pour gagner le grand salon.

— Anni.

Selina se leva et s'avança vers moi, le visage aussi pâle que le mien, les traits tirés.

— Comment allez-vous ? demanda-t-elle en prenant ma main et en la serrant dans les siennes.

— Je vais mieux, merci.

— Dieu soit loué ! J'étais tellement bouleversée quand je vous ai vue dans cet endroit horrible.

— Je suis désolée de vous avoir mise dans une position inconfortable, répondis-je tristement.

— Anni, vous n'avez absolument rien à vous reprocher, je vous en prie, dit Selina avec une véhémence inhabituelle. Cette terrible tragédie est l'œuvre d'une seule et même personne. Venez.

Elle me prit par le bras.

— Asseyez-vous.

Nous nous assîmes toutes deux sur le canapé Chesterfield, Selina serrant toujours mes mains dans les siennes. Indira prit place dans un fauteuil en face de nous comme une tigresse protectrice veillant sur son petit encore si fragile.

— Merci de m'avoir aidée, Selina.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mais plutôt Indira et sa famille, qui ont fait des miracles.

— Selina, dites-moi que vous savez que je n'ai pas essayé de tuer Violet. C'était mon amie. Je tenais à elle et, à la fin, même si je savais qu'il n'y avait plus d'espoir, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour elle.

— Bien sûr que je le sais, ma chère Anni. Votre cœur est rempli de bonté. En tout cas, commençons par le début. Ça sera plus facile à expliquer. Quand j'ai reçu, en France, les deux télégrammes m'informant de la mort de mon frère et de Violet, je me suis rendue immédiatement à Astbury. Ce n'est qu'alors que j'ai appris que vous aviez été arrêtée, car vous étiez soupçonnée du meurtre de Violet. Je savais qu'il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait être à l'origine de tout cela. Alors, je suis allée la voir.

— Vous voulez parler de votre mère ? demandai-je.

— Oui. Bien sûr, elle m'a dit qu'elle n'y était pour rien. Elle a prétendu que c'était le docteur Trefusis qui, le premier, avait fait part de ses doutes concernant les remèdes que vous aviez donnés à Violet à la fois pendant la grossesse et le jour de sa mort. À l'époque, les parents de Violet étaient arrivés pour les funérailles, et le docteur Trefusis a parlé de ses soupçons avec eux. Naturellement, comme ils avaient besoin de désigner un coupable, ils ont tous deux, avec l'appui de ma mère, encouragé le docteur Trefusis à aller voir la police.

— Pourtant, il savait que c'était lui le coupable, intervint Indira. Après tout, c'était lui le docteur.

— Ils avaient tous deux de bonnes raisons de vouloir votre départ, dit Selina en soupirant. Le docteur Trefusis a fait de vous son bouc émissaire, et ma mère... Eh bien, nous savons tous pourquoi elle souhaitait se débarrasser de vous.

— Elle est venue me voir quelques jours après la mort de Violet, dis-je, l'air pensif. Puisque Violet n'était plus là, elle redoutait que Donald ne veuille m'épouser comme il l'avait prévu à l'origine.

— Et s'il n'était pas mort, il l'aurait sans doute fait, dit Selina en essayant de me reconforter. Il vous aimait tellement.

— Moi aussi, je l'aimais...

Ma voix s'éteignit dans un murmure, et je sentis la panique me gagner quand je pensai à tout ce que j'avais perdu. Je savais qu'il fallait que je me calme pour ne pas devenir hystérique.

— Selina, je dois vous dire qu'avant même la visite de votre mère, j'avais déjà décidé de quitter Astbury pour toujours. Je savais que ni lui ni moi ne pourrions nous remettre de la mort de Violet. Mais comment ont-ils pu trouver des preuves pour m'accuser de l'avoir empoisonnée ?

— Anni, vous vous souvenez que le docteur Trefusis était venu vous voir un jour pour prendre quelques plantes et herbes que vous cultiviez dans votre jardin ?

— Oui, bien sûr. Il a dit qu'il voulait en savoir plus sur leurs propriétés médicinales.

— Malheureusement, poursuivit Selina, le bon docteur n'a pas pris que des herbes inoffensives, mais aussi des spécimens qui sont apparemment réputés dangereux, en particulier pour les femmes enceintes. Et il les a apportés à la police en guise de preuve. Il y avait entre autres de la menthe pouliot, une variété de menthe, nocive pour les femmes enceintes. Le jour de la mort de Violet, vous lui avez donné un remède que vous aviez préparé vous-même pour soigner ses chevilles enflées et vous lui avez fait boire du thé à la menthe pour faire passer les nausées.

— Oh mon Dieu !

Je portai la main à ma bouche, et mes yeux se remplirent involontairement de larmes.

— Oui, mais ce n'était pas de la menthe pouliot. Juste des feuilles de menthe tout à fait ordinaires, de la menthe qui poussait aussi dans mon jardin. Selina, j'étudie la médecine ayurvédique depuis ma plus tendre enfance. Il est possible de boire des infusions de menthe pouliot en petite quantité. Elle pousse à l'état naturel dans le Devon et est très efficace pour soigner les rhumes et la grippe. Mais, bien sûr, je sais parfaitement qu'elle peut être dangereuse pour une femme enceinte. Elle peut provoquer des naissances prématurées, des attaques, des hémorragies...

Je laissai ma phrase en suspens, réalisant combien les pièces du puzzle s'imbriquaient facilement.

— Anni, s'il te plaît. Ne te tourmente pas avec ça. Nous savons tous que tu n'as fait de mal à personne, dit Indira pour me réconforter.

— Pour combler le tout, poursuivit Selina, le docteur Trefusis a pu montrer un document écrit par un éminent professeur en Amérique. Il donne des détails spécifiques sur les effets nocifs de la menthe pouliot sur les femmes enceintes. Le docteur Trefusis a aussi fourni un échantillon de racine d'actée à grappes noires, une autre plante considérée comme dangereuse pendant la grossesse. L'une des femmes qui travaille en cuisine a dit que vous lui en aviez fait boire en infusion récemment.

— Oui, parce que c'est très bien pour soigner les rhumatismes !

Mon cœur battait la chamade.

— La police est donc allée dans votre cottage et a vu que vous cultiviez ces plantes et d'autres encore dans votre serre et votre jardin, dit Selina.

— Mais, même s'ils ont trouvé ces plantes dans mon jardin, cela ne prouvait pas pour autant que je les avais données à Violet !

— Ma chère Anni, ne sois pas si naïve, dit Indira en secouant la tête, exaspérée. Il ne fallait vraiment rien de plus. Maud Astbury règne en reine dans la région et fait ce qu'elle veut des autorités locales. Violet était morte et, si Maud avait décidé que quelqu'un devait être accusé de l'avoir tuée, la police locale s'en chargerait immédiatement, peu importait la faiblesse des preuves.

— Oui, dis-je en soupirant. Je comprends. Alors, pourquoi les poursuites ont-elles été abandonnées ?

— Je suis immédiatement allée demander des explications à ma mère et je l'ai suppliée de convaincre la police d'abandonner les poursuites. Elle n'a rien voulu entendre. Elle a dit qu'il n'était pas en son pouvoir d'intervenir

et que justice devait être faite, dit Selina en faisant la grimace. Anni, je dois vous avouer que j'étais hors de moi, ce jour-là. Et je lui ai dit tout ce que je rêvais de lui dire depuis des années : qu'elle était une femme aigrie, bigote, égoïste et que, pour moi, elle était morte, comme mon pauvre frère. Je lui ai annoncé que je ne remettrais plus jamais les pieds à Astbury.

— C'est à ce moment-là que Selina m'a contactée.

Indira reprit le fil de l'histoire :

— Et, heureusement, ma mère est beaucoup plus intelligente et a des amis beaucoup mieux placés que Maud, expliqua-t-elle, une lueur de triomphe dans les yeux. Je crois qu'il lui a suffi de passer un coup de téléphone pour s'assurer que les poursuites seraient abandonnées. La seule condition, c'est que tu retournes en Inde et que tu ne reviennes plus jamais en Angleterre.

— Je vois. Et qu'en est-il des Drumner ? Croient-ils toujours que j'ai assassiné leur fille ?

— Je crois qu'ils ont assez de problèmes comme cela, dit Selina. Sissy ne va pas bien du tout, mais ils ont malgré tout insisté pour que leur petite-fille vienne vivre à New York avec eux. Ma mère, bien sûr, a refusé en disant que Daisy devait rester sous sa garde à Astbury Hall, car c'est l'héritière légale. Ils sont repartis à New York, bien décidés à engager une bataille judiciaire pour obtenir la garde de leur petite-fille.

— Ça veut dire que ce pauvre bébé va être élevé par Maud ? dis-je, horrifiée.

— C'est pratiquement sûr, confirma Selina. Après tout, la petite Daisy est une citoyenne britannique, et même la fortune des Drumner ne pourra pas les aider à obtenir la garde de leur petite-fille. J'ai supplié ma mère, en ce jour horrible, de me confier Daisy pour que je puisse l'élever dans la nursery avec ses cousins, mais, bien sûr, elle n'a rien voulu entendre. Elle s'est déjà réinstallée à Astbury Hall et règne de nouveau en maîtresse absolue sur son royaume. Elle a les mains libres pour façonner la nouvelle génération à son image. Voilà des années que je ne l'avais pas vue avec une telle énergie, dit amèrement Selina.

Nous restâmes silencieuses quelques instants. J'en avais la nausée. Maud Astbury avait détruit une génération et avait désormais le pouvoir d'en détruire une autre.

— J'ai toujours pensé qu'elle était folle à lier, dit Indira en souriant, toujours prête à détendre l'atmosphère.

— Vous dites peut-être cela pour plaisanter, mais je pense que vous avez raison, dit Selina. J'ai vu une drôle de lueur dans les yeux de ma mère pendant que nous parlions. Quelque chose qui ressemblait vraiment à la folie.

— C'est le diable incarné, marmonnai-je en frémissant. Pardonnez-moi, Selina, m'empressai-je d'ajouter.

— Dites ce que vous voulez, dit Selina pour me reconforter. Je pense exactement la même chose. Tant et si bien qu'Henri et moi avons décidé de nous installer de façon permanente en France avec les enfants. Je ne veux pas être dans le même pays qu'elle.

— Au moins, les sorcières ne peuvent pas traverser les océans et les mers, dis-je en ébauchant un sourire.

Selina regarda l'horloge sur le manteau de cheminée.

— Je suis vraiment désolée, mais je dois partir. Je vous en supplie, Anni, donnez-moi de vos nouvelles. N'hésitez pas à nous rendre visite en France si vous en avez l'occasion. Où irez-vous, toutes les deux, une fois que vous serez en Inde ?

— Dans le palais de mes parents à Cooch Behar pour commencer, répondit Indira. Ma veuve absolument voir Anni, et, comme ça, je ne serai pas obligée de retourner tout de suite dans le zenana du palais de mon mari.

Elle gratifia Selina de son sourire impertinent.

Nous nous levâmes, et Selina me serra dans ses bras.

— Je suis vraiment, vraiment désolée pour toute la souffrance que vous avez endurée. Je suis sûre que, où qu'ils soient maintenant, Donald et votre fils vous regardent et vous aiment.

— Merci pour tout, Selina, murmurai-je.

Quand elle se dirigea vers la porte, je sus qu'il me fallait poser la question que nous avions soigneusement évitée depuis l'arrivée de Selina.

— Selina, où est enterré mon fils ?

Elle s'arrêta devant la porte, prit une profonde inspiration et se retourna.

— J'ai posé la même question quand je suis arrivée à Astbury. Anni, les villageois et les domestiques ignorent la mort de Moh. On leur a dit qu'il était parti avec vous lors de votre arrestation. Ma mère ne voulait surtout pas qu'on sache que Donald était mort en allant chercher son propre fils au

cottage. La seule personne à connaître la vérité, c'est le docteur Trefusis. Il a dit que Moh avait été enterré discrètement dans un coin du cimetière du village. Quand je m'y suis rendue, il y avait de la terre fraîchement retournée sur une tombe. Le prêtre m'a dit que, quand il a enterré l'enfant, il a demandé s'il y aurait une pierre tombale, mais le docteur Trefusis a répondu que ça ne serait pas nécessaire. Il a fait croire au curé que le bébé était mort à la naissance et n'avait pas de nom. Je suis vraiment désolée, Anni, dit-elle, les yeux pleins de larmes.

— Même maintenant qu'il est mort, son identité devra rester cachée, murmurai-je.

— Je sais que ce n'est pas une grande consolation, mais il est enterré dans un endroit très tranquille, Anni. J'ai posé de magnifiques roses sur la tombe pour vous. Je sais que vous n'avez pas la même religion, mais j'espère que j'ai bien fait. Je... Il n'y a pas de mots pour décrire ce que vous devez ressentir, Anni. Je suis désolée.

J'eus de la compassion pour elle. Je la voyais chercher ses mots pour éviter à tout prix de me blesser davantage. C'était une maman, elle aussi.

— Merci, Selina. Vous avez bien fait.

— J'ai aussi donné à Indira une copie de la déclaration de décès de Moh signée par le docteur Trefusis, ajouta-t-elle. Au revoir, Anni, prenez soin de vous.

Quand elle fut partie, je me tournai vers Indira et vit à l'expression de son visage qu'elle était inquiète. Je savais qu'elle craignait que je ne m'effondre à nouveau après avoir été confrontée à la réalité de la mort de mon fils. Après tout, c'était la première fois que j'avais abordé le sujet.

— Je vais monter me reposer, lui dis-je.

— Anni, ça va ?

— Oui, dis-je pour la rassurer avant de quitter le grand salon.

Tandis que je montais l'escalier pour aller me réfugier dans ma chambre, où Indira m'avait ramenée à la vie, je réalisai que j'étais parfaitement calme. Mais pourquoi ?

Quand nous quittâmes l'Angleterre deux jours plus tard, et que la terreur et la douleur des dernières semaines commencèrent à s'estomper, me permettant d'avoir de nouveau les idées claires, je compris. Je sus alors que j'avais entendu le chant pour Donald durant la dernière nuit que nous avions passée ensemble. Mais jamais pour toi, Moh. Le dernier matin, juste

avant l'arrivée de la police, quand je t'avais déposé dans ton lit pour ta sieste et que je t'avais embrassé sur le front comme d'habitude, je n'avais rien senti, rien entendu. Toutes les nuits, quand j'étais sur le pont et que je demandais aux esprits de me guider, je tendais l'oreille pour entendre les voix qui me hantaient quand quelqu'un quittait ce monde, comme elles l'avaient fait pour Violet et Donald, mais je n'entendis rien pour toi. Juste avant notre arrivée à Calcutta, Indira, qui prenait mon calme retrouvé pour de la résignation, me tendit deux enveloppes ce soir-là, juste avant le dîner.

— Ouvre d'abord celle-là, dit-elle d'un ton encourageant en montrant la plus petite.

Je l'ouvris et je sentis sous mes doigts la texture froide et soyeuse du collier de perles que Donald m'avait offert.

— Il était avec tes vêtements quand nous avons quitté la prison, mais j'ai pensé que tu serais trop bouleversée si tu le voyais alors. Tu veux que je t'aide à le mettre ? demanda Indira tandis que je le sortais de l'enveloppe.

— Merci.

Le poids des perles autour de mon cou me réconforta, et je les touchai du bout des doigts comme je l'avais déjà fait si souvent.

Indira me montra l'autre enveloppe.

— Dedans, il y a une photo de Moh et toi. Et aussi son acte de décès, Anni. Je me suis dit que tu voudrais peut-être le garder.

Je ne répondis pas tout de suite et souris intérieurement.

— Merci, Indy. Mais je n'ai pas besoin de son acte de décès.

— Je comprends, dit-elle avec compassion.

— Parce que mon fils n'est pas mort. Je sais qu'il vit toujours.

Astbury Hall - Juillet 2011

42

Rebecca posa les pages qu'elle venait de lire et regarda le réveil à côté de son lit. Il était minuit passé. Elle balaya du regard la pièce faiblement éclairée et sentit son cœur cogner dans sa poitrine sous l'effet de l'adrénaline.

Violet Astbury avait donné naissance à un enfant, à l'endroit même où elle, Rebecca, était allongée. Violet était une jeune femme d'une vingtaine d'années, en parfaite santé, qui s'était plainte de maux de tête et de nausées avant de mourir.

— Arrête ça ! murmura Rebecca tandis qu'elle sentait la panique l'envahir. Violet est morte en couches !

Elle se leva et se mit à arpenter la chambre, se parlant à elle-même pour tenter de se calmer.

— Tu n'es pas enceinte, bon sang, Rebecca...

Elle repensa tout à coup au docteur qui lui avait demandé s'il y avait une possibilité qu'elle le soit et se rappela qu'elle n'avait toujours pas reçu le résultat des analyses. Elle fondit en larmes, des larmes de peur et de frustration. Même si elle se laissait emporter par son imagination, une chose était certaine : elle ne pouvait pas rester une minute de plus dans cette chambre, où tout évoquait Violet et sa fin tragique. Tremblante de panique, Rebecca décida de partir à la recherche d'Ari.

Elle sortit sur la pointe des pieds de la suite et avança dans les couloirs sombres, frappant doucement, puis ouvrant chacune des portes le plus silencieusement possible et tentant de jeter un coup d'œil dans les chambres plongées dans l'obscurité.

Elles semblaient toutes vides dans son couloir. Rebecca traversa le palier, passant devant l'escalier principal, et recommença à ouvrir doucement les portes de l'autre côté.

Puis un son familier assaillit soudain ses oreilles. Il était plutôt faible et semblait éloigné. C'était le même chant aigu qu'elle avait entendu dans ses rêves. Terrifiée, mais consciente qu'elle devait démasquer celui qui émettait l'étrange son qu'Anahita avait décrit dans son récit et qui annonçait la mort, Rebecca suivit le bruit.

Elle s'immobilisa dans le couloir sombre. Le chant venait de derrière la porte devant laquelle elle se trouvait. Rassemblant tout son courage, elle toucha du bout des doigts la poignée, la tourna silencieusement, puis poussa la porte de quelques centimètres.

Rebecca jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce. La chambre était baignée d'une lumière douce, et elle vit à sa gauche une silhouette assise devant un miroir. Après avoir poussé encore un peu plus la porte, elle constata que la silhouette était assise à une coiffeuse et brossait ses longs cheveux blonds tout en chantant à voix basse. Même à cette distance, elle pouvait sentir l'odeur fleurie qui flottait parfois dans sa chambre, la nuit : le parfum de Violet. Rebecca ouvrit encore un peu plus la porte pour tenter de voir le visage de la femme dans le miroir, et le chant s'arrêta brusquement. Quelque chose avait alerté la femme de sa présence.

Tandis que la femme tournait la tête vers la porte, Rebecca se mit à courir dans le couloir. Elle respirait vite et de manière saccadée. Alors qu'elle allait atteindre la porte de sa chambre, une silhouette surgit tout à coup dans l'obscurité et lui bloqua le passage.

Rebecca poussa un cri strident quand des bras la saisirent et la poussèrent dans sa chambre.

— Chut, c'est moi, Ari, dit-il pendant qu'elle se débattait dans ses bras, hors d'haleine, et gémissait sous l'effet du choc. Rebecca, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous a fait peur ? Essayez de vous calmer, dit-il.

Elle posa les mains sur le lit et se pencha en avant, tentant de reprendre son souffle.

— Ari, s'il vous plaît, il faut que vous m'aidiez à partir d'ici... Je crois que j'ai été empoisonnée, comme Violet, et je viens de voir une étrange femme assise dans une chambre. Elle se brossait les cheveux et chantait. Je...

Rebecca inspira quelques bouffées d'air pour pouvoir continuer.

— Je ne sais pas si c'est un être de chair et d'os ou un fantôme, mais je l'ai vue, Ari, je vous le jure. Et je sais qu'elle est venue dans ma chambre

pendant que je dormais... Oh mon Dieu ! C'est là qu'est morte Violet.

Rebecca s'effondra sur le sol.

— Ari, il faut que vous me fassiez partir d'ici tout de suite, ce soir ! J'ai si peur, j'ai si peur ! gémit-elle.

Un peu hésitant, Ari s'agenouilla à côté d'elle.

— Rebecca, je comprends que vous venez d'avoir un choc, que vous ne vous sentez pas bien et que vous avez peut-être de la fièvre, ce qui peut produire toutes sortes d'hallucinations...

— Non, je l'ai vue de mes propres yeux et je l'ai entendue aussi. Ari, s'il vous plaît, le supplia-t-elle, il faut que vous me croyiez. Je ne suis pas en train de perdre la raison. Cette femme était bien réelle !

— D'accord, dit Ari, je vous crois. Bon, essayons de penser à tout ça rationnellement. C'est une maison immense avec je ne sais combien de chambres. Il se peut très bien qu'Anthony ait une invitée chez lui. Après tout, il n'est pas obligé de nous le dire, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je l'ai déjà entendue et j'ai déjà senti sa présence auparavant, insista Rebecca. Parfois, la nuit, ici, je sens le parfum qu'elle porte, que Violet portait autrefois. S'il y a une autre femme dans la maison, alors, elle est là depuis un certain temps. Mais pourquoi ne l'aurions-nous pas vue avant et pourquoi est-elle venue dans ma chambre, la nuit ? Je sais qu'elle est venue, Ari. J'ai été si malade la semaine dernière, avec ces terribles maux de tête, la nausée. Exactement comme Violet. Je vous jure que quelqu'un essaie de me tuer. Je veux partir d'ici !

— Rebecca...

Ari vit ses épaules se soulever sous l'effet de la peur et de l'émotion.

— Je comprends tout à fait qu'après avoir lu l'histoire d'Anahita ce soir, vous trouviez certaines analogies entre Violet et vous plutôt étranges. Mais qui aurait pu vous entraîner à Astbury Hall dans l'intention de vous faire du mal ? Il n'y a aucune raison logique. Le fait que vous soyez tombée malade y est certainement pour quelque chose, mais je crois que vous vous laissez emporter par votre imagination. S'il vous plaît, Rebecca, faites-moi confiance. Il faut rester logique et rationnel.

— Je me fous de la logique, Ari, je veux quitter cette maison, dit-elle en sanglotant. Et je veux partir, *maintenant*.

— J'entends bien, Rebecca, mais vous savez parfaitement que les hôtels du coin vont être fermés pour la nuit. Il est presque une heure du matin. Je

suis sûr que vous pourrez déménager demain.

— Mon Dieu, grogna Rebecca. Je ne peux même pas fermer ma chambre à clé. Tout le monde pourrait entrer et...

— Rebecca, dit patiemment Ari, vous vous sentez en sécurité avec moi ? Est-ce que vous me faites confiance ?

Elle réfléchit quelques secondes.

— Je crois que je ne sais plus à qui faire confiance, ce soir.

— Bon, ce que je vous propose, c'est que je passe le reste de la nuit à côté, dans le salon. Vous avez plus que tout besoin de sommeil.

— Bon sang ! Si j'entends encore une fois cette phrase, je crois que je vais devenir folle, dit Rebecca en soupirant.

— Même si c'est la vérité ? demanda Ari en souriant. Vous voulez que je vous aide à vous relever ?

— Non, je peux me débrouiller toute seule, dit-elle en se mettant debout.

Elle avança en titubant jusqu'au lit.

Mais, oui, j'aimerais que vous dormiez sur le canapé dans la pièce d'à côté, merci.

— Volontiers. Bonne nuit, Rebecca.

— Merci. Désolée si vous croyez que je me comporte comme une poule mouillée.

— Ne vous inquiétez pas. C'est compréhensible.

— Ari ?

— Oui ?

Il s'arrêta vers la porte et lui sourit.

— Demain, j'aimerais vous poser quelques questions sur l'histoire de votre arrière-grand-mère.

— Bien sûr, mais pour le moment, Rebecca, il faut dormir.

Rebecca se réveilla en sursaut le lendemain matin, d'abord un peu désorientée. Repensant à ce qui s'était passé dans la nuit, elle se leva immédiatement, se précipita dans le salon et constata qu'il était vide. Elle quitta la chambre et s'aventura dans le couloir. Elle vit madame Trevathan et Ari en haut du grand escalier. Ils discutaient à voix basse, et tous deux se retournèrent quand ils la virent.

— Bonjour, petite marmotte ! dit Ari. Il est plus de midi.

— Oh mon Dieu ! Je dois tourner une scène cet après-midi et faire mes bagages pour déménager...

— Rebecca, s'il vous plaît, calmez-vous, ma chère, dit madame Trevathan en s'avançant vers elle, suivie d'Ari. Ari m'a dit ce que vous aviez vu la nuit dernière et je vous assure qu'il y a une explication très simple. Venez maintenant, retournons dans votre chambre.

— Vraiment, Rebecca, dit Ari pour la réconforter, vous allez tout comprendre.

— Eh bien, je suis impatiente en effet que vous m'expliquiez. Je sais ce que j'ai vu et je ne suis pas folle, répondit-elle sur la défensive, tandis qu'ils entraient dans sa chambre. Elle s'assit au bout du lit, les bras croisés.

— Qui était cette femme ? Et pourquoi est-elle venue dans ma chambre parfois la nuit pendant que je dormais ? Parce qu'elle est venue, madame Trevathan, je sais qu'elle est venue.

— Oui, ma chère, je vous crois, dit madame Trevathan. La femme que vous avez vue hier soir est ma mère, Mabel. Elle travaillait ici autrefois. C'était la nourrice de monsieur. Elle s'est occupée de lui dès sa naissance.

— Votre mère ? Mais pourquoi est-elle là ?

— S'il vous plaît, Rebecca, laissez-moi vous expliquer. Mon père est mort il y a vingt ans et, quand maman a pris sa retraite et arrêté de travailler ici, elle a vécu seule au village, et tout se passait très bien. Mais, il y a environ deux ans, elle a fait plusieurs chutes et elle a commencé à perdre un peu la tête. Elle a quatre-vingt-onze ans, après tout.

— Bien sûr, dit Rebecca.

— Alors, j'ai dit à monsieur que je n'avais pas d'autre choix que de quitter mon poste pour retourner au village et m'occuper d'elle. Finalement, il a trouvé une solution. Il a proposé de transformer deux pièces du grenier en appartement confortable pour elle. Au début, ça fonctionnait bien. Je pouvais m'occuper d'elle tout en continuant à travailler pour monsieur. Pourtant, l'année dernière, la santé de maman s'est détériorée. Monsieur a eu la gentillesse d'employer une infirmière à demeure. Je crois que vous l'avez vue dans la cuisine, le jour de votre arrivée.

— Oui, reconnut Rebecca. Je l'ai vue. Je l'ai d'ailleurs aperçue dehors une autre fois. Elle poussait une vieille dame dans un fauteuil roulant. Je les ai prises pour des figurantes, à vrai dire.

— Eh bien, c'était ma mère. Le problème, c'est que, quand son esprit se met à vagabonder, elle vagabonde elle aussi. En particulier, la nuit, une fois que l'infirmière s'est endormie. La pièce dans laquelle vous l'avez vue la

nuit dernière est celle qu'elle occupait quand c'était la nursery de monsieur. Ce n'est pas la première fois que je la trouve ici. Est-ce que vous êtes rassurée, à présent, ma chère ?

— Pourtant, je suis sûre que la femme que j'ai vue la nuit dernière n'était pas vieille, dit Rebecca en fronçant les sourcils. Je ne l'ai vue que de dos, mais elle avait de longs cheveux et elle chantait à voix basse tout en les brossant.

— Ma mère a de longs cheveux, répondit madame Trevathan. Je dirais qu'ils sont plus blancs que blonds. Je suis désolée que vous ayez eu des frayeurs au cours des dernières semaines, mais je vous assure qu'il n'y a pas de fantômes dans cette maison et que personne n'essaie de vous faire du mal. Ce n'est qu'une vieille dame innocente qui parfois ne sait plus où elle est.

— Je suppose que j'ai été bouleversée par l'histoire de Violet Astbury qu'Ari m'a donnée, admit Rebecca. Elle avait des maux de tête terribles, comme moi, et, après sa mort, ils ont pensé qu'elle avait été empoisonnée.

— Rebecca n'était pas dans son état normal hier, intervint Ari. Elle ne pense certainement pas que quelqu'un essaie de l'empoisonner, n'est-ce pas, Rebecca ?

— Non, bien sûr que non, s'empressa-t-elle de dire, comprenant l'expression d'Ari.

— Je vois, dit madame Trevathan. Si vous restiez ici, monsieur Malik, et teniez compagnie à Rebecca pendant que je prépare un plateau pour le petit-déjeuner. Je suggère des œufs brouillés sur des tartines. Et, Rebecca, je suis sûre que vous pourrez demander à monsieur Malik de goûter d'abord, juste au cas où vous auriez des doutes, répliqua madame Trevathan en quittant la pièce.

— Oh mon Dieu ! dit Rebecca. Je l'ai vraiment vexée !

— Je suis sûr qu'elle s'en remettra, répondit Ari qui ne put s'empêcher de sourire. La question qui se pose, maintenant que madame Trevathan vous a donné une explication très plausible, c'est de savoir si vous voulez rester ici ou aller à l'hôtel, auquel cas je peux demander à Steve de vous en trouver un.

— Je ne sais pas. Je crois que j'ai eu une réaction un peu exagérée, hier soir.

— D'accord. Bon, tenez-moi au courant dès que possible. Si besoin est, je ferai comme certains de mes ancêtres qui étaient au service des Britanniques et me coucherai par terre devant la porte de votre chambre pour vous protéger.

— Ari, ne vous moquez pas de moi ! Mais, mon Dieu, quelle tragédie, l'histoire que j'ai lue cette nuit ! dit-elle en soupirant. Cette Maud Astbury était vraiment une femme horrible. Et dire que c'est elle qui a élevé la pauvre Daisy, la mère d'Anthony. Pas étonnant qu'Anthony soit un peu bizarre.

— Je me disais que, pour qu'une grande famille et un domaine survivent pendant quatre cents ans, il fallait que les propriétaires soient sans pitié. Maud Astbury craignait que la dynastie ne s'éteigne et elle était prête à tout pour la sauver.

— Mais elle n'y est pas parvenue, finalement. À part si Anthony a des enfants un jour, la famille disparaîtra avec lui.

— Oui, vous avez raison. Au fait, j'ai lu le journal intime de Donald hier soir. C'est pour ça que je suis resté réveillé si tard et que je vous ai entendue rôder dans le corridor. J'étais dans la salle de bains quand vous avez frappé à la porte de ma chambre, expliqua-t-il. Le journal intime m'a permis de combler certains blancs ; alors, merci.

— Vous pensez que nous devrions donner le journal à Anthony ?

— Pour être honnête, j'ai dîné avec lui hier soir et j'ai l'impression qu'il s'est encore plus renfermé sur lui-même. Je ne crois pas que ce journal lui apporterait quelque chose. Il est évident qu'il ne veut pas savoir. Et je peux le comprendre.

— Moi aussi, dit-elle sincèrement.

— Rebecca, je peux vous demander quelque chose ? Maintenant que vous avez lu l'histoire, vous pensez que Moh s'est noyé dans le ruisseau ce jour-là ?

Rebecca prit une profonde inspiration avant de répondre.

— Je ne sais pas quoi dire. En fait, il n'y a aucune preuve, ni dans un sens ni dans l'autre.

— Non, et, même si au départ je ne croyais pas du tout à l'histoire d'Anahita, mon instinct me dit désormais qu'il n'est pas mort. Je veux à tout prix découvrir la vérité avant de partir.

— Vous avez réalisé, n'est-ce pas, que Tilly, l'amie d'Anahita au village, était la grand-mère de madame Trevathan ? Ce qui signifie que sa mère de quatre-vingt-dix ans, qui apparemment m'a fait une telle frayeur hier soir, a joué avec Moh quand elle était enfant.

— Oui, bien sûr, vous avez raison ! Elle était certainement trop jeune pour se souvenir de quoi que ce soit, mais on ne sait jamais. J'irai lui rendre une petite visite tout à l'heure.

— Je suis persuadée que madame Trevathan en sait plus qu'elle ne veut bien le dire, affirma Rebecca.

— Peut-être, mais elle est beaucoup trop loyale envers lord Anthony et les Astbury pour dire quoi que ce soit. En attendant, je pense que vous êtes en sécurité ici, Rebecca. Je n'aimerais pas que vous partiez de cette maison en croyant aux fantômes ou en vous prenant pour l'esprit réincarné de Violet.

— Le sermon est terminé ?

Elle lui adressa un bref sourire résigné.

— C'est vrai que ça semble plutôt fou après une bonne nuit de sommeil.

— Parfait. À présent, si vous voulez bien m'excuser, j'ai une ou deux choses à faire. Ou peut-être préférez-vous que je reste pour goûter vos plats ?

— Ari !

— C'est bon, je plaisantais. À tout à l'heure.

Rebecca mangea consciencieusement, jusqu'à la dernière miette, le petit-déjeuner que madame Trevathan lui avait préparé, même si elle n'avait pas du tout faim et qu'elle ne raffolait pas des œufs brouillés. Quand Steve vint la voir après le petit-déjeuner, elle se dit d'attaque pour tourner une scène dans l'après-midi, bien qu'elle souffrît toujours de ses maux de tête.

Lorsqu'elle arriva sur le plateau, tout le monde, aussi bien les acteurs que l'équipe de tournage, l'accueillit chaleureusement. Elle se demanda si leurs accolades et leurs mots gentils étaient motivés par la fin de sa relation avec Jack ou son état de santé précaire.

Robert vint lui parler en privé avant de commencer à tourner :

— Ma chérie, tu es une bûcheuse, et nous te remercions. Je vais essayer de tourner cette scène le plus rapidement possible et, ensuite, je veux que tu retournes immédiatement te reposer. Tu as un programme chargé demain.

James la serra longuement dans ses bras pendant qu'ils attendaient le début de leur scène.

— J'ai été désolé d'apprendre pour Jack, dit-il. C'est vraiment fini ?

— À part s'il se soigne et règle son problème, oui.

— Je me sens un peu coupable pour le rôle que j'ai joué dans sa disgrâce. Je n'étais pas franchement une victime innocente quand nous avons fait la noce à Ashburton ensemble.

— Comment était la serveuse ? demanda Rebecca d'un ton plein de sarcasmes.

James rougit, et elle sut qu'elle avait mis dans le mille.

Juste à cet instant, Robert cria :

— Action !

— En fait, je ne me souviens pas très bien d'elle, dit James, une fois que Robert se fut déclaré satisfait de la prise. Je ne veux pas rejeter la responsabilité sur Jack, car j'étais consentant, mais ce type sait vraiment faire la fête.

Rebecca put se dispenser de répondre, car Robert cria de nouveau :

— Action !

Après environ une demi-heure de tournage, Robert déclara qu'ils avaient une prise, et Rebecca fila se changer dans la garde-robe. Quand elle en sortit, dix minutes plus tard, madame Trevathan l'appela :

— Rebecca, je suis contente de vous avoir trouvée. Monsieur se demandait si vous étiez assez en forme pour dîner avec lui ce soir. Il dit qu'il ne vous a pas vue depuis des jours !

— Oui, bien sûr, répondit-elle, car elle avait mauvaise conscience d'avoir négligé son hôte.

— Parfait, je suis sûre que ça va lui remonter le moral. Il n'est pas dans son assiette en ce moment, dit madame Trevathan en fronçant anxieusement les sourcils.

— Il est malade ?

— Non, pas vraiment. Mais, entre le tournage et toutes ces discussions sur ses grands-parents depuis l'arrivée de monsieur Malik, je crois que c'est un peu trop pour lui. Au fait, le docteur Trefusis a téléphoné pour dire qu'il passerait vous donner le résultat de vos analyses demain.

— Merci, madame Trevathan, à tout à l'heure.

Tandis qu'elle montait l'escalier, le nom Trefusis résonna dans sa tête jusqu'à ce qu'elle fasse le rapprochement avec le docteur dans le manuscrit d'Anahita. Le passé et le présent se mélangeaient donc constamment, ici.

Après avoir dormi une heure, elle se réveilla. Elle se sentait un peu mieux et alla prendre un bain. À sept heures, tandis qu'elle choisissait ses vêtements pour le dîner, on frappa à la porte. Elle l'ouvrit et vit Ari.

— Bonsoir, entrez.

— Comment vous sentez-vous ?

— Ça va. Je dîne avec Anthony ce soir, dit Rebecca en haussant les sourcils. Pour être honnête, je m'en passerais bien.

— La bonne nouvelle, c'est qu'en général, ça ne dure pas au-delà de neuf heures et demie. Comme ça, vous pourrez vous coucher tôt.

— Je me sens mal à cause de tout ce tumulte avec Jack. Ça me donnera l'occasion de tout lui expliquer et de m'excuser. Vous dînez avec nous ? demanda Rebecca, pleine d'espoir.

— Non, je n'ai pas été invité, en fait, répondit Ari.

— Au fait, se souvint Rebecca, j'ai réalisé aujourd'hui que le docteur qui est venu me voir l'autre jour doit être parent avec celui qui était de connivence avec Maud Astbury. Ils ont le même nom de famille, en tout cas : Trefusis.

— Vraiment ? dit Ari. C'est une autre piste possible, pour moi. Merci. Bon, je vais vous laisser. Passez une bonne soirée avec Anthony et, si par hasard vous avez besoin de moi, ma chambre est juste en bas du couloir, à droite.

— Je suis sûre que ça va aller. Steve m'a dit qu'ils allaient tourner jusqu'à plus de minuit, ce soir, dehors dans le parc. Ils ont pris du retard à cause d'un cheval récalcitrant qui a « oublié son texte » ! Pour une fois, ce n'est pas moi la source du problème, dit Rebecca en ébauchant un sourire.

— Dans ce cas, à plus tard !

Quand Ari eut quitté la pièce, Rebecca regarda sa montre et vit qu'il était temps de se préparer pour le dîner avec Anthony.

Vingt minutes plus tard, elle entra dans la salle à manger et fut surprise de voir Anthony vêtu d'une nouvelle veste en tweed. Ses cheveux étaient propres et bien peignés, et il était aussi fraîchement rasé.

— Bonsoir, Rebecca, dit-il en lui adressant un de ses rares sourires. Venez vous asseoir. Madame Trevathan dit que vous n'êtes toujours pas

rétablie ; donc, j'ai suivi ses conseils, et nous mangerons du poisson ce soir. Rien de trop lourd pour un estomac délicat.

— C'est gentil, Anthony, dit-elle en s'asseyant.

— Puis-je me permettre de vous dire que vous êtes absolument charmante ce soir ?

— Merci, dit Rebecca, un peu déconcertée par les tentatives pas franchement subtiles d'Anthony pour lui plaire.

— Êtes-vous parfaitement remise de ce qui s'est passé avec votre jeune ami maintenant que vous l'avez renvoyé ?

— Je me sens mieux, oui. Ce n'est pas ce que je voulais faire, en fait, mais, malheureusement, il ne m'a pas laissé le choix.

— Eh bien, quand on n'aime plus quelqu'un, il faut prendre une décision.

— En fait, ce n'était pas aussi simple que ça, mais, oui, je pense que c'était la bonne décision.

— Levons notre verre à ce retour au calme, proposa Anthony en soulevant une bouteille de vin.

— Franchement, je préfère ne boire que de l'eau, insista Rebecca en couvrant son verre de la main.

Madame Trevathan entra et commença à servir le poisson.

— Voilà qui m'a l'air très sain, fit remarquer Anthony. Vous aimez le poisson, vous les Américains, n'est-ce pas ? Je sais que Violet le faisait venir de Lynmouth quand elle habitait ici. Nous autres Britanniques sommes plutôt carnivores.

— La plupart des Américains apprécient aussi les bons steaks, répondit Rebecca.

— Bien, dit Anthony en prenant sa fourchette et son couteau. Plus qu'une semaine et je présume que vous retournerez à New York.

— Plus ou moins, oui, même s'il y aura quelques jours de postproduction à Londres. Je pense que ça va me faire bizarre de retourner à New York. Le calme et la tranquillité d'Astbury Hall vont me manquer.

— Vraiment ?

— Oui, c'était merveilleux ici, Anthony. Je ne vous remercierai jamais assez pour votre généreuse hospitalité et toute la gentillesse que vous m'avez témoignée.

— Vous n'avez pas à me remercier. C'était un plaisir de vous avoir.

Ils mangèrent en silence pendant quelques minutes.

— C'était excellent, dit Anthony une fois qu'il eut terminé et qu'il se fut essuyé la bouche avec sa serviette.

— Oui, c'était délicieux, confirma Rebecca.

— Ma chère Rebecca, êtes-vous absolument certaine que vous n'êtes pas parente avec ma grand-mère Violet ? demanda soudain Anthony. Parce que j'ai vraiment le sentiment que vous avez été envoyée à Astbury pour une raison bien particulière.

— Sûre et certaine. Ce n'est qu'une coïncidence, je pense.

Elle lui sourit, essayant d'alléger l'atmosphère soudain alourdie tandis qu'il rangeait son couteau et sa fourchette à côté de son assiette et qu'il la fixait.

— En tout cas, pour moi, ce n'est pas un hasard.

Rebecca vit Anthony joindre les mains, entrelacer ses longs doigts fins, puis les serrer et les desserrer.

— Il se trouve, Rebecca, que...

— Anthony, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, sentant qu'il voulait à tout prix dire quelque chose.

— Pardonnez-moi si le moment est mal choisi, mais j'ai pensé qu'il fallait que je vous parle avant que vous ne preniez vos dispositions pour rentrer à New York. Je... Dès que je vous ai vue, j'ai su que vous m'aviez été envoyée. Vous êtes le portrait craché de ma grand-mère américaine, Violet. Rebecca, croyez-vous à la réincarnation ?

— Je n'y ai jamais vraiment pensé, pour être honnête, répondit-elle nerveusement, redoutant le tournant que semblait prendre la conversation.

— Eh bien, moi, j'y crois, affirma Anthony. Ma mère a toujours dit que j'étais comme Violet quand j'étais petit, et c'est vrai que je lui ressemblais beaucoup. Mais vous, vous arrivez d'Amérique, si belle et si jeune, exactement comme elle.

Anthony prit soudain la main de Rebecca et la serra très fort.

— Vous ne voyez pas que c'était écrit ?

— Qu'est-ce qui était écrit ? demanda Rebecca, déconcertée et gênée par la main d'Anthony sur la sienne.

— Vous et moi, bien sûr. Donald et Violet sont tous deux morts tragiquement et si jeunes. Ils n'ont pas pu assurer l'avenir du domaine

d'Astbury. Mais je suis sûr qu'à présent, nous pourrons le faire, tous les deux.

— Je...

— Je sais que c'est un choc pour vous, poursuivit Anthony en trébuchant sur ses mots. Mais, bien sûr, en vrai gentleman, je ne pouvais pas vous faire part de mes sentiments tant que vous étiez fiancée à un autre homme. Il est parti maintenant, et c'est un signe du destin. Notre chemin est tout tracé. Vous ne voyez pas, Rebecca ? insista-t-il.

— Anthony, je..., je ne sais vraiment pas quoi dire.

Rebecca regarda vers la porte en espérant que madame Trevathan, qui d'ordinaire ne faisait qu'entrer et sortir, allait bientôt venir débarrasser la table et détendre l'atmosphère.

— J'ai dit à madame Trevathan de nous laisser seuls pour que nous puissions discuter tranquillement. Elle attend que je l'appelle, dit Anthony qui avait suivi son regard et lu dans ses pensées. Alors, ne craignez rien, elle ne viendra pas nous interrompre. Si je vous parle ce soir, c'est parce que je sais que vous aurez besoin de quelques jours pour réfléchir.

Anthony mit la main dans sa poche et en sortit une petite boîte en cuir usée.

— Rebecca Bradley, j'aimerais vous demander de me faire l'honneur de devenir ma femme.

Rebecca le vit ouvrir la boîte, et une magnifique bague de fiançailles en saphir et diamant apparut.

— C'est la bague que Donald a donnée à Violet quand il a demandé sa main. Elle l'a portée jusqu'au jour de sa mort. Elle vous revient, désormais. Donnez-moi votre main, Rebecca, et voyons si elle vous va.

Il prit sa main, et elle regarda, complètement hébétée, Anthony mettre la bague à son doigt. Elle lui allait parfaitement.

— Et voilà ! s'exclama Anthony en souriant de plaisir. Elle est là où elle aurait toujours dû être.

Rebecca considéra la bague qui brillait, reflétant la lumière du lustre au-dessus d'eux.

— Qu'en dites-vous, Rebecca ? Allez-vous y réfléchir ? demanda Anthony avec impatience.

Rebecca savait qu'elle devait choisir ses mots avec le plus grand soin.

— Pardonnez-moi, Anthony. Je suis très flattée par votre demande en mariage, mais, comme vous l'avez dit vous-même, hier encore, j'étais fiancée à un autre homme. Je ne pense pas être capable de tourner la page aussi rapidement. Et, de plus, nous nous connaissons à peine.

— Je comprends que vous ayez besoin de réfléchir, mais, Rebecca, nous avons passé beaucoup de temps ensemble depuis votre arrivée, et je vous ai accueillie chez moi quand vous aviez besoin d'être protégée. Je sais avec certitude que vous êtes la femme que j'ai attendue toute ma vie. Nous pourrions reconstruire Astbury, tous les deux, pensez-y ! Votre présence ici a redonné vie à cet endroit, comme lorsque Violet est venue s'installer au château. Je sais qu'avec vous à mes côtés, quand vous serez la nouvelle lady Astbury, j'aurai la force et la foi nécessaires pour restaurer cette maison qui retrouvera sa splendeur d'antan pour les générations futures que nous engendrerons. Violet, dites oui, s'il vous plaît, insista-t-il.

— Anthony, je m'appelle Rebecca, répondit-elle avec fermeté.

— Pardonnez-moi.

Il lui sourit gentiment.

— Vous comprendrez que c'est une erreur facile à commettre.

— Oui, mais...

— Venez.

Anthony fit le tour de la table en titubant, prit Rebecca par les épaules et l'attira contre lui. Elle n'eut pas le temps de se débattre que déjà ses lèvres étaient collées contre les siennes, les forçant violemment et agressivement à s'ouvrir pour qu'il puisse l'embrasser. Elle se tortilla pour se dégager de son étreinte, mais ses épaules étaient prisonnières de sa poigne ferme. Soudain, il recula et la lâcha. Rebecca se leva immédiatement et se dirigea vers la porte, mais il lui prit la main, et elle fut contrainte de s'arrêter.

— S'il vous plaît, je vous prie d'accepter mes excuses, je me suis laissé emporter, vous êtes si belle, ajouta-t-il, l'air penaud. Pardonnez-moi, je ne savais plus ce que je faisais.

Elle se retourna pour le regarder et retira sa main de la sienne. Il la lâcha sans opposer la moindre résistance, les yeux pleins de désespoir, les épaules affaissées. Elle ressentit un mélange de compassion et de dégoût. Elle approcha doucement sa main droite de sa main gauche et retira la bague de Violet qu'elle tendit à Anthony.

— Je suis désolée, Anthony, mais je ne peux pas vous épouser. Je crois qu'il est préférable que je quitte cette maison le plus rapidement possible. Merci pour votre hospitalité. Au revoir.

Rebecca tourna les talons et se dirigea rapidement vers la porte.

— Ne partez pas, Violet, s'il vous plaît. Ne me laissez pas...

Elle sortit de la salle à manger, monta les marches quatre à quatre et se précipita vers sa chambre. Une fois à l'intérieur, elle se laissa tomber sur une chaise, hors d'haleine.

Elle savait à présent, sans l'ombre d'un doute, qu'elle devait quitter Astbury immédiatement. Anthony, le pauvre homme, se faisait des illusions et croyait sincèrement qu'elle était Violet. Un peu hébétée, elle jeta ses affaires dans sa valise et se demanda comment elle pourrait quitter la maison sans qu'Anthony tente de la retenir. D'abord, elle irait voir si Ari était dans sa chambre. Si ce n'était pas le cas, elle irait retrouver l'équipe de tournage. Elle savait qu'ils étaient en train de tourner quelque part dans le parc.

Elle ouvrit la porte avec précaution et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il semblait désert. Elle frappa donc à la porte d'Ari, puis, comme il ne répondait pas, l'ouvrit pour constater que la chambre était vide. Elle poursuivit immédiatement son chemin, car elle n'avait pas l'intention de passer une minute de plus dans cette maison. Elle passa à toute vitesse devant l'escalier principal et se dirigea vers l'escalier de derrière pour rejoindre la cuisine et sortir à l'extérieur. Elle faillit glisser sur les marches étroites qu'elle descendit le plus rapidement possible en traînant sa valise derrière elle. Une fois en bas, elle ouvrit brusquement la porte de la cuisine, qui était déserte. Elle traversa en courant le vestibule et poussa un soupir de soulagement quand elle sortit dans la cour latérale et se faufila entre les camions dans lesquels était entreposé le matériel pour le tournage.

La nuit était tombée, et il faisait très sombre, car la lune ne brillait pas dans le ciel pour illuminer les alentours. Rebecca se cacha derrière la haie qui bordait un côté de la cour et tenta de reprendre son souffle. Elle tendit l'oreille, cherchant à déceler le moindre bruit qui la guiderait vers l'endroit où l'équipe de tournage se trouvait. Tout était silencieux autour d'elle. Elle se creusa la tête, tentant de se souvenir de quelle scène il s'agissait.

C'était en lien avec le cheval récalcitrant. Elle en déduisit donc qu'ils devaient se trouver quelque part vers l'allée centrale. Elle traversa le plus

rapidement possible l'étendue de gravier et se dirigea vers l'avant de la maison en restant le plus près possible des massifs d'arbustes pour se protéger des regards indiscrets. Quand elle contourna la maison et qu'elle avança vers le parc qui s'étendait de part et d'autre de l'allée, Rebecca constata qu'elle avait fait une erreur. D'ici, les faisceaux des projecteurs utilisés pour les tournages de nuit étaient parfaitement visibles, mais ils éclairaient la lande juste derrière le jardin, à l'arrière de la maison.

Après avoir fourré sa valise dans un buisson (elle la reprendrait plus tard, car pour le moment elle la ralentissait), Rebecca revint sur ses pas, zigzaguant jusqu'à l'arrière de la maison, puis longea la haie du jardin clos. Derrière la grande haie d'ifs qui séparait le jardin de la lande, elle pourrait suivre les lumières, rejoindre l'équipe et se trouver en lieu sûr. Elle hâta le pas. Lorsqu'elle eut atteint la haie, elle franchit l'ouverture aménagée dedans et vit le plateau à moins de trois cents mètres de là.

— Dieu merci, murmura-t-elle en poussant un soupir de soulagement.

Elle s'arrêta quelques secondes pour reprendre son souffle et rassembler l'énergie nécessaire afin de parcourir en courant les centaines de mètres à découvert à travers la lande.

Elle entendit tout à coup un bruissement derrière elle. Elle commença à se retourner, mais elle ne put pas voir qui se tenait derrière elle, car un chiffon fut plaqué sur son nez et sa bouche. Tandis qu'elle cherchait à respirer, une forte odeur emplit ses narines, et elle fut immédiatement prise de vertiges.

Quelques secondes plus tard, Rebecca perdit connaissance.

Ari eut quelques difficultés à trouver l'escalier qui menait aux combles d'Astbury Hall, mais finit par le localiser et émergea quelques secondes plus tard dans un couloir sombre et étroit. Tout en avançant dans le dédale de corridors, il se demanda dans quelle chambre Anahita avait passé son premier été ici.

Le bruit d'une télévision lui permit de se diriger vers la partie du grenier qui avait été aménagée en appartement, et il frappa à la porte. Au bout de quelques secondes, une femme vêtue d'une tenue d'infirmière vint ouvrir.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle avec méfiance.

— Oui, j'aurais aimé parler à la mère de madame Trevathan. Je crois qu'elle vit ici.

— En effet, mais puis-je vous demander de quoi il s'agit ?

— Je loge actuellement au château et j'effectue des recherches sur l'histoire de la famille Astbury. Je sais qu'elle travaillait ici et je me demandais si elle pourrait me donner quelques informations.

— Je vois.

L'infirmière semblait hésiter.

— Qui est-ce, Vicky ? dit une voix à l'accent du Devon très prononcé.

— Un monsieur qui aimerait parler avec vous de l'époque où vous travailliez ici, Mabel, répondit l'infirmière en parlant bien fort.

— Alors, faites-le entrer, dit la voix.

L'infirmière s'écarta pour laisser passer Ari. Il entra dans un salon douillet et surchauffé et vit une vieille femme assise dans un fauteuil devant une télévision dont le volume était monté au maximum. Ses cheveux blancs étaient coiffés en chignon sur la nuque, et Ari constata qu'elle avait les mêmes yeux verts curieux que sa fille.

— Bonjour, dit-elle, à qui ai-je l'honneur ?

— Je m'appelle Ari Malik. Votre fille m'a dit que vous viviez ici. Je loge actuellement au château. Lord Astbury m'y a généreusement invité.

— Oui, je crois que Brenda, ma fille, m'a parlé de vous, même si elle ne m'a pas dit que vous me rendriez visite, expliqua la vieille femme. Peu

importe. Je vous ai vu dans le jardin, de ma fenêtre. Éteignez-moi ça, Vicky, on ne s'entend pas parler, ordonna-t-elle à l'infirmière. Alors, mon cher que voulez-vous savoir ?

— Je peux m'asseoir ? demanda Ari.

— Bien sûr. Et je m'appelle Mabel Smerden, au fait.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, madame Smerden, et merci de m'accueillir. Je suis venu à Astbury parce que j'ai découvert qu'un ancêtre de ma famille a passé les trois premières années de sa vie sur le domaine. Il s'appelait Moh Prasad, et je crois qu'Anahita, sa mère, était une amie proche de Tilly, votre mère. D'après ce que j'ai compris, vous jouiez avec Moh quand vous étiez petite.

Le sourire de Mabel disparut brusquement, et elle se recroquevilla dans son fauteuil.

— Ma mère est morte, et je ne me souviens de rien.

— Non, sans doute, répondit gentiment Ari, sentant le malaise de la vieille dame. Mais le moindre détail qui pourrait vous revenir à l'esprit pourrait m'aider dans ma quête. Je cherche simplement à savoir ce qui lui est arrivé. Je me demandais par exemple si Moh avait été pris en photo. Je sais qu'il a passé du temps avec vous, dans votre cottage, car votre mère le gardait de temps à autre.

La vieille femme renifla.

— Il y a peut-être une photo dans le bric-à-brac de ma mère.

— J'aimerais beaucoup la voir, répondit Ari.

— Vicky ? Allez chercher la vieille boîte en carton sous mon lit, ordonna-t-elle impérieusement à l'infirmière.

L'infirmière s'exécuta et revint dans la pièce avec la boîte.

— Donnez-la à monsieur Malik, Vicky. Vous en trouverez peut-être une ou deux de votre parent. Il y en a quelques-unes de moi quand j'étais bébé, en tout cas.

— Merci.

Ari ouvrit la boîte et vit les photos en noir et blanc, vestiges d'une autre époque. Les plus récentes, montrant madame Trevathan enfant, étaient en haut de la pile. Tout en les prenant et les reposant avec précaution, Ari les regarda, fasciné par leur qualité, leur contenu qui lui faisait remonter le temps. Il avait le sentiment de voir une version abrégée des immenses changements qui étaient survenus ces cent dernières années.

Et, alors qu'il était pratiquement arrivé au fond de la boîte, il vit la photo d'une femme qui était incontestablement son arrière-grand-mère à côté d'une autre femme, sans doute Tilly. Elles étaient assises, un peu raides, sur des chaises disposées devant un cottage en pierres, et avaient toutes deux des bébés – Mabel et Moh – sur les genoux.

Ari contempla le fils de Donald et Anahita. Il avait le visage angélique, comme tous les bébés, et ressemblait beaucoup à sa mère avec ses cheveux noirs et ses yeux immenses. Il y avait d'autres photos aussi d'Anahita et de Moh à une fête de Noël. En la considérant, il vit qu'elle avait été une vraie beauté.

— Vous en avez trouvé une ? demanda Mabel.

— Oui. Ils ont l'air si heureux, dit Ari en lui tendant la photo.

— En effet. Vous pouvez la garder si vous voulez, je n'en ai pas besoin.

— Merci, dit-il. Vous n' imaginez pas à quel point c'est important pour moi.

— Désirez-vous boire quelque chose ? Je prends toujours un chocolat chaud à ces heures. Il est rare que j'aie des visiteurs maintenant.

— Je prendrais volontiers une tasse de thé.

— Parfait, Vicky va mettre l'eau à chauffer. Pas vrai, ma chère ?

Une fois que l'infirmière eut quitté la pièce, Ari reprit :

— Je sais que vous étiez encore toute petite quand tout cela est arrivé, Mabel, mais votre mère vous a-t-elle expliqué un jour les circonstances de la mort de Moh ? Je sais qu'il est tombé de cheval près du cottage au milieu de la lande où vivait sa mère.

— Vous savez tout ça ? demanda Mabel en le regardant avec étonnement. Comment l'avez-vous appris ?

— Peu de temps avant sa mort, Anahita m'a confié l'histoire de sa vie. Lady Selina lui avait appris que Donald était venu chercher Moh au cottage juste après son arrestation et que le père et le fils étaient morts après avoir été désarçonnés par le cheval de Donald. Moh se serait noyé dans le ruisseau.

— Je... Mon Dieu !...

Les yeux de Mabel se remplirent soudain de larmes.

— Monsieur Malik, vous réalisez, n'est-ce pas, que vous êtes en train d'ouvrir la boîte de Pandore ? dit-elle au moment où l'infirmière revenait avec les boissons. Merci.

Mabel se ressaisit et prit la tasse que Vicky lui tendait.

— Pourquoi n'iriez-vous pas dans votre chambre pendant que je parle avec monsieur Malik ? dit-elle à l'infirmière.

— Appelez-moi si vous avez besoin de moi, dit Vicky en quittant la pièce.

— Mabel, vous savez exactement de quoi je veux parler, n'est-ce pas ?

— Malheureusement, oui, je sais, dit-elle après avoir marqué une pause. Il fallait bien qu'ils disent quelque chose à sa pauvre mère ! Sinon, elle n'aurait eu de cesse de le chercher. Comme n'importe quelle mère.

— La triste vérité, Mabel, c'est qu'Anahita n'a jamais cessé de le chercher. Malgré le fait qu'on lui ait donné l'acte de décès de Moh avant son arrivée en Inde, elle n'a jamais voulu croire qu'il était mort avec Donald ce jour-là.

Mabel regarda au loin, puis poussa un long soupir.

— Cette femme, murmura-t-elle enfin, ne reculait devant rien pour obtenir ce qu'elle voulait.

— C'est de Maud que vous parlez ?

— Oui, c'est d'elle. Malgré tout le temps qu'elle passait dans cette chapelle, elle n'avait pas grand-chose de Notre-Seigneur en elle, marmonna Mabel. Je l'ai vu de mes propres yeux quand j'ai été engagée par Daisy pour m'occuper de ce pauvre Anthony quand il était enfant. Elle nous a tous fait souffrir.

— Oui, on dirait, dit Ari, l'air sombre. L'histoire d'Anahita me donne une idée très claire du personnage.

— Croyez-moi, elle ne s'est pas adoucie avec l'âge. Une fois Donald et Violet partis, Maud avait les mains libres pour élever leur enfant comme bon lui semblait. Cette pauvre petite fille a grandi toute seule dans cette immense maison. Daisy était obligée d'aller prier dans la chapelle trois ou quatre fois par jour et entendait constamment de la bouche de sa grand-mère que tous les hommes étaient des démons. Pas étonnant que Daisy ait fait un tel gâchis en éduquant son fils, lord Anthony, dit Mabel. J'ai été engagée comme nurse et j'ai dû assister à tout ça sans pouvoir dire un mot.

Elle soupira.

— Le pauvre garçon... Il ne savait vraiment plus où il en était avec Daisy. Et tous ces problèmes viennent d'une seule et même femme, une femme diabolique, qui a réussi à détruire sa propre famille et s'est justifiée

en disant que son Dieu l'aurait voulu ainsi. Le diable plutôt, oui, marmonna-t-elle, l'air sombre.

— Mabel, dit Ari, conscient qu'il devait choisir ses mots avec précaution. Vous n'avez pas paru surprise quand j'ai dit que Moh était mort avec Donald au bord du ruisseau, ce jour-là. Si on a fait croire aux villageois et aux domestiques que Moh était parti avec Anahita le jour de son arrestation, comment avez-vous su la vérité ?

— Je ne sais rien, dit Mabel en haussant les épaules, visiblement mal à l'aise. Ce n'étaient que des rumeurs et des on-dit que j'ai entendus en grandissant. Vous savez comment sont les domestiques.

— Eh bien, je peux vous dire que Moh n'a pas été emmené avec Anahita ce matin-là. Elle n'a pas été autorisée à le prendre avec elle quand la police est venue l'arrêter et elle ne l'a plus jamais revu ensuite. Mais je crois que vous le savez déjà, dit-il calmement.

— Comme je vous l'ai dit, je ne sais rien avec certitude, répéta-t-elle.

Ari abattit sa dernière carte :

— Mabel, je vais repartir pour l'Inde dans quelques jours et je ne reviendrai plus jamais à Astbury Hall. C'était la dernière volonté de mon arrière-grand-mère : elle souhaitait que je découvre la vérité à propos de son fils. Je me suis heurté à un mur depuis mon arrivée. Anthony ne veut pas parler, même s'il sait quelque chose, et...

— Monsieur ne sait rien, l'interrompit-elle avec véhémence. Bien sûr qu'il ne sait rien, et n'allez surtout pas le contrarier, monsieur Malik. Il est extrêmement fragile, et ma fille a bien assez à faire avec lui.

— Je ne ferai rien de tel, naturellement, mais vous êtes mon dernier espoir. S'il vous plaît, Mabel, si vous savez ce qui est vraiment arrivé à Moh, ce jour-là, je vous supplie de me le dire. Je vous jure que je n'en soufflerai mot à personne, mais, après ce qu'Anahita a souffert aux mains de cette famille, il ne serait que justice de rétablir la vérité. Mabel, Moh a-t-il trouvé la mort dans le ruisseau ce jour-là ou Anahita a-t-elle eu raison pendant toutes ces années quand elle affirmait qu'il était toujours vivant ?

La vieille dame resta immobile ; seuls ses yeux clignaient nerveusement, et Ari comprit qu'elle était en train de rassembler ses souvenirs.

— Non, le petit Moh n'est pas mort ce jour-là, dit-elle en soupirant. Mais maudit soyez-vous si vous en parlez à qui que ce soit. Brenda ne sait rien de tout ça, ni monsieur, vous comprenez ?

— Oui, je comprends, répondit Ari d'une voix étranglée par l'émotion, car il venait d'avoir la confirmation qu'Anahita avait eu raison pendant toutes ces années. Merci, Mabel, dit-il doucement.

— Allons, allons, mon cher, dit Mabel pour essayer de le consoler. Vous devez savoir que ma mère, Tilly, m'en a parlé sur son lit de mort. Elle n'avait jamais rien dit auparavant, mais elle voulait le confesser à quelqu'un. Elle avait gardé ce secret toute sa vie et avait le sentiment d'avoir trahi son amie Anahita. Mais avait-elle vraiment le choix ? Si elle avait raconté ce que mon père avait vu, ils auraient été immédiatement chassés du cottage et renvoyés de leur poste.

— Ce que votre père a vu ? demanda Ari, complètement perdu.

— Oui, et c'est peut-être un signe du destin que ma mère m'ait tout raconté et que vous soyez désormais à la recherche de Moh. Mon cœur me dit que je dois vous raconter ce que mon père a vu ce jour-là près du ruisseau. Il était facteur...

Cottage au bord du ruisseau - Août 1922

44

Jim Fendon traversait la lande à bicyclette, savourant la chaleur du soleil de midi dans son dos. Par de telles journées, il avait le sentiment que son métier de facteur était le plus beau du monde, mais, en hiver, c'était une autre histoire. Il appréciait particulièrement les rares occasions où il devait déposer des lettres chez mademoiselle Anni qui, parfois, ouvrait la porte quand il arrivait et lui offrait une tisane, l'occasion pour eux de discuter un peu. En général, il refusait toujours quand on l'invitait à boire quelque chose, mais le cottage de mademoiselle Anni était si isolé que personne ne risquait de le surprendre en train de faire une pause d'un petit quart d'heure.

De plus, mademoiselle Anni lui faisait un peu de peine : elle vivait complètement isolée au milieu de la lande et n'avait que son fils pour compagnie. Tilly disait souvent que mademoiselle Anni devrait s'installer au village pour être un peu plus entourée, mais Anni semblait tout à fait satisfaite de sa situation.

Il entendit le bruit inhabituel d'un moteur de voiture ronronnant derrière lui. Il se retourna et regarda la piste raboteuse. Il était rare de voir des véhicules traverser la lande et, quand il le dépassa, il constata que c'était une voiture de police. Il se demanda où elle pouvait bien aller. Il n'y avait qu'un cottage par ici, et c'était celui de mademoiselle Anni. Effectivement, quand il arriva quelques minutes plus tard, il remarqua que la voiture était garée devant.

Puis, il entendit des éclats de voix à l'intérieur de la maison. Tandis qu'il adossait sa bicyclette contre la clôture, il vit, choqué, les deux hommes malmener Anni et la forcer à sortir de la maison. Elle hurlait.

— Je ne peux pas laisser mon petit garçon. S'il vous plaît, laissez-moi l'emmener ! Il va être terrorisé ! Je ne peux pas le laisser tout seul, s'il vous plaît...

Instinctivement, Jim se cacha derrière la haute clôture tandis que les deux hommes poussaient Anni dans la voiture, sur la banquette arrière. Elle continuait à hurler hystériquement. Il entendit le moteur tourner au ralenti, puis la voiture recula et partit à toute vitesse en direction du village. Il ne comprenait pas vraiment ce qu'il venait de voir et d'entendre, mais une chose était certaine : le petit Moh était apparemment seul dans la maison.

Toujours caché derrière la clôture, Jim jeta un coup d'œil autour de lui et vit la voiture disparaître à l'horizon dans un nuage de poussière. Il aperçut la porte à l'arrière du cottage et courut vers elle, puis l'ouvrit. Il vit une casserole sur le feu et un panier de linge mouillé sur la table de la cuisine.

Apparemment, mademoiselle Anni était partie précipitamment et ne s'attendait pas du tout à la visite des policiers. Après avoir enlevé la casserole du feu et éteint la cuisinière, il franchit la porte de la cuisine et traversa l'étroit couloir derrière pour aller voir si Moh se trouvait au salon. La pièce était vide. Il emprunta l'escalier et passa la tête par la porte entrouverte d'une petite chambre. Couché dans son lit d'enfant, Moh dormait paisiblement. Il n'avait pas été réveillé par le tapage au rez-de-chaussée.

Jim décida que la meilleure chose à faire était d'utiliser le téléphone de mademoiselle Anni et de demander à Doreen, au central de la poste, de descendre la rue en courant pour aller dire à Tilly de lui téléphoner chez mademoiselle Anni. Elle saurait certainement quoi faire, mais il ne voulait pas laisser l'enfant tout seul. Jim descendit l'escalier et se dirigea vers la petite table dans l'entrée sur laquelle était posé le téléphone.

Il était à mi-chemin quand il entendit le bruit d'une autre voiture qui s'arrêtait devant le cottage. Incapable de voir de qui il s'agissait et réalisant qu'il n'avait aucune raison valable de se trouver dans le cottage en l'absence de mademoiselle Anni, il tourna les talons et remonta l'escalier en courant. Il alla dans la chambre à l'avant du cottage pour voir qui était ce nouveau visiteur.

Son cœur cessa de battre quand il vit lady Maud Astbury en personne descendre de la voiture, accompagnée du docteur Trefusis. Lady Maud remonta le chemin qui traversait le jardin et menait à l'entrée du cottage. Jim, terrifié à l'idée d'être découvert, s'agenouilla et se glissa sous le grand lit en laiton. Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, puis des bruits de voix au rez-de-chaussée.

— L'enfant doit être en train de dormir en haut. Allez le chercher, vous voulez bien ? dit Maud Astbury à voix basse.

Jim entendit le pas lourd du docteur et retint son souffle quand la porte de la chambre où il se cachait s'ouvrit. Il vit une paire de chaussures noires brillantes qui s'arrêtèrent brièvement à quelques pas de lui avant de disparaître de nouveau sur le palier.

— Il est là, lady Astbury. Dois-je prendre une ou deux affaires ? Il lui faudra des vêtements de rechange et quelques couches pour le voyage, dit le docteur depuis l'autre chambre.

— Prenez ce que vous voulez, mais faites vite, répondit avec irritation lady Maud qui attendait en bas de l'escalier.

Jim entendit le docteur s'affairer dans la chambre à côté, puis Moh pousser un grand cri et ensuite des bruits de pas dans l'escalier.

— Chut, mon enfant, dit le docteur pour tenter d'apaiser Moh qui se plaignait bruyamment d'avoir été réveillé si brusquement par un étranger. Je devrais prendre des biberons pour lui, madame. Je suis sûr que sa mère en a dans la cuisine.

— Si vous jugez que c'est nécessaire, mais ça m'étonnerait que l'enfant meure de faim pendant le trajet jusqu'à Londres, répondit lady Maud. Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

Le cœur de Jim battait la chamade. Peut-être emmenaient-ils l'enfant à Londres auprès de mademoiselle Anni ? Ayant appris depuis la naissance à ne jamais discuter les décisions et les façons de faire de l'aristocratie, Jim resta caché et continua à tendre l'oreille.

— Sommes-nous enfin prêts à partir ? demanda Maud quelques minutes plus tard.

— Oui, lady Astbury.

— Bon, vous allez me déposer au manoir, puis vous poursuivrez votre route jusqu'à Londres avec l'enfant.

— Oui, madame. C'est un établissement réputé, et ils s'occupent très bien des enfants là-bas.

— Vous leur direz, bien sûr, que l'enfant a été abandonné, que vous n'avez aucune idée d'où il vient et que vous ignorez naturellement l'identité des parents.

— Bien sûr, madame, répondit le docteur.

Jim les entendit ouvrir la porte d'entrée et la refermer derrière eux. Il recommença à respirer. Il n'avait même pas remarqué qu'il avait retenu son souffle jusque-là, faisant tout son possible pour comprendre chaque parole que le docteur Trefusis et Maud Astbury avaient échangée.

Il entendit le moteur de la voiture se mettre en route, suivi d'un bruit de pneus tandis que le docteur faisait tant bien que mal demi-tour sur l'herbe rêche.

Il sortit de sa cachette sous le lit et risqua un rapide coup d'œil par la fenêtre. Il aperçut alors une silhouette sur un cheval qui galopait à toute vitesse vers le cottage.

Il s'accroupit, le visage à moitié caché par les rideaux. De là, il avait une vue d'ensemble et pouvait tout entendre, car la fenêtre était entrouverte pour aérer la pièce.

La silhouette qui se jeta à bas de son cheval n'était autre que lord Donald Astbury. Comme la voiture se préparait à partir, il se posta devant elle pour l'empêcher d'avancer.

— Où est Anni, maman ? demanda-t-il en ouvrant la portière de la voiture côté passager. Et où emmenez-vous Moh ? Pouvez-vous me dire ce qui se passe ici ?

Donald se pencha dans la voiture, prit Moh sur les genoux de sa mère et le porta contre lui. Le garçon n'avait cessé de crier hystériquement depuis son réveil, mais quand il regarda la personne qui le tenait dans ses bras, son visage s'illumina d'un sourire.

— Monsieur Don, gazouilla-t-il, tout joyeux désormais.

— Oui, oui, c'est monsieur Don, Moh. Je suis là et je vais m'occuper de toi dès que j'aurai découvert ce qui se passe ici !

Pendant ce temps, lady Maud était sortie du véhicule, et Donald se tourna pour lui faire face.

— Je viens de voir Anni à l'arrière d'une voiture de police qui traversait le village. Elle pleurait et a crié le nom de Moh quand elle m'a vue. Où allais-tu emmener mon fils ?

— Donald, j'ai entendu ce qui était arrivé à mademoiselle Chavan. Alors, je suis venue immédiatement chercher l'enfant avec le docteur Trefusis pour le prendre avec moi et m'occuper de lui en attendant d'avoir plus d'informations.

— Vraiment, maman ? Dans ce cas, Moh peut rentrer avec son père à cheval jusqu'au château. Pas vrai, mon petit gars ?

Donald remonta sur sa jument avec Moh qu'il installa à califourchon sur le dos de Glory devant lui.

— Tu as perdu la tête ? cria soudain Maud. Tu ne peux pas emmener ce... *bâtard* à Astbury Hall. Pour l'amour du ciel, Donald, quand vas-tu enfin entendre raison ? Ta femme vient de mourir, et ta maîtresse a été arrêtée et emmenée par la police il y a une heure. Elle est accusée du meurtre de Violet. Tu dois comprendre ce que cela signifie, non ? Toute trace de ta relation avec cette Indienne et... *ça* doit disparaître. Si le moindre bruit court sur cette affaire, tu seras disgracié. Et le nom des Astbury sera traîné dans la boue.

Donald la dévisageait, incrédule.

— Anni a été arrêtée pour le meurtre de Violet ? Comment ? Pourquoi ? C'est complètement ridicule, c'est obscène !

— Donald, pour une fois dans ta vie, arrête d'être aveuglé par ton penchant pour la chair ! Le docteur Trefusis a trouvé des herbes dangereuses qui poussaient dans sa serre. Comme il avait déjà quelques soupçons, il a remis ces herbes à la police qui est ensuite venue arrêter mademoiselle Chavan. Malheureusement, Donald, ça ne dépend plus du tout de moi.

— Peut-être que tu ne peux plus rien, maman, mais je suis sûr que c'est toi qui es à l'origine de tout ça ! dit-il d'une voix glaciale, pleine de haine. Alors, avant que je n'essaye d'aller faire sortir la mère de mon enfant de prison, dis-moi où tu avais l'intention d'emmener mon fils. Peut-être voulais-tu carrément te débarrasser de Moh ? Je t'en crois tout à fait capable.

— Ne sois pas ridicule ! Le docteur Trefusis m'a parlé d'un excellent orphelinat à Londres, où ils prennent en charge des cas comme celui-ci.

— Des « cas comme celui-ci » ? Mon Dieu, maman ! explosa Donald. Je crois vraiment que tu es folle, dit-il en la regardant. Mais, heureusement, je suis arrivé juste à temps. Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je vais ramener mon fils à Astbury Hall.

— Non ! cria Maud tandis que Donald tapait sur les flancs de Glory pour partir. Je ne peux pas te laisser prendre cet enfant !

Elle alla se planter devant le cheval.

— Donne-moi cet enfant !

— Maman, je te conseille de t'écarter parce que, si tu ne bouges pas, je vais simplement te piétiner avec mon cheval, et tu l'auras bien mérité !

Jim, toujours accroupi vers la fenêtre, regardait, à la fois fasciné et horrifié, la confrontation entre la mère et son fils.

— Docteur, avancez votre voiture et arrêtez-le, ordonna Maud.

— Pour la dernière fois, laisse-moi passer !

Les sabots de Glory bougeaient nerveusement tandis que la femme devant elle refusait de bouger. Donald essaya de diriger le cheval vers la droite, mais, à cet instant, le docteur Trefusis fit une embardée avec sa voiture pour leur bloquer la route. Glory poussa un hennissement terrifié et se dressa sur ses pattes arrière, désarçonnant son maître qui tenait Moh dans ses bras.

Il y eut un bruit sourd terrifiant, quand Donald, incapable d'utiliser ses mains pour amortir sa chute, heurta sa tête contre un rocher tranchant qui dépassait de la terre. Le père et le fils étaient couchés au sol, immobiles, la tête de Moh reposait sur le bras de Donald.

Le docteur Trefusis bondit hors de la voiture et alla immédiatement s'occuper d'eux tandis que Maud restait pétrifiée.

— Madame, son poulx est très faible. Lord Astbury a dû cogner sa tête contre le rocher quand il est tombé. Il y a du sang qui s'écoule de son oreille. Nous devons le mettre dans la voiture et l'emmener à l'hôpital immédiatement.

— Et l'enfant ? demanda Maud. Il est encore en vie ?

Comme si Moh voulait le prouver, il remua soudain et poussa un cri de douleur.

— Il doit aussi aller à l'hôpital. Il a peut-être subi des lésions internes.

— Ne soyez pas ridicule, monsieur. Cet enfant n'aurait jamais dû naître. Et vous l'emmenez à Londres, tout de suite, comme prévu.

— Madame, je vous en supplie, il n'y a pas de temps à perdre. Nous devons emmener immédiatement lord Astbury à l'hôpital ! répéta le docteur Trefusis.

— Vous allez faire ce que je vous dis. Maintenant, prenez l'enfant et partons !

— Je ne comprends pas...

Jim vit l'angoisse qui se lisait sur les traits du docteur.

— Vous allez laisser votre fils ici, tout seul ? Lady Astbury, il va mourir si on ne s'occupe pas immédiatement de lui.

— Venez, je vous dis ! Prenez l'enfant !

À contrecœur, le docteur Trefusis prit Moh, choqué et en larmes, dans ses bras et le déposa sur la banquette arrière de la voiture pendant que lady Maud s'installait à l'avant. Ils partirent en trombe, s'éloignant rapidement du cottage.

Jim, trop horrifié pour s'écarter de la fenêtre, fixa le corps de Donald couché à plat ventre, tandis que son cheval montait la garde à quelques mètres de lui.

— Mon Dieu ! murmura Jim en se retournant doucement.

Le choc l'avait rendu léthargique. Il vit alors une photo d'Anni, de Moh et de Donald à côté du lit. S'il avait encore eu besoin d'une preuve pour confirmer ce qu'il avait entendu, cette photo en était une. Il la prit sur la table à côté du lit, dévala l'escalier et sortit pour voir s'il pouvait aider Donald.

— Monsieur, monsieur, vous m'entendez ? dit Jim avec insistance en s'accroupissant à côté de lui, regrettant de ne pas savoir pratiquer les premiers soins.

Donald remua soudain et ouvrit les yeux.

— C'est ça, monsieur, restez éveillé jusqu'à ce que les secours arrivent. Pour l'amour du ciel, restez éveillé ! le supplia Jim.

Donald leva les yeux vers Jim. Un sourire soudain se dessina sur ses lèvres.

— Anni, murmura-t-il.

Puis il ferma les yeux pour ne plus jamais les rouvrir.

Astbury Hall - Juillet 2011

45

Quand Mabel termina son récit, Ari réalisa qu'il avait les larmes aux yeux. Il fixa Mabel. Elle regardait par la fenêtre le crépuscule qui tombait.

— C'est choquant... Ça dépasse l'entendement, dit Ari en s'éclaircissant la voix. Qu'une mère puisse laisser son fils mourir tout seul au milieu de la lande, ça défie vraiment la raison.

— C'est vrai, reconnut Mabel. Ma mère m'a dit que, quand papa est rentré à la maison et lui a raconté que lord Astbury était mort dans ses bras et que Moh avait été enlevé, elle a cru qu'il avait bu.

— Vous pensez que Maud voulait que son fils meure ?

— Mon père a dit que les secours étaient venus deux heures plus tard. Bien sûr, mon père s'est esquivé dès qu'ils sont arrivés. Il ne fallait pas qu'on sache qu'il avait tout vu. Lady Maud se serait certainement débarrassée de lui aussi. Quelle horrible histoire ! dit Mabel en frémissant. Elle a hanté mes parents jusqu'à la fin de leurs jours.

— Je n'en doute pas, Mabel. Quel lourd secret à porter ! Vous savez où le docteur a emmené Moh ?

— Papa pensait que Moh avait été emmené dans un orphelinat à Londres, mais je n'en sais pas plus.

— Je suis surpris que Maud ne l'ait pas carrément noyé dans le ruisseau pendant qu'elle y était.

— Mon père a toujours pensé qu'elle l'aurait fait si le docteur n'avait pas été présent.

— Pour toute l'aide qu'il a apportée..., dit Ari en soupirant.

— Monsieur Malik, vous devez comprendre qu'à cette époque, l'aristocratie locale faisait ce qu'elle voulait de ceux qui travaillaient à son service. Personne n'aurait osé contester ses ordres. Le docteur Trefusis n'avait pas d'autre choix que de faire ce qu'on lui demandait. Il savait qu'elle le ruinerait d'une manière ou d'une autre s'il n'obéissait pas.

— C'est lui qui a signé la déclaration de décès que Selina Astbury a donnée à Indira, qui l'a à son tour transmise à Anahita, dit Ari. C'était sûrement un délit ?

— Mais qui savait à l'époque qu'il ne disait pas la vérité ? lui rappela Maud. À part mon pauvre père. Après cette histoire, ma mère a toujours refusé de retravailler au château, même quand j'étais plus grande. Je ne savais pas pourquoi, naturellement. S'ils avaient pu déménager et partir loin, ils l'auraient fait, mais, en ce temps-là, c'était plus facile à dire qu'à faire.

Ils entendirent alors un petit coup frappé contre le chambranle de la porte et levèrent tous deux la tête.

— Excusez-moi de vous interrompre, mais il se fait tard et je ne voudrais pas que vous vous fatiguiez, Mabel, dit l'infirmière en poussant un fauteuil roulant. Vous pourrez peut-être poursuivre votre conversation demain, monsieur Malik ?

— Oui, dit Mabel, tandis que l'infirmière l'aidait à s'installer dans le fauteuil. De toute façon, il n'y a plus grand-chose à dire sur le sujet, mais n'oubliez pas votre promesse : gardez pour vous ce que je vous ai raconté.

— Bien sûr. Je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir dit la vérité sur cette histoire, Mabel, répondit Ari.

— Eh bien, je pense qu'il fallait le faire. J'ai le sentiment qu'ainsi cette injustice a été un peu réparée. Bonne nuit, monsieur Malik. Passez me dire au revoir avant de partir, et nous pourrons peut-être parler de choses plus gaies.

— Je n'y manquerai pas.

Ari se leva et se dirigeait vers la porte quand il repensa soudain à quelque chose.

— Vous pouvez encore marcher, Mabel ?

— Non, plus à présent. Ma satanée arthrite a eu raison de mes jambes. Si je veux aller quelque part, c'est en fauteuil roulant. Parfois, lord Anthony me porte jusqu'au rez-de-chaussée pour que Vicky puisse me promener dans le jardin et que je puisse prendre un peu l'air. Il est si gentil avec moi, dit-elle en souriant. Mais j'ai encore toute ma tête, pas vrai, Vicky ?

— Ah ça, oui, Mabel ! dit Vicky en lui souriant. Rien ne vous échappe !

— Je n'ai aucun mal à vous croire ! Bonne nuit, dit Ari en fermant la porte derrière lui.

Il descendit au rez-de-chaussée. Les informations qu'il avait récoltées ce soir se bousculaient dans sa tête. Il était presque euphorique, car il venait d'avoir la confirmation qu'Anahita avait raison depuis le début. Mais qui sait ce qu'il était advenu de Moh une fois qu'il avait quitté le Devon ?

Il pensa tout à coup à quelqu'un qui pourrait... Autre chose le préoccupait en cet instant : madame Trevathan avait suggéré, d'un ton plutôt catégorique, que c'était Mabel que Rebecca avait vue dans la chambre la nuit dernière. Or Mabel venait de lui dire qu'elle ne pouvait pas marcher... Comment alors aurait-elle pu errer dans le château au beau milieu de la nuit ? Et quant à dire d'elle qu'elle était à moitié sénile, Ari n'avait pas vue une femme âgée aussi saine d'esprit depuis Anahita. Il ne faisait aucun doute que madame Trevathan mentait. La question était de savoir pourquoi.

*

Rebecca rêvait, elle rêvait encore de ce chant, de l'odeur du parfum fleuri, elle rêvait qu'elle s'enfuyait d'Astbury et de tous les dangers qu'il présentait... Elle se réveilla en sursaut, ouvrit les yeux. Sa vision était trouble. Elle bougea la main pour se frotter les yeux, mais ses bras semblaient attachés dans son dos et elle avait envie de se libérer de ses liens parce qu'elle avait mal. L'odeur du parfum était puissante, aussi puissante que d'habitude, et, dans la pièce faiblement éclairée, elle n'était pas seule : il y avait la femme qu'elle avait vue la veille dans la nuit. Je rêve, pensa-t-elle, je suis en train de dormir et, quand je me réveillerai, elle sera partie.

Quelques instants plus tard, les sens de Rebecca lui dirent qu'elle était bel et bien réveillée, et elle se força à ouvrir les yeux. Heureusement, sa vision était plus nette, et elle vit le dos de la femme, la même que la veille.

Elle était assise devant sa coiffeuse et se brossait les cheveux. Rebecca baissa la tête et regarda ses genoux. Elle était assise sur une chaise à haut dossier et, quand elle tenta de bouger chacun de ses membres, elle constata qu'elle avait les poignets liés dans le dos et que ses chevilles étaient attachées. Rebecca, qui se sentait encore un peu étourdie et souffrait d'un mal de tête si puissant que ceux des jours précédents paraissaient bien faibles à côté, tenta de reprendre ses esprits et de déterminer où elle se

trouvait. Elle leva doucement la tête, et son instinct lui indiqua immédiatement qu'elle n'était pas dans sa chambre à Astbury Hall.

Elle ferma les yeux. Doucement, son cerveau encore drogué lâcha quelques informations : la demande en mariage d'Anthony, son baiser soudain et agressif, sa fuite d'Astbury Hall, sa volonté de rejoindre l'équipe de tournage dans la lande, le chiffon qui avait été plaqué contre son visage, et puis... plus rien, le néant.

Elle ouvrit doucement les yeux et observa la femme. Elle inspira à plusieurs reprises, sachant que, plus elle inhalerait d'oxygène, plus son cerveau évacuerait rapidement la drogue qu'on lui avait fait respirer. La personne qui était assise devant sa coiffeuse n'était en aucun cas une vieille femme fragile de plus de quatre-vingt-dix ans. De derrière, elle paraissait robuste et vigoureuse.

Rebecca contempla ses propres jambes et constata qu'elle n'était plus vêtue de son jean. Ses jambes étaient couvertes d'un tissu en soie douce qui descendait jusqu'aux chevilles. Tout en déplaçant discrètement son regard jusqu'à son torse, elle vit qu'il était paré de la même matière. Elle portait une robe. Ce qui signifiait que cette femme, dont elle ignorait l'identité, l'avait déshabillée. Elle fut parcourue d'un frisson de terreur.

Je vais mourir, comme Violet, je sais que je vais mourir...

Elle ferma les yeux. Son cœur cognait dans sa poitrine, le sang battait à ses tempes. Un soupir profond et instinctif lui échappa malgré ses efforts pour ne faire aucun bruit.

— Je sais que tu es réveillée. J'ai vu tes paupières bouger.

Un rire tinta soudain dans la pièce.

— Ouvre-les et montre-moi leur beauté. Je ne te ferai aucun mal, je te promets. Je m'appelle Alice, au fait. Comme dans *Alice au pays des merveilles*.

Rebecca rassembla tout son courage et fit ce qu'on lui demandait. Elle vit qu'Alice s'était retournée pour la regarder. Le spectacle qu'elle avait devant les yeux lui coupa le souffle. Elle fixa, horrifiée, cette femme qui n'en était pas une, mais plutôt une parodie morbide de la féminité. Ses longs cheveux blonds encadraient son visage couvert de maquillage mal appliqué. Des paupières bleues, des faux cils avec une épaisse couche de mascara, un trait épais d'eye-liner noir tout autour des yeux. Un rouge à

lèvres criard jusque dans les petites ridules qui entouraient la bouche, et de gros cercles de fard à joue rose sur chaque joue.

— Allons, dit Alice en lui souriant. Tu vois, je ne suis pas si terrible que ça !

Rebecca força sa bouche à former un non.

— Je m’excuse d’avoir dû prendre de telles mesures pour te garder avec moi. Il ne fallait pas que tu partes. J’espère que tu comprends ; tu es ma nouvelle amie.

Rebecca écouta son instinct et hocha la tête pour montrer qu’elle était d’accord avec tout ce qu’Alice disait. Elle essaya en même temps de comprendre ce qui se passait et de prendre ses repères.

— Ma pauvre fille, tu es si pâle. Je vais descendre te préparer une bonne tasse de thé.

Rebecca hocha de nouveau la tête.

— Réponds-moi, ma chérie. Maman disait toujours que c’est impoli de ne pas répondre.

— Oui, s’il vous plaît, parvint à dire Rebecca.

— Youpi !

Alice se leva, et Rebecca réalisa combien elle était grande. Comme elle était elle-même en position assise, la femme semblait vraiment imposante.

Elle suivit des yeux Alice qui s’apprêtait à quitter la pièce et constata qu’elle portait une robe en soie démodée qui ressemblait à celle dont elle l’avait affublée. Quand Rebecca tourna la tête au maximum pour la regarder partir, elle vit les énormes pieds de la femme boudinés dans une paire de chaussures en soie.

— Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! murmura-t-elle, suppliant son cerveau léthargique de lui expliquer ce qu’elle venait de voir. Comme elle avait désormais la liberté de tourner la tête, elle regarda autour d’elle et constata qu’elle se trouvait dans une chambre qui ne lui était pas familière. Le lit en laiton démodé était recouvert d’une courteline en patchwork, et les rideaux fermés étaient ornés de fleurs aux couleurs passées. La coiffeuse était couverte de produits de beauté posés sur sa surface en marbre. Un flacon de parfum, le même que celui qui se trouvait dans la chambre de Violet, était ouvert.

Réfléchis, Rebecca, réfléchis...

Elle laissa échapper un sanglot de désespoir. Elle ne comprenait pas ce qu'on voulait d'elle.

Et *qui* était Alice ?

Elle entendit des pas lourds qui approchaient et se remit à regarder droit devant elle.

— Tiens, je t'ai préparé une bonne tasse de thé. Je vais défaire tes liens pour que tu puisses la boire toi-même, dit Alice, qui posa les deux tasses de thé sur la coiffeuse en renversant la moitié de leur contenu.

Elle s'approcha de Rebecca et libéra ses poignets, puis contourna la chaise et se pencha pour détacher ses chevilles.

— J'espère que je ne t'ai pas fait mal. C'était uniquement pour que tu ne tombes pas de la chaise pendant que tu dormais. J'ai utilisé des foulards en soie pour ne pas irriter tes poignets. Voilà, c'est mieux maintenant, n'est-ce pas ?

Et quand Alice leva les yeux vers elle en attendant sa réponse, Rebecca réalisa immédiatement de qui il s'agissait en réalité.

En parlant du loup, pensa Ari, quand madame Trevathan apparut dans le couloir des chambres et le regarda anxieusement.

— Vous avez vu Rebecca ? lui demanda-t-elle.

— Je croyais qu'elle dînait avec lord Anthony.

— En effet, mais ensuite, elle a disparu. Je suis allée voir dans sa chambre, et on dirait qu'elle est partie pour de bon, car ses affaires ne sont plus là et sa valise non plus.

— Vraiment ? dit Ari en fronçant les sourcils. Elle a peut-être décidé d'aller s'installer à l'hôtel, finalement. On ne pourrait pas vraiment lui en vouloir étant donné la frayeur qu'elle a eue hier soir.

— Oui, j'y ai pensé, admit madame Trevathan, mais je me suis dit qu'elle vous aurait demandé de l'emmener.

— Et pourquoi ne pas poser la question à lord Anthony ? C'est lui qui a dîné avec elle, après tout.

— Oui, mais en général, il va tout de suite dans sa chambre après le dîner et il n'aime pas qu'on le dérange.

Ari vit que madame Trevathan semblait nerveuse.

— Vous pourriez peut-être faire une exception ce soir ? Si vous me montrez sa chambre, je vais aller le lui demander.

— Je suis sûre que ça ne sera pas nécessaire, répondit-elle. Peut-être que je pourrais d'abord téléphoner à Steve, le directeur de production, pour voir s'il a eu des nouvelles de Rebecca. Il devrait être de retour à son hôtel.

— Bonne idée.

Ari hocha la tête.

Il la regarda descendre au rez-de-chaussée pour aller téléphoner dans le bureau d'Anthony. Il entra dans la chambre de Rebecca et constata qu'elle était effectivement vide. Toutes ses affaires avaient disparu. Il quitta la pièce et suivit madame Trevathan au rez-de-chaussée pour savoir quelles étaient les nouvelles. Mais, en la voyant froncer les sourcils, il comprit immédiatement que Steve n'avait pu lui donner aucune information.

— Il n'en sait pas plus que nous, malheureusement, dit-elle.

— Pourriez-vous me donner un annuaire ? Je vais appeler les hôtels du coin et voir si elle a réservé une chambre, dit Ari.

Un quart d'heure plus tard, Ari fut bien obligé de reconnaître qu'il avait fait chou blanc. Il avait appelé sans résultat tous les hôtels dans un rayon de trente kilomètres. Steve avait téléphoné pour dire qu'il avait eu la même idée et en était arrivé à la même conclusion. Ari fit les cent pas dans le petit bureau.

Si Rebecca avait décidé de partir, il était certain qu'elle lui aurait laissé un message dans sa chambre ou qu'elle aurait au moins prévenu madame Trevathan. Elle était tout simplement trop polie pour partir comme ça. De plus, qui l'aurait conduite à l'hôtel ? Steve avait dit que Graham n'avait eu aucune nouvelle d'elle, lui non plus. À moins qu'elle n'ait appelé elle-même un taxi.

— Des nouvelles ? demanda madame Trevathan quand elle revint dans le bureau.

— Non, on dirait que Rebecca s'est volatilisée. Je suis vraiment inquiet et je crois qu'il est temps de parler à lord Anthony. C'est après tout la dernière personne à l'avoir vue.

— Il m'a dit qu'il ne voulait pas être dérangé pendant le dîner, dit madame Trevathan, comme si elle venait de s'en souvenir.

— Vraiment ? N'est-ce pas étrange ?

— Je...

Madame Trevathan soupira.

— On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête de monsieur.

— Où est sa chambre ? demanda Ari en sortant du bureau et en se dirigeant vers l'escalier. Parce que, si vous ne me le dites pas, je vais démolir toutes les portes de cette foutue bâtisse jusqu'à ce que je trouve Anthony.

— D'accord, d'accord, dit madame Trevathan, au bord des larmes. Je vais vous y conduire.

Une fois arrivée sur le palier, madame Trevathan prit le couloir en face de celui où se trouvaient les chambres de Rebecca et d'Ari. Elle passa devant plusieurs portes et s'arrêta devant une qui se trouvait pratiquement au bout du corridor.

— C'est sa suite, indiqua-t-elle. Maintenant, attendez, s'il vous plaît, dans le couloir pendant que je frappe. Je ne veux pas qu'il vous voie s'il ouvre la porte. Il n'aime vraiment pas être dérangé par des étrangers la nuit, et ce serait un coup à perdre ma place.

Ari recula de quelques pas. Satisfaite, madame Trevathan frappa un petit coup sec à la porte.

— Monsieur ? Désolée de vous déranger, mais je dois vous parler de toute urgence, dit-elle d'une voix forte.

Pas de réponse.

— Il dort peut-être, dit madame Trevathan à Ari, le regard plein d'appréhension. Je vais réessayer.

Ce qu'elle fit, mais elle n'obtint là encore aucune réponse.

— Vous allez devoir le réveiller, ordonna Ari.

Il vit la peur sur les traits de madame Trevathan, qui semblait hésiter à entrer dans la pièce.

— Il n'aime pas du tout qu'on entre dans sa chambre sans sa permission.

— Pour l'amour du ciel, dites-lui que c'est une urgence. Si vous ne le faites pas, c'est moi qui vais m'en charger.

Ari fit un pas vers la porte, et madame Trevathan l'ouvrit instantanément.

— Attendez là, dit-elle avant de disparaître à l'intérieur et de refermer la porte derrière elle.

Elle ressortit quelques secondes plus tard.

— Il n'est pas dans sa chambre.

Ari la regarda, pas franchement convaincu.

— Écoutez-moi, jeune homme, je suis tout aussi inquiète que vous pour mademoiselle Rebecca et je vous dis que monsieur n'est pas dans sa chambre, même s'il n'est pas rare qu'il aille se promener un peu le soir.

— Et où va-t-il se promener d'ordinaire ?

— Oh ! sur le domaine.

— Madame Trevathan !

La patience d'Ari était à bout.

— Il est plus de minuit, et Rebecca n'est toujours pas réapparue. Et voilà qu'Anthony s'est lui aussi volatilisé. Je suis suffisamment inquiet pour appeler la police immédiatement.

Madame Trevathan le regarda, horrifiée.

— S'il vous plaît, ne faites pas ça. Je suis sûre qu'elle va bien. Elle est peut-être partie avec monsieur...

Sa phrase resta en suspens.

— Je comprends que vous vous sentiez écartelée, mais nous sommes tous les deux conscients que vous en savez plus que vous ne voulez bien le dire. J'ai vu votre mère tout à l'heure. La femme qui erre dans la maison la nuit... C'est du moins ce que vous avez voulu nous faire croire. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas se déplacer sans fauteuil roulant. Ce n'était pas elle que Rebecca a vue l'autre nuit, n'est-ce pas ? Vous avez menti, madame Trevathan. Alors, vous avez précisément trente secondes pour me dire où je peux trouver lord Anthony avant que je n'appelle la police.

Ari rejoignit rapidement le palier, descendit l'escalier principal et retourna dans le bureau. Madame Trevathan se hâta de le suivre pour le rattraper, et elle entra dans la pièce à bout de souffle. Elle vit Ari prendre le combiné et ses doigts qui restaient immobiles au-dessus du cadran. Il y eut un silence de quelques secondes, puis madame Trevathan finit par capituler.

— Arrêtez, s'il vous plaît...

Sa voix s'éteignit dans un murmure, et elle s'effondra dans un fauteuil. Elle était en larmes.

— Je savais que ce n'était pas bon pour lui de bouleverser ses habitudes. Tant qu'il est au calme, tranquille, que personne ne vient le déranger, nous arrivons à nous en sortir, tous les deux. Mais c'est tout ce monde et tous ces changements soudains qui l'ont perturbé. J'aurais dû le voir venir.

— Écoutez, dites-moi simplement où ils peuvent être et je suis sûr que nous pourrons régler cette histoire sans alerter la police.

Madame Trevathan poussa un dernier soupir de capitulation.
— Il va falloir prendre votre voiture.

Tout en faisant mine de boire le thé avec Alice, Rebecca réfléchissait à toute vitesse. Elle répondait poliment à Alice, qui semblait satisfaite de sa coopération. Elle repensait en même temps aux dernières semaines et reconstituait petit à petit le puzzle avec les pièces manquantes qu'elle venait de découvrir. Son esprit retrouvait peu à peu sa capacité à raisonner.

— N'est-ce pas amusant ? Nous prenons le thé ensemble !

— Oui.

— Maman était en admiration devant toi, tu sais, Violet, dit Alice. Elle a toujours veillé à ce que ta suite soit impeccable ; elle demandait aux domestiques de la dépoussiérer tous les jours, faisait changer les draps de ton lit, mettre des fleurs dans les vases... Bien sûr, tu étais morte, mais elle disait toujours que je te rencontrerais un jour. Je pense qu'elle voulait dire au ciel, mais tu es ici, sur terre. N'est-ce pas exquis ?

— Oui, répondit docilement Rebecca.

— Bien sûr, pendant que tu n'étais pas là, pendant que tu étais en haut, maman aimait bien faire comme si j'étais Violet.

Alice caressa ses cheveux.

— Maman disait toujours que j'étais ton portrait craché quand j'étais petite. Elle laissait pousser mes cheveux et les attachait avec de jolis rubans en soie. Elle m'achetait les plus belles robes, qu'elle commandait chez Harrods, comme celle que je porte en ce moment.

— Elle est très belle, dit Rebecca, qui avait vite compris qu'Alice aimait les compliments.

— Merci. C'est tellement chouette d'être assise ici et d'avoir une conversation agréable avec une autre jeune dame. Maman n'a jamais aimé les garçons ni les hommes, d'ailleurs. Des êtres méchants, agressifs, qui sentent mauvais, disait-elle toujours. C'est mieux d'être une fille. Je me souviens qu'elle affirmait qu'ils ne servaient qu'à une chose, et je pense que nous savons toutes les deux ce qu'elle entendait par là.

Alice gloussa et rougit pour de bon.

— Je suis sûre que votre mère avait raison, dit Rebecca.

En écoutant Alice parler, Rebecca commençait à comprendre.

— Tu sais, j'étais si seule quand j'étais petite. Comme maman ne me laissait jamais inviter d'autres petites filles à jouer, je n'avais pas d'amies. Comme j'aurais aimé que tu sois là, dit Alice tristement. On s'entend bien, n'est-ce pas ? On se ressemble, tu ne trouves pas ?

— Oui, dit Rebecca. Et je suis désolée que vous ayez été si seule.

— En fait, je m'étais inventé une amie imaginaire appelée Amy. On parlait pendant des heures, même si je savais qu'elle n'existait pas, en réalité. Mais maintenant, je t'ai, toi. Je veux que tu restes avec moi pour toujours. Tu ne vas pas me laisser, dis ?

Les yeux d'Alice se remplirent de larmes.

— Non, bien sûr que non.

— Ma maman m'a quittée, et, après, j'étais complètement seule. Et tu sais quoi ? Je crois qu'elle ne m'aimait pas trop, en fait. Elle me criait toujours après. Je...

Rebecca vit Alice se mettre à pleurer. Des traînées de mascara noir maculèrent ses joues.

— Je vais aller vous chercher un mouchoir, dit Rebecca sautant sur l'occasion pour se lever de sa chaise.

— Merci, tu es si gentille, dit Alice avec gratitude. Ils sont juste là, dans le tiroir à côté du lit.

Rebecca se dit que c'était maintenant ou jamais. Elle se leva et se dirigea le plus rapidement possible vers la porte qu'elle ouvrit brusquement avant de dévaler l'escalier étroit. Lorsqu'elle atteignit la porte d'entrée, elle tourna la poignée de toutes ses forces, mais en vain. Elle était bloquée.

— Où vas-tu ? Reviens !

Quand Rebecca tourna les talons pour retraverser le couloir et gagner l'arrière du cottage, priant pour qu'il y ait une autre porte, elle entendit Alice descendre lourdement les marches derrière elle.

— À l'aide ! hurla Rebecca, terrifiée, quand elle se retrouva dans la cuisine. Elle claqua la porte au nez d'Alice et avança en tâtonnant dans l'obscurité pour essayer de trouver une autre sortie. Elle entendit qu'Alice était dans la pièce avec elle et qu'elle heurtait des meubles.

— Où es-tu, Violet ? S'il te plaît, je n'aime pas ce jeu. J'ai peur du noir...

Incapable de trouver la porte de derrière, Rebecca recula dans un coin et se laissa glisser le long du mur, quand elle entendit Alice s'approcher d'elle.

— Te voilà !

Les énormes mains d'Alice forcèrent Rebecca à se lever.

— Je n'aime pas ce jeu. Reviens en haut avec moi. On jouera à se déguiser.

— S'il vous plaît, laissez-moi partir, gémit Rebecca tandis qu'Alice la traînait maladroitement dans la cuisine. Puis elle entendit une porte s'ouvrir quelque part dans la pièce.

— Venez, ma chère. Allons, allons, arrêtez d'être vilaine et lâchez votre amie, dit une voix douce et familière. Je sais que vous ne faites que jouer, mais vraiment maman ne va pas être contente du tout si elle apprend ça.

Il y eut quelques instants d'hésitation, où plus rien ne bougea, puis les mains qui tenaient Rebecca la lâchèrent. Rebecca s'écroula au sol comme une poupée de chiffon.

— Monsieur Malik, pouvez-vous allumer, s'il vous plaît ? Ces deux enfants terribles jouaient à se faire peur dans le noir.

Soudain, la pièce s'illumina, et Rebecca, encore étourdie, vit madame Trevathan et Ari dans la cuisine.

— Je suis désolée, Brenda, dit Alice. J'ai été vilaine.

— Oui, un peu. Mais si vous êtes gentille et que vous venez avec moi, je vous promets que je ne dirai rien à maman. Allez, venez.

Madame Trevathan tendit la main.

— Il est temps pour votre nouvelle amie de rentrer à la maison.

— Mais je ne veux pas qu'elle parte. S'il vous plaît, Brenda, elle peut rester ? Je...

Rebecca et Ari virent la lèvre inférieure d'Alice se mettre à trembler, et elle commença à pleurer.

— Si vous êtes gentille, votre nouvelle amie pourra peut-être revenir demain pour jouer avec vous.

— Oh oui, elle pourra revenir ? S'il vous plaît, je suis toujours toute seule.

— Je sais, dit-elle en regardant Ari droit dans les yeux. Je vais emmener cette enfant en haut et la mettre au lit. Ramenez donc votre petite fille à la maison, et elles pourront jouer ensemble une autre fois. D'accord ?

Ari, qui regardait bouche bée la créature tenant la main de madame Trevathan, hocha la tête en silence.

— Bonne nuit et merci d’être venus, dit madame Trevathan avec fermeté.

Tandis qu’Ari aidait Rebecca à se relever et l’entraînait dehors en la portant à moitié, ils entendirent la voix de madame Trevathan continuer à parler calmement. Il déposa doucement Rebecca sur le siège passager.

— Il vous a fait mal ? demanda-t-il tout en s’installant au volant et en mettant le moteur en route. Dois-je vous emmener directement à l’hôpital ?

— Emmenez-moi juste loin d’ici, gémit-elle, et de cette horrible chose.

— Il vous a blessée, Rebecca ? Vraiment, même si j’ai promis à madame Trevathan que je n’appellerais pas la police si elle me disait où il vous avait emmenée, ce que je viens de voir dépasse l’entendement.

— Je ne suis pas blessée, franchement ! Emmenez-moi loin d’ici, répéta Rebecca en laissant échapper un sanglot.

— D’accord, dit-il. Ne vous inquiétez pas, je vous amène en lieu sûr.

Tout en conduisant à travers la lande, Ari prit son téléphone portable et appela Steve.

— Rebecca est avec moi. Je ne vais pas entrer dans les détails, mais il faut que je l’emmène dans un hôtel, et j’aimerais que vous appeliez le docteur qu’elle a vu l’autre jour pour qu’il vienne l’ausculter.

— Elle est blessée ?

— Je ne pense pas, non, mais il faut malgré tout que le docteur l’examine.

— Bon, amenez-la dans mon hôtel à Ashburton. Je vais contacter la réception immédiatement. Je suis sûr qu’ils pourront lui trouver une chambre. Si ce n’est pas le cas, elle prendra la mienne.

— Et faites venir le médecin le plus rapidement possible.

Steve donna l’adresse à Ari qui l’entra dans son GPS.

Lorsqu’ils arrivèrent à l’hôtel, Ari fut heureux d’apprendre que Steve avait réussi à procurer une suite à Rebecca. Il avait laissé un message à la réception disant à Ari de ne pas hésiter à le contacter s’il pouvait faire autre chose.

Rebecca laissa Ari la conduire jusqu’à l’ascenseur, puis dans un couloir jusqu’à sa chambre.

— Je n'ai aucune affaire, dit Rebecca en soupirant avec lassitude quand Ari l'aïda à monter sur le lit.

— Où est votre valise ? demanda-t-il.

— Dans un buisson quelque part au milieu du parc d'Astbury.

Elle esquaissa un sourire.

— Peu importe. J'irai la chercher demain. Il n'y a rien dedans dont vous auriez besoin absolument ce soir ?

Elle n'eut pas le temps de répondre qu'on frappa à la porte. Ari alla ouvrir.

— Bonsoir, dit le docteur Trefusis. Ou peut-être devrais-je dire « bonjour ». Désolé si j'ai mis un peu de temps à venir, mais j'étais avec un autre patient. Comment va-t-elle ?

— D'après ce que j'ai pu voir, dit Ari, elle n'est pas blessée physiquement, mais elle est très secouée. Je peux vous expliquer ce qui s'est passé ?

— Inutile, répondit calmement le docteur. Le patient dont je viens de m'occuper n'est autre que lord Astbury. Madame Trevathan m'a fait venir.

— Je vois. Où est-il ?

— Toujours dans le cottage, au milieu de la lande. Je lui ai donné un sédatif puissant, si bien qu'il dort paisiblement, le temps pour moi de faire les démarches nécessaires demain matin. Madame Trevathan est restée avec lui. Il se peut qu'il ne se souvienne plus de rien quand il se réveillera. En tout cas, je vais aller m'occuper de mademoiselle Bradley.

— Bien sûr. Je vous laisse, dit Ari qui se retira discrètement de la pièce tandis que le docteur s'approchait de Rebecca.

— J'ai entendu que vous aviez eu quelques émotions ce soir, dit-il gentiment en s'asseyant au bord du lit et en touchant le poignet mou de Rebecca pour prendre son pouls. Il vous a fait mal quelque part ?

— Non.

Rebecca était si épuisée qu'elle arrivait à peine à formuler des phrases.

— Mais il a plaqué contre mon visage un chiffon qui sentait très fort, et j'ai perdu connaissance. Après, je me suis réveillée dans une maison. Je ne sais toujours pas où c'était.

— Je suis pratiquement certain qu'il a utilisé du chloroforme. C'est ce que les chirurgiens utilisaient il y a des années pour endormir les patients. C'est inoffensif ; il n'y a aucun effet secondaire à long terme. Madame

Trevathan pense qu'il l'a probablement trouvé dans l'armoire à pharmacie de l'office. Je n'ose même pas penser depuis quand il traînait là-dedans. Elle m'a donné la bouteille, et je ferai analyser son contenu demain juste par mesure de précaution.

— J'ai cru que je ne pourrais jamais lui échapper, dit Rebecca en passant la langue sur ses lèvres sèches.

— Je vous comprends, mademoiselle Bradley. Cela a dû être un choc terrible pour vous. Si cela peut vous rassurer, je connais la maladie de lord Astbury depuis que j'ai repris le cabinet de mon père. Il est peu probable qu'il vous ait fait du mal ce soir, même s'il était bouleversé et désorienté.

— Il pensait que j'étais sa grand-mère Violet, murmura Rebecca.

— Oui, c'est ce que m'a dit madame Trevathan.

— Oh mon Dieu ! Il ne sait pas où je suis, n'est-ce pas ? Il ne va pas me poursuivre jusqu'ici, dit-elle, terrifiée soudain, en s'agrippant à l'avant-bras du docteur.

— Vous êtes en parfaite sécurité, Rebecca, croyez-moi. Il n'a aucune idée de l'endroit où vous vous trouvez, et je lui ai donné un sédatif si puissant qu'il ne sait pas où il est lui-même. Mais je ne vais pas vous faire revivre ce qui s'est passé ce soir. Je vais plutôt vous ausculter.

Tandis que le médecin l'examinait, mesurant ses signes vitaux, Rebecca resta immobile. Elle aurait voulu lui poser tellement de questions, mais son cerveau encore embrouillé et épuisé ne trouvait pas l'énergie de formuler les mots.

— Et votre mal de tête ? demanda-t-il en écoutant son cœur.

— Il est terrible en ce moment.

— Le chloroforme que lord Astbury a utilisé n'a pas dû vous faire du bien. En fait, j'allais passer vous voir demain matin parce que je crois avoir découvert ce qui vous rend si malade.

— Vraiment ?

— Oui, et je peux au moins vous rassurer sur un point : il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter, dit-il en souriant.

— Je suis enceinte ?

— Non, Rebecca, vous n'êtes pas enceinte. En fait, toutes les analyses étaient négatives. Je vous expliquerai ma théorie demain.

Le docteur Trefusis fouilla dans sa sacoche et en sortit deux comprimés.

— Pour l’heure, je vous suggère de prendre ça. C’est un sédatif léger. Il vous calmera et vous aidera à vous endormir.

— Qu’est-ce qui ne tourne pas rond chez Anthony ? Pourquoi était-il habillé comme une petite fille ? Il a dit qu’il s’appelait Alice. Je…

— C’est une très longue histoire, mademoiselle Bradley, et je vous la raconterai volontiers demain dans le moindre détail quand vous vous serez reposée. Mais, pour le moment, sachez que vous allez bien physiquement, que vous êtes en sécurité ici et que la meilleure chose à faire, c’est de dormir.

Le docteur Trefusis se leva.

— Je vais dire au jeune homme qui attend dehors qu’il peut revenir auprès de vous. Bonne nuit.

Ari faisait les cent pas devant la chambre.

— Comment va-t-elle ?

— Comme vous l’avez dit, elle n’a aucune blessure physique, mais elle est encore terrorisée. Et on ne peut pas vraiment lui en vouloir.

— Je l’ai vu dans son… costume… Même moi, j’étais terrifié, reconnut Ari. Je sais que Rebecca ne se sentira pas en sécurité tant qu’il ne sera pas sous les verrous. Nous devrions sûrement appeler la police après ce qui lui est arrivé ce soir. Après tout, il l’a kidnappée.

— Si mademoiselle Bradley décide que c’est ce qu’elle veut faire, alors, oui, elle devra faire appel aux autorités, admit le docteur Trefusis. Mais j’aimerais d’abord parler avec elle. Je reviendrai la voir demain matin, assez tôt. Bonne nuit.

Ari regarda le médecin partir et entra dans la suite. Il s’assit au bord du lit et prit la main de Rebecca dans la sienne.

— Comment allez-vous ?

— Ça va, murmura-t-elle, les yeux fermés.

— Vous voulez que je reste avec vous ce soir ? Je peux dormir sur le canapé, dans le salon, juste à côté.

— Non !

Elle serra la main d’Ari et ouvrit les yeux.

— S’il vous plaît, ne me laissez pas toute seule. Restez, Ari.

— Bien sûr, si vous préférez.

— Oui, merci, dit-elle, et elle desserra sa main. Je me pose tellement de questions, ajouta-t-elle en soupirant.

— Je sais, répondit-il en essayant de la réconforter. Mais vous ne trouverez pas de réponses maintenant. S'il vous plaît, Rebecca, essayez de dormir, dit-il en se dirigeant vers le fauteuil dans un coin de la pièce.

— Ari ? demanda-t-elle timidement.

— Oui ?

— Vous pouvez venir et me tenir ? Comme ça, je saurai si vous partez.

— Oui, mais est-ce que je peux dans ce cas m'allonger sur le lit à côté de vous ? Ça sera plus simple que d'essayer de le faire d'ici, dit-il en souriant.

— Bien sûr.

Ari s'étendit sur le lit, et Rebecca se retourna et vint se blottir dans ses bras comme une enfant.

— Merci d'être là, murmura-t-elle d'une voix lasse.

— Ce n'est rien. Dormez bien, Rebecca, murmura-t-il.

Le lendemain matin, Rebecca, toujours un peu pâle, mais beaucoup plus calme, buvait son café tout en écoutant le docteur Trefusis.

— Lord Astbury souffre de schizophrénie depuis l'âge de trente-cinq ans. C'est du moins à cet âge que la maladie a été diagnostiquée. Après la mort de sa mère, il s'est complètement effondré et a eu des comportements similaires à celui que vous avez vu hier soir. Ce n'est guère étonnant qu'il ait perdu la tête. Sa mère, Daisy, exerçait un contrôle total sur lui. Il n'avait pas le droit de la quitter d'une semelle. En tout cas, il a été admis dans l'hôpital psychiatrique de la région, où il a passé près d'un an, durant lequel il a suivi un traitement médicamenteux et une thérapie, le temps de se stabiliser. Personne ne sait vraiment ce qui est à l'origine de cette maladie, si c'est une prédisposition génétique ou le résultat d'un climat familial défavorable. En tout cas, je suis sûr que l'enfance difficile qu'a connue lord Astbury a laissé des traces.

— Il m'a dit que, quand il était petit, il était déguisé, dit Rebecca, la gorge serrée. Il a raconté que sa mère lui achetait de belles robes chez Harrods. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Malheureusement, c'est tout à fait vrai. La mère de lord Astbury, Daisy, avait été élevée par sa grand-mère qui lui a fait croire que tous les hommes étaient des démons. Alors, quand elle a été contrainte de se marier pour donner un héritier au domaine et qu'elle a accouché d'un garçon, elle a refusé de l'accepter, expliqua le docteur Trefusis. Vous pouvez demander à madame Trevathan ou à sa mère Mabel, qui le connaissent toutes les deux

depuis toujours. Elle mettait des rubans dans les longs cheveux de lord Astbury, et il a porté des robes durant toute son enfance.

— Pauvre enfant, dit Rebecca. Vous savez quoi ? Maintenant que j'y repense, j'ai vu dans son bureau la photo d'une petite fille qui ressemblait trait pour trait à Anthony. J'ai cru que c'était sa sœur, mais ça devait être lui. Qu'en est-il de son père ? demanda-t-elle. Il n'avait pas son mot à dire ?

— D'après ce que m'a dit mon père, qui a repris le cabinet de mon grand-père et qui était le docteur de Daisy à l'époque, le père de lord Astbury était un époux et un père absent. Le mariage était avant tout un arrangement pragmatique. Même si Maud Astbury détestait les hommes, elle savait qu'il faudrait en trouver un pour que sa petite-fille puisse produire un héritier. L'homme qu'elle a choisi pour Daisy était en fait un véritable ivrogne et il passait la majeure partie de son temps à Londres à dilapider l'argent du domaine. Il est mort là-bas quand lord Astbury était encore tout petit.

— Oui, Anthony m'en a parlé un jour. Alors, il n'y avait que Maud, Daisy et Anthony au château, à l'époque ?

— Oui, puis Maud est morte, ce qui aurait dû améliorer la situation. Mais le mal était fait.

Le docteur Trefusis secoua doucement la tête.

— Daisy a refusé d'envoyer Anthony à l'école et a engagé une série de gouvernantes pour lui faire la classe. Son obsession pour Violet, sa mère si belle qu'elle n'avait jamais connue, n'a fait que s'aggraver. Elle l'a transmise à lord Astbury, qui idolâtrait lui aussi sa grand-mère.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre, dit Rebecca d'un ton ironique.

— En tout cas, quand il a été jugé suffisamment stable pour sortir de l'hôpital après sa dépression, il est revenu vivre à Astbury Hall, où madame Trevathan, qui travaillait comme gouvernante depuis des années au château et le comprenait, s'est occupée de lui. Je vous assure, mademoiselle Bradley, que cette femme est une sainte. Elle a consacré pratiquement toute sa vie à lord Astbury.

Le docteur Trefusis soupira.

— Tant que tout était calme et que rien ne venait perturber la tranquillité et l'intimité d'Astbury Hall, lord Astbury fonctionnait parfaitement bien. Il adorait s'occuper de son cher jardin, et c'était en soi une forme de thérapie. Les médicaments qu'il prenait le stabilisaient pour garantir un minimum de

normalité. Il disparaissait de temps à autre dans le cottage au milieu de la lande pour « jouer au papa et à la maman » et se déguiser, comme disait de façon euphémique madame Trevathan. Nous pensions tous les deux qu'il valait mieux qu'il entre dans la peau de son alter ego dans un endroit isolé, où personne ne risquait de le surprendre. Je venais le voir régulièrement, bien sûr, tout comme son psychiatre, et madame Trevathan me contactait en cas de problème. Plusieurs années se sont écoulées sans qu'il connaisse la moindre rechute.

— Je vois, dit Rebecca.

— Mais cette année, il a décidé de laisser la société de production utiliser le château. L'argent manquait à Astbury, et il en avait besoin pour payer quelques factures. Madame Trevathan y était opposée dès le départ. Elle le connaissait suffisamment bien pour savoir qu'il ne pourrait certainement pas supporter tout ce bruit et tout ce monde. Mais que pouvait-elle dire ?

— Rien, sans doute, dit Rebecca en haussant les épaules.

— Et puis, bien sûr, vous êtes arrivée. Et Anthony a tout de suite vu chez vous une ressemblance avec sa grand-mère décédée, Violet, que sa mère lui avait toujours décrite comme une femme parfaite et dont son alter ego s'inspire naturellement.

— La première fois qu'Anthony m'a vue dans mes vêtements normaux, il n'a pas du tout réagi, dit Rebecca, l'air songeur. C'est seulement quand il m'a vue avec mes cheveux teints en blond et ma robe à la mode des années 1920 qu'il m'a dit que je lui ressemblais.

— Oui, je suis sûr qu'il a cru voir un fantôme. En même temps, c'est là une supposition de ma part, car je n'ai pas encore lu le rapport du psychiatre, il avait une réaction masculine normale vis-à-vis de votre féminité. Et ça l'a complètement perturbé. Les deux personnalités étaient en conflit, les deux étaient déstabilisées. Quand le côté masculin, dominant chez Anthony, est tombé amoureux de vous, la « petite fille » n'a pas compris pourquoi Violet revenait puisqu'elle était censée être morte. Vous saisissez, Rebecca ?

— Oui, dit Rebecca, je vois très bien, malheureusement. Et tout ce que vous dites correspond parfaitement à ce qu'il m'a raconté hier soir. Vous savez, je l'ai aussi vu déguisé l'autre nuit au château, et madame Trevathan m'a juré que c'était sa vieille mère que j'avais vue. Bien sûr, ce n'était pas

elle. Et je l'avais déjà entendu chanter auparavant, d'une voix étrange et très aiguë. Je suis aussi pratiquement certaine qu'il est venu plusieurs fois dans ma chambre, la nuit, ajouta Rebecca en frémissant. J'ai senti le parfum.

— Je m'excuse, mademoiselle Bradley, je sais que madame Trevathan se sent très coupable d'avoir laissé les choses aller si loin sans intervenir. Normalement, l'alter ego de lord Astbury ne se manifeste jamais au château. Et, pour être tout à fait juste avec madame Trevathan, ajouta-t-il, elle essayait uniquement de le protéger.

— Peut-être, mais, le jour où j'ai vu Anthony dans la chambre, elle savait déjà que c'était lui. Ça m'a fait une sacrée frayeur ! Elle m'a menti, docteur, insista Rebecca.

— Je sais, mademoiselle Bradley, mais essayez de lui pardonner. Elle voulait protéger lord Astbury parce que, s'il avait une rechute, il retournerait à l'hôpital psychiatrique. Et il était très malheureux là-bas.

— Je comprends bien, mais tout ça n'enlève rien au fait qu'Anthony ou la personne pour qui il se prenait cette nuit-là m'a droguée, kidnappée, puis m'a attachée à une chaise dans un cottage au milieu de nulle part !

Rebecca mit la main à son front.

— J'essaie d'écouter et de comprendre les raisons pour lesquelles je ne devrais pas donner suite à cette affaire, mais j'ai vraiment pensé que j'allais mourir hier soir !

— Vous deviez être terrifiée et c'est bien normal, mademoiselle Bradley ! Je suis vraiment désolé. Je me sens responsable, moi aussi, car j'aurais dû voir les signes avant-coureurs plus tôt, dit le docteur Trefusis, l'air coupable. Vous serez sans doute soulagée d'apprendre que, pour l'heure, lord Astbury se trouve dans un hôpital psychiatrique hautement sécurisé qui lui donnera tous les soins et l'aide dont il a besoin. Quant à savoir si vous devez porter plainte, la décision vous revient. Il est probable, néanmoins, que, si vous engagez des poursuites, lord Astbury finira exactement là où il se trouve en ce moment, lui rappela-t-il. Et songez seulement à l'horrible couverture médiatique à laquelle vous vous exposez.

— J'en suis consciente, répondit Rebecca. Combien de temps va-t-il rester à l'hôpital ?

— Jusqu'à ce que ses psychiatres jugent qu'il est suffisamment stable pour sortir. Vu son état actuel, je dirais que ça pourrait durer des mois, voire

des années. Malheureusement, s'il ne se stabilise pas, il ne pourra peut-être jamais ressortir.

— Vous savez, j'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose d'enfantin chez Anthony, même quand il était dans son état normal. J'avais, d'une certaine façon, envie de le protéger...

Rebecca eut tout à coup les larmes aux yeux.

— C'était un homme si gentil, mais le monstre que j'ai vu hier soir... Mon Dieu, je n'arrive même pas à décrire ce que j'ai ressenti.

— Mademoiselle Bradley, dans votre intérêt et celui de lord Astbury, essayez de vous souvenir de l'homme gentil et très intelligent que vous avez connu, et non du monstre que vous avez vu hier soir. Après ce qu'il a enduré, enfant, il mérite notre compassion. Et vous pouvez être assurée qu'il ne causera de problèmes à personne pendant très longtemps.

— Je comprends. Et je suis vraiment désolée pour lui, reconnut-elle.

— Avant que je ne l'oublie, j'aimerais parler avec vous de la cause possible de vos maux de tête.

Le docteur Trefusis fouilla dans son sac diligence et en sortit quelques feuilles.

— Comme je vous l'ai dit hier, vos analyses sanguines sont normales, si ce n'est que j'ai remarqué un taux d'adrénaline légèrement supérieur à la normale dans l'une d'elles. Dites-moi, mademoiselle Bradley, souffrez-vous de rhume des foins ?

— Eh bien, oui.

Rebecca était surprise.

— J'y suis très sensible aux États-Unis. J'ai remarqué que j'avais les yeux qui piquaient, et madame Trevathan a dit que c'était une réaction à la jacobée ou à l'ambroisie qui pousse à proximité.

— Bon, question suivante : avez-vous par hasard bu assez régulièrement du thé à la camomille ?

— Oui, madame Trevathan m'en faisait très souvent. Elle m'a dit que c'était bon pour décompresser. J'en buvais deux ou trois tasses par jour.

— Dans ce cas, je pense avoir trouvé la cause du problème, dit le docteur Trefusis, soulagé. L'ambroisie et la camomille sont de la même famille, et une réaction allergique aux deux prises simultanément peut parfois provoquer des effets indésirables dans le système sanguin, en particulier si le thé est préparé avec des plantes locales. Les symptômes sont alors les

mêmes que ceux que vous avez décrits. Les maux de tête intolérables et les nausées constantes sont les plus fréquents. Je dirais donc que c'est la cause du problème, mademoiselle Bradley. Alors, dit le docteur Trefusis, les yeux pétillants, la prochaine fois que je verrai madame Trevathan, je lui dirai qu'elle était en train de vous empoisonner involontairement !

Il ferma son sac et lui sourit.

— Arrêtez de boire du thé à la camomille et voyons si vos symptômes disparaissent. Je vous ai laissé quelques calmants, au cas où vous en auriez besoin, et n'hésitez pas à me rappeler au moindre problème. Je viendrai avec plaisir.

— Merci pour votre aide, docteur, dit Rebecca tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Concernant Anthony, je vais réfléchir à ce que je vais faire.

— Bien sûr. Au revoir.

Le docteur Trefusis se dirigea vers l'ascenseur et descendit jusqu'au hall de l'hôtel.

— Comment va-t-elle ? demanda Ari, qui faisait les cent pas en attendant le retour du médecin.

— Étonnamment bien, vu les circonstances, fit-il remarquer. Elle a peut-être l'air fragile, mais c'est une jeune femme très résistante.

— Je trouve en effet qu'elle a été incroyable, dit Ari. Avant que vous ne partiez, docteur, j'aimerais discuter avec vous d'une question très importante.

— De quoi s'agit-il ?

Le docteur Trefusis écouta les explications d'Ari.

Ari veilla à ce que Rebecca prenne un bon repas de midi et lui suggéra ensuite de faire la sieste. Une heure plus tard, on frappa à la porte, et Ari alla ouvrir.

— Comment va-t-elle ? demanda James Waugh. Je peux entrer ?

— Bien sûr que tu peux, dit Rebecca en souriant quand elle apparut dans le salon.

— Ah ! parfait !

James avança à grands pas vers elle et la serra dans ses bras.

— Rebecca, puisque vous avez de la compagnie, j'aimerais m'absenter une heure environ, dit Ari.

— Oui, très bien, répondit-elle.

— Je ne serai pas long, répondit-il. Et j'irai récupérer votre valise sur le chemin du retour.

— Merci, Ari.

— Apparemment, tu fais ce que tu veux de lui, ma chérie, fit remarquer James après le départ d'Ari. Mais dis-moi tout ! Tu n'imagines même pas les rumeurs qui courent sur le plateau à propos de ce qui t'est arrivé hier soir. J'ai entendu par exemple que tu avais été entraînée dans un cottage paumé au milieu de la lande par lord Astbury.

— Qui t'a dit ça ? demanda Rebecca, horrifiée.

— Qui sait d'où est venue l'histoire au début, mais je suis sûr qu'elle a été montée en épingle. N'est-ce pas ?

Comme l'avait fait justement remarquer le docteur Trefusis, il valait mieux que l'histoire ne s'ébruite pas dans les journaux. Rebecca n'avait vraiment pas besoin de cela. C'était le genre d'épisode qui risquait de lui coller à la peau. On lui en reparlerait dès qu'elle participerait à un talk-show. Elle voulait au contraire oublier cet incident et passer à autre chose.

— Il m'a demandée en mariage et ne l'a pas très bien pris quand j'ai refusé, répondit Rebecca sans donner plus de détails, une pointe d'ironie dans la voix.

— Mon Dieu, dit James en s'asseyant sur le lit et en prenant quelques grains de raisin dans la corbeille à fruits. Les hommes se pressent autour de toi comme des mouches sur un pot de confiture. Et qu'en est-il du bel Indien qui joue le rôle de ton protecteur ? C'est encore un de tes soupirants ?

— Ari a été merveilleux, dit Rebecca sur la défensive. Mais ce n'est qu'un ami.

— Si tu le dis..., répondit James en riant. En tout cas, ma chérie, ça fait plaisir de te retrouver un peu plus en forme.

— Oui, j'ai prévenu Steve que je pourrais recommencer à tourner demain.

— Eh bien, ce petit retard ne m'a pas du tout dérangé. Comme toutes les scènes qu'il me reste à tourner sont avec toi, j'ai eu quelques jours de repos très agréables.

— Avec la serveuse pour te tenir compagnie ?

— Comment as-tu fait pour deviner ? dit James en riant. Elle me harcèle et me suit partout dans l'hôtel. Je crois qu'elle veut que je lui fasse des

enfants. Malheureusement, ça ne fait pas partie de mes projets pour l'instant. Bon, je vais te laisser, mais, si tu veux prendre un dîner léger plus tard, je serai ravi de te tenir compagnie.

— Merci, James, mais je crois que je vais rester ici et me coucher tôt.

Il plissa les yeux en la regardant.

— J'aimerais bien savoir quelle place j'occupe maintenant dans la liste de tes soupirants. J'ai dû prendre un ou deux échelons à mesure que tu les jettes.

Rebecca lui donna un petit coup amical sur le bras.

— Tu es un joueur, James. Je sais que tu n'es pas sérieux.

— Non, sans doute, non, reconnut-il. Mais j'espère qu'on restera en contact quand tu retourneras aux États-Unis. Sérieusement, Rebecca, j'ai vraiment apprécié ta compagnie. C'était génial. Robert a dit qu'il y avait une véritable osmose entre nous sur l'écran. On ne sait jamais : on pourrait devenir les prochains Olivier et Leigh ou Brad et Angie ! En tout cas, je vais aller voir si ma serveuse préférée peut me préparer un bon thé avec des scones et de la crème.

James l'embrassa chaleureusement et se leva.

— À plus tard, ma chérie.

Quand Ari arriva chez le docteur Trefusis, il le suivit dans la cuisine.

— Vous voulez une tasse de thé ? J'allais justement faire bouillir de l'eau.

— Merci.

— Comme vous me l'avez demandé, j'ai consulté tous les registres de patients de mon grand-père pour l'année 1922 et je n'ai trouvé aucun détail sur la mort d'un enfant répondant au nom de Moh Chavan ou Prasad à la date – à quelques jours près – que vous m'avez indiquée.

— Eh bien, dit Ari en soupirant, je ne suis pas vraiment surpris, pour être honnête.

— Je ne comprends pas vraiment ce qui est arrivé à ce membre de votre famille. Vous avez dit qu'un acte de décès a été rempli ? demanda le docteur en sortant deux mugs d'un placard.

— Oui.

Ari ouvrit sa chemise en plastique et en sortit l'acte de décès.

— Comme vous pouvez le voir, il a été signé par votre grand-père. Mais j'ai consulté tous les registres paroissiaux et civils de cette région et je n'ai

trouvé aucune trace de ce « décès ».

— Comme c'est étrange !

Le docteur Trefusis se pencha par-dessus l'épaule d'Ari pour étudier le document.

— Oui, c'est bien la signature de mon grand-père. Mais, d'après la loi, il aurait dû envoyer un double pour que le décès soit officiellement enregistré.

— J'ai aussi consulté toutes les archives publiques en ligne et je n'ai trouvé aucune trace. Bien sûr, dit Ari, sa mère n'a jamais cru que Moh était mort ce jour-là.

— Vraiment ?

Le docteur Trefusis était à l'évidence surpris.

— Alors, est-il mort ou non ?

— Non. Mabel Smerden a pu me confirmer qu'il n'était pas mort. Elle est sûre que Moh a été emmené ce jour-là dans un orphelinat à Londres.

— Par qui ? demanda le docteur Trefusis en s'asseyant en face de lui.

— Par votre grand-père, j'en ai bien peur.

Ari s'attendait à une réaction un peu méfiante et irritée, mais le médecin se contenta de baisser les yeux.

— Malheureusement, ça ne me surprend pas. Je ne connais pas les circonstances de la naissance de cet enfant, mais je peux vous confirmer que mon grand-père a aidé un certain nombre de jeunes femmes qui s'étaient retrouvées dans une situation délicate. Une fois que les bébés étaient nés, il les emmenait discrètement dans des orphelinats gérés par l'Église. Il faut bien comprendre, monsieur Malik, que le monde était complètement différent à l'époque.

— Oui, c'est effectivement ce que je commence à réaliser.

— Mon grand-père n'était pas un mauvais bougre, dit le docteur. Il faisait ce qu'il pouvait pour aider. En fait, je peux vous donner le nom des orphelinats à qui mon grand-père faisait appel. Dieu seul sait s'ils sont encore ouverts aujourd'hui, mais ça vaut le coup d'essayer cette piste. Attendez-moi ici.

Le docteur Trefusis se leva et revint quelques instants plus tard avec un carnet en cuir fin.

— C'était le carnet d'adresses professionnel de mon grand-père. Il contient les adresses et les numéros des hôpitaux locaux, les noms des chirurgiens et ainsi de suite. À la fin, il y a l'adresse de trois orphelinats.

Seul l'un d'entre eux se trouve à Londres. Vous voulez que je note les coordonnées pour vous ?

— Oui, merci, même si, comme vous le dites, qui sait s'il est encore ouvert ? dit Ari en soupirant. Je n'ai aucune idée si Moh a gardé son nom de naissance ; en revanche, je peux indiquer précisément le jour de son arrivée. C'était le jour de la mort de Donald Astbury.

— Vraiment ? Eh bien, je suis certain que vous trouverez des informations sur Internet si vous tapez l'adresse, dit le docteur Trefusis. Et si ça ne marche pas, n'hésitez pas à me recontacter, et je verrai ce que je peux faire pour vous aider. Je dois admettre que j'aimerais désormais en savoir plus sur cette histoire.

— C'est à Mabel Smerden qu'il faudrait demander, mais elle m'a fait jurer de garder le secret. En tout cas, je ne vais pas davantage monopoliser votre temps, dit Ari en se levant. Je vous ferai naturellement savoir si je découvre ce qui est arrivé à Moh.

— Oui, s'il vous plaît. Au fait, comment va ma délicieuse patiente ?

— Très bien, merci, dit Ari tandis que le docteur Trefusis le raccompagnait à la porte.

— Je dois admettre que j'ai un petit faible pour elle. Ça ne m'étonne pas que lord Astbury se soit entiché d'elle. Vous avez beaucoup de chance, monsieur Malik.

Le docteur lui sourit.

— Bonne nuit.

Sur le chemin du retour, Ari s'arrêta à Astbury Hall. Il gara sa voiture dans la cour et partit à la recherche de la valise de Rebecca. Il lui fallut quelque temps pour trouver le buisson où Rebecca avait abandonné sa valise, qu'il rangea ensuite dans le coffre de sa voiture. Ensuite, il entra dans le château et monta jusqu'aux combles pour dire au revoir à Mabel Smerden.

Elle sourit quand elle le vit.

— Vous avez le temps de prendre une tasse de thé avec moi ? lui demanda-t-elle.

— Non, madame Smerden, malheureusement pas. Mais je voulais vous dire au revoir. Je pars pour Londres demain et j'ai vu le docteur Trefusis cet après-midi. Comme il m'a donné le nom d'un orphelinat à Londres, j'aimerais en profiter pour m'y rendre s'il existe toujours.

— Très bien, et dites-moi si vous découvrez ce qui lui est arrivé, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Merci de m'avoir fait confiance.

— Je suis contente pour nous tous que la vérité ait fini par éclater. Ma mère, Tilly, trouvait qu'Anahita était une femme merveilleuse.

— C'est vrai, dit fièrement Ari.

— Au fait, j'ai cherché ça pour vous.

Mabel prit une photo dans un cadre sur la table à côté d'elle et la tendit à Ari.

— C'est la photo du défunt lord Astbury, d'Anahita et de Moh que mon père a trouvée dans le cottage au bord du ruisseau.

Ari regarda, émerveillé, les trois personnes sur la photo. Leur histoire faisait partie de lui, désormais. Il la sentait au plus profond de lui-même.

— Merci, Mabel. Je la garderai précieusement toute ma vie. Au revoir.

Ari descendit à l'étage inférieur pour aller chercher ses affaires dans sa chambre. Il contempla le journal intime de Donald, puis le mit dans son sac avec la photo. Anthony n'en aurait certainement pas besoin, et c'était l'histoire de sa famille aussi.

Il descendit avec son sac jusqu'au vestibule et s'arrêta quelques secondes sous la grande coupole, pensant à Anahita et aux souffrances qu'elle avait endurées à cause des Astbury. Il se demandait toujours pourquoi c'est à lui qu'Anahita avait confié cette mission.

C'est alors qu'il l'entendit. Le son était si faible au départ qu'il crut d'abord que ses oreilles sifflaient. Puis, quand le chant gagna en puissance, un son pur et parfait qui semblait s'amplifier et se propager jusqu'à la grande coupole au-dessus de lui, il fut envahi par une forme d'euphorie étrange, mais merveilleuse.

Ari eut les larmes aux yeux tandis qu'il regardait vers le ciel. Il comprenait tout et savait qu'Anahita lui avait transmis bien plus que son histoire.

Ce soir-là, Ari et Rebecca dînèrent ensemble dans la suite de l'hôtel à Ashburton.

— Tu es incroyable, dit-il en lui servant un petit verre de vin. Si j'avais dû endurer ce que tu as dû endurer la nuit dernière, j'aurais été une vraie loque aujourd'hui, j'en suis sûr.

— En fait, dit Rebecca en haussant les épaules, je crois que je comprends les comportements un peu étranges. Ma mère n'était peut-être pas schizophrène comme Anthony, mais, quand elle buvait, elle pouvait devenir agressive. Alors, je suis habituée au côté insolite de la nature humaine. C'est toi, le héros, Ari. Tu ne t'es pas laissé impressionner par la réticence de madame Trevathan et tu as insisté pour qu'elle te dise où il m'avait emmenée. Dieu merci !

Elle frissonna.

— Pas étonnant qu'Anthony n'ait pas voulu que j'entre dans le cottage près du ruisseau. Il m'a dit qu'il était en ruine quand je lui en ai parlé. Bien sûr, la grande question est de savoir si tu as vraiment un lien de parenté avec Violet.

— Comme j'ignore qui est mon père, je n'aurai probablement jamais la réponse. Mais je ne veux même pas savoir. Le passé est le passé. Je veux me concentrer sur l'avenir, dorénavant.

— Tu as raison, Rebecca, ce n'est pas la peine de s'appesantir sur le passé. Je dois suivre ton exemple, être fort et songer à mon avenir, quel qu'il soit, dit Ari en soupirant.

— Oui, je vais faire de mon mieux, en tout cas. Je dois dire que j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps quand j'ai vu la photo de Jack avec sa nouvelle petite amie dans le journal qu'ils mettent tous les jours dans ma chambre. Ça m'a vraiment fait mal.

Rebecca se leva, se dirigea vers le canapé, se pencha et récupéra un journal qu'elle avait glissé dessous. Elle le tendit à Ari, l'air penaud.

— On peut y lire : *C'est fini ! Jack a plaqué Becks pour le nouvel amour de sa vie !* dit-elle, résignée.

— Je suis désolé, Rebecca.

— C'est mieux comme ça, vraiment. J'ai su qu'il réagirait de cette façon quand je lui ai demandé de se remettre en question. Il était beaucoup trop fier pour admettre qu'il avait un problème. Il n'y avait plus moyen de revenir en arrière, et j'ai su que c'était fini.

— Et les médias attendent-ils comme des vautours ta version de l'histoire ?

— Apparemment, oui. Mon agent m'a appelée pendant ton absence. Au moins, ils ne savent pas que je suis dans cet hôtel pour le moment. Mais je suis sûre que quelqu'un va vendre la mèche ; c'est toujours comme ça.

— Mon Dieu, Rebecca, ta vie n'est vraiment pas facile, finalement.

— Mon agent veut que j'écrive un communiqué. Et tu sais quoi ? J'ai refusé. Je me fiche de ce que les autres pensent. Je sais, moi, comment ça s'est passé, et c'est tout ce qui compte. Je suis fatiguée de tout ce cinéma.

Rebecca secoua la tête.

— Tu ne vas pas me croire, vu les événements des vingt-quatre dernières heures, mais le calme et le silence d'Astbury Hall me manquent presque. Personne ne pouvait m'atteindre là-bas avec toutes ces merdes – pardonne-moi l'expression. J'ai l'impression qu'on livre ma vie en pâture aux gens et j'en ai assez.

— Je comprends, dit Ari.

— En fait, je redoute mon retour à New York à cause de ça.

— En parlant de retour, il faut que je te dise que je pars demain matin. J'ai des choses à faire à Londres avant de prendre l'avion pour l'Inde à la fin de la semaine.

— Tu dois vraiment partir demain ? Enfin, je comprends, bien sûr.

— Tu es en sécurité, maintenant, j'en suis sûr. Anthony est sous bonne garde à l'hôpital, tu es à l'hôtel avec l'équipe de tournage, et, dans quelques jours, tu vas partir, toi aussi.

— Oui, c'est vrai. Alors, c'est ce soir qu'on se dit au revoir ?

— Oui.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à te remercier pour toute l'aide que tu m'as apportée ces derniers jours. Je ne l'oublierai jamais.

— J'espère que tu ne m'oublieras pas, moi non plus, dit Ari en lui souriant.

— Non, je ne pourrais jamais t’oublier, répondit-elle calmement. Tu sais, il y a quelques jours, j’étais vraiment convaincue que j’avais un lien de parenté avec Violet... Et peut-être est-ce vraiment le cas, mais je ne le saurai jamais.

Ari la regarda et dit :

— Tu ne peux pas demander à tes parents ?

— Non, ma mère est morte, et j’ignore qui était mon père. En tout cas, je suis navrée de te dire que j’ai une grosse journée de tournage demain, et il faut que je me prépare. Je suppose que tu dois toi aussi faire tes bagages, ajouta-t-elle.

— D’accord, je te laisse.

Ils se levèrent tous les deux.

— Bon, dit-elle en lui adressant un grand sourire, cette fois, ça y est.

— Oui.

Ils se dirigèrent tous deux vers la porte.

— Bonne nuit et prends bien soin de toi.

— Oui.

Soudain, Rebecca eut les larmes aux yeux.

— Je te raccompagne jusqu’à l’ascenseur, dit-elle.

Ils quittèrent la pièce et avancèrent côte à côte jusqu’à l’ascenseur. Il appuya sur le bouton pour l’appeler. Aucun d’eux ne parla pendant qu’ils attendaient.

— Au revoir, Ari, dit-elle quand il monta dans l’ascenseur et que les portes commencèrent à se refermer.

Il appuya sur le bouton pour bloquer les portes.

— Rebecca ?

— Oui, Ari ? demanda-t-elle, les yeux baissés.

— Regarde-moi.

Rebecca leva les yeux vers lui, et il vit toutes les émotions qu’elle ressentait. Elles reflétaient les siennes.

— Je veux te dire quelque chose avant de partir. Nous avons tous les deux un projet à mener jusqu’à son terme durant les prochains jours. Et il faut que je rentre en Inde. Mais je crois que nous devrions nous revoir bientôt. Tu es d’accord ?

Les portes de l’ascenseur recommencèrent à se refermer. Cette fois, ce fut au tour de Rebecca d’appuyer sur le bouton pour les en empêcher.

— Oui, dit-elle.

— Je voulais aussi te dire que, si tu décidais de venir en Inde un jour, préviens-moi.

— Oui.

— Promis ?

— Promis.

Les portes se refermèrent, et Ari disparut.

Rebecca était plutôt nerveuse quand elle retourna à Astbury Hall le lendemain matin pour tourner ses scènes.

— Ne t'inquiète pas, Rebecca, nous sommes tous là pour te protéger contre des soupirants qui se tapissent dans les couloirs sombres, dit Steve pour la reconforter tandis qu'il l'accompagnait au maquillage. Il ne reste plus qu'un jour.

— Ça va aller, répondit-elle, gênée. Apparemment, une version de ses mésaventures avait commencé à circuler parmi l'équipe de tournage et les acteurs.

Heureusement, la plupart des scènes étaient tournées à l'extérieur, et Rebecca fut reconduite à l'hôtel dès qu'elle eut terminé.

De retour dans sa chambre, Rebecca réalisa qu'à présent qu'elle ne logeait plus à Astbury Hall, elle était impatiente de quitter le Devon. Elle avait l'impression d'étouffer dans sa suite, pourtant la plus grande de l'hôtel, et regrettait les grands espaces auxquels elle s'était habituée. Qu'est-ce que ça va être à New York ? pensa-t-elle tristement en revoyant son appartement situé tout en haut d'une tour étincelante en acier, où elle serait piégée par les paparazzis dès son retour dans la ville.

Elle savait au fond d'elle-même que ce n'étaient pas uniquement les grands jardins et les vastes landes sauvages qui allaient lui manquer. Ni Jack d'ailleurs. Au cours des vingt-quatre dernières heures, une sensation de vide l'avait envahie.

En fait, c'était comme si une partie d'elle-même avait disparu et qu'il ne restât qu'une douleur sourde à la place. Pour l'instant, elle se refusait à l'identifier précisément.

Le dernier jour du tournage, après le clap de fin, les techniciens et les acteurs se réunirent sur la terrasse et burent du champagne en profitant des derniers rayons du soleil.

— Tu es triste que ça soit fini, Becks ? demanda James.

— D'une certaine façon, oui. C'était une expérience incroyable. J'ai l'impression d'avoir grandi, évolué, aussi bien en tant qu'actrice qu'en tant que personne.

— C'est exactement ça, dit Robert en passant le bras autour de ses épaules. Tu as fait un excellent travail, ma chérie. Excellent ! Attends-toi à engranger les récompenses et les prix l'année prochaine.

— Merci, Robert. J'espère que je ne t'ai pas déçu.

— Pas du tout, ma chérie, bien au contraire. J'aimerais qu'on retravaille bientôt ensemble.

Rebecca regarda en direction de la terrasse et vit madame Trevathan en train de servir le champagne. Rebecca avait évité de lui parler durant les deux derniers jours, car elle ne souhaitait pas remuer ce qui s'était passé. Mais elle devait aller lui dire au revoir. Madame Trevathan avait toujours été très gentille avec elle, et ce qui était arrivé ne devait pas le lui faire oublier.

Quand l'équipe de tournage plia le matériel pour la dernière fois, Rebecca entra dans le grand salon et partit à sa recherche. Elle la trouva dans la cuisine, en train de laver les verres.

— Bonsoir, dit-elle timidement. Je suis venue vous dire au revoir.

Rebecca vit madame Trevathan s'essuyer les mains sur son tablier, se tourner vers elle et la regarder avec des yeux angoissés.

— Rebecca, je suis désolée pour ce qui vous est arrivé. Je me sens responsable. J'aurais dû m'en rendre compte beaucoup plus tôt et intervenir.

— Vous n'avez aucun reproche à vous faire, madame Trevathan, je ne vous en veux pas, en tout cas. Vous avez énormément de mérite de vous être occupée d'Anthony pendant toutes ces années.

— Nous faisons tout ce que nous pouvons pour ceux que nous aimons, dit-elle en soupirant. En tout cas, j'espère que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de votre séjour à Astbury.

— Bien sûr que non. Hormis ce qui s'est passé il y a quelques jours, j'ai adoré vivre ici. Et vous ? lui demanda Rebecca. Qu'allez-vous faire maintenant qu'Anthony n'est plus au château et qu'il risque d'être absent pour longtemps ?

— Le domaine d'Astbury est désormais entre les mains des curateurs, ma chère. Ce sont eux qui vont décider du sort de cet endroit. En tout cas, même s'ils prennent la décision de vendre, ça risque de durer.

— Les curateurs peuvent vendre ? Je croyais que seul Anthony pouvait prendre cette décision.

— Oui, mais malheureusement, monsieur n'est plus considéré comme sain d'esprit. J'allais vous écrire parce que je suis allée le voir l'autre jour à l'hôpital, et il veut que vous sachiez combien il est désolé de vous avoir fait peur. Le problème, c'est qu'il est tombé amoureux de vous, et ça l'a complètement perturbé, le pauvre.

— Je sais, le docteur Trefusis m'a expliqué. Je suis désolée.

— Vous n'avez pas à être désolée. Vous ne pouvez rien faire contre votre beauté et votre gentillesse, ni contre l'effet que vous avez eu sur lui. En tout cas, si vous pouviez lui écrire, je sais qu'il apprécierait votre pardon ; ça pourrait l'aider.

— Oui, je vais le faire.

Rebecca vit le visage de madame Trevathan s'illuminer.

— Il va mieux ?

— C'est un peu tôt pour le dire. C'est particulièrement dur quand je vais le voir. Il pleure beaucoup, vous voyez, et me demande de le ramener à la maison. Il n'a pas encore compris où il est. Il est très perturbé, le pauvre. J'espère qu'ils pourront bientôt le stabiliser. C'est pourquoi ça serait merveilleux que vous lui écriviez. Il n'a personne d'autre, vous savez, à part moi.

— Je vais le faire, je vous le promets. Mais il faut vraiment que j'y aille. Je pars directement pour Londres.

— Je suis sûre que vous êtes impatiente de retrouver votre vie à New York.

— Pas vraiment, en fait. Vous allez me manquer, madame Trevathan, je vous assure.

— Oh ! arrêtez, vous allez me faire pleurer ! Vous êtes si adorable, adorable ! Allez, venez que je vous embrasse.

Madame Trevathan ouvrit les bras, et Rebecca vint se blottir contre elle.

— On en aura eu, des émotions, depuis votre arrivée !

Madame Trevathan soupira et lâcha Rebecca.

— Allez-vous revoir ce jeune Indien ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, ça ne me regarde pas, mais j'ai trouvé que vous alliez plutôt bien ensemble. Et c'est mieux pour vous à long terme qu'un acteur

écervelé, ajouta-t-elle.

Toutes deux restèrent silencieuses quelques secondes en repensant à Jack.

— Peut-être, dit Rebecca en hochant la tête.

— Allez, partez maintenant, et faites tout pour que je sois fière de vous.

— J'essaierai, je vous le promets, et, si jamais, si jamais, répéta-t-elle, vous voulez me rendre visite à New York, il y aura de la place pour vous dans mon appartement. Vous pourrez rester aussi longtemps que vous le souhaitez.

— Merci, ma chère. Mais nous savons toutes les deux que je ne pourrai jamais laisser monsieur, même pas pour quelques jours. Vous m'écrirez, n'est-ce pas ? J'aimerais naturellement avoir de vos nouvelles, savoir ce que vous devenez.

— Je vous le promets, madame Trevathan.

— Oh ! j'y repense... J'allais vous demander si vous vouliez peut-être emporter ça en souvenir de votre séjour ici.

Rebecca vit madame Trevathan tendre le bras au-dessus de l'évier, vers le rebord de la fenêtre, où elle prit la rose qu'Anthony avait coupée pour elle dans les jardins d'Astbury.

— Vous vous rendez compte ? Elle a continué à fleurir depuis que je l'ai mise dans votre chambre le jour de votre arrivée ! dit madame Trevathan. Ensuite, après votre départ, il y a quelques jours, le premier pétale est tombé. Mais elle a une si belle couleur. Vous pourrez peut-être la faire sécher et la garder dans un livre. Cela vous aidera à vous souvenir de monsieur comme il était au début.

— Oui, dit Rebecca en prenant la rose.

Elle comprenait pourquoi madame Trevathan voulait qu'elle la prenne. Elle humait son parfum encore très puissant.

— Au revoir, madame Trevathan.

— Au revoir, ma chère.

Rebecca quitta la cuisine et traversa le grand vestibule. Elle s'arrêta sous l'immense coupole et se souvint de la première fois qu'elle avait vu Anthony près de la porte d'entrée.

— Au revoir, murmura-t-elle dans le silence.

Ari regarda par la fenêtre le jardin luxuriant qui entourait la maison victorienne. Il entendait les voix des enfants qui jouaient dehors.

— La chef du service administratif, madame Kent, va vous recevoir, dit la réceptionniste.

— Merci, dit Ari en se levant.

Il suivit la femme dans un couloir étroit, où l'odeur très particulière de nourriture trop cuite lui rappela son expérience d'élève en Angleterre. On le fit entrer dans une petite pièce encombrée, où une femme, très soignée et très petite, d'une soixantaine d'années était assise derrière son bureau.

— Bonjour, monsieur Malik. Je dois vous dire que je ne devrais même pas vous recevoir. Vous devez d'abord vous adresser à une agence d'adoption officielle, qui nous contacte ensuite pour nous fournir les informations communiquées sur le membre de votre famille que vous recherchez.

— Pardonnez-moi, madame Kent, mais, pour un certain nombre de raisons, la première étant que j'ignore le nom sous lequel il a été enregistré à l'orphelinat et la deuxième que je repars pour l'Inde demain, je n'ai pas eu d'autre choix que de m'en remettre à vous.

— Je vois. Je peux vous demander la date approximative de l'arrivée de votre parent à l'orphelinat ? C'était il y a combien de temps, à votre avis ?

— Je crois que c'était il y a quatre-vingt-neuf ans. En 1922, le 22 août.

— Eh bien, au moins, c'est précis, dit madame Kent. Quel âge avait-il environ ?

— Trois ans, à peu près. C'était un métis, anglo-indien. Il avait les yeux bleus. Je pense qu'il a été emmené par un certain docteur Trefusis, mais j'ignore s'il a donné son vrai nom, à l'époque.

— Vous semblez très bien informé, monsieur Malik. Je dois vous dire toutefois qu'il était très rare qu'un enfant de cet âge, en particulier un métis, soit accepté ici. Pardonnez-moi de faire une comparaison un peu choquante, mais, comme c'est le cas avec les chiots, il était plus facile de trouver une famille d'adoption à des nourrissons qu'à des enfants plus âgés. Et le but de

cette maison a toujours été de trouver des familles pour les enfants qui nous étaient confiés. C'était un monde cruel, à l'époque, monsieur Malik.

Ari comprit que cette femme n'avait pas peur des mots.

— La famille était riche... Peut-être a-t-elle donné de l'argent ?

— Peut-être.

Ari vit que les yeux de madame Kent étaient posés sur lui, cherchant à le cerner, tandis qu'elle réfléchissait à cette situation inhabituelle et qu'elle pesait le pour et le contre.

— Eh bien, malgré le fait que vous ayez choisi de contourner le système, monsieur Malik, j'ai le plaisir de vous dire que notre institution a le droit, au bout de quatre-vingts ans, de fournir des informations contenues dans les archives à la famille de l'enfant adopté. Vous comprenez, bien sûr, que c'est parce que nous partons du principe que la personne concernée est déjà morte et ne court plus aucun danger si nous transmettons ces informations. D'autres institutions autorisent l'accès aux archives au bout de quatre-vingt-dix ans, voire cent dix ans. Nous vivons beaucoup plus longtemps de nos jours...

— Je suis pratiquement certain que la personne que je recherche est morte, mais j'ignore si elle est morte enfant ou il y a seulement dix ans.

— Eh bien, pourquoi ne pas commencer par la date que vous m'avez indiquée. Voyons ce que nous trouvons dans les archives.

Madame Kent prit son téléphone et demanda le registre correspondant. Quelques instants plus tard, une jeune femme apparut avec un grand livre relié en cuir.

— Merci, Heather. Voyons...

Ari regarda, impatient et angoissé, madame Kent tourner les pages jusqu'à la date correspondante. Il savait que, si sa recherche n'aboutissait pas ici, il n'aurait plus aucun espoir d'apprendre la vérité.

— Nous y voilà. Le 22 août.

Heureux qu'il y ait au moins une entrée à cette date, il attendit en retenant son souffle qu'elle eût terminé de lire ce qui était écrit.

— Un petit garçon a été déposé à l'orphelinat à vingt-deux heures par un certain docteur Smith. C'était un enfant trouvé, apparemment, qui avait été abandonné devant la porte du bon docteur.

— Tu parles, marmonna Ari.

— Monsieur Malik, dit madame Kent en le regardant par-dessus ses lunettes, je peux vous assurer que c'était un comportement plutôt normal pour les femmes en situation désespérée. C'était en général soit le pasteur, soit le docteur de la paroisse qui recevait les petits bouts de chou dont il fallait se débarrasser. Ils faisaient tout leur possible pour aider ces femmes.

— Bien sûr.

Madame Kent reporta son attention sur le registre.

— Et vous avez raison, monsieur Malik : l'enfant n'avait pas de nom. Il est noté ici qu'il était « ... de type eurasiens avec des yeux bleus. En bonne santé, semble bien nourri et est âgé d'environ trois ans. Pas de signes distinctifs. Don à l'institution ».

Madame Kent regarda Ari par-dessus ses lunettes.

— Vous pensez que ça peut être lui ?

— Oui.

Ari fut envahi par une vague d'émotion, mais fit de son mieux pour se contrôler.

— Ne pleurez pas tout de suite, monsieur Malik, dit madame Kent en ébauchant un sourire. Ce n'est pas fini.

— Lui ont-ils donné un nom ?

— Oui.

— Et ?...

— Ils l'ont appelé Noah. Ne me demandez pas pourquoi. Il y a peut-être eu un déluge à Londres ce jour-là. On attribuait parfois de drôles de noms aux enfants. Celui-ci en tout cas est très particulier.

— En effet. Et son nom de famille ?

— Adams. Encore un nom biblique. Et devinez quoi ? Ce nom me dit vraiment quelque chose...

— Noah Adams, répéta Ari. Il est resté longtemps ici ?

— Patience, monsieur Malik, je vais vérifier quelque chose.

Madame Kent se leva et s'approcha d'un classeur à tiroirs. Elle sortit un dossier et l'étudia. Puis elle se tourna vers lui et sembla émue à son tour.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On dirait bien qu'il est devenu l'administrateur de notre institution que je connaissais sous le nom de docteur N. Adams.

— Vous le connaissiez ?

— Oui. C'était un homme merveilleux. Il a tant fait pour notre maison ! Il s'est attaché à lever des fonds, mais aussi à améliorer les conditions de vie des enfants. Il a pris sa retraite à plus de soixante-quinze ans parce qu'il était malade et il est mort quelques années plus tard. C'était une véritable institution ici, je vous assure.

Ari chercha dans sa pochette en plastique l'enveloppe qu'Anahita avait envoyée à son notaire et en sortit le contenu.

— Connaissez-vous par hasard la date exacte de son décès ?

Madame Kent chercha dans son dossier et sortit la photocopie d'une nécrologie.

— Ici. C'était dans le *Times*. Nous l'avons gardé parce que la notice nécrologique mentionne qu'il était membre de notre conseil d'administration.

Ari prit la photocopie et lut la date du décès de Noah Adams. Puis il la compara avec celle qu'Anahita avait écrite dix ans auparavant en pattes de mouche juste avant sa mort.

— Oh mon Dieu !

Les dates étaient identiques.

— Ça va, monsieur Malik ? Vous semblez bouleversé.

— C'est vrai, pardonnez-moi.

— La bonne nouvelle, c'est que vous allez pouvoir en apprendre beaucoup plus sur la vie de votre parent grâce au *Times*. Comme c'est étrange, dit madame Kent, l'air songeur, en se dirigeant vers la photocopieuse. Je savais que le docteur Adams avait passé son enfance entre ces murs, mais je ne m'étais jamais interrogée sur les circonstances de son arrivée ici. Je l'aimais beaucoup. Nous l'aimions tous. Tenez.

Madame Kent tendit à Ari la photocopie de la nécrologie.

— Merci.

Ari regarda la photo en noir et blanc d'un vieil homme encore très séduisant. Il n'y avait désormais plus aucun doute dans son esprit. Il était en train de regarder un homme dont les traits ressemblaient indubitablement à ceux des membres de sa dynastie. Encore sous le choc, il tenta de se ressaisir pour réfléchir aux questions qu'il pourrait poser à madame Kent pour apprendre tout ce qu'il ne pourrait pas trouver dans la nécrologie.

— Il était gentil ?

— Oh oui ! Il venait voir les enfants une fois par semaine, le mercredi, et leur apportait des gâteaux. Ils goûtaient ensemble, et il les écoutait au lieu de leur parler, monsieur Malik. Et puisque nous sommes une institution privée qui n'est pas subventionnée par l'État, le docteur Adams a fait tout ce qu'il a pu pour collecter des fonds et améliorer les installations. Il a également parrainé et encouragé les enfants les plus doués à suivre des études à l'université, comme il l'avait fait lui-même. C'était un modèle pour eux.

— Mon arrière-grand-mère n'a jamais cru que son fils était mort comme on le lui avait dit. Savez-vous par hasard si le docteur Adams a cherché un jour à retrouver sa vraie mère ?

— Je l'ignore, monsieur Malik, et, malheureusement, la personne qui aurait peut-être pu vous donner des informations à ce sujet, sa femme Samantha, est morte il y a quelques années, elle aussi.

— Ils avaient des enfants ?

— Malheureusement, non. Le docteur Adams disait toujours que c'étaient les enfants de cette maison, sa famille. En fait, à la mort de sa femme, nous avons découvert qu'ils avaient légué tout leur argent à notre institution. Il nous a permis de survivre, monsieur Malik, croyez-moi.

— Étaient-ils heureux ensemble ?

— Oui, je crois que c'était vraiment un mariage d'amour. Ils semblaient en tout cas très dévoués l'un à l'autre quand ils venaient ici. Mais vous aurez plus d'informations dans la nécrologie.

— Bien sûr. Merci pour votre aide, madame Kent. Je ne veux pas vous déranger davantage.

— Pas du tout. Je suis heureuse d'avoir pu vous aider. Voici ma carte avec mon adresse e-mail. N'hésitez pas à me contacter si vous avez d'autres questions.

— D'accord.

Ari rangea la carte dans son portefeuille, puis se leva.

— Au revoir, madame Kent.

Après avoir fait un don à son tour, Ari sortit du bâtiment sous le soleil d'un après-midi du mois de juillet. Il y avait une aire de jeux d'un côté, où deux petits enfants jouaient dans un bac à sable avec des seaux et des pelles. Ari les entendit crier de plaisir, vit les jardins parfaitement entretenus et la peinture encore neuve de la façade.

C'était le legs de Moh, pensa-t-il. Il trouva un banc et s'assit au soleil pour lire la nécrologie. Anahita aurait été si fière de son fils, qui avait apparemment hérité du don de sa mère pour la médecine et de la nature philanthropique de son père.

Docteur Noah Adams, diplômé de médecine, spécialisation obstétrique à l'Université d'Oxford. Membre du Collège royal des obstétriciens et des gynécologues, officier de l'Ordre de l'Empire britannique

24 février 2001

L'éminent obstétricien Noah Adams a grandi dans un orphelinat, le Randall Home for Foundlings à Walthamstow, dans l'est de Londres. Malgré une enfance difficile, le docteur Adams a obtenu une bourse pour étudier la médecine à Oxford. Ses études ont été interrompues par la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle il a rejoint le corps médical. Il a d'abord été affecté en France, puis en Afrique-Orientale. De retour à Oxford pour passer son diplôme, il a épousé Samantha Marshall, une infirmière britannique, qu'il avait rencontrée lors de son passage en France. Le docteur Adams s'est ensuite installé à Londres et a travaillé à l'hôpital St Thomas, puis a passé les examens nécessaires pour être admis au Collège royal de chirurgie. Il était spécialisé dans l'obstétrique et les pathologies des femmes enceintes en particulier. Il a été un pionnier dans l'étude des causes de la prééclampsie, une maladie très grave qui peut entraîner la mort de la mère et du fœtus. Le docteur Adams a publié des articles très importants sur le sujet et sur la santé des femmes enceintes en général. Le docteur Adams était membre du conseil d'administration du foyer pour enfants dans lequel il avait grandi et a milité toute sa vie pour améliorer les conditions de vie des orphelins. Il a été promu au grade d'officier de l'Ordre de l'Empire britannique par la reine pour son engagement caritatif et ses recherches dans le domaine de l'obstétrique. Il laisse derrière lui sa veuve, Samantha.

Ari réalisa qu'il pleurait quand il vit des taches humides brouiller les mots photocopiés. Il sécha ses larmes et resta quelques minutes à regarder les jeunes enfants jouer gaiement.

Il sortit l'acte de décès de Moh Chavan de sa pochette en plastique, le déchira et regarda les morceaux s'éparpiller autour de lui.

— Je l'ai trouvé, Anahita, murmura-t-il en regardant vers le ciel.

— Je t’ai dit que je voulais faire une pause, Victor, répéta Rebecca à son agent. Et je ne reviendrai pas avant six mois, voire un an.

Peut-être jamais, pensa-t-elle.

— Mais, Becks, tout le monde te veut. Je comprends que tu aies besoin d’une pause... Pourquoi ne rentrerais-tu pas à New York d’abord ? Tu pourrais prévoir quelques mois de repos dans un an environ...

— Non, je pars demain, répondit Rebecca avec fermeté.

— Si tu veux mon avis, tu es complètement folle. Les médias vont penser que c’est parce que tu as le cœur brisé à cause de Jack et vont le faire savoir au monde entier.

— Laisse-les. Tu veux que je te dise, Victor ? Je m’en fiche royalement.

Il y eut un silence à l’autre bout de la ligne.

— Franchement, je ne pige pas, Becks. Toutes ces années que nous avons passées ensemble à travailler, à construire ta carrière en choisissant les bons films... Et maintenant que tu arrives à ce stade, tu me dis que tu arrêtes. Tu n’es pas enceinte au moins ?

— Non, Victor, je ne suis pas enceinte, dit Rebecca, impatiente que la conversation se termine. Comme je te l’ai dit, j’ai simplement besoin de faire une pause.

— D’accord, et où vas-tu ?

— Je ne vais certainement pas te le dire. Je sais que tu ne comprends pas, mais tu ne peux rien dire pour me faire changer d’avis. Alors, je suggère que nous mettions un terme à cette conversation. J’aimerais que tu verses sur mon compte courant les cachets que tu recevras dans les prochains mois.

— C’est ça, dis-toi bien que ce seront peut-être les derniers si tu mets ton projet à exécution. Tu sais parfaitement que le téléphone peut très vite cesser de sonner et que ton nom ne sera bientôt plus d’actualité si tu t’arrêtes.

— Au revoir, Victor, et merci pour tout, vraiment.

Rebecca raccrocha et s'affala sur son lit, soulagée. Elle était peut-être folle, mais, pour la première fois de sa vie, elle ne cherchait ni à plaire ni à faire plaisir à qui que ce soit. Elle avait besoin de passer un peu de temps à découvrir le monde et la place qu'elle y occupait. Elle n'était pas un vulgaire article à acheter ou à vendre ; elle était un être humain.

Et tant pis si sa carrière devait en pâtir. Comme Marion Devereaux le lui avait dit, il fallait qu'elle apprenne à se connaître et qu'elle accumule les expériences pour améliorer ses performances d'actrice. Elle ne risquait pas d'apprendre grand-chose dans son monde à part, privilégié, en enchaînant les rôles de femmes glamour et modernes, dans des histoires qui finissaient toujours bien, en étant toujours traitée comme une princesse. Elle balaya du regard sa suite dans l'hôtel Claridge et sourit avec ironie, car elle savait qu'il n'y aurait rien de tout ça, là où elle allait.

Elle avait laissé deux messages à Ari, dans lesquels elle lui avait demandé de la rappeler, mais il ne l'avait toujours pas fait. Son silence l'affectait plus qu'elle ne voulait bien l'admettre, mais elle n'allait pas changer d'avis, qu'il fasse ou non partie de son projet. Elle savait que les hommes et leurs exigences avaient jusque-là joué un rôle beaucoup trop important dans sa vie. Il était temps qu'on apprenne à la respecter pour ses opinions et son intelligence plutôt que pour sa beauté. C'est alors seulement qu'elle pourrait construire une relation honnête et saine avec quelqu'un.

Ari revint à l'hôtel, mangea un bout au restaurant, puis monta dans sa chambre. Il s'effondra tout habillé sur son lit, épuisé par la tension et l'émotion des derniers jours. Il se réveilla à six heures le lendemain matin et réalisa qu'il lui fallait partir immédiatement s'il ne voulait pas rater son avion. Il fourra toutes ses affaires dans son sac, rendit les clés de sa chambre à la réception et héla un taxi pour gagner l'aéroport. Il regarda son téléphone portable, constata qu'il était déchargé et se maudit de s'être endormi sans l'avoir remis en charge. Il aurait aimé dire au revoir à Rebecca, lui dire combien il aimerait la revoir, mais il lui faudrait désormais attendre d'être arrivé en Inde.

Tout en faisant la queue devant le guichet classe affaires, Ari pensa à ce qui l'attendait en Inde. Et ce n'était pas franchement agréable. Son appartement immense, mais sans âme, suivi d'une journée au bureau, où il lui faudrait se mettre au courant de tout ce qui s'était passé pendant son absence ; voilà qui ne le réjouissait pas du tout. En fait, durant les vingt-

quatre dernières heures, il s'était demandé s'il ne ferait pas mieux de vendre sa société et d'arrêter. Il voulait faire quelque chose d'utile, comme Anahita et le docteur Adams, pas uniquement garantir sa sécurité financière.

Peut-être pourrait-il aller voir directement sa mère, lui raconter ce qu'il avait découvert en Angleterre et lui demander conseil. Bien sûr, il donnerait le journal intime de Donald à Muna, sa grand-mère. Madame Trevathan lui avait permis de l'emprunter quelque temps.

— Monsieur n'en aura pas besoin durant les prochaines semaines, avait-elle répondu tristement.

Après avoir reçu sa carte d'embarquement, il regarda la queue devant le guichet de la classe économique en se disant que son travail lui avait au moins permis de se payer quelques luxes. Il aperçut une fille dans la queue, avec un sac à dos, vêtue d'un tee-shirt, d'un jean coupé et chaussée de tongs.

Ses cheveux bruns étaient coiffés en queue de cheval courte sous sa casquette. Elle n'était pas maquillée. Son visage lui était vaguement familier, mais il n'arrivait pas à mettre un nom dessus.

Il était sur le point de tourner les talons quand le son du chant qu'il avait entendu à Astbury vint caresser ses oreilles. Il regarda plus attentivement la fille qui avançait dans la queue et n'en crut pas ses yeux quand il la reconnut.

Il s'avança vers elle, et son visage s'illumina d'un sourire quand il eut la certitude que c'était bien elle. Il tendit le bras au-dessus de la barrière qui séparait la classe affaires de la classe économique et lui tapa sur l'épaule.

Elle se retourna, surprise.

— Salut, qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il. J'ai failli ne pas te reconnaître avec tes cheveux bruns et ta casquette. Et, si je peux me permettre, dit-il en souriant, tu ne ressembles plus du tout à Violet, maintenant.

— Non, dit-elle en haussant les épaules. J'ai réalisé que c'était de la poudre aux yeux, tout ça.

Elle le regarda en haussant les sourcils.

— Tu n'as pas eu mes messages ? Je t'avais demandé de me rappeler.

— Non, mon téléphone est déchargé. Alors, qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

— Comme tu le vois, je vais en Inde.

Elle lui sourit, et ils pouffèrent tous les deux.

— En classe économique ?

— Ouais, répondit-elle avec fermeté. Je veux faire les choses comme il faut.

— Je comprends, dit-il en hochant la tête. Mais tu crois que, pour cette fois, je pourrais te convaincre de venir avec moi en classe affaires ? N'oublie pas que je suis un enfant du pays, et je pourrais passer les neuf prochaines heures à te parler des endroits où tu pourrais aller pour apprendre à mieux te connaître, tu ne penses pas ?

Elle réfléchit quelques secondes, puis répondit :

— Si, en effet.

— Et peut-être pourrais-je t'accompagner un bout de chemin dans ta quête. Je pourrais continuer à jouer mon rôle de guide spirituel et de protecteur... L'Inde peut être un endroit très dangereux pour une jeune femme seule, tu sais ?

— Vraiment ? Aussi dangereux qu'Astbury ? demanda-t-elle avec un sourire ironique.

— J'en doute. Alors, Rebecca, veux-tu te joindre à moi ?

Il tendit la main par-dessus la barrière, et elle la prit. Ils restèrent quelques secondes ainsi à se sourire.

— Oui, répondit-elle.

— Laisse-moi te débarrasser, dit-il en lâchant sa main, puis en prenant le sac qu'elle portait sur son dos et en le hissant par-dessus la barrière. À toi, maintenant.

Il la regarda se pencher pour passer sous la barrière qui les séparait.

— Salut, dit-il en souriant.

— Salut, répondit-elle.

Puis, il la prit dans ses bras.

Épilogue - Inde 1957

Anahita

J'arrive au terme de mon histoire, mon fils. Il ne me reste plus qu'à te raconter ce qui s'est passé à mon retour en Inde.

La maharani m'accueillit à bras ouverts comme si je ne l'avais jamais quittée. Mon dernier rubis était toujours caché sous le pavillon, et je savais que, sous son extérieur terne et couvert de terre, se cachait la clé de ma liberté et de mon indépendance futures. Indira voulait à tout prix que j'aille avec elle dans son palais pour réendosser mon rôle de dame de compagnie et voyager avec elle une partie de l'année dans l'Europe entière, mais je déclinai son offre. Vois-tu, mon cher Moh, ton père m'avait fait un dernier cadeau avant de mourir. Seuls les cieux peuvent expliquer comment cette petite graine de vie, implantée en moi la dernière nuit que nous avons passée ensemble, a pu survivre aux terribles conditions de mon emprisonnement, au chagrin et à la maladie qui s'ensuivit ! Quand j'arrivai à Cooch Behar, ma vieille amie Zeena, cette femme si sage, confirma que j'étais enceinte de quatre mois.

Cette fois, je n'étais plus terrifiée, mais très calme, au contraire. Même si j'avais le cœur brisé parce que j'ignorais où tu étais, enterré quelque part ou vivant, je sentais qu'une nouvelle vie s'épanouissait en moi et allait naître des cendres de la tragédie.

Peu de temps après notre arrivée, Indira retourna dans son palais pour retrouver son mari et son fils, mais je restai à Cooch Behar. Un étrange sentiment de calme m'envahit à mesure que je grossissais comme une jument poulinière dans un champ rempli de foin fraîchement fauché. Ta sœur, Muna, naquit le 5 juin 1923. Zeena resta avec moi et m'aida pendant toute la durée de l'accouchement. Mon bébé était aussi calme et détendu que ne l'avait été la période de sa gestation. Je me demandais parfois, en la berçant dans mes bras au petit matin et en la regardant, si elle avait hérité de mon don. Mais je compris à mesure que les années passaient que ce n'était

pas le cas. Toutefois, je sais que l'un de mes descendants, un de ses enfants ou un enfant de ses enfants en héritera. Et je le saurai immédiatement le moment venu.

Quand Muna fut âgée de cinq ans, je sentis qu'il était temps pour moi de reprendre ma vie en main, de concrétiser mes rêves et de quitter le bouclier protecteur du palais.

Grâce à mon ancienne chef au Royal Hospital, qui avait fait suivre mes états de service durant la Première Guerre mondiale et une lettre très élogieuse vantant mes qualités d'infirmière, on me proposa un poste à l'hôpital local, et je repris ma formation en vue d'obtenir mon diplôme. Bien sûr, je rêvais de devenir médecin, mais c'était encore très rare pour une femme, en Inde, en 1928.

Pourtant, je tirai le meilleur parti de ma situation et, quand l'Inde commença à changer, mes opportunités aussi. Je soutins activement Gandhi surtout dans sa lutte pour le droit des femmes. Mon cher fils, je crois que j'avais commencé à acquérir une certaine réputation. À l'heure où j'écris ces mots, mon pays a conquis son indépendance il y a dix ans et cherche encore à définir sa véritable identité. Il apprend à prendre des décisions tout seul après tant d'années de domination britannique. Je suis persuadée que nous allons y arriver. Je suis désormais en train de mettre en place le premier hôpital pour femmes en Inde avec le soutien d'Indira et de sa mère. Grâce aux relations de la famille royale, nous pouvons consulter des obstétriciens du monde entier.

Un en particulier, un docteur originaire d'Angleterre, m'a été d'une grande aide. Le docteur Noah Adams travaille à l'hôpital St Thomas dans le quartier des femmes, et ses conseils pratiques sont d'une importance capitale pour l'organisation des soins aux patientes. J'espère qu'un jour, une fois que notre hôpital sera terminé, il pourra nous rendre visite.

Mon cher Moh, je suis arrivée au terme de mon histoire. Si tu es en vie, comme je l'ai toujours cru, je te souhaite beaucoup de bonheur, de paix et de satisfaction. Et je prie pour que nous nous revoyions un jour, soit sur cette terre, soit dans l'au-delà.

Sache, mon fils, que je n'ai jamais cessé de t'aimer.

Ta mère, Anahita

Remerciements

J'aimerais remercier mes éditeurs du monde entier, en particulier Peter Borland d'Atria Books, qui m'a encouragée à relever le défi que représente *La Rose de minuit*. J'espère y être parvenue. Un grand merci à Catherine Richards de Pan Macmillan, qui a patiemment collecté les pages du manuscrit, ainsi qu'à Jeremy Trevathan, Almuth Andreae et Georg Reuchlein, Judith Curr, Jorid Mathiassen et Knut Gorvell, Fernando et Milla Baracchini, Annalisa Lottini et Donatella Minuto. Sans leur amitié, leurs encouragements et leur soutien, mes livres ne parviendraient pas à toucher un public si nombreux.

Beaucoup de personnes m'ont aidée dans mes recherches, dont Raj Chahal, le docteur Preema Vig, Rachel Jaspar de Coram, Line Prasad, Pallavi Narayan, Mark de « All Experts », Radhika Artlotto, Greg et son équipe au Dhara Dhevi Hotel, Chiang Mai, pour m'avoir non seulement offert le calme dont j'avais besoin pour écrire, mais aussi pour m'avoir donné quelques notions de médecine ayurvédique.

Un grand merci à ma merveilleuse assistante personnelle, Olivia Riley (qui dit qu'on ne peut pas bien travailler avec les membres de sa famille ?), et à mes formidables amies et supportrices : Jacquelyn Heslop, Susan Boyd et Rita Kalagate, à ma mère Janet et à ma sœur Georgia. Et, bien sûr, à mon mari Stephen et à mes enfants, Harry, Isabella, Leonora et Kit. Ils me rappellent tous les jours pourquoi cela vaut la peine de travailler dur.

J'aimerais enfin remercier tous mes lecteurs et tous les amis que j'ai rencontrés en voyageant autour du monde. Leur enthousiasme et leur soutien m'encouragent à continuer d'écrire.

Bibliographie

La Rose de minuit est une œuvre de fiction qui s'appuie sur des faits historiques. Les ouvrages que j'ai consultés pour approfondir mes connaissances sur l'époque à laquelle ont vécu mes personnages et sur les détails de leur existence sont les suivants :

Lionel D. Barnett, *Hindu Gods and Heroes : Studies in the History of the Religion of India*, Crest Publishing, 1995.

Deepak Chopra, *The Complete Book of Ayurvedic Home Remedies*, Piatkus Books, 1999.

Gayatri Devi, *Une princesse se souvient : les mémoires de la maharani de Jaipur*, Éditions Kailash, 1999.

E. M. Forster, *Route des Indes*, 10-18, Domaine étranger, 1988.

Rudyard Kipling, *Rewards and Fairies*, Folio Society, 1999.

Lucy Moore, *Maharanis : trois générations de princesses indiennes*, Petite Bibliothèque Payot, 2008.

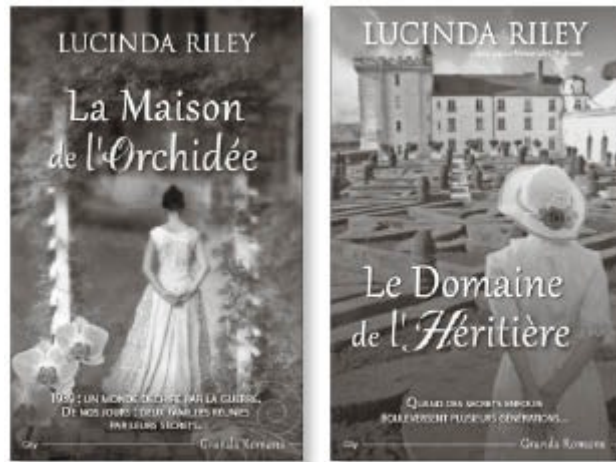
Ruth Praver Jhabvala, *Chaleur et Poussière*, Éditions Phébus, 2006.

Trevor Royle, *Last Days of the Raj*, Michael Joseph Ltd, 1989.

Paul Scott, *Le Quatuor indien*, Messinger, 1985.

Amy Steward, *Wicked Plants*, Algonquin Books, 2010.

Du même auteur



La Maison de l'Orchidée

Dans son enfance, Julia Forrester a passé des moments idylliques dans la serre de Wharton Park. Un immense et magnifique domaine où son grand-père était chargé de prendre soin des orchidées. Des années plus tard, elle découvre son journal intime, écrit dans les années 1940. Quels mystères renferment ces pages ?

Un magnifique roman qui a déjà ému deux millions de lecteurs..

ISBN : 978-2-8246-0372-8

Le Domaine de l'Héritière

Émilie de La Martinières, dernière descendante d'une illustre famille, hérite du magnifique château entouré de vignobles où elle a passé une jeunesse difficile avec une mère froide et distante. Mais elle hérite surtout d'une montagne de dettes et de nombreuses interrogations sur l'histoire de sa famille.

Quand des secrets enfouis bouleversent plusieurs générations.

ISBN : 978-2-8246-0227-1

www.city-editions.com

[1]En français dans le texte. (NDT)

[2]Id.

[3]En français dans le texte. (NDT)